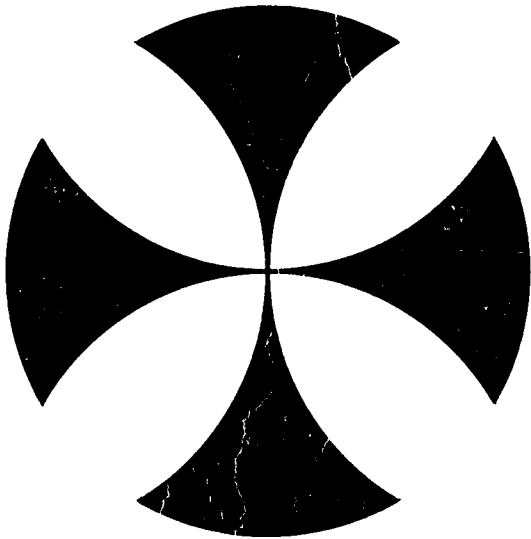
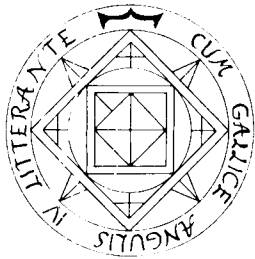


P. V. PIOBB

CLEF UNIVERSELLE
DES
SCIENCES SECRÈTES



O S T



OMNIUM LITTÉRAIRE - PARIS

33 années après la disparition de P.-V. PIOBB, il est apparu, à ceux sachant qui était réellement cet homme hors du commun, qu'il était nécessaire d'envisager une réédition de la présente œuvre.

*
* *

Ce livre, dans l'histoire de l'édition, n'a jamais eu de comparaison possible.

Pour les Hommes de bonne volonté, c'est bien en effet la « CLEF ».

Que ceux qui liront ces lignes ne laissent pas leur imagination galoper sans bride.

Ici, il ne s'agit pas d'entrouvrir la porte aux diseurs de bonne aventure et autres devins qui, à plus ou moins juste raison, se croient doués de pouvoirs exceptionnels.

Il s'agit de science, de la Science : celle sans laquelle les autres ne seraient pas. Elle fut nommée, en tous les temps : « La Haute Science ».

C'est Elle qui permet à celui qui se perd de se retrouver entre ses outils : « l'Équerre » et « le Compas ».

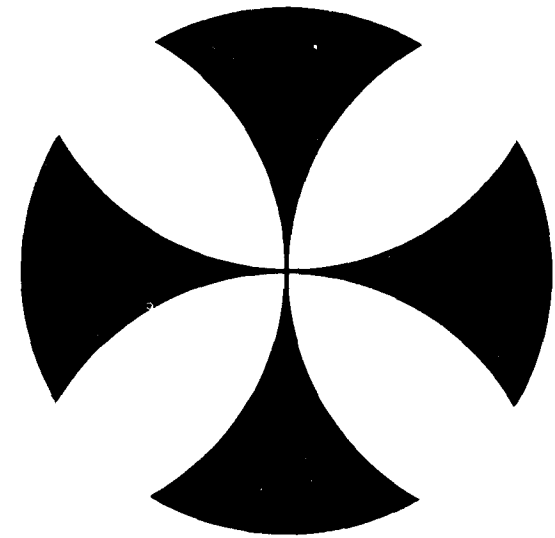
O . S . T

P. V. PIOBB

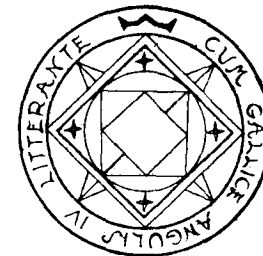
CLEF UNIVERSELLE
DES
SCIENCES SECRÈTES

Tout exemplaire de cet ouvrage en langue française
ou étrangère ne portant pas de marque sigillaire doit être
considéré comme contrefaçon.

P. V. P.



O S T



*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by « Omnium Littéraire », Paris, 1950.*

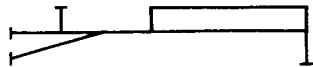
ISBN 2-85709-524-4

OMNIUM LITTÉRAIRE - PARIS

94, rue Saint-Lazare 75008 Paris

CLEF UNIVERSELLE
des
SCIENCES SECRÈTES

UJ UEEU F76F379UEEU
J F7E U966E7UEEU EU
K 6J7F6E9 EF U676E
EU K8 6J99 U EU77E



9J9 9699U UEEF EF6 J
9J969 UF9J7E EU 9E969E
UE EFUUF9J7E9 99E9
EU9 JF796E9E9 UEUE6J7E9E9



Comte Pierre VINCENTI - PROBB

FIG. 1

BIOGRAPHIE

de P.-V. PIOBB

par CADET DE GASSICOURT

Conservateur-Adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale

La mort de P.-V. Piobb, survenue il y a six ans, a douloureusement ému le monde des occultistes et le monde des journalistes, particulièrement celui des journalistes parlementaires. Il n'est personne qui ne l'ait connu, tant dans les réunions où l'on s'occupait d'hermétisme, qu'au Sénat, à la Chambre, au Quai d'Orsay, dans les services de la Résidence de France au Maroc. Et tous, au courant des multiples travaux qu'il avait entrepris et menés à bien, admiraient son infatigable activité et son extraordinaire puissance de travail. On pourra s'en rendre compte en lisant, dans la présente biographie, la nomenclature sommaire de ses écrits. Le livre qui paraît aujourd'hui est le cours qu'il professait encore en 1939. Retardé dans sa publication par les événements que l'on connaît, il voit enfin le jour, trop tard. hélas! pour que son auteur en récolte la gloire.

Pierre Piobb — et depuis 1917, P.-V. Piobb — était la signature usuelle du comte Pierre Vincenti-Piobb, né à Paris, le 12 avril 1874, et décédé à Paris, le 12 mai 1942.

Il descendait d'une vieille famille florentine fixée en Corse vers la fin du xiv^e siècle, à la suite des sanglantes et mémorables querelles entre les Guelfes et les Gibelins. Établis à Piobbeta, canton de Valle d'Alesani, arrondissement de Corte, les Vincenti ajoutèrent à leur nom celui de leur village et devinrent ainsi les Vincenti da Piobbeta ou dei Piobbi, ou, par abréviation, Vincenti-Piobb. Leur titre de comte, conquis lors des guerres civiles corses, selon l'historien Giovanni Della Grossa, est toscan et se trouva compris dans la liquidation romaine de la succession de la Grande Comtesse Mathilde, duchesse de Bavière (1). On

(1) Mathilde (la Grande comtesse), souveraine de la Toscane et d'une partie de la Lombardie, née en 1046, était fille de Boniface II, marquis, puis duc de Toscane, et de Béatrix, et ne régna qu'après sa mère. Outre la Toscane, elle possédait les comtés de Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare et Crémone. Mariée deux fois, la première

trouve d'ailleurs en Bavière d'autres comtes Vincenti, qui, quoique portant des armoiries différentes, sont vraisemblablement de la même souche (2).

Mais ne remontons pas trop loin : ne parlons que de ses parents. Son père, le comte Vincent Vincenti (3), né en Corse en 1822, décédé à Paris en 1892, avait fait ses études médicales en Italie, puis à Paris. Fixé à Rome en 1848, il ne tarda pas à y acquérir une grande réputation de chirurgien, qui le mit en relations intimes avec divers souverains, entre autres l'Empereur d'Autriche François-Joseph et l'ancien roi des Deux-Siciles, François II (4). Il était major aux Zouaves Pontificaux en 1870, au moment de la prise de Rome par les troupes italiennes. Quittant alors la Ville Eternelle, le Dr Vincenti se rendit en France où il se mit à la disposition de l'autorité militaire. Affecté à l'armée de la Loire en qualité de médecin major en chef, il se trouve à Loigny et à Châteaudun (octobre 1870), puis au Mans (janvier 1871). Après la guerre, il se rend à Paris, où il épouse, en 1873, Mlle Amélie Allard, fille d'un président de chambre au Tribunal de la Seine. Elle-même des-

avec Godefroy le Bossu, duc de Lorraine, en 1063, la deuxième avec Guelfe V duc de Bavière, en 1089, elle se sépara successivement de ces deux époux. Elle se montra constamment dévouée au Saint-Siège : dans la querelle des investitures, elle secourut le pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV et reçut le pontife dans sa forteresse de Canossa, près Reggio, où Henri fut contraint de venir se soumettre à une humiliante pénitence (1077). Longtemps en guerre avec les empereurs, elle perdit et reprit tour à tour plusieurs places fortes du nord du Pô. Elle fit donation de tous ses Etats au pape en 1102 (elle lui en avait fait dès 1077 une donation secrète) et mourut en 1115. Les papes et les empereurs se disputèrent son héritage pendant deux siècles : le Saint-Siège n'en recueillit qu'une partie, celle qui fut désignée plus tard sous le nom de *Patrimoine de Saint-Pierre*. Am. Renée a fait son histoire sous le titre de *La grande Italienne*, 1859. (M. N. Bouillet, *Dict. univ. d'Hist. et de Géogr.*, 27^e éd., 1880.)

(2) Les Vincenti da Piobbeta portent : d'argent au bâcher enflammé de gueules, alors que les Vincenti bavarois blasonnent : de gueules à une émanche de quatre pièces d'argent, mouvante du flanc dextre, au lion d'or brochant sur le tout. Une autre famille du Languedoc et de la Toscane, les Vincenti de Montseveny, ont également d'autres armoiries : d'azur à la bande d'argent chargée d'un lézard de sinople posé dans le sens de la bande, et accompagnée de trois étoiles d'or, 2 en chef et 1 en pointe.

(3) Il était l'arrière cousin du général Cervoni, qui, sous le premier Empire, arrêta le pape Pie VII.

(4) François II (François d'Assise-Marie-Léopold), né en 1836, roi des Deux-Siciles en 1859, dépossédé en 1860 lors de l'unité italienne, réfugié à Rome la même année.

venait d'une vieille famille parisienne qui donna au Parlement de nombreux conseillers depuis Charles IX, et était la nièce du fameux banquier Jacques Laffitte, le ministre de Louis-Philippe. Elle mourut en mettant son fils au monde. L'hôtel des Allard, qui se trouvait sur la Butte des Moulins, a disparu lors du percement de l'avenue de l'Opéra.

Le jeune Vincenti fit toutes ses études au Collège Stanislas d'abord, à la Sorbonne et à la faculté de Droit ensuite. Il avait à peine dix-huit ans lorsqu'il perdit brusquement son père : c'est donc seul, sans aucun appui moral ou matériel, qu'il devint successivement licencié ès-lettres, licencié ès-sciences, licencié en droit. Puis, considérant qu'il avait encore beaucoup à apprendre, il se conforma au vieil adage : « Les voyages forment la jeunesse », et se mit à parcourir l'Europe. C'est ainsi qu'il visita successivement la Corse, l'Italie, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Islande et poussa jusqu'à l'Océan glacial. De la sorte, il compléta son éducation déjà soignée.

Il débuta fort jeune dans le journalisme. Dès 1893, lors d'un séjour à Ajaccio, il fonda un *Echo* de la Corse, qui vécut deux ans. De cette époque, date son premier pseudonyme. Comme ses camarades l'appelaient le plus habituellement Piobbeta, il ne retint du nom du village d'origine que la première syllabe et signa ses articles : Pierre Piobb. « Le plus drôle », disait-il quand il évoquait ce souvenir, « c'est que piobb, en langue gaëlique, signifie pipe, ou tuyau ».

Sans doute, n'est-il pas inutile de parler succinctement de la collaboration de Piobb à la grande presse. De 1895 à 1899, il donne des articles au *Monde Illustré* et à *La Paix*; il entre en 1900 aux *Lectures Modernes*, où il reste comme rédacteur principal jusqu'en 1905; la même année, il publie au *Tour du Monde*, entre autres choses, la relation détaillée de son voyage en Islande, avec une abondante illustration; il devient chroniqueur scientifique à *Nos Loisirs* (1906-1908), à la *Revue des Revues* (1908-1914), à *La Liberté* (1909-1912); enfin, il rédige la chronique industrielle de *l'Information* de 1910 à 1914. A partir de 1918, il cesse d'écrire des articles scientifiques; par contre, de 1929 à 1933, il assure la rubrique politique à *l'Echo d'Alger*. C'est dans cette période qui s'étend de la guerre à sa mort, qu'il adopte son nouveau pseudonyme : P.-V. Piobb, où figure l'initiale de son nom patronymique.

Mais la véritable œuvre de Piobb, ce sont les ouvrages

qu'il a publiés sur l'occultisme (5). Il faut donc nous étendre un peu plus sur ce sujet. A ce propos, il n'est pas inutile de signaler que l'on chercherait en vain sa signature dans les revues d'astrologie ou d'occultisme, sauf, toutefois, en 1935, dans *Votre Bonheur* : il y donna une série de mémoires qui amusèrent et intriguèrent beaucoup le grand public. En dehors de ces articles, il n'a fait paraître que des livres sur des sujets ésotériques.

Parmi les maîtres dont il avait suivi les cours en Sorbonne, de 1892 à 1898, il en est quelques-uns dont il conserva toute sa vie un souvenir ineffaçable. C'étaient, pour les lettres, Emile Faguet, Ernest Lavisse et Emile Gebhart; pour les sciences, le biologiste Yves Delage et l'astronome Deslandes. Sur leur conseil, encore que cela puisse paraître paradoxal, Piobb, en 1897 — et cette date est indiquée au bas de la préface de son volume intitulé *Vénus*, paru en 1908, — dirigea ses pensées vers les sciences de l'antiquité que, voici une cinquantaine d'années, méconnaissent et même méprisaient — le mot n'est pas trop fort — la plupart des savants officiels. Les ouvrages de Berthelot sur l'alchimie et de Bonché-Leclercq sur l'astrologie grecque étaient plus faits pour déconsidérer ces sciences que pour inciter les chercheurs à les étudier. Tout au contraire, Piobb voulut profiter de son savoir dans les langues mortes et de sa très grande compréhension scientifique pour élucider les textes volontairement obscurs que les hermétistes nous ont légués. Il avait remarqué que les littérateurs, insuffisamment instruits en sciences, commettaient de lourdes erreurs, et que les hommes de sciences, mal informés de la valeur des mots, saisissaient souvent à contre-sens les conceptions exposées. L'idée directrice, qui est à la base des travaux entrepris par Pierre Piobb, est la suivante : il est impossible que les anciens, dont les civilisations se montraient extraordinairement brillantes, aient raisonné en matière scientifique, d'une manière aussi illogique et aussi ridicule que le prétendaient les auteurs modernes. Donc il y a lieu de réviser tout ce que les modernes ont dit des anciens et de redresser toutes les erreurs commises dans l'interprétation des vieux auteurs. Pour arriver à ce résultat, il fallait être autant un « littéraire » qu'un « scientifique », dualité qui existait au plus haut point chez Piobb. Aussi a-t-il pu être très justement qualifié : « homme de lettres et homme de sciences ». Mais cette manière de voir

(5) Entre temps, il publiera en 1910, *La Corse d'aujourd'hui*, véritable réquisitoire contre l'attitude des pouvoirs publics envers la Corse et ses habitants.

devait l'entraîner très loin et l'écartier de plus en plus des opinions courantes. Il arriva même souvent à être en contradiction avec les occultistes.

Ces surprenantes dispositions pour les sciences et la philosophie qu'il montra dès sa jeunesse et que ses illustres professeurs surent cultiver et développer, Piobb les expliquait par l'hérédité : hérédité paternelle d'abord, hérédité plus lointaine ensuite. Il aimait à rappeler qu'un de ses ancêtres, Antoine Joseph Vincenti, prieur du couvent d'Alesani en 1720, au lieu même où, seize ans plus tard, l'aventurier Théodore de Neuhoj se proclamera roi de Corse, avait laissé un traité de philosophie et des notes de psychologie.

Dès 1903, Piobb avait pu résumer à lui seul, et pour son compte personnel tout ce que la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque de l'Arsenal et même le British Museum renfermaient en manuscrits et en imprimés de tout genre concernant les sciences ésotériques.

Ayant ainsi en mains une documentation de tout premier ordre et servi, en outre, par une mémoire sans défaillance, Piobb publia en 1907 son premier ouvrage sur ces sujets mal connus. Ce fut le *Formulaire de Haute-Magie*, compendium très précieux de toutes les pratiques employées dans l'antiquité et au Moyen-Age, dont il donna, en 1937, une nouvelle édition revue et considérablement augmentée. En 1908, paraissait une étude mythologique, intitulée *Vénus*, qui fut traduite à l'étranger et qui eut un grand retentissement : au cours d'un congrès à Oxford, Salomon Reinach fut amené, en en parlant, à faire d'importantes réserves sur la façon dont, jusqu'alors, on avait entendu et expliqué les conceptions gréco-romaines. L'année suivante, Piobb prend position, dans la *Revue des Revues*, avec un article sensationnel sur la Fabrication de l'Or, que toutes les revues d'Europe reproduisirent et qui donna lieu à changer l'ordinaire manière de voir en ce qui concerne l'alchimie.

C'est encore en 1907 et en 1908 que parurent les deux volumes de l'Année occultiste, recueils de la plus haute importance à consulter pour se rendre compte des travaux accomplis par de nombreux chercheurs au cours des années indiquées, d'ailleurs particulièrement actives. Il estimait, en effet, qu'on atteignait alors le point culminant dans cet ordre d'idées scientifiques, sans toutefois que s'en aperçut le grand public, qui ne s'y intéressait pas. Les relations et analyses de ces diverses recherches ont été entièrement écrites par Piobb, qui en est ainsi l'unique rédacteur et non le directeur.

Vers le même temps, Piobb mit au point certaines lois retrouvées par lui dans de vieux manuscrits et concernant les facultés psychiques d'après les déterminations astrologiques. Ayant eu la chance de découvrir un sujet remarquable qui s'ignorait, le journaliste Henri Christian (6), il accomplit avec lui diverses expériences retentissantes. Celles-ci démontraient, d'une manière péremptoire, la possibilité de l'extériorisation des facultés sensorielles. Dans le monde occultiste, on les dénomma, d'ailleurs improprement : « Sorties en astral ». Le monde savant en fut ému : les professeurs d'Arsonval et Georges Dumas s'y intéressèrent particulièrement. Ces expériences sont relatées tout au long dans l'Année occultiste 1907 (7).

Toujours en 1907, Piobb fit la connaissance de Charles Bariet, dont il ne tarda pas à devenir l'ami : Bariet avait réuni autour de lui un petit groupe de chercheurs en astrologie, qui constitua le noyau d'où, quatre ans plus tard, sortit la Société des Sciences anciennes. Piobb en fut le fondateur et le président. L'un des buts qu'il poursuivait en créant cette Société était d'élargir le plus possible le domaine des recherches en les étendant à toutes les branches : il avait donc besoin de nombreux collaborateurs spécialisés. L'autre but, et c'est pourquoi il en assumait la présidence, était de faire admettre la légitimité de semblables travaux. Sa position dans le monde savant et ses relations dans le monde politique ne permettaient qu'à lui seul de faire reconnaître officiellement le nouveau groupement. Car, aux environs de 1911, on ne pouvait guère parler d'astrologie sans être aussitôt traité de visionnaire. C'est donc à lui, et à lui seul, que la Société des Sciences anciennes dut de pouvoir prendre rang parmi les sociétés savantes reconnues par le Ministère de l'Instruction publique.

L'activité de la Société se manifesta par des cours professés sur les divers sujets étudiés par ses membres. C'est au Palais du Trocadéro, aujourd'hui démoli, que, pendant trois ans, Piobb exposa à ses nombreux auditeurs les « Conceptions astrologiques du Moyen-Age ». Dans la même salle, d'autres cours étaient faits, notamment par Albert Jounet, Paul Vuilleaud, Oswald Wirth, André Godin, Edmond Du Roure de Paulin et moi-même, respectivement sur le Zohar, la Kabbale hébraïque, le symbolisme chaldéen, l'ésotérisme égyptien, l'hermétisme en héraldique et la

(6) Décédé en mai 1944, à Clermont-Ferrand.

(7) N'oublions pas de mentionner la première traduction française, due à Piobb, du *Traité d'Astrologie générale*, de Robert Fludd, qui date de la même période.

médecine spagyrique. Et nous passons sous silence les multiples conférences qui remplissaient les séances ordinaires de la Société : leur nomenclature n'en finirait pas. Toutes ces leçons, toutes ces communications révélèrent au monde savant tout un domaine absolument ignoré et inexploré. La reconnaissance officielle de la Société des Sciences anciennes avait désigné Piobb, en 1910 et en 1913, pour les fonctions de vice-président du Congrès international de Psychologie expérimentale. Il a d'ailleurs mis au point toutes les recherches de cette époque dans son livre : *L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui*, paru en 1911.

Malheureusement, la guerre de 1914 vint arrêter ce bel élan. Celui-ci ne put être repris par la suite à cause du bouleversement que les circonstances avaient apporté dans la situation de ceux qui restaient : car les rangs de ces hardis novateurs s'étaient considérablement éclaircis, tant du fait de la guerre (8) qu'en raison de l'âge et de la maladie (9).

Pendant dix ans, on n'entendit plus guère parler de Piobb comme occultiste. Par contre, il était très répandu dans le journalisme et dans les milieux parlementaires et politiques, comme représentant à Paris du maréchal Lyautey, puis des résidents généraux qui lui succédèrent. Il fit même, à maintes reprises, des séjours au Maroc.

En 1924, le regretté Charles Blech, qui lui portait beaucoup d'amitié, bien qu'il le sût assez éloigné des idées théosophiques, offrit à Piobb la salle de sa Société, avenue Rapp, pour faire part au public de ses recherches sur le texte des prophéties de Nostradamus. En 1927, une série de conférences données au même endroit attira une foule énorme. Dès la première, ce fut un succès sans précédent. Malgré l'entassement de l'auditoire, personne ne bougea au cours des trois heures qu'elle dura. Nul ne se lassa d'écouter l'orateur, qui parlait d'abondance et avec entrain, exposer, sans aucune fatigue apparente, un sujet qu'il possédait à fond. Le livre qui fut publié ensuite sur le Secret de Nostradamus eut un très grand retentissement dans la France entière.

Cependant, ainsi qu'il l'a déclaré et expliqué depuis

(8) André Godin, tué au front en 1916; Edmond Du Roure, décédé à l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, au début de 1919 des fatigues consécutives à la campagne d'Orient.

(9) Albert Jounet, décédé à Marseille; Oswald Wirth, décédé à Paris.

dans Le Sort de l'Europe, publié en 1939, il n'avait pu, alors, percer le mystère de ce texte que l'on attribue à Nostradamus et où l'on croit généralement trouver des prophéties. Ce nouvel ouvrage expose, commente et critique la non moins célèbre prophétie de saint Malachie sur les papes. D'après Piobb, « ce dernier texte, qui correspond à celui dont l'auteur passe pour être Nostradamus, constitue uniquement un fil chronologique de directives destinées à faire comprendre les temps nouveaux que nous voyons luire depuis 1940 ».

L'étude approfondie des deux textes a permis à Piobb d'affirmer qu'ils sont beaucoup plus anciens qu'on ne le suppose. Mais il n'a pas voulu indiquer les raisons qui en ont motivé l'établissement dans des temps reculés, pas plus qu'il n'a laissé soupçonner quels pouvaient en être les auteurs réels.

Hélas, la mort a empêché Piobb de dire son dernier mot : il a emporté son secret dans la tombe.

F. CADET DE GASSICOURT,
*Conservateur-adjoint honoraire
à la Bibliothèque Nationale.*

6 Septembre 1948.

DISPOSITION
DE L'OUVRAGE

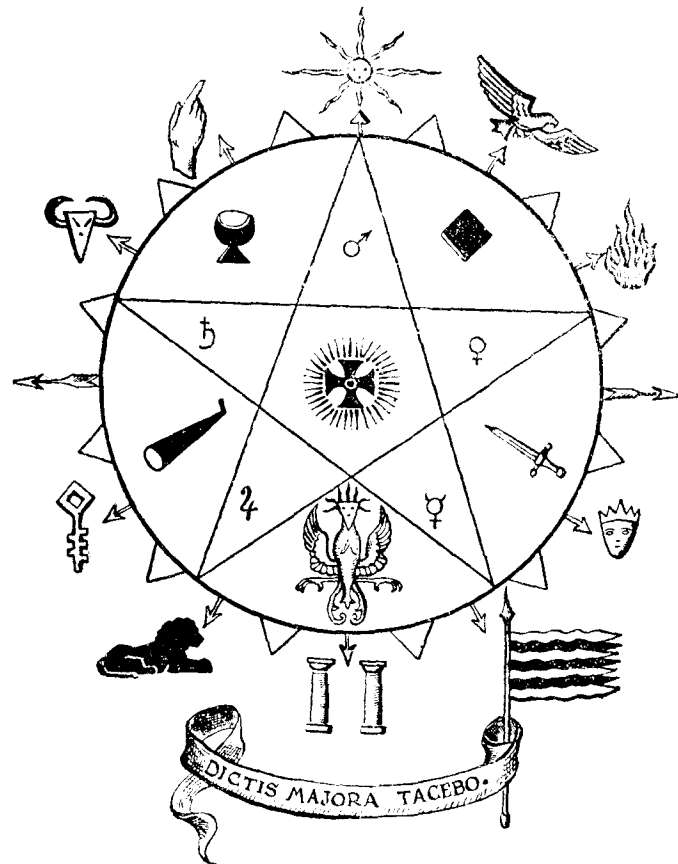


FIG. 2

Clef Universelle des Sciences Secrètes

Glossaire explicatif des termes techniques employés dans l'ouvrage.

Liste interprétative des dessins et graphiques insérés dans le texte

Remarque préliminaire

Chapitre I - Tradition ancienne et vérités cachées

Chapitre II - La Polygraphie énigmatique de Jean Trithème

Chapitre III - Exposé de la Clef Universelle des Sciences Secrètes. — Répertoire Synoptique des questions traitées par chacune des cinq Sciences Secrètes.

Chapitre IV - Bases de la Méthode Hermétique.

Chapitre V - Eclaircissement des Formules de la Magie.

Chapitre VI - Interprétation du langage des Alchimistes.

Chapitre VII - Mode de la précision scientifique en Astrologie. — Schéma récapitulatif des problèmes posés en l'application de chacune des Cinq Sciences Secrètes.

Chapitre VIII - Loi des nombres dans l'Evolution de l'Humanité.

Chapitre IX - Révélation des Mythologies anciennes.

Chapitre X - Lecture du Symbolisme des Documents Initiatiques.

Observation ultime.

GLOSSAIRE

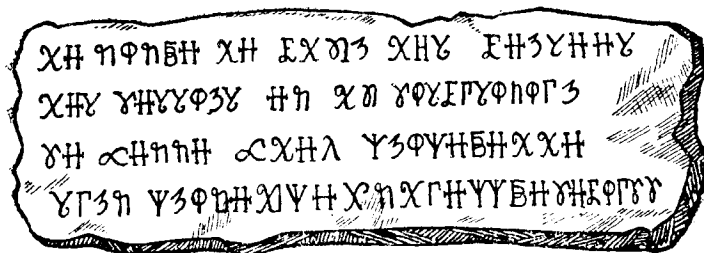


FIG. 3

GLOSSAIRE EXPLICATIF

des principaux termes techniques usités en ésotérisme

Ce *Glossaire Explicatif* complète les développements concernant la *Clef Universelle des Sciences Secrètes*. Il a pour but de fixer les idées en matière d'*ésotérisme*, c'est-à-dire d'étude de certaines conceptions anciennes qui impliquent un savoir si peu commun qu'il en paraît secret.

Pour tout terme dont on ne saisirait pas très bien la valeur dans le présent volume, consulter un dictionnaire usuel, l'auteur ayant écrit son ouvrage en conformité avec le sens exact des mots français.

A

Abstraction — Se dit en philosophie des idées dont le caractère est général et qui ne peuvent se saisir par une objectivité tombant sous les sens. L'adjectif « abstrait » s'oppose à concret.

Abstraire — Veut dire « considérer séparément les choses » donc philosophiquement les prendre d'un point de vue différent du concret (voir concret).

Affabulation — Néologisme s'employant pour désigner l'opération intellectuelle par laquelle un mythographe transpose la réalité des faits pour leur donner une tournure mythique (voir mythe, mythographie).

Agape — (Voir repas symbolique).

Air — (Voir éléments).

Albert (*grand ou petit*) — On a exploité la très grande renommée de ce dominicain allemand du XIII^e siècle, appelé le Grand Albert, en publiant, dès que l'imprimerie a été connue, une multitude de recueils superstitieux dont non seulement il n'est pas l'auteur mais dont il eut certainement désapprouvé le contenu, car, s'il a passé pour magicien à cause de son remarquable savoir, il ne s'est pas spécialement occupé de Magie. Il a surtout fait connaître, en son temps, la philosophie d'Aristote, alors ignorée.

Alchimie — (Voir le chapitre VI).

Alchimistes — Se répartissent en trois catégories: celle des *philosophes* qui étudient l'évolution de tout ce qui existe dans l'univers, celle des *sages* qui appliquent pratiquement les théories des précédents et celle des *chimistes* qui s'occupent des combinaisons évolutives de la matière. On a appelé *souffleurs* les alchimistes qui s'adonnaient à la fabrication de l'or — laquelle n'était que symbolique pour les philosophes et les sages.

Algèbre — Science mathématique permettant de calculer d'une façon abstraite. Le mot est tiré de l'arabe et, en cette langue, veut simplement dire « calcul ». Les arabes, en effet, avaient conservé les méthodes de calcul usitées par les anciens. Cependant ceux-ci effectuaient les calculs élémentaires pour les usages courants à l'aide de notre série décimale des nombres exprimés par des lettres minuscules, les majuscules étant réservées pour les dates. Nous disons que nos chiffres actuels sont arabes. Ils ont été inventés par le moine Gerbert, né à Aurillac vers 930 qui devint le pape Sylvestre II. C'était un très grand savant qui s'était perfectionné chez les arabes d'Espagne et y avait appris leur algèbre.

Amazones — Peuplade imaginaire de femmes guerrières qui auraient habité les rives du Thémouden (aujourd'hui le Thermeh en Arménie). (Voir chapitre IX). Au XIX^e siècle certains ethnographes ont cru à l'existence réelle des Amazones et ont pensé qu'un stade social dans l'évolution de la famille avait été l'*ama-*

zonisme, c'est-à-dire la suprématie de la femme au lieu de l'homme. On a donc posé l'*amazonisme* en face de l'*anthropocratie* ou suprématie de l'homme dans la société. Il a été démontré que c'était une erreur. A aucun moment la femme n'a supplanté l'homme dans l'organisation de la société. Mais il y a eu des peuples qui ont admis l'égalité absolue des deux sexes.

Anaérobie — On appelle ainsi les bacilles qui ne vivent que sans air. Ce sont des ferments dont le développement a une importance énorme dans la transformation chimique de la matière organique.

Anges — Consulter le Formulaire de Haute-Magie, 2^e édition.

Angulaire — Voir Distance angulaire.

Animique (état) — Voir Etat animique.

Animisme — Théorie moderne d'après laquelle s'attribue la personnalité consciente aux forces de la nature.

Annam (Dragon de l') — Le Dragon de l'Annam est le *Dragon vert*; il est le symbole national du Royaume colonisé par la France aux débuts de la III^e République. Une décoration coloniale porte d'ailleurs ce nom. C'est symboliquement un *Dragon* pareil à tous ceux qui se trouvent reproduits un peu partout dans l'Extrême-Orient, jadis soumis à l'influence de la Chine. La *liste interprétative* des illustrations explique la raison pour laquelle on lui donne la couleur verte (voir dans cette *Liste* le n^o 6).

Antagonisme — La résistance qui s'oppose à la considération des Sciences Secrètes a eu, de tout temps, le caractère *antagoniste* par le fait que le « dédain » dont l'ésotérisme, en général, peut être l'objet, donna lieu, de la part des opposants, à une lutte, parfois sourde mais souvent manifeste. Si ces sciences ont été jalousement et soigneusement conservées, c'est qu'elles avaient un caractère extrêmement secret.

Anthropomorphisme — Théorie suivant laquelle les divinités mythologiques prennent leurs attributs et qualités d'après une forme humaine. Cette théorie a

une apparence de vérité en raison du procédé de l'affabulation (voir ce mot).

Apocalypse — Cinquième texte chrétien dont l'auteur est l'apôtre saint Jean. Il est très mystérieux — autant par son style que par son but — quoique le titre (*Apocalypsis*) en grec veuille dire « révélations ». Il a donné lieu aux commentaires les plus fantaisistes.

Apôtres (du Christ) — On ne doit jamais perdre de vue que les Apôtres dont parlent les Evangiles sont au nombre de douze. Chacun d'eux correspond donc à un signe du Zodiaque. La figuration se fait ainsi selon un dodécagone et l'on place le Christ au milieu. Le dessin n'en a pas été donné dans ce volume parce que son objet est seulement d'indiquer la manière de comprendre les choses et non pas de les expliquer à fond. Il y a une clef des Douze Apôtres : elle réside dans quelques-uns de leurs noms dont certains sont grecs et constituent des repères.

Arc — Ce mot est employé en géométrie pour désigner des portions de la circonférence. Si, en effet, on trace une ligne qui n'est pas un diamètre mais une *sécante* en ce qu'elle ne passe pas par le centre de la circonférence, on a dessiné l'arme appelée *arc* : d'où l'expression mathématique. Tous les arcs se mesurent en *degrés* qui sont au nombre de 360 et ainsi se trouvent compris entre deux sommets du polygone de 360 côtés (voir système de 22 polygones).

Arcane (grand) — Expression symbolique désignant l'application très réservée du savoir que l'on peut acquérir par les Sciences Secrètes. (Voir le Chapitre I.)

Aristote — Philosophe grec du IV^e siècle avant J.-C. qui passe pour le génie le plus vaste de l'Antiquité. Il était originaire de la Macédoine et fut le précepteur d'Alexandre-le-Grand. Son influence sur la civilisation occidentale a été immense depuis qu'Albert-le-Grand, au XIII^e siècle, a fait connaître ses œuvres. Toute notre philosophie moderne demeure empreinte des idées d'Aristote. Ses œuvres ont été traduites en toutes les langues.

Arithmétique — Par définition, c'est la *science des nom-*

bres. A l'ordinaire on y voit surtout la *science du calcul*; ce n'est pas erroné parce que l'on ne peut envisager les nombres sans les calculer. Mais, à proprement parler, l'Arithmétique est, en mathématique, ce qu'il y a de plus élevé étant donné que le nombre a, par lui-même, un caractère abstrait (voir *abstraction, abstraire*) et qu'il y a plusieurs sortes de nombres (voir ce mot).

Arithméticien — Celui qui connaît ou enseigne l'Arithmétique peut s'envisager, selon certaines parties encore ignorées de cette science, comme un « initié » ou un « ésotériste » (voir ces mots).

Armoiries — Voir Chapitre X.

Art — Le langage courant emploie ce mot pour désigner surtout les *Beaux Arts*. Ceux-ci ne comprennent guère que ce que les étudiants appellent *les quat'z Arts* (peinture, sculpture, architecture, gravure), auxquels cependant on ajoute un cinquième : la musique. Mais, en réalité, *l'art est la manière d'exprimer sa pensée* suivant des règles appropriées. Ainsi la logique est un *art* et la littérature *le moyen artistique* d'exprimer des pensées (voir ce mot) par écrit. Or il y a *l'art militaire* qui est la manière d'exprimer une pensée en face de l'ennemi et dont la *stratégie* est aussi le moyen artistique. Ce qu'on appelle aussi la *politique* est un art, — soit qu'on prenne le mot en son sens propre qui est la *conduite* d'un état, d'un peuple ou d'un groupe de personnes, soit qu'on y voit le sens de parvenir aux honneurs en déployant une certaine habileté.

Ascendant — C'est le point de l'écliptique situé à l'est dans un *thème astrologique* (voir cette expression). Si cependant le langage courant a conservé le mot pour exprimer l'*influence* qu'une personne peut avoir sur une autre, la raison en est qu'en comparant deux thèmes de personnes différentes on voit par leur *ascendant astrologique* le rapport que l'une peut avoir avec l'autre.

Aspect — En astrologie ce mot veut dire « examen de la distance angulaire (voir ce mot) comprise entre deux astres. On divise généralement les *aspects* en *bénefiques* et *maléfiques*. Ce sont là des expressions qui n'ont aucun sens, car on conviendra que ce qui

peut être bénéfique en une certaine manière de voir devient maléfique en une autre et réciproquement.

Astres — Les corps célestes sont ou bien des *étoiles*, toutes centre d'un *cosmos* (voir ce mot), ou bien des *planètes*, corps obscurs qui tournent autour des étoiles, ou encore des *satellites* corps également obscurs qui tournent autour des planètes. Le soleil est une étoile parce qu'il est le centre du *cosmos* dont la Terre fait partie et qu'il est un corps lumineux, mais on l'appelle parfois *planète* en prenant ce mot dans un autre sens (voir planète).

Astrologie — Voir le chapitre VII.

Atlantide — Continent hypothétique qui aurait existé au début de la période quaternaire entre l'Amérique et l'Europe. La civilisation de l'Atlantide n'est nullement confirmée.

Atoll — On appelle ainsi en géologie les îles que constituent les *corallidés* désignés sous le nom de *madrépores*. Les *atolls* existent dans l'Océan Pacifique; mais en certaines époques géologiques où la température favorisait le pullulement des madrépores en des régions aujourd'hui froides, les atolls se sont formés même en Europe.

Au-delà — L'expression est aujourd'hui employée couramment pour caractériser la situation d'une âme ou d'un esprit après la mort. Il y a diverses conceptions de l'au-delà, toutes dérivées de théories métaphysiques (voir ce mot).

Azoth — Voir chapitre VI.

Azur — Couleur héraldique, voir chapitre X (voir aussi *couleur*).

B

Baal — En langue phénicienne ce mot veut dire « un dieu ». Ainsi *Belzébuth*, nom que l'on a donné au démon comme synonyme à Satan (voir ce mot), est en phénicien *Baal-Zeboth* et signifie « le dieu mou-

che », expression symbolique relevant du signe zodiacal de la *Balance* (signe d'air).

Baguette magique — Voir verge.

Baptême — Ce mot tiré du grec s'applique à un sacrement chrétien. En grec il veut dire « plonger dans l'eau ». Chez les premiers chrétiens le baptême se donnait par une immersion complète. Dans les premières années du xx^e siècle un général chinois voulant baptiser ses soldats, fit amener des pompes à incendie et aspergea copieusement les régiments présentant les armes.

Barbares — Les anciens romains appelaient ainsi ceux qui ne parlaient pas leur langue. Le mot était grec, il avait le même sens et représentait une onomatopée voulant dire un parler incompréhensible — comme le « charabia » aujourd'hui.

Barbarisme — A proprement parler « mot qui n'est pas du latin correct ».

Bateleur — Désigne la première *lame majeure du Tarot* (voir lame). La figure représentée est un faiseur de tours de passe-passe et, évidemment, symbolise toute l'astuce d'où dérive la constitution du jeu de cartes appelé *Tarot* (voir ce mot).

Bélier — Premier signe du zodiaque (voir ce mot).

Bénédictin — Ordre religieux fondé par saint Benoît, au vi^e siècle. Célèbre par ses travaux de recherches littéraires. Leur costume est noir. On les appelait jadis « les moines noirs ». L'Abbaye de Spanheim dont Jean Trithème devint abbé en était un monastère. La patience des bénédictins est passée en proverbe : on dit « un travail de bénédictin » pour désigner un labeur extrêmement ardu.

Bible — La Bible se compose de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* (voir ce mot). L'Ancien Testament, d'après saint Jérôme, comprend uniquement 22 textes auxquels s'ajoutent deux autres (Les Lamentations de Jérémie et le livre de Ruth). Il s'en suit que le livre de *Tobie*, celui de la *Sagesse*, attribué à Salomon, et celui de l'*Ecclésiastique*, de Jésus, fils de Sirach, ne font pas partie du *canon* (voir ce mot)

et sont considérés comme *apocryphes*, c'est-à-dire *supposés valables*. Toutefois le mot grec *apocryphos* veut dire plutôt « secret »; d'où l'on doit attacher une attention particulière à ces *textes accessoires* si l'on veut comprendre les autres (voir canon).

Blanc — Ainsi qu'il est remarqué dans le chapitre VI, la couleur blanche, en raison des considérations qui ressortent en physique de l'étude du *spectre solaire* (voir ce mot), a toujours été la marque des initiés supérieurs. Saint Jean, dans l'Apocalypse, signale particulièrement « ceux qui sont revêtus d'étoles blanches » comme ayant droit à des privilèges (voir étole).

Blason — Voir chapitre X.

Boîte à Pandore — Le sous-mythe de Prométhée présente l'épisode de Pandore. Ce nom en grec veut dire « tous les dons ». Mais Pandore fut munie par Zeus-Jupiter d'une boîte qui, en s'ouvrant, laissa échapper tous les maux. Or cette boîte, tout à fait analogue aux divers *coffres* (ou arches) dont il est parlé en mythologie est simplement une construction géométrique (voir coffre).

Booz — Personnage biblique du Livre de Ruth.

C

Cabale — Ce mot, d'après les dictionnaires usuels, désigne une tradition juive sur la Bible (ancien Testament); mais il est surtout du langage courant pour dire un « complot ». C'est pourquoi l'orthographe *Kabbale* s'adopte de préférence quand on parle du système dérivé du Talmud (voir ce mot) qui relève de l'enseignement *ésotérique* (voir *kabbale*, *kabbalistes*).

Cachet — On dit ordinairement qu'une œuvre d'art « a du cachet » lorsqu'on veut exprimer qu'elle a de l'originalité. Ceci provient du sens du mot *cachet* qui, en réalité, signifie « un petit sceau gravé que l'on applique sur la cire » — en général pour fermer une lettre. Or, tous les cachets portent un

symbole, dont le moindre est un monogramme, représentant la personnalité de celui qui le possède. Ainsi « avoir du cachet » veut bien dire « avoir de la personnalité », donc de l'originalité. Mais si cette originalité est symbolisée, il s'ensuit que le symbole se rapporte à une science dont la personnalité fait une dissimulation — ce qui rentre dans la manière de pratiquer l'art (voir ce mot).

Cadre dodécagonal — Cette expression paraît préférable à celle de *signe* qui est généralement adoptée par les Astrologues. En effet, on appelle *signe* en astrologie aussi bien un arc de 30 degrés (voir arc) que l'idéographisme (voir ce mot), lequel arc, caractérisant le sommet d'un polygone de douze côtés, subdivise l'*écliptique* pour avoir le *zodiaque* (voir ces mots). Il convient de réserver l'expression de *signe* pour la représentation par un *idéographisme* du sommet d'un dodécagone, et d'appeler *cadre dodécagonal* la tranche de 30 degrés de la circonférence qui constitue l'arc sous-tendu par le côté du même polygone. Ainsi tout cadre dodécagonal se trouve caractérisé — ou pour mieux dire *signifié* (voir ce mot) — par un signe du zodiaque.

Cancer — Quatrième signe du zodiaque (voir ce mot).

Canon — Le mot est grec; il veut dire *règle*, même pour régler le papier. Donc ce qui rentre dans le *canon biblique* doit se considérer comme *régulier*. Mais les latins, selon Vitruve, appelaient *canon* les orgues parce que le clavier paraît formé de réglettes. D'autre part un latin disait *cano* pour « je chante ». Il s'ensuit que le *canon biblique* est destiné à être chanté, tandis que les textes qui n'en font pas partie doivent simplement s'étudier (voir Bible). Cependant, comme les premiers conciles se tiennent en Grèce et que l'on y *parlait* officiellement grec, le mot *canon* est demeuré dans le langage religieux pour exprimer des décisions qui devenaient de règle chez les chrétiens. D'où l'on a dit *canoniser* pour parler de mettre une personnalité au rang des saints, parce qu'il fallait décider la chose régulièrement. Une partie de la messe s'appelle le *canon*; elle comprend des prières que le prêtre dit à voix basse. On doit noter que nous appelons ordinairement *canon* une pièce d'artillerie. La raison en est que celle-ci

est en somme constituée par un « tuyau » et que les orgues ont aussi des tuyaux.

Cantique des Cantiques — Livre de l'Ancien Testament dont l'auteur reconnu est Salomon. C'est le seul ouvrage de la Bible qui soit écrit en vers.

Cardinal — Voir point cardinal.

Carrelage — On appelle généralement ainsi l'ouvrage consistant en la pose de plusieurs *carreaux* de céramique sur un pavement ou encore sur une paroi; et un *carreau* est une sorte de pavé plat. C'est par extension qu'on dit carreau pour une vitre. Mais ces expressions sont fort anciennes; elles dérivent du mot *carré*. Il faut donc voir dans le *carrelage* l'art déployé par certains *compagnons* (voir ce mot) pour couvrir une surface dont géométriquement la figure du *carré* est la représentation type.

Cartomancie — Art superstitieux de « tirer les cartes » pour conjecturer l'avenir (voir Tarot).

Catégories d'Aristote — Elles sont au nombre de dix : pour ranger d'une façon générale tous les sujets que l'on peut traiter sur une question donnée. Ce sont : *être* ou *substance*, *qualité*, *quantité*, *relation*, *temps*, *lieu*, *action*, *passion*, *situation*, *position*. La première catégorie correspond à celle des idées concrètes et les neuf autres, réductibles d'ailleurs entre elles, à celle des idées abstraites. Bien entendu ces catégories ont chacune leur contraire.

Catégories de Kant — On les désigne ainsi sous le nom de *notions premières*. Elles sont au nombre de douze : *unité*, *pluralité*, *totalité*, *réalité*, *négation*, *limitation*, *substance et mode*, *cause et effet*, *action et réaction*, *possibilité*, *existence*, *nécessité*. Elles se rangent donc respectivement en quatre classes : quantité, qualité, relation, modalité. Robert Fludd, dans son ouvrage sur le *Macrocosme* (voir ce mot) avait auparavant établi des distinctions semblables.

Cavaliers du jeu de cartes — Voir Tarot.

Cénacle — D'après l'origine latine ce mot veut uniquement dire « salle à manger ». Mais il s'est employé plus particulièrement pour désigner la salle où

Jésus célébra la *Cène* (c'est-à-dire le *repas*) avec ses apôtres. Or le mot *cénacle* a toujours voulu dire dans les temps modernes « une réunion secrète », ceci parce que la *Cène du Christ* a eu un caractère initiatique qui ressort nettement de l'Évangile selon saint Jean (voir repas symbolique).

Cercle (grand) — Géométriquement le cercle est la surface ou aire de la circonférence. Mais on appelle *Grand Cercle* la circonférence qui, sur une sphère, passe par les pôles, pour la raison que la sphère étant de la troisième dimension, ses mesures géométriques sont de la seconde. Les méridiens sur le globe terrestre sont des grands cercles.

Champ — On appelle ainsi, par image, « ce qui s'embrasse par la pensée ». Il se dit dans le langage courant « le champ d'expérience ».

Chansons enfantines — Toutes les chansons des enfants qui ont un caractère, pour ainsi dire, traditionnel, sont des *souvenirs ésotériques*. « La Tour prend garde », « Les Compagnons de la Marjolaine », « A mon beau Château », « Cadet Roussel », « Barbe Bleue », « Le Petit Navire », etc... Elles se rapportent toutes soit à un enseignement donné, soit à des associations d'initiés dont elles constituaient, par leur texte d'apparence anodin, des « chants de ralliement ». Elles sont fort anciennes.

Chasseur — On remarque en mythologie que la plupart des personnages sont des « *chasseurs* ». Il faut se rendre compte que la chasse consiste essentiellement en la « poursuite du gibier ». Par conséquent tout *chasseur* est à la recherche d'un quadrupède ou d'un volatile dont il a l'intention de se nourrir ensuite. De là le *chasseur* symbolise le *chercheur* d'une nourriture intellectuelle. Dans les récits du Moyen-Age et les romans de Chevalerie (voir ce mot), le *chasseur* est remplacé par le « Chevalier errant ». « Il cherche des aventures » quand il n'a pas pour guide de sa pensée une « initiation » (voir ce mot) susceptible de nourrir son esprit.

Chauffer — Les alchimistes emploient continuellement ce verbe. On croit donc, en les lisant, qu'il s'agit de mettre le feu sous quelque chose. C'est une simple image que, du reste, le langage courant a conservé :

nous disons « chauffer les élèves » quand il s'agit de les bourrer de leçons (voir chapitre VI).

Chiffres — Voir Algèbre.

Chef — En langage héraldique on appelle *chef* la partie de l'armoirie qui se trouve au-dessus de l'écu. C'est le sens ancien de ce mot qui veut dire « tête » — venant du mot latin *caput*.

Chevalerie — Voir Chevalier.

Chevalier — En français ancien ce mot ne veut pas dire autre chose que « cavalier ». Donc, par principe, le chevalier est un homme à cheval. Mais en ces temps reculés ce ne pouvait être qu'un *homme d'armes* car on ne voyageait guère pour son plaisir, ni pour ses affaires, et le commerce était circonscrit dans de petites localités. Au début, le *chevalier* ne fut donc qu'un guerrier à cheval. Mais, à ces époques où l'existence avait un caractère assez difficile par suite du manque d'organisation dans l'état, chacun avait tendance à s'associer. Les artisans se groupèrent donc en *compagnonnages* (voir ce mot) et les hommes d'armes en *ordres de chevalerie*. Plus tard, lorsqu'au XIV^e siècle, avec les bouleversements de la Guerre de Cent Ans et du Grand Schisme d'Occident, la *Chevalerie* disparaît, sa tradition demeurera néanmoins, à l'étranger d'abord. Puis elle fut reprise sous la forme « d'ordres honorifiques » où la décoration — jadis *insigne* de la qualité de chevalier — devint le principal et prit le caractère de « *marque* distinctive du mérite ». Nos décorations actuelles viennent de là.

Chorégraphie — Dans l'antiquité *l'art chorégraphique* avait un caractère sacré. Mais nous n'avons aucun indice de la façon dont se dansaient les ballets religieux; nous savons seulement qu'ils existaient dans le culte grec de Cérés dérivé de celui des dieux *Cabins*. Ceux-ci étaient phéniciens (Khaberin voulant dire associés). On est en droit de penser que la chorégraphie pratiquée de la sorte n'était pas une « *saltation* » fantaisiste. Donc elle avait un sens que seuls les initiés comprenaient. La danse relève certainement du symbolisme (voir chapitre VII).

Civilisation — Ce mot est aujourd'hui employé pour désigner l'état de perfection atteint par l'humanité

en un moment donné. Nous disons « notre civilisation » pour exprimer l'ensemble du progrès actuellement réalisé. Il y a donc eu plusieurs *civilisations* au cours des âges. Mais, quand on raisonne de l'histoire en tenant compte de l'ésotérisme qui, d'une façon détournée et secrète, a conduit l'évolution des sociétés, il convient de réserver le mot de *civilisation* pour caractériser le *progrès complet* qui a été atteint durant une période.

Classement — Cette expression technique est employée dans le *système* des 22 *polygones* pour désigner un arc de 6 degrés sous-tendu par le côté du polygone de 60 côtés.

Classique — Quand on dit que quelque chose est *classique*, cela veut dire, selon tous les dictionnaires, que c'est relatif à un enseignement donné en *classe* par un professeur autorisé officiellement.

Clavicule — Cela veut dire, selon le latin, « petite clef ». Ce terme est couramment employé par les *magistes* (voir ce mot) pour désigner des formules — en général présentées sous forme de *pantacles* (voir ce mot). De là ont été constitués divers recueils, plus ou moins superstitieux, qui portent aussi le nom de *Clavicules*.

Clère — Certains auteurs appellent *clère* la *partie de fortune* (voir ce mot) qui résulte d'un calcul astrologique. C'est pour rappeler le mot grec *Klèros* qui veut dire « le sort ». Les astrologues grecs calculaient ainsi un grand nombre de *clères* dont seule la *part de fortune* est demeurée *par tradition*. La *clère* est le point exprimant le *rapport* entre un autre point du thème astrologique et deux astres (voir *Thème*).

Clef — Il convient de ne pas oublier qu'on trouve dans les dictionnaires usuels que *clef se dit d'une science qui sert d'introduction à une autre*. Ceci légitime le titre du présent ouvrage.

Coagula — L'Alchimie se résume en un *slogan* (voir ce mot) dont parfois on a fait un abondant usage : *Solve coagula*. Ceci, en latin, veut dire « dissous et rassemble ». (Voir le chapitre VI.)

Coffre — Tout ce qui a le genre de *réceptif clos* est, depuis la plus haute antiquité, le symbole de ce qui

peut contenir des secrets. On a de la sorte : la *boîte à Pandorre* (voir ce mot), l'*Arche de Noë*, l'*Arche d'Alliance* des Hébreux. Or en latin un coffre se dit *arca*. On comprend donc le sens de cette expression qui se trouve dans les *Litanies* de la *Sainte Vierge* : « *Fœderis arca* » traduite par « arche d'alliance ». Cela veut dire exactement : *coffre de fraternité* et, adressé à la Mère du Christ, en place l'attribution au signe zodiacal de la Vierge. Or les coffres ressortent d'une construction géométrique dans la sphère.

Compréhension — Voir le chapitre VII.

Concave — En géométrie on appelle *polygone concave* la figure qu'en ce volume nous préférons appeler « étoilée ». Certes l'expression de *concave* qui s'oppose à *convexe* est plus juste; mais, il semble qu'on comprenne mieux en disant *polygone étoilé*.

Conception — (Voir idée).

Concret — Ce qui est concret tombe *sous les sens* et s'oppose à ce qui est *abstrait* (voir abstrait).

Conjoint — En *cosmographie* on dit que deux astres sont *conjoint*s quand leurs *déclinaisons* ou leurs *longitudes* sont égales. L'expression est également employée en astrologie (voir *déclinaison*, *longitude céleste*).

Conjonctif — Qualité de ce qui *relie*, s'oppose à *disonjonctif*.

Conjonction — (Voir conjoint).

Consacrer — (Voir sacré).

Constellation — Les assemblages d'étoiles qu'on remarque dans le ciel ne sont pas des apparences résultant de la perspective sous laquelle se présente l'univers stellaire. Les noms des *constellations* sont tous traditionnellement mythologiques et grecs. La raison en est que le ciel a été décrit par les savants de l'époque alexandrine. La sphère céleste se trouve ainsi divisée en cinq zones dont une est celle du Zodiaque. Toute constellation a été l'objet, chez les grecs, d'un dessin symbolique dans les lignes duquel les étoiles sont comprises.

Convexe — Un *polygone convexe* est celui dont les côtés se rapprochent le plus possible du cercle qui l'inscrit. Pratiquement tout polygone qui n'est pas *étoilé* se dit convexe. Il n'y a qu'une figure *convexe* pour chaque polygone; mais il y a plusieurs figures étoilées — en général — pour chaque polygone (voir polygone).

Coordonnées célestes — (Voir *longitude céleste*).

Corne d'abondance — C'était celle de la *Chèvre Amalthee* qui, selon la mythologie gréco-romaine, allaita Zeus-Jupiter. Il est indéniable que la Chèvre relève du signe zodiacal du *Capricorne*, mais que cette expression veut dire *chèvre cornue*. La corne d'abondance est donc la symbolisation de la prospérité dérivant d'une période influencée par le Capricorne. Ceci montre que les anciens ne considéraient pas toujours Saturne, dominateur du Capricorne, comme maléfique. Le nom grec d'*Amaltheia* que certains linguistes font venir de *amalos théos* « dieu faible » (ou « faible pour le dieu » en mettant correctement les cas de la grammaire), pourrait mieux s'entendre comme étant *amalla theia* et, en ce cas voudrait dire la *déesse gerbe*. On comprendrait ainsi pourquoi la *corne d'abondance* a toujours été représentée remplie d'herbes et de fruits.

Il est à remarquer que les cornes, en symbolisme, signifient toujours « une force ». En effet, tous les agriculteurs savent que des bœufs *décornés* n'ont plus de force pour le travail.

Corollaire — Se dit en géométrie de toute proposition dérivant d'un théorème.

Corps chimique — On appelle ainsi toute substance dont la chimie s'occupe. Il y a ainsi des *corps simples* que l'on reconnaît comme irréductibles.

Cosmographie — C'est la science des apparences présentées par le ciel en considérant la Terre comme fixe. Elle est une application de la géométrie descriptive.

Cosmos — Cette expression grecque veut dire « monde ». Mais comme pour nous, habitants de la Terre, le monde se compose de notre astre et de tout ce qui est autour, il s'ensuit que l'on appelle

« cosmos » un groupe de corps célestes composé d'une étoile centrale et de plusieurs planètes avec leurs satellites (voir ces mots). Dans ces conditions le *cosmos terrestre* est formé du soleil et de toutes les planètes que nous connaissons. L'expression paraît préférable à celle de *système solaire* que l'on emploie habituellement, parce que sinon, on est obligé d'utiliser le mot de « système » qui veut simplement dire « assemblage » et prête à confusion.

Création — Quand on parle de *créer quelque chose*, il faut bien entendre qu'il s'agit de *fabriquer* cette chose alors qu'auparavant elle n'existait pas. La *création* suppose donc la *construction* en tous ses détails. En disant que *Dieu a créé le monde* on exprime que le Divin a construit tout ce qui existe dans l'Univers — matériellement et intellectuellement — en les moindres détails.

Croix — Consulter le *Formulaire de Haute Magie*, 2^e édition, pour toutes les formes de croix avec leur interprétation. La plus simple des croix résulte de deux diamètres se coupant perpendiculairement dans une circonférence. La croix chrétienne est plus savante : elle résulte de la construction d'un triangle équilatéral d'abord, puis de l'établissement de la bissectrice d'un des angles; le triangle étant effacé, il reste la croix du Christ.

Cryptogramme — On appelle ainsi tout texte établi suivant une méthode secrète d'écriture. Comme il y a la *cryptographie* on a le cryptogramme, de même qu'avec la *télégraphie* on a le télégramme.

Cuspide — En certains traités d'Astrologie il est dit *cuspide* pour *sommet*. Le mot est désuet.

Cycle astronomique — Période à la fin de laquelle les phénomènes astronomiques ou cosmographiques se reproduisent.

Cycle de Methon — Période de la Lune à l'expiration de laquelle les phases de la Lune se trouvent aux mêmes époques. Le *cycle de Methon* sert à calculer les *Epactes* pour trouver la date de la fête de *Pâques* (voir *Epactes*).

Cycle du Saros — C'est une période de 18 ans et 11

jours dont les chaldéens se servaient pour calculer le retour des éclipses de Soleil aux mêmes époques et dans les mêmes circonstances astronomiques; elle comprend 70 éclipses. On ne l'utilise plus de nos jours.

Cycle solaire — Période de 28 ans à l'expiration de laquelle l'année recommence par les mêmes jours; elle ressort du calcul de 4 fois 7. Le *Cycle solaire* donne lieu à ce qui s'appelle la *lettre dominicale*, chaque jour de la semaine étant désigné par une lettre de l'alphabet.

Cycloïde — Cette courbe se définit comme produite par un point de la circonférence d'un cercle qui tourne sur un plan. Une roue de voiture décrit une *cycloïde* si elle se meut.

Cymbales — Ces instruments de forme circulaire étaient employés dans les fêtes publiques du culte de Dionysos (Bacchus). Leur sonorité marquait la cadence dans les parades.

D

Dames (Jeu de) — Le damier est un carré subdivisé en carreaux blancs et noirs; les pions sont également de ces couleurs. C'est un jeu; mais c'est surtout un instrument de démonstration dans l'enseignement pratique des Sciences Secrètes (voir jeux).

Dames du jeu de cartes — Voir Tarot.

Danses rituelles — Voir chorégraphie.

David — Second roi des Hébreux.

Décans — L'expression vient du grec *deka* qui veut dire *dix* à cause du nombre de degrés compris dans un décan. Les *Décans* ont été pris par les archéologues pour des divinités. Il est très possible qu'avec la décadence qui affecte toujours une civilisation (voir ce mot) les peuples aient pu, dans leur ignorance, adresser un certain culte à de simples *spécialisations des cadres dodécaonaux* (voir ce mot). Car

les Décans sont uniquement les appellations des sommets du polygone de 36 côtés. On trouve dans l'*Astrologie Grecque* de Bouché-Leclercq plusieurs listes de Décans.

Déclinaison — Voir longitude céleste.

Définir — Il convient de ne jamais perdre de vue le sens de ce mot qu'on emploie continuellement dans le langage scientifique. *Définir* veut dire « marquer une limite à quelque chose ». Ainsi une définition est la « délimitation », qu'on estime exacte, d'une idée ou d'un objet. Ce qui est indéfini ne peut s'entendre comme *infini* : l'*indéfini* n'a pas de limite précise, tandis que l'*infini* en a une qu'on ne peut ni atteindre ni concevoir.

Dégradation — Dans le langage scientifique s'oppose à *gradation*. Ainsi, parler de *dégradation de l'énergie* veut dire que toute énergie existante *diminue graduellement de puissance* et non pas se *détériore* ainsi qu'on pourrait croire selon le sens courant du verbe *se dégrader*.

Déifier — A proprement parler, selon les dictionnaires usuels, « mettre au rang des dieux », mais plus exactement et scientifiquement « attribuer les qualités que nous disons être celles de Dieu ».

Delà (au) — Voir Au-delà.

Démon — L'expression est grecque : *daimôn* voulant dire exactement « divinité abstraite ». Selon les philologues la forme primitive du mot était *daêmôn* venant d'un temps du verbe *daô* (j'enseigne). Mais les grecs, d'après le grammairien Athénée (II^e siècle), l'employaient au pluriel pour désigner les « âmes des morts » ou encore les « génies ».

Deniers — Voir tarots.

Dents — Voir palais.

Désert — Dans les écrits bibliques il est souvent question du désert. Lorsqu'on les étudie selon les données de la Science Secrète de la Mythologie, ce mot se rapporte au signe zodiacal du *Lion* à cause du « lion du désert ».

Désigner — L'expression veut exactement dire « indiquer par des signes ou des marques ». Mais ce sens est actuellement perdu; on prend ordinairement le mot pour dire « signaler » (voir signifier).

Devise — Sentence héraldique contenant un secret (voir *slogan*).

Diabie — L'expression vient du grec *diabolos*. C'est un adjectif voulant dire « dénigrant » d'où « calomniateur ». On le fait synonyme de *démon* non pas tant à cause de l'idée d'intelligence malfaisante que ce mot contient, mais à cause de la qualité de « calomniateur » ou « d'accusateur » qui est attribuée à Satan, *démon principal* (voir Satan).

Diagramme — On appelle ainsi une « construction de lignes servant à une démonstration ». Dans cet ordre d'idées le mot désigne spécialement une *construction-type* qui se dégage de l'étude du dodéca-gone.

Diamètre — Tout le monde sait ce qu'est un diamètre. Cependant, comme la *théorie du cercle*, base du Système des 22 polygones, est peu connue, il convient de rappeler qu'entre les deux diamètres se coupant en perpendiculaire on peut distinguer des différences qui passent ordinairement inaperçues. Le *diamètre horizontal* prend la qualité de tracé d'un *plan d'application* dont les deux extrémités sont fixes, tandis que le *diamètre vertical* ressort comme le tracé d'un *plan d'exécution* avec des extrémités interchangeables. C'est une des premières démonstrations de la théorie du cercle.

Dignités des planètes — Les anciens astrologues appelaient *dignités* les parties du ciel de *même nature* qu'un astre ou celui-ci agit avec force. C'est une manière de parler qui suppose que l'astre a une influence par lui-même et que la *nature* de celle-ci correspond à certaines parties du ciel identiquement considérées.

Discontinu — Charles Henry, dans sa distinction entre le triangle équilatéral et le carré, a qualifié le premier de *discontinu* par apposition au second qui, étant *simultané*, a le caractère continu. L'expression est juste car l'horizon doit se considérer comme con-

tinuellement le même et qu'il se détermine par quatre points cardinaux constituant un *carré*, alors que le temps s'exprime *successivement* par passé, présent et avenir, en sorte qu'il n'apparaît pas identique et indivis. Mais les deux expressions prêtant à confusion on a substitué *successif* à discontinu et gardé *simultané* pour continu.

Disposition cartésienne — C'est celle qui consiste à placer en *abscisses* et en *ordonnées* les valeurs afin de dresser une table.

Distance angulaire — On appelle ainsi l'amplitude d'arc comprise entre deux points situés sur le même cercle. La distance est dite *angulaire* parce qu'elle se mesure toujours par un angle au centre (puisque'il faut envisager un cercle).

Divin — On dit *Divin*, en métaphysique, pour exprimer « tout ce qui doit se considérer comme faisant partie de Dieu ».

Dogme — Principe fondamental d'une religion quelconque. On ne peut envisager de religion sans dogme, sinon elle n'aurait aucun fondement. Il s'ensuit que toute religion a une *doctrine*, laquelle est un résumé dogmatique d'abord et moral ensuite.

Domicile des planètes — Cette expression astrologique n'implique pas une « personnification » de l'astre. Elle est une simple image; et ainsi doit se conserver pour la commodité des explications. Quand on dit qu'un astre est dans son *domicile*, on voit tout de suite qu'il se conduit comme « chez lui », qu'il fait ce qu'il veut et s'y trouve « bien ». Si un autre astre se place dans ce *domicile*, il est un « visiteur » et se conduit comme quelqu'un qui est « reçu ». Les anciens disaient : il est en réception. Cette théorie a cet avantage de concorder avec celle des *Maisons* (voir ce mot), en sorte que tout astre en son domicile est sa propre Maison I, et ainsi de suite.

Dominateur — Un astre est considéré comme *dominateur* quand, sur un arc déterminé de l'écliptique, il se trouve susceptible de déployer une puissance. Lorsqu'on lit attentivement les anciens traités, on s'aperçoit que par ce mot de *dominateur* beaucoup

de confusion s'est glissée dans les aphorismes astrologiques.

Dynamique — Partie de la *mécanique rationnelle* (voir ce mot).

E

Eau — Voir éléments.

Ecclésiaste — Livre de l'Ancien Testament qui est de Salomon. Le terme *Ecclesiastès* en grec signifie « celui qui occupe le siège » sous-entendu présidentiel. Il se traduit fort bien par l'anglais « chairman » qui veut dire « président ».

Ecclésiastique — Livre de l'Ancien Testament dont le signataire est Jésus fils de Sirach; il ne fait pas partie des 22 textes constituant le *canon* (voir ce mot).

Ecliptique — Orbite apparent du soleil. La zone de l'écliptique est celle des constellations du zodiaque (voir ce mot).

Ecossais (tissus) — Les bigarures des tissus écossais sont de tradition dans les Highlands pour indiquer les *clans* de ce peuple de la Grande-Bretagne. Elles sont bien caractéristiques et ressortent de combinaisons de lignes géométriques. Comme ces lignes ressortent des constructions encore inconnues, il s'ensuit que les *plaids* des Ecossais sont plus ésotériques que l'on ne croirait.

Ecriture — En matière d'écriture il convient de distinguer la *graphie* des lettres de leur prononciation. On a reconnu maintenant que la forme des lettres, en toutes les langues occidentales du moins, provenait des mêmes types d'écriture.

Echarpe — En symbolisme vestimentaire, indique le commandement.

Ecu — Partie de l'armoirie sur laquelle se trouve le *blason* (voir *Héraldisme*). On l'a appelé ainsi parce que

les armoiries se portaient, au moyen-âge, sur les boucliers. Quoique la forme de l'écu héraldique ait varié, elle est tirée du carré construit par les points cardinaux du Thème de nativité; c'est pourquoi on dit en héraldisme que la partie dextre se trouve à droite — exactement comme on dresse un thème astrologique.

Ecuyer — Il est reconnu qu'un *écuyer* était un gentilhomme accompagnant à la guerre le chevalier. Mais, à cause de son nom, il devait être chargé du soin de surveiller l'*écu* quand le chevalier se dépouillait de ses armes. D'où l'on doit penser que l'*écuyer* remplissait le rôle militaire d'officier d'ordonnance.

Ecusson — Se dit en héraldisme de l'*écu* dépouillé de son blason (voir *écu, héraldisme*).

Eggrégore — Voir chapitre V.

Éléments — Ils sont au nombre de quatre (voir chapitre VI).

Énergie — Il n'y a pas de définition valable de l'*énergie*. On sait que c'est l'*essence même d'une force*; mais ceci ne répond à rien dans l'esprit étant donné que nous ne pouvons pas nous faire une idée de quoi est composé une force — laquelle est déjà une abstraction (voir ce mot). On a distingué l'*énergie en soi* de l'*énergie utilisable*. Ce qu'on appelle *énergie-riche* est une *énergie utilisable* à exploiter.

Énergétique — Partie de la physique et de la chimie qui doit s'étudier préalablement à toutes les autres.

Envoutement — Opération magique (consulter le Formulaire de Haute-Magie, 2^e édition).

Épacte — Le mot vient du grec *épactos* désignant « ce qui s'ajoute ». La table des *épactes* indique le nombre de jours que l'on doit *ajouter* à l'année lunaire pour qu'elle égale l'année solaire. L'*épacte* d'une année est l'*âge de la lune* au 1^{er} janvier de cette année. On appelle *âge de la lune* le nombre de jours écoulés depuis la *dernière nouvelle lune*. Toutes les astronomies un peu complètes donnent la table des *épactes* et la manière de calculer la fête de Pâques.

Épopte — Dans l'ancienne Grèce c'était un « initié du

plus haut degré » qu'on disait « admis à la contemplation ». Mais le mot grec « *epoptès* » signifie « inspecteur ». Il y a donc lieu non seulement de faire la distinction entre l'*épopte* et le *myste* (voir ce mot) dans la hiérarchie des initiés helléniques, mais encore de mettre à part l'*ecclésiastès* qui est un président (voir *ecclésiaste*).

Esotérisme — Ce mot désigne une manière d'enseigner secrètement qu'ont employée les anciens initiés. Par extension *ésotérisme* signifie l'objet des Sciences Secrètes. En ce sens il est préférable à *occultisme*. Il s'oppose à *exotérisme* (voir ce mot).

Esdras — Livre de l'Ancien Testament.

Esther — Livre de l'Ancien Testament.

Esprit — Le mot latin *spiritus* d'où vient le français *esprit* veut simplement dire « un souffle ». Si ce que nous appelons les *esprits* ont été ainsi désignés, il faut en voir la raison dans le fait qu'ils sont aussi invisibles qu'un courant d'air. La Magie considère des esprits supérieurs et d'autres inférieurs parce qu'on tient compte de deux sortes d'*énergies* — invisibles comme l'air et agissantes comme un courant d'air. Les esprits supérieurs sont ou des *anges planétaires* dits en hébreu *beni-élohim* ou des *anges supérieurs* représentant et personnifiant des énergies cosmiques existant en dehors du système solaire. Dans les temps modernes, avec la doctrine spirite, on a donné le nom d'*esprits* aux âmes des morts. C'est un sens que n'a pas le mot *esprit* en Magie.

État animique — Cette expression, usitée en Science de la Haute-Magie, veut dire « état dans lequel doit se mettre l'opérateur pour que ses possibilités énergétiques personnelles puissent être en accord avec l'état des énergies cosmiques ou terrestres ».

Étoile flamboyante — Une certaine tradition dit qu'il s'agit d'un pentagone étoilé. Mais le dodécagone concave donne aussi l'impression d'une étoile radiante.

Étoilé — Cet adjectif se substitue à *concave* pour désigner une figure polygonale dont les côtés sont *intérieurs* à la circonférence inscrivant le polygone.

Etole — C'était, chez les anciens, une robe analogue à celle des femmes (stola). Ce mot désigne plus particulièrement l'écharpe portée en sautoir. On ne l'emploie qu'en parlant du symbolisme vestimentaire.

Euclide — Voir géométrie d'Euclide.

Évangiles — Voir le chapitre IX. Il ne peut y avoir que quatre évangiles; l'idée d'un *cinquième évangile secret* qui a été répandue parfois et notamment par certains chercheurs du XIX^e siècle, est nécessairement fautive, parce qu'en ce cas la disposition de l'Œuvre Évangélique serait pentagonale et ne constituerait pas un *substratum constructeur* pour le système des 22 polygones (voir le graphique n^o 31).

Exode — Livre de l'Ancien Testament. Le mot, tiré du grec, veut dire « sortie »; il est question, en effet, dans ce texte de la « sortie d'Égypte » effectuée par le peuple Hébreu sous la conduite de Moïse.

Exorcisme — Cérémonie magique ayant pour but de purifier un local où l'on doit opérer. L'exorcisme dans la religion chrétienne a pour effet de chasser les démons; c'est aussi une purification (voir démons).

Exotérisme — Doit se dire de ce qui est publiquement et classiquement enseigné. L'expression s'oppose à *ésotérisme* (voir ce mot).

Ezechiel — Auteur de prophéties comprises dans l'Ancien Testament.

F

Fable — Voir chapitre IX.

Fama Fraternitatis — Titre d'un opuscule qui a été connu en 1614 dans une rédaction allemande et qui, traduit en plusieurs langues, était destiné à faire croire à l'existence de la fraternité des *Rose-Croix* (voir ce mot) qu'aurait fondée un personnage allemand du nom de *Christian Rosen Kreutz*. Cette brochure se complète d'une autre intitulée *Confessio*

fraternitatis Rosae-Crucis parue à Cassel, en 1615, qui est du même genre (voir *Rose-Croix*).

Faisan (vœu du) — Un exemple de faux symbolisme peut se voir dans le « vœu du Faisan », cérémonie qui fut organisée par Charles le Téméraire dans le but — avéré mais non pas certain — d'entraîner ses vassaux pour faire une croisade. On s'y amusa beaucoup, on fit vœu de partir, mais personne ne bougea.

Fakir — Les Fakirs doivent se considérer comme des élèves inférieurs d'une initiation dégénérée.

Fantôme — La Haute Magie ne parle jamais de fantômes.

Farine — On prétend que certains augures romains disaient la bonne aventure par l'observation d'une couche de farine. En réalité ils faisaient de la Géomancie (voir ce mot). Si la farine avait un rôle dans un rite du mariage romain, c'est uniquement parce qu'elle a la couleur blanche, le blanc étant symbole de perfection, il devient naturel qu'on le prenne encore pour symboliser les perfections de la mariée.

Fétichisme — Voir nègres.

Fêtes — Toutes les religions ont célébré des fêtes publiques. Celles-ci sont toujours brillantes et gaies. En général elles ont lieu en conformité avec la situation du soleil dans le zodiaque céleste.

Figure — En géométrie c'est la forme donnée à un polygone. Chaque polygone a donc une figure convexe et une ou plusieurs *figures étoilées* (voir ces mots).

Figures géomantiques — On appelle ainsi des assemblages de points au nombre de 16 qui — selon un code d'interprétation — servent à dire la bonne aventure. L'étude de ces figures fait ressortir qu'elles reposent sur des considérations très savantes et qu'elles constituent une « répartition des lignes de force dans l'espace ». L'expression de *figures spatiales* doit alors se substituer à l'ancienne dénomination.

Force agissante — On appelle ainsi communément ce

que la *mécanique rationnelle* désigne sous le nom de *force vive*. C'est en un instant donné le produit de la masse d'un *point matériel* par le carré de la vitesse qu'il a acquise à cet instant.

Forme — L'étude des formes des êtres vivants prend le nom de *morphologie*. Si l'on généralise la notion d'être et qu'on l'applique à l'atome — ce qui est la conception très moderne — la *morphologie* s'applique aussi à la forme des particules composant la matière.

Fortune (part de) — En astrologie c'est un point déterminé dans un Thème par le calcul du rapport entre l'Ascendant, la Lune et le Soleil (voir *clère*). L'expression est traduite du grec parce que *Kleros* veut dire « le sort » et par conséquent « la bonne fortune ».

Fraternité — On donne souvent ce nom aux anciennes associations ésotériques (voir Rose-Croix).

Fumigations — Sont employées dans les cérémonies magiques comme isolant (voir le chapitre V).

G

Galilée (principe de) — En mécanique rationnelle (voir ce mot) le *principe de Galilée* ou du *mouvement relatif* s'exprime ainsi : « dans un système de points matériels animés d'un mouvement de translation, toute force, qui agit sur l'un d'eux, lui imprime le même déplacement par rapport aux autres que si le système était en repos ». (Voir point matériel.) C'est en vertu de ce principe que l'on peut jouer au billard sur un bateau en marche à condition, bien entendu, qu'il n'y ait ni roulis ni tangage. Le principe du mouvement relatif implique mécaniquement l'indépendance des forces agissantes (voir ce mot).

Gamme de Pythagore — Voir le graphique n° 21.

Génies — Chez les latins, le *genius* était un « dieu don-

nant la vie à toute chose ». Cette définition des grammairiens montre que, dans l'antiquité, on concevait le génie comme une « *potentialité divine* » qui animait quelque chose. Mais une potentialité divine peut avoir le caractère d'une *divinité* pour le vulgaire, alors que le savant la considère uniquement comme une manifestation du Divin (voir ce mot). D'où en prenant la Haute-Magie comme une science, on est obligé de considérer le génie comme une *force agissante* (voir ce mot). Ce sont surtout les Arabes qui ont personnifié les génies au point de leur constituer des Mythes; les *Mille et Une Nuits* y font de fréquentes allusions.

Généthliaque — Les anciens traités d'Astrologie appellent ainsi la méthode d'ériger les Thèmes de natalité. Le mot est grec, voulant dire « relatif à la naissance ».

Géocentrique (point de vue) — C'est celui que l'on prend pour raisonner selon la perspective céleste depuis la Terre, celle-ci se trouvant, alors, le centre des considérations. Il s'oppose à héliocentrique (voir ce mot).

Géomancie — Voir figures.

Géométrie d'Euclide — Elle est la géométrie classique qui se réfère à des constructions à trois dimensions. Elle repose sur des postulats qu'on ne démontre pas. Euclide, célèbre professeur de mathématiques qui enseignait à Alexandrie vers 320 avant J.-C., n'a pas, à proprement parler, rédigé de traité de géométrie mais une encyclopédie intitulée « *Eléments* » et composée de quinze livres qui traite des sciences mathématiques. Certains prétendent que les pages relatives à divers théorèmes préliminaires, qui sont maintenant pour nous des postulats, étaient arrachées ou détériorées. Ces postulats se démontrent fort bien, si l'on prend cette géométrie comme ayant *principalement* un intérêt particulier d'instruction évolutive et non pas un intérêt général matériellement pratique.

Géométrie du Temps — Voir chapitre VII.

Génèse — Premier livre de l'Ancien Testament. Le mot tiré du grec veut dire naissance.

Gens romaine — Le mot latin *gens* veut dire race d'hommes ou d'animaux. Socialement la *gens romaine* formait une *race* comprenant plusieurs familles. C'est ce que nous appelons le *clan*. On en avait fait la base de la société où le *pater familias*, par suite de l'ancienneté de la famille dont il était le chef, détenait des droits civiques. Les *gens* les plus anciennes de Rome étaient celles des *patriciens* — qu'on disait *patrès*, c'est-à-dire des *pères*. Tous ceux qui appartenaient à une *gens* — et qui par conséquent avaient héréditairement la qualité de citoyens romains — s'appelaient *gentiles*. On a traduit le mot par *gentils*. L'expression est devenue, chez les premiers chrétiens, synonyme de païen. Néanmoins un *gentil* devait être assez élégant et même agréable puisque c'est le sens que le langage courant a conservé de cet adjectif.

Gnomes — Ce sont les génies de la Terre (voir génies). On les représente très petits et très laids parce qu'il s'agit de la personnification de très petites énergies dont la forme est irrégulière.

Gnose — Le mot, tiré du grec, veut dire « connaissance et sensé ». Il exprime une certaine manière de lire les écrits bibliques. Incontestablement la Gnose a été enseignée chez les Hébreux à diverses époques, sans quoi la valeur même des textes aurait fini par être perdue de vue. Mais, au premier siècle de notre ère, alors que le christianisme entérinait l'Ancien Testament, divers traditionalistes, réagissant contre la nouvelle doctrine, prétendirent insuffisante et inexacte la révélation des Livres Saints telle qu'on l'expliquait. On les a appelés *Gnostiques*. Ils étaient forcément dans l'erreur parce qu'ils montraient que par la « connaissance et le savoir » (c'est-à-dire par le mot *gnosis*), il fallait entendre l'intuition. Ils déclaraient donc que leur « intuition » était capable d'expliquer le sens ésotérique de la Bible. La véritable *gnose* est très différente. Il y eut une multitude de sectes de gnostiques qui se développèrent surtout aux II^e et III^e siècles. Le mot herménéutique a été substitué à celui de *gnose* pour caractériser une manière différente de celle des *gnostiques*. (Voir le chapitre IV.)

Grand Albert — Voir Albert.

Graphie — Voir écriture.

Grimoires magiques — Voir chapitre V.

Gui — Voir chapitre IX.

H

Hammourabi (Loi de) — La *Loi de Hammourabi* a été découverte à Suse par la Mission Morgand. Il y en a une traduction française due au P. Scheil. On estime qu'elle date d'environ deux mille ans avant J.-C. Cette législation babylonienne fut adoptée en partie par les Egyptiens avec des modifications. On la considère comme marquant une époque dans l'histoire du droit.

Harmonie — Pour raisonner scientifiquement, il convient de prendre ce mot dans une acception très générale qui dépasse, par conséquent, le point de vue artistique. Les lois de l'Harmonie apparaissent, ainsi, comme mathématiques.

Harpe — Le mot vient du grec. Primitivement il voulait dire *crochet*, mais aussi *aigle de mer*, lequel a le bec crochu. Si l'on a appelé *harpe* un instrument de musique que l'on pince avec ses doigts et non pas avec un *crochet* il faut voir l'origine de l'appellation dans le fait qu'une constellation était dénommée *arpe* par les grecs, d'où le caractère initiaque d'un instrument de musique auquel on a donné une forme dérivée de celle du signe zodiacal du Lion.

Harpie — Les *harpies*, en mythologie, sont des monstres rapaces et personnifiant des harmonies malfaisantes d'énergies cosmiques. Au moyen-âge une *harpie* était simplement considérée comme la représentation symbolique du signe de la vierge musicalement compris. La harpie héraldique n'a rien de sinistre.

Haute-Magie — Cette expression implique la distinction entre une science rationnellement admissible et des pratiques qui, sous le simple nom de *Magie*,

peuvent par déformation avoir le caractère superstitieux.

Haute-Science — On appelle ainsi globalement les cinq Sciences Secrètes.

Hebdomade — Se dit pour la semaine quand on envisage non seulement la succession des jours mais aussi celle des heures. *L'hebdomade* comprend 168 heures.

Hélique — Le lever ou le coucher *hélique* d'un astre est le moment où celui-ci se trouve près du soleil. L'expression est grecque.

Héliocentrique — Se dit quand astronomiquement ou cosmographiquement on considère un point de vue avec le soleil comme centre. Ce point de vue s'oppose au géocentrique (voir ce mot).

Héraldisme — Application du symbolisme aux armoiries. On dit parfois un *héraldisme* pour désigner un symbole employé en armoirie.

Héraut d'armes — Aux XII^e et XIII^e siècles les *hérauts d'armes* tenaient un rôle très important. C'étaient eux qui dessinaient les armoiries et ils étaient juges de certaines contestations à cet égard. On doit donc supposer qu'ils avaient une instruction très grande; mais on n'en a aucune idée aujourd'hui parce que rien n'a persisté de la science sur laquelle se fondait l'art héraldique. Déjà au XIV^e siècle le savoir des hérauts d'armes avait disparu. Ceux que l'on appelait encore de ce nom n'étaient plus que des sortes d'annonceurs officiels, porte-parole de leur maître.

Hermeneutique — Voir chapitre IV.

Homologie — Principe géométrique qui n'a rien de commun avec l'analogie.

Horoscope — Cette expression est remplacée aujourd'hui par celle de thème astrologique (voir thème). En grec cela veut dire « observation de l'heure ».

Huile — En vertu de l'affinité des graisses pour elle-même, qui est bien connue des chimistes, l'huile a

été employée en Haute-Magie comme excipient des parfums qui sont généralement gras-seux.

L'onction consistant à étendre de l'huile sur une partie déterminée du corps humain avait donc pour but, en Magie, d'appliquer la *vertu* du parfum en un endroit considéré comme susceptible de s'accorder avec les vibrations dudit parfum. Par *vertu* les anciens voulaient dire une force (du latin *virtus*). *L'onction* est donc une pratique qui suppose des conceptions énergétiques.

Humilité — Le mot latin *humilitas*, d'où nous avons tiré le français *humilité*, veut simplement dire « ce qui est peu élevé ». Il vient de *humis* qui signifie « le sol ». Dans les écrits bibliques on parle souvent d'*humilité*; mais, si l'on se réfère à l'étymologie latine, on comprend qu'il s'agit d'une position inférieure par rapport à ce qui est supérieur. L'*humilité* de la Bible reviendrait donc à prendre le point de vue géocentrique (voir ce mot).

Hydrodynamique — Cette expression moderne s'emploie pour caractériser le *courant d'eau*, lequel déploie une puissance (*dynamis* en grec).

I

Idéation — Action consistant à se servir d'une *idée* pour *concevoir* (voir *idée*).

Idée — En philosophie on appelle *idée* la représentation d'une chose dans l'esprit. Comme les choses sont abstraites ou concrètes, les idées se qualifient de même. Il faut cependant distinguer l'*idée* de la *conception* et de la *pensée*. Ce sont trois procédés distincts dont se sert l'intelligence, mais qui, dans le langage courant, paraissent synonymes. Lorsque l'on s'est représenté une chose dans l'esprit, et qu'on a une idée, il faut *concevoir* afin de donner une forme à son idée. Ceci se fait automatiquement en général. Mais, si l'on veut analyser le mécanisme employé inconsciemment, on arrive à représenter graphiquement la conception. Tout polygone régulier a ainsi le caractère *conceptionnaliste* puisqu'il

peut représenter une idée. On *pense* ensuite en observant attentivement la forme donnée à la conception; or, ceci se fait mieux par l'analyse géométrique, car penser c'est raisonner.

Idées générales — Ce sont les catégories de Kant (voir cette expression).

Idéographisme — On appelle ainsi la représentation graphique d'une idée. Par lui-même l'*idéographisme* a le caractère symbolique; mais, quand il concerne une idée générale, il est plutôt un principe de symbolisme. Voir chapitre VII.

Incantation — Voir le chapitre V.

Initiation — Ce mot a des acceptions variées. En principe initié veut bien dire admettre à la connaissance de quelque partie d'une science, d'un art, d'un métier. D'où l'initiation est l'action ou la cérémonie par laquelle on se trouve admis à la participation de pratiques inconnues auparavant. Ainsi *initiation* a le sens « d'admission dans une réunion secrète » quand on pense que les pratiques en question ne sont ni publiques ni révélées au public. Mais, de ce que ces pratiques privées s'accompagnent d'une instruction, on en infère que l'*initiation* est l'acquisition de notions secrètes. C'est le sens dans lequel on doit employer ce mot en technique. Voir le chapitre III.

Initié — Se dit de toute personne qui a plus ou moins d'*initiation*, c'est-à-dire d'instruction dans les Sciences Secrètes et éventuellement de savoir concernant le Grand Arcane (voir ce mot).

Instruction — On doit faire la différence entre l'*instruction* et l'*enseignement*. L'*instruction* est le savoir qu'on acquiert et l'*enseignement* celui qui se communique.

Intellect — C'est l'intelligence en action.

Intuition — Certains chercheurs modernes ont donné à l'*intuition* un rôle qu'elle ne peut pas avoir. Ce n'est pas du tout la faculté de trouver inopinément la solution d'un problème; c'est uniquement le méca-

nisme rapide et presque inconscient du raisonnement ordinaire. La philosophie moderne est précise à cet égard.

Isaïe — Auteur d'un livre de l'Ancien Testament.

Israélites — Voir Salomon.

J

Jérémie — Auteur de deux livres de l'Ancien Testament dont l'un, *Les Lamentations*, ne fait pas partie des 22 textes du Canon (voir ce mot) mais, selon saint Jérôme, en est un des compléments.

Jean (Saint) — Apôtre et évangéliste qu'on ne doit en aucun cas confondre avec saint Jean-Baptiste. Les chevaliers de Malte sont dits de Saint Jean, mais Baptiste.

Josué — Est le successeur immédiat de Moïse pour conduire les Hébreux dans la Terre Promise (voir cette expression). Il est l'auteur d'un livre de l'Ancien Testament.

Juges — Les *juges* étaient, chez les Hébreux, les magistrats suprêmes, depuis l'entrée de la Terre Promise et avant qu'ils n'aient Saül comme roi. Durant le régime des Juges il y eut sept servitudes des Hébreux, dont des juges remarquables les délivrèrent et Samuel, dernier des juges, sacra Saül, ce qui fait qu'il y a huit juges notoires. La géomancie appelle *Juges* huit des figures dont elle se compose (voir géomancie) pour la raison que ce sont les seules dont on puisse tirer un jugement.

Juifs — Voir Salomon.

K

Kabbale — Orthographe préférable à celle de *Cabale* quand on veut distinguer plus spécialement un système philosophique constituant la base des tradi-

tions de la Haute-Science (voir ce mot). Le mot est hébreu et veut dire *tradition reçue oralement*. On connaît surtout la *Kabbale juive* depuis que Simon-ben-Jokai, rabbin du 1^r siècle, a publié le *Zohar* (la lumière). Mais il y a une kabbale chrétienne que plusieurs chercheurs modernes ont retrouvée dans les ouvrages des Pères de l'Eglise. On peut dire qu'il y a une Kabbale de toutes religions parce qu'il y a toujours une certaine manière ésotérique de voir les conceptions métaphysiques.

Képler (principe de) — En mécanique rationnelle (voir ce mot) le *principe de Képler* est celui de l'*inertie* suivant lequel un corps ne peut rien changer de lui-même ni à son état de repos, ni à son état de mouvement.

L

Laiton — Voir chapitre VI.

Lames du Tarot — Voir Tarot.

Légende — Voir chapitre X.

Lémures — C'était chez les romains, à proprement parler, ce que nous appelons aujourd'hui « les esprits des désincarnés ». La fête des Lémuries, citée par Ovide, correspond à une commémoration des morts, étant donné que lémures en latin se prend pour les *âmes des morts*. Le mot *umbra* (l'ombre) désignait plutôt le *fantôme* ou apparition de l'*esprit*. Une certaine confusion existe parfois à cet égard dans les traductions des auteurs latins; elle a donné lieu au sens péjoratif du mot *lémure*. En Histoire Naturelle on a appelé ainsi une variété de singes.

Lémurie — Une certaine théorie concernant les transformations géologiques de la configuration du globe terrestre place un continent appelé *Lémurie* dans le bas de l'Océan Indien, vers Madagascar. Cette hypothèse est infirmée non seulement par les géologues, mais encore par les considérations héliocentriques

(voir ce mot) des forces qui, agissant sur la croûte terrestre, ont modifié la forme des continents à la période tertiaire où, d'après les plus hardies conceptions anthropologiques, l'homme aurait pu exister. La *civilisation lémurienne* paraît donc une rêverie.

Lettres hébraïques — Voir Ecriture. Consulter le formulaire de Haute-Magie.

Lévitique — Livre de Moïse dans l'Ancien Testament.

Libation — Cette action de verser du vin ou une autre liqueur en l'honneur des divinités qui s'est pratiquée dans la civilisation antique est une forme de l'offrande.

Lier — En certaines théories magiques il est question de *lier l'agent avec le patient*. Ceci veut dire qu'on envisage un mode d'accord entre l'opérateur ou *agent* et l'objectif de l'opération qui est appelé *patient* parce qu'il va être atteint par l'effet de la cérémonie pratiquée. Cette manière de voir qui paraît logique au premier abord a donné lieu à diverses superstitions de sorcellerie. En Haute-Magie cette *liaison* ne s'envisage pas parce que l'objectif de toute opération est connu d'avance comme ayant des particularités nécessairement en accord avec les énergies qu'on utilise.

Logique — La philosophie définit la logique comme « l'art d'exprimer sa *pensée* ». Donc, contrairement à ce qu'on dit parfois, c'est un *art* et non pas une science (voir chapitre X). On appelle *logiciens* les philosophes qui s'occupent plus particulièrement de la *logique* et non pas ceux qui l'appliquent.

Logos — Le mot, qui est grec, veut dire « le Verbe ». Il a été employé par certains pour remplacer l'expression de *Verbe* qui est d'usage en doctrine chrétienne pour désigner la *Seconde personne* de la *Trinité Divine*. Ce sont les *néoplatoniciens* (voir ce mot) qui l'ont propagé, mais ils parlaient grec et ne pouvaient désigner autrement le *verbe*.

Lol de Hammourabi — Voir Hammourabi.

Longitude céleste — L'Astrologie, dans l'établissement du *Thème* (voir ce mot) ne se sert que des coordonnées de l'Ecliptique. Celles-ci sont les *longitudes* et les *latitudes* célestes, les premières perpendiculaires et les autres parallèles au plan de l'Ecliptique. L'Astronomie au contraire, pour dresser les cartes du ciel, emploie les coordonnées de l'Equateur qui sont les *Ascensions droites* et les *Déclinaisons*, les premières perpendiculaires au plan de l'Equateur, les secondes parallèles à ce plan. L'Astronomie se conforme à la représentation cartographique du ciel, à celle qui est usuelle, dans tous les Atlas, pour le globe terrestre. Elle correspond donc à une figuration *d'après l'espace*. L'Astrologie emploie les coordonnées qui correspondent à une considération du *temps*; ceci est juste puisque le thème repose sur l'observation d'un moment (voir horoscope, thème, moment cosmique).

Loto — Ce jeu, comme tous les autres, est un instrument de démonstration ésotérique; il sert à faire comprendre les combinaisons des nombres. Les problèmes d'études consistent à prendre un ou plusieurs chiffres au hasard et à analyser ensuite la série dans laquelle se place le nombre correspondant. Le *loto* est fort ancien.

Luc (Saint) — Evangéliste, mais non pas apôtre, qui avait fait des études de médecine et c'est par erreur qu'on l'a dit peintre. *Saint Luc* a également rédigé les *Actes des Apôtres*; il ne fait cependant pas partie des douze apôtres, n'ayant été chrétien qu'après la mort du Christ et — dit-on — converti par saint Paul.

Ludibrium — Mot latin qui veut dire « amusement ». On appelle ainsi des phrases ou même des textes de composition bizarre avec un sens ésotérique. Le dessin n° 35 en montre un exemple (voir slogan). L'expression est de Valentin Andréac.

Lycanthrope — C'est le nom scientifique de *loup-garou*. Il a été reconnu qu'anciennement, en France, certains sorciers erraient la nuit, *masqués*, allant sans doute à leurs rendez-vous; d'où le nom de *loup* pour désigner un masque cachant à moitié le visage. Le mot *lycanthrope* veut dire, selon le grec, « homme-loup ».

M

Machabée — Nom des deux derniers livres de l'Ancien Testament. Selon saint Jérôme ils ne doivent pas être considérés comme faisant partie de la Bible ni essentiellement ni accessoirement; ils n'auraient donc uniquement que le sens historique.

Macrocosme — Expression tirée du grec qui s'oppose à *microcosme*. Celle-ci voulant dire « monde réduit ». La *macrocosme* est le « monde considéré dans son extension ». Il s'ensuit qu'on désigne ainsi l'*univers en général* et que le *microcosme* est une *réduction de cet univers* applicable à l'être humain. Ceci ressort d'une théorie explicative de la conformité que présente l'intelligence humaine avec la représentation de l'univers. Cette théorie est du xvi^e siècle.

Magie — Voir le chapitre V.

Magiste — On appelle ainsi techniquement l'*opérateur en Magie*, distinct de Mage qui est plutôt professeur de Magie.

Magistère — Voir le chapitre VI. Il faut considérer aussi qu'on appelle *magistère* le temps de gouvernement d'un grand maître dans un ordre de chevalerie. Le mot *magisterium* en latin désigne la *fonction de chef*. Dans ces conditions le *magistère alchimique* est le point de vue éducatif des chefs, c'est-à-dire des professeurs.

Magot — Ce terme, au xvii^e siècle, était appliqué à certains chinois, alors qu'on n'avait que des renseignements fort vagues sur la Chine. Un *magot chinois* était un *personnage énigmatique* (du mot grec *magos* qui veut dire *mage*); les uns le prenaient pour un sorcier et les autres pour un initié. Toute image de porcelaine de Chine paraissant grotesque, le mot *magot* a été appliqué à un homme fort laid; mais, tout chinois étant supposé plein de richesse, on dit encore un *magot* pour parler d'une belle fortune.

Main — Les positions de la main sur le corps et les dispositions des doigts correspondent toujours sur les œuvres d'art, établies d'après le symbolisme, à des notions précises.

Maisons astrologiques — On appelle ainsi la division en douze parties du thème d'après le point de l'Ecliptique situé à l'Est. L'ensemble constitue la *Domiciliation du Thème* procédant d'une conception dodécagonale et correspondant ainsi à la *Domiciliation des planètes*. Le mot *Maison* (*domus* en latin) serait à abandonner s'il n'était commode pour expliquer la valeur d'un astre aussi bien sur le cercle de l'Ecliptique que sur celui qui est particulier à un horizon donné. Tout autre terme ne ferait pas aussi bien image. Chaque *Maison du thème* a ses attributions qui ressortent des considérations géométriques; mais, dans les anciens traités, celles-ci n'ayant pas été exposées, une certaine fluctuation se remarque dans les traditions persistantes à ce sujet.

Manteau — Le port du *Manteau* ample et drapé est, en symbolisme vestimentaire, la marque d'une dignité supérieure. La tradition est encore conservée dans le manteau royal.

Marc (Saint) — Evangéliste qui suivit saint Pierre à Rome où il lui servit d'interprète. Il ne fait pas partie des douze apôtres.

Matière — Selon les alchimistes eux-mêmes c'est le *sujet sur lequel s'exerce leur science*. Si l'on part de ce principe l'Alchimie prend une tournure bien différente de celle qu'on lui donne généralement. Les nombreuses appellations sous lesquelles la *matière* a été désignée par les hermétistes doivent, alors, se considérer comme symboliques.

Mécanique rationnelle — C'est, à proprement parler, la *géométrie des mouvements*. Tous les traités classiques de physique en donnent les principales lois dans les premières pages. La *mécanique appliquée* en dérive.

Mélopée — Chez les grecs le mode de *déclamation en mesure*, qui exigeait une notation musicale, se rapprochait sensiblement de ce que nous appelons *psalmodiation*.

Mentram — Cette expression, empruntée à une technique asiatique, désigne un texte écrit qui, psalmodié ou chanté, est susceptible de produire un effet éner-

gétique en Magie personnelle ou en Magie individuelle. Le *Mentram* n'est donc pas une prière, mais peut l'être. Ce qu'on appelle *incantation* est un *mentram* de Magie cérémonielle; et les psaumes de David sont des *mentrams* spécifiés par une appellation qui leur demeure propre.

Mesures (plasma de) — En philosophie on appelle *plasmas de mesures* le champ sur lequel une mensuration est applicable. Jusque dans les débuts du *xx^e siècle* on n'en reconnaissait que deux : l'*espace* et le *temps*; avec les considérations que la chimie et la physique obligent maintenant à envisager on en admet une troisième, l'*énergie*.

Métaux — En Astrologie on ne considère que sept métaux correspondant respectivement aux sept planètes (voir ce mot). Cela ne veut pas dire que les anciens n'en connaissaient pas davantage. La métallurgie, quoi qu'elle ait jadis employé des moyens rudimentaires, avait un caractère beaucoup plus savant qu'on ne suppose en général. Comme certains ingénieurs l'ont fait remarquer, les *sept métaux planétaires* constituent une *succession* applicable dans le système des 22 polygones (voir ce mot).

Métempsychose — Il n'est pas certain qu'anciennement, chez les esprits élevés et les initiés par conséquent, la théorie de la métempsychose ait été prise à la lettre. Si l'on examine nos actuelles conceptions de l'évolutionisme et du transformisme en Histoire Naturelle, on pourrait aussi bien croire qu'il s'agit de *métempsychose*. Rien ne dit, alors que ce terme n'ait pas été employé pour faire image. Il en est très probablement de même des *réincarnations* chez les asiatiques. En tous cas l'Apocalypse ne parle ni de métempsychose, ni de *réincarnations*.

Méton (Cycle de) — Voir chapitre VIII.

Microcosme — Veut dire « l'homme à l'image de l'univers »; voir macrocosme.

Mime — Les romains désignaient sous ce nom une *comédie bouffonne*. Chez les grecs c'était l'*art des attitudes* et comme celles-ci peuvent être symboliques on doit penser qu'il y avait des *mimes ésotériques*. Ce

serait alors leur représentation ridiculisée qui aurait donné le sens latin du mot.

Minéral — Le minéral a jusqu'ici été considéré comme privé de la vie parce que celle-ci s'exprime par le mouvement. Les conceptions très modernes des atomes tendent à changer cette manière de voir.

Mobile — En mécanique rationnelle on appelle un *mobile* tout point matériel (voir ce mot) qui est animé d'un mouvement. En philosophie un *mobile* est ce qui incite à faire une chose. Le mot a donc deux sens.

Moïse — Il est l'auteur de cinq livres de l'Ancien Testament que globalement on appelle la *Thorah* chez les Hébreux et le *Pentateuque* chez les chrétiens.

Moment cosmique — Voir chapitre VII.

Monarque (Grand) — L'expression de *Grand Monarque* se trouve parfois en certains écrits hermétistes (voir prophéties, chapitre IV). Elle vient d'une manière de comprendre le mot grec qui veut dire « celui qui gouverne seul » et correspond au sens que nous donnons à *monarque*. Mais elle n'a jamais été employée que symboliquement pour désigner un initié qui « se gouverne tout seul », n'a reçu donc de leçons de personne et ainsi n'a nullement un caractère politique. Il y a eu beaucoup de confusion à cet égard.

Monde — Ce mot se prend en différents sens. Quand on dit « le monde » c'est l'Univers; mais tout dépend de ce qu'on entend par là, car ce peut être simplement la Nature terrestre aussi bien que l'ensemble des *cosmos stellaires* (voir cosmos). Le mot latin *mundus* est un adjectif qui veut dire « propre » dans le sens d'élégant et de bien ordonné. Nous avons, en français, conservé le qualificatif « immonde » qui est son contraire. On voit ce qu'était la conception du *monde* chez les latins; elle est encore la même aujourd'hui.

Monde extérieur et monde intérieur — Ces expressions philosophiques désignent ce qui existe par rapport à un individu : le *monde extérieur* comprend tout ce qui l'entoure et le *monde intérieur*

est celui de sa conscience, reflet du précédent. Chacun raisonne de l'un et de l'autre.

Musique grecque — Chez les grecs la musique avait un caractère si secret qu'il était interdit par la loi de chanter en public autrement qu'à l'unisson. Aujourd'hui la musique grecque est parfaitement connue. Cependant la valeur ésotérique des divers « *modes musicaux* » employés magiquement n'a jamais été convenablement expliquée. Le *plainchant* en est une adaptation. Rameau a dégagé la musique que nous employons maintenant par le raisonnement mathématique.

Myste — On appelait ainsi, en Grèce, tout membre d'une association initiatique.

Mystère — Aujourd'hui ce mot veut dire « quelque chose de caché secrètement ». Mais on ne doit pas oublier qu'il vient du grec, avec la signification de « cérémonie secrète à laquelle assistaient les *mystes* ».

Mysticisme — Techniquement ce mot a le sens d'application de l'*ésotérisme*; ses autres sens actuellement courants en sont dérivés.

Mythe — Voir le chapitre IX.

N

Nadir — En cosmographie désigne le point qui se trouve exactement sous les pieds d'un observateur sur un horizon donné et auquel aboutirait une ligne verticale passant par le centre de la Terre; il s'oppose à *zénith* (voir ce mot). L'expression est d'origine arabe.

Nativité (thème de) — Voir thème.

Nature des astres — Expression astrologique qui veut exactement dire « le résumé des qualités efficientes qu'on attribue à un astre ».

Navire — En symbolisme tout *navire* correspond à la

constellation qui porte ce nom. Le mythe grec de « la conquête de la Toison d'or » par l'expédition effectuée à bord du navire « Argo » raconte les éléments du symbole en question. Rabelais a parlé de la « Thalamège » qui est un *navire* à bord duquel ses personnages vont à l'aventure.

Nef des cathédrales — On dit généralement que la partie d'une église qui se trouve à l'intérieur entre les bas-côtés, depuis l'entrée principale jusqu'au chœur, porte le nom de *nef* parce qu'elle ressemble à l'intérieur d'un navire. Mais, si cela est, il faut supposer que le symbolisme du *navire* (voir ce mot) a présidé à la construction de l'édifice; et comme les cathédrales sont symboliques, la supposition devient juste.

Négus (tradition du) — Aucune étude sérieuse des traditions qu'ont conservé les nègres de l'Afrique n'a été faite. Ce qu'on sait, c'est que les uns sont musulmans et les autres « fétichistes ». Mais par « fétichisme » on entend une sorte de religion dont on ne voit pas bien l'origine ou les ramifications et qu'on considère plus ou moins comme dérivée d'un certain animisme (voir ce mot). Or, l'examen attentif du symbolisme dont sont empreintes les traditions, qu'ils expriment dans un langage approprié à leur mentalité, fait ressortir que ces peuplades, isolées du monde gréco-romain, racontent, quoique sous une autre forme, les mêmes notions métaphysiques ou encore mathématiques que les « civilisés » de l'antiquité nous ont léguées. Néanmoins, faute de ne pas bien saisir le symbolisme des mythes grecs ou hébreux, on comprend encore moins celui des nègres.

Néoplatoniciens — Dès le début du christianisme, on vit apparaître à Alexandrie, avec surtout Philon-le-juif, une doctrine ayant pour but de reprendre les idées de Platon en les accordant avec une mystique orientale. Il y eut ainsi une secte de néoplatoniciens. Elle donna lieu, d'une part à une certaine confusion en ce qui concerne la philosophie de Platon, et ensuite à diverses rêveries relatives aux conceptions orientales. Il faut voir dans la théorie des *néoplatoniciens* une tentative de reprise des anciens enseignements initiatiques dont les écrits de Platon sont le reflet, tentative qui, alors, était en

réaction contre le christianisme, forme nouvelle de l'initiation, basée sur les Évangiles et l'Apocalypse.

Newton (principe de) — En mécanique rationnelle (voir ce mot), le *principe de Newton* est la loi suivant laquelle « il n'y a pas d'action sans réaction ».

Nombre (notion de) — La *notion de nombre* est abstraite, mais en général on prend le nombre comme concret parce qu'on y voit une *énumération*. Parler des nombres, c'est envisager abstraitement la collection d'unités que chacun d'eux représente dans l'esprit. Il y a, alors, des *nombres figuratifs* ainsi dénommés parce qu'ils peuvent *se figurer* graphiquement par des constructions géométriques; puis des *nombres évocateurs* qui évoquent une figure représentant un autre nombre. On distingue ainsi des *nombres symboliques* qui sont des *nombres évocateurs* diminués d'autant d'unités qu'il faut pour les dissimuler tout en permettant de les reconstituer. Les hermétistes font constamment usage des nombres symboliques. (Voir le *Formulaire de Haute-Magie*, 2^e édition.)

Nominalisme — On désigne sous ce nom, dans l'Histoire de la Philosophie, une théorie du XIII^e siècle suivant laquelle les idées générales (voir Kant) ne sont que des dénominations irréelles, arbitrairement choisies pour correspondre à des abstractions sans portée concrète. Cette théorie est néanmoins fautive.

Normale — En géométrie une *normale* est une ligne verticale théoriquement perpendiculaire à un plan.

Nouer — Voir *lier*.

Nuages (divination par les) — Les augures romains tiraient des considérations de l'aspect présenté par les nuages sur un horizon donné. Ceci implique d'abord une répartition de l'horizon correspondant aux Maisons astrologiques (voir cette expression) et ensuite une interprétation du symbolisme dessiné par l'aspect des nébulosités. Mais bien entendu la *nimbomancie* ou *divination par les nuages* ne peut guère se faire que si le ciel est couvert de *cumulû*. Ce mode divinatoire repose évidemment sur la considération du *moment cosmique* (voir chapitre VIII).

Nymphe — Il faut tenir compte que le grec *numphé* veut dire « nouvelle mariée » et aussi « poupée ». Dans ces conditions les *nymphe*s qui accompagnent certaines divinités mythologiques sont des *simulacres* représentant les accessoires de l'idée symbolisée par la divinité elle-même.

O

Objectif — Dans la *théorie du cercle*, l'*objectif* s'oppose diamétralement au *subjectif*. C'est donc ce qui a rapport à tout objet ou ensemble d'objets qu'un *sujet* considère. Les objets peuvent être abstraits ou concrets; de même que le sujet. La ligne droite reliant ces deux points de considération est le *diamètre d'application* ainsi dénommé parce que la construction s'applique simultanément à un sujet et à un objet. Si celui-ci peut s'envisager comme plural c'est, bien entendu, dans une catégorie définie.

Obliques (ascensions) — Les anciens astrologues se servaient des *ascensions obliques* pour ériger les Thèmes (voir ce mot). Nos méthodes trigonométriques évitent d'avoir recours à ce procédé de la vieille cosmographie (voir ce mot).

Occultisme — Cette expression a été créée à la fin du XIX^e siècle pour caractériser les recherches en matière de Sciences Secrètes. Elle n'est acceptable que si on la prend pour désigner globalement le « mouvement intellectuel » spécial à cette époque. Comme doctrine, l'*occultisme* a un sens trop imprécis parce que les chercheurs ont toujours eu des points de vue très variés.

Océan — Dans les conceptions gréco-romaines l'Océan entourait la Terre. C'est une manière de représenter graphiquement le *courant énergétique* qui induit le globe terrestre (voir éléments).

Œuvre (grand) — Voir chapitre VI, les graphiques n° 19, 20, 22.

Oindre — Voir huile.

Oiseau — En symbolisme tout volatile exprime la possibilité de s'élever par des considérations générales.

Ombres — Voir limures.

Opération magique — Cérémonie ayant pour objet d'utiliser les forces cosmiques ou terrestres dans le but d'obtenir un effet déterminé (consulter le *Formulaire de Haute-Magie*, 2^e édition).

Oracle — Le mot latin *oraculum* veut exactement dire « la réponse à une prière (oratio) ». On en a inféré que c'était la « réponse d'un dieu » et par conséquent un *présage*.

Ordre — On appelait ainsi au moyen-âge les *associations de chevaliers* parce qu'elles étaient conformes à une certaine conception de l'*ordre des choses dans l'Univers*.

Orient — On remarque que les traditions ésotériques attribuent une grande prépondérance à ce qui se trouve à l'*orient*. Il n'est pas difficile de se rendre compte que cette idée provient du fait que le point de l'horizon situé à l'est caractérise, seul, par le lever d'un astre la construction cosmographique d'un Thème (voir ce mot).

P

Pain (rite du) — Le rite du *pain et du vin* est fondamental dans la Religion Chrétienne. Les catholiques romains et les orthodoxes grecs le considèrent comme un *sacrement*. Les sectes protestantes n'y voient qu'une simple commémoration de la Cène que le Christ célébra avec les Apôtres (voir Cène). Quel que soit le point de vue à cet égard, ce rite a une importance considérable; il est l'essentiel des cérémonies rituelles (voir sacrifice). La Genèse dit qu'il fut enseigné par Melchisedech à Abraham; mais le nom de Melchisedech veut dire en hébreu « la présence de Tsedech » et cette expression désigne la planète Jupiter. Moïse explique ainsi symbolique-

ment la portée réelle du rite en question; c'est à quoi a fait allusion saint Paul dans son « Epître aux Hébreux ».

Palais — Ce n'est pas sans raison que la partie supérieure de la bouche est encore appelée *palais*. L'homme a 32 dents, c'est-à-dire deux fois 16 et ainsi chaque dent du haut comme du bas correspond à une figure de géomancie (voir ce mot). C'est donc comme si un édifice appelé *palais* se trouvait théoriquement établi. Et la denture a une importance prépondérante dans la morphologie des animaux ainsi que Cuvier l'a fait remarquer.

Pan — Le dieu *Pan* fait l'objet d'un sous-mythe qui se greffe sur le mythe de Dionysos-Bacchus. On doit retenir que Pan, en grec, veut dire « tout » et qu'en outre ce dieu secondaire accompagne le dieu principal aux Indes. Il y a dans cette histoire symbolique un reflet des conceptions asiatiques. Voir le graphique n° 28.

Pantacle — Voir le chapitre V, le graphique n° 18.

Panthéisme — Doctrine philosophique d'après laquelle Dieu se confond avec l'Univers. Il s'ensuit que les ordinaires conceptions panthéistes envisagent Dieu comme étant l'universalité des êtres ce qui, déjà, a le caractère d'une déformation du *panthéisme* véritable.

Panthéon — Lorsque la tolérance en matière de religion fut de règle dans l'ancienne Rome, on érigea le *Panthéon* qui existe encore. C'était un temple dédié à « tous les dieux » (suivant le grec *Panthéon*).

Pâques (fête de) — D'après les décisions du Concile de Nicée qui se tint en l'an 325, la fête de Pâques doit se célébrer « le dimanche qui suit le jour de la première pleine lune survenant après le 20 mars ». C'est donc, astronomiquement parlant, le premier dimanche de la troisième semaine lunaire que caractérise la première opposition de la Lune avec le Soleil ayant dépassé l'équinoxe de Printemps. Une simple réflexion montre que cette célébration est importante pour ne pas perdre la réalité astronomique et hebdomadaire.

Parfums — Si l'on considère les odeurs comme étant vibratoires, l'emploi des parfums en Magie, où s'utilisent les vibrations, devient logique.

Partir — Le sens primitif du mot est « partager ». Il signifie actuellement « se mettre en chemin » et la raison en est que le *départ* est une séparation. Beaucoup d'auteurs hermétistes ayant écrit en ancien français ont été mal compris à cause de cette évolution dans la signification du mot.

Patmos — Ile de l'archipel dans laquelle saint Jean déclare avoir écrit l'*Apocalypse*. Si l'on considère que le cinquième texte évangélique a un sens caché qui doit ressortir des expressions employées, *Patmos* voudra dire, selon le grec « la voie désirée » car le nom vient de « *Patos* » qui veut dire « trace d'un chemin » et du verbe *maô* « je désire ». Au surplus, chez les grecs comme chez les romains, on appelait *île* tout ce qui constituait une « résidence isolée » tel un appartement ou un lieu d'intimité. Notre mot *isolé* vient d'ailleurs de *insula* (île). L'orthographe *Pathmos* est erronée.

Pensée — En philosophie la *pensée* est distincte de l'*idée*. *Penser* consiste à effectuer une opération intellectuelle sur une *conception* formée donc « examiner une idée selon la conception ». De la *pensée* sort le *jugement*, (voir *idée*).

Pentacle — Orthographe erronée de *pantacle* (consulter à ce sujet le Formulaire de Haute-Magie, 2^e édition).

Pentateuque — Les cinq livres de Moïse dans l'Ancien Testament.

Percepts — On appelle ainsi en philosophie les perceptions cérébrales transformées en éléments intellectuels d'idées.

Pères de l'Eglise et des Conciles — En latin comme en grec le mot *pater* avait un sens de « supériorité ancestrale » au propre et au figuré. On donnait déjà ce nom aux dieux. Dans ces conditions les *pères de l'Eglise* sont bien les ancêtres de la doctrine et les *pères d'un concile* sont les évêques dignes de respect en leur assemblée comparativement aux

pères conscrits du Sénat romain qui étaient *inscrits* (*conscripti* en latin) sur la liste des anciennes familles.

Pharisiens — Secte juive très répandue en Palestine au temps des Apôtres. Elle s'opposait à celle des Saducéens (voir le chapitre X).

Plage — Dans les exposés de la musique grecque, le mot *plage* ne se comprendrait pas si l'on oubliait que le latin *plaga* voulait dire dans le langage scientifique « aire d'une figure » donc aussi « zone » et « arc de cercle » d'où, par extension « étendue de terre » et « plaine ou plage ».

Plain-chant — Est appelé aussi *chant grégorien* à cause de sa mise au point par le Pape Grégoire IV.

Planètes — En astrologie se sont les astres composant le cosmos solaire (voir ce mot). Selon le grec *planètes* veut dire *astre mobile* donc aussi le Soleil et la Lune.

Plasma — Ce mot grec est actuellement employé dans la technique philosophique pour exprimer « un ensemble disposé d'après les conceptions connues ». Donc en parlant de *plasma énergétique* à propos du cosmos solaire (voir cette expression), il s'agit d'une disposition des corps célestes composant ce cosmos dont l'ensemble est envisagé comme déployant des énergies sidérales par rapport à la Terre, selon la perspective cosmographique.

Plasma (sidéral ou énergétique) — Voir chapitre VIII.

Plexus solaire — Voir chapitre V.

Plumes — Ont un sens symbolique qui se rattache à celui de l'*oiseau* (voir ce mot).

Point — Géométriquement un point n'a pas de dimension. Donc en mécanique rationnelle ce qui se dénomme *point matériel* n'a pas de poids. Quand on considère philosophiquement que toute *conception* (voir idée) peut se représenter par une figure

géométrique, le *point de vue*, qui est une « manière de comprendre » devient susceptible de se situer sur un point de la circonférence inscrivant la figure. Ceci permet de l'analyser (voir compréhension).

Point Gamma — Voir chapitre VII.

Politique — C'est *l'art* et non pas la *Science* de gouverner un état. On force souvent aujourd'hui le sens de ce mot quand on veut exprimer une « manière gouvernementale de se conduire dans un ordre d'idées déterminé ».

Polygones (Système des 22) — L'expression de polygone qui est techniquement employée dans les exposés implique la régularité géométrique de la construction. Il s'agit uniquement de *polygones réguliers*. Parlant donc du système des 22 polygones, il demeure entendu que l'adjectif *régulier* est sous-entendu. Tous ces polygones sont généralement envisagés dans les développements comme *convexes* lorsqu'il n'est pas spécifié qu'ils sont *étoilés*.

Porte du Temple — La deuxième lame du Tarot est ainsi dénommée; ce n'est pas sans certaines raisons dont il faut tenir compte quand on envisage les 22 lames majeures (voir Tarot).

Potentialité — Ce néologisme technique exprime « la qualité de ce qui existe en puissance », c'est-à-dire abstraitement et par opposition à ce qui existe en réalité donc concrètement.

Prédiction — Une *prédiction* n'est pas une *prophétie* (voir ce mot).

Prémonition — On appelle ainsi en métapsychique une prédiction obtenue par des moyens *subconscients* (voir ce mot).

Présage — Le mot latin *proesagium* voulait simplement dire « prévision » et ainsi exactement « conjecture sur l'avenir » et non pas « vue d'avance sur le futur ». Mais ce que nous appelons une conjecture est la probabilité d'un événement selon un raisonnement effectué d'après des constatations ou d'après

une documentation donc toujours d'après des certitudes.

Problèmes insolubles — Voir chapitre VII.

Projection linéaire — En géométrie report d'un point sur un plan.

Prophétie — Le grec *prophētēs* s'applique à « celui qui interprète le sens d'une parole sacrée ». Dans les premiers siècles du christianisme l'explication des écritures saintes s'appelle en grec une « *prophétie* ». On voit donc comment il faut entendre un *prophète biblique*, c'est un « auteur qui donne des explications métaphysiques ». Si le mot *prophétie* est devenu dans le langage courant synonyme de *prédiction*, c'est que le *prophētēs* grec expliquait les oracles (voir ce mot), mais, en fait, il était le « ministre » d'un dieu, c'est-à-dire un prêtre qui faisait des sermons explicatifs.

Prophètes (Petits) — On appelle ainsi dans l'Ancien Testament les douze auteurs de textes que, selon saint Jérôme, il convient de considérer ensemble.

Prototype — Mot nouveau, employé par les ingénieurs, pour désigner le premier type d'appareil suivant lequel tous les autres types sont établis.

Psychiatrie — Partie de la médecine qui concerne les états psychiques correspondant à des dispositions intellectuelles.

Psychisme — Etude des phénomènes relevant d'états *subconscients* (voir ce mot). Par ce terme technique la *psychologie* se distingue comme envisageant les actions *conscientes* de l'intelligence.

Pythagore (Gamme de) — Voir chapitre VI, le graphique n° 21.

Q

Qualités élémentaires — Ce sont en astrologie le

Chaud et le Froid, le Sec et l'Humide qui s'intercalent dans les quatre éléments (voir ce mot).

Quarte de circonférence — On appelle ainsi en géométrie le secteur compris entre 90 degrés parce qu'il est le *quart* de la circonférence du cercle.

Queue du Dragon — Expression astrologique désignant le *navud descendant de la Lune* dans le dessin symbolique du Dragon (voir graphique n° 12). La queue a la forme de celle des poissons; et l'on dit vulgairement que quelque chose « finit en queue de poisson », c'est par souvenance de cette représentation; car le *Dragon lunaire*, envisagé selon une certaine conception ésotérique, se trouve avoir la queue au signe zodiacal des Poissons.

Quintescence — Rabelais s'intitulait « abstracteur de quintescence ». Cela veut dire qu'il considérait des *abstractions* (voir ce mot) dans leur essence selon une disposition en cinq points donc pentagonale. Ainsi Rabelais apparaît plus ésotérique que simplement littéraire.

R

Rapporteur — Instrument servant à mesurer les angles par le degré de la circonférence. S'en servir pour établir la figure d'un polygone régulier revient à la *tracer* et non pas à la *construire*. Seule la construction d'un polygone permet de le raisonner parce qu'il y a, alors, application des données de la géométrie.

Repas symbolique — Selon le grec on disait une *agape* et ce mot veut dire « amitié ». Les premiers chrétiens ne manquaient pas de se réunir pour prendre ainsi des repas en commun. La tradition est fort ancienne. Les coutumes que nous observons encore dans la disposition des invités autour d'une table est une survivance des rites des repas symboliques. Ceux-ci procédaient de la répartition circulaire des sommets d'un polygone, ce qui veut dire que le nombre des convives est déterminé dans un

repas symbolique. On observera que chez les arabes où les repas ont lieu par petites tables, chacune de celles-ci doit comprendre cinq convives. Nos services de vaisselle sont toujours établis par douze personnes.

Religion — On doit noter que le mot latin *religio* voulant dire un « lien moral » implique le sens d'*intégrité* et de *loyauté* et non pas celui de conception métaphysique ou rituelle que nous donnons à *religion*.

Rétrogradation d'un astre — Mouvement apparent d'un astre en sens contraire à son avancement en longitude de l'écliptique (voir longitude céleste).

Rêves — Voir songes.

Robe (rituelle) — Se disait en latin *stola* quand il s'agissait d'une robe à l'usage des prêtres; nous en avons tiré le mot *étole* (voir cette expression).

Rois — Livres de l'Ancien Testament que nous comptons ordinairement au nombre de quatre; mais les deux premiers doivent être détachés comme étant les Livres de Samuël.

Rois des Hébreux — Voir Salomon.

Rois du jeu de cartes — Voir Tarot.

Rose-Croix — On désigne par cette appellation un certain nombre d'auteurs hermétistes allemands (voir chapitre IV) qui, au XVII^e siècle et antérieurement, auraient fait partie d'une *fraternité* (voir ce mot), selon ce qu'en a révélé la *Fama fraternitatis* (voir cette expression). Les Rose-Croix ont passé pour alchimistes et aussi pour visionnaires. Il paraît aujourd'hui certain que leur association n'a jamais positivement existé et que le prétendu fondateur Christian Rosenkreutz est un personnage légendaire.

Rotation de la Terre — C'est le mouvement de la Terre sur elle-même.

Ruth — Livre de l'Ancien Testament qui ne fait pas partie des 22 textes constituant le Canon, mais qui

selon saint Jérôme, les complète ainsi que les *Lamentations* de Jérémie (voir ce mot).

S

Sacre — Actuellement cérémonie conférant religieusement un titre d'autorité à quelqu'un. On distingue les sacres purement ecclésiastiques tels que ceux des évêques et les sacres civils qui sont ceux des monarques. Mais, en réalité, un évêque est *consacré* tandis que le monarque est *sacré*. La consécration consiste à *sanctionner* par un rite la qualité acquise. On consacre donc aussi bien une personne qu'un local. Le *sacre*, au contraire, consiste à attribuer une qualité analogue à celle qui serait sanctionnée par la consécration. Il ne peut ainsi s'appliquer qu'à une personne puisqu'on ne saurait changer la qualité des choses.

Sacrement — Le mot latin *Sacramentum*, dont nous avons fait *Sacrement* a le sens de *serment*, dérivé de celui de « procès » à cause de la prestation de serment qui peut être exigée. C'est une étymologie que l'on perd souvent de vue quand on parle des sacrements de l'Eglise.

Sacrifice — Les latins disaient *Sacrificium* pour désigner comme nous « la cérémonie d'un culte », car le mot venait de *Sacrum facere* expression qui veut dire « pratiquer le culte » mais sous une forme quelconque qui n'implique pas nécessairement l'immolation d'une victime en une offrande.

Sacrum — Il est à noter que l'anatomie a conservé le mot *sacrum* pour désigner les cinq dernières vertèbres qui sont soudées entre elles. Ceci vient du fait que, chez l'homme, le nombre des vertèbres est de 22 (1) autant que les textes bibliques constituant le Canon (voir ce mot), et que, si l'on compte à l'inverse les *cinq livres sacrés de Moïse* doivent se prendre comme formant un ensemble dit « La Thorah ».

(1) L'auteur ne compte que les vertèbres du tronc, atlas et axis étant considérés à part. (Note de l'éditeur.)

Sagesse de Salomon — Livre de l'Ancien Testament considéré par St Jérôme comme accessoire (voir Bible).

Saint — Se disait *Kaddosch* en hébreu.

Salomon — Est le troisième roi des Hébreux, fils de David qui était le successeur de Saül. Son fils Roboam fut en butte à l'insurrection qui occasionna le partage des tribus. Dix d'entre celles-ci se séparèrent pour former le royaume d'Israël. Les deux autres avec la tribu de Lévy qui était treizième constituèrent le royaume de Juda dont les ressortissants furent appelés *juifs* alors que les autres se dénommèrent *israélites* (voir Tribus des Hébreux).

Satan — On a donné au principal *démon* (voir ce mot) le nom hébreu de *Schatan*, dont on a fait *Satan* parce que ce qualificatif veut dire « qui s'oppose ». En fait *Satan* fait figure de l'esprit du mal *opposé* à l'esprit du bien. C'est, somme toute, une manière de personnifier l'*opposition diamétrale* et, comme tout ce qui prend cette position géométrique, entraîne, par effet de la Loi de Newton (voir cette expression) une *réaction* donc aussi une *rébellion*, Satan est considéré comme rebelle.

Sceaux — On appelle parfois ainsi les *Deniers des Tarots* parce que les *sceaux* ont une forme circulaire (voir Tarots).

Sciences occultes — Sous cette appellation on comprend quelques-unes des *Sciences Secrètes* de l'Antiquité (voir ci-après) telles que l'Alchimie et l'Astrologie et plusieurs autres applications, plus ou moins déformées et peu scientifiques comme la cartomancie, la chiromancie ou encore une méthode explicative telle que la Kabbale. Le nom de *Sciences Occultes* et celui d'*occultisme* (voir ce mot) qui en dérive, sont à abandonner quand on considère sérieusement les conceptions des anciens en matière de science. Celui de *Sciences Secrètes* paraît à tous égards plus exact.

Sciences Secrètes — Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1835, seule édition des travaux de cette docte assemblée qui ait encore paru, mentionne comme *Sciences Secrètes* la *Magie* et l'*Alchimie*. On y ajoute ordinairement l'*Astrologie*. Compte tenu des idées

préconçues, il faut reconnaître que cinq *Sciences anciennes* ont leurs secrets, il y a donc, outre les précédentes, la *Mythologie* qui se trouve loin d'être percée à jour et le *Symbolisme* qui demeure mystérieux. C'est l'objet même du présent volume. L'étude des *Sciences Secrètes* doit alors s'appeler *ésotérisme* parce que ce mot a le sens d'*enseignement des secrets* (voir ésotérisme).

Sens (orientation par les) — Voir chapitre VII.

Sens (sixième) — Certains chercheurs ont cru à l'existence chez l'homme d'un *sixième sens* dont l'organe serait la *glande pinéale*, petit corps conique et rougeâtre qui se trouve dans le cerveau. L'étude géométrique de la constitution anatomique du corps humain démontre que ce sixième sens ne peut exister. Les qualités qu'on lui attribue théoriquement dérivent de diverses actions cérébrales que les cinq sens avec la transformation des sensations en percepts (voir ce mot) suffisent à expliquer.

Septenaire des Planètes — Voir chapitre VI.

Séphires — Voir chapitre IX.

Série graduelle — Expression nouvelle destinée à remplacer l'ancienne appellation de *Décan* pour les arcs de dix degrés ressortant du polygone de 36 côtés. On dit simplement aussi *série*. Mais, ainsi, on met à part la personification de certaines énergies dénommées jadis *Décans*.

Série sidérale — L'étude des *plasmas énergétiques* (voir cette expression) fait ressortir que le rôle de la Lune est de constituer une disposition dans le *cosmos solaire* (voir ce mot) dont l'induction s'applique à toute une *série* d'êtres pris dans leurs espèces respectives. La *Série Sidérale* comprend donc plusieurs êtres de même espèce dont les caractères voisins ne sont particularisés que par le moment de leur mise au monde.

Signe planétaire — On appelle ainsi les signes représentatifs des corps célestes du cosmos solaire (voir ce mot).

Signe du Zodiaque — L'expression, pour demeurer

claire dans les exposés, doit être réservée à tout idéographisme caractérisant un sommet du dodécagone (voir idéographisme). L'ancienne appellation de *Signe* s'appliquant à une tranche de 30 degrés de la circonférence se remplace, alors, par celui de *cadre dodécagonal* (voir ce mot, voir aussi Zodiaque).

Signifier — Pour le sens exact du mot voir chapitre VII.

Simultané — La *simultanéité* étant « l'existence de plusieurs choses dans le même instant », l'horizon a le caractère simultané; et comme l'horizon se spécifie par quatre points cardinaux situés respectivement à 90 degrés il s'ensuit que le carré est le polygone du *simultané* (voir discontinu).

Station d'un astre — Temps durant lequel l'astre, en son mouvement apparent, n'est plus rétrograde et pas encore direct (voir rétrogradation).

Stéganogramme — A la suite de l'étude approfondie de l'ouvrage de Jean Trithème intitulé *Stéganographie* il convient de réserver ce substantif pour désigner une « méthode secrète d'écriture » qu'ont employée divers auteurs hermétistes et qui consiste à dissimuler en un texte d'apparence anodine un autre ensemble de propositions que seuls peuvent dégager et lire à l'aide d'une formule spéciale ceux qui en sont avertis d'une manière quelconque. Les textes hermétiques où cette méthode est appliquée doivent régulièrement porter le nom de *Stéganogrammes*.

Subjectif — C'est ce qui se rapporte à un sujet donné. Mais lorsqu'on analyse une conception (voir idée) le *sujet concevant* est le point de départ du raisonnement à effectuer pour soi ou bien à la place de l'interlocuteur. Ainsi le *point subjectif* est toujours le *point gamma* (voir cette expression). A son opposé se trouvera nécessairement le *point objectif* puisque ce que considère un sujet doit s'appliquer à un objet.

Subconscient — Les études modernes en psychisme et métapsychisme ont révélé qu'entre les phénomènes du monde intérieur (voir ce mot) dont l'homme avait conscience et les phénomènes purement céré-

braux dont il n'avait pas conscience, s'en plaçaient divers autres qui ne sont pas tout à fait inconscients. On les a donc appelés *subconscients*.

Successif — Ce qui se succède sans intermédiaire est le *temps* et celui-ci paraît bien prendre application sur l'espace qui semble immuable et a le caractère *simultané* (voir ce mot). Comme la construction du dodécagone se fait par *application* des triangles équilatéraux sur les sommets d'un carré, il s'ensuit que le triangle équilatéral représente le *successif* et que chacun de ses sommets est un point du passé, du présent et de l'avenir (voir discontinu).

Successions planétaires — On appelle techniquement ainsi en Astrologie moderne les combinaisons formées par les sept signes représentant les planètes (voir ce mot). Ordinairement on ne considère que la succession des *heures du jour*. Il y en a cependant une autre qui est celle des *jours de la semaine* dont les noms sont tirés de la planète correspondant à l'heure du lever du Soleil. Mais il y en a une troisième qui est *alchimique* et dont les deux précédentes sont extraites (voir le chapitre VI).

Successions zodiacales — Ce sont celles des signes du zodiaque. Sur le dodécagone elles sont au nombre de quatre : la *succession zodiacale directe* qui est celle que l'on connaît, la *succession rétrograde* qui est la précédente prise à l'envers et la *succession étoilée* qui ressort de la considération du dodécagone étoilé laquelle peut être aussi rétrograde. La succession directe et la succession étoilée des signes du zodiaque caractérisent les sommets de plusieurs polygones, et s'utilisent pour raisonner des figures auxquelles elles s'appliquent.

Système des 22 polygones — Voir polygone - voir chapitre VII.

Tablettes magiques — On appelait ainsi des sortes de mementos pour pratiquer les cérémonies. Mais la plupart des *tablettes magiques* qui ont été conservées ont un caractère nettement superstitieux.

Talmud — Explication de la *Thorah* (voir ce mot) à l'usage des juifs. La *Kabbale hébraïque* est, dans ses exposés, empreinte nécessairement d'un caractère

talmudiste, c'est en quoi elle se distingue de la Kabbale chrétienne ou de celle des autres religions.

Tarot — Ce qu'on désigne sous l'appellation de *Tarot* est un jeu de cartes qui se compose de 22 cartes indépendantes des couleurs et appelées *lames majeures* et de 56 *lames mineures* qui sont réparties en quatre « couleurs » dites « *Epées ou Glaives, Sceptres ou Batons, Coupes et Deniers ou Sicles et Sceaux*. Les 22 *lames majeures* correspondent aux 22 lettres de l'alphabet hébreu et ainsi aux 22 polygones réguliers (voir le chapitre III). En chaque couleur se trouve le Roi et la Dame, le Cavalier et le Valet qui, étant répétés quatre fois, correspondent aux figures de la Géomancie (voir ce mot). On a ensuite les nombres de 1 à 10 en chaque couleur, ce qui permet de compter jusqu'à 10.000 par suite des multiples se référant aux couleurs. Mais, on peut pousser la multiplication par le nombre correspondant à chaque *lame majeure*. Le Tarot est donc un instrument d'enseignement de calcul. Les *lames majeures* sont en général symbolisées par des dessins qui n'ont d'autre but que de rappeler la valeur initiatique de chacun des polygones auxquels elles correspondent (voir chapitre III). Tous les procédés que la *cartomancie* (voir ce mot) préconise pour « tirer les cartes » sont superstitieux en ce sens qu'ils ne correspondent à rien de rationnel ni à rien qui relève des conceptions des *Sciences Secrètes*. Les jeux de cartes que nous utilisons couramment sont extraits du Tarot par élimination de diverses cartes et transposition graphique des « couleurs ».

Temple figuratif de la Haute Science — Voir chapitre I.

Temps — Nous comptons habituellement le *Temps* par le Soleil : heure, jours, mois, année. Mais il y a autant de *Temps* qu'il y a d'astres ayant un mouvement apparent autour de la Terre. C'est pourquoi les éphémérides officielles portent le nom de *Connaissance des Temps*. Globalement si nous considérons le *Temps* comme de la *durée qui s'écoule*, nous sommes obligés de le concevoir comme constitué par l'ensemble des mesures que nous appliquons à des *Temps* particuliers. Il s'en dégage une harmonie par la répétition rythmée des nombres.

Temps (Géométrie des) — Voir chapitre VIII.

Thème astrologique — On appelle ainsi une *figuration* de la carte du ciel pour un moment donné et pour un point déterminé du globe terrestre. Cette expression, courante actuellement, remplace celle d'*horoscope* qui, malgré l'exactitude qu'elle présente par son *étymologie*, se trouve employée dans un sens superstitieux. Le *Thème Astrologique* comporte douze Maisons (voir ce mot) par suite de la répartition dodécagonale de l'horizon considéré.

Ténèbres — Cette expression doit s'entendre toujours symboliquement.

Testament (Ancien et Nouveau) — Voir Bible.

Théorème — Proposition géométrique faisant l'objet d'une démonstration d'où ressort l'évidence (voir corollaire).

Théorie du Cercle — Etude géométrique des lignes et des points caractérisant la circonférence et les cercles. Elle est la base du *Système des 22 polygones* (voir chapitre III).

Thorah — Loi religieuse des Hébreux se composant du Pentateuque (voir ce mot).

Tour (symbole de la) — Voir chapitre III.

Tragédie — A l'origine les Tragédies grecques étaient la représentation théâtrale d'un symbolisme que seuls pouvaient apprécier les « initiés » (voir ce mot). Le *Faust* de Goethe et la plupart des œuvres de Shakespeare sont empreintes du même caractère.

Translation de la Terre — Mouvement réel de la Terre autour du Soleil.

Transmutation — Voir le chapitre VI.

Travail d'Hercule — On a appelé ainsi dans l'enseignement ésotérique la preuve à fournir pour un savoir acquis. La *Légende d'Hercule* est établie dans ce sens, de manière à montrer la gradation à observer (voir chapitre IX, le graphique n° 30).

Tribus d'Israël — Elles sont au nombre de douze. Une

treizième se compte comme étant celle de Lévy et une quatorzième comme formée de juifs douteux au retour de Babylone.

Treize (nombre) — La superstition concernant le nombre *treize* vient certainement du fait que la *lame majeure du Tarot* (voir ce mot) est toujours représentée par la *mort*. Ce symbolisme est d'ailleurs conforme à une analyse de ces 22 *lames* majeures. La lame qui porte le numéro XIII se rapporte, en effet, à la Maison Astrologique VIII qui est celle de la *mort* et qui se trouve la dernière en comptant sur un dodécagone étoilé.

Tropique (année) — On appelle en astronomie *année tropique* l'intervalle du temps compris entre deux retours consécutifs du Soleil au même équinoxe. L'*année tropique* équivaut à 365 jours 5 heures 48 minutes 50 secondes 918.

U

Ubiquité des Rose-Croix — Parmi les bruits qui ont circulé à propos des fameux Rose-Croix (voir ce mot), il faut signaler le « don d'ubiquité » que certains ont dit qu'ils possédaient. Cette allégation provient de ce que les hermétistes ont donné à entendre qu'ils se trouvaient en plusieurs endroits à la fois, mais moralement et non pas matériellement. L'*ubiquité des Rose-Croix* exprime simplement la généralité des conceptions qu'ils ont voilées sous un symbolisme hermétique (voir le chapitre IV).

Univers — Par ce mot les philosophes entendent « tout ce qui existe matériellement ».

Universel — En philosophie le substantif *universel* comprend « tout ce que l'intelligence humaine peut concevoir comme existant d'une façon abstraite et concrète à la fois ». L'adjectif universel veut simplement dire, dans le langage courant, « qui est d'application générale ». Il est à noter que de nos jours on a préférablement adopté l'adjectif « mondial » pour qualifier « ce qui est universel sur la

Terre », afin d'opérer une distinction utile à tous égards.

V

Veau — St Jean dans l'Apocalypse appelle *veau* le signe du *Taureau*. On rétablit très facilement l'animal symbolique qu'il mentionne à cause de l'*Aigle* et du *Lion* clairement indiqués et du carré qu'on doit nécessairement construire. Mais on ne doit pas oublier que le mot *vitulus* de la traduction latine est *italos* en grec; dans ces conditions, l'expression grecque signifie aussi *italien* et le symbolisme des *quatre animaux* devient susceptible d'une application géographique.

Vent — En latin technique *ventus* (vent) avait le sens de « point cardinal » parce que c'est toujours d'un côté de l'horizon que souffle le vent. Nous disons encore en style de notaire *ventiler* pour « estimer les choses selon une répartition ».

Verge ou baguette magique — C'est uniquement un symbole que tenir à la main une baguette ou un bâton pour diriger une cérémonie rituelle. Le symbolisme en l'espèce provient du fait que toute baguette représente une ligne droite donc un diamètre et que, portée verticalement, elle évoque la *direction* en raison de la qualité géométrique du diamètre vertical (voir diamètre). Il s'ensuit que l'autorité se signale par un bâton tenu à la main: nous avons conservé le sceptre royal, le bâton de maréchal et le bâton de chef d'orchestre.

Vin — Voir pain pour le *rite du pain et du vin*.

Vision — C'est positivement « ce qui se voit »; et, en jouant sur le mot, « ce qui se remarque par la vue aussi bien d'une manière surnaturelle que d'une manière réelle ». Il y a de la sorte beaucoup de *visions*, mentionnées par les auteurs hermétistes de tout temps, qui sont simplement des « aperçus constatés sur un dessin tracé ».

Vitriol — Cette expression alchimique, de l'aveu de tous.

les chercheurs donne lieu à beaucoup d'équivoques étant donné qu'elle se trouve, presque toujours, employée par extension et symboliquement dans les textes hermétiques. En fait le mot latin *vitriolum*, fabriqué par les alchimistes veut exactement dire « une sorte de verre » et comme le verre est translucide, il s'agit d'une « façon de voir donc de comprendre » ce qui est enseigné ou expliqué. L'apocalypse parle en ce sens de la « mer de verre ».

Voie — On dit généralement d'une façon absolue « la Voie » pour exprimer la véritable direction à prendre pour atteindre l'*initiation*, c'est-à-dire le summum possible de connaissances. Ce terme se comprend par le chapitre premier.

Voile du Temple — Symboliquement ce qui cache les secrets les plus élevés dans cet ensemble de connaissances dont les Sciences Secrètes sont la partie la plus accessible. Le fait que l'Évangile signale qu'à la mort de Jésus le *voile du Temple* s'est déchiré veut fort bien dire que désormais, avec le Christianisme, les secrets les plus profonds peuvent être aperçus.

Z

Zénith — Expression tirée de l'arabe et employée en cosmographie pour désigner l'extrémité supérieure de la verticale d'un lieu. Le point opposé s'appelle *nadir* (voir ce mot).

Zodiaque — Techniquement il convient, si l'on veut comprendre les conceptions anciennes, de considérer le *Zodiaque* comme un « ensemble de douze idéographismes (voir ce mot) caractérisant le dodécagone ». Dans ces conditions le *Zodiaque céleste* qui n'est autre que la zone de l'écliptique (voir ce mot) n'existe que par effet d'un report cosmographique d'un dodécagone zodiacalement signifié. Ceci permet de voir dans la représentation graphique des constellations grecques *cinq zodiaques*, c'est-à-dire cinq applications du dodécagone spécifié en chacun des sommets par un *signe du zodiaque*. Voir chapitre VIII.

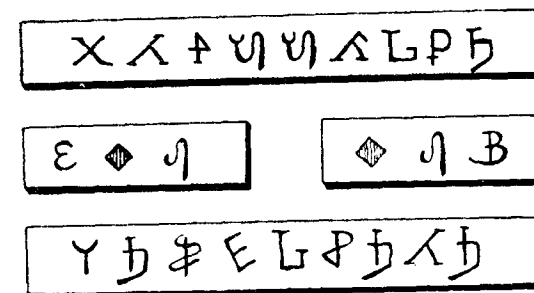


FIG. 4

LISTE
INTERPRETATIVE
DES
ILLUSTRATIONS

LISTE INTERPRETATIVE

DES ILLUSTRATIONS

FIG. 1. — *Inscription ennogrammatique conforme à la polygraphie.* — Cette inscription aux caractères donnés par Jean Trithème dans son livre, concerne le présent ouvrage.

FIG. 2. — *Frontispice. — Symbolisation de la Clef Universelle d'après l'ésotérisme de Jean Trithème.* — Sur ce dessin, on remarque circulairement 24 pointes dont certaines sont reliées par deux lignes au tracé de la circonférence, et ceci constitue alors 36 points. C'est pour montrer comment le polygone de 24 côtés qui double le dodécagone — se relie au polygone de 36 côtés, lequel est forcément différent de nature en raison de sa construction par 4 ennéagones. On voit ensuite les 4 animaux de l'Apocalypse : le Taureau opposé à l'homme, ici couronné parce qu'il est reconnu comme « lauréat de l'initiation » et l'Aigle opposé au Lion. La main avec l'index étendu signale le point où le déroulement des signes zodiacaux doit se disposer selon les indications même de l'Apocalypse. La Clef héraldique qui se trouve sur la gauche marque le point où s'ouvrent et se ferment les périodes alternantes de l'évolution intellectuelle dans l'Humanité. Les flammes également héraldiques qui lui sont opposées indiquent d'une façon symbolique le sens historique correspondant sur le Cercle du Temps au signe du Zodiaque que l'on place au même endroit. Le Soleil, héraldique aussi, qui est au sommet, marque l'heure de midi — laquelle, ésotériquement, a son importance pour comprendre toute la portée des textes évangéliques correspondant à l'Apocalypse et, ainsi à la Clef Universelle des Sciences Secrètes. Les flèches qui sont de droite et de gauche, indiquent le diamètre horizontal de la circonférence — que, pour ne pas surcharger le dessin on n'a pas tracé. L'une de ces flèches marque l'Orient et

l'autre l'Occident. Enfin, dans le bas, entre le Lion et l'étendard, se voient deux colonnes. Ce sont celles de la Légende d'Hercule, afin de signaler la correspondance de cet ensemble à la fois scientifique et symbolique avec toute la Science Secrète de la Mythologie. L'étendard est celui des initiés du moyen-âge. Un listel (ou banderolle) y est accroché : son inscription latine se traduit « par ce qui est dit ici, je tairai de grandes choses ». C'est le slogan de Gabriel de Collanges, traducteur français de la Polygraphie de Jean Trithème.

A l'intérieur du cercle, le pentagone tracé est celui qui dispose les Cinq Sciences Secrètes. La Magie signalée par Saturne, l'Alchimie par Mars, l'Astrologie par Vénus, la Mythologie par Mercure, et le Symbolisme par Jupiter. Au centre, irradiée par l'illumination, se trouve une croix se dégageant d'une rose — Symbole des hermétistes successeurs de Jean Trithème, et, en dessous, une harpie héraldique qui, comme son nom l'indique, est « une vierge représentant la Harpe » c'est-à-dire le signe zodiacal de la Vierge considéré comme origine de l'harmonie musicale marquant par conséquent, la note *do*.

Aux alentours du pentagone, se voient 4 signes spéciaux qui représentent aux endroits où ils sont à considérer les quatre « couleurs » des tarots : sur la gauche, les coupes et les sceptres ou bâtons; sur la droite les glaives et les deniers.

FIG. 2 et 1. — *Inscription d'après Hirschus selon la Polygraphie*. Les caractères à l'aide desquels est établie l'inscription, se trouvent mentionnés par Jean Trithème comme ceux de Hirschus, un cryptographe ancien sur lequel l'auteur de la Polygraphie ne fournit aucun renseignement. Son nom, sans doute tiré du grec *iéro-chous* voudrait dire « tumulus sacré ». Les caractères se voient souvent sur les pantacles magiques. L'inscription qu'on peut lire avec l'alphabet donné dans la *Polygraphie* se rapporte à certaines conditions dans lesquelles le présent ouvrage a été composé: *Le titre... le plan... les dessins...*

FIG. 5. — *La pensée fleur pentagonale* symbolisant la réflexion comme son nom l'indique, en raison du pentagone selon lequel elle est toujours construite par la Nature.

FIG. 6. — *Le Dragon Rouge, gardien de la Haute Science, d'après l'Extrême Orient* : il est ici représenté tel que les Annamites le dessinent toujours; mais les Anna-

mites afin qu'on ne reconnaisse pas la qualité initialique du Symbole l'appellent le *Dragon Vert* et lui donnent la couleur complémentaire du rouge. On doit savoir que cinq Dragons existent, c'est-à-dire cinq manières d'interpréter le sens des *nœuds ascendant et descendant de la Lune*; car les Dragons ne sont pas autre chose que cette réalité astronomique. En outre du Dragon rouge, il y a le Dragon noir, le Dragon blanc, le Dragon violet et le Dragon d'Or. Chacun d'eux se place en un degré de l'écliptique suivant les arcs sous tendus par les côtés du pentagone (1).

FIG. 7. — *Dispositif pentagonal des Sciences Secrètes*. — Le pentagone est indiqué au milieu d'un cercle subdivisé par 24 grandes pointes entre lesquelles s'en inter-

(1) En Extrême-Orient, les Dragons sont toujours représentés sous l'aspect de crocodiles parce que ces sauriens ne peuvent pas plier l'échine et que, s'ils doivent se retourner, ils sont obligés d'accomplir un parcours circulaire. Ainsi le diamètre (théorique) qui rejoint le nœud ascendant de la Lune au nœud descendant, se trouve symbolisé d'une façon rigide. Mais comme il s'agit d'évoquer le nœud ascendant et de reproduire le signe qui le caractérise, on donne au crocodile une forme repliée qu'en réalité il ne peut jamais adopter. On saisit là, la façon dont on fait des représentations symboliques (Voir aussi le n° 8).

En Occident et au Moyen Age, les Dragons avaient le « buste et les pattes de l'Aigle, le corps de serpent, les ailes de chauve-souris, la queue terminée en dard et repliée sur elle-même » (selon l'Hermétisme dans l'Art Héraldique).

C'était une autre conception qui ne se référait qu'implicitement aux nœuds de la Lune. Il fallait donc savoir, d'abord, ce qu'était astronomiquement le Dragon. Ceci suppose un enseignement initialique préalable. Après quoi le Dragon avait le caractère supérieur en raison de l'aigle, la qualité secrète à cause du corps de serpent, les possibilités de s'élever sur les hauteurs de la Science par suite des ailes, celles-ci étant saturniennes comme celles de la chauve-souris, et par conséquent se référant à un savoir positif; puis la queue repliée en manière de l'idéographie du signe zodiacal du Lion indiquait que finalement ce caractère, cette qualité et ces possibilités étaient conformes à la Raison dont le signe du Lion est la représentation.

Le Dragon du Moyen Age apparaît comme plus « savant » que celui d'Extrême-Orient. Mais celui-ci demeure plus près du Symbolisme purement astronomique. Les uns et les autres ne sont pas l'image d'esprits diaboliques : ils n'ont pu être considérés comme tels que par les antagonistes de tout enseignement ésotérique.

Les nœuds de la Lune, à cause du rôle de cet astre autour de la Terre, ont réellement un effet *défenseur* des secrets de la Haute Science, ce qui est facile à démontrer. Un corps de troupes à cheval a été appelé *Dragon* parce que c'était celui de *défenseurs mobiles*.

calent d'autres; ceci résulte du fait que le polygone de 24 côtés s'accorde avec celui qui en a 36. Ces deux figures géométriques permettent de comprendre comment sont disposées les cinq Sciences Secrètes qu'un pentagone étoilé relie entre elles. Trois lignes pointillées indiquent la direction à suivre dans les études de la Magie, de l'Alchimie et de l'Astrologie. Ainsi, on arrive en la partie centrale où se trouve le signe de la Lune. De là, on peut se diriger vers la Mythologie comme vers le Symbolisme. Toutefois, aucune ligne pointillée n'indique la marche à suivre en ces deux cas; c'est qu'une fois parvenu au centre, il devient facile d'entrer dans les considérations mythologiques et symboliques, alors que, de l'extérieur, par la périphérie de la circonférence, les orifices sont inexistantes. Les Sciences Secrètes paraissent ainsi constituer un ternaire, puisque la Mythologie et le Symbolisme prennent le caractère accessoire par rapport aux trois principales. C'est un trompe-l'œil, comme le montre de dessin. On remarquera que le signe du Soleil n'est pas indiqué; la raison en est que le Soleil représente l'intelligence et que cette faculté appartient en propre à quiconque étudie la Haute Science.

FIG. 8. — *Figuration circulaire des 24 lettres composant les Alphabets de la Polygraphie.* — Ce graphique explicatif montre simplement comment Jean Trithème a composé ces Alphabets à l'aide des lettres usuelles. La suppression de la lettre M et de la conjonction et parangonnée, ferait correspondre le polygone de 24 côtés, base du procédé, avec les lettres hébraïques et ainsi avec l'Apocalypse, si Jean Trithème n'avait pas eu soin de décaler cette présentation qu'il indique sans en donner la figuration d'ailleurs.

FIG. 9. — *Représentation de la Salle centrale du Temple imaginaire de la Haute Science.* — Au Chapitre I, il a été question — métaphoriquement parlant — d'un Temple qui paraît avoir cinq portes dont trois seulement peuvent s'ouvrir à l'aide de la Clef Universelle. On voit donc des flèches indiquant sur l'extension de l'hexagone le sens que l'on suit dans les études de la Magie, de l'Alchimie et de l'Astrologie, mais on remarque aussi que pour la Mythologie et le Symbolisme, le départ des lignes indiquant le sens des études est barré extérieurement; c'est pour rappeler qu'il est inutile de s'y engager si l'on n'a pas atteint cette Salle centrale. Sur le côté inférieur de l'hexagone, une flèche dirigée vers l'extérieur va vers le Signe du Soleil; c'est l'indication de la voie pour atteindre le Grand Arcane. Il y a en cette Salle centrale une illumination intérieure qui est celle que l'on obtient soi-même par ses études. Elle se trouve figurée sur le dessin. Il s'ensuit que le

principe lunaire, distribuant toute évolution individuelle, conditionne cette illumination personnelle. Or, c'est la seule qui puisse faire apercevoir la porte du Grand Arcane où il faut frapper, selon ce qu'il est dit dans les derniers mots du Chapitre X. Le voile qui cache cette porte ne s'aperçoit que si les yeux sont ouverts par l'illumination intérieure.

FIG. 10. — Quinaire dérivant de la projection géométrique sur le diamètre de la circonférence inscrivant l'hexagone.

FIG. 11. — Dispositif pentagonal des cinq ordres d'idées qui se dégagent de l'analyse alchimique.

Ces idées sont disposées sur les sommets d'un pentagone et correspondent aux cinq sens qui permettent de les dégager. La vue commandée par la planète Vénus, le goût par Jupiter, l'odorat par Mars, l'ouïe par Mercure et le toucher par Saturne. La relation d'une idée à l'autre se fait selon l'ordre du polygone étoilé.

FIG. 12. — *Le Dragon Lunaire conservant intacte, à travers les âges la Clef Universelle des Sciences Secrètes.* — C'est la figuration exacte du Dragon théorique que la géométrie dégage des considérations du Cercle quand est connu le système des 22 polygones, base de cette Clef Universelle. Tel qu'il est placé, le *Dragon lunaire* — puisqu'il s'agit des nœuds ascendant et descendant de la Lune — a, sur le dessin, la position du *Dragon violet*. En fait symboliquement la couleur de l'animal tire beaucoup sur le violet sombre du côté de la tête, puis plus particulièrement sur le bleu azur du côté de la queue. Comme le violet est une couleur mélangée, il s'ensuit que les écailles et les piquants prennent diverses colorations suivant les signes zodiacaux qui se trouvent sur la circonférence, ils sont jaunâtres, rouges, noirs et gris. Le dessin n'étant pas en couleur il a paru inutile d'indiquer les signes du Zodiaque, on remarquera cependant que les pattes de devant sont munies de griffes de félins, celles de derrière se terminent par des sabots fendus de bovins. La symbolisation résulte ainsi d'une disposition zodiacale de la circonférence. Celle-ci étant subdivisée — comme sur le dessin — par un polygone de 60 côtés dont tous les sommets doivent nécessairement comporter un signe du Zodiaque, cette symbolisation très facile à réaliser, prend un caractère bizarre attendu que la succession des signes sur un polygone de 60 côtés est celle de l'étoile du dodécagone. Elle n'a pas pu être complètement indiquée sur le dessin à cause de sa trop grande complexité.

FIG. 13. — *Frise Néoglyphique.* — On voit là un

motif d'ornementation composé d'après une application nouvelle des principes fondamentaux de la Science du Symbolisme pour en montrer l'adaptation au goût du jour.

FIG. 14. — *Schéma explicatif des Concordances Scientifiquement Secrètes.* — Ce Schéma a pour but de fixer les idées qui se trouvent exprimées dans le *Répertoire synoptique*. Placé entre la liste des questions diverses qui sont traitées par chacune des Sciences Secrètes et celle des sujets qui en constituent l'aboutissement commun, il montre d'abord comment, de l'extérieur, partent toutes les hypothèses qui concernent ces Sciences. On remarquera que celles qui se rapportent à la Magie, à l'Alchimie et à l'Astrologie, convergent vers les portes dont on sait qu'elles ne s'ouvrent que sous certaines conditions métaphoriquement indiquées au Chapitre I. Par contre, celles qui ont trait à la Mythologie et au Symbolisme, sont divergentes; elles s'écartent du point de vue pentagonal de la Haute Science. C'est pourquoi les Clefs sont là, placées à l'intérieur du pentagone, alors que pour les trois autres Sciences, on les voit à l'extérieur. Les lignes du Pentagone étoilé établissent entre les Cinq Sciences Secrètes des corrélations naturelles: la Magie est ainsi reliée à l'Astrologie par des considérations sidérales, elle est en rapport avec la Mythologie par l'effet d'utilisation rituelle dans les opérations magiques, des personnifications mythologiques. Pareillement, l'Astrologie est en rapport avec le Symbolisme par suite de l'emploi des données astrologiques dans la constitution des symboles et dans les représentations symboliques. Mais le Symbolisme se rattache à l'Alchimie en raison de son sens éducatif dans l'évolution morale et matérielle, et, par conséquent, il tient compte des conceptions alchimiques, — comme, du reste, la Mythologie ne peut se départir de l'Alchimie en vertu de la ligne qui l'y rejoint. Au centre cependant rayonne l'Art, car l'aboutissement commun de ces Cinq Sciences Secrètes permet une application de chacun des arts non seulement graphiques et plastiques ou littéraires mais encore sociaux — appelant art social toute expression de la pensée susceptible de donner à l'orientation d'une Société humaine son éclat dans les divers ordres d'idées signalés dans la liste qui se trouve à la suite du Schéma.

FIG. 15. — *Nombres évocateurs usuels du Système des 22 polygones.* — L'explication complète du Graphique est donnée dans le texte du Chapitre IV. Si cependant on constate que le *septenaire* a été placé entre le *ternaire* à gauche et le *quinnaire* à droite, on doit en voir la raison dans le fait que le raisonnement sur ces trois nombres évocateurs doit se faire en considération du *Septenaire* dont le ter-

naire et le quinaire sont partie composantes. Un coup d'œil sur les graphiques le fait aisément comprendre.

FIG. 16. — *Motif héraldique représentant la Clef Universelle des Sciences Secrètes (Conception du XIII^e siècle.)* — Les clefs en héraldisme ont toujours un anneau carré. Ceci veut dire que le *Substratum* ou fondement des figures polygonales doit être toujours manœuvré quand s'utilise pratiquement le système des 22 polygones. Dans ces conditions, on doit se servir, pour ouvrir les portes de chaque Science Secrète des polygones dont le nombre de côtés est multiple de 4 — puisque le carré est ce *Substratum*. La représentation héraldique de la Clef Universelle comporte cinq pannetons. Ainsi on peut voir comment cette Clef constitue un « passe-partout ». Chaque panneton est ajouré différemment selon les figures géométriques qui correspondent aux éléments du nombre de portes à ouvrir dans la galerie auquel il se rapporte. En outre, les pannetons sont disposés de telle façon qu'ils peuvent actionner les ressorts d'une seule serrure à la fois. Telle qu'elle se trouve dessinée, la Clef pourrait parfaitement être réalisée par un Serrurier de métier, et même toutes les serrures s'établir conformément.

FIG. 17. — *Représentation dodécagonale du Haïoth — Hakodesch par rapport au Divin appelé Ensôph.* — Ce graphique complète les explications données dans le Chapitre V à propos des Anges personnifiant les énergies dans l'Univers. Les noms hébreux ont leur traduction usuelle entre parenthèses. On doit toutefois se rapporter au Formulaire de Haute Magie — 2^e édition — pour plus ample informé.

FIG. 18. — *Type de pantacle moderne établi conformément aux Formules de la Haute Magie.* — Le but de ce dessin est de montrer comment se constitue un pantacle protecteur suivant les indications et les exemples qu'on trouve dans le Formulaire de Haute-Magie. Au surplus, diverses explications sont données à ce sujet dans le Chapitre V. Horizontalement et verticalement se voient sur ce pantacle des signes tout à fait modernes par utilisation de symboles graphiques ressortant de l'héraldisme. Un seul de ces signes est ancien, celui du bas. On en trouvera la traduction dans le Formulaire de Haute Magie. La légende de l'exergue est extraite du Psaume 116. Au centre, comme d'usage, se voient des signes indicatifs de la cérémonie pour laquelle ce pantacle offre une efficacité protectrice.

FIG. 19. — *La Transmutation — Disposition dodé-*

agonale du Grand Œuvre (mode subjectif). — C'est un graphique servant à fixer les idées pour les explications fournies dans le passage du Chapitre VI où il se trouve placé. Il doit se comparer avec le suivant.

FIG. 20. — *Le Magistère — Disposition dodéca-gonale du Grand Œuvre — (Mode objectif)* — Les signes zodiacaux qui se voient à l'extérieur du cercle sont ceux qui se réfèrent plus particulièrement au développement de ce qui s'appelle en Alchimie « le Magistère »; ceux qui se trouvent à l'intérieur sont placés comme dans le précédent graphique afin de faciliter la compréhension des explications données à ce propos, dans le Chapitre VI.

FIG. 21. — *Dispositions Géométrique de la gamme naturelle dite de Pythagore.* — Ce graphique complète les explications nécessaires au sujet de la musique. Il est à noter que la musique grecque — dont le plain-chant est inspiré — ressort de cette disposition géométrique et que ceci démontre que l'art musical de jadis n'était nullement fantaisiste, mais se fondait scientifiquement sur des considérations rationnelles.

FIG. 22. — *La Tour de l'Athamor d'après un manuscrit français du XVI^e siècle légué par Mme Gedalge à l'auteur.* — C'est l'exacte reproduction d'une illustration exécutée par le signataire de ce manuscrit — purement chimique. Sa présentation cependant est telle qu'elle concorde parfaitement avec un enseignement évolutif auquel ce manuscrit ne fait nulle allusion, mais dont aucun Alchimiste n'a jamais fait abstraction. Il y a, dans ce dernier une tour et une voûte avec un tuyau de communication entre la tour représentant l'Athamor et le récipient où la chaleur au-dessus de la voûte doit se communiquer aux intelligences en voie d'évolution qui — à bien regarder — sont très significatives. La lettre D indique l'entrée de la tour; C la grille où se filtrent les bonnes volontés, E le chemin qui conduit de la tour au récipient H en lequel « se chauffe » l'enthousiasme au-dessus de la voûte P. Cela est bien clair pour celui qui a compris.

FIG. 23. — *Dodéca-gone étoilé de sens induit et rétro-grade.* — Comme beaucoup de personnes ne sont pas familiarisées avec la construction d'un dodéca-gone étoilé — pourtant facile — il a paru nécessaire de la montrer afin de faire voir quelles sont les relations des signes zodiacaux entre eux, indépendamment des rapports ressortant des constructions triangulaires ou carrées. Les signes sont cependant placés à l'inverse du sens qu'on leur donne

généralement, mais ils correspondent aux Maisons astrologiques placées à l'ordinaire. Ceci a pour but de montrer que, si l'on veut raisonner convenablement d'un « thème », il faut tenir compte de ce que la personnalité représentée sidéralement est induite par les forces cosmiques. Or, la physique enseigne — en matière d'électricité — que tout induit est disposé à l'inverse de l'inducteur. D'où il y a un zodiaque induit et rétrograde de sens. C'est ce que le graphique fait voir — prenant bien entendu le zodiaque comme une simple manière de caractériser chaque sommet d'un dodéca-gone.

FIG. 24. — *Frise néoglyphique (Suite).* — Le dessin n° 9 ne représentait qu'une partie du motif d'ornementation composé d'après l'application nouvelle des principes du Symbolisme. La suite du motif se trouve ici. On remarquera que les deux parties pourraient fort bien constituer un bracelet, par exemple, dont la première formerait le dessus et la seconde le dessous avec un fermoir disposé en un des points circulairement noirs, qui se voient sur ce dessin n° 24. Les pierres précieuses, de grandeurs diverses, s'enchaîneraient fort bien entre les lignes tracées dans le goût moderne. Mais le Schéma récapitulatif qu'on voit plus bas, est bien le dessous de la Haute Science récapitulée d'une façon synoptique auparavant. Et ces deux parties de la considération d'un ensemble enserrant bien — comme le ferait un bracelet — le poignet de la main qui doit socialement agir.

FIG. 25. — *Schéma récapitulatif des problèmes posés en l'application de chacune des Cinq Sciences Secrètes.* — Il y a, à la base, les indications des sujets des problèmes fondamentaux et neuf autres mentions de ceux qui se rapportent aux problèmes nécessaires à résoudre quand, suivant les directions des flèches, on veut conduire une évolution générale de l'Humanité vers le Bien pour les individus, vers le Beau, pour la Société, et vers le Vrai pour ce qui concerne l'Initiation proprement dite. Selon la solution donnée aux douze problèmes, une civilisation est plus ou moins digne de ce nom.

FIG. 26. — *Les Quatre Semaines du mois Lunaire.* — Le graphique explicatif des considérations exposées dans le Chapitre VIII est simplement une manière de rappeler comment les jours se comptent avec une lunaison formant un mois lunaire.

FIG. 27. — *Trophée commémoratif de la fin de la Dynastie Capétienne (selon les documents du XIV^e siècle).* —

Après la mort de Philippe le Bel, la Dynastie fondée par Hugues Capet, duc de France et illustrée par Philippe Auguste et Saint-Louis, s'éteignit par le règne de ses trois fils. Le moyen-âge était historiquement terminé. Les Valois qui vinrent ensuite durent faire trop de guerres et furent en proie à trop de troubles pour passer, au regard des historiens qui considèrent surtout le progrès social, comme des dirigeants vraiment soucieux du bien être du peuple. Il y a donc à la fin des Capétiens, une scission nettement caractérisée dans la marche de l'évolution. Or, cette scission n'a pas affecté seulement l'Histoire de la France. Elle a eu sa répercussion sur toute la civilisation européenne. Car, si la France fut ravagée par la Guerre de Cent ans, la Chrétienté fut désolée par le Grand Schisme d'Occident qu'occasionna la résidence des Papes à Avignon et qui dura plus longtemps que la guerre avec les Anglais.

L'événement de la fin de la dynastie capétienne est ici commémoré, à la manière dont en parlent les documents du XIV^e siècle par la hache qui tranche brusquement une lignée de brillants monarques, par l'épée qu'il fallut tirer pour combattre l'ennemi, par l'étendard d'un Ordre de Chevalerie que Philippe le Bel, en son ingratitude, fit inconsidérément supprimer et par le cri de guerre de cet ordre qu'on voit disposé sur le bouclier héraldique — slogan extrait pieusement du Psaume 113 de David.

FIG. 28. — *Classification dodécagonale des Mythes et des Légendes.* — Sur ce graphique, qui se rapporte au texte du Chapitre IX on voit, par les triangles équilatéraux construits sur chaque point cardinal de la circonférence, comment se placent les Légendes et les Fables par rapport à un Mythe. Les Mythes, qui sont de quatre genres différents, engendrent des Légendes quand ils sont constitutifs et des Fables quand ils sont relatifs. Les Légendes et les Fables tirent leur caractère des considérations du polygone étoilé que l'on peut facilement retracer, quoique cette figure n'aît pas été indiquée afin de ne pas surcharger le Graphique.

FIG. 29. — *Dodécagone des formes possibles de la Religion dans l'Humanité.* — Ce dispositif n'avait pas été indiqué en 1908 dans la préface de l'étude sur le Mythe Vénus qui est intitulée « *Les Mystères des Dieux* ». Comme les formes que peut prendre la Religion dans l'Humanité, ne sont qu'au nombre de dix — suivant le principe de la logique d'Aristote — elles avaient été présentées d'après le schéma traditionnel des Sphères. Cette fois, la présentation est dodécagonale — conforme donc aux données de la géométrie. Le texte du Chapitre IX explique ce graphique et celui-ci complète les considérations offertes.

FIG. 30. — *Présentation dodécagonale de la Légende d'Hercule.* — Quoique au Chapitre IX, quand il est question des légendes, celle d'Hercule est clairement exposée, selon ce graphique, il n'est pas inutile de faire remarquer combien la correspondance des signes zodiacaux, spécifiant simplement le dodécagone explicatif, a pu induire en erreur ceux qui se sont occupés de Mythologie sans connaître les Secrets de cette Science. La Légende d'Hercule a l'air d'un « Mythe solaire », et, de là, on en a inféré que beaucoup de mythes n'étaient qu'une façon « populaire » de raconter le parcours du Soleil dans le zodiaque céleste. Ils sont simplement géométriques, comme l'on voit et le Zodiaque céleste n'existe qu'à cause d'une application de la géométrie.

FIG. 31. — *Les Quatre évangiles et l'Apocalypse, selon les conceptions des premiers siècles de notre ère.* — Au centre du dessin rayonne l'Apocalypse avec « le glaive à double tranchant » dont St-Jean parle tout à fait au début de son livre et qui n'est autre qu'un diamètre mobile que, telle une aiguille, on peut faire tourner afin de le placer sur un des points cardinaux de la circonférence propre à l'Apocalypse. Mais là, se trouvent 24 pointes qui, entraînées par un mouvement différent doivent correspondre aux sommets d'un certain polygone qui ne se trouve pas indiqué sur le dessin en raison de l'obligation que l'on a eue de présenter l'irradiation qui se dégage de cet ensemble. Car les quatre Évangiles sont tangents à cette circonférence, chacun avec son cercle qui lui est propre et qui tourne aussi en vertu de l'engrènement avec ladite circonférence. Les Signes de la Lune, de la Terre et du Soleil, rappellent sur quoi se fondent les « conceptions » des trois évangélistes que le quatrième complète. Celui-là n'a pas de signe planétaire, c'est le *Pélican* qui le caractérise — parce que ce symbole héraldiquement établi a le sens de l'Évangile selon St-Jean (voir le n° 31). On a ainsi la réduction du graphique qui — incontestablement — a servi à peindre l'Œuvre Évangélique; de dimensions beaucoup plus grandes et établi géométriquement, ce graphique était connu dans les premiers siècles du Christianisme : les *Actes des Apôtres* le prouvent.

FIG. 32. — *Éléments de la Stylisation des Aspects Civilisateurs.* — Afin de faire comprendre comment chaque stade civilisateur dans l'humanité est symbolisé sous un aspect de style qui, par la suite, le caractérise, on a présenté le dodécagone des signes géométriques qui correspondent aux idéographismes zodiacaux. Déjà ceux-ci sont une déformation de ces lignes et sont devenus les signes connus. S'inspirant à la fois de ces déformations et de leur origine

les artistes initiés constituent les styles caractéristiques que l'on peut voir. Mais il faut tenir compte de ce que ce graphique n'est qu'indicatif. L'évolution des arts dans l'Humanité est beaucoup plus complexe. Il demeure impossible de la représenter sur un dodécagone; seul le polygone de 60 côtés serait susceptible d'en donner une idée exacte, encore n'y verrait-on que des « directives ». Tout se passe, en effet, dans cette évolution des arts, dont on cherche généralement en vain la raison, comme si, en chaque sommet du polygone de 60 côtés, un autre polygone pareillement de 60 côtés prenait origine sur une circonférence tangente, pour y être inscrit. On a, de la sorte, la « normalisation » de la pensée dans l'art qui — autrement — paraît purement fantaisiste. Le graphique présente, en sa partie supérieure, trois styles manquants : ce sont ceux de l'avenir. On pourrait trouver dans les lignes géométriques correspondantes la raison — évidemment inconsciente — de certaines « tentatives » qui ont eu lieu depuis que le style gothique n'est plus de mise. Le Style de la Renaissance procédant du style des Gémeaux (opposés à celui du Sagittaire), celui du XIX^e siècle, à la fois simple et sans caractère défini, reprenait la ligne droite comme dans les immeubles de nos grandes villes; le signe du Capricorne, étant celui de la chute; il y avait là indice de décadence et de variété avec aussi, l'imitation de l'ancien (à cause de la valeur de la Maison IV en Astrologie selon le graphique n° 19); avec le signe du Verseau, est née la tentative du style « vermiculé » de 1900. Mais, après le Gothique la stylisation — par suite de considérations qu'explique le polygone de 60 côtés — s'est tournée vers le mobilier et non pas vers l'extérieur architectural. On remarquera que le style Louis XV des meubles procède de la ligne du Lion — que l'Empire et le Louis Philippe, ont encore mieux reproduits dans les bras des fauteuils. Toutefois, ce ne sont pas là des stylisations proprement dites d'aspects civilisateurs, mais des incitations artistiques.

FIG. 33. — *Éléments du Symbolisme des Cathédrales, d'après des documents du XII^e siècle.* — Ce dessin résume les directives que suivaient les artistes ésotériques qui ont orné les cathédrales de style gothique. Sur le développement frontal de l'ogive se voient les douze signes du zodiaque, placés de telle manière que la Vierge se trouve à la clef de voûte. Ils sont représentés, déjà, en symbolisation de principe; l'un d'entre eux — le Sagittaire — manque, sa place est marquée par un vide figuré par un placard noir. Le dessin suppose que le porche doit être caractérisé par ce signe. L'artiste, alors, adopte une symbolisation générale pour tous les signes qu'il a à placer; si, par exemple, il

tient à montrer une dévotion particulière à la Vierge Marie, il fera autant de jeunes femmes drapées dans le genre de la Mère de Jésus qu'il aura de signes — sauf un, celui du Sagittaire. Bien entendu il couronnera d'une auréole la femme drapée qui se trouvera à la clef de Voûte — de la sorte, les dévots reconnaîtront facilement la Vierge Marie, et ceci, plus tard, laissera perplexe beaucoup de personnes. Car l'Eglise — supposée — est dédiée à *Saint Thomas*. Il est évident que la ligne située au-dessus de la porte d'entrée — incite à penser que l'on a, *d'abord*, construit l'édifice pour le vouer à la Vierge Marie, puis *qu'ensuite* on a changé d'idées et on l'a baptisé *Saint Thomas*. Pas du tout : à l'endroit où devrait exister le signe du Sagittaire, l'artiste symbolisateur a mis une figure différente dont l'attitude est nettement significative : un geste, un attribut, un costume, voire une obscénité, attirent l'attention et révèlent qu'il s'agit bien du Sagittaire. Alors, on prend l'opposition — parce qu'on ne doit pas oublier que ce qu'on voit est un « reflet ». C'est le Signe des Gémeaux qui se trouve opposé au Sagittaire. Si l'on se rappelle que *St Thomas* est appelé *Didyme* ce qui, en grec; veut dire *jumeau* (tandis que l'Évangile n'a jamais mentionné son frère), on voit immédiatement que cette église porte légitimement son nom. C'est ainsi que se lisent les porches des Cathédrales.

Mais dans le développement de l'Ogive, ont été représentés, sur le dessin, divers signes qui, d'ordinaire sont plutôt utilisés pour les vitraux. D'abord le flamboiement d'un dodécagone qui, si l'on regarde bien, a 24 rais. C'est une manière de montrer que, dans l'expression symbolique des nombres, il faut tenir compte des moindres points. Beaucoup de vitraux et de motifs en sculpture sont établis de telle façon que le polygone à considérer ne se découvre qu'à la condition de bien observer toutes les lignes indiquées. Comme un polygone est une « conception » quelconque, l'artiste doit préciser laquelle. Ici, on a placé au centre du flamboiement, un petit rectangle où se voient des lignes de vitrail. On pourrait croire qu'il s'agit des réglettes de plomb qui maintiennent les verres colorés — et, ainsi qu'à l'ordinaire, on serait tenté de les négliger. Or, ce sont deux figures géomantiques interpénétrées; les figures appelées « prison » et « conjonction ».

Si l'on connaît la concordance entre la géomancie et le jeu des échecs, on saura que ces deux figures sont les tours. En supposant toujours que l'Eglise représentée soit vouée à *St-Thomas*, et que, sur le porche, il y ait un vitrail dissimulant un polygone de 24 côtés par un flamboiement avec au centre, les signes dont on vient de parler, voici ce que l'on lira : « Ici réunion de la fraternité *St-Jean* pour des études préalables à celles de l'Apocalypse ». Cela paraît

invraisemblable. Pas du tout, c'est très simple : la figure géomantique dite *conjunction*, par son appellation même, implique une réunion; il n'y aurait aucune raison de l'interpénétrer avec celle dite *prison* si l'on voulait simplement signaler l'idée de *tour* car la prison suffirait; tous les personnages des histoires du moyen-âge qui sont emprisonnés, se trouvent enfermés dans une tour — qu'on se rappelle « Barbe-Bleu ». Donc si, à l'idée de *tour* on a cru devoir ajouter celle de réunion, c'est qu'il s'agit d'une réunion dans la tour. Or, en se rapportant au dessin n° 22, on voit que les Alchimistes représentent leur Athanor par une tour. Ainsi — puisqu'il s'agit en Alchimie d'enseignement évolutif, l'expression de *tour* veut toujours dire des études à faire. Et, comme les gémeaux ou jumeaux sont frères, il s'ensuit que la réunion est celle d'une fraternité pour des études concernant le polygone de 24 côtés, celui de l'Apocalypse de St-Jean, mais des études préalables à celles de ce document initiatique parce que ce qui concerne la tour de l'Athanor est (selon le dessin n° 22) un début d'instruction et qu'il demeure évident qu'on ne peut lire l'apocalypse sans avoir appris préalablement un certain nombre de notions géométriques et symboliques qui sont indispensables. D'où la traduction citée plus haut.

Tous les détails des cathédrales sont, de la sorte, des *rèbus* — dont les solutions cependant ne peuvent se découvrir qu'en connaissant parfaitement les Sciences Secrètes et tout ce qui en dérive.

A cet effet le dessin ogival montre au dessus de la porte supposée quatre interpénétrations de signes géomantiques et un cinquième tracé en long entre les colonnes. Puis, au-dessus de chaque colonne se voit une lettre dont l'une est l'initiale de celui qui a fait le croquis du dessin et l'autre de celui qui l'a exécuté au net. Car tous les vitraux et sculptures des cathédrales sont signés sans qu'on s'en doute. Le Formulaire de Haute Magie fournit les moyens de traduire les Alphabets mystérieux.

FIG. 34. — *Le Pélican héraldique symbole de l'Élucidation de l'Évangile selon Saint Jean.* — On a toujours reconnu que le Pélican des blasons ne ressemblait nullement à l'oiseau qui porte son nom. Il s'est établi une légende populaire à cet égard: « Le Pélican se perce le flanc pour donner à manger à ses petits enfants ». Elle provient du symbole héraldique tel qu'on le voit représenté. En fait, un Pélican symbolique n'est pas autre chose qu'un triangle surmonté d'un point d'interrogation. Dans ces conditions l'oiseau doit avoir le bec sur la poitrine et l'œil se trouve au centre du cercle qui inscrit le dessin. C'est un oiseau; et en symbolisme tout ce qui est volant, signifie la possibilité de

s'élever sur les hauteurs de la philosophie. Il est blanc; et la couleur blanche, ainsi que le dit l'Alchimie se considère comme parfaite, attendu qu'elle résume, selon la physique enseignée dans les écoles, toutes les couleurs du Spectre de la lumière. Il a le caractère aquatique; et ceci veut dire que les possibilités philosophiques reconnues parfaites, s'appliquent aux signes zodiacaux relevant de l'élément Eau — dont le signe des Poissons est le dernier, sur la succession zodiacale — donc l'aboutissement du cycle des études. Mais le Pélican — oiseau d'eau — se perce le flanc : il se dépouille ainsi de ce qu'il détient intimement. Il a sept petits enfants, qui sont représentés par autant d'étoiles (dans les blasons mal dessinés, par de petits Pélicans). On voit que ce qu'il distribue de son intimité et de ses secrets est donné bénévolement à une descendance planétaiement caractérisée dans sa distinction. En général, les gouttes de sang sont rouges et les petits Pélicans en or. Le rouge étant une couleur qui alchimiquement représente le commencement d'études apocalyptiques, cela montre que les secrets distribués doivent servir à instruire, selon l'Apocalypse, des intelligences où la Raison passe avant tout, puisque l'or c'est le soleil et la Raison; comme ce qui est préalable, mais du même genre que l'Apocalypse est l'Évangile selon Saint Jean, il en dérive que le Pélican constitue « le Symbole de l'Élucidation » de cet Évangile. C'est pourquoi sur le dessin n° 35 on le voit indiqué dans le bas de la Grande circonférence.

FIG. 35. — *L'Amphisbène gardien du Grand Arcane (d'après un manuscrit italien du XVI^e siècle appartenant à l'auteur).* — L'Amphisbène est un animal fantastique dont parfois l'héraldisme a fait usage. Il était connu des grecs — son appellation est d'ailleurs hellénique, il vient de *amphis* qui veut dire « à l'écart » et du verbe *baibeîn* qui veut dire « marcher ». *L'amphisbaina* des grecs, était un serpent doué de la possibilité d'aller en avant et en arrière. On l'a représenté héraldiquement comme ayant des pattes avec quatre griffes d'oiseaux et des ailes pointues dans le genre des ailes des chauves-souris. Cela signifie qu'il perfide en tant que serpent, mais qu'il peut s'élever sur les hauteurs philosophiques, tout en conservant son caractère de mammifère (comme les chauves-souris), et aussi ses qualités humaines; mais que d'autre part, il a la possibilité de s'agripper, comme les oiseaux, sur toutes les branches de la Science. Sa queue se termine par des sortes de flammes pour montrer qu'en fin de compte, il peut déployer le feu de l'enthousiasme. Sa langue reproduit l'idéogramme zodiacal du Lion et ainsi tous les sons qui sortiraient de sa bouche — en bec d'Aigle initiatique — portent l'empreinte de la Raison.

On le voit sur le dessin assis sur sept marches dont trois portent des inscriptions. Celles-ci se lisent respectivement de haut en bas de la façon suivante :

Veza Velis Velant — post postes posteri

cela veut dire mot à mot : « la postérité cache derrière les vantaux de la porte des vérités sous des voiles ». C'est un ludibrium. Mais on peut y voir l'expression d'un chiffre; celui-ci serait sur chaque ligne : 617. Il y a cependant un point noir sur la troisième marche depuis le bas; et sans doute, faut-il ajouter 1. Puis, tout à fait à la partie inférieure, faut-il ajouter 1. Si l'on ajoute à 618 ce que veulent dire ces lettres en chiffre, selon la méthode usuelle, on a une date assez curieuse.

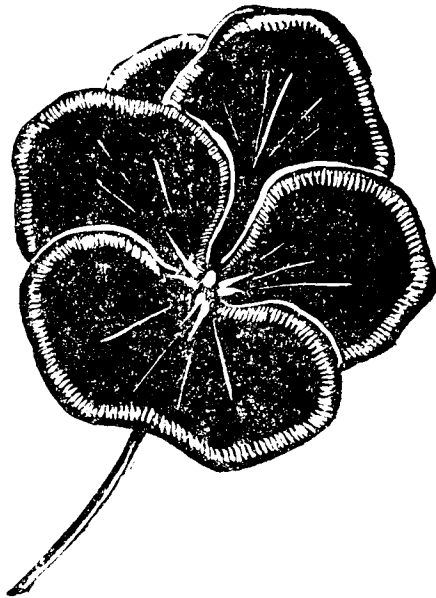


FIG. 5

Les dessins et graphiques ont été exécutés par Claude Garlini d'après les croquis et sur les indications expresses de l'auteur.

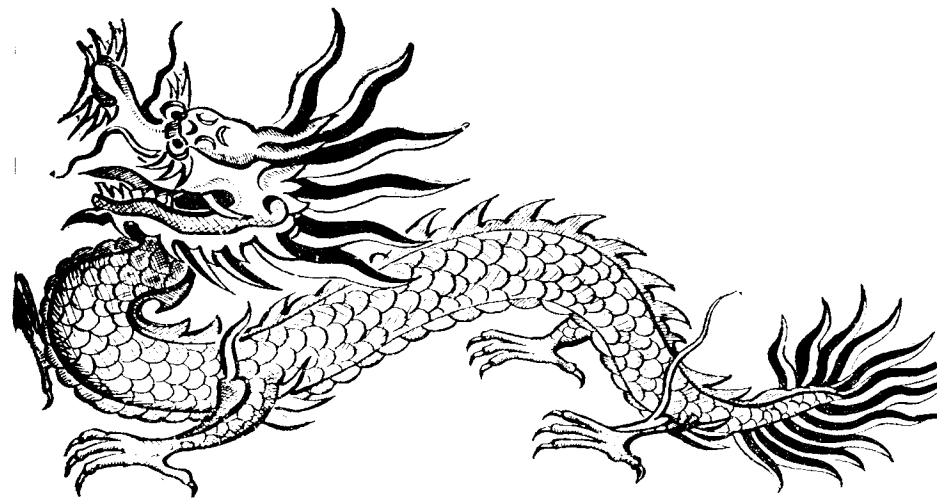


FIG. 6

REMARQUE PRELIMINAIRE

En présence de cet étrange, mais attirant, patrimoine de l'antiquité que résume l'expression usuelle de « *Sciences Secrètes* », il n'y a de choix qu'entre trois attitudes :

— *le dédain*, plus ou moins sceptique, plus ou moins enraciné, plus ou moins ignorant aussi;

— *la curiosité*, définie et d'allure scientifique, éprise de divers détails, désirant mettre éventuellement à la portée de tous, sinon l'ensemble, quelque'une des parties composantes ou dérivées de ce patrimoine;

— *l'élucidation*, limpide et précise, parfaitement rationnelle et absolument acceptable, de chacune de ces sciences, afin que leurs secrets les plus profonds soient percés à jour.

C'est ici la complète élucidation des Sciences Secrètes.

On ne devait guère soupçonner qu'elle fut possible. Mais on conviendra finalement, — après lecture et méditation —, qu'elle a son utilité pour mettre au point plusieurs idées préconçues et qu'elle procure le moyen de tirer profit d'études ou de recherches personnelles.

PREMIER CHAPITRE

LA HAUTE SCIENCE ET SON MYSTÈRE

Que de fois, depuis un demi-siècle, n'avons-nous pas entendu déplorer la perte de la *Tradition ésotérique*!

Que de fois, aussi, n'avons-nous pas vu des chercheurs sincères affirmer que, sur telle ou telle question assez obscure, la « Tradition » commandait de penser en une certaine manière!

Tantôt cette Tradition prend l'aspect d'un sphinx mort dont le cadavre a disparu. — et tantôt on la fait parler comme si son âme désincarnée projetait des lueurs parmi l'incertitude.

Mais, après tout, qu'est-ce que la Tradition?

Il s'agit d'*ésotérisme* — probablement une doctrine et peut-être un savoir; en tout cas un mélange, assez confus, d'idées et de préceptes, manifestement bizarres, remarquablement insolites, sans utilité évidente, mais non pas sans intérêt captivant. Beaucoup d'auteurs — dont certains demeurent célèbres — en ont, jadis, abondamment écrit.

On suppose, alors, un ensemble de procédés ou d'usages, transmis depuis la plus haute antiquité par des générations successives de penseurs pour définir et appliquer certains

principes fondamentaux qui ont, sans doute, leurs raisons. Mais quelle en est la valeur? Et comment ont-ils pu être transmis?

Dans les ténèbres où s'effectuent les recherches, on a, souvent, le sentiment intime que d'autres — en des temps imprécis — ont dû connaître ce qui échappe.

Plus de cinquante ans ont passé de labeur acharné pour défricher ce terrain, légué par une ancestralité que les uns déclarent naïve et les autres imaginent subtile et l'on n'est guère plus avancé qu'au début lorsque l'attrait de l'inconnu poussa à l'exploration des Sciences Secrètes.

Actuellement la *Magie* demeure mal comprise et l'*Alchimie* peu étudiée. L'*Astrologie*, par contre, semble avoir assez passionné, pour prendre un aspect plus cohérent. Quant à la *Mythologie*, elle reste toujours impénétrable; et pour ce qui concerne le *Symbolisme*, il n'y a que des conjectures. Nul ne relève plus de deux ou trois Sciences Secrètes — et pourtant elles sont au nombre de cinq (1).

**

Or, comment s'y prend-on pour aborder ce domaine intellectuel qui présente ainsi cinq faces?

J'ai inventé à ce propos une petite histoire, que je raconte souvent. Elle me paraît dépeindre assez bien la façon dont on se conduit à l'égard des Sciences Secrètes — quelle que soit sa propre tournure d'esprit.

C'est une sorte de conte dans le genre de ceux qui se voient en les anciens écrits.

Sur la grand'route, très large, très plate, où passe la foule des humains, — dans la hâte de courir après ces trois buts de tous les efforts en ce monde, l'Amour, l'Honneur ou l'Argent, — se trouve greffé, mais assez peu apparent, un minuscule sentier. La plupart des hommes, trop préoccupés de poursuivre leur rêve, ne s'en inquiètent pas; seuls quelques perspicaces, prédestinés sans doute, s'arrêtent pour le

(1) D'après le Dictionnaire de l'Académie de 1835 — dernière édition publiée — les Sciences Secrètes comprennent uniquement la Magie et l'Alchimie.

considérer. Ils se demandent d'abord où il peut bien conduire. C'est un chemin détourné, bordé de roses odorantes, qui s'engage par une pente douce sous une haute futaie. Il semble facile et il offre un biais engageant. Par là on s'éloigne de la tourbe bousculante qui déferle en hurlant sur la grande voie; par là on est assurément à l'ombre, néanmoins dans le calme et probablement dans la satisfaction intime. Qui sait? Par là, peut-être, découvrira-t-on un trésor?

On prend cette voie oblique. Avec un peu de curiosité, avec un peu d'émoi, — attiré par le parfum des fleurs, par la fraîcheur du feuillage, par le charme de l'ignoré.

On s'avance pas à pas, timidement d'abord, sans peine cependant. On goûte l'agrément de la promenade; on butine de ci de là des ramures; on cueille des bouquets. Puis la montée survenant, il faut accomplir quelques efforts. Insensiblement cependant la rocaille devient escarpée. On marche malaisément. Les ronces obstruent le chemin, égratignant quand on les écarte. Les blocs se dressent en obstacles farouches; il faut une certaine vigueur ingénieuse pour parvenir à les dépasser. Et la forêt sournoisement, mais implacablement s'accumule autour de soi, dense, touffue, enchevêtrée, alourdissant d'ombres tenaces une voie presque invisible dans le silence irrémédiable, — labyrinthe inextricable et angoissant — la forêt du Dante! (1).

On se sent seul dans le mystère obscur; on s'égaré maintes fois; on risque de se perdre.

Soudain, à travers la futaie et du haut d'un plateau, la vue s'élargit sur un horizon imprécisément vaste, lumineusement ensoleillé, éperdument somptueux.

On aperçoit dans les étonnements du lointain une construction immense, splendide de proportions, éblouissante d'ornements : un temple fantastique — le « Temple », sans aucun doute, celui dont on parle souvent, dont on rêve parfois et qu'on ne savait pas qu'il pouvait exister!

(1) « La Divine Comédie » du Dante débute par ce tercet :

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.*

ce qui se traduit :

*« Dans le milieu du cours de notre existence
Je me trouvai en une forêt obscure
Parce que le droit chemin avait disparu. »*

Voilà où conduit le chemin dans lequel rares sont ceux qui osent s'aventurer et plus rares encore ceux qui ont l'audace de le parcourir en entier.

**

Mais devant cette vision fascinante la fatigue disparaît. On oublie ses déboires; on délaisse ses incertitudes. On n'aspire plus qu'à atteindre cet édifice fabuleux — impressionnante merveille. On a la claire intuition que là réside un trésor ! Et si, à de certains moments, lorsque sur le sentier, des doutes envahissaient l'âme et que perçait le regret de s'être écarté de la route commune, maintenant, en face de ce déploiement de somptuosité, on a la conviction nette de pouvoir parvenir à bien mieux que par toute autre voie.

Et y avait donc, au monde, un but plus beau que l'Amour, plus précieux que les Honneurs, plus important que l'Argent? — Certes, il y avait aussi la Science, ce suprême savoir dont personne, par ailleurs sur la grand-route de la vie ordinaire, ne semblait se faire la moindre idée.

Et ce Temple surprenant est celui de la Haute-Science imprévisible complément de toutes les sciences. La Tradition le disait bien.

On repart avec courage, — avec enthousiasme même.

Laissons ce qui se passe désormais. Le sentier dévale brusquement des pentes abruptes et glissantes parmi des broussailles dangereusement hérissées, cotoie des précipices effroyables où mugissent des torrents impétueux. La forêt se resserre et s'assombrit, atrocement embuée, cruellement pestilente. On hésite, on bute, on tombe, on se blesse voyant mal où poser ses pas. Le vertige saisit devant les profondeurs insondables; l'ivresse accapare dans cette atmosphère densément emplie de senteurs troublantes. Mais on se cramponne à ce qui reste de raison, on rassemble toutes ses énergies, toutes ses volontés, et l'on poursuit peu à peu, à tâtons dans le sein des ténèbres, malgré les déceptions, malgré les égarements, Car l'on conserve dans le fond du cœur, indélébile et inaltérable, la magnificence de cette vision subitement aperçue du haut du plateau.

Le Temple des splendeurs a trop ébloui par la fantasmagorie de ses murailles, dont les tours massives montaient jusqu'au ciel, et, dont les flèches graciles perçaient la voûte de l'infini. C'était un tel défi aux imaginations les plus hardiment échevelées que, pour rien au monde, — quels que soient les sacrifices, quels que soient les périls — on n'abandonnerait!

Il y a, là, la réalisation de l'inconcevable, la matérialisation de l'inspéré!

A tout prix il faut atteindre cet idéal.

On a reconnu des portes dans l'édifice qu'on a admiré: les unes sur la façade, les autres latérales. Puisque la Haute-Science n'est pas un rêve, il y a donc des moyens d'y accéder, — reste à distinguer combien ils sont et ce qu'ils valent.

**

En fait il y a cinq portes: deux sur la façade, l'une pour le Symbolisme, l'autre pour la Mythologie — deux sur les côtés, pour la Magie et pour l'Astrologie — enfin en arrière se trouve celle de l'Alchimie.

Mais quand on arrive sur l'espianade, devant le Temple, les deux portes qui s'offrent de face, sont bien attrayantes, bien séductrices. On en subit aussitôt l'enchantement.

Celle du Symbolisme, avenante et tentatrice, déploie une ornementation débordante. La foule des figurations compliquées s'enchevêtre en une kaléidoscopie étincelante et multiple qui trouble et éblouit. On se précipite hardiment pour l'ouvrir. Hélas! C'est une porte fallacieuse: elle n'a aucune serrure, aucun ventail. Inutile d'insister; on perd son temps: c'est un trompe-l'œil. Il faut se contenter de la trouver admirable, de la décrire, de la raconter — pas plus.

La porte de la Mythologie se remarque comme agrémentée aussi, mais différemment on y voit une profusion d'images, poétiquement combinées, harmonieusement présentées. Elle incite à la rêverie. Il y a un loquet; on n'a qu'à le soulever et le vantail vient à soi. L'entrée est donc

facile. Pure illusion! La porte donne sur un espace restreint, rigoureusement enserré entre des parois simples, dénuées d'ouvertures. On n'entre pas davantage; mais devant soi existe un miroir qui — chose curieuse — reproduit les scènes de la grand'route que depuis longtemps on a délaissée!

La Mythologie procure ainsi l'impression d'être le reflet des rêveries fantaisistes du populaire qui déferle à la poursuite des vanités de ce monde. Et le seuil qu'on franchit de la sorte ne permet d'accéder qu'à ce réduit étriqué. Par là aussi il y a tromperie; par là également on ne pénètre pas dans le Temple.

La Magie est bien tentante alors. La porte s'en ouvre sur le côté gauche de l'édifice — le côté « sinistre », dirait-on, celui vers lequel on se trouve entraîné, malgré soi, quand se subissent inconsciemment les attirances des choses. C'est une clôture bien solide, faite d'un métal ancien, corrodé par toutes les tentatives de le transpercer. En son entour grimacent d'in vraisemblables figures hideuses, d'étranges signes abracadabrants. Il y a un cadenas, épais, résistant. On ne le manœuvre qu'à l'aide d'une combinaison de lettres — et de lettres mystérieuses, bizarres, incompréhensibles —. Néanmoins en faisant fortement attention, en réfléchissant beaucoup, en cherchant avec patience, on peut arriver à découvrir un mot utilisable. On l'essaie, tout en se disant qu'il faudrait peut-être aussi avoir une clef; mais tandis qu'on appuie sur les crochets, qu'on pousse en tout sens et qu'on s'efforce d'ouvrir, soudain violemment la porte se rabat vers l'extérieur!

Rien n'est plus dangereux. Un ressort puissant actionne le vantail et, si l'on n'y prend garde, celui-ci se tourne avec une rapidité extrême contre l'imprudent qui a forcé la serrure sans précautions.

Combien a-t-on vu de gens qui, voulant pénétrer dans le Temple par la Magie, ont été victimes de leur audace! Combien ont été frappés, dans leur corps, dans leur esprit et sont tombés dans le malheur, sont devenus déments, sont morts aussi!

Mais, puisqu'il y a péril et que l'on est averti par trop d'exemples, on passe sans s'arrêter, on contourne l'édifice et l'on va par derrière. Là une quatrième entrée existe : celle de l'Alchimie.

C'est une porte vermoulue, qui semble branlante, aux ais mal joints, déformés, revêtus d'une poussière épaisse. Il n'y a guère de décoration, à peine quelques traces d'inscriptions à demi effacées. Une serrure se voit, rouillée, délabrée. On doit la polir, l'huiler, la remettre en état.

Cependant il faut toujours une clef. Où est-elle? On la cherche laborieusement, soigneusement. Elle doit être quelque part — à moins que quelqu'un ne l'ait jadis emportée —. Mais si elle est simplement égarée, on devrait, avec quelque méthode, probablement la découvrir. On la trouve parfois non loin de la porte, dans un coin, sous des décombres. On la nettoie, on la restaure. On l'introduit dans la serrure; celle-ci grince et résiste. Enfin, la clef tourne, le pêne se retire de la gâche. Mais il est nécessaire ensuite de forcer le vantail, car les gonds de la porte sont durcis par le temps. Cependant, un entrebaillement s'offre et l'on parvient à se glisser dans l'intérieur, avec beaucoup de difficultés, en se blessant, en se déchirant.

Par l'Alchimie on pénètre dans le Temple — assez mal et sans aller bien loin à cause de tous les détritiques qui s'accumulent devant soi et dans lesquels on s'enlise.

On entre bien mieux et avec plus de facilité par l'Astrologie. Cette porte est restaurée : elle en paraît neuve, elle est séduisante, agrémentée de signes compréhensibles. En tout cas, la clef se trouve dans la serrure; il n'y a qu'à la tourner. Ainsi se conduisent, de nos jours, la plupart des chercheurs.

**

C'est bien ça — n'est-ce pas? — ce qui se passe quand on prend le chemin de l'ésotérisme.

C'est bien de la sorte — avouez-le — que chacun se comporte à l'égard des Sciences Secrètes, tant d'une façon académique que d'une façon occultiste.

Les uns ne font que décrire le Symbolisme, se bornant à comparer les figures après les avoir décrites d'un ton à la fois admiratif et méprisant, accompagné de quelques considérations péremptoires. Leurs congénères, dans un désir de

dépasser en largeur de vues ce qu'on racontait aux « demoiselles » du XVIII^e siècle en fait de Mythologie, rapportent de leurs villégiatures touristiques à travers les Océans, des « rameaux » cueillis au hasard des écoles dont ils veulent faire de l'or et dont ils sont les premiers dupés (1). Ils reniflent ainsi le relent des imaginations qu'ils déclarent primitives parce qu'elles ne concordent pas avec leurs habitudes de civilisés. Ils y jettent quelques bribes desséchées d'une Magie dont l'intérêt ne se voit jamais à bord des paquebots. Ce sont tous des savants — du moins on les consacre tels.

Aucun d'eux, cependant, ne fouille dans le tas des vieilleries alchimiques. Il leur faudrait, pour cela, connaître au moins la chimie. Mais quand dans certains laboratoires on découvre quelque aperçu parmi les jargons indescriptibles des anciens auteurs et qu'on a, ainsi, des lucurs sur l'inconnu de ses recherches, on se garde bien de le raconter et on passe pour un génie!

L'Astrologie, cependant, on l'abandonne aux rêveurs et aux diseurs de bonne aventure. Si les astronomes y mettent leur nez — et bien exceptionnels sont ceux qui échappent à la tentation! — on n'en souffle mot, afin de conserver son prestige.

Les autres, alors, se disent occultistes et ils se lancent dans ce qu'ils entrevoient de bien caché par des générations soigneuses de l'intégrité de leurs conceptions.

Ils grattent éperdument à la porte du Symbolisme espérant toujours qu'elle consentira à s'ouvrir. Or, ils n'ont même pas trouvé la serrure! Aucun n'a songé que cette porte n'était peut-être qu'un artifice.

Ils respectent la Mythologie, trop de divinités y fourmillent. Mais après tout, elle ne conduit à rien : c'est trop visible; et pas un occultiste — en cela avec raison — ne verserait dans les erreurs du tourisme académique.

On en connaît néanmoins qui se butent à la porte de la Magie; ils refont du Symbolisme, divaguant en surabondance.

(1) Au XVIII^e siècle, on publia la « Mythologie des Demoiselles » et au XIX^e parut « Le Rameau d'Or », le fameux recueil de Fraser où l'on trouve toute espèce de choses d'un peu partout.

On trouve alors plus sérieux de se livrer à l'Astrologie. Au moins là, il y a des certitudes. — en somme celles que fournissent les éphémérides —. On aboutit volontiers de la sorte à une « Astrologie Scientifique ». Elle a son attrait et aussi sa valeur.

Or, trois de ces Sciences Secrètes — Magie, Alchimie, Astrologie — constituent les seules entrées par où l'on pénètre dans ce Temple qu'on vient de voir.

Chacune ouvre sur une galerie de l'édifice.

Mais celui-ci est d'une bien singulière construction.

Quelle que soit la galerie que l'on prenne — quelle que soit donc la voie que l'on suive — on aboutit toujours au même point.

On arrive en une Salle Centrale qui est hexagonale alors que l'extérieur du monument a la forme d'un pentagone (1). En face de la Galerie de la Magie, se présentera celle de la Mythologie et devant la Galerie de l'Astrologie se trouvera celle du Symbolisme. Certes, il faut quelque réflexion pour s'en apercevoir, car ces galeries supplémentaires sont assez dissimulées; cependant ce n'est pas trop difficile de les découvrir.

Inutile néanmoins de chercher par là une sortie. Les galeries du Symbolisme et de la Mythologie se terminent en cul-de-sac : ce sont des impasses. Il faut revenir sur ses pas.

On considère, donc, la sixième paroi de cette Salle Centrale. Elle se trouve vis-à-vis de la galerie de l'Alchimie. Elle est nue et lisse, totalement dépourvue d'ornements, de signes ou de repères. D'ailleurs, en ce local médian, on chercherait vainement quelque indication.

On n'explore jamais qu'imparfaitement ce Temple de la Haute Science. Assurément ce qu'on aura pu apercevoir dans les cinq galeries, lorsque tous les compartiments auront été visités, présente un caractère extrêmement important. Il en sera question tout à l'heure. Mais l'édifice semble immense et ce n'est là qu'une partie.

L'âme se trouve ainsi tentée, dans cette Salle Centrale, de se laisser envahir par une déception angoissante.

(1) Voir le graphique page 150.

Pourquoi ne peut-on aller plus avant, dans les profondeurs de ce monument dont on a fait son idéal?

Pourquoi y a-t-il encore tant de secrets alors que beaucoup d'autres, déjà si considérables, ont été connus?

Pourquoi, en cet hexagone du centre, une seule paroi ne présente-t-elle aucun passage?

Inutile de s'abandonner à la tristesse, ou de rêver devant un mur implacable ou encore de persister avec rage pour le transpercer.

Ce rempart demeure infranchissable.

Au-delà c'est le mystère, au-delà c'est la sauvegarde de l'Humanité.

C'est ce qu'on appelle le *Grand Arcane*!

La Tradition en avait également parlé.

**

Mais — après tout — est-on jamais entré dans ce Temple de la Haute-Science ?

Quand, par hasard, après tant de pénibles et courageux efforts quelqu'un est parvenu à contourner l'extérieur de cet édifice, qu'il a échoué devant toutes ses portes, ayant à peine ouvert celle de l'Astrologie sans s'avancer beaucoup plus que sur le seuil, il s'en retourne, un peu déconfit et la tête basse par le chemin de la forêt. Il se hâte de regagner la grand'route et de se mêler à la foule des humains. Il a bien raison : il faut être pratique dans la vie! il convient de ne pas dédaigner les mœurs courantes.

Toutefois, parce qu'il a vu ce que la foule ignore, parce qu'il a souffert sur le sentier raboteux, qu'il a saigné sous la morsure des ronces, qu'il s'est grisé de vertige au bord des précipices, mais qu'il a respiré les effluves des roses, qu'il a entr'aperçu maintes choses étrangement séduisantes, il a le droit de se considérer comme un peu différent de la masse qui se bouscule sur la grand'route. On lui voit prendre une attitude, — l'attitude souvent décrite par les poètes anciens du « Héros intrépide » qui est descendu aux Enfers

— et on l'entend raconter indéfiniment ce qu'il imagine qu'il aurait dû voir!

Certains écoutent et croient. Peut-être prennent-ils cet homme — sincère, mais un peu rêveur — pour un véritable initié, peut-être ajoutent-ils foi à ses assertions, peut-être aussi le consacrent-ils chef d'école. Mais, même s'ils ne sont pas sceptiques, ils n'admettront jamais tous les semblants de vérité que dans la mesure où ceux-ci ne les gênent pas dans leur propre poursuite de l'Amour, des Honneurs, de l'Argent.

Lui-même, d'ailleurs, — car ce n'est qu'un homme comme les autres, — espère l'Amour, ne dédaigne pas les Honneurs et aime aussi l'Argent.

Au fond c'est un peu ça l'« occultisme » de la fin du XIX^e siècle et des commencements du XX^e, y compris cet après-guerre avec ses troubles sociaux et financiers que nous venons de traverser avant le bouleversement de 1940.

Mais si nous voulons, maintenant, non pas réparer un passé qui s'est écroulé, mais plutôt, à la suite de la fin d'un monde, en voir apparaître un meilleur, nous devons chercher à pénétrer dans ce Temple de la Haute-Science, véritable « Temple de la Sagesse ». Nous en tirerons certainement un profit. Car il y a toujours avantage à prendre conseil des ancêtres qui étaient des sages.

**

Il faut dire cependant que ces cinq portes ne sont pas les seules qu'il faille franchir. Chaque galerie en a plusieurs autres, auxquelles la clef qui ouvre les portes du dehors ne s'applique pas.

La réside un des mystères de ce Temple : le principal artifice que présentent les Sciences Secrètes.

Il y a — une fois franchie la porte d'entrée de la Magie —, *neuf autres portes* à ouvrir; et après avoir passé la première porte de l'Alchimie, *quinze autres* à forcer. On ne se doute guère ensuite qu'en pénétrant par l'Astrologie, il faut traverser *quarante-cinq obstacles* qui sont autant de portes, réparties en trois catégories de quinze chacune; —

ce qui fait que l'Astrologie — sans le paraître — est cinq fois plus difficile à bien pénétrer que la Magie, et trois fois plus ardue à approfondir que l'Alchimie! (1).

Pourtant ce semble le contraire.

Mais ce Temple de la Haute-Science est le plus trompeur des édifices!

On se demande parfois comment il se fait que ses secrets soient si bien gardés depuis l'antiquité la plus éloignée, depuis des temps dont nul n'a conservé la mémoire. C'est simple : sa construction se trouve si habilement, si ingénieusement disposée, qu'elle se garde elle-même. Personne n'a besoin d'être là pour empêcher de passer. Aucun dragon du seuil n'est nécessaire. La difficulté de chaque obstacle suffit pour dégoûter — positivement — d'avoir sans cesse à faire de nouveaux efforts. Comme on ne sait pas combien il faut franchir d'obstacles — que rien n'indique le nombre d'efforts à faire — il arrive, à l'ordinaire, un moment où l'on se dit : à quoi bon aller plus loin?

Ainsi, à travers les siècles, les Sciences Secrètes conservent le fin fond de leurs mystères; ainsi toutes les traditions, qu'on leur suppose, ne sont que les expressions fallacieuses d'une impuissance à franchir tous les obstacles.

**

Or, voici qu'un homme, — lui aussi probablement prédestiné — qui a eu l'audace d'ouvrir toutes les portes d'entrée et qui, ensuite, a eu l'adresse de ne se laisser arrêter par aucun obstacle, un savant célèbre en son époque et encore respecté de nos jours, a légué à la postérité, la *Clef Universelle des Sciences Secrètes*, celle qui ouvre toutes les portes qu'on peut rencontrer, même la plus dissimulée.

Cette Clef Universelle, — cadeau, précieux entre tous, fait à l'Humanité — est vraiment ce qu'on peut, en un sens, appeler la « Tradition ésotérique ».

(1) Voir les explications données à ce sujet dans le chapitre IV.

Elle a, en effet, un caractère traditionnel, parce que si on l'a connue depuis toujours, depuis que certaines Sciences ont été déclarées secrètes, elle fut transmise verbalement de maître à disciple et non pas par écrit.

Elle est donc la *Tradition* — celle qu'on a cherchée, celle qu'on croit irrémédiablement perdue.

Elle contient des Vérités — celles qu'on voudrait tant connaître et qu'on s'imagine si difficilement accessibles.

Le monde — actuellement bouleversé — en gestation d'un avenir, que cette Clef, extraordinairement Universelle, ouvrira dans une splendeur qu'on ne peut encore imaginer, le monde où nous vivons, où nous allons vivre, pourra remercier du fond du cœur, avec loyale reconnaissance, Jean TRUTHÈME.

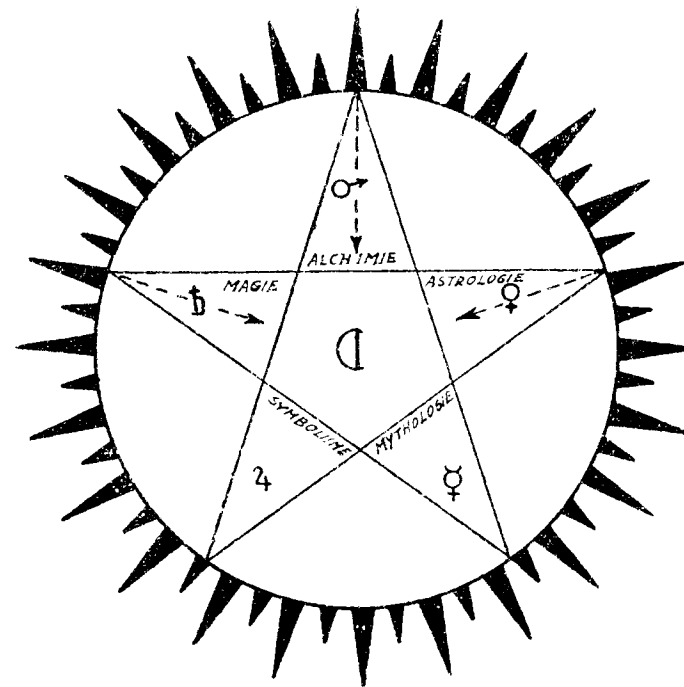


Fig. 7

DEUXIÈME CHAPITRE

LA POLYGRAPHIE ENIGMATIQUE

de Jean TRITHEME

Jean Trithème est un de ces anciens auteurs, qui conservent à nos yeux, une valeur dont on ne sait au juste en quoi elle consiste, mais qu'on se plaît à reconnaître importante. Il fut le maître de Cornélius Agrippa et de Paracelse — ceci suffit amplement pour le doter d'une renommée incontestable.

G'était un allemand de Rhénanie. A vrai dire, il s'appelait Johann von Tritenheim, étant né à Tritenheim près de Trèves en 1462. Il entra dans les ordres à l'âge de vingt ans, au monastère bénédictin de Spanheim et en devint abbé l'année suivante — par le fait d'ailleurs d'une surprise de scrutin dans l'élection. Il mourut en 1516 — juste quatre ans avant la Réforme de Luther.

Il écrivit près de 150 ouvrages — plus ou moins copieux dont, seuls, trois ont de l'importance au point de vue des Sciences Secrètes. Presque tous sont, en effet, des études religieuses ou historiques dont l'intérêt est très secondaire. Mais ces trois ouvrages, plus abondants que la plupart de

ses écrits, démontrent à quel point il avait pénétré dans le Grand Aréopage (1).

Cependant, si l'on n'y prend garde, ils paraissent n'en faire qu'un seul — ils procèdent de la même idée.

•

Le premier — *La Stéganographie* —, il l'écrivit en 1500 quelque temps avant de quitter le Monastère de Spanheim pour prendre la direction de l'abbaye de Wurtzbourg en Bavière.

Aucun travail n'est plus curieux, ni plus étrange quand on l'a approfondi. Il s'agit — comme le titre, tiré du grec l'indique — d'une méthode d'écriture secrète. Dans la série des moyens cryptographiques que l'on connaît, la Stéganographie apparaît exceptionnelle : elle est soupçonnée par les spécialistes, mais si peu connue, que certains documents, écrits suivant les formules et les codes donnés, demeurent encore, après de multiples siècles, sans être déchiffrés.

Or cet ouvrage comporte trois parties. La première est consacrée aux Formules selon lesquelles se dissimule un texte de réelle importance, parmi un autre qui n'a guère l'apparence d'en avoir, ou qui a un objet tout à fait différent et qui, toujours, est destiné à tromper le lecteur. La seconde, complète la précédente par des codes alphabétiques qui, s'ajoutant aux Formules, rendent absolument indéchiffrable le texte secret. L'ensemble, ainsi, constitue ce qu'on appelle le *Stéganogramme* — rédaction fallacieuse contenant des phrases uniquement lisibles par celui qui connaît la méthode.

Mais les formules sont numérotées de 1 à 32, — ce qui les met au nombre de 33 en comprenant la formule du numéro zéro, — que Jean Trithème ne mentionne naturellement pas parce qu'elle est trop simple, trop vite déchiffrée, et par conséquent inapplicable.

(1) La biographie très complète de Jean Trithème a été publiée en 1721, à Nuremberg par Wolfgang Ernst Heidel de Worms.

Jusqu'à la formule 31, l'auteur a su donner des explications suffisantes — quoique d'une façon bien détournée — pour que la méthode soit pratique. Mais, arrivé à la formule 32 — la trente-troisième si l'on compte bien — il a cessé d'être à peu près clair. L'exposé de cette formule correspond cependant à la troisième et dernière partie (le troisième livre) de l'ouvrage; on n'y trouve qu'une liste de chiffres sans indications.

On pourrait croire que son imagination était à ce moment épuisée ou bien que l'intérêt de cette formule ultime était tel qu'il fallût la tenir absolument à l'écart pour qu'on ne la comprenne pas.

Mais Jean Trithème en 1506 — six ans après avoir terminé son travail — a écrit la *Polygraphie*; et, dans la préface qu'il y a consacrée, il dit explicitement qu'il l'a imaginée en « travaillant à la continuation et parachèvement du troisième livre de cette œuvre ».

Alors, la Stéganographie se double de la Polygraphie. Mais si la première est déjà curieusement fondée sur une Science qu'à bon droit on doit dire la Haute Science, la seconde se réfère à la Clef Universelle des Sciences Secrètes.

En un sens donc, Jean Trithème, a donné là, un modèle d'hermétisme. Le lecteur, peu averti, confiant d'ailleurs dans le sens apparent de l'ouvrage, prendra la Polygraphie pour un développement du *second livre* de la Stéganographie — c'est-à-dire une extension des codes alphabétiques. Alors que ces codes n'étaient en Stéganographie, qu'un nombre de 21 — trois fois sept —, ils deviennent 376 auxquels s'ajoutent 147 d'abord, puis 132 autres, avec 10 supplémentaires. Le tout s'accompagnant de divers jeux de lettres de caractère bizarre et de deux fois douze listes de chiffres.

Cela a bien l'air de compléter la Stéganographie.

**

Pourtant, à la fin de la préface de la Polygraphie (1)

(1) Gabriel de Collange a donné une traduction française de la Polygraphie éditée à Paris en 1561. Cette traduction est exacte; son auteur donne d'ailleurs des preuves de connaissances profondes.

on lit: « Les Mystères, contenus ici, sont couverts et cachés sous certaines énigmes, de manière que les secrets des *Nocticoles* (de ceux qui aiment l'obscurité) ne soient aucunement manifestés ni compréhensibles aux *Baccheïens* » (ceux qui s'énivrent de rêveries comme le font les disciples de Bacchus avec du vin).

C'est en ce sens qu'il y a une suite à la Stéganographie; car on voit, en la même préface, quelques lignes auparavant, ceci: « Donc cette œuvre de Stéganographie demeure occulte et dissimulée dans les ténèbres ».

Après quoi Jean Trithème écrit le *Traité des Causes Secondes* (originellement de *Septem intelligentiis orbem moventibus* — « des sept intelligences qui gouvernent le monde »). Car ayant constitué, primitivement, trois fois sept codes alphabétiques, il éprouvait le besoin d'expliquer son septenaire.

Son œuvre ésotérique est bien complète. Les trois ouvrages procèdent de la même pensée: appliquer la Clef Universelle des Sciences Secrètes de telle façon que, si l'on en a quelque aperçu, on puisse la découvrir entièrement.

Par là Jean Trithème est le créateur de l'Hermétisme que déployèrent — à la suite de Cornélius Agrippa et de Paracelse, tant d'auteurs, Alchimistes ou Rose-Croix, dont on ne peut saisir le sens qu'en connaissance de cause.

La *Stéganographie* n'est qu'une méthode pratique d'écriture secrète, mais selon les Décans du Zodiaque et les Heures Planétaires. Il y a, en effet, 32 formules qui, avec la préalable et non mentionnée (formule zéro), font 33; c'est une application du nombre 36 avec suppression de trois points. Les Codes alphabétiques sont bien 21 et ainsi trois fois sept: mais trois autres s'ajoutent qui, tout en n'ayant pas rigoureusement le caractère alphabétique, sont du même genre: cela fait 24, autant que d'heures dans une journée. Puis, toutes les règles à observer pour utiliser soit les formules, soit les codes, se trouvent présentées sous la forme de grimoires magiques. Pure tromperie! — qui a failli donner lieu à une accusation de magie, laquelle, à l'époque, eut été bien dangereuse, surtout pour un bénédictin. Mais de cette manière, Jean Trithème fait comprendre quelle valeur peuvent avoir les grimoires, et il ouvre toutes les portes de la Haute-Magie.

Il a donc parfaitement raison de dire que la *Stéganographie* « est occulte et dissimulée dans les ténèbres » (1).

**

Dès lors, la *Polygraphie* développe ce procédé hermétique. Elle montre d'autres alphabets secrets — qu'on dirait établis pareillement à ceux des codes de la *Stéganographie*. Pas du tout; on y voit 24 lettres, alors que les précédents n'en avaient que 21; ils sont 376 au lieu, simplement, de 24 en tout.

Or 376 c'est 360 plus 16. Ceci veut dire que pour raisonner de ces prétendus alphabets, il faut partir du point situé à 16 degrés sur la circonférence (à 16° du point *gamma*).

Puis 147 c'est 144 plus 3, ou 12 fois 12 plus 3, — ou encore 2 fois 72 plus 3. Mais peu de gens ont réfléchi sur l'intérêt que représente la disposition de deux fois 72.

En tout cas, ces adjonctions — de 16 à 360 et de 3 à 144 — répondent bien à la façon dont il est dit dans la préface, que « les Mystères contenus ici, sont couverts et cachés sous certaines énigmes ».

Néanmoins, ensuite, le nombre 10 n'est point altéré et la raison en est que, du moment que Jean Trithème veut faire ressortir les nombres pour indiquer la Clef Universelle, il ne peut pas décemment défigurer la série décimale. On n'y comprendrait plus rien et — soyez-en sûr — il cherche à être compris, peut-être pas de tout le monde, mais de certaines personnes dont quelqu'une, au moment voulu, saura bien rendre public ce qu'il a caché.

Aussi voit-on finalement apparaître le nombre 132. Prenez-le comme un degré de la circonférence et vous serez à 12° du Lion. C'est bien voisin de ce que dit Saint Jean dans son Apocalypse quand il est question du *vice-lion de la Tribu de Juda*, c'est-à-dire de l'étoile *Régulus* dont le nom en latin signifie bien « Vice-Roi ».

(1) Le mot *Stéganographie* est tiré du grec; il veut dire « écriture secrète »; mais il faut l'interpréter comme une manière cryptographique qui repose sur des secrets à découvrir dans la méthode donnée.

Ne trouvez-vous pas que ce premier contact avec la Polygraphie entrebaille certaines portes jusqu'ici bien closes?

Ne voyez-vous pas aussi combien il est utile d'avoir quelques notions de ce qu'on appelle l'Astrologie?

*

Polygraphie, selon le grec, signifie exactement « composition de beaucoup d'ouvrages » (1). Comme l'expression trompe au premier abord! Parce que l'ouvrage forme une suite à la méthode d'écriture secrète et aussi parce qu'il n'y a que des sortes de codes alphabétiques, on pense qu'avec tous les tableaux qui s'y trouvent, on pourra « écrire beaucoup en secret ». Certes, ceci demeure vrai. Mais ce n'est pas ce qu'il faut entendre.

Par *Polygraphie* Jean Trithème veut dire « qu'il y a beaucoup d'ouvrages à composer sur les indications qu'on voit ». Ces ouvrages exposeraient la Clef Universelle dans tous ses détails. Et cela est quasiment immense!

Dirais-je ici, que les seules notes à ce sujet pèsent près d'une tonne? On ne le croirait pas. — C'est pourtant exact. Le seul développement du nombre 24 — un des plus simples après le nombre 12 — ferait déjà une petite bibliothèque d'une trentaine de volumes!

Qu'on juge alors, de l'importance de la Polygraphie. Le mot est juste — peut-être même trop juste.

Mais une question se pose qu'il est nécessaire de tirer au clair, avant tout : pourquoi Jean Trithème a-t-il écrit son œuvre?

Nous n'avons pas à demander la raison qui l'a incité à dissimuler la Clef Universelle. On la saisit fort bien puisqu'il s'agit de Sciences Secrètes.

Nous n'avons pas non plus à rechercher comment il a pu parvenir à posséder cette clef. Ceci relève du travail per-

(1) Chassang, Dictionnaire « grec-français ».

sonnel, — car, muni d'indications suffisantes, de quelque persévérance et aussi d'une certaine orientation de la nativité, un être humain, exceptionnel sans doute, mais pareil comme moyens intellectuels à tous les autres, doit arriver, en employant plus ou moins de temps, à refaire exactement la Clef.

Ce qui peut surprendre, c'est que Jean Trithème n'avait que 38 ans quand il écrivit la Stéganographie. Cependant, son biographe (1) raconte que, tout enfant, il reçut les leçons en secret d'un maître qui « savait lire les écritures ». Ce sont des Ecritures Saintes dont il s'agit. Le biographe circonspect, quoique fort averti, très imbu également de la manière dissimulatrice qu'emploie Jean Trithème dans ses œuvres, le laisse parfaitement entendre. Dans ces conditions ce jeune bénédictin n'était pas un novice en la matière; il n'ignorait rien de ce dont il ne voulait pas que tout le monde sache.

Mais s'il tenait à garder secrets les principes fondamentaux de la Vérité, quel dieu malin l'a donc poussé à écrire sur ce sujet?

Il aurait pu fort bien n'en rien dire. Nul n'avait besoin de savoir qu'ils existaient. Ses disciples auraient suffi à en transmettre la Tradition.

Assurément. Toutefois est-on certain qu'à travers les âges — depuis lui jusqu'à nous, c'est-à-dire depuis 442 ans — ces principes fondamentaux, peu nombreux dans leur essence, n'auraient jamais été altérés? Nous le voyons bien aujourd'hui où l'on peut hardiment affirmer que personne ne les connaît complètement et que ceux qui les ont encore dans la mémoire, les présentent d'une façon si déformée qu'ils ne peuvent guère être utilisables.

*

**

Or, les indications, données dans la Polygraphie, sont de six catégories :

— 376 ou 360 + 16,

(1) Ernst Heidel.

- 147 ou $(2 \times 72) + 3$,
- 132 ou $(2 \times 60) + 12$,
- 10 ou 2×5 ,
- 8 ou 2×4 ,
- 24 ou 2×12 .

Mettant à part ce qui, dans les trois premières catégories, est ajouté pour dérouter quiconque voudrait résoudre l'énigme, et laissant de côté les multiplications pareillement destinées à tromper, on trouve les nombres :

- 360 c'est-à-dire la circonférence divisée en degrés;
- 72 représentant les Génies Magiques;
- 60 nombre peu étudié, mais très important;
- 5 base de numération décimale et de l'arithmétique;
- 4 expression du carré et de la croix simple;
- 12 répondant au Zodiaque.

Tous ces nombres sont des diviseurs de 360.

Mais ceux qui ont été ajoutés pour dérouter un chercheur dans les trois premières catégories, sont :

- 16 correspondant à autant de figures géomantiques,
- 3 exprimant le triange,
- 12 concordant avec autant de signes du Zodiaque.

Les trois dernières catégories ne comportent aucune adjonction de nombre à ceux qui se trouvent mentionnés.

Or, il y a là, tout ce qu'il faut pour constituer la Clef Universelle — par les nombres. Car cette Clef est numérique et, en ce sens, elle se conforme à ce qu'à dit Platon : « Le nombre est la Loi et la Règle de tout l'Univers ».

Nous sommes donc obligés d'examiner ces nombres.

Remarquons que 360 et 72 sont divisibles par 8 — dont le double est 16. D'autre part, 60 et 12 sont divisibles par 4 — qui est la moitié de 8. Tandis que 3 et 5 sont des nombres premiers.

Nous les classons alors ainsi, par ordre de croissance :

- Multiples de 4 = 12 et 60
- Multiples de 2 fois 4 = 72 et 360

- Multiples de 4 fois 4 = 16
- Nombres premiers = 3 et 5,

Mais nous constatons que 12, 60, 72 et 360 sont divisibles par 3. Donc avec le multiplicateur 4, il faudra tenir compte du multiplicateur 3. Celui-ci est aussi indiqué par Jean Trithème, mais d'une façon dissimulée pour des raisons qui vont être expliquées plus loin (1) : le multiplicateur 3 a un caractère, en quelque sorte, implicite au départ de l'exploration qui conduit aux portes du Temple.

Nous avons, en plus, le nombre premier 5 que nous trouvons comme diviseur dans 60 et 360 — de sorte que $60 = 5 \times 12$ et $360 = 5 \times 72$; ce qui nous montre le rôle que peuvent tenir, pour en constituer d'autres, les nombres 12 et 72, celui-ci étant multiple de 9 (ou 3 fois 3) comme 360.

Il y a, là, une combinaison extrêmement intéressante qui ne demande pas grand effort pour se comprendre et qui ne peut être due au hasard ou à la fantaisie. Si la mathématique entrainait dans les préoccupations de Jean Trithème quand il a écrit la *Polygraphie* — après la *Stéganographie* du reste, — on ne peut attribuer au hasard ou à la fantaisie, la façon dont il a disposé son ouvrage.

Depuis longtemps, j'ai fait observer qu'en présence d'un texte ou d'un assemblage quelconque de signes, la première chose à faire était de compter. Mais il faut dire aussi que compter, sans savoir à quoi correspondent les nombres que l'on trouve, ne sert de rien si l'on ne connaît pas la valeur scientifique de ces nombres. J'entends par valeur scientifique ce que représente d'une façon absolue chaque nombre — indépendamment de ce qu'il peut exprimer comme quantité dans un calcul. C'est une notion mal connue à vrai dire — même des mathématiciens. Rien d'étonnant, par conséquent, que cette recommandation répétée si souvent, n'ait pas donné autant de résultats qu'il fallait en attendre.

Mais nous sommes ici pour avoir tous éclaircissements.

Or, il est indéniable que la Stéganographie et la Poly-

(1) Voir le chapitre IV.

graphie sont des systèmes établis sur des nombres qui — essentiellement — constituent la base des principes fondamentaux des Sciences Secrètes.

Compter, en l'espèce, ne fait pas que révéler l'intérêt de ces ouvrages — mais l'importance aussi de Jean Trithème, lui-même.

**

Sans aller chercher toutes les raisons scientifiques de ces nombres que nous venons de repérer, et faisant simplement appel à ce que nous savons, d'après les lectures de divers ouvrages anciens — aujourd'hui vulgarisés —, nous nous apercevons que « les Traditions » sont largement évoquées.

Quand il est question de 376, nous voyons qu'à la conférence *traditionnellement* subdivisée en 360 degrés, s'ajoute le nombre 16 et qu'ainsi sont signalées les 16 figures traditionnelles de la géomancie. Certes, on pourrait se demander ce que la géomancie — moyen divinatoire — vient faire dans un ensemble que nous allons raisonner scientifiquement, c'est-à-dire d'une façon positive. Mais il faut se dégager de toute idée préconçue et penser que, si telle ou telle pratique dérivée des Sciences Secrètes a fait l'objet d'une superstition peu légitime ou difficilement admissible — ce n'est pas un motif pour qu'elle soit dénuée de fondement rationnel.

La géomancie a été fort mal étudiée, dans les temps modernes. Les chercheurs se sont heurtés, là, à des secrets extrêmement dissimulés: ils n'ont pas pu les percer. Il en résulte qu'aujourd'hui on ne sait guère à quelle conception se rapporte ce curieux assemblage de points — que, suivant la dénomination tirée du grec, on croit primitivement tracés sur le sol par un devin habile et à l'aide desquels, d'après un procédé très simple, se constituent des figures portant des appellations dont le sens est aussi vague que leur interprétation. La géomancie, pourtant, a une impor-

tance considérable : elle est le complément indispensable de l'Astrologie. Elle sert à distinguer la répartition des objets sur l'horizon qu'on examine : ses figures ont un caractère *spatial*.

Jean Trithème devait mentionner le nombre géomantique 16.

Il devait aussi rappeler le nombre 72. S'il le présente sous la forme de deux fois 72, — c'est-à-dire 144, — auquel il ajoute 3, on doit en voir la raison dans le fait que $2 \times 72 = 12 \times 12$. Mais 7 est un nombre premier qui ressort de la projection linéaire de 12 sur le diamètre. Quoique ce soient là des considérations dans lesquelles nous entrons tout à l'heure (1), nous devons poser, pour l'instant, que 72 se compose de 6 fois 12 et que son double 144 est le carré arithmétique de 12; puis retenir que 7 a un rapport avec 12, sans qu'on l'aperçoive au premier abord.

Ainsi, il y a trois ordres d'idées dans les indications fournies : celui de 72 qui répond au nombre *traditionnel* des Génies qu'on emploie en Magie, — celui de 12 au carré qui relève de la disposition cartésienne (2) des tables précisant les *traditions* en Astrologie, — et implicitement celui de 7 dont procède la succession, pareillement traditionnelle, des signes planétaires, usités à la fois en Magie et Astrologie.

On reconnaîtra que ces ordres d'idées étaient indispensables à indiquer.

**

Tout autant devaient l'être les repères ressortant de ce nombre 132 qu'il présente de telle manière qu'un chercheur — même assez averti — risque fort de s'égarer. Prendre 132, comme nous l'avons fait déjà pour un degré de la conférence, rentre dans cette façon de voir dont on doit tenir compte, parce qu'elle conduit à penser que tous les

(1) Voir le chapitre IV.

(2) Pour les expressions techniques : *projection linéaire, dispositions cartésiennes* et tous autres du même genre qu'on trouvera ci-après, voir le *Glossaire explicatif*.

nombres utilisés par Jean Trithème ont un sens, indépendamment de la décomposition qu'on doit en faire pour dégager les principes numériques constituant la base de cette Clef Universelle. Le chiffre 132 — qui est un chiffre et non pas un nombre (1) — reporte à 12 degrés du signe zodiacal du Lion. Nous parlerons du signe du Lion quand il sera question de comprendre le Symbolisme des anciens auteurs (2).

Considérer aussi 376 comme conduisant, par $360 + 16$, à 16 degrés du signe du Bélier procède de la même idée. Le degré 16 du Bélier a son importance, quoique différente de celle qu'on vient de signaler (3).

Mais 132 c'est $120 + 12$ et alors 120 vaut deux fois 60. Le nombre 60 a des propriétés bien curieuses. Il a, de la sorte, une importance primordiale. Et celle-ci est tellement considérable que, dans l'antiquité et au Moyen-Age où, j'en ai la certitude, beaucoup d'initiés l'ont connu, nul n'a osé en parler, nul n'y a fait allusion — sinon d'une manière si discrète qu'elle passe inaperçue.

Or, ne serait-ce que par cette indication, la Polygraphie de Jean Trithème devient précieuse.

Ce nombre de 60 est positivement celui qui renferme le secret de la Clef Universelle. Il permet de la manœuvrer et ainsi d'ouvrir toutes les portes qu'on rencontre dans cet édifice que nous avons appelé, figurément, le Temple de la Haute-Science. Il constitue l'essence de la Tradition.

Il n'en est pas de même des nombres 10, 8 et 12. La série décimale n'a de *traditionnel* que parce qu'elle se trouve usitée depuis des temps immémoriaux en tous pays et, si elle a son mystère, celui-ci réside dans le fait que les philosophes hésitent quand il s'agit de lui donner une origine. Le nombre 8 est celui de la rose des vents, bien connue et *traditionnelle* en un sens, parce que les navigateurs l'emploient, malgré certains novateurs, qui veulent inconsidérément tout rapporter à notre système métrique, s'efforçant de faire adopter une subdivision de la circonfé-

(1) Voir la distinction entre les chiffres et les nombres dans le chapitre IV.

(2) Voir le chapitre X.

(3) Voir le chapitre IV.

rence en 400 grades pour coter les quarts de 90 degrés par centièmes. Et, quant au nombre 12, tout le monde sait qu'il est *traditionnellement* astrologique à cause des signes du zodiaque — astronomique même en un sens, parce qu'il y a le calendrier avec ses 12 mois.

On voit que ni 10, ni 8, ni 12 ne devaient être altérés par l'adjonction d'aucun autre nombre, — si Jean Trithème voulait qu'ils constituent, avec les précédents des indications utiles.

*

**

Mais il y a le nombre 24 qui, dans la Polygraphie est déployé avec une profusion intense, — évidemment destinée à faire perdre de vue son importance. Car le procédé qui consiste à étaler ce qu'on veut cacher — et dont Edgar Poe s'est servi dans son célèbre conte intitulé « *La Lettre volée* » — a toujours été celui que les anciens auteurs, traitant des Sciences Secrètes, ont le plus couramment employé.

Ce nombre de 24 divise *traditionnellement* les heures du jour. Au fond, personne ne s'est jamais inquiété de savoir pourquoi. On pense qu'il s'agit d'une habitude et on n'y prête pas davantage attention.

Quand on aperçoit, dans la Polygraphie, une foule d'Alphabets comportant 24 lettres, on ne s'y arrête pas spécialement. Certes, avec quelque perspicacité, on remarquera bien que ces alphabets de 24 lettres sont un peu différents de ceux qui se trouvent dans la Stéganographie et n'ont que 21 lettres.

Cependant, on peut supposer quelque fantaisie.

Il n'y a jamais de fantaisie chez ces auteurs — dont on devrait toujours se rappeler que le savoir est extrêmement profond.

Si ce nombre de 24 a été substitué à celui de 21, c'est qu'il y a une raison. Elle est très facile à voir : les 21 lettres des alphabets de la Stéganographie correspondent bien, à des signes graphiques que dans une écriture secrète, il faut utiliser, selon sa méthode; mais les 24 lettres des alphabets de la Polygraphie sont des repères destinés à

faire comprendre comment on doit raisonner des indications fournies.

Le nombre de 24 peut s'entendre comme constitué par 2 fois 12. En ce cas, il faut convenir que toute tranche de 30 degrés de la circonférence que caractérise un signe zodiacal, se trouve divisé en deux parties.

Je vais appeler *cadre dodécagonal* cette tranche de 30 degrés qu'en général on dénomme *signe*, — ceci pour la clarté des explications parce qu'un signe c'est réellement la marque par laquelle on distingue la tranche en question, et il peut y avoir confusion quand on parle de celle-ci en l'appelant signe.

Or, lorsqu'on a placé à égale distance les uns des autres sur une circonférence, tous les *signes* du Zodiaque, on a un polygone de 12 côtés, et ensuite à tous les 15 degrés du cercle, un sommet d'un autre polygone qui a 24 côtés. L'expérience est facile à faire — enfantine même — il suffit d'un compas.

Mais on conviendra, alors, que l'on a constitué des *demi-cadres dodécagonaux* et que le signe placé en tête du premier degré — signe qui sera Bélier, Taureau, Gémeaux, etc. — quoiqu'il caractérise l'ensemble des 30 degrés, ne fait nullement ressortir la différence qui peut exister entre le premier et le second demi-cadre.

Il s'ensuit qu'à la réflexion on s'aperçoit que ce nombre 24 — incontestablement dérivé de 12 — doit avoir un caractère propre.

Et voici que ce caractère va apparaître comme ayant été utilisé — avec une astuce particulière — par les anciens. Dès lors, on apercevra le nombre de 24 comme *éminemment traditionnel*. Même sera-t-on obligé de convenir qu'en fait de tradition son intérêt est *essentiel*.

Saint Jérôme — qu'on ne soupçonnerait pas être un éso-tériste — mais, dont la traduction de la Bible en latin, appelée « la Vulgate », fait autorité auprès des plus ultramontains catholiques, — saint Jérôme, qui est un « Docteur de l'Eglise » universellement respecté, fait remarquer dans sa fameuse *Préface Galéatique* constituant le portique de son œuvre, que les lettres de l'alphabet hébreu, comme celles de beaucoup d'autres alphabets et comme les « livres Bibliques » dont la valeur est *canonique*, sont au nombre de 22.

Ceci, — tous les chercheurs le savent — relève de la *Kabbale*.

La Kabbale est hébraïque parce que des Juifs seuls paraissent en avoir parlé au Moyen-Age, mais on s'est bien aperçu que le Christianisme, du moins en ses débuts, en avait largement profité. Or, elle se fonde principalement sur l'existence de 22 lettres et sur toutes les considérations qu'on en tire.

Et le même saint Jérôme, toujours dans la-dite *Préface Galéatique* conseille d'accorder le nombre de 22 avec le nombre de 24. Il le dit d'une façon assez précise, mettant en cause l'Apocalypse de saint Jean; il rappelle qu'en ce texte, sur lequel on a beaucoup rêvé, et duquel on n'a rien tiré au clair, se trouvent mentionnés « 24 vieillards » à qui l'on doit appliquer les 22 lettres de l'alphabet hébreu, par conséquent, les 22 textes bibliques.

C'est énorme !

Toute la manière véritable de *savoir lire* dans l'Ancien Testament de la Bible doit en ressortir.

Donc, lorsque Jean Trithème montre des alphabets — qui n'ont rien d'hébraïque, mais se composent de 24 lettres — il prend le contre-pied de la proposition des Kabbalistes, il semble parler comme saint Jérôme et dire : voici le nombre 24, tâchez d'en dégager le nombre 22 pour comprendre.

Il indique nettement la Clef Universelle.

**

Dégager 22 de 24 ne présente aucune difficulté. Lorsqu'on a tracé sur le papier une circonférence et qu'on l'a divisée en 12 parties, puis en 24 par la constitution de moitiés dans les cadres dodécagonaux, il y a donc *deux points* qui devront être considérés comme *vides*, alors qu'en chacun des 22 autres, se placera une lettre de l'alphabet hébreu. Si l'on a des alphabets de Jean Trithème, composés de 24 lettres, il faudra — pour conformité avec ce qui a été géométriquement fait — considérer comme *relatives au vide* deux lettres se rapportant aux points où l'on n'a pu en mettre quand il s'agissait de l'hébreu.

Toute la question, alors, est de savoir :

1° — où se placent dans l'alphabet hébreu les points vides.

2° — Quelles sont les lettres qui, dans les alphabets de Jean Trithème y correspondent.

Deux problèmes à résoudre.

Je dois dire, ici, que le premier de ces problèmes cache un secret d'une importance capitale. Certains connaissent une de ces solutions; mais il y en a plusieurs. La solution connue n'est, en général, communiquée qu'avec des précautions très particulières, destinées à conserver en l'espèce ce qui — à bon droit — est une *donnée traditionnelle*, à laquelle on attribue une valeur hautement précieuse.

Je m'en voudrais donc de chagriner des personnes très sincères qui, en gardant soigneusement par devers elles cette solution, croient perpétuer certains moyens d'ouvrir la toute dernière porte de ce Temple que j'ai figurément présenté et qui, de la sorte, s'instituent les garants de l'intégrité du Grand Arcane. Mais, la connaissance d'un moyen quelconque devant toujours se compléter de celle de s'en servir, il s'ensuit que de connaître une des solutions du premier problème ne suffit pas et qu'il faut, au surplus, savoir l'utiliser.

Or je n'ai pas l'impression que ceux qui ont gardé et gardent encore bien secrète cette solution, aient jamais su en tirer le profit qui convient. Ce n'était pas leur rôle, d'ailleurs; et l'on doit voir une preuve de leur sincérité dans le fait qu'ils n'ont jamais cherché à outrepasser leurs possibilités.

En cela ils accomplissaient un devoir — qui consistait à permettre au temps de s'écouler normalement pour amener le moment assigné où l'on pourrait parler à son aise des solutions de ce problème. Il ne s'agit pas, en l'espèce, d'arithmétique ou d'algèbre, mais de géométrie : c'est avec la règle et le compas que le problème s'analyse et se discute. Ainsi, il devient facile de voir que diverses solutions existent — j'entends des solutions utiles dans la compréhension alphabétique, — car autrement un simple raisonnement rapide fait ressortir que les positions de deux points par rapport à 24 autres, se trouvent très nombreuses.

Cependant les seules positions à retenir sont celles qui peuvent concorder avec la valeur de la césure établie par les vides dans l'ensemble d'un alphabet. Cette valeur n'est pas arbitraire, elle n'a rien à voir avec la lettre même de l'alphabet, elle dépend des considérations que représente chacune des lettres inscrites.

Ce qui fait illusion en Kabbale, et ce à quoi on n'a pas prêté assez d'attention, c'est que les lettres de l'alphabet hébreu n'ont pas, par elles-mêmes, de sens propre. Ce sont des *signes* — que l'écriture emploie assurément, mais qui, *en l'espèce*, n'ont aucun rapport avec les mots de la langue; ils sont uniquement présentés pour caractériser — et numéroté pour ainsi dire — les considérations qu'une étude de la figure géométrique, appelée polygone de 24 côtés, fait ressortir.

Alors, quand les Kabbalistes disent que ces 22 lettres se classent en *trois mères*, *sept doubles*, et *douze simples*, il ne s'agit pas des lettres en elles-mêmes, mais des considérations auxquelles les signes de ces lettres sont affectés.

On verra plus loin, comment les Kabbalistes ont raison et comment les Hermétistes ont pu illusionner leur lecteurs (1).

Retenons simplement — en ce moment — qu'une des trois « lettres-mères » est MEM en Hébreu (2), qui, pour prononciation, correspond à notre lettre M. Or, si nous nous reportons aux alphabets de la Polygraphie — qui sont tous pareils — nous voyons que la lettre M est douzième dans la liste. Nous la marquerons d'une croix pour indiquer qu'elle se réfère à un point *qui serait vide, s'il s'agissait de disposer les 22 considérations*. Puis, examinant bien ces alphabets fallacieux de Jean Trithème, nous relèverons que la dernière des lettres inscrites — *la vingt quatrième* — n'est nullement un signe alphabétique, mais tout bonnement le signe de la conjonction *et*, parangonné.

L'indication, alors, devient claire. Parmi les diverses solutions du premier problème posé, celle qu'il convient de

(1) Voir le chapitre IV.

(2) On trouvera dans le *Formulaire de Haute-Magie* les alphabets hébreux avec toute la série des correspondances traditionnelles utiles à connaître.

présenter consiste à placer les deux points vides en face l'un de l'autre sur un même diamètre.

Et, par le fait même, le second problème se trouve résolu.

C'est ce que montre le graphique ci-après (1).

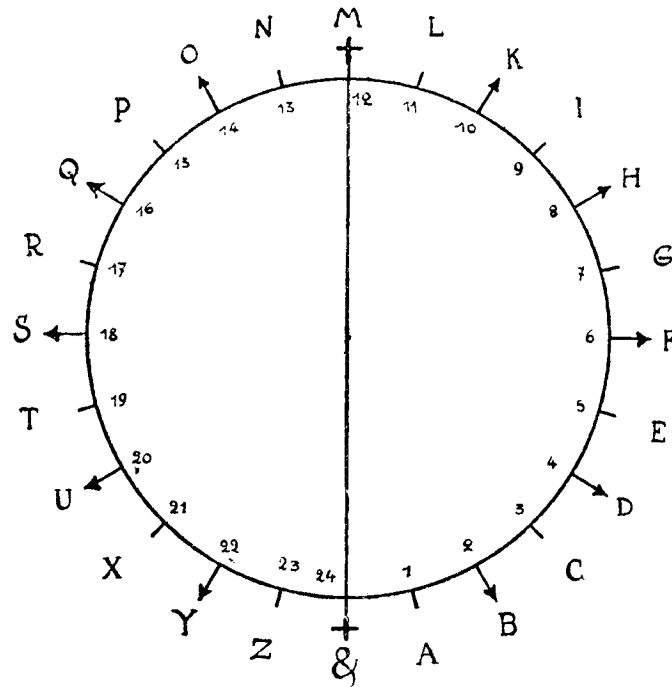


FIG. 8

Les alphabets de la Polygraphie sont, en toute évidence, combinés expressément; ils ne portent ni la lettre J ni la

(1) Le graphique est disposé selon la manière dont Jean Trithème a cru devoir présenter le nombre 24 sur une circonférence. Les numéros attribués aux lettres correspondent uniquement à la place de celles-ci dans un alphabet. Il est cependant possible que, plus tard, un lecteur de ce volume ayant poussé ses études au-delà du cadre des Sciences Secrètes, trouve que le numéro I n'est pas au premier sommet du polygone de 24 côtés, qu'il faille le considérer autrement.

lettre V, — sous prétexte apparemment que J et I, comme V et U se confondent dans les inscriptions romaines. Mais c'est une plaisanterie — parce qu'il ne s'agit pas de latin et que Jean Trithème, quoiqu'employant la langue latine selon la coutume de l'époque, n'hésite pas à donner ses exemples en allemand!

**

En regard de chaque lettre des alphabets, l'auteur montre des mots qui, d'après une règle de la Stéganographie, doivent servir à remplacer les lettres composant un texte que l'on veut écrire secrètement. Au lieu de dire, par exemple, Bonjour, on met, selon l'alphabet N° 360 : *paix* (B) — *béatitude* (O) — *sainteté* (N) — *jouissance* (J) — *béatitude* (O) — *joyeuseté* (U) — *miséricorde* (R); puis, adoptant une des 32 formules de la même Stéganographie, on compose avec ces mots une phrase ayant un semblant de sens. On se sert des mots qu'on a trouvés pour écrire quelque chose dans ce genre : « Ah! que Dieu donne la *paix* à ceux qui aiment la *béatitude*, qu'ils soient vénérés en *sainteté* et qu'ils éprouvent les *jouissances* célestes pour que la souveraine *béatitude* s'étende sur le monde; je serai alors plein de *joyeuseté*, ô mon Dieu *miséricorde*! » Cela ressemble à une prière; et ce n'en est pas une. Cela veut dire simplement « Bonjour »; car toute lettre qui constitue ce mot est séparée de sa voisine par un certain nombre d'autres mots qui sont destinés à tromper celui qui n'a pas le secret pour déchiffrer (1). C'est ainsi qu'à l'aide de « textes fallacieux », certains auteurs en ces époques lointaines, ont pu paraître très orthodoxes en matière de religion et transmettre des messages cryptographiques qui plaçaient les conceptions religieuses sur un plan bien différent de celui de la religion vulgaire. N'oublions pas que Jean Trithème fut le contemporain de Luther et que de toute évidence — en examinant soigneusement sa vie — il l'a certainement connu.

(1) L'exemple ci-dessus n'est qu'à la manière de ce que l'on peut faire avec la méthode de Jean Trithème. La formule, constituant le *texte fallacieux* avec l'alphabet n° 360, ressemble, mais n'est pas conforme à celles qui sont indiquées comme pratiques.

Voilà donc quelle est l'utilité pratique de la Stéganographie et de la Polygraphie (1).

Mais il ne s'agit pas de s'arrêter à ce point de vue utilitaire que l'auteur — comme tous les Hermétistes qui l'ont précédé et suivi — met en avant afin de masquer le principal de son œuvre. Il s'agit, au contraire, de pénétrer sa pensée directive afin de bien voir, ainsi qu'il le dit lui-même « les mystères contenus là, couverts et cachés sous certaines énigmes ».

Le traducteur français de la fin du xvi^e siècle — Gabriel de Collanges — l'a parfaitement saisi (2). Il déclare textuellement dans l'*Apologie* qui constitue une préface à sa traduction : « En tant que, pour avoir (quand le loisir me permettait) leu et veu ces admirables et divines œuvres, ay tellement quellement compris et entendu maints grands secrets et dogmates, desquels auparavant j'estois ignorant: chose qui m'a grandement instruit ».

Certains signes spéciaux que le personnage sur lequel manquent les renseignements, a cru devoir répandre, ceci delà, dans sa traduction (3), donnent à penser qu'il a effectivement compris quels étaient les grands secrets contenus dans la Polygraphie.

(1) L'exemple donné ci-dessus est approximatif; il est uniquement destiné à montrer le procédé imaginé par Jean Trithème. On ne saurait le prendre pour modèle. En fait, la Stéganographie est presque inconnue; elle n'a pas été traduite. L'ouvrage demeure sur les rayons des grandes bibliothèques de France et d'Allemagne dans son texte latin mélangé d'allemand. Il est positivement intraduisible, en raison de la façon singulière dont il est écrit. Assurément, il contient une méthode extrêmement curieuse de cryptographie; mais pour cette raison même, il ne peut être livré au public. La méthode a été reprise plus tard, par Francis Bacon; et, dans ces vingt dernières années, de hardis chercheurs se sont aperçus qu'elle cachait un secret dans les œuvres de Shakespeare. Aujourd'hui donc, on doit admettre que les drames célèbres qui sont attribués généralement à un simple acteur anglais, ont été écrits par ce grand philosophe et remarquable savant qui fut chancelier de la reine Elizabeth d'Angleterre et qui porte le nom de Francis Bacon (1561-1626).

(2) *Polygraphie et Universelle écriture cabalistique de M. I. Trithème abbé, traduite par Gabriel de Collange, natif de Tours en Auvergne; à Paris, pour Jacques Kerver demeurant en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Licorne, 1561, avec privilège du Roy.*

(3) Notamment sa devise, si bien faite, qu'il a paru nécessaire de la reproduire sur le frontispice de ce volume.

Ces secrets reposent principalement sur le nombre 24 dont les alphabets — lorsqu'ils sont disposés comme sur le graphique de la page 144 — font ressortir toute la valeur de l'œuvre.

Sans le nombre 24, polygonalement présenté —, il est impossible de se rendre compte de l'importance des autres nombres que nous avons précédemment mentionnés. On verra au chapitre suivant, comment 24 devient, en quelque sorte, la cheville ouvrière pour arriver à la compréhension claire de la Clef Universelle.

En ce moment, ce qu'il convient d'examiner attentivement, c'est comment la disposition alphabétique répond à des nécessités traditionnelles.

Nous posons d'abord — selon l'observation de saint Jérôme — que 22 n'est que 24 moins 2; par conséquent, présenter 24 lettres dissimule 22 points à considérer sur une disposition circulaire. Non pas 22 lettres cependant — car les alphabets sont latins et nullement hébreux. Ainsi, raisonnant de Kabbale, nous ferons abstraction de toute lettre caractérisant un des 24 points marqués sur la circonférence.

Cette observation se retiendra chaque fois que nous serons en présence d'un texte dont les subdivisions seront au nombre de 22 ou de 24.

Et alors, si le texte a 24 subdivisions — ce qui est rare — nous penserons que 22 points doivent principalement être retenus; tandis que, si le texte comporte 22 subdivisions — il faudra toujours les considérer comme étant prélevées sur un ensemble de 24.

Les textes comprenant 22 subdivisions — chapitres ou versets — abondent dans les écrits bibliques. Maints psalmes de David ont 22 versets. Les *Lamentations de Jérémie* sont détaillées en versets par les 22 lettres de l'alphabet hébreu. L'Apocalypse de saint Jean a 22 chapitres; l'Evangile de saint Luc aussi. Ailleurs, ce nombre de 22 est plus dissimulé; mais en Egypte, dans l'Inde, en Chine — où les alphabets de 22 lettres étaient tronqués, ou dilatés, pour les tenir plus secrets, — on n'a jamais ignoré la haute importance du nombre 24 diminué de 2.

Jean Trithème devait nécessairement le mettre en vedette.

**

Or, on a beaucoup écrit sur la Kabbale des 22 lettres. Les Kabbalistes juifs qui, à la suite de Simon ben Jokaï, l'auteur présumé du *Zohar* au II^e siècle de notre ère, se sont plu à traiter la question, l'ont positivement noyée, alors qu'elle est en somme assez simple, sous un flot de considérations métaphysiques, alambiquées et diffuses, où l'on trouve de quoi nourrir ses rêves, mais fort peu de substantielle raison. Il se comprend fort bien qu'Adolphe Franck, au XIV^e siècle, dans son ouvrage sur la Kabbale qui fait autorité dans les milieux universitaires, se soit montré sévère à l'égard des assertions de ses corréligionnaires du Moyen-Age et des temps modernes.

Dans ces conditions, la Kabbale est lettre morte. Quand on en parle, on s'en tire avec un assemblage de mots dont on se gargarise sans autre profit que de se donner l'air d'un savant.

Plus subtil a été Jean Trithème. Il s'est bien gardé de discourir sur la Kabbale. Sachant, autant que tous les Kabbalistes d'ailleurs, à quel point et pour quelles raisons, il fallait éviter de divulguer les secrets qui y sont contenus, il a préféré étaler au grand jour — à chaque page presque de sa Polygraphie, — le nombre 24.

Personne ne voit qu'il s'agit du nombre 22 et ainsi de Kabbale.

Mais quel est le mystère de ce nombre 22 ?

Les Kabbalistes l'ont dit — et c'en est devenu un précepte traditionnel : il y a parmi les 22 lettres de l'alphabet hébreu, *trois mères, sept doubles, douze simples*. Nous l'avons déjà rappelé. Et il n'y a pas autre chose.

Cependant, il faut savoir ce que cela signifie ?

Si les 22 lettres hébraïques ne servent, en l'espèce, qu'à distinguer des points sur un ensemble de 24, c'est cet ensemble qu'il convient de considérer d'abord.

Or les diviseurs de 360 sont au nombre de 22.

Certes, en comptant bien, on en trouve 24. Mais parmi ces diviseurs il y a les nombres 1 et 2; ceux-ci ne peuvent pas être retenus. La raison en est extrêmement simple : ni

le nombre 1, ni le nombre 2 n'existent sur une figure polygonale, il n'y a pas de polygones de un ou de deux côtés.

Vous voyez que ce mystère de la réduction de 24 à 22 se révèle, en somme, de lui-même.

Dans ces conditions, chacun des 22 diviseurs arithmétiques de 360 doit s'entendre comme représentant une figure polygonale — un polygone régulier. Ainsi, quand on dira 24, il s'agira du polygone de 24 côtés.

Ceci peut paraître, au premier abord, un artifice mathématique et rien ne semble autoriser à penser de la sorte. Car, objectera-t-on, la Kabbale est littérale et concerne des lettres, dont on veut bien admettre qu'elles représentent des nombres; néanmoins, les nombres sont arithmétiques et ne se rapportent nullement à la géométrie.

Ces objections résultent d'un fait — qui échappe généralement et qui, au point de vue qui nous occupe comme aussi au point de vue purement philosophique, a un caractère capital.

La notion de nombre est vague. Rien de plus curieux d'ailleurs, car les nombres nous sont extrêmement familiers. Mais précisément parce que nous nous en servons constamment, nous ne savons plus ce qu'ils sont. Nous y voyons une « collection d'unités » représentatives de quantités, toutefois de quantités si variées que nous dotons le nombre de la qualité abstraite.

Certes, en soi, le nombre est une abstraction. Cependant une question se pose, — qui fera bondir les philosophes — est-ce que les abstractions ne peuvent pas se figurer elles-mêmes? C'est là où git toute la différence qui existe entre la manière de voir des ésotéristes et celle des autres.

Or le nombre se représente fort bien. La géométrie — qui n'est que l'expression de la Raison humaine — permet de représenter chaque nombre. De la sorte, on sait *expérimentalement* ce qu'il est.

Par la suite, on peut s'en servir pour le calcul et ne plus considérer que sa qualité abstraite. Le chiffre, alors, servira à le signaler. Mais le chiffre et le nombre sont deux choses distinctes, — parce que le chiffre va souvent servir à la *cotation* des choses et qu'on l'emploiera comme numéro.

Et la preuve que les Kabbalistes connaissaient à fond

cette question se remarque dans leur assertion bien connue qu'il faut rétablir de la façon suivante :

Parmi les 22 nombres, figurés polygonalement, qui divisent 360 il y en a trois qui se rapportent à des figures qui ont le rôle de mères, sept autres qui se réfèrent à des figures dont la représentation géométrique a un caractère double en raison de l'application de deux méthodes pour en distinguer les sommets, la première leur étant particulière et la seconde dérivant de celle appelée simple, et douze enfin qu'on peut considérer comme simples à cause du moyen facile de caractériser leurs sommets.

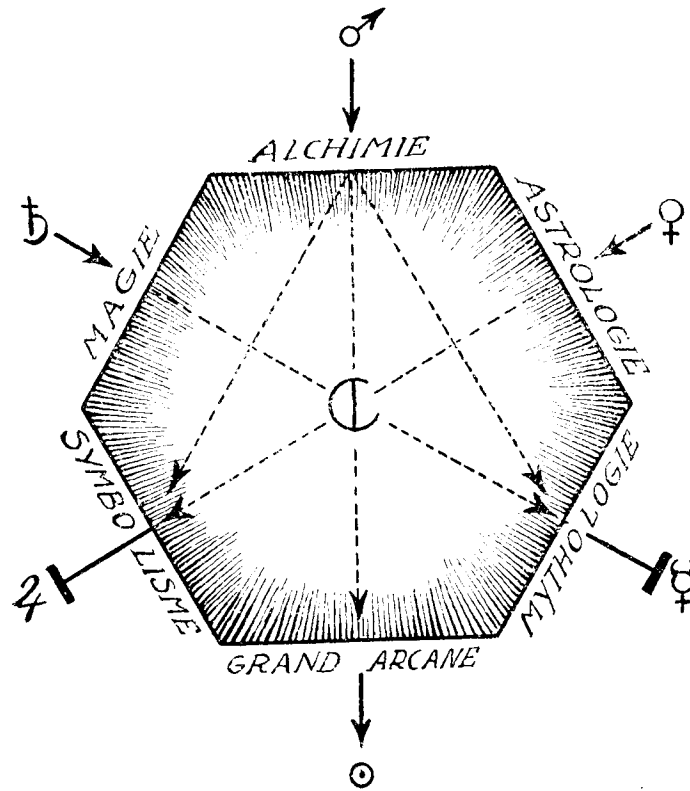


FIG. 9

Mais, alors, pourquoi le nombre 360 — qui divise la circonférence — est-il celui qui commande cette manière de voir ?

A cet égard, les mathématiciens se perdent en conjectures.

Cependant tel est le fond de l'énigme proposé par la Polygraphie de Jean Trithème.

TROISIÈME CHAPITRE

EXPOSE de la CLEF UNIVERSELLE DES SCIENCES SECRETES

Reprenant pour un instant la description imagée des études qu'on peut faire au sujet des Sciences Secrètes, nous nous rappellerons qu'il a été dit que, sur la voie de la Magie, se trouvaient neuf portes, sur celle de l'Alchimie quinze et sur celle de l'Astrologie quarante-cinq.

Ce sont là effectivement des entrées en des considérations qui doivent s'envisager, s'étudier et s'approfondir si l'on veut avancer.

Mais ces entrées sont, chaque fois, plus ou moins difficiles, parce qu'elles ne se trouvent possible qu'à l'aide de moyens qu'on n'a généralement pas sous la main.

Si donc il y a une Clef Universelle, celle-ci doit ouvrir toutes les portes, quelque voie que l'on suive, après avoir pénétré dans le Temple; et même, — bien entendu — doit-elle ouvrir aussi chacune des cinq portes d'accès, comprises d'ailleurs dans l'énumération qui vient d'être faite.

A cette condition seule elle sera reconnue *universelle*.

Or, en observant comment sont disposées les cinq galeries intérieures, qui conduisent toutes à la salle centrale — ainsi que nous l'avons vu —, nous remarquerons qu'un

compartimentage existe partout. De la sorte, quand la clef ouvre l'entrée d'un compartiment, toutes les suivantes peuvent également être ouvertes *de la même manière*. La Clef, en effet, comporte des pannetons dont les dents, mordant chaque fois un ressort d'une serrure, manœuvrent tous les pènes disposés de la même manière. C'est une façon de « passe-partout » qui s'adapte à des serrures de même genre, en raison d'un panneton spécial pour chaque catégorie.

On peut se la figurer ainsi — puisqu'il s'agit de penser par images.

Dès lors, la question est de savoir quelles sont — en chacune des cinq galeries — les catégories existantes. D'abord voyons leur nombre; ensuite nous verrons à quoi elles correspondent respectivement.

Sur ces cinq galeries, il n'y a — réellement — que trois portes qui soient accessibles *de l'extérieur* : celles de la Magie, de l'Alchimie et de l'Astrologie. Nous avons noté dès le début, que tout explorateur qu'attirait la porte du symbolisme, éprouvait une notoire déception, parce qu'il n'y a là qu'un semblant d'entrée : si l'on se reporte à tout ce qui a été écrit sur le Symbolisme, on conviendra qu'il y a beaucoup de descriptions, quelques comparaisons mais aucune explication. On ne pénètre donc pas de l'extérieur dans la galerie du Symbolisme.

On n'entre pas non plus par l'extérieur dans la galerie de la Mythologie. Il a été dit que la porte existait bien, qu'elle s'ouvrait même sans clef par un loquet, toutefois qu'elle ne donnait accès qu'à un réduit où, par un jeu de miroir on apercevait des scènes de la vie courante, agrémentées, d'ailleurs, de déformations pittoresques.

Sans forcer l'image, on se rendra compte qu'en fait de Mythologie, c'est bien à cela que toutes les études aboutissent. La Mythologie semble facile : les légendes, les fables, les récits curieusement enchevêtrés, que l'antiquité gréco-romaine nous a légués, ont une allure tellement humaine, que la fiction, qui les caractérise d'une manière bien apparente, ne leur enlève rien de leur charme naturel. On y voit le produit d'une imagination — qu'on suppose aussitôt populaire parce qu'on ne peut concevoir que de profonds philosophes aient pu s'abaisser jusqu'à de pareils racontages. Alors, on généralise et chaque fois qu'on rencontre un

mythe quelconque — que l'on trouve d'ailleurs moins élégant, moins poétique que ceux des bords de la Méditerranée —, on n'hésite pas à y voir une « tradition populaire ». Ainsi, les Mythes de Moïse, le passage de la Mer Rouge, après les sept plaies d'Égypte, semblent des souvenirs qu'un peuple aurait conservés. Pareillement les Mythes des Védas et de l'Avesta, — ensemble de traditions populaires dont des poètes ou des philosophes se sont servis pour être compris de la multitude.

Comme si, dans l'antiquité, on s'était préoccupé, ainsi que de nos jours, d'une opinion publique qui — à tout bien regarder — n'a que faire en matière de métaphysique!

La porte de la Mythologie ne donne nullement accès à la galerie qui existe par derrière.

Dans ces conditions le nombre des galeries à considérer n'est que trois : celle de la Magie, celle de l'Alchimie et celle de l'Astrologie.

**

En chacune, on trouve trois catégories de portes, et ainsi, une sorte de conformité va exister dans les études. Toutefois, le compartimentage diffère selon le caractère de la Science envisagée.

En Magie, chaque catégorie se compose de trois compartiments — ce qui fait trois fois trois seuils à franchir.

En Alchimie, toute catégorie implique cinq compartiments — d'où trois fois cinq portes à ouvrir.

En Astrologie, les catégories comportent cinq divisions de trois compartiments chacune — ce qui établit trois fois cinq barrages avec trois portes donc trois fois quinze entrées successives pour parvenir à la salle centrale, — c'est-à-dire pour atteindre le point où l'on s'aperçoit que les Sciences Secrètes, bien qu'elles aient été complètement élucidées, n'ont pas livré le tréfond de leur mystère commun.

Ce qu'il importe alors, c'est de se rendre compte de la raison pour laquelle les catégories sont toujours au nombre de trois — et les compartiments, soit au nombre de trois,

soit au nombre de cinq. Ceci ramène à considérer avant tout les nombres 3 et 5.

**

On a beaucoup parlé du nombre 3. Les occultistes de la fin du XIX^e siècle ont donné à ce qu'ils appelaient « Le Ternaire » une importance énorme. Ils n'ont, d'ailleurs, guère vu que ce nombre. Certes, il tient un rôle primordial — non pas principal toutefois (1).

Si l'on considère les polygones possibles — réguliers ou irréguliers — le triangle est nécessairement le premier que l'on rencontre. Une figure de moins de trois côtés n'existe pas; c'est un fait qui, cependant, ne donne pas au triangle une valeur de principe; il ne marque qu'un début de considération.

Mais le rangement des objets par trois n'est pas, non plus, obligatoirement, disposé de manière qu'une droite puisse les relier. Autrement dit, avec 3 points jetés au hasard sur le papier on ne forme pas *obligatoirement* un triangle; car ces trois points peuvent être placés *en ligne droite*.

Alors on a deux représentations du nombre 3 : l'une qui donne un triangle, et l'autre qui marque les deux extrémités d'une droite avec un point intermédiaire. Or, parmi les triangles, un seul concorde exactement avec la circonférence, c'est l'*équilatéral* et, parmi les positions que peut prendre sur une ligne droite un point intermédiaire, une seule divise cette ligne en deux moitiés égales, c'est le *milieu*. D'autre part, on sait que la circonférence est la figure qui embrasse la plus grande surface possible — comme la sphère, dont la circonférence est un grand cercle quelconque, embrasse le plus grand volume possible.

Cette géométrie est tellement simple qu'un enfant la

(1) Je me permets d'attirer l'attention sur le sens exact de l'adjectif *primordial*; il qualifie « ce qui est premier en ordre » comme son étymologie l'indique. Dans le langage courant on l'emploie très souvent pour *principal*, parce que ce qui est premier en ordre passe avant tout et évoque un *principe*. C'est juste, mais cela fait perdre de vue la signification précise du mot.

comprend tout de suite. D'ailleurs les enfants, quand on leur met un compas entre les mains, trouvent d'eux-mêmes, les particularités de l'hexagone; ils font pour s'amuser des fleurs en rosace dont on ne cherche malheureusement pas à leur montrer l'intérêt. Car le grand intérêt du compas, ainsi manœuvré, réside dans ce fait — si important à tous égards — que le côté de l'hexagone est égal au rayon et que l'hexagone se compose de deux triangles équilatéraux.

L'équilatéral se reconnaît bien, de la sorte, comme primordial, non seulement parce qu'il est du genre de la première figure possible, mais aussi parce qu'il concorde exactement avec la circonférence.

Et si l'on considère que, par le centre de toute circonférence, on peut établir un diamètre — qui n'est qu'une ligne droite délimitée par les affleurements à la courbe tracée — on s'aperçoit que le centre se trouve exactement au milieu de cette ligne droite et que chacune des moitiés de celle-ci est un rayon.

C'est curieux que les « occultistes » du XIX^e siècle, en parlant du *Ternaire* n'aient pas fait attention à cela!

Le rayon de la circonférence ressort comme le seul moyen que l'être humain puisse employer pour *comprendre* — parce que *comprendre* veut dire uniquement *contenir* et que la circonférence contient le maximum possible; puis, si le mot s'emploie pour saisir, parfois, toute idée exprimée, la raison en est qu'en saisissant l'idée on a embrassé la totalité de son contenu (1).

Quand avec le rayon on est parvenu — en le dégageant de l'hexagone — à *construire* un équilatéral on a, par le fait, posé le premier élément du raisonnement que l'on pourra faire sur un ensemble circonscrit par la circonférence. Mais, quand on a établi un diamètre sur cette circonférence, le rayon, qui en est la moitié, *détermine* la relation d'amplitude de la circonscription effectuée.

Il faut bien se rendre compte que ce que l'on désire *comprendre* a besoin d'être délimité et que la circonférence est *pratiquement* la meilleure des figures pour une délimi-

(1) C'est le sens exact du verbe latin *comprehendere*, lequel se compose de la préposition *cum* (avec) et du verbe *prehendere* (saisir) ce qui veut bien dire *saisir quelque chose avec un moyen*.

tation — *la plus rationnelle* à cet égard, dirons-nous. Car embrasser un « champ de connaissances » sans en marquer de tous côtés les limites que la Raison humaine reconnaîtra immédiatement comme justes, cela s'appelle *divaguer*. Or, prenant un point quelconque, n'importe où parmi ce que l'on peut connaître, la Raison humaine se sert du rayon dans le domaine abstrait comme l'individu se sert du bras dans le domaine concret.

Et, de même qu'on étend le bras pour atteindre un objet situé devant soi, de même on étend une ligne droite depuis le point choisi pour marquer une limite à ce que l'intelligence peut atteindre. D'une façon concrète, l'objet n'est reconnu à la limite des possibilités qu'à la condition que l'extrémité du bras — les doigts de la main — puissent le toucher. D'une façon abstraite, une identique constatation intellectuelle est posée par l'extrémité du rayon. Mais du fait que *toutes les circonférences sont semblables* et que le rayon ne marque qu'un rapport, il s'ensuit que la *notion de mesure*, qui rentre dans les constatations faites à l'aide du bras, n'a pas à être considérée.

Ceci veut dire que, du moment qu'on envisage des questions d'ordre général — intellectuel et non pas matériel — il n'y a pas à effectuer de mesures, mais seulement à tenir compte de *rappports*.

Or, ici, nous nous occupons de Sciences Secrètes. Par définition, il s'agit de *Science*, c'est-à-dire d'un ensemble de connaissances sur quelque matière; et cette matière se trouve qualifiée de *secrète*, ce qui implique une connaissance réservée à très peu de personnes. Rien n'est plus intellectuel.

Nous n'avons donc pas à mesurer, — tandis que nous avons toutes sortes de rapports à relever.

**

Dans ces conditions le « Ternaire des occultistes » ne peut être représenté que par le triangle équilatéral. Mais, alors, il n'est plus à proprement parler, un ternaire.

On appelle « Ternaire » — en bon français — *ce qui est composé de trois unités* (1). La disposition intellec-

(1) Voir n'importe quel dictionnaire.

tuelle et même matérielle de trois unités doit *logiquement se considérer* comme étant sur une ligne droite. Dans trois unités, la seconde se trouve toujours placée entre les deux autres — pas toujours à égale distance, bien entendu —; mais il demeure impossible qu'il en soit autrement. En ligne droite, cela se voit tout de suite. Néanmoins, quand les trois unités ne sont pas en ligne droite et qu'ainsi il est loisible de les relier les unes aux autres, on aura un triangle. Alors, qui peut dire quelle est la seconde de ces unités, si l'on n'assigne pas, par avance, un *numéro* à ces unités?

Et voici que ressort la distinction entre le *nombre* et le *numéro*.

Le nombre est composé d'unités. Le numéro est la marque qu'on applique à des objets (qui peuvent être des unités) pour en reconnaître l'ordre. Le nombre est global par essence, imposé à l'esprit par le fait même de son existence. Le numéro est particulier à chaque objet et l'ordre qu'il indique dans une série peut toujours être changé; donc le numéro est arbitraire, comme dépendant de la volonté de celui qui a numéroté la série.

Il est vrai que le numéro est *ordinairement* un chiffre et que les chiffres sont les *signes graphiques* par lesquels on représente les nombres. Cela ne veut pas dire qu'il faille confondre.

Dès lors, on voit que le « Ternaire des occultistes » n'a de valeur que s'il est représenté en ligne droite et que, dans le cas contraire, on doit le prendre comme l'expression d'un triangle — préférablement du triangle équilatéral, qui est, géométriquement parlant, le seul triangle régulier.

**

Le nombre 5 peut aussi constituer un « quinaire ». Il sera représenté, alors, par cinq unités disposées en ligne droite.

Géométriquement nous le trouverons sur le diamètre de la circonférence par la projection linéaire de l'hexagone.

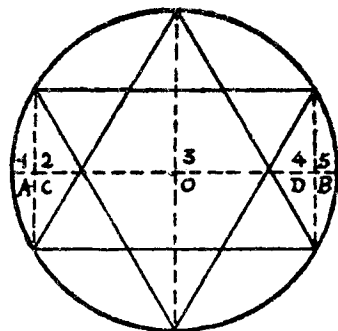


FIG. 10

Comme le montre le graphique, il est constitué par les unités extrêmes N° 1 et 5 entre lesquelles se place l'unité centrale n° 3; puis sur chacun des rayons par le n° 2 entre les n° 1 et 3 ainsi que par le n° 4 entre les n° 3 et 5.

Le « Ternaire diamétral » exprime la valeur du rayon (doublement représenté sur la même droite) et le « quinaire diamétral » d'ensemble fait ressortir sur chaque rayon des segments de droite qui sont inégaux et d'après lesquels le rayon théorique de la circonférence peut s'analyser.

C'est l'algèbre qui prend naissance.

En effet, appelons 0 le N° 3 — centre de la circonférence; le diamètre, c'est-à-dire la droite délimitée est AB (N° 1 et N° 5). Les points N° 2 et N° 4 seront désignés par C et par D. Il est facile de voir que le rayon AO se compose de AC + CO et que, de même, le rayon OB se compose de OD + DB, — car, par suite du numérotage nous

avons de A en B. L'Algèbre, qui généralise, dira : $\frac{AC}{CO} = \frac{BD}{DO}$ et si par hasard, on ne connaissait pas l'un quelconque de

ces segments de droite, on l'indiquerait par X; dès lors, à l'aide d'un calcul, bien connu, on retrouverait aisément tous les éléments de cette droite.

J'ose croire que, si les éducateurs apprenaient de la sorte les rudiments de la géométrie et de l'algèbre aux enfants on ne rencontrerait guère de personnes qui se plaindraient à dire qu'elles ne comprennent rien aux mathématiques.

Néanmoins, ce qui relève du nombre 5 demeure plus savant que ce qui a trait au nombre 3.

Une figure géométrique existe qui s'appelle le *Pentagone*; elle est régulière quand ses sommets sont distants les uns des autres de 72 degrés. Celle-ci a une particularité, qui ne lui est pas spéciale, mais qui va la distinguer de la figure appelée triangle équilatéral : elle a deux aspects que l'on dit, l'un convexe, l'autre concave ou mieux étoilé.

On connaît bien le pentagone étoilé (1). Il est éminemment symbolique — plus que le triangle équilatéral et même que l'hexagone. Parfois il a été adopté pour emblème (2). A cause de cela on a voulu voir dans le pentagone une « étoile flamboyante », entraînant la pensée dans des considérations, assurément intéressantes, mais qui eussent été — soit dit sans acrimonie — plus utiles à tous égards si elles se fussent fondées sur l'examen attentif de la figure elle-même.

Il ne faut pas s'arrêter au symbole qu'une figure peut constituer. Il convient d'abord, de considérer ce que sont les figures en soi; ce n'est qu'ensuite, lorsque celles-ci sont bien étudiées, qu'on doit se rendre compte du pourquoi et du comment on en a fait un symbole.

N'oublions jamais que la porte du Symbolisme n'en est pas une et qu'on perdrait son temps à chercher à pénétrer dans le Temple de la Haute Science par cet accès fallacieux!

Le fait qu'il a une figure étoilée distingue le pentagone du triangle équilatéral, en ce sens que celui-ci ne présente qu'un seul aspect, le convexe. Le carré aussi.

(1) Le pentagone étoilé se trouve reproduit par le graphique placé à la fin du chapitre I.

(2) Le drapeau du Maroc porte un pentagone étoilé.

Alors, nous remarquons que :

- les nombres 1 et 2 ne constituent aucun polygone;
- le nombre 3, qui est le triangle, ne peut s'étoiler;
- le nombre 4, qui est le carré, non plus.

Les polygones étoilés ne commencent qu'avec le nombre 5. Cependant, le nombre 6, qui est l'hexagone, ne présente pas de figure étoilée — pour la raison, très simple, qu'il est composé de deux équilatéraux.

Donc 3, 4, 6 sont exceptionnels comme polygones. Tous les autres — tous ceux que nous passerons en revue dans un instant — ont une figure convexe et une ou plusieurs figures étoilées.

Quelle différence devons-nous retenir entre la figure convexe et la figure étoilée?

Sans entrer ici dans des développements qui seraient déplacés parce qu'ils feraient appel à des connaissances en géométrie assez approfondies, remarquons simplement que tout polygone a nécessairement une figure convexe, mais une seule et qu'il n'a que la possibilité de présenter diverses figures étoilées.

Le Pentagone n'a qu'une figure étoilée; mais on trouvera des polygones qui en ont jusqu'à seize et même davantage.

Nous devons dire que la figure *convexe* demeure le *type géométrique* : c'est celle qui résulte de la construction. Tandis que toute figure étoilée, que présente le même polygone, ne ressort que des combinaisons de lignes qu'il est possible de tracer en reliant les sommets de ce type. La figure étoilée offre donc des rapports — réguliers et géométriques, mais possibles et non pas nécessaires. Elle est le *type rythmique* parce que les rapports essentiellement proportionnels expriment les rythmes (1).

**

Dans le pentagone il n'y a qu'une figure étoilée — donc

(1) La Musique qui comporte toujours un rythme se fonde uniquement sur les rapports. Les gammes sont établies suivant des rapports qui s'expriment même mathématiquement (voir les traités d'acoustique).

un seul type rythmique. En cela ce polygone est encore de caractère simple.

Cependant la construction de sa figure convexe apparaît moins aisée que celle du triangle équilatéral. Géométriquement, elle procède d'un théorème que la plupart des traités classiques ne présentent qu'accessoirement et que, comme un problème : le théorème dit *de la moyenne et extrême raison*. Cette construction exige donc une certaine connaissance de la géométrie et un enfant doit être assez instruit pour pouvoir l'effectuer.

Ainsi, le pentagone n'est pas aussi *naturel* que le triangle équilatéral. Il a déjà un caractère savant.

Mais, si l'on ne peut pas le *construire* aisément, on peut toujours le *tracer*. En fait — dans la circonstance — cela revient au même : une fois tracé, le polygone est exact puisqu'on aurait pu le construire si l'on avait voulu.

La question de *construire une figure géométrique* présente, d'ailleurs, une telle importance, qu'il convient de l'examiner — afin d'avoir des idées claires en ce qui concerne le sujet qui nous occupe, c'est-à-dire la Clef Universelle.

En général, parce que l'on possède un instrument commode, dénommé « le rapporteur », on se borne à s'en servir pour dessiner un polygone. Certes, le procédé n'est pas à interdire, mais à condition de ne pas perdre de vue ce que l'on fait.

L'illustre mathématicien Henri Poincaré, lorsqu'il faisait son cours, ne cessait de répéter : « Il faut toujours savoir ce que l'on fait géométriquement sans quoi on s'égare sur la portée de ses calculs ». C'est une vérité qu'il a tenu à rappeler dans un de ses remarquables ouvrages, quand il a dit : « Ce que je ne construis pas géométriquement n'existe pas pour moi » (1).

Beaucoup trop d'ingénieurs, se fiant à l'Algèbre ont voulu réaliser des constructions qui ne correspondaient pas à la réalité effective.

Ici, la réalité effective c'est la construction géométrique;

(1) Henri Poincaré : « *La Science et l'Hypothèse* ».

elle se fait avec le compas et la règle. Un tracé fourni par le rapporteur peut bien conduire à une construction identique — et, en ce cas, ce que l'on aura réalisé correspondra à la réalité effective. Mais toutes les constructions qu'on peut faire à l'aide du rapporteur n'ont pas cette qualité. Et, à force de n'employer que le rapporteur, on perd de vue ce qui est réel.

Un exemple frappant, à cet égard, c'est le cas de l'heptagone.

Ce polygone de sept côtés a donné lieu — parmi certains « occultistes » — à ce qu'à bon droit on peut appeler une superstition. Parce que beaucoup d'écrits orientaux mentionnaient le « Septenaire » et qu'ainsi ils présentaient des dispositifs de propositions par sept, on a cru qu'il s'agissait d'une figure géométrique à sept sommets; on a établi l'heptagone, on l'a même réalisé (1).

Or, il semble qu'à l'aide d'un rapporteur on puisse tracer un heptagone. Il faudrait pourtant un rapporteur peu commun, parce que le nombre 360 n'est pas divisible par 7. On y arrive cependant par approximation (2).

Mais ce qui est pis, c'est qu'il demeure impossible de construire au compas et à la règle un polygone pareil. Aucun théorème de géométrie n'en procure la faculté.

Alors que valent les théories fondées sur l'heptagone?

Si elles ne sont pas que superstitieuses — et en ce cas bonnes à bercer des rêves consolateurs dont il serait inutilement cruel de priver ceux qui y ajoutent foi — elles doivent se condamner au nom de la Raison humaine.

On voit, par là, à quoi peut aboutir la confiance dans les simples tracés.

Construire, c'est disposer les éléments de son raisonnement pour donner à la pensée cette solidité — positivement éternelle — qu'aucune critique ne peut entamer. Car la géométrie ne se discute pas : elle s'impose à l'esprit. On la comprend ou bien on ne la comprend pas, c'est affaire de

(1) Rudolf Steiner a disposé selon un heptagone son fameux centre d'études en Suisse.

(2) L'arc du côté vaut $51^{\circ} 25' 42'' 52''' 51''''$ etc.

prédispositions intellectuelles; mais si on la comprend, on ne peut que reconnaître qu'elle exprime toujours la vérité.

**

Il est fort curieux que les philosophes se soient demandé durant longtemps — et peut-être beaucoup d'entre-eux se le demandent-ils encore — quel pouvait être le « criterium de la Vérité ».

On apprend cependant, depuis des époques immémoriales ce premier théorème de la géométrie d'Euclide — si simple, si évident, qu'il en paraît difficile à démontrer, alors que l'intelligence la plus rudimentaire en aperçoit immédiatement la vérité : Par un point, pris sur une droite, on peut abaisser (ou élever) une perpendiculaire, mais une seule ». Cet énoncé fait ressortir qu'en toute question, il n'y a qu'une vérité — en perpendiculaire — et que toutes les autres sont approximatives — en oblique.

Pourquoi dire, alors « chacun a sa vérité » ? Si, en parlant ainsi, on ne veut pas exprimer que « chacun a une opinion qu'il croit être la vérité », on commet une erreur.

Or, en abordant le Temple de la Haute-Science, veut-on se faire une opinion sur les Sciences Secrètes ou bien veut-on rechercher la Vérité? Tout est là.

Pour se faire une opinion il suffira d'accorder ce qui a été appris ou connu de diverses manières — selon ses études classiques et selon ce qu'on en a retenu — avec ce que peuvent raconter les chercheurs, plus ou moins sincères, qui auront essayé de pénétrer par une des cinq portes de ce Temple. Cette opinion sera toujours respectable, parce qu'il ne faut jamais causer de dommage à la personnalité d'autrui : c'est un tout avec lequel vous pouvez vous trouver en relation, mais qui ne vous appartient pas. Le principe de liberté se pose sur l'indépendance de chaque individualité. Mais si l'on estime qu'avoir une opinion n'est pas suffisant, si l'on veut asseoir une conviction que des réflexions peuvent avoir fait naître, alors il faut rechercher la Vérité.

Certes, par soi-même, on n'y arrive pas sans peine — sans beaucoup de temps, de patience, de labeur. Toute

conviction doit mûrir, s'altérer même à la longue : elle se transforme et, peu à peu, arrive à ne plus avoir qu'une armature dans laquelle on parvient à trouver des éléments de vérité. Mais, encore, a-t-on ainsi de quoi dégager le vrai ?

Avec un guide, on épargne du temps, on s'évite de la peine; et, si l'on a la bonne volonté de laisser ses convictions se transformer d'elles-mêmes, on est tout surpris — un beau jour — d'avoir acquis tant de science et de vérités.

Cependant la bonne volonté, — celle dont parle l'Évangile quand il demande la paix pour ceux qui en font montre —, implique un certain sacrifice. Il s'agit de ne pas trop s'attacher à ses convictions premières pour ne pas se lamenter inconsidérément sur le sort qui les attend.

On parvient — c'est certain — à être convaincu de la vérité; néanmoins, la vérité ne se trouve jamais faite de convictions préalables, surtout quand il s'agit des Sciences Secrètes.

**

Peu importe donc ce que l'on croit ou que l'on pense au sujet du triangle équilatéral et du pentagone régulier; on doit envisager que les galeries du Temple présenteront des classements — appelés *divisions* — dans lesquels seront disposés des *compartiments* d'une seule ou de plusieurs *portions* suivant les considérations qui ressortent de l'un de ces polygones ou des deux à la fois.

Nous avons *trois galeries* : celles de la Magie, de l'Alchimie et de l'Astrologie.

Chacune de ces galeries comporte *trois divisions*, correspondant aux catégories d'objets compris dans la matière scientifique envisagée.

Toute division se compose de *plusieurs compartiments* dans lesquels les objets considérés sont rangés selon les particularités qu'ils présentent.

Les compartiments forment un ensemble, soit unique, soit plural mais alors avec diverses *portions*.

Le nombre des *divisions* est ainsi le même partout. Les

divisions de la Magie sont à trois compartiments d'un ensemble unique — et celles de l'Alchimie sont à cinq compartiments d'un ensemble également unique. — Mais dans les divisions de l'Astrologie, les compartiments qui sont au nombre de trois, comme en Magie, forment un ensemble plural et sont, chacun, partagés en *trois portions*.

Dans ces conditions le nombre des seuils à franchir est le suivant :

— Dans la Magie, trois par division pour entrer dans les compartiments; et ceci se répète trois fois, ce qui fait neuf;

— Dans l'Alchimie, cinq par division pour accéder à chacun des compartiments; et ceci se répète trois fois, ce qui fait quinze;

— Dans l'Astrologie, trois par division pour pénétrer dans chaque compartiment où cinq portes sont encore à ouvrir afin d'accéder aux portions de compartiment, et ceci se répète trois fois, ce qui fait quarante cinq.

On voit qu'il y a parité du nombre des compartiments dans la Magie et l'Astrologie (trois), mais que celle-ci se distingue par les cinq *portions* que ses compartiments présentent. Quant à l'Alchimie, le nombre de ses compartiments qui est de cinq et non de trois, lui donne un caractère différent de la Magie et de l'Astrologie quoique chacun de ses compartiments forme un ensemble unique comme en Magie.

A quoi correspondent ces trois compartiments des divisions de la Magie et de l'Astrologie ?

Nous verrons, quand il s'agira d'expliquer l'une et l'autre de ces Sciences Secrètes, comment il convient de les comprendre pour que les études soient régulièrement profitables; et nous ne serons pas sans remarquer que les anciens — sans qu'ils l'aient explicitement indiqué ont bien précisé leur caractère (1). Pour le moment, on doit dégager leur signification générale.

Le triangle équilatéral représente la conception d'un

(1) Voir le chapitre V pour la Magie et le chapitre VII pour l'Astrologie. Voir le *Répertoire Synoptique* pour la répartition des galeries de chaque science.

tel compartiment — comme le pentagone représentera celle du compartimentage de l'Alchimie.

Charles Henry, qui fût, il y a une trentaine d'années, chargé de cours à l'École des Hautes Etudes en Sorbonne et dont E. Caslant (1) avait reconnu que les théories mathématiques expliquaient fort bien certaines données astrologiques, a fait remarquer que le triangle — principalement équilatéral — correspondait au *successif*.

Le *successif* est ce qui — dans le genre du temps — se déroule inévitablement sans interruption, soit d'une façon concrète, soit d'une façon abstraite.

Comparativement au *successif*, Charles Henry plaçait le *simultané*, représenté par le carré, lequel est toujours régulier (2). La simultanéité — dans un genre différent du temps et par conséquent dans le genre de l'espace — caractérise l'existence de plusieurs choses dans le même instant. De la sorte, la successivité s'applique à la simultanéité et il faut envisager que celle-ci est primordiale pour pouvoir raisonner convenablement (3).

(1) E. Caslant, ancien élève de l'École Polytechnique, est bien connu de tous ceux qui s'occupent d'Astrologie. Etant officier du Génie, il signa longtemps de ses initiales E. C. Plusieurs de ses travaux ont une réelle valeur. Toutefois ils ne fournissent pas cette élucidation des données antiques que beaucoup attendent pour pouvoir mettre au point une Science qu'ils devinent certaine. De même que Flambart — de son vrai nom Choisnard — autre officier mais d'Artillerie, il fut de ceux qui déblayèrent un terrain, encore à demi inexploré où s'entremêlaient des considérations astronomiques et des constatations bio-physiques. Ni l'un ni l'autre ne sont parvenus à dégager l'essence même de l'Astrologie; mais ils en ont senti le grand intérêt. Ils appartiennent à un passé; ils sont d'ailleurs morts tous deux.

(2) Il n'y a que des carrés réguliers, car tout carré peut s'inscrire dans une circonférence. Les autres figures à quatre côtés sont simplement des *quadrilatères*.

(3) La question de savoir si la conception par 3 précède ou suit la conception par 4 se trouve résolue d'après cette observation de Charles Henry. Il ne s'agit pas de se demander si le temps précède l'espace ou l'espace le temps; il s'agit de voir exactement les faits. Toute chose envisagée — un horizon, par exemple — relève invariablement du *simultané*, puisque l'ensemble en est considéré en un instant donné. La chose envisagée est donc prise comme fixe. Ce que l'on constate — le temps qui s'écoule, l'évolution qui s'accomplit — se succède sans interruption, mais *après* seulement que l'on a précisé, l'instant où se fait la considération. Raisonner inversement par le *successif* d'abord, produit une confusion.

Prenant la disposition successive du temps, par rapport à un moment donné quelconque, nous sommes obligés de reconnaître *qu'avant* ce moment il y a eu le passé et *qu'ensuite* il y aura l'avenir. Ce n'est pas nécessaire d'entrer dans de longues et fastidieuses considérations philosophiques pour le faire comprendre; rien ne semble plus élémentaire. Rien n'est plus conforme à la réalité d'ailleurs.

Or, nous pouvons transposer cette constatation. Quand nous sommes en présence d'un fait quelconque — lequel se situe en un moment du temps — nous nous apercevons bien qu'il y a *antérieurement* une cause et surtout un motif; de même que *postérieurement*, il y aura un résultat et aussi des conséquences.

Il faut pourtant, alors, avoir soin de distinguer la cause du motif et le résultat des conséquences. Je n'ignore pas que, dans l'habitude de la vie on ne pense guère au motif d'un fait et souvent on en laisse de côté les conséquences. Les raisonnements usuels se font, pour un fait donné, d'après la cause en considération du résultat.

Cependant, les Tribunaux savent bien, indépendamment de la cause, et avant même que celle-ci se soit produite, rechercher les motifs d'un acte; c'est ce qui s'appelle, pour les crimes, la préméditation, autrement dit l'intention plus ou moins réfléchie qui a précédé l'exécution d'un acte. Or, c'est uniquement ce qui s'exécute qui a une cause. Ainsi, dans le cas d'un crime, l'exécution du fait a eu pour cause la circonstance qui l'a fait commettre; néanmoins, il n'a été commis que parce que le criminel en avait, plus ou moins, le dessein.

Il en est de même en ce qui concerne le résultat et la conséquence. Ceci se reconnaît toujours comme postérieur à l'acte — un crime par exemple. Mais le Tribunal juge du résultat d'abord: il tient compte de l'état de la victime. Puis ensuite, il examine la conséquence; si celle-ci découle du motif, et non pas du résultat; car c'est, en conséquence de la préméditation que le résultat ayant été obtenu, ce qui rentrait dans les réflexions antérieures à l'acte a été réalisé. D'où l'on voit ces crimes bien connus ayant eu pour motif le vol, pour cause l'effraction de l'appartement de la victime, pour résultat l'assassinat et pour conséquence le cambriolage.

Néanmoins, j'avoue qu'à l'ordinaire un grand nombre

de personnes ne détaillent pas aussi bien l'examen des faits

Elles ont tort; surtout, si ayant conservé cette habitude d'esprit, elles veulent s'engager dans les galeries des Sciences Secrètes.

*
**

Là, le successif est nettement séparé du simultané.

On ne voit nulle part apparaître le nombre 4, alors que toutes les galeries comportent trois divisions.

C'est que la relation de cause à effet ne relève pas du successif, mais du simultané. Quand on dit : un fait a eu telle cause et il a ou aura tel résultat, on croit souvent avoir raisonné selon une triplicité; en réalité on a simplement sous-entendu un quatrième terme qui implique les conditions dans lesquelles le fait s'est produit. D'une façon scientifique quand on fait remarquer que les mêmes causes produisent toujours les mêmes résultats, on a soin d'ajouter « dans les mêmes conditions » et implicitement on tient compte du moment où ces conditions existent. Benjamin Franklin — qui était un homme de Science fort réfléchi et, à tout prendre, un sage, — n'exprimait jamais ses idées qu'en disant « voilà mon opinion, *quant à présent* » (1). C'était une façon de rappeler qu'en matière scientifique le moment, où les conditions se réalisent, est toujours sous-entendu quand on parle de la relation de cause à effet.

Le simultané, impliquant ainsi un moment précis, ne peut entraîner de divisions dans une galerie où — par définition — il faut continuellement avancer.

Le successif, au contraire, distribuant les particularités

(1) Franklin, soit dit parce que souvent on l'oublie, fut bien un homme de Science et il est demeuré célèbre à juste titre pour cette raison; mais il fut aussi, et d'une façon très active, un homme politique auquel en Amérique on a conservé une reconnaissance méritée. Il représentait officiellement à Londres, vers 1788, les colonies américaines. Il sut parler un langage ferme et élevé quand survint le différend qui amena la séparation d'avec l'Angleterre. Venu à Paris alors et reçu avec enthousiasme (on adopta sa coiffure, le chapeau haut de forme). Il fut l'instigateur de la Constitution des États-Unis que rédigèrent avec lui La Fayette et Rochambeau.

qui se présentent les unes après les autres, s'adapte parfaitement pour caractériser la marche continue que l'on doit exécuter progressivement.

Il y a, en effet, progression *dans* le temps mais *sur* l'espace, depuis l'entrée d'une galerie jusqu'à la salle centrale — comme figurément nous l'avons vu. En chaque galerie, l'espace *sur lequel* s'effectue la progression, est bien toujours le même : dans la galerie de la Magie les études ne s'appliqueront qu'à la Magie; dans celle de l'Alchimie, il ne sera pas question d'autre chose que du Grand Œuvre ou de ce qui en dérive; dans celle de l'Astrologie on ne verra que des considérations sidérales. Par contre, le déroulement du temps correspondra d'abord à une série d'*intentions*, en accord avec les projets formés un peu avant l'entrée — d'où dériveront des *constatations* interprétées avec plus ou moins de justesse, selon que les intentions auront été bien ou mal rectifiées — et ceci, dans la troisième division a pour conséquence *un savoir* dont la valeur dépendra de la conformité des interprétations effectuées dans la division précédente.

Dès lors, on voit à quoi correspondent les divisions des trois galeries.

*
**

Mais, si pour la Magie les trois divisions ne présentent que trois compartiments chacun, il y a lieu de voir ce que l'application répétée d'un équilatéral à un autre équilatéral peut donner.

Énoncé de cette façon, le problème serait insoluble en géométrie. Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut l'entendre (1).

La conception totale est par 9, — elle a pour construction l'*ennéagone*. Or dans un ennéagone il y a trois triangles équilatéraux. Ceci permet de raisonner comme si l'on avait une application de deux équilatéraux à un équilatéral; et, dans le détail, c'est-à-dire dans l'analyse de la figure, on peut procéder de la sorte sans donner aucune entorse à la géométrie.

(1) On ne peut pas construire un triangle équilatéral en partant du sommet d'un autre triangle équilatéral, on referait toujours le même.

Néanmoins, avant de pouvoir analyser une figure, il faut arriver à la construire. Et, en ce qui concerne l'*ennéagone*, il convient de rappeler que ce n'est pas commode — ou, du moins que ce n'est pas à la portée de quiconque n'a pas fait de « mathématiques spéciales » (1).

La construction de l'ennéagone implique, en effet, la *trisection de l'angle*, c'est-à-dire la division géométrique effectuée d'un angle en trois parties égales. Il faut avoir recours à ce qui porte le nom de *sections coniques* ou encore, comme le faisaient les anciens, à une courbe très savante, dénommée *Conchoïde*. De très illustres mathématiciens se sont appliqués à résoudre ce problème — Newton, Descartes, Clairaut. Un professeur de l'Université de Cambridge, Rooseball, en fouillant les documents grecs, s'est aperçu que, dès une très haute antiquité, la trisection de l'angle s'opérait par la conchoïde (2).

Ceci démontre, d'abord, que la Magie repose sur des conceptions qui, pour être convenablement comprises, exigent un savoir très étendu en mathématique, — beaucoup plus étendu, en tout cas, que ne le supposent ceux qui, de nos jours, connaissant vaguement quelques formules magiques, inscrites sur des pierres ou des papyrus, se piquent d'en parler péremptoirement.

Ensuite, ce fait que la conchoïde était connue dans une très haute antiquité prouve que la Magie se trouvait scientifiquement considérée en des époques où cependant l'on croit que le savoir avait un caractère à la fois empirique et populaire.

Mais cette base de la Magie en fait comprendre immédiatement la portée.

Car l'ennéagone est *l'énergétique*, et le *successif s'y* applique par trois fois. Ce n'est pas Charles Henry qui l'a fait observer, — le fait lui a complètement échappé.

(1) On appelle ainsi le stade des études mathématiques qui conduisent aux grandes écoles telles que Polytechnique, Centrale ou Normale Supérieure (Sciences).

(2) W. Rooseball, *Récréations mathématiques et problèmes des temps anciens et modernes* (traduction française 1908).



Pourtant, à la réflexion, il aurait dû lui sauter aux yeux

Malheureusement pour lui, ses travaux sont antérieurs à 1910. Et c'est à cette époque qu'Ostwald fit paraître son fameux ouvrage — peu copieux, mais bourré d'idées — qui a pour titre « L'Évolution de la Chimie » (1). Jusque-là, les philosophes ne voyaient, dans le monde, que deux choses : le temps et l'espace. Aucun d'entre eux — à l'époque moderne s'entend — ne s'était rendu compte que, si le temps pouvait ainsi continuellement se dérouler sans arrêt et que si l'espace existait, constitué et disposé d'une façon quelconque, — quoique l'une et l'autre soient des sortes de *plasmas* où nous appliquons intellectuellement des mesures — il devait y avoir quelque chose pour animer le déroulement du temps et pour établir la constitution comme la disposition de l'espace. Les astres se meuvent dans un mouvement régulièrement continu : ils sont de l'espace entraîné à travers le monde; et leurs mouvements marquent des temps que l'on reconnaît comme faisant partie de ce qu'on appelle *le temps*. Comment se fait-il que ces astres existent et que ces mouvements s'effectuent?

Les philosophes — sans doute à courtes-vues — ne se l'étaient jamais demandé.

Mais Ostwald a simplement fait remarquer que, pour qu'il y ait mouvement, il faut une force agissante, et que celle-ci, en somme, est de *l'énergie*.

On parlait, à l'époque où le livre fut publié, d'évolution de la matière (2), on s'inquiétait de savoir d'où pouvait bien provenir l'atome, on finit par s'apercevoir qu'il fallait de l'énergie pour agglomérer les atomes de manière à en faire des corps chimiques, et par conséquent aussi des êtres vivants.

Il y a donc trois choses au monde : *le temps, l'espace et l'énergie* (3).

(1) W. Ostwald était professeur de chimie à l'Université de Leipzig.

(2) Gustave Lebon est l'auteur de « L'Évolution de la Matière ».

(3) Par cette conception — tout à fait moderne puisqu'elle n'est pas encore répandue dans l'enseignement classique — on a une « vision » du monde créé qui répond bien à ce que peut représenter notre intellect — dont la géométrie d'Euclide est l'expression naturelle, car on peut dire que si notre intellect se trouve, en quelque

Mais c'est bien simple : si vous avez *le temps* de vous consacrer à l'étude d'une des Sciences Secrètes, et que vous possédiez ce qu'il faut matériellement pour les entreprendre — considération qui relève de *l'espace* — encore vous faudra-t-il de *l'énergie*, celle-là personnelle, pour les poursuivre.

Alors dans la galerie où *dominera* le triangle équilatéral, — où par conséquent le *successif* aura une prépondérance —, ce seront les questions de temps qui prévaudront. Tandis que dans la galerie où le triangle équilatéral cèdera le pas à l'ennéagone, — du fait que celui-ci *comprendra* des équilatéraux mais n'en procédera pas, — ce seront les questions d'énergie qui devront surtout s'envisager.

Nous trouverons dans l'Astrologie que le compartimentage implique 3×3 qu'on multiplie ensuite par cinq; tandis que dans la Magie nous voyons plutôt le carré arithmétique de 3, c'est-à-dire 3^2 .

L'Astrologie ne pourra se passer de considérer le temps: le mot *horoscope* ne veut pas dire autre chose que « considération de l'heure ». La Magie se cantonnera dans les manifestations de l'énergie cosmique; et quand il y sera parlé d'Ange, de Génies ou d'Esprits, cela ne voudra jamais exprimer que des formes de cette énergie supérieure, d'essence divine, qui anime le monde, les mondes et tous les êtres.

Cependant, rien ne demeure plus mystérieux que l'énergie : il n'y en a même pas de définition. Nous ne savons pas ce que c'est !

sorte euclidien, le fait en est imputable à notre cérébralité (ceci pouvant se démontrer). Cette vision du monde selon le temps, l'espace et l'énergie, est alors sphérique. Et comme la sphère est le solide qui embrasse le plus d'espace, elle apparaît comme le maximum des possibilités de connaître. Trois grands cercles définissant géométriquement la sphère, il devient loisible de raisonner pareillement du temps, de l'espace et de l'énergie. On n'a pas besoin d'en connaître les limites : la périphérie de la sphère étant ainsi confinée à l'infini. Mais, alors, qui peut concevoir une sphère qui n'aurait pas de centre? On aperçoit immédiatement combien il devient facile de prouver l'existence de Dieu : sans centre, donc sans Dieu, il n'y a plus de temps, d'espace, ni d'énergie. Et si Dieu créa le monde, en créant cette sphère — positivement l'Univers — c'est que le centre détient l'essence même de l'énergie, grand cercle équatorial sur lequel les deux autres ne sont que perpendiculaires.

*
**

Nous retrouvons ces trois divisions dans la galerie de l'Alchimie.

Certes, de même que pour la Magie, il s'agira dans la première, *d'intentions* dans les études entreprises, puis dans la seconde, de *constatations* interprétées et dans la troisième d'un *savoir consécutif*.

Néanmoins, il y a cinq compartiments en chaque division.

Le pentagone va donc tenir son rôle. Or, celui-ci est double. Dans la pratique on constate cette dualité par le fait que toute perception recueillie par les cinq sens parmi les alentours — le « monde extérieur » des philosophes — s'accompagne, dans l'intellect, de « percepts », c'est-à-dire de données sensorielles que l'intelligence transforme de telle manière qu'elles peuvent servir à constituer des idées. Quand j'entends, par exemple, la note *la*, c'est que mon oreille est actionnée suivant le nombre de vibrations fournies par l'instrument de musique dont on joue; mais c'est mon intelligence qui *ensuite* va me permettre de dire que cette note est bien un *la* et, dans ce dernier cas, j'aurai un *percept*. Ce percept va pouvoir me fournir des idées, si le *la* en question s'accompagne d'autres notes que j'entendrai. — de telle sorte que je pourrai dire : le *la* est juste ou bien ce n'est qu'une apparence de *la*. J'aurai, alors formulé un jugement et cela c'est de la pensée.

Donc il y a cinq sens (1).

Mais si nous parlons chimie, ainsi que se sont plu à le faire les Alchimistes qui ont adopté ce langage parce qu'il leur a paru commode, et si nous considérons un corps quelconque, nous n'allons pas tarder à comprendre à quoi correspondent les cinq compartiments en question.

Par *le sens de la vue*, nous distinguons le corps chimique; nous nous rendons compte de son aspect extérieur, et notamment de sa couleur.

(1) Mais non pas six, comme certains rêveurs l'ont cru à un moment où l'on mélangeait la métaphysique au physique et que l'on versait dans ce qu'Edouard Herriot appelait ironiquement le « métafouillis ».

Par le *sens du toucher*, nous aurons, comparativement une notion sur sa densité; nous le trouvons lourd ou léger, dur ou mou, solide ou liquide.

Par le *sens de l'odorat*, il nous paraîtra agréable ou désagréable à sentir, et même nous remarquerons que son odeur se rapproche de tel ou tel autre corps que nous connaissons déjà; ainsi nous dirons que l'arsenic sent l'ail et l'acide butyrique le bonbon anglais.

Par le *sens du goût*, nous noterons sa saveur : elle nous semblera salée ou douce, — de telle sorte que beaucoup de sels se rapprocheront de celui que l'on extrait des eaux marines et que la saccharine, par exemple, pourra se substituer au sucre — elle nous paraîtra âcre, amère, fade, supportable ou insupportable, et souvent si particulière que nous reconnaitrons facilement au goût, le fer et le cuivre, ce qui est courant.

La plupart des traités de chimie définissent des corps, tels que l'Acide carbonique par exemple, par ces mots — légendaires sur les bancs des écoles — « gaz incolore, inodore, insipide ». Ceci fait appel aux sens de la vue, de l'odorat et du goût. Le sens du toucher est implicitement évoqué par le mot « Gaz » — parce qu'un gaz demeure impalpable.

Mais le *sens de l'ouïe* n'entre pas en ligne de considération. Les corps chimiques sont déclarés inertes et, si une action extérieure à eux, ne les anime pas, ils ne bougent pas, conséquemment ils ne vibrent pas et n'émettent aucun son.

Pourtant, si nous réfléchissons, nous verrons que ce qui pourrait correspondre à des modalités auditives que notre oreille ne perçoit pas, existe aussi dans l'intimité même du corps chimique.

J'ai dit « intimité ». En effet, la *Chimie, c'est la Science de l'intimité de la matière*. L'Alchimie, — de caractère philosophique, ainsi que l'avait fait justement remarquer l'illustre Marcellin Berthelot, — est, alors la science de l'intimité même de la Nature et de l'Univers.

Or, quand il s'agit de ce qui est intime pour autrui, remarquons que, toujours, un de nos sens se trouve inapplicable. Nous entendons bien ce que nous dit notre prochain sur soi-même; nous pouvons — à la rigueur —

goûter, sentir et toucher ce qu'il a de très intime : dans les relations conjugales; il nous semble ainsi pénétrer au fond de son être, pourtant, nous ne voyons pas ce que la nature dissimule par delà une intimité qui est encore extérieure, nous ne verrons jamais ce que des cellules combinent, ce qu'elles se disposeront à accomplir, et nous avouerons notre impuissance à avoir des notions sensorielles qui soient complètes, en disant : il y a un mystère dans la génération!

Ne disons pas, alors, qu'il y a un mystère dans les corps chimiques parce que tous nos sens n'en fournissent pas une description entière.

Les Chimistes — comme tous les gens de Science — savent bien qu'il faut percer les mystères de la Nature. Ils sont faits pour cela.

*

**

Si l'on veut raisonner de chimie, il convient d'être très moderne (1). Ce sera, d'ailleurs, la seule façon de se rapprocher de l'Alchimie. Car il y a ceci d'étrange, c'est que, pendant longtemps, les conceptions alchimiques ont été dédaignées, même vilipendées, traitées d'extravagances, de délires et que, maintenant, on s'aperçoit qu'elles n'étaient pas si dénuées de bon sens.

Lorsqu'en 1911, j'ai écrit « l'Evolution de l'Occultisme » et que j'ai dû parler d'Alchimie, je n'ai pu mentionner aucun travail sérieux de la part des chercheurs, spécialisés dans les Sciences Secrètes. Par contre j'ai eu toute latitude pour faire remarquer à quel point les constatations des laboratoires les plus officiels concordaient avec les idées des anciens Alchimistes.

Trente ans ont passé et l'Alchimie de jadis reste toujours fermée. Mais les Chimistes, sans le vouloir, et par des voies différentes, ont reconnu exact, presque tout ce qui, naguère, paraissait invraisemblable dans cet ordre d'idées.

(1) « Jusqu'à environ une cinquantaine d'années, on peut dire que le problème de la matière restait d'ordre philosophique ». « *Vie et Transmutations des Atomes* », par Jean Thibaud, professeur à la Faculté des Sciences de Lyon, directeur de l'Institut de Physique atomique (1939).

Aujourd'hui la matière ne nous paraît plus qu'une forme condensée de l'énergie. Depuis Gustave Lebon, tout le monde sait que l'atome se compose d'électrons et que, ceux-ci, tenant approximativement le rôle des planètes dans un système stellaire, sont, par eux-mêmes des corpuscules auxquels les lois qui régissent le monde céleste doivent probablement s'appliquer.

Mais, dans ces conditions, ces électrons doivent être doués de mouvement; et, s'il y a mouvement, il y a — en somme — vibration. Nous n'entendons rien, car l'électron est si petit que nos instruments d'optiques, eux-mêmes, sont incapables de nous les montrer; à plus forte raison n'y a-t-il rien d'étonnant que nous ne puissions percevoir auditivement le bruit qu'occasionne — ou que devrait normalement occasionner — leur mouvement.

Cependant, n'oublions pas que nous ne percevons rien par l'ouïe de la rotation de la terre. Cet astre, qui nous fait tourner à la vitesse formidable de cinquante deux kilomètres à la seconde, se meut dans un milieu singulier qu'on appelle « l'éther interplanétaire ».

Or cet éther a des propriétés déconcertantes : il est plus rigide que l'acier et il est extrêmement plastique; il n'a aucune densité, il ne produit aucun frottement et par conséquent un astre aussi volumineux que la terre, glisse au travers sans effort, sans bruit, mais avec sûreté.

Et, si l'atome est une sorte de système solaire, les électrons peuvent y tourner à leur aise sans qu'il y ait le moindre frottement, donc sans le moindre bruit, car l'éther interplanétaire est aussi intra-atomique.

Cela ne veut pas dire que, dans le mouvement de l'atome, l'énergie animatrice ne soit pas appliquée d'une façon rythmique. Tout mouvement exprime un rythme. Le mouvement que décrit la courbe appelée *cycloïde* nous paraît sans rythme : c'est celui d'une roue de voiture circulant sur une route quelconque; mais dès que mathématiquement on l'analyse, on s'aperçoit que la rotation d'un point, pris sur la roue, n'accomplit qu'une des demi-cercles successifs; il y a donc un rythme.

Il doit y avoir un rythme dans le mouvement de l'électron. Ce n'est pas une raison d'en nier la possibilité parce qu'on ne l'a pas découvert.

Il doit y avoir aussi une distribution géométrique des électrons dans l'atome. Ce n'est pas non plus une raison de la négliger parce que les représentations qu'en montrent les tout derniers traités de Chimie — ceux qui n'ont pas plus de cinq ou six ans de date — ne permettent pas encore de les classer d'une façon logiquement admissible.

La chimie est loin d'avoir dit son dernier mot : elle a même beaucoup à faire.

Elle va nous fournir des précisions sur la structure de l'atome, de telle sorte que nous puissions affirmer que ces rythmes de mouvements et ces distributions d'électrons donnent des modalités classées dans l'organisation intime des divers corps.

Mais elle nous a déjà fait comprendre que les propriétés du corps provenaient de la disposition numérique des électrons; et elle a confirmé que la théorie atomique, suivant laquelle les combinaisons s'effectuent, était celle qui répondait à la réalité. L'ancienne chimie par équivalents — celle de Lavoisier, celle de nos grand-pères, — quoiqu'elle ait donné des résultats appréciables, est maintenant à jeter au panier.

Or la chimie de Lavoisier était bien celle que l'on opposait à l'Alchimie.

Quand apparut la série de Mendéliéf et qu'on commença à raisonner par poids atomiques, nul ne s'aperçut que l'on revenait à l'Alchimie. Pourtant — dirai-je ici, à la stupéfaction peut-être de beaucoup de personnes qui connaissent la question — ce que l'on appelle en Astrologie la *succession horaire des planètes* et qui consiste à ranger les corps effectuant un mouvement apparent autour de la terre, d'une façon qui semble arbitraire, cette succession, bien connue, dont la semaine est extraite, se trouve elle-même dégagée d'une autre, tenue bien secrète par les Alchimistes, qui se conforme rigoureusement, pour les métaux usuels, à la série de Mendéliéf!

Et il est impossible de raisonner des nombres, qui constituent essentiellement la Clef Universelle des Sciences Secrètes, sans tenir compte — primordialement — de la succession alchimique des planètes.

Ce n'est donc pas en du rêve que consiste cette Clef Universelle.

**

On relève alors cinq ordres d'idées qui — pour être chimiques quand il s'agit de la matière — n'en ont pas moins un caractère général, philosophiquement applicable à des considérations même abstraites.

Le graphique ci-après montre leurs dispositions pentagonales (1).

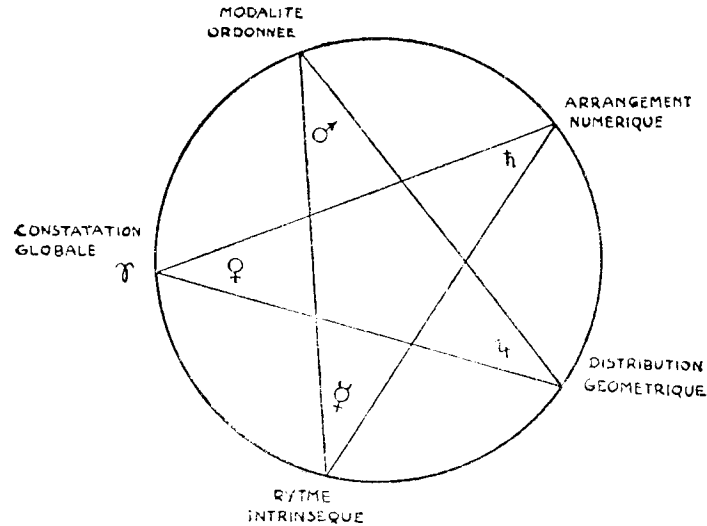


FIG. 11

Il faut savoir que toute figure étoilée d'un polygone présente, par les lignes qui la composent, des *relations* entre les sommets que ces lignes relient.

Ce qui distingue, d'ailleurs, une figure convexe d'une figure étoilée, c'est que dans la première on relève des *rapports* et dans la seconde des *relations*.

Les lignes d'un polygone étoilé sont appelées géométriquement « côtés du polygone concave » — en fait ce sont des côtés.

(1) Voir la *Liste Interprétative des Illustrations*, page 91, pour l'explication des signes planétaires portés en chaque sommet du pentagone.

Si nous partons du point de la *constitution globale*, nous voyons que la façon dont un corps nous apparaît (sens de la vue — signe de Vénus) est en relation, d'une part, avec la *distribution géométrique* (signe de Jupiter) des parties composant ce corps et d'autre part, avec l'*arrangement numérique* (signe de Saturne) des particularités que présente ce corps.

Mais cette *distribution géométrique* des parties composantes est, de son côté, en relation avec la *modalité ordonnée* (signe de Mars) selon laquelle le corps en question se trouve intimement disposé; — comme l'*arrangement numérique* (signe de Saturne) est, lui-même en relations avec le *rythme intrinsèque* (signe de Mercure) de la structure du corps.

Il s'ensuit que la *modalité ordonnée* — en somme l'ordre qui préside à l'établissement du corps — correspond d'une part avec une *distribution intime*, que nous disons ici géométrique parce que nous savons que la géométrie la fait comprendre et, de l'autre, avec un *rythme* qui donne une harmonie aux diverses parties dont se compose intrinsèquement le corps.

Ce que nous voyons (signe de Vénus), c'est un ensemble. Ce que nous apprécions par le toucher (signe de Saturne), c'est l'arrangement présenté, les dimensions surtout qui sont au nombre de trois, perceptibles, et même de quatre si l'on y ajoute la densité d'où nous tirons le poids.

Puis le goût (signe de Jupiter) — dont nous ne savons pas, remarquons-le bien, ce qui le produit — se révèle ici comme étant un effet d'une distribution géométrique selon laquelle les parties du corps sont placées. Mais — soit dit pour citer un exemple — le goût sucré du corps chimique vulgaire appelé sucre disparaît curieusement lorsqu'on en pile dans le mortier un morceau : la saveur du sucre provenait donc de son état de cristallisation, donc de distribution géométrique; une fois pilé et les cristaux détruits, elle n'existe plus.

Alors l'odeur (signe de Mars) — bien discutée par les chimistes qui se demandent d'où elle peut provenir — ne serait que la manifestation de l'arrangement d'après lequel se trouvent intimement disposées les parties composantes géométriquement établies. Mais s'il n'y a aucun exemple à donner pour le faire comprendre, du moins pourra-t-on se

rappeler une expression, bien connue, qui n'aurait aucun sens si elle ne se rapportait pas au même ordre d'idées : « l'odeur de sainteté » ne voudrait rien dire si cela ne se référerait pas à une gradation dans le mérite et par conséquent à une hiérarchie où ce qu'on appelle la « sainteté » est une culmination.

Ne parlons pas du « parfum de la vertu » qui n'est qu'une métaphore, dérivée de la précédente expression, celle-ci correcte, et employée depuis une antiquité assez lointaine.

Quant à l'audition (signe de Mercure), nous savons parfaitement qu'elle ressort des sons émis par les vibrations ou les mouvements des objets. Dès qu'un corps vibre ou qu'il en heurte un autre, nous percevons un bruit.

Les cinq compartiments de l'Alchimie commencent à se comprendre. Et, quand Rabelais s'intitulait « abstrac-teur de quintessence » on voit ce qu'il voulait dire.

*
**

C'est en effet, là, chaque fois, la *quintessence* — l'essence cinquième — la partie la plus substantielle qui puisse s'extraire de quelque corps, ainsi que la définissaient les chimistes du temps de Molière (1).

Abstraire une quintessence, consiste — très exactement — à considérer séparément un des points qui réunit la construction pentagonale.

En chaque compartiment de la galerie de l'Alchimie cette abstraction se trouve donc nécessairement — mais tout naturellement — effectuée.

Dans les compartiments de l'Astrologie aussi, puisque les trois divisions y sont réparties de la même manière —

(1) D'après Dorvault (*Officine de Pharmacie pratique*) les « quintessences » sont des « préparations, qui ont partagé avec les teintures alcooliques les noms d'esprits, de gouttes, d'élixirs, etc. ». On y trouve donc un fort relent, sinon d'Alchimie, du moins de cette thérapeutique, qui en est dérivée, que l'on nomme *spagyrique* et qui, déformée par une série de médecins ignares comme de pharmaciens bousilleurs méritait le ridicule que lui a infligé Molière. Chimiquement, les quintessences pharmaceutiques sont des *alcoolats*.

toutefois, avec plus de détails, en raison d'un partage en trois *portions* de chacun des cinq compartiments.

Les cinq ordres d'idées — dont le caractère est général et, ainsi, philosophique, s'appliquent tout aussi aisément au point de vue astrologique qu'au point de vue chimique.

Il y a, d'ailleurs, autant de philosophie de l'esprit dans l'Astrologie que de philosophie de la *matière* dans l'Alchimie (1).

Ce qui concerne une *constitution globale* (signe de Vénus sur le graphique) se rapporte à la considération d'un être : le *thème horoscopique* en doit préciser l'ensemble et les Maisons en distinguent les particularités. C'est par l'établissement des douze Maisons que tout sujet donné présente des différences avec ses congénères dans une rotation diurne de son horizon.

Ce point se trouve, d'une part, en relation avec la *disposition zodiacale*, qui relève de l'*arrangement numérique* (signe de Saturne du graphique); car, quoique l'on pense, la subdivision de l'écliptique en douze *cadres* de 30 degrés, marqués d'un signe, n'est autre qu'un arrangement — traditionnel sans doute — dont la raison est le nombre.

Et, d'autre part, le point où se considère l'être, est aussi en relations avec une *distribution* (signe de Jupiter sur le graphique). Nous qualifions cette distribution de *géométrique* et — ceci va peut-être étonner beaucoup d'astrologues modernes — parce que l'élément distributeur, en l'espèce, est la Lune. Chacun sait pourtant que cet astre, parce qu'il est satellite de la Terre, se trouve doué d'un mouvement apparent qui est bien plus rapide que celui des planètes. Personne n'ignore que les thèmes astrologiques — très voisins comme moment de temps pour un même lieu géographique — présentent des différences quant à la position de

(1) Marcellin Berthelot a dit, avec beaucoup de raison, que les Alchimistes étaient des « philosophes de la matière » (L'Alchimie et les Alchimistes). On va s'apercevoir que les Astrologues — anciens bien entendu — peuvent parfaitement se dire des « philosophes de l'esprit ». Mais, dans cette manière de parler, l'esprit s'oppose à la *matière*, le terme désignant simplement ce « qui n'est pas matière ». Ceci va permettre de comprendre comment la Magie où l'on s'occupe de l'esprit en action, est obligée de se conformer aux données astrologiques.

la Lune. Le calcul, bien connu, qui consiste à relever un point — appelé « part de fortune » et qui marque le rapport de distance existant entre l'Ascendant du Thème, la position du Soleil et celle de la Lune, relève de cette considération distributrice. Mais où intervient la géométrie?

La géométrie domine toute l'Astrologie.

Quand Platon écrivait au frontispice de son école : « connais-toi, toi-même » ce semble bien qu'il faisait allusion à tout l'intérêt que présente l'Astrologie pour soi-même. Le Thème n'est guère rectifiable que par soi, constatable comme exact que par soi et, somme toute, profitable qu'à soi.

Mais il ajoutait sur la porte d'accès : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre! » L'astrologie ne peut se raisonner sérieusement et précisément qu'à l'aide de la géométrie.

Si, donc, la Lune a un rôle distributeur et que, parmi les Maisons d'un Thème, elle se place et inscrit sa « part de fortune » — sorte d'Ascendant qui lui est spécial — la géométrie doit en préciser la définition. Et ce seront les rapports ressortant de la définition de ce rôle que l'on dira être des « interprétations ».

La relation entre le point de *Distribution géométrique* et le point de la *Modalité ordonnée* (signe de Mars sur le graphique) va d'ailleurs bien ressortir le rôle de la Lune. Il y a un ordre dans le ciel considéré en un instant choisi. Cet ordre assurément n'apparaît pas à la vue, néanmoins tous les astronomes savent — et les astrologues aussi — que, si les planètes, astres tournant autour du Soleil, occupent, en un moment donné, les positions constatées, celles-ci résultent des mouvements *ordonnés* que les corps célestes effectuent. On ne pourrait, en aucune façon, calculer ces positions, constamment variables, si l'on ne supposait pas que les mouvements stellaires sont en ordre. L'Astronomie demeure une science précise à cause de cela.

Or, cet ordre produit — en un moment donné — une *modalité* qui, pour le Cosmos solaire, a un caractère général. Les diverses positions qu'occupent tous les astres mobiles — hormis le Soleil et la Lune — constituent une sorte de *plasma* où les énergies représentées par chaque corps céleste, réagissant les unes sur les autres, constituent un « champ magnétique » (qu'on peut effectivement envisager comme tel). La Lune, dans le champ magnétique, tient

alors — en raison de sa particulière mobilité — un rôle entièrement comparable à celui du « Controller » de Thomson que l'on peut voir sur tous les tramways électriques.

Quand on observe, en effet, le wattmann du tramway, on le voit tenir à la main une manette de cuivre qu'il actionne pour mettre en marche la voiture et à laquelle il fait prendre successivement diverses positions afin d'accélérer ou de ralentir la vitesse. C'est le « controller ». Son levier correspond par des positions à des « plots » qui sont reliés à la dynamo motrice. Les « plots » distribuent ainsi la force qui anime le véhicule.

La Lune, par ses diverses positions, actionne donc plus ou moins chaque « plot » — c'est-à-dire chaque planète — de telle façon que l'énergie générale du cosmos se trouve toujours convenablement distribuée. Il y a donc, pour un moment donné, une *Modalité* de cette énergie générale.

Mais on remarque (sur le graphique) une relation entre cette *Modalité* et le *Rythme intrinsèque* (signe de Mercure) et ceci veut dire que l'énergie générale du cosmos solaire — laquelle est intrinsèque parce qu'elle est intérieure à ce cosmos — suit un rythme dont il faut tenir compte.

Dans le *plasma* formé par les diverses planètes auxquelles la Lune distribue l'énergie, c'est indéniablement le Soleil qui est, comme l'on dit en mécanique appliquée, le « générateur ». L'énergie considérée vient de lui. Cependant, il n'en est pas *l'auteur*, il n'en est que le *détendeur*. Certes, toutes les planètes de son système tournent autour de lui et il est le centre d'attraction de ce qui constitue un *cosmos* où l'énergie, provenant de lui, fait en chaque astre, pousser les plantes, vivre les animaux. Il apparaît comme une source d'une énergie que toutes les planètes transforment et utilisent. Il n'est pas cependant l'auteur même de cette énergie, parce que lui-même la reçoit d'ailleurs.

C'est bien ce qui se passe dans le tramway électrique. La dynamo motrice demeure l'animatrice du mouvement et en constitue bien la source d'énergie qui anime le véhicule. Elle n'est pourtant pas auteur de cette énergie parce que celle-ci provient d'une « centrale électrique » où d'autres dynamos — celles-là bien génératrices — l'ont produite.

Le Soleil dépend d'un autre système d'étoiles et il n'est

lui-même que le satellite d'une étoile centrale. Et, dans tout l'Univers que l'on peut concevoir et dont on constate l'immensité en la nuit claire, par le scintillement des innombrables étoiles centrales — il en est ainsi.

Ces étoiles — génératrices — fabriquent positivement de l'énergie et elles sont groupées comme peuvent l'être les « stations électriques » sur un réseau de force. Mais l'énergie qu'elles produisent n'est encore — ainsi que l'électricité elle-même — qu'un mode sous lequel se présente l'*Energie proprement dite*, celle dont nous n'avons pas de définition. Et ainsi, au-dessus de toute cette répartition universelle des énergies, il y a une *Energie en soi*, une énergie créatrice des énergies, qui existe — produite on ne sait comment — en une *centrale effectivement centrale* que nous avons personifiée et que nous appelons Dieu (1).

Il y a du mouvement partout. Il y a donc partout un rythme.

Ceci peut paraître de la métaphysique, ce n'en est cependant pas encore, ce n'est que de la physique — la plus moderne néanmoins.

Mais, parce que de telles considérations ont une allure métaphysique au sens étymologique du terme, on voit combien les astrologues sont des « philosophes ».

*
**

Ils sont cependant spécialisés en tant que « philosophes de l'esprit » parce que là ne se borne pas l'application qu'ils font de cette manière de voir l'Univers.

Chacun des cinq compartiments, des divisions de la galerie qu'ils suivent, se trouve partagé en trois portions.

Mais c'est simple : il y a toujours trois applications à retenir pour chacune des considérations qui viennent d'être faites. Celle qui concerne un *être défini* — celle qui se

(1) Voir à ce sujet dans les considérations générales du *Formulaire de Haute Magie* certains aperçus qui démontrent que cette conception, très moderne, était connue d'une très haute antiquité.

réfère à la *série* d'études de même genre — et celle qui a trait à l'*espèce ou catégorie* dans laquelle rentre le genre.

Un être c'est ce qui existe. Il peut être homme, — et généralement l'Astrologie ne veut envisager que l'être humain, mais il peut être aussi un animal ou une plante : pourquoi pas? Est-ce que le Thème astrologique, si vraiment il présente un caractère scientifique, ne doit pas s'ériger aussi bien pour un animal ou une plante que pour un homme? Est-ce que les anciens traités ne parlent pas du « Thème d'une Cité ».

Cicéron — néanmoins il était imbu de la philosophie de Porphyre — qui se moquait assez des Astrologues, sans doute parce que de son temps, comme de tout temps, beaucoup d'entre eux avaient plus de jactance que de savoir — Cicéron, excédé un jour des assertions péremptoires que les « uranopètes », selon la pittoresque expression de Rabelais, lui lançaient à la figure, s'écria : « Mais faites donc le thème astrologique de mon chien, si vous êtes vraiment capables! »

Bien sûr, le thème de notre petit toutou favori est à faire autant que le nôtre. Ne doit-on pas s'inquiéter de son meilleur ami?

Ne doit-on pas s'inquiéter aussi de ses récoltes? Alors, les thèmes des plantes doivent s'envisager aussi.

Les hommes, les animaux, les plantes, se rangent par séries. La sociologie, comme l'Histoire Naturelle, nous l'apprennent. Chacun d'eux a une race bien définie, bien connue.

Et chaque race est comprise dans une espèce qui constitue la catégorie dans laquelle se classent les êtres qui existent, qui vivent.

Car exister c'est vivre — et il ne s'agit pas de séparer la vie de l'existence, sinon il n'y a plus d'évolution possible.

Ce n'est donc pas une raison parce qu'une montagne ne bouge pas — ainsi que Mahomet a eu soin de le faire observer dans le Coran — pour s'imaginer qu'elle n'est pas douée de la vie. Elle est née, cette montagne, comme tout ce qui, en ce monde, apparaît au grand jour. Elle s'est formée par les plissements de la croûte terrestre, elle constitue un phénomène qui, avant son apparition, n'existait

pas. Mais depuis, elle a évolué, elle a perdu ses contours aigus; elle tend, peu à peu, à prendre l'aspect arrondi d'une colline. Elle vieillit — comme nous vieillissons tous ici-bas. Elle mourra un jour, ainsi que nous. Elle sera victime de quelque convulsion qui l'effritera dans la plaine, qui n'en laissera que la trace par un plissement que les géologues reconnaîtront péniblement en quelque « pénéplaine ».

La montagne est vivante, quoique par sa nature propre elle se trouve privée d'action personnelle et qu'elle doive attendre qu'une force extérieure à elle se déploie pour effectuer un mouvement quelconque, pour — même — assurer son évolution.

Il convient de réfléchir sur le mouvement individuel dont tout est doté. Dans le règne minéral le mouvement existe tout autant qu'ailleurs : il est latent, voilà tout; mais s'il n'existait pas ainsi en possibilité, comment seraient capables de se faire les réactions chimiques? Dans le règne végétal on le constate aussi, non pas seulement comme évolution intérieure ou manifestation de la vitalité, mais aussi comme mouvement réel en comparaison avec les objets d'alentour. Certes, la plante est immobile — enracinée au sol; mais sa tige s'incline de droite et de gauche sous l'influence de la brise. La plante, alors, se meut — et même accomplit une véritable gymnastique nécessaire à son hygiène, c'est-à-dire à son développement. Quant aux animaux, nul ne leur dénie le mouvement — même pas lorsqu'on parle des plus précaires, des mollusques ou des simples corallidés car on sait que les arapèdes, pauvres univalves fixés à leurs roches, s'abaissent ou s'élèvent pour se nourrir des éléments vitaux que contient l'eau de mer et l'on n'ignore pas que les coraux poussent comme les plantes poussent et meurent comme elles après avoir ingénieusement formé ces îles du Pacifique qu'on appelle les « Atolls ».

Et qu'est-ce qui différencie l'homme de l'animal? Peu de chose et beaucoup. L'homme est le seul animal qui se meuve debout sur son horizon; tous les autres ne peuvent se déplacer que parallèlement au plan de l'horizon. En cela l'homme est droit comme une plante; mais alors que la plante est fixée au sol, il a la faculté d'aller où il veut. — il fait le tour de la terre, il parcourt en tout sens le sphéroïde qui le transporte, dans l'infini des siècles, à travers l'Univers immense!

Il est le roi de la Terre. Son esprit domine la création qui l'entoure.

*
**

L'Astrologie implique bien la philosophie.

Mais la philosophie de l'esprit.

Car l'esprit, c'est l'énergie concentrée en tout être et qui, chez l'homme, atteint son maximum terrestre.

Quand on voit que les dispositions sidérales dans un Thème, donnent une tournure à l'esprit, c'est que l'énergie solaire, que les planètes transforment pour en induire un horizon de nativité suivant une distribution lunaire, produit dans l'être humain un ensemble de combinaisons qui constituent une « mentalité ».

Le Thème Astrologique — chacun s'en est bien aperçu — fournit plus facilement de données sur le caractère qu'il ne donne de précisions sur les événements de l'existence.

La cause en est que l'esprit commande dans les considérations qu'on doit faire.

Ce n'est cependant pas une raison pour que la matérialité de l'individu ne doive pas ressortir.

Il y a une relation étroite entre l'esprit et la matière — si bien que l'on peut dire que l'un ne va pas sans l'autre et qu'à tout bien regarder, tout bien approfondir, on ne devrait peut-être pas séparer l'esprit de la matière, on devrait plutôt penser que ce sont là deux aspects d'une chose unique — qui n'est ni immatérielle ni matérielle — et que cette chose unique, après tout, c'est la « personnalité », pure abstraction qui a néanmoins une réalité.

On n'a qu'à en dégager les lois. Alors on aura de « l'Astrologie Scientifique ».

Mais il n'y a pas trop de quarante cinq portes à franchir pour y arriver.

*
**

Et quand, par une de ces trois galeries, on est parvenu à ce lieu retiré du Temple du Savoir, figurément désigné

par l'appellation de Salle centrale, que l'on est au summum de ses études en Astrologie, en Alchimie, en Magie, que l'on peut dire, à bon droit, que l'on a percé tous les Secrets de ces Sciences qui ne sont, en somme, que des Sciences de la Nature, mais que l'on se trouve certain de connaître par l'Astrologie les lois de l'esprit, par l'Alchimie celles de la matière et par la Magie celles de l'intermédiaire énergétique entre l'immatériel et le matériel — qu'on sait quelque chose enfin d'une façon positive — il y a deux galeries dans lesquelles on peut s'engager.

L'une est celle de la Mythologie, l'autre celle du Symbolisme.

Ce sont deux passages singuliers, en ce sens qu'ils ne se trouvent accessibles que par l'intérieur du Temple — par la Salle centrale.

La Galerie de la Mythologie comporte trois divisions comme celles que nous venons d'examiner. La Galerie du Symbolisme, par contre, fait exception; elle en comporte cinq — à vrai dire trois aussi, mais avec deux autres supplémentaires.

Le fait qu'on n'y entre pas de l'extérieur oblige à inverser le processus de la marche à suivre. On ne peut en effet, aborder ces deux ordres d'études avec l'aide de considérations puisées dans les constatations concrètes, comme c'est le cas pour l'Astrologie, l'Alchimie ou la Magie. En étudiant l'Astrologie, on trouve assurément dans le domaine humain, dans les mœurs, les institutions sociales, les événements même, de quoi confirmer par les faits les expériences que l'on tente. En Alchimie, la Nature fournit avec les métaux, les métalloïdes et les combinaisons diverses, de quoi asseoir des théories qui peuvent n'avoir rien de chimique. Puis la Magie semble bien se rapporter à des conceptions physiques, contrôlées aujourd'hui par notre emploi des ondes, en sorte que l'on peut généraliser normalement les hypothèses et les voir applicables à un « monde intermédiaire » entre la matière et l'esprit, que nos actuelles recherches de laboratoire autorisent parfaitement. Nous n'avons donc fait, dans ces trois galeries, que compléter — d'une façon hardie — ce que la science positive n'ose pas découvrir; mais notre savoir spécial, qui n'a percé en somme que l'inconnu de la science extérieure, repose sur des fondements certains et positifs.

En Mythologie et en Symbolisme, il en sera autrement.

Il demeure impossible de partir du constaté pour se diriger vers le théorique, en fait de Mythologie. Car nous ne constatons rien qui se rapporte aux fables, aux légendes, aux mythes : à peine distinguons-nous certaines déformations imaginatives de phénomènes naturels qui nous donnent simplement à penser que l'humanité rudimentaire s'est toujours préoccupée de problèmes que la Science positive a su débrouiller. La Mythologie prend donc l'allure d'un art et non d'une science. On ne la range, d'ailleurs, même pas parmi les Sciences Secrètes.

C'est pire, pour ce qui concerne le Symbolisme. Nul ne conteste que ce soit un art — ou plutôt une forme de l'art. Le fait de symbolisation apparaît comme le produit de la fantaisie d'un artiste — plus ou moins évolué, plus ou moins conscient, littéraire parfois, plastique en général. Là aussi la fiction paraît s'être donné libre cours; là aussi l'imagination s'est déployée en tous sens.

Pourtant, si nous voyons les choses à l'inverse, si après avoir connu l'Astrologie, l'Alchimie et la Magie nous nous engageons dans la Mythologie et dans le Symbolisme, nous trouvons — sans doute un peu à notre grand étonnement — de la science aussi solidement constituée que dans les voies que nous avons suivies.

Comme le point où nous sommes parvenus est central et commun, il nous est loisible d'aborder ces deux galeries nouvelles avec le bagage de connaissances que nous avons acquis. Nous n'avons pas besoin de savoir à fond la Magie pour nous avancer en Mythologie, pour la raison que la galerie, qui concerne celle-ci, se trouve en face de l'autre d'où nous venons; si nous avons parcouru l'Alchimie ou l'Astrologie, nous aurons tout autant de facilités. De même pour le Symbolisme; il n'est pas indispensable de connaître en détails l'Astrologie pour l'étudier, la Magie ou l'Alchimie suffisent amplement.

**

Il y a là, un fait qui déroute un peu si l'on n'est pas préalablement averti.

La Mythologie et le Symbolisme vont se considérer comme des Sciences bien plus secrètes que les précédentes, au point que les spécialistes eux-mêmes s'étonneront qu'elles aient leurs lois et leurs préceptes positifs. La Mythologie, qui est surtout littéraire, et le Symbolisme, qui est principalement plastique, doivent, en effet, s'entendre comme des applications d'un parallélisme des données de l'Astrologie, de l'Alchimie et de la Magie.

Ce n'est pas difficile de voir que, dans les mythes grecs par exemple, les considérations astrologiques constituent une armature sur laquelle se greffent d'autres conceptions (1). Celles-ci — moins visiblement parfois, cependant avec tout autant d'importance — relèvent simultanément de l'Alchimie et de la Magie (2).

L'erreur consisterait à ne prendre qu'un seul ordre d'idées quand on s'aperçoit qu'il y a une prédominance. Il faut donc aborder la galerie de la Mythologie avec l'ensemble des données recueillies dans toutes les trois Sciences précédentes. Néanmoins, un seul des ordres d'idées permet tellement d'éclaircir les mythes que ceux-ci apparaissent comme l'expression des « philosophies » qui viennent d'être mentionnées.

Le Symbolisme, alors, prend l'aspect d'une représentation idéale de ces données scientifiques — décrites par un poète, un peintre, un sculpteur ou un architecte. Mais s'il affecte une allure artistique, il repose sur une science qui est celle de « l'expression de la pensée ».

(1) On en trouverait une confirmation dans mon ouvrage intitulé « *Vénus* » où le Mythe Gréco-Romain de cette déesse est abondamment expliqué. A l'époque où il fut publié (en 1908) le monde savant s'en est ému : Salomon Steinach, dont les travaux sur la Mythologie étaient — et sont encore — admis comme classiques, n'hésita pas alors, à dire au Congrès des Religions à Oxford : « Peut-être n'avons-nous pas, jusqu'ici, assez regardé le ciel pour comprendre les mythes ». C'était l'aveu que la porte des études mythologiques ne s'ouvre pas sur l'extérieur du Temple de la Haute-Science. Mais il faut dire que Dupuis, l'auteur bien connu de *l'Origine de tous les Cultes* avait, un siècle auparavant, parfaitement compris que les données astrologiques éclaircissaient la *Mythologie*.

(2) C'est dans le Mythe d'Hécate-Diane — dont l'étude devait faire suite à celui de Vénus mais n'a pas été publiée — que ressortent plus particulièrement les considérations magiques. Quant au mythe d'Apollon, il est spécialement alchimique. En chaque mythe gréco-romain, il y a toujours un des trois points de vue qui prédomine, ce qui ne veut pas dire que les deux autres doivent se négliger.

On a dit — avec beaucoup de raison — que « l'Art impliquait une science qui s'ignore ». L'assertion doit se rectifier quelque peu : *un art, quel qu'il soit, implique une science qui doit s'ignorer*. Si l'on veut que l'œuvre d'art ait une portée — qu'elle engendre de la pensée chez le spectateur — il devient nécessaire que la *pensée génératrice* soit exprimée selon des lois concordant exactement avec celles qui, dans l'esprit de tout être humain, produisent l'idée. Ces lois sont celles qui président à ce que les traités de philosophie appellent l'idéation.

Certes, les philosophes modernes — ayant sans doute mal compris Platon, Zénon, Epicure, et tant d'autres anciens — n'aperçoivent pas la Science dont procède notre « intellect » quand il pense. Mais ils se rendent bien compte qu'elle doit exister, lorsqu'il s'agit d'expression de la pensée. La « Logique » dont ils parlent et qu'à juste titre, ils considèrent comme un art, ils la voient reposer sur des lois scientifiques.

Or le symbolisme n'est qu'une *expression descriptive* de la pensée — mais dont les lois dérivent de celles qui s'appliquent en Astrologie, en Alchimie, en Magie.

Dans ces conditions, le Symbolisme est une Science et la Mythologie pareillement.

Mais ces deux ordres d'idées ont une allure artistique — ce qui veut dire que la Science s'y dissimule tellement qu'elle en est secrète, très secrète, bien plus encore qu'en Astrologie, en Alchimie ou en Magie.

Et c'est une règle qu'en art symbolique et en art mythologique, la Science *doit s'ignorer du public*.

Alors ces deux portes fallacieuses ne donnent pas accès au Temple.

**

Venant de l'intérieur et de la salle centrale, on peut pénétrer dans la Mythologie comme dans le Symbolisme.

Chacune de leurs galeries a ses divisions qu'il convient, par conséquent, de considérer comme inversées par rapport aux autres.

Nous avons vu que les trois divisions des galeries parcourues procédaient du triangle équilatéral et ainsi du *successif* — ceci nous a fait considérer d'abord l'« antériorité » puis « l'actualité » et, en troisième lieu, « la postériorité », parce que le *successif* se réfère principalement au temps. Maintenant, il faudra prendre la *postériorité* d'abord et finalement l'*antériorité* — ce qui s'appelle *actualité* demeurant toujours en second.

En Mythologie donc — où les divisions sont au nombre de trois — les conséquences du fait considéré (en l'espèce la fiction du récit) doivent précéder l'exposé même du fait et les motifs de celui-ci passer en dernier.

C'est ce qui trompe — parce que la manière apparaît inhabituelle.

Prenons le mythe de la déesse Vénus par exemple. La fiction consiste à présenter l'histoire d'une personnalité, affirmée divine, qui se conduit comme un être humain au cours d'une existence imaginaire. Cela c'est le fait; il doit passer au second plan, quoique le lecteur ou l'auditeur n'aperçoive pas autre chose. Mais, si antérieurement nous plaçons les conséquences de l'histoire racontée, nous nous rendons bien compte que du récit dérivent un certain nombre de considérations très hautes, dont *l'affabulation* n'est, somme toute, que la présentation au public. Vénus, déesse assez dévergondée, représente « l'attraction universelle », celle qui régit tous les corps célestes et gouverne les mondes, laquelle échappe à la morale vulgaire du fait que ces corps — dans leur mouvement apparent — ont des conjonctions que tous les astronomes savent calculer. D'où il ressort que le dévergondage de Vénus n'est qu'une manière de faire comprendre des vérités cosmographiques. Cette manière est *consécutif* à l'existence des théorèmes de géométrie que la cosmographie applique.

Puis, ensuite et postérieurement à la considération de l'histoire de la déesse, nous envisageons les motifs qui ont incité à établir la fiction. Nous apercevons, alors, que si cette histoire présente telles bizarreries — en d'autres mythes ce seront même des contradictions — il était nécessaire qu'il en soit ainsi. Vénus, dit le mythe, naquit de l'écume de la mer : cette façon métaphysique de faire ressortir que ce qui *surage* dans l'Univers immense sont les lois de l'attraction universelle — celles de Kepler et Newton

— *prévient* de l'existence de ces lois, mais a pour motif l'impossibilité matérielle de les exposer en quelques mots.

On voit l'intérêt de raisonner la Mythologie à l'inverse.

*

**

Cette inversion sera tout autant profitable quand il s'agira du Symbolisme.

Mais, là, nous avons cinq divisions au lieu de trois — et le pentagone n'a pas, comme le triangle équilatéral, un *point fixe de considération*.

En effet, avec le *successif*, ce qui est actuel constitue toujours un *point de départ* dans le raisonnement, l'*antériorité* et la *postériorité* se plaçant d'elles-mêmes.

Avec le sensoriel pentagonal, le *point de départ* ne s'impose pas : nous ne trouvons pas un ordre absolu dans nos sensations, la vue ne se place pas avant l'ouïe, ni celle-ci avant l'odorat. Il est fort possible que nous voyions quelque mécanique avant d'entendre le bruit qu'elle fait; et que nous percevions une odeur avant de voir un objet; c'est courant. Quant au goût, il semble indépendant (1).

Cependant, quand nous avons considéré le pentagone des compartiments de l'Alchimie (2), nous sommes partis

(1) Il y a cependant une manière de classer par ordre les sensations. C'est celle qui ressort de la distance à laquelle portent nos organes sensoriels. La *vue* est la sensation qui se recueille le plus loin : on voit toujours quelque chose avant d'en pouvoir entendre le bruit. L'*ouïe* exige donc une distance plus rapprochée. Puis vient l'*odorat* qui porte moins loin que l'*ouïe* et plus loin que le *toucher*, car celui-ci exige d'étendre la main pour avoir contact avec un objet. Le *goût* passe donc en dernier, puisqu'il faut porter l'objet à la bouche. Ceci, par correspondance planétaire nous donne la succession suivante : Vénus, Mercure, Mars, Saturne, Jupiter. On remarquera que ni la Lune, ni le Soleil n'entrent en considération quand il s'agit des sens — c'est que la lune, par son rôle distributeur, *transforme dans le cerveau* nos sensations en *perceptions* de telle sorte qu'elles deviennent susceptibles d'être utilisées par l'intellect; et que le Soleil, dont le rôle consiste à animer l'ensemble de l'être, correspond à ce qui s'appelle l'*intellect* dont l'intelligence est la manifestation ordinaire, servant à *transposer* les perceptions en *percepts* pour permettre d'en retirer des idées et ainsi de penser.

(2) Se reporter au graphique de la page 182.

du point de la *constitution globale* (signe de Vénus sur le graphique). Ceci nous avait paru juste, parce qu'en présence d'un corps chimique quelconque, son apparence générale était ce qu'il y avait d'abord à retenir.

Maintenant, nous nous garderons de procéder ainsi, puisqu'il faut inverser. En effet, la constitution globale d'un ensemble symbolisé est bien ce que le public aperçoit avant tout et ce dont il cherche le sens, sans y parvenir aisément. Si nous nous y arrêtons et si nous continuons à raisonner le pentagone, depuis ce point de départ, nous verrons mal le reste.

Tandis que, si nous prenons une des deux relations du point de la constitution globale — soit la *Distribution géométrique* (signe de Jupiter sur le graphique), soit l'*Arrangement numérique* (signe de Saturne sur le graphique), nous avons beaucoup de chance de comprendre l'œuvre symbolisée que nous considérons.

On voit combien a d'importance cette recommandation qu'avant tout il faut bien compter : l'arrangement numérique décèle toujours un nombre et la distribution géométrique une forme présentée par les nombres. Ainsi, les symbolisations deviennent claires.

Car un arrangement numérique en symbolisme doit se trouver en relation avec un *rythme* (signe de Mercure sur le graphique) dont le caractère est *intrinsèque* en ce sens que les idées exprimées sont disposées de manière à pouvoir se comprendre par la cadence qui ressort des proportions graphiques. Ce sera le geste que montre une statue, comme les attributs qui décorent une peinture ou les lignes que fait ressortir un édifice ou bien encore les conditions dans lesquelles se déroule un récit poétique.

Ce point de vue rythmique, de même que celui de la distribution géométrique, se relie à la *Modalité ordonnée* qui, graphiquement, donne à la composition une allure agréable et plaisante, attirante même, de telle sorte que le symbolisme fixe l'attention pour engendrer en l'esprit du spectateur des idées fructifiantes.

Dans les temps chrétiens, après l'éroulement des civilisations antiques, on ne fit pas mieux qu'aux XII^e et XIII^e siècles en matière de symbolisme. On bâtit ces cathédrales que nous admirons encore; on les agrémenta de tours et de

flèches dont les lignes ont un rythme secret; on les disposa suivant un plan qui, dans le détail, révèle une application à la fois habile et savante, d'une géométrie que certains seuls connaissent (1). Le nombre des statues aux gestes très précis, très significatifs, correspond au rythme des lignes du monument, comme aussi le nombre des ornements sur les portiques signale l'arrangement qui préside à l'ensemble. On sait ce que veut dire chaque personnage représenté dans la pierre, et toute sculpture parle autant que si elle était vivante; on voit ce qui se trouve mentionné au-dessus des accès, quoiqu'aucune inscription n'existe à l'entrée. Une cathédrale se lit comme un livre : c'est une poésie qui berce le rêve des foules et que, seuls, pénètrent ceux qui savent.

Mais depuis des temps lointains, le symbolisme du Moyen-Age dort son sommeil séculaire, comme la Mythologie des anciens cuve son assoupissement perpétuel.

Repos voisin de la mort — dont on s'aperçoit, depuis l'intérieur du Temple, qu'il n'est qu'un aspect d'une vitalité toujours puissante!

**

A quoi sert de parvenir — assez péniblement d'ailleurs — auprès de ce Temple mystérieux dont les ouvertures réelles ou fallacieuses, donnent sur les galeries des Sciences Secrètes si l'on n'a pas la vraie Clef pour ouvrir les portes?

Par le Symbolisme, par la Mythologie, on n'entre pas; — inutile d'insister.

Pour pénétrer par la Magie, il faut avoir le mot de la serrure, et ceci implique diverses hypothèses. Pour s'introduire par l'Alchimie, il faut retrouver le vieil instrument qui s'adapte à la fente et ceci exige beaucoup de recherches. Mais pour passer par l'Astrologie, il ne faut qu'un peu de hardiesse, car l'huis semble facile à pousser : on l'a restauré, on l'a même entrebaillé.

Est-ce à dire qu'une Clef Universelle devient inutile parce qu'un des seuils du Temple peut être franchi sans trop de peine du côté de l'Astrologie? Une fois entré, n'est-

(1) Dans l'ouvrage intitulé le « Secret de Nostradamus » publié en 1927, on peut voir des graphiques reproduisant les lignes architecturales de Notre-Dame de Paris. Le dessinateur, grâce à de simples indications, a pu les exécuter avec une célérité dont il a été lui-même surpris.

on pas à l'intérieur et qu'importe par où l'on est entré, puisqu'on doit toujours parvenir en cette salle centrale où l'on atteint le summum du « Savoir secret » ?

L'Astrologie, certes, est d'un abord aisé. La galerie qu'on parcourt au début, présente un aspect engageant. Ce qu'on y voit, ce qu'on y découvre aussi avec quelque attention, satisfait pleinement. Et si l'on se borne à demeurer dans la première division, on a positivement la sensation d'avoir acquis un savoir dont l'importance est surprenante. Mais ne doit-on pas aller plus loin? Forcer les portes que l'on aperçoit et qui résistent à tous les efforts?

Là une Clef devient nécessaire.

Quelle que soit l'entrée du Temple que l'on choisisse et quelle que soit la galerie que l'on prenne, les portes des divisions autant que celles des compartiments et de leurs portions, demeurent *hermétiquement* closes. Il faudra la Clef pour les ouvrir.

Et si les clôtures sont *hermétiques* — si rien d'habituel ne peut les entamer — c'est que *l'hermétisme*, cette manière de barrer les voies de la connaissance que l'Alchimie emploie plus particulièrement, s'applique partout en ce mystérieux édifice pour en conserver rigoureusement les secrets.

On l'a assez remarqué : en tout ordre de savoir, il est ordinairement possible de trouver quelque indication qui donne les lueurs nécessaires pour s'en faire — au moins — une idée nette. Là rien. Des bribes, deci delà; plus de rêveries et d'hypothèses que de remarques acceptables ou de constatations admissibles auxquelles l'esprit puisse se raccrocher.

C'est pourquoi le dédain demeure l'attitude commune. Il y a, là, des « raisins trop verts », comme a si bien dit La Fontaine.

Mais voici la Clef, — celle qui ouvre toutes les portes.

Le nombre la constitue — car le nombre a, par lui-même, un caractère général. Il est éminemment intellectuel, et cette qualité se trouve, ici, indispensable parce que l'on doit *connaître* pour « savoir ».

Cette Clef se présente donc comme numérique — et ce sera à l'aide de nombres que l'on ouvrira les portes les unes après les autres.

Quand pour la Magie nous aurons besoin du mot qui délie l'enchevêtrement de son cadenas, ce sera un nombre qui nous le fera découvrir.

Il n'y a, d'ailleurs qu'à bien regarder ce que nous ont légué les anciens Mages. Ils parlent de 72 *Génies*; ils mentionnent 36 *Décans*. Or les nombres 72 et 36 sont les multiples de 9. Donc quand nous voyons dans la galerie de la Magie, neuf portes, nous avons lieu de penser que le nombre 9 ou ses multiples tiennent un rôle et que celui-ci est destiné à permettre d'avancer dans la science, donc d'ouvrir les portes qu'on rencontrera.

Or qu'est-ce que le nombre 9 ?

Arithmétiquement, 9 vaut 3 fois 3 et a la qualité d'un carré.

Géométriquement, ce n'est pas une figure quadrilatère avec des côtés égaux constitués par des triangles : une telle figure est absurde en ce sens qu'elle ne répond à aucune construction. C'est un polygone qui se décompose en trois triangles équilatéraux — un *ennéagone*.

L'ennéagone — cela a déjà été noté — ne relève pas de la mathématique simple. Il faut, pour le construire avoir recours à des courbes savantes. Disons — afin de préciser techniquement — qu'en somme l'ennéagone descend de l'hyperbole.

Et qu'est-ce que l'hyperbole? Une courbe ouverte des deux côtés sur l'Infini.

Donc l'ennéagone — particulièrement en Magie — est, en quelque sorte, greffé sur une portion de ce qui va depuis l'infini jusqu'à l'infini. Alors, si entre deux points de cet infini qui délimite l'Univers créé, se trouve une représentation de quelque chose, ceci aura nécessairement trait à l'ensemble dans lequel *baigne*, pour ainsi dire, ce que nous pouvons concevoir comme Universel.

L'Univers est de l'espace dans le temps, et il *baigne* en un ensemble qui est l'énergie. Car l'univers se voit animé d'un infini mouvement.

Nous devons donc dire que la représentation aperçue est celle d'une forme de cette énergie universelle.

Alors, quand la Magie — j'entends la Haute-Magie —, se considère comme une « physique » supranormale, rien n'est plus logique, rien n'est plus réel.

L'ennéagone, d'ailleurs, est énergétique. Il n'est pas source d'énergie — car une figure géométrique ne fait que représenter les choses, elle ne les constitue pas. Mais le fait que trois équilatéraux — trois successifs — existent dans l'ennéagone, implique qu'un mouvement continu se trouve représenté avec des caractéristiques chaque fois particulières.

Les alchimistes — symbolisateurs par excellence quand ils parlaient d'une façon « hermétique » — ont dit que trois principes existaient : le *sel*, le *soufre* et le *mercure*. Ceci répond à la conception des trois « mondes » à laquelle — d'après les travaux de la chimie et de la physique modernes — nous sommes obligés de nous tenir : le monde de la matière, le monde de l'esprit et le monde intermédiaire qui n'est ni matière ni esprit et semble participer des deux. Mais ceci répond aussi — d'une façon concrète — à ce que nous connaissons fort bien de la pile électrique : le pôle positif, le pôle négatif, entre lesquels doit se trouver, pour que le courant passe, un médiateur constitué par l'eau acidulée de Volta ou le sel ammoniac de nos piles modernes, dans lequel plongent les lames de zinc et de cuivre. Le « mercure » dont parlent les Alchimistes, c'est ce médiateur — ils l'ont qualifié de « plastique » parce qu'il attaque la *forme* et que la forme c'est, pour eux, le *sel*, pour nous le zinc de la pile.

Ceci est représenté géométriquement — abstraitement pour mieux dire — par l'ennéagone. En chaque « élément », comme disent les électriciens, il y a évolution chimique, donc mouvement, aussi bien dans le médiateur ammoniacal que dans le zinc, que dans le cuivre.

Alors, pénétrer dans le Temple par la porte de la Magie, c'est envisager les conditions dans lesquelles l'énergie générale de l'Univers — énergie évidemment supérieure — peut être captée pour des effets concrets et terrestres.

Les noms des Anges, des Génies et des Esprits, ne nous apparaissent plus que comme des moyens commodes de retenir dans la mémoire des formules algébriques, souvent assez complexes.

En tout cas, avec la conception d'une énergie générale qui se trouve appliquée de diverses façons, nous pouvons passer, les unes après les autres, les portes de la galerie de

la Magie et entrer, chaque fois, en des considérations nouvelles, toujours plus élevées.

L'ennéagone et ses multiples, constituent bien le panne-ton de la Clef qui sert pour ouvrir la Magie.

*
**

Tout autre sera celui qui s'adaptera dans les serrures de l'Alchimie.

Nous avons dit que, là, le nombre était 15, soit 3 fois 5. Si nous multiplions par 4, comme cela a été vu en Magie, — où nous avons repéré 36 qui est 4 fois 9 —, nous obtiendrons 60.

Mais Jean Trithème, dans la Polygraphie, a eu soin d'attirer notre attention sur le nombre 60. Et, d'autre part, n'est-il pas question de « cinquante portes de l'intelligence » ? Cette expression est bien connue de tous ceux qui ont feuilleté un exposé quelconque des anciennes conceptions de la Kabbale. Elle n'est, — après tout — que 60 moins 10.

Or, si nous construisons un polygone de 60 côtés — ce qui se fait forcément au compas — nous nous apercevons que le dodécagone, — celui que nous retrouverons sur le zodiaque astrologique, — se divise en ses cadres de 30 degrés par des tranches de six degrés.

Nous dirons — pour parler correctement un langage compréhensible par les modernes — que tout *cadre* dodécagonal comporte cinq *classements* qui se forment à l'aide de la construction du polygone de 60 côtés.

Alors, quand sur les douze cadres, portant chacun un signe du zodiaque, nous prélevons deux classements, il ne nous en reste plus que 48 — soit 4 fois douze. Ceci marque la limite des considérations que nous pourrions faire lorsque, nous référant *uniquement* au dodécagone, nous pensons atteindre l'extrême des possibilités de compréhension. Mais cet extrême n'est qu'apparent : il nous semble tel, parce que nous suivons simplement les indications que fournit le dodécagone avec les signes du Zodiaque. En réalité, puisque nous avons à notre disposition une autre figure — un autre polygone —, il n'y a pas à hésiter : nous devons *dépasser* ce point que nous croyons extrême. Ainsi avec

deux *classements* de plus, nous atteignons 50 — les cinquante « portes de l'intelligence » ont été franchies.

Ceci veut bien dire que l'Alchimie est plus intellectualiste qu'elle n'en a l'air. Et le soupçon vient que la manière de parler des Alchimistes n'est, après tout, qu'un langage. Ils discutent de chimie, philosophent en la matière, envisagent la transformation ascendante des métaux en or, élaborent un Grand Œuvre, — ils rêvent, dira-t-on : pas du tout, ils expriment, en une langue qui leur est particulière, toute une série de vérités qui présenteront une énorme importance lorsqu'on sera finalement capable d'entrer dans la zone ultra-secrète du Grand Arcane.

D'ailleurs ce langage, ces conceptions, ces vérités, sont profondément — hermétiquement en propres termes — cachées par le fait même que le polygone de 60 côtés est totalement inconnu, parce que jamais mentionné dans les écrits traditionnels.

On peut la connaître, cette figure géométrique, en la construisant et en l'étudiant. Mais est-on jamais sûr qu'elle livre ainsi tous ses secrets ?

Il y a plus de considérations mystérieuses qu'on ne croirait dans le polygone de 60 côtés — et certaines autres figures, traditionnelles cependant, en procèdent géométriquement, alors que l'on s'imagine qu'elles sont le produit de l'ingéniosité ou de la fantaisie.

**

Mais, dans ce polygone, apparaît, ressortant avec une indépendance justifiée d'ailleurs, le fameux dodécagone, qui est — positivement — la cheville ouvrière du domaine astrologique.

Tout semble dodécagonal en Astrologie : le Zodiaque, le cercle des Maisons du Thème, les subdivisions des « aspects planétaires ».

C'est vrai que le dodécagone est la figure géométrique qui, appliquée sur l'écliptique ramené à une projection circulaire, a donné le Zodiaque.

C'est vrai aussi que, partant de cette conception, les

Maisons du Thème n'en sont qu'une autre application et qu'alors, les « aspects planétaires » — quoiqu'on n'ose pas encore actuellement le voir — se conforment à cette pratique qui est juste.

Néanmoins l'Astrologie, en raison du champ qu'elle embrasse par son objet, n'a qu'apparemment pour « clef » le nombre 12.

Il y a, — avons-nous fait remarquer —, quarante-cinq portes dans la galerie astrologique. En multipliant ce nombre de 45 par 4, nous avons 180.

Or, 180 c'est la moitié de 360. Cela veut dire que si l'on construit un polygone de 180 côtés, chacun de ceux-ci se trouvera subdivisé en deux. Dans le Polygone de 180 côtés, les degrés de la circonférence sont *accouplés* deux par deux.

Donc, parler du polygone de 180 côtés, c'est impliquer la périphérie même de la circonférence — c'est parler de tout ce que peut contenir l'Univers, puisque cette circonférence est susceptible d'avoir pour contour l'infini et qu'alors le cercle, le champ embrassé par un maximum de compréhension, a lui-même, spatialement, un caractère infini.

N'est-ce pas, là, le domaine de l'Astrologie ?

Car la Magie et l'Alchimie conservent bien un caractère plus particulier — plus délimité, plus défini pour mieux dire. La Magie, envisageant les modalités des énergies générales et supérieures, se trouve obligatoirement limitée à considérer en particulier celles qui actionnent le monde solaire, notre cosmos; celui-ci en marque les limites parce qu'au delà toute force agissante sera peu définissable. L'Alchimie, qui s'occupe de l'intimité de la matière, est forcée de se particulariser aussi dans la façon d'interpréter les corps et leurs combinaisons que présente la Nature terrestre, notre monde restreint; elle est limitée à la terre qui nous porte et, selon son point de vue, tout ce qui existe matériellement hors de notre champ usuel d'expérience n'a pas un caractère aussi précis, aussi défini.

Tandis que l'Astrologie, devant laquelle s'ouvre l'Univers entier avec tous les mondes qu'on aperçoit briller au firmament, a le champ le plus vaste, — un champ véritablement sans limite, celui de l'infini.

Ce n'est cependant pas ce que font apercevoir les Traités

qui, depuis la période alexandrine, — depuis quelques siècles après Jésus-Christ — ont répandu les données dont on a dégagé une Astrologie moderne. Les conceptions qu'on y rencontre paraissent plutôt limitées à l'être humain terrestre, définies par un champ plus psychologique même que physique, plus moral en tout cas que biologique.

Mais l'Astrologie moderne n'a sans doute pas dit son dernier mot.

Le fait que cette délimitation est restreinte, alors qu'elle devrait être immense, provient du rôle géométrique assigné au polygone de 180 côtés. Inconsciemment l'esprit humain subit les lois géométriques, parce que lui-même procède d'une disposition polygonale. L'intelligence de l'homme a inventé la géométrie; mais grâce à ce que cette Science générale lui permet de voir des certitudes de dispositifs, elle comprend qu'elle-même ne peut se trouver autrement disposée que tout le reste. Par sa géométrie, et en vertu de son cerveau, qui est euclidien, l'homme se comprend soi-même. D'où son intelligence — bien que ses possibilités lui offrent le moyen de sortir de l'euclidisme — apparaît géométrique selon Euclide et polygonale parce qu'un polygone précise l'aire du cercle (1).

Or, parmi tous les polygones qu'on peut construire, le plus facile, le plus naturel même est celui qui possède douze côtés, celui qu'on appelle le dodécagone.

Et le dodécagone ressort immédiatement du polygone de 180 côtés : les degrés accouplés de la circonférence dans un cadre dodécagonal de 30 degrés, donnent quinze « accouplements ».

Il s'en suit que le dodécagone apparaît comme étant l'armature de cet ensemble polygonal de 180 côtés — aspect, somme toute, du maximum qui en a 360.

Dès lors, le dodécagone prend — astrologiquement parlant — une importance énorme, telle même qu'elle empêche

(1) Je rappellerai ici, pour les personnes peu familiarisées avec la géométrie que, si le rapport du diamètre à la circonférence est un nombre incommensurable, il se calcule fort bien — selon la méthode grecque d'Euclide — par l'apothème qui est la droite unissant le milieu du côté d'un polygone quelconque au centre de la circonférence inscrivant ce dit polygone. Tous les traités élémentaires de géométrie présentent ce calcul de π .

d'apercevoir la véritable figure que l'Astrologie doit considérer.

**

Le dodécagone a donné le zodiaque. Ce que nous connaissons comme *signes zodiacaux*, n'est que la manière de spécifier les sommets — non pas les côtés — du dodécagone.

Ordinairement on pense le contraire; — mais c'est là l'erreur fondamentale que l'on commet et qui en entraîne une multitude d'autres.

Tant que les astrologues modernes ne se dégageront pas des idées courantes au sujet du zodiaque céleste — idées qui ne sont pas astrologiques et anciennes, mais classiques et postérieures à l'antiquité, — ils auront beaucoup de peine à apercevoir les lois susceptibles de se raisonner mathématiquement.

Le *zodiaque*, tel que nous l'employons avec les douze signes, est grec — datant de la période alexandrine. En ce qui concerne son origine, on ne fait que des conjectures. Généralement on s'imagine qu'il ressort des douze constellations de l'écliptique, — où dit-on, *se voit* le soleil chaque mois. Mais, a-t-on réfléchi qu'il est absolument impossible d'apercevoir le soleil dans une constellation quelconque ? L'irradiation lumineuse empêche de voir les constellations.

Un bébé comprend cela !

Alors ce n'est pas ainsi qu'a été inventé le zodiaque.

Ne paraît-il pas plus simple de supposer qu'avant de chercher la constellation au milieu de laquelle le soleil peut se trouver en un mois quelconque, on a étudié le dodécagone ? Car construire un dodécagone avec un compas — c'est-à-dire avec n'importe quelle baguette servant de rayon — c'est un amusement que des pâtres, désœuvrés en surveillant leurs troupeaux, ont pu fort bien, un jour, entreprendre.

Puis, quand l'on a, ainsi, une subdivision par douze de la circonférence, la réunion à l'aide de droites des sommets trouvés donne tout naturellement le dodécagone.

On distingue ensuite chaque sommet par un signe — un *idéographisme* qui, selon son dessin, représente une idée — et l'on trouve aisément que douze idées sont pratiquement existantes dans la Nature, autour de soi (1).

Ainsi les signes du zodiaque relèvent de la géométrie, et non pas du ciel. Tous ceux qui s'occupent, aujourd'hui, d'astrologie, savent bien que les signes ont un sens qui a, peut-être son application dans le ciel, mais qui définit des traits du caractère humain.

Si le zodiaque existe dans le ciel — c'est-à-dire si l'on aperçoit des constellations zodiacales — la raison en est que le dodécagone a été reporté sur l'écliptique de manière à spécifier les ensembles stellaires, appelés constellations, sur lesquels passe mensuellement le soleil.

Enfin quand il s'est agi de comprendre l'horizon, au centre duquel existe l'être dont on examine le Thème, on a fait de même, on a reporté ce dodécagone et l'on a eu douze Maisons. Mais celles-ci, en vertu du problème cosmographique, posé chaque fois qu'il y a un Thème astrologique à dresser, ne peuvent pas se considérer comme se trouvant sur l'horizon même et doivent être, elles-mêmes, réparties sur l'écliptique.

Peu important les calculs, peu important les discussions cosmographiques, le fait demeure que les Maisons sont au nombre de douze et relèvent du dodécagone.

Les « aspects » — c'est-à-dire les distances angulaires (2) qui séparent les planètes — en dérivent aussi, parce qu'ils s'envisagent pareillement sur l'écliptique et se comptent par degrés de la circonférence.

Rien cependant n'est circulaire dans l'horizon céleste. La circonférence ne se trouve rigoureusement appliquée nulle part : notre horizon n'est pas, d'ailleurs *visuellement* un cercle. Mais elle existe *cérébralement* et comme la *cérébralité* est le moyen de notre intelligence, toute courbe fermée se considère, théoriquement et pour commodité de raisonnement, comme si elle était une circonférence.

(1) Voir pour plus amples explications le chapitre VII.

(2) Je prie, une fois de plus, le lecteur qui ne serait pas familiarisé avec divers termes techniques, employés ici, de vouloir bien se reporter au *Glossaire Explicatif*.

Car, avant de passer à la pratique, il faut connaître à fond la théorie — en tout ordres d'idées, en Astrologie surtout (1).

*

**

Le dodécagone devient vraiment, de la sorte, la cheville ouvrière de l'Astrologie. Par ses cadres de 30 degrés, il est le polygone principal qui établit un ordre dans le polygone de 180 côtés et ainsi dans celui qui en a 360.

Mais le fait que le nombre 180 équivaut à 4 fois 45, montre qu'en Astrologie il y a 3 fois 15 portes à franchir pour posséder totalement les secrets de cette Science ancienne, peut-être plus ancienne que l'Alchimie et la Magie.

Mais dans la galerie de la Mythologie, il n'y en a que trois. Il n'y a, en effet, que trois ordres d'idées à considérer en Mythologie — donc trois divisions sans compartiments spéciaux. Le premier, et le plus voisin de la salle centrale où l'on parvient par les galeries précédentes, parce qu'on raisonne à l'inverse, concerne les *conséquences intellectuelles* que peut avoir le récit mythologique. Ces conséquences sont diverses, selon l'objet que le « mythographe » a l'intention d'exposer. Le second a trait au *récit* présenté : — mythe, légende ou fable. On y distingue des personnages, des faits, des circonstances. Le troisième se rapporte à la *réalité* qui a motivé le récit, celui-ci étant une déformation habile de cette réalité, de telle sorte qu'à première vue, il semble que la Mythologie soit le reflet de traditions populaires conservant confusément la souvenance de faits ou de phénomènes constatés.

C'est cette troisième division — étant entendu que nous parcourons la galerie à rebours, depuis la galerie centrale — qui confine avec le mur bouchant, figurément, l'entrée de la façade extérieure du Temple.

Cela veut dire que la Mythologie est disposée de telle façon que sa troisième division apparait la première et

(1) Voir le chapitre VII.

qu'en essayant de pénétrer ses secrets, ce qui saute aux yeux, empêche de comprendre, arrête même le chercheur, est que les récits, plus ou moins fantastiques et invraisemblables, reposent sur un fondement assez réel pour ne paraître raconter que des souvenirs conservés dans les masses populaires.

Cependant, cela veut dire aussi que, dans le cas où l'on aurait préalablement étudié soit la Magie, soit l'Alchimie, soit l'Astrologie, on s'apercevrait très facilement que ces récits, inventés de toutes pièces pour satisfaire des raisons précises, ont été adaptés à des faits réels, à des circonstances exactes et à des personnages véritables, de telle manière qu'ils aient pu être acceptés par le populaire.

Il y a toujours, en somme, en Mythologie, une *affabulation* de la réalité dans le but de conserver des vérités.

Mais ceci ne se comprend que si l'on a d'abord pénétré dans le Temple de la Haute Science. Par l'extérieur on n'y voit rien.

**

Il en est de même du symbolisme.

Là, la galerie présente cinq subdivisions. Ainsi elle a un caractère spécial — puisque jusqu'ici nous n'avons toujours rencontré que trois divisions.

Néanmoins, comme 5 équivaut à 3 plus 2, nous pouvons encore envisager qu'il y a trois subdivisions aussi, mais accompagnées d'une qui est préalable et d'une autre qui est ultime. La conception pentagonale n'exclut pas cette manière de voir, qui est purement arithmétique.

Les trois divisions — médianes en l'occurrence — sont, comme en mythologie, disposées à l'inverse de celles des galeries de la Magie, de l'Alchimie et de l'Astrologie. Donc la première, en partant de la salle centrale, — ainsi qu'en Mythologie — va évoquer les conséquences toujours intellectuelles que les Symboles reproduits présentent selon la figuration qu'on leur voit. La seconde, celle du milieu, se rapportera à la manière dont cette figuration est établie, suivant un *dessin* — lequel peut aussi bien avoir un caractère plastique que littéraire; car le symbolisme existe

autant dans les arts plastiques qu'en littérature et même, quoique ce soit plus rare, en musique (1).

La troisième, alors, impliquera le *motif* même de la symbolisation, celui qui a donné lieu au choix des symboles représentés.

Mais ensuite, après cette troisième division s'en trouve une autre où le motif, qui a entraîné presque obligatoirement la symbolisation, se complètera par l'*intérêt* de l'œuvre même. Et comme on touche à l'extérieur du Temple, on serait tenté d'être captivé par cet intérêt; on est positivement attiré par là et on ne voit dans le symbolisme que son charme et son agrément.

Or, depuis la salle centrale, il y a une division préalable, c'est celle où se trouve la *corrélation des idées consécutives aux conséquences* que peuvent évoquer les symboles exprimés. Si les conséquences — intellectuelles par définition — sont d'ordre général et ainsi génératrices d'idées, ce qui s'en suit devient *corrélatif*, soit à la magie, soit à l'Alchimie, soit à l'Astrologie. Dans ces conditions, il semble — et c'est exact, — qu'il y ait un symbolisme magique, un symbolisme alchimique, un symbolisme astrologique. A vrai dire,

(1) Les arts plastiques doivent, si l'on veut bien comprendre le symbolisme, se classer en deux catégories, dont l'une est celle de la peinture à laquelle on joint la sculpture représentative de scènes ou de portraits et l'autre celle de l'ornementation servant soit à agréments les peintures et les sculptures, soit à parer extérieurement comme intérieurement les édifices. L'architecture est, en plus, l'art de construire des monuments dont l'aspect interne et externe exprime une pensée: nos cathédrales gothiques, de même que les temples anciens, procèdent bien du symbolisme. La littérature, d'autre part — ordinairement poétique — décrit symboliquement l'expression de la pensée: on a, de la sorte, ces œuvres immortelles d'Homère, de Dante, de Goethe, de Shakespeare. Mais il y a un cinquième art symbolique, supérieur à tous les autres, parce qu'on y remarque toutes les expressions possibles de la pensée, dont les précédents ne donnent que des aspects particuliers et définis: c'est la musique. Les anciens disaient que la musique était divine; elle demeure, en tout cas, la façon la plus générale d'exprimer la pensée. Mais, à cause de cela le symbolisme scientifique, tel que nous l'envisageons ici, se rencontre fort rarement dans les œuvres musicales. Ce n'est guère que dans le plain-champ, accompagnant les psaumes de David, qu'on puisse le trouver — ou bien, en Orient, dans des compositions analogues qui ont, alors, une valeur magique et forment ce qu'on appelle des *mentrams*. Mais la danse, qui n'est en somme que de la musique en action, peut avoir une forme symbolique, comme on sait.

il y a une Science du Symbolisme, aussi secrète que toutes celles que nous avons passées en revue, — qui a ses lois, ses formules — mais qui a un caractère général quoique sous plusieurs formes, sous trois formes plutôt.

On ne peut pas dire, en effet, qu'une des formes du Symbolisme procède de la Mythologie. Certes la Mythologie paraît symbolique. Les poètes, qui en ont parlé, ont employé des symboles parce qu'ils faisaient de l'art, la littérature en étant un. Néanmoins, quand on examine un mythe, une légende, une fable, il faut faire abstraction de son aspect littéraire; il convient de ne voir que la structure même du récit. Ce que l'auteur décrit peut relever du symbolisme et, en ce cas, n'a que peu de rapport avec cette structure qui demeure particulière.

**

Car ce qui constitue le fondement scientifique du symbolisme, relève du *calcul*. Ceci peut sembler étrange et quelques explications s'imposent.

C'est le fait qu'il y a 5 divisions dans la galerie qui va faire comprendre en quoi un ensemble d'opérations, ayant le caractère arithmétique, peut être la base de la Science dont l'objet est de désigner, dans une manière pour ainsi dire matérielle, parce qu'elle tombe généralement sous nos sens, quelque idée ou ensemble d'idées purement morales.

Comme nous l'avons fait déjà, nous multiplions 5 par 4. Nous avons alors le nombre 20. Ceci se construit géométriquement par le polygone de 20 côtés — figure qui présente quatre pentagones.

Or, le double de ce polygone est celui qui a 40 côtés — c'est-à-dire quatre fois 10. Mais, avec cette figure, nous possédons la possibilité de compter quatre séries de dix nombres arithmétiques : celle des *unités*, celle des *dizaines*, celle des *centaines* et celle des *milliers*. Avec ces quatre séries numériques nous pourrions calculer tout ce que nous voudrions parce que nous aurons une notion précise des ensembles d'objets : par le rapport que ces objets ont entre eux (unité), par le rapport d'un groupe unitaire avec tout autre du même genre (dizaine), par le groupement de ces précédents rapports (centaine) et enfin par la série identi-

que que formeront les groupements constitués (millier). Nous possédons ainsi les éléments même de l'arithmétique. Notre système métrique est absolument identique à cette façon de comprendre les séries numériques : nous y voyons le mètre, le décamètre, l'hectomètre et le kilomètre; et, même, nous y constatons l'habitude de mesurer couramment par mètre et par kilomètre, ce qui nous indique que la série unitaire prend, dans notre esprit, une importance primordiale (selon les rapports d'objets et selon les rapports de groupements des rapports décimaux appelés centièmes).

Le système métrique est le plus rationnel qu'on puisse avoir. Il repose essentiellement sur la valeur et le rôle du nombre 5, lequel se retrouve dans la constitution de l'être humain : nos cinq doigts de chaque main, nos cinq sens. Dès lors, ce nombre 5 apparaît comme le moyen que nous possédons de prendre contact avec ce qui nous entoure et que les philosophes appellent le « monde extérieur ».

En toute série arithmétique de dix nombres, on remarque cinq nombres pairs et cinq nombres impairs; — ce qui montre que cette série se compose de cinq fois des accouplements d'unités (nombres pairs) et de cinq fois des intermédiaires placés entre ces accouplements pour apprécier la distance réciproque entre les deux termes accouplés.

Le type même de la série est 2, 3, 4. Puis entre les nombres pairs 2 et 4, qui sont deux accouplements (par 2 et par 2 fois 2), se place 3 lequel permet de voir très simplement que $2 + 1 = 4 - 1$, en sorte que la distance entre 2 et 4 vaut bien 1.

Au-delà de 5, on a 2 fois 3; et 3 fois 3 entre lesquels se placent 5 plus 2, pour égaler la valeur géométriquement diamétrale de 3; puis 2 fois 4, pour détailler ce qui est représenté par le carré (1).

La série décimale n'offre aucune complication.

Or, cette série, répétée quatre fois — comme nous venons de le mentionner —, se trouve parfaitement indiquée dans le *Tarot*. Elle prend donc, — au regard des traditionalistes, une importance qui, — ici parce qu'il s'agit

(1) Voir le graphique n° 15 explicatif des valeurs géométriquement diamétrales des nombres, 3, 5, 7.

de Sciences Secrètes —, est tout particulièrement à retenir.

On a beaucoup parlé du *Tarot*. Le symbolisme, dont ce jeu de cartes est incontestablement empreint, a fait couler des flots d'encre. Dois-je dire que les diverses considérations, remarques, hypothèses et explications qui ont été émises et répandues, ne correspondent à rien qui soit rationnel? Sans critiquer le moins du monde cette abondance d'efforts sincères, il faut bien convenir que l'on n'a obtenu, à cet égard, que des aperçus dont la rêverie peut tirer profit, mais dont la raison ne se satisfait guère.

Tout le monde a bien vu que le *Tarot* se composait de 22 dessins symboliques, désignés sous l'appellation de « lames majeures » et de 56 autres cartes que l'on dénomme « lames mineures ». Il n'a pas été difficile d'apercevoir que les 22 lames majeures étaient en nombre égal à celui des lettres de l'alphabet hébreu. Mais comme on n'a pas relevé que celles-ci constituaient uniquement, en kabbale, des repères pour marquer les détails d'un ensemble qui n'avait rien de commun avec la graphie de ces lettres, on s'est perdu en hypothèses quand on n'a pas dérivé en superstition. Quant aux 56 lames mineures, aucun chercheur ne s'est douté qu'elles se composaient de 4 fois 4 figures — qu'on connaît comme Roi, Dame, Cavalier et Valet — et de 4 fois 10 expressions numériques rangées par Glaives, Sceptres, Coupes, Deniers.

C'est pourtant simple, le *Tarot* est formé :

1° — de 22 représentations des *nombre*s figuratifs, ceux qui sont « figurés » par les polygones correspondant au polygone de 360 côtés et dont les nombres de côtés sont nécessairement des diviseurs de ce nombre 360;

2° — de 16 figures qui ne sont autres que les 16 figures dites *géomantiques*, dont le rôle demeure évidemment mystérieux, mais se trouve susceptible d'une élucidation aussi parfaite que celle du reste; — ces 16 figures sont réparties par groupes de quatre (Roi, Dame, Cavalier, Valet) répétés quatre fois, selon la répartition symbolique des *nombre*s arithmétiques en séries de 10 (répartition donnant lieu aux « couleurs » des cartes);

3° — de 40 *nombre*s arithmétiques répartis par unités, dizaines, centaines et milliers, que désignent les appellations symboliques de Glaives, Sceptres, Coupes, Deniers.

Mais, vu de la sorte, le *Tarot* constitue un *instrument* de calcul tout à fait pratique pour appliquer les lois mathématiques de la science du symbolisme.

— D'abord les 22 lames majeures vont servir dans la *distribution géométrique* parce que chacune représente un des 22 polygones de cette Clef Universelle des Sciences Secrètes.

Ensuite, les 16 figures, déclarées traditionnellement *géomantiques*, faciliteront la *répartition spatiale* qui se trouvera nécessaire pour préciser la *modalité ordonnée*. Ces 16 figures procèdent en effet d'un polygone qui a autant de côtés et qui subdivise l'octogone de façon à augmenter rationnellement la précision sur une « rose des vents », selon laquelle tout horizon — donc tout espace — reçoit usuellement sa spécification. Bien que le polygone de 16 côtés n'entre pas dans le *système des 22 polygones*, dont nous venons de parler, — parce que le nombre 16 n'est pas diviseur de 360 — il n'en demeure pas moins la *figuration complémentaire* d'un nombre dont le *caractère spatial* est, en matière de symbolisme, particulièrement utile à tous égards.

Puis les 40 lames mineures, qui sont numériques, permettront de distribuer, suivant le système décimal, les symboles ressortant des constructions polygonales que la « rose des vents » détaillée par des figures *géomantiques* aura convenablement réparties — de telle manière que le nombre arithmétique présidera effectivement à toute présentation symbolique.

Ce n'est pas une raison parce que le *Tarot* sert à dire la bonne aventure — comme aussi la *géomancie* — pour qu'on ne doive pas y voir la science profonde qui a été employée pour l'établir. Ce n'est pas non plus une raison parce que les cartes servent comme jeu à se distraire pour ne pas les considérer comme scientifiquement raisonnées.

Car dire la bonne aventure avec le *Tarot*, avec les figures de la *géomancie*, n'est qu'un reste de cette Science étrange des augures étrusques que les anciens romains ont adoptée, que l'Égypte de jadis a connu, que de tout temps antérieur aussi, les Chaldéens et les Chinois ont étudiée, qui date de Fouhi et de plus de quatre mille ans avant notre ère ! Et si cette Science demeure mystérieuse, si elle est rejetée par le savoir classique, si l'intelligence commune ne peut la comprendre, c'est qu'elle est celle du *déterminisme*

général selon lequel les êtres et leurs actes, les choses et leur disposition, les mondes et leurs mouvements sont construits, établis, répartis et animés dans l'Univers entier — qu'a créé une *cause première*, dont la puissance divine est incontestable mais dont les lois directrices sont l'essence même, parce que ces lois sont expression de la Raison et que cette cause première — Dieu — est forcément la Raison même.

Certes, si nous entendons Dieu à la manière restreinte d'une intelligence limitée par des considérations terrestres, nous comprendrons mal que dans sa toute puissance et dans sa suprême sagesse il n'ait pas — Lui que nous disons être la Providence — appliqué à l'Univers entier et à toutes ses parties composantes, si minimes qu'elles soient, des lois immuables — éternelles comme Il est — auxquelles rien ne peut se soustraire.

C'est cela le *déterminisme général*. Et ce n'est pas une raison, encore qu'on se refuse à le voir exister dans un Univers baigné d'une Énergie constante, pour que sentimentalement nous ne voulions pas — par simple impuissance de généralisation mathématique — distinguer notre liberté individuelle du mécanisme animateur de tout ce qui existe.

S'élever jusqu'à concevoir le déterminisme général de l'Univers n'empêche pas, en effet, de raisonner selon la liberté individuelle. La mécanique rationnelle — celle qu'on enseigne dans les écoles — fait pourtant comprendre qu'il n'y a, là, aucune antinomie, aucune contradiction. Le « principe de Galilée » est pourtant explicite (1).

Comment se fait-il que les philosophes ne s'en soient pas aperçus? Comment se fait-il que, parler de déterminisme, puisse passer pour irrégulier?

*

**

Les augures étrusques ou romains, et les hiérophantes.

(1) Dans le *Formulaire de Haute-Magie*, ce point de vue se trouve expliqué. Il a été mentionné pour la première fois en 1927 dans le *Secret de Nostradamus*.

Voir le *Glossaire Explicatif*, pour l'énoncé du « principe de Galilée ».

grecs ou égyptiens, gardiens des oracles, n'ignoraient certainement pas cette conception grandiose du déterminisme général. Ce sont leurs descendants, leurs superstitieux imitateurs dans la postérité, qui se sont mis à dire la bonne aventure.

Inutile maintenant de chercher à comprendre le Tarot ou la Géomancie par les restes confus et vagues de préceptes supérieurs de ce déterminisme universel.

Dans le Tarot — qui implique la répartition spatiale par la Géomancie — il y a toute la Science du Symbolisme.

Alors quand nous disons que le Polygone de 40 côtés, — distributeur des séries décimales par huit pentagones —, constitue le fondement du symbolisme, nous pensons — ce qui est conforme à la Raison même — qu'il y a une nécessité, pour la vie courante, à dissimuler par des symboles compris des seuls initiés, les éléments de ce déterminisme mécanique de l'Univers.

Rien d'étonnant que l'instrument de calcul à employer, — en l'espèce le Tarot — ait une allure symbolique.

Rien d'étonnant non plus que le symbolisme des cathédrales chrétiennes, de l'héraldisme des Croisés, de l'architecture des édifices anciens, des dessins gravés sur les stèles vétustes, des inscriptions placées sur les façades monumentales, des expressions qu'on lit dans la Bible, dans les Vedas, dans l'Avesta, des représentations scéniques que certains auteurs, poètes ou hiérophantes, nous ont légués — que tout ce symbolisme, datant des débuts du monde et répandu partout, demeure lettre morte pour quiconque n'a pas pénétré dans ce Temple Mystérieux de la Haute Sciences des « initiés ».

Là, le nombre domine en maître. C'est le nombre qu'il faut écouter. C'est le nombre qui instruit et éclaire. Il fournit les éléments de l'élucidation complète. Il est la Clef Universelle — la Clef tant cherchée, celle qui ouvre toutes les portes, celle qu'on croyait disparue quand on déplorait la perte de la Tradition.

Le nombre, ici, a un caractère *figuratif*. Il a sa représentation graphique — polygonale. Et par les combinaisons que les figures géométriques font entre elles, il s'érige en système — le système des 22 polygones — d'où, si l'on veut, si l'on en a la force, on peut dégager une doctrine.

Mais une doctrine n'est jamais qu'un résumé.

Or, il y a cinq familles de nombres figuratifs. Ce sont bien des familles parce que la multiplication s'y applique et que la génération a établi des parentés dans chaque groupe défini. Toutes les familles ont leurs multiplicateurs qui ont un genre spécial, et ceux-ci présentent un caractère commun, ils sont pareils pour l'ensemble. Ils constituent ce que nous pouvons appeler un *substratum* sur lequel s'effectuent les multiplications. Ils figurent l'espace auquel le temps s'applique, que le sensoriel explore, par lequel l'énergie se déploie. Sur ce *substratum*, en plus, s'appliquent aussi les combinaisons du temps au sensoriel — celles qui nous permettent de localiser dans le temps nos perceptions — comme aussi les combinaisons du temps et du sensoriel avec l'énergie, celles qui nous donnent la faculté d'apprécier des vibrations localisées sensoriellement dans le temps.

Nous avons, alors, en vertu de ce *substratum* que figurent le carré et l'octogone (nombres 4 et 8) les familles suivantes :

1° — La famille du triangle équilatéral, lequel en s'opposant à lui-même donne l'hexagone, puis avec la multiplication par 4 produit le dodécagone et par 8, le polygone de 24 côtés.

2° — La famille du Pentagone, avec son opposition diamétrale qui fournit le décagone, et ensuite, avec la multiplication par 4 le polygone de 20 côtés et par 8 celui de 40 côtés.

3° — La famille de l'ennéagone, dont procède diamétralement le polygone de 18 côtés et aussi, en vertu du multiplicateur 4 le polygone de 36 côtés dont le double, selon le multiplicateur 8, est le polygone de 72 côtés.

4° — La famille du polygone de 15 côtés, composé de la multiplication du triangle équilatéral par le pentagone, qui procure diamétralement le polygone de 30 côtés et, avec la multiplication par 4 donne celui de 60 côtés puis son double, selon le multiplicateur 8, qui est le polygone de 120 côtés.

5° — La famille du polygone de 45 côtés, issue de la multiplication complexe de l'ennéagone (présentant trois triangles équilatéraux) par le pentagone, dont la figure par opposition diamétrale est celle qui a 90 côtés, et dont la

multiplication par 4 engendre le polygone de 180 côtés, avec son double, selon la multiplication par 8, qui est le polygone de 360 côtés.

On ne va pas plus loin parce que nous trouvons 22 polygones, c'est-à-dire autant de nombres figuratifs; et que 22 marque la limite des possibilités que nous avons de comprendre, — c'est-à-dire d'embrasser avec précision un champ de connaissance. Car 22 se retrouve dans le polygone de 24 côtés par abstraction de deux sommets; et c'est là tout le secret de la Clef Universelle.

Ce secret, Saint Jean, dans son *Apocalypse*, Saint Jérôme dans sa *Préface Galatienne* à la Vulgate, tant d'autres aussi comme Jérémie, David et même des Évangélistes l'ont pourtant bien indiqué, Jean Trithème aussi — bien abondamment — l'a signalé dans sa *Polygraphie*.

Il est pourtant simple; — et une remarque élémentaire va le faire saisir. N'est-il pas usuel, quand on parle ou qu'on écrit, de faire une pause pour détacher les propositions que l'on exprime? N'avons-nous pas l'habitude de placer des virgules et des points? Et ceux-ci ne s'intercalent-ils pas entre les mots prononcés ou écrits?

Alors, si les lettres de l'Alphabet se parlent ou se traquent, si elles composent des mots, ne devons-nous pas en compléter la liste par deux signes qui représenteront les pauses se rapportant à la virgule et au point final?

Tel est le grand secret de l'Alphabet Hébreu, tel est le mystère du Polygone de 24 côtés.

Et puisque ce polygone est le double du dodécagone — qu'il subdivise celui-ci pour établir, en chaque cadre de 30 degrés, des moyennes dont notre intelligence se sert pour exprimer la pensée — moyennes qui fournissent entre deux signes zodiacaux, un point d'où les écartements permettront d'évaluer les idées émises, puisqu'en somme ce polygone de 24 côtés est notre « moyen intellectualiste » de communiquer autant avec nos semblables qu'avec la Nature qui nous entoure, il marque positivement la limite des considérations que nous pouvons faire.

Le polygone de 360 côtés étant la figure maxima que nous puissions construire, nous n'irons pas plus loin et nous prendrons cette représentation polygonale pour commune mesure de toutes les autres. Nous exprimerons la

valeur des arcs-de-cercles par degrés — c'est-à-dire que nous la compterons par sommets de ce polygone de 360 côtés.

Ceci est géométrique. Ceci, la Raison ne peut se refuser à l'admettre.

Tout autre système demeure possible, — mais discutable. Celui-là est absolu (1).

Voilà la Clef Universelle de toutes les Sciences Secrètes — celle qui ouvre leurs divisions, leurs compartiments et les portions de ceux-ci.

Voilà ce que Jean Trithème a eu soin d'indiquer — mais avec un art hermétique, autrement dit bien fermé —, dans son ouvrage qu'il a intitulé la *Polygraphie* parce que, de la sorte, tout peut s'écrire, tout peut se dire, tout peut se révéler.

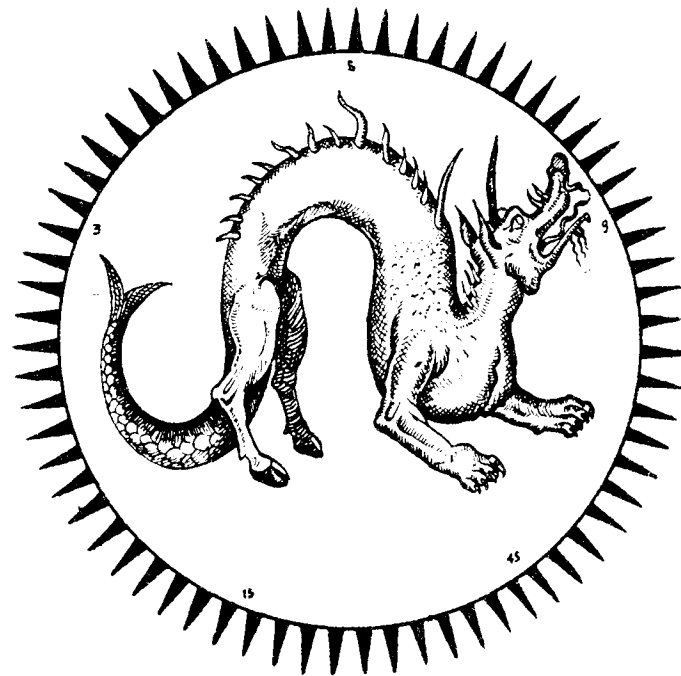


FIG. 12

(1) Le système des 22 polygones réguliers — qui correspond très exactement aux données traditionnelles de la Kabbale — a été exposé pour la première fois par l'auteur du présent volume en 1913, dans les cours officiels donnés sous les auspices de la *Société des Sciences Anciennes*, par autorisation spéciale du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, au Palais du Trocadéro. Il n'avait jusqu'ici jamais été publié.

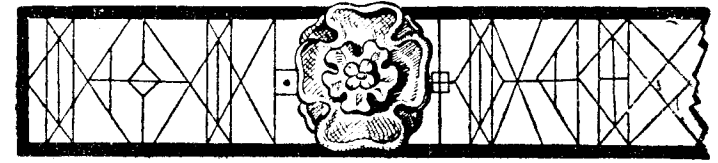


FIG. 13

I

SCIENCE DE LA HAUTE-MAGIE

(considérée comme concernant une physique supérieure des ondes)

I — DISTRIBUTION ANALYTIQUE DES ÉNERGIES GÉNÉRALES.

- 1^o — Répartition des éléments représentatifs des forces supérieures à celles du cosmos solaire.
- 2^o — Evolution des forces agissantes dans le Systeme interplanétaire.
- 3^o — Constitution morphologique des forces captables dans le monde terrestre.

II — MODE D'APPLICATION DU DYNAMISME EXTRA-HUMAIN.

- 1^o — Emploi particulier ou général des possibilités dynamiques.
- 2^o — Utilisation des ressources en dynamisme existant dans tout être-vivant.
- 3^o — Système de protection individuelle ou collective dans les opérations activant le dynamisme extérieur.

III — PRATIQUE MÉTHODIQUE DE LA MISE EN ACTION DES COURANTS CAPTÉS.

- 1^o — Observation des conditions diverses de temps dans la captation des courants.
- 2^o — Orientation des lieux et des instruments affectés temporairement ou définitivement à l'emploi des courants.
- 3^o — Etablissement des corrélations vibratoires entre les instruments et les courants cosmiques ou terrestres.

2

SCIENCE DE L'ALCHIMIE PHILOSOPHIQUE

(considérée comme décrivant une chimie supranaturelle des atomes)

I — DISTRIBUTION NORMALE DES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA MATIÈRE.

- 1° — Aspect général des principes créateurs de l'essence matérielle.
- 2° — Dispositif numéral des combinaisons créatrices.
- 3° — Répartition géométrique des substances essentielles.
- 4° — Evolution dynamique de l'intrinsèque combiné.
- 5° — Modalité ordonnée du dynamisme intrinsèquement reparti.

II — CONSTITUTION RÉGULIÈRE DES COMPOSÉS MATÉRIELS

- 1° — Corrélation entre les aspects du monde de la matière et du domaine de l'énergie.

III — DISPOSITION RAISONNÉE DES COMBINAISONS ÉVOLUTIVES DANS LA MATIÈRE.

- 1° — Transformation des aspects matériels et immatériels.
- 2° — Progression des combinaisons foisonnantes.
- 3° — Génération intrinsèque des évolutions multiplicatrices.
- 4° — Modification du dynamisme créateur.
- 5° — Hiérarchisation des productions successives.

3

SCIENCE DE L'ASTROLOGIE RATIONNELLE

(considérée comme composant le mécanisme universel)

I — VALEUR COMPARATIVE DES PRÉSENTATIONS SIDÉRALES

- 1° — *a)* Formation des plasmas inducteurs.
b) Constitution des modalités inductives.
c) Distribution des inductions.
- 2° — *a)* Disposition numérique du cosmos solaire.
b) Contribution du nombre au dispositif cosmique.
c) Combinaison des nombres dans les aspects cosmiques.
- 3° — *a)* Evolution géométrique du temps.
b) Combinaison harmonique des formes du temps.
c) Répartition des accords dynamiques selon le temps.
- 4° — *a)* Composition du dynamisme stellaire.
b) Transmission sidérale du dynamisme.
c) Indication des moments dynamiques.
- 5° — *a)* Evolution des ensembles astraux.
b) Modalités successives des rapports entre les astres.
c) Effets combinés des dispositions astrales.

II — QUALITÉ DES DÉTERMINATIONS EFFECTIVES.

- 1° — *a)* Généralité des inductions dans les moments cosmiques.
b) Modalité distributrice des effets d'un moment cosmique.
c) Accord des composés matériels ou immatériels au cours des dispositions présentées au moment cosmique.
- 2° — *a)* Rôle du nombre dans l'action déterminatrice.
b) Evolution numérique des déterminations actives.
c) Harmonie numérale dans l'activité déterminante.
- 3° — *a)* Géométrie du temps et du mouvement.
b) Description géométrique de la répartition du temps et du mouvement.
c) Intrégration graphique de l'évaluation du temps et du mouvement.
- 4° — *a)* Estimation des forces évolutivement agissantes dans les induits.
b) Dispositions intrinsèques des induits à la réceptivité de l'action évolutive.
c) Rapport entre la constitution d'un induit et la force évolutive en action.
- 5° — *a)* Variation bio-physique dans les êtres sous l'action des énergies déterminantes.
b) Constitution composite de tout être par l'effet de l'évolution des forces successivement déterminatrices.
c) Distinction des éléments catégoriques pour la répartition des effets évolutifs dans les déterminations énergétiquement actives.

III — CONDITIONNEMENT PHYSIQUE ET INTELLECTUEL DES ÊTRES.

- 1° — a) Rapport harmonique entre la constitution physique et la constitution intellectuelle chez les minéraux, les végétaux et les animaux, d'après les inductions sidérales.
 b) Description apparemment évolutive, des constitutions physiques et intellectuelles en vertu des distributions sidérales.
 c) Modalités raciales en corrélation avec les combinaisons sidérales.
- 2° — a) Relations numériques dans la constitution des êtres sous l'action du dynamisme cosmique.
 b) Combinaisons des nombres, explicatives des variations des effets du dynamisme sidéral dans les constitutions diverses.
 c) Accords numériques établissant les dispositions à la réceptivité du dynamisme astralement combiné.
- 3° — a) Transposition artistique effectuée par la Nature sous l'effet des forces astrales agissantes.
 b) Evolution des normes géométriques appliquées artistiquement par la Nature en vertu des combinaisons successives dans les plasmas énergétiques sidéraux.
 c) Modifications et variations des aspects géométriquement artistiques effectués par la Nature sous l'action diversifiée de énergies cosmiques.
- 4° — a) Puissance individuelle des êtres dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel, dérivant de l'action énergétique des éléments sidéraux.
 b) Evolution distincte des possibilités matérielles et intellectuelles, selon les espèces et les individus, par l'effet des énergies représentées dans les éléments d'un cosmos.
 c) Répartition harmonique de l'évolution de la puissance particulière à chaque composante d'un individu dans l'ordre matériel et dans l'ordre intellectuel, en vertu des combinaisons des éléments énergétiques successivement distribués en un cosmos.
- 5° — a) Rapport entre la constitution biologique et chimique de tout individu dans une espèce, en corrélation avec les inductions sidérales respectivement reçues.
 b) Distinction de l'évolution constitutivement biologique et de la formation élémentairement chimique de tout être, selon son espèce, par suite des combinaisons dans la distribution des inductions sidérales.
 c) Relation bio-physique et bio-intellectuelle des êtres, d'après leur espèce, en concordance avec le dispositif sidéral des inductions universelles.

4

SCIENCE DE LA MYTHOLOGIE SYNTHÉTIQUE

(considérée comme ayant trait à des réalités abstraites)

- I — APPLICATION SOCIALE DES SYNTHÈSES SUPÉRIEURES
EN CONSÉQUENCE DE LEUR PRÉSENTATION IMAGÉE.
- II — AFFABULATION DE FAITS PROBABLES EN CONFORMITÉ
AVEC LES PRINCIPES RATIONNELS DE L'EXPRESSION
DES IDÉES.
- III — CORRÉLATION ÉLÉMENTAIRE ENTRE LES SYNTHÈSES
SUPÉRIEURES ET LES FAITS DE LA VIE COURANTE,
MOTIVANT LES AFFABULATIONS POUR LA COMMU-
DITÉ DE COMPRÉHENSION.

5

SCIENCE DU SYMBOLISME FORMEL

*(considérée comme se rapportant à la formulation des principes directeurs
de la pensée)*

- A — Utilisation des données numériques dans la présentation des images.
- I — Composition transformée des idéogrammes rationnels, consécutive
aux données géométriques.
- II — Modalités géométriques des présentations graphiques.
- III — Distribution ordonnée des idées à exprimer, et leur transposi-
tions géométriques.
- B — Exception pressentie en sidéralisme général par les réceptacles exposés.

ABOUTISSEMENT COMMUN DES CINQ SCIENCES SECRÈTES

(Emploi individuel ou collectif du savoir acquis pour former les jugements et les exprimer)

- *ART DE LA LOGIQUE* impliquant la grammaire et la rhétorique développant les facultés de l'âme et facilitant le raisonnement.
- *ART DE L'ARCHITECTONIQUE* comportant la géométrie et le calcul s'appliquant à l'édification et s'adaptant aux constructions sociales.
- *ART DE LA DESCRIPTIVE* entraînant le dessin et la mesure, s'accordant avec l'imagination et perfectionnant l'instruction.
- *ART DE L'ORNEMANIQUE* dérivant de la poésie et de l'ordonnance, agrémentant la vie et modifiant la personnalité.

* * *

ART CENTRAL ET GÉNÉRAL DU RYTHME résumant par la musique la plus vaste expression de la pensée, englobant toutes les possibilités d'élevation des sentiments, scientifiquement basé sur les réalités des vibrations et sur la valeur des rythmes, attirant les âmes vers les hauteurs d'un idéal de grâce et d'élégance.

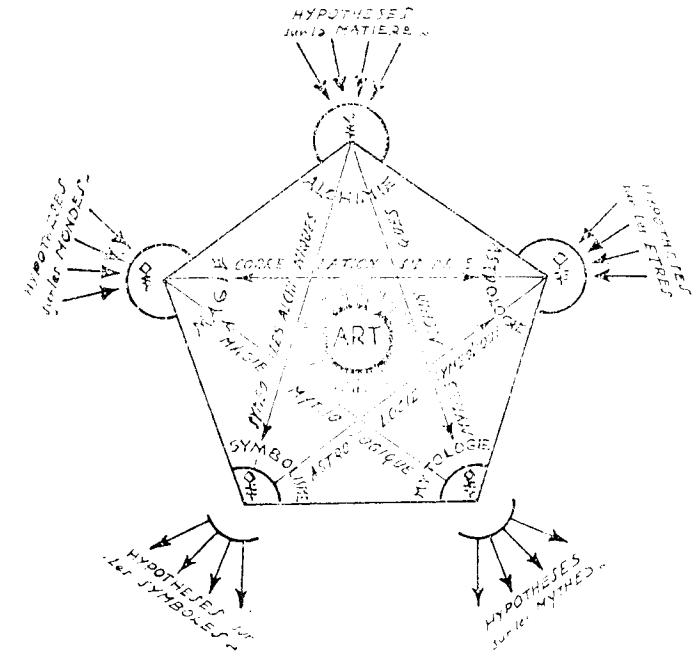


Fig. 14

QUATRIÈME CHAPITRE

B A S E S de la M É T H O D E H E R M É T I Q U E

On ne peut guère se rendre compte, aux temps actuels, de ce qu'a pu penser un homme tel que Jean Trithème, lorsqu'un jour il s'est aperçu qu'il possédait une Clef Universelle des Sciences Secrètes.

Aujourd'hui — pour nous à qui l'instruction classique a ouvert les yeux sur le champ de la science positive, qui ne savons certainement pas tout, mais beaucoup de choses, qui sommes familiarisés avec la mathématique, qui nous servons journellement de l'électricité et des ondes, qui voguons dans les airs comme sur terre — aujourd'hui où notre opinion personnelle a une valeur, où nous sommes des citoyens libres de penser comme il nous plaît, ces considérations sur l'énergie générale de l'Univers, sur la constitution de la matière, sur les profondeurs du firmament sidéral, nous paraissent surtout des sujets curieux, intéressants peut-être, en tout cas agréables en raison des réflexions qu'ils suggèrent. Nous gardons néanmoins à leur égard une entière indépendance de jugement.

Jadis — au xvi^e siècle, alors que la très grande majorité du public ignorait la lecture et l'écriture, que tout ce qui avait une allure scientifique était réservé à quelques moines d'élite rêvant dans des abbayes à l'écart des conditions ordinaires de la vie, et que les croyances confessionnelles, présentées d'une façon plus

politique que religieuse, s'imposaient comme un devoir civique, où, d'ailleurs, ce qui maintenant produit un confortable civilisé, dont nous sommes fiers, était totalement insoupçonné, — les manifestations des énergies diverses paraissaient des phénomènes surnaturels, les propos philosophiques sur les combinaisons des minéraux ne pouvaient que marquer des tendances subversives et les hypothèses astronomiques sur les phénomènes célestes ne pouvaient qu'indiquer une tournure d'esprit vers l'hérésie.

Galilée faillit être condamné au bûcher !

Aller dire que les nombres — simples chiffres servant à numérotter les objets — formaient entre eux des assemblages si précis que la raison humaine arrivait, sans peine et tout uniment, à en dégager des vues certaines sur les mystères qu'une métaphysique fidéiste tenait à garder jalousement, c'était, sans conteste, s'exposer à toutes sortes de déboires, de complications, de méfaits.

On risquait sa vie, ce qui n'était peut-être rien : tant de hardis novateurs sont morts martyrs dont les conceptions survivent ! On risquait sa réputation — ce qui sans doute est pire ; car la postérité, qui a son snobisme, répète encore parfois des appréciations courantes aux époques passées. On risquait aussi — ce qui se révèle toujours plein d'amertume — d'être abandonné des siens, de ceux en qui l'on avait confiance, en qui l'on plaçait l'espoir de perpétuer une continuité de recherches dans une voie audacieusement entamée et qui n'avaient pas assez de courage pour affronter les périls d'une ambiance médisante.

Il n'y avait pas à hésiter : il fallait enfouir sa trouvaille sous un monceau de futilités ou de rêveries et mieux valait passer pour un frivole ou un fou que pour un fauteur de nouveautés.

Rabelais écrivit Gargantua et Pantagruel. Tous les alchimistes spagyristes et astrologues parlaient de fabrication de l'or, de panacées universelles, de prophéties échevelées. Ils en parlèrent en une langue alambiquée, en des termes subtils, avec une inspiration incohérente — assurés de cette manière de demeurer absolument incompris, absolument fermés à la plus tenace sagacité.

Ils firent de l'hermétisme.

* * *

Si l'on ouvre Littré et son *Dictionnaire de la langue française* — qui fait autorité à cause de la précision qu'il donne de chaque vocable de notre langage usuel — on ne rencontre pas le substantif « hermétisme ».

Il est cependant régulier. Il caractérise une manière que l'adjectif « hermétique » qualifie.

Hermétique, dit Littré, outre que son emploi en archéologie sert à caractériser des colonnes surmontées d'une tête d'Hermès — du dieu Mercure — désigne ce qui appartient aux doctrines d'Hermès Trismégiste ou à la Science du Grand Œuvre et, par dérivation, dans la langue courante, sert à expliquer qu'une fermeture est parfaite dans le genre de celle que l'on obtient en faisant fondre les bords d'un vase quelconque pour le clore.

Alors, *l'herméticité* est la qualité de ce qui est hermétique et l'adverbe *hermétiquement* est d'usage pour compléter la pensée dans le même sens. Littré fait remarquer qu'on dit « fenêtre hermétiquement close » pour spécifier que l'ouverture en est bien fermée.

Littré — bien qu'à certains moments il ait été beaucoup critiqué — restera assurément avec le renom d'un érudit très consciencieux. Sait-on qu'il a écrit une « introduction » à un ouvrage dont le titre est bien loin de ses préoccupations linguistiques : *Des Sciences Occultes ou Essai sur la Magie*, dont l'auteur est Eusèbe Salverte, un chercheur qui, en dehors de sa vie politique, s'est penché — avec une grande sincérité et une certaine indépendance d'esprit — sur les problèmes dont nous nous occupons spécialement (1).

On y voit ces mots en conclusion : « La question des Sciences Occultes est très étendue. Elle se lie aux plus anciennes institutions, elle exerce une influence sur les Sociétés, d'autant plus grande qu'elles sont antiques ; elle se lie à l'histoire des sciences et à la philosophie de l'histoire. »

(1) *Des Sciences occultes ou essai sur la Magie, les prodiges et les miracles*, par Eusèbe SALVERTE, troisième édition, précédée d'une introduction par E. LITTRÉ, de l'Institut, avec un portrait d'Eusèbe Salverte, Paris, 1856, chez Baillière, libraire de l'Académie impériale de Médecine.

Litré avait bien compris sous leur vrai jour les Sciences Secrètes. S'il ne les a pas pénétrées comme on doit le faire, ce n'est pas sa faute : il n'en possédait pas la Clef.

Les considérations qu'il présente dans son dictionnaire sur *Hermès Trismégiste* sont justes. Il fait remarquer qu'on a attribué à ce personnage, qualifié de Trismégiste — c'est-à-dire « trois fois grand » — une très haute antiquité et que le livre, dont on le croit signataire, est composé « d'idées religieuses et philosophiques de source égyptienne et grecque, postérieure à l'ère chrétienne ». Ce qu'on appelle *l'art d'Hermès* désigne alors l'Alchimie, *le minéral d'Hermès* étant le métal mercure (1).

Mais il y a aussi *l'herméneutique* qui, toujours d'après Litré, est « l'art d'interpréter les textes sacrés » — donc la Bible et les Évangiles — quoique ce substantif soit demeuré, dans le langage érudit, pour indiquer l'art d'interpréter particulièrement les « sources du droit ».

Nous touchons là au vif du sujet.

Hermès Trismégiste n'a jamais existé. C'est bien seulement une « signature » — un pseudonyme collectif qu'adoptèrent certains ésotéristes des deux premiers siècles de l'ère chrétienne. On en fait la personnification du savoir extrêmement élevé, — l'incarnation, pour ainsi dire, de la Haute-Science. On l'a déclaré l'inventeur du langage et de l'alphabet, celui à qui l'on doit l'écriture, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine même. On l'a vu comme l'instituteur de la religion et des cérémonies, le créateur de la sculpture, de l'architecture, de la

(1) Selon Litré, l'expression grecque *d'Hermès* viendrait du sanscrit *Saraméyas*, désignant le « chien céleste » — une constellation — chargé de conduire les âmes des morts à leur dernière demeure. C'est là une concordance avec le fait que la planète *Mercure* se trouve astrologiquement attribuée au signe de la Vierge. Ce signe, sur un dodécagone étoilé, se place en un sommet qui est douzième quand on compte inversement en allant du Bélier au Scorpion. Or, toujours en inversant le numérotage des sommets sur le polygone convexe, le signe de la Vierge se trouve ainsi huitième et relevant de la mort. Il s'ensuit que, là, se prend la terminaison même de toute considération et, par conséquent, de l'existence. De la sorte s'établit « la dernière demeure ». Mais comme, dans la constellation des Gémeaux — qui est attribuable astrologiquement à Mercure — existe l'étoile appelée Procyon qui est aussi « le grand chien », symbole de fidélité, on a constitué le Mythe de *Saraméyas* (ou Hermès) qui est chargé de conduire les âmes en leur dernière demeure. L'étymologie est pleinement justifiée.

musique, bref, de tous les arts. Mais surtout on en fait le révélateur des Sciences Secrètes (1).

Il nous reste de ses œuvres le *Pimandre*, où évidemment se trouvent diverses assertions à retenir, notamment la *Table d'Émeraude* (2).

Les Alchimistes se sont déclarés les continuateurs d'Hermès Trismégiste. Ils ont été des hermétistes.

* * *

Mais l'hermétisme était plus ancien que la période Alexandrine des premiers siècles du christianisme. Quand on a placé l'existence d'Hermès Trismégiste vingt siècles avant Jésus-Christ, c'était uniquement pour rappeler que la méthode, employée pour exposer les Sciences Secrètes, remontait à une très lointaine antiquité.

L'hermétisme date du moment où l'on s'est aperçu qu'il ne fallait parler des Sciences Secrètes que de façon à être compris des seuls initiés.

Alors toutes les ressources que fournissent à cet égard ces Sciences bien secrètes, tous les artifices qu'offrent les combinaisons de nombres, les constatations de lignes géométriques et les modalités des symboles, comme des mythes, ont été déployées sans hésitation, hardiment, avec le plus magnifique dédain d'un public qu'on savait ignorant et rêveur.

L'hermétisme a permis aux auteurs des Védas et des Upanishads de répandre les vérités en les noyant dans une abondance mirifique de détails où la science se perd, où l'imagination s'enlise. Il a présidé à l'exposé des conceptions métaphysiques en Chaldée, en Égypte, en Grèce, à Rome. Il a procuré à Moïse le moyen de décrire l'Humanité et l'évolution de l'intelligence humaine avec une rare précision et une profondeur inégalée. Il a donné à David la faculté de traiter du déterminisme cosmique, de la constitution de la matière et des formes de l'énergie générale, tout en présentant des prières sublimes dont l'âme se grise en s'élevant vers les hauteurs du Divin. Il a été le procédé d'Isaïe,

(1) BOUILLET, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*.

(2) Voir le *Formulaire de Haute-Magie*.

de Jérémie, d'Ezéchiel, de Job et de Daniel. Il n'a pas été dédaigné des Evangélistes. Il se retrouve en plein dans l'Apocalypse.

L'Hermétisme est de tout temps et de toutes les religions.

Saint Jérôme — lui-même — quand il a écrit sa Vulgate a eu soin de le respecter. « Certains, dit-il en substance dans la *Préface Galéatique*, apportent dans les temples consacrés à la Divinité des fleurs, des offrandes, moi, je me suis contenté de couvrir ces temples de revêtements épais et solides *afin qu'il ne pleuve pas à l'intérieur*. »

Comment pénétrer, alors, dans ces Sciences Secrètes si les orifices en sont *hermétiquement* clos ?

* * *

Le procédé de l'Hermétisme est complexe. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'on ne perce pas aisément le sens et la valeur des objets présentés.

D'abord, le nombre en est la règle fondamentale. L'hermétiste jongle, positivement, avec les nombres de telle manière qu'à moins d'être un *arithméticien* consommé, il devient difficile de s'apercevoir de la formule numérale suivant laquelle un ensemble est disposé.

Les nombres sont de diverses catégories (1).

Il y a les *nombres fondamentaux* — ceux qui relèvent, selon les Kabbalistes, de *figures mères*, le triangle équilatéral, le carré et le pentagone (en ce cas l'ennéagone se considère comme constitué par trois triangles équilatéraux).

Puis existent les *nombres évocateurs* qui ne correspondent pas à des figures géométriques, mais les évoquent du fait qu'ils ressortent de la projection diamétrale des sommets d'un polygone donné.

(1) Dans le *Formulaire de Haute-Magie*, se trouvent divers développements concernant les catégories de nombres.

Certains nombres évocateurs ont un caractère *mixte* parce qu'ils peuvent se considérer aussi comme faisant partie de la catégorie des *nombres figuratifs*.

Ceux-ci sont limités à 22 et relèvent du *système des 22 polygones réguliers* dont il a été parlé (1).

Enfin s'emploient des *nombres symboliques* qui n'ont de commun avec les précédents que le rapport entre une conception, figurée géométriquement, et un ordre d'idées extrait de celle-ci par application de considérations adjacentes. Le nombre 22 est de ceux-là parce qu'il ressort du nombre 24, en extrayant deux, par application, dans l'alphabet par exemple, de la considération de deux pauses (virgule et point final) dans le langage usuel — comme on vient de le voir.

Quant aux autres nombres, qu'on peut appeler ici *expiétifs* parce que, somme toute, on a, en hermétisme, la faculté de les supprimer bien qu'ils puissent donner plus de force à la pensée, ils se défigurent par le moyen des précédents.

Donc, pour bien comprendre la façon hermétique d'employer les nombres, et dégager de ceux-ci les notions nécessaires pour élucider un de ces textes établis par quelque auteur ésotérique, il convient d'avoir présente à l'esprit la portée exacte de chacune des catégories numérales.

* * *

Les *nombres fondamentaux* 3, 4, 5, nous les avons déjà vus. Nous savons que, pour ce qui concerne les Sciences Secrètes, leur rôle a été de partager les matières qui en relèvent de telle sorte que l'on parcourt, pour ainsi dire, une division après l'autre dans les galeries — à condition toutefois, d'avoir pu franchir les portes qui les séparent. Mais cette manière de voir n'est fondamentale que pour la disposition d'une Science donnée — pour en figurer le plan.

(1) Les nombres fondamentaux font partie des 22 *nombres figuratifs*.

En fait, et constructivement parlant, les nombres 3 et 5 sont des multiplicandes alors que 4 est le multiplicateur.

Dans ces conditions, 4 qui multiplie les autres est le *père*, tandis que 3 en est le *fil*s, parce que le triangle équilatéral, ayant un côté qui se trouve perpendiculaire à la moitié du diamètre, paraît bien engendré par ce multiplicateur 4 et que 5, qui a deux figures (convexe et étoilée) *procède* du père et du fils par le fait que la moyenne et extrême raison se tire de la construction géométrique du carré et du triangle équilatéral (1).

Alors les nombres fondamentaux prennent un caractère métaphysique — vraiment très simple, réellement explicatif d'un mystère qui n'existe que par « faiblesse de notre entendement » selon l'expression de Pascal. Et ce n'est pas la peine d'accuser d'hérésie ou de paganisme quiconque connaît assez la géométrie élémentaire pour saisir toute la profondeur d'un fait que notre Raison est obligée d'admettre.

Mais parce que ces nombres fondamentaux se rapportent à des vérités métaphysiques, tout hermétiste se garde bien de faire ressortir leur importance comme chiffres. On préfère parler de « nom divin » — ainsi que disaient les Hébreux; — on aime mieux faire allusion à « la manœuvre du nom divin », — plutôt que de parler algèbre et mentionner l'équation du second degré où trois termes impliquent un quatrième proportionnel.

Ainsi, selon le langage des écoles, on fait du « laïus », on bavarde en ayant l'air de divaguer et ces braves exégètes, qui se fient à la lettre et perdent l'esprit — celui du texte — n'y voient rien !

On raconte que deux devins ne peuvent pas se regarder sans rire. Rien n'est certainement plus hilare qu'une réunion d'hermétistes. Ce sont les interprétations de ces textes fermés qui en font tous les frais.

(1) Voir dans les traités de géométrie les théorèmes relatifs à la construction du triangle équilatéral et de la moyenne et extrême raison.

* * *

Les nombres fondamentaux donnent lieu aux nombres *figuratifs* — et il faut considérer ceux-ci avant les autres qui se dénomment *épocateurs* parce que la projection diamétrale ne peut prendre de valeur qu'à la condition que les figures soient construites.

On connaît ces nombres figuratifs et leurs cinq familles. Inutile de revenir sur ce qui a été dit à ce sujet (1).

Ce qu'il faut maintenant considérer, c'est que les hermétistes — plus géomètres qu'ils ne veulent en avoir l'air — savent que pour conserver secrets les rapports que les 22 polygones peuvent avoir entre eux, on doit ne les employer que par transposition. Pour trois d'entre eux qui sont de la catégorie fondamentale (figures mères), les considérations métaphysiques suffisent amplement. Pour sept autres — que la Kabbale dit être *doubles* — la dualité qui existe dans la manière de caractériser leurs sommets entraîne diverses transpositions faciles. Enfin pour les douze qui restent, la façon unique — dite *simple* — de spécifier les sommets offre encore assez de variation pour que les propositions émises ne soient pas comodes à entendre.

On remarquera — si l'on a fait quelque étude de cette question qui demande néanmoins à être examinée à fond — que, parmi les trois *figures mères*, le triangle équilatéral et le carré peuvent avoir en leurs sommets des signes zodiacaux. Tous les amateurs d'astrologie savent que par 120 degrés comme par 90 degrés, on rencontre sur le zodiaque un signe déterminé (en partant du degré zéro). Mais tous reconnaissent aussi qu'à 72 degrés — sommet du pentagone — et de 72 degrés en 72 degrés on ne rencontre aucun signe du zodiaque. Donc le pentagone est simple — parce qu'il n'a pas en ses sommets d'application de signe zodiacal et que, seule est applicable une *signification planétaire* — c'est-à-dire une spécification par signes représentatifs des astres tournant *apparemment* autour de la terre. Mais le triangle équilatéral et le

(1) Voir page 218, tome I.

carré sont doubles, étant donné qu'en outre de la signification zodiacale, s'applique aussi celle qui est planétaire, celle-ci étant générale pour tous les 22 polygones.

Or, il y a encore l'hexagone et les polygones de 15, 30 et 60 côtés comme aussi le polygone de 20 côtés, qui sont pareillement doubles (1). Ceci donne donc *sept doubles*.

Quant à tous les autres ils sont forcément *simples*, attendu que, seuls, les signes planétaires sont susceptibles d'en particulariser les sommets.

Munis de ces constatations — véritablement rudimentaires — les hermétistes ne se font pas faute de présenter des transpositions qui, sans mentionner les nombres eux-mêmes, permettent à quiconque est averti de les retrouver.

* * *

Alors entre en ligne de considération le *nombre évocateur*. Celui-là, pour les hermétistes, est une sorte de cheval de bataille destiné à mettre en déroute tous les imprudents qui s'avancent sur le terrain interdit au grand public.

Le principal des nombres évocateurs est le nombre 7.

A-t-on assez parlé du nombre Sept ! Et que n'a-t-on pas raconté ! A vrai dire, la tentation était trop forte. Sept se rencontre dans tous les coins, depuis une antiquité immémoriale. La liste des objets, des idées, des divinités, des principes catalogués par sept, remplirait presque toute une bibliothèque — surtout si l'on y ajoutait les innombrables commentaires en diverses langues, les uns exacts et les autres absurdes, que l'on s'est plu à confier au papier pour l'instruction ou la rêvasserie d'une postérité qui s'étonne sans comprendre.

(1) Le présent volume étant un exposé et nullement un traité, il est impossible de faire les démonstrations nécessaires. Mais, en se reportant au zodiaque habituel en Astrologie, on se convaincra de la vérité de cette affirmation.

Il n'est pourtant pas bien sorcier de constituer le nombre 7 en abaissant de chaque sommet du dodécagone des perpendiculaires au diamètre depuis les sommets de la figure. Ainsi l'on a, avec les deux points extrêmes, sept points par ce que l'on appelle une *projection linéaire* — diamétrale en l'espèce.

Il devient très facile de voir que, si l'on parle par 7, c'est pour faire entendre 12.

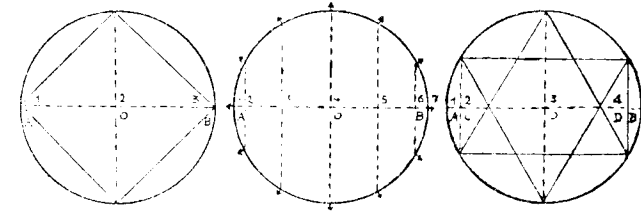


FIG. 15

Les Orientaux ont toujours eu beaucoup de prédilection pour cette façon de présenter le dodécagone. Elle leur permettait de dissimuler les véritables figures en question, et de garder ainsi secrète une conception qui — à tout prendre — tient dans le système des 22 polygones un rôle éminemment principal (1).

Mais il y a d'autres *nombres évocateurs* — 3 et 5 surtout qui sont mixtes. Car 3 peut être la projection diamétrale du carré et 5 celle de l'hexagone — alors que tous deux se représentent par le triangle équilatéral et par le Pentagone.

C'est ainsi que se constituent le *ternaire* et le *quinnaire*. Pour parler correctement, ces expressions ne doivent donc jamais désigner que les nombres 3 et 5 disposés sur un diamètre par projection linéaire.

(1) Il est à noter que parler de *conception* au sujet d'un des 22 polygones du système, revient à considérer que le « champ de connaissances » embrassé intellectuellement, se trouve compris dans un cercle ou un polygone, régulièrement construit, définit les particularités qu'on peut connaître avec précision. Ainsi le dodécagone représente la *conception principale* dans le système des 22 polygones.

Il convient de dire que les hermétistes — afin d'éviter toute confusion, car ils désirent particulièrement être bien compris de ceux qui doivent les comprendre — se sont généralement abstenus de mentionner le ternaire et le quinaire.

Sur ce point divers occultistes modernes ont été parfaitement trompés par l'habileté des anciens auteurs.

Pour un hermétiste le nombre 3 demeure toujours évocateur du triangle équilatéral. Et quand il s'agit de 5, c'est ordinairement par son double 10 — évocateur pareillement — qu'on le voit mentionné.

Or, 10, c'est la série décimale de l'arithmétique.

* * *

Comme l'hermétiste ne peut avoir l'air de faire de la simple arithmétique — qu'il évite de parler un langage que nous dirons primaire — il présente le nombre 10 sous une forme qui n'a nullement l'apparence géométrique.

Les *Séphires hébraïques* ont été imaginées pour suppléer à la construction décagonale.

C'est une invention que seul pouvait enfanter un cerveau asiatique. Les Grecs, trop géomètres, se seraient refusés à l'établir.

D'une certaine manière — sans entorse toutefois à la raison — les Séphires relèvent en un sens de la géométrie par considération du polygone de 12 côtés. Mais elles reposent sur ce principe vrai qu'avec douze « idées générales » — celles que le philosophe Kant a pu cataloguer après Robert Fludd d'ailleurs — les deux qui sont les plus élevées, se trouvent si difficilement compréhensibles qu'Aristote n'a pu repérer que dix sujets possibles à traiter avec précision (1).

(1) Consulter à ce sujet le Glossaire Explicatif.

Partant de ce principe que nous connaissons et utilisons dix idées nettes, assez générales pour renfermer toutes les autres, les hermétistes — ici Kabbalistes — ont établi le *système séphirothique* où chaque point se trouve curieusement en relation avec les autres (1).

Ce n'était qu'une façon de présenter 10 et, ainsi de mentionner 5.

Mais qui pouvait se douter qu'il s'agissait d'arithmétique ?

Surtout que les Kabbalistes, généralement Hébreux, se sont plu à « emberlificoter » — il n'y a pas d'autre mot — toute question présentée d'une façon séphirothique. Comment y voir clair ?

Le système des Séphires est plus ancien cependant que l'époque où le *Talmud* — célèbre résumé doctrinaire que la Captivité de Babylone rendait indispensable — était de mode dans la terre de Judée. Les Grecs du temps où florissait Eleusis, les Doriens avant eux, les Egyptiens de l'ère des Pyramides d'autre part, les Chaldéens, les Perses de Zoroastre et les Chinois plus anciens encore, avaient pensé à dissimuler le nombre 10 par la présentation des Séphires.

Cela ne veut pas dire que cette présentation ait un caractère plus particulièrement rationnel. Elle est ingénieuse, si l'on veut. Elle est logique, en tout cas. Et, parlant d'Hermétisme, nous la trouvons traditionnelle.

* * *

Mais il y a trois autres nombres évocateurs : 9, 11 et 13. Le premier 9 ressort de la projection diamétrale des sommets du polygone de 16 côtés. A vrai dire, il est mixte comme 3 et 5, puisque existe le polygone de neuf côtés. Or, parce que ce polygone se trouve composé de trois triangles équilatéraux et parce que la figure qui présente 16 côtés n'est pas rationnelle — autrement dit, pas comprise dans le système des 22 polygones — que, d'autre part aussi, la géomancie devait demeurer très secrète, on

(1) Voir dans le *Formulaire de Haute-Magie* divers tracés des Séphires.

ne voit pas les hermétistes se lancer volontiers à exprimer ce nombre 9.

En fait, quand on rencontre une répartition par neuf, c'est de dix qu'il s'agit : exemple, les neuf muses procèdent du nombre 10 parce qu'on ne peut faire abstraction d'Apollon qu'elles accompagnent toujours.

Il en est de même du nombre 11 — projection diamétrale du polygone de 20 côtés. La confusion, à son égard, devient plus dangereuse encore, car 11 est la moitié de 22 et multiplié par 3, il donne 33, autre nombre symbolique dont nous allons voir l'importance tout à l'heure.

Quant au nombre 13 — qui exprime la projection sur le diamètre du polygone de 24 côtés — il est vraiment par trop fallacieux. On pourrait le prendre comme un nombre symbolique équivalent à deux fois 7 moins 1 et, dans ce cas, s'imaginer qu'il y a double application du septenaire — ce qui induirait inévitablement en erreur.

Dirai-je à ce propos, que le texte — hermétique au premier chef — signé du nom de Nostradamus, contient treize fois 360 vers ? Il semble donc qu'une application du nombre 360 et ainsi du système des 22 polygones soit répétée de telle manière qu'on doive y voir un polygone de 24 côtés, distributeur du plan général. C'est possible ; je veux dire : il demeure loisible de voir ce texte disposé de la sorte. Il fallait cependant une singulière hardiesse de la part de ceux qui ont conçu un pareil assemblage et de celui qui n'a pas hésité à y appliquer une versification fallacieuse — selon le procédé révélé par Jean Trithème — pour cacher durant plusieurs siècles des vérités particulièrement dangereuses à faire connaître.

* * *

Le nombre 4680 — que donne la multiplication 13×360 — est, ainsi, parmi les *nombres symboliques* le plus extraordinaire. Il l'est même au point que l'on peut affirmer, sans crainte de faire erreur — malgré l'absence de documents — que, si l'on en trouve ailleurs une trace par division ou soustraction, celle-ci indique une relation, plus ou moins directe, avec l'auteur du texte en question.

Ceci pourrait, peut-être, faire comprendre — sans tenir compte, bien entendu, des dates — pourquoi certains nombres du même genre se retrouvent dans la *Divine Comédie* du Dante.

Ne voit-on pas cet immortel poème subdivisé en trois parties de chacune 33 chants ? Si cela n'est pas indice d'hermétisme, qu'est-ce alors ?

Ce nombre de 33 — qui n'est que 36 moins 3 — ressort bien facilement du polygone de 36 côtés. Il n'y a personne ayant ouvert un traité élémentaire d'Astrologie qui ne sache que 36 Décans existent et que chaque cadre dodécagonal de 30 degrés se trouve subdivisé, par l'effet des Décans, en trois tranches de chacune 10 degrés. Dans ces conditions, si l'on ne prend que 11 cadres dodécagonaux, on a bien compté 33 décans.

Et les Décans, dont la signification planétaire, par application du septenaire, est exactement la même que celle des heures comprises dans une semaine, ont été répandus à profusion par tous les anciens Egyptiens, — comme si ces ancêtres dans les Sciences Secrètes avaient craint que la postérité ne les oublie.

Mais les Sumériens employaient les Décans et, seuls, les archéologues modernes ont la modestie de feindre d'ignorer le polygone de 36 côtés (1). Car il n'est pas admissible — n'est-ce pas ? — qu'à notre époque des savants, considérés comme notoires, ne connaissent pas la géométrie élémentaire.

Le nombre de 36 n'a rien de mystérieux et celui de 33 n'a rien d'imaginaire. Cependant, avec l'un comme avec l'autre, on peut facilement faire croire soit à des énigmes sans solution, soit à des fictions sans utilité.

C'est généralement ce que cherche l'Hermétiste — surtout quand il écrit depuis le Moyen Âge. Déjà Albert le Grand, cet Allemand du XIII^e siècle qui enseigna à Paris, était un personnage assez humoriste ; il a fort bien dissimulé une profondeur de vue sous des présentations dont la bizarrerie déconcertera longtemps ceux qui dédaignent toute élasticité d'esprit pour cacher très peu de savoir sous beaucoup de prétentions. Les multiples « grands et petits Albert » que les colporteurs ont répandus, depuis l'époque de l'imprimerie, à travers les campagnes — tous apocryphes bien entendu, tous ridiculement superstitionnels.

(1) L.-Ch. WATTELIN, directeur des fouilles de Kish, *Observations nouvelles sur les Kishites* (1937).

en parfaite évidence — n'ont jamais été écrits que par des charlatans assez roublards pour exploiter l'ignorance prétentieuse. La réputation de ce véritable savant en a certainement beaucoup souffert — mais, j'en suis sûr, à sa plus grande joie parce qu'en parfait hermétiste il ne devait pas ignorer que se faire moquer de soi est encore la meilleure manière de conserver intacts les secrets que l'on a.

Les Hermétistes ne cherchent pas la gloire — du moins celle que les « réclamisés » de notre époque s'imaginent être la consécration des efforts parce qu'elle procure la fortune. Ils ne sont pas plus modestes qu'il ne faut pour paraître décents, mais ils méprisent totalement l'opinion qu'on peut avoir d'eux.

Ils la méprisent au point que, souvent — et plus souvent même qu'on ne saurait croire — ils laissent à d'autres le soin de signer leurs ouvrages.

* * *

Ceci est certainement la chose la plus curieuse que l'on puisse rencontrer (1).

Nous avons tous, en effet, une certaine confiance dans les auteurs que nous lisons. Cette confiance — pour le moins — se borne à admettre que le signataire de l'œuvre est bien celui à qui nous devons l'attribuer et que la date inscrite sous son nom se réfère au temps où il écrivait. Par ailleurs nous prenons comme exacte la firme commerciale de l'imprimeur — quand plus tard l'œuvre est éditée — et pour certaine aussi la date d'impression.

Bien entendu, les bibliothécaires qui ont la charge de conserver les archives et les volumes dans les collections que les pouvoirs publics ont eu soin de rassembler, ne sont pas aussi naïfs que les simples lecteurs. Ils ont la science du livre et professent un scepticisme qui est du meilleur aloi. Leur confiance en la première page d'un volume — celle où s'étale le titre avec tous les attributs dont l'auteur a tenu à agrémenter le sujet qu'il traite et la personnalité qu'il affirme — est bien limitée. Ils ne se laissent pas

(1) La révélation en a été faite cependant déjà en 1938, dans la 2^e édition du *Formulaire de Haute-Magic*, p. 161.

illusionner. Car ce sont, pour ainsi dire, des « détectives » de la pensée. Ils savent retrouver, avec cette astuce patiente, dont font preuve les policiers de romans, les véritables promoteurs des idées émises. Ils démasquent les plagiaires, ils dénichent les faussaires, ils retrouvent les réels auteurs, il est bien rare qu'ils ne puissent découvrir la vérité concernant un volume ou un manuscrit.

Mais tous les critiques ne sont pas bibliothécaires. La plupart même n'ont de scepticisme qu'en apparence : ils vont parfois jusqu'à accepter, sans trop les contrôler, toutes les assertions qu'un auteur émet sur sa propre personnalité. Il faut que le mensonge soit bien saillant pour qu'ils s'en aperçoivent.

Le public n'a ni le goût ni le temps de prendre une âme de détective. Il est alors obligé de se fier aux critiques. Il croit donc ce qu'on lui dit.

S'il se borne à croire — de façon à avoir une opinion et à n'en faire état que dans une conversation — passe encore. Il n'aura guère de désillusion que le jour où il se trouvera en présence d'une personne parfaitement avertie de la question. Néanmoins si, faisant partie du « bon public », quelqu'un prend, à son tour, la plume pour écrire et discourir sur ce qu'il estime connaître et qu'il n'a étudié que d'après des on-dits, alors cela devient désastreux. L'erreur se répète et se propage. Et, dans l'au-delà du tombeau, l'âme de l'hermétiste se complait dans la douce quiétude d'une joie prolongée.

Lorsque l'hermétiste avait de grandes vérités à énoncer — de ces vérités si importantes qu'elles sont susceptibles de secouer l'Humanité au point de lui imprimer une direction nouvelle — il fait totalement abnégation de sa personne. Il laisse à d'autres le rôle éclatant de personnage illustre. Il donne son œuvre à signer par autrui. Mais, comme il est habile et prévoyant, il calcule par avance quel pourra être celui qui portera sa gloire et assigne même préalablement une date à ses écrits.

Songeons bien que le Christ n'a rien laissé — hormis sa parole que d'autres ont rapporté. Remarquons aussi que nul ne sait l'auteur des Évangiles qui sont *selon* certains apôtres — c'est-à-dire *d'après* ce que des disciples, mais ils ne l'étaient pas tous, ont pu avoir dit ou écrit.

Alors pourquoi s'étonne-t-on que des documents postérieurs — sans être pour cela apocryphes — portent des noms d'auteurs qui ne sont pas ceux à qui on doit les attribuer et se

trouvent datés d'une façon postérieure à celle où ils ont été établis ?

On pensera qu'il y a là un mystère. Ce n'est pourtant que l'effet d'une sagesse circonspecte.

Peu importe qui fait éclater la vérité pourvu qu'elle ne luise qu'au jour voulu, voulu par la Providence, c'est-à-dire par le rouage du déterminisme universel, dont on fait le secret de Dieu par impuissance à le comprendre.

* * *

Certes, nos astrologues modernes — si acharnés qu'ils soient à percer l'énigme de la distribution des événements à travers les âges, si instruits qu'ils paraissent des lois astronomiques suivant lesquelles s'effectuent les combinaisons sidérales — ces astrologues certainement scientifiques auraient quelque peine à calculer pour plusieurs siècles d'avance quelle personne doit détenir une œuvre définitivement établie, y apposer une signature dûment prévue sans cependant rien ajouter d'autre, s'en déclarer l'auteur tout en conservant rigoureusement par devers soi le secret d'une pareille transmission, et la publier ensuite à une date assignée quels que soient les obstacles qui puissent s'y opposer.

Mais tous ceux qui ont fait de l'astrologie reconnaissent que cela n'est pas impossible — ce n'est qu'une affaire de savoir et de temps.

Evidemment, pour qu'un manuscrit parvienne intact et intacté, à plusieurs siècles de distance, entre les mains de celui qui a été prévu de la sorte, il y a à supposer que plusieurs générations d'intermédiaires ont été disposées avec un soin méticuleux, afin que nul d'entre eux ne transgresse la consigne rigoureuse de se passer le papier ou le parchemin sans le détériorer ni le surcharger.

Cela, néanmoins, n'est qu'une question d'organisation.

A notre époque, où nous aimons nous grouper, où nous faisons tant d'associations, nous concevons mal que, dans une organisation, l'égoïsme, plus ou moins incité par la vanité, ne pousse pas à enfreindre une telle consigne. A d'autres époques, avec d'autres préoccupations que celles qui nous animent aujourd'hui,

était-il si impossible que cela soit ? Les bouleversements qu'entraînent les guerres nous apprennent déjà à ne pas parler inconsidérément. Dans les temps de paix et de liberté, nous ne savons pas nous taire et nous cherchons volontiers à nous mettre en avant. Avec les guerres et avec les perturbations sociales, nous comprenons combien il est utile de garder prudemment le silence.

Alors comprenons-nous qu'autrefois il ait pu se rencontrer des gens pour lesquels observer cette consigne entraînait dans des habitudes imposées par les circonstances ?

* * *

L'hermétiste — qui pense plus à l'Humanité qu'à lui-même — a escompté que les événements oblieraient à conserver son secret.

Il en a néanmoins laissé certaines traces pour qu'on puisse en apercevoir, à la fois, l'importance et l'intérêt.

Ces traces éveillent la suspicion. La date assignée — celle qui fait illusion — est combinée de telle sorte qu'avec les principes tirés des nombres qu'employaient les Sciences Secrètes, on a le moyen de retrouver exactement celle où l'œuvre a été établie. Le nom de l'auteur ensuite, bien que dissimulé par une déformation fallacieuse, est habilement indiqué pour que l'on puisse le rétablir avec précision. Les conditions même dans lesquelles l'œuvre a été conçue, les raisons qui l'ont motivée, les obligations qui en ont imposé la transmission et la publication ultérieure — tous les éléments relatifs à la restitution du travail à son producteur — se trouvent aussi soigneusement, mais fallacieusement et adroitement marqués.

De tels documents sont, ainsi, des merveilles d'ingéniosité.

C'est à l'aide des nombres symboliques et par calculs où l'on tient compte des transpositions autorisées par la géométrie, que les dates certaines se décèlent, que les noms véritables se découvrent, que les conditions, raisons et obligations de l'ouvrage examiné, ressortent pleinement.

Cependant ce n'est pas à la portée de quiconque et — doit-on le dire ? — même pas à la disposition de la perspicacité du plus astucieux bibliothécaire.

Car il faut — pour cela — avoir pénétré dans le Temple de la Haute Science et il faut posséder la Clef Universelle qui en ouvre toutes les portes.

Jean Trithème, sans qu'on le voie au premier abord — l'a pourtant bien fait comprendre. Sa Stéganographie et surtout sa Polygraphie exposent la méthode dont procède l'Hermétisme, aussi savant qu'il soit.

Néanmoins lui-même est, dans son œuvre, hermétiste et ce qu'il montre a besoin d'être tiré au clair.

Quand il présente des nombres, on doit en retirer l'essentiel — et rétablir ainsi le système qu'il connaît à fond, mais se garde bien de faire apercevoir.

Quand il pose une formule, on doit savoir la lire — et en connaître le maniement — parce qu'il donne à penser qu'il fait de la Magie, alors qu'il a soin de ne pas mêler cette Science à l'art qu'il tient à présenter (1).

Son art — qui sera à sa suite celui des écrivains Rose-Croix et Alchimistes, astrologues aussi de la période de la Renaissance — cet art qu'il a si pleinement perfectionné, c'est l'art de la cryptographie.

Beaucoup de documents anciens sont cryptographiques — certains sont même des *Stéganogrammes*, écrits selon la méthode de la *Stéganographie* que Jean Trithème a bien précisée.

Tous les ouvrages hermétistes — qu'ils soient du genre déclaré Sacré, comme les récits hébreux, ou du genre didactique comme les traités alchimistes — sont aussi cryptographiques.

Quand Littré rappelle qu'il existe « l'herméneutique » et qu'il mentionne cet « art de lire les textes sacrés » aujourd'hui oublié, il veut dire qu'un temps exista où l'on se donnait la peine de rechercher le sens exact de la Bible et des Évangiles en essayant de déchiffrer leur cryptographie.

(1) Dans la *Stéganographie*, on trouve, pour chaque formule de cryptographie, des *Anges protecteurs* du secret de l'écriture ; ce sont des appellations fabriquées à la manière des *Anges de la Magie*, qui n'ont d'autre but que remplacer le numéro de la formule ; puis, à la suite, se lit *l'invocation de l'Ange* écrite dans un langage extravagant qui n'a aucun sens ; or, d'après une *formule spéciale* qui est donnée à la fin de l'ouvrage, on dégage nettement de toute invocation, le procédé à employer chaque fois. Les invocations disent par exemple : « Prenez la troisième lettre, puis deux autres après et ainsi de suite ».

* * *

Il faut cependant distinguer :

Les Alchimistes, les Rose-Croix surtout, qui écrivirent postérieurement à Jean Trithème — à commencer par Cornélius Agrippa et Paracelse qui furent ses élèves — ont très souvent employé la méthode « Stéganographique ». Mais elle était connue auparavant ! Nicolas Flamel l'a appliquée surabondamment.

Les écrivains sacrés — ceux de la Bible et des Évangiles — ne s'en servent pas. Leurs moyens sont plus simples quoique tout autant secrets. Saint Jean, dans son Apocalypse, après Ezéchiel d'ailleurs, a élevé l'art de parler clairement sans être compris à la hauteur d'une dextérité savante qui trouble encore les plus sagaces chercheurs.

Il y a donc deux manières de faire de l'Hermétisme — qui peuvent d'ailleurs se superposer. D'où des complications déconcertantes.

La première, celle des Rose-Croix, consiste à écrire un *texte fallacieux* où le lecteur voit un exposé didactique, de chimie, d'astrologie, de magie, même de métaphysique, ou encore une prophétie, alors qu'entre les termes employés, selon une formule que Jean Trithème a donnée, se lit le récit d'un fait politique, ou quelque « mot d'ordre » laissé pour exécuter telle recommandation importante du point de vue social, ou bien encore une certaine façon d'envisager les « sources » du document lisible couramment. C'est ce que l'on trouve dans Jacob Boehme, dans les Prophéties de Nostradamus, dans le théâtre de Shakespeare. Là sont dissimulés des secrets politiques et sociaux. Car ce qui demeure toujours caché — même pour les historiens qui en ont plus d'une fois le soupçon — c'est ce que l'on appelle le « Secret d'état », cette intimité du pouvoir dirigeant.

Puis il y a l'autre manière — la manière biblique et évangélique — qui consiste à parler ouvertement, sans ambage, ni application d'une combinaison de lettres ou de mots, mais à exprimer les idées et les faits dans un langage convenu, traditionnel si souvent, logique en tout cas, symbolique certainement quoique inaccessible à quiconque ne le connaît pas.

Dans la première manière, il faut aussi — pour lire — savoir quelle est la formule utilisée ; dans la seconde on a besoin de connaître une langue spéciale.

L'une procède de la Stéganographie, l'autre de l'Hermétisme. Mais la seconde peut se superposer à la première de telle sorte que le cryptogramme, une fois déchiffré, demeure incompréhensible pour celui qui ne sait pas ce que les mots signifient.

Mais croire que tous ces écrits sont à prendre à la lettre, c'est de la naïveté pure.

Ici — naturellement — se pose la question : pourquoi procéder de la sorte ? Ne pourrait-on pas raconter les choses telles qu'elles sont, afin que tout le monde en profite. Est-il vraiment nécessaire de cacher des secrets politiques ou sociaux qui, s'ils sont aussi importants, pourraient servir à améliorer la condition des peuples ? Est-il sincèrement utile de dissimuler des vérités métaphysiques ou morales qui, si elles sont tant essentielles, auraient avantage à être répandues dans le monde pour le perfectionner ?

La réponse va ressortir d'un simple repliement sur nous-mêmes.

Racontons-nous publiquement tout — mais absolument tout — ce que nous pensons, ce que nous faisons ? Dévoilons-nous en public notre plus profonde intimité ?

En réfléchissant un peu, vous verrez que vous ne donnez jamais à autrui de détails sur certains de vos actes, que vous ne décrivez pas certaines de vos impressions. Vous serez obligés de convenir, si impudique que vous prétendiez être, que vous conservez toujours, par devers vous, et vous seul, l'essentiel de vos sensations sinon de vos sentiments.

Alors vous comprendrez pourquoi, sur le cintre de certaines portes dans les cathédrales, se trouvent sculptées dans la pierre, des images immorales qu'on s'étonne de voir étalées pour masquer l'accès d'un lieu sacré ?

Ces images évoquent une intimité si profonde — que les symboles sont inexplicables, hormis à une seule personne avec laquelle on partage conjugalement son existence. De la sorte, vous n'êtes jamais que deux à les comprendre. Et il n'y en aura un troisième qu'à la condition que l'un de vous deux se laisse aller, par la suite, à entretenir avec quelqu'autre des relations aussi intimes. Mais toujours deux personnes seulement pourront s'expliquer entre elles ce que l'image représente.

On ne peut pas mieux garder un secret. Mais en fait d'Hermétisme, on ne recule devant rien.

Si l'image, obscène en apparence, se rapporte à un signe graphique — planétaire ou zodiacal — si, pour mieux dire, un signe usuel en Astrologie comme en toute autre Science dénommée secrète est susceptible de représenter autant cette impudicité qu'une autre idée bien différente, ce ne vous sera pas difficile de lire l'indication présentée. Et peu importe qu'il s'agisse d'un sanctuaire.

Sur les portiques des cathédrales — afin que plus tard on ne se trompe pas dans l'intention qui a présidé à leur édification — se trouve toujours inscrite la dédicace. On reconnaît ainsi à quel saint elle est vouée. Certaines de ces églises ont été restaurées souvent même rendues au culte, après des guerres, des révolutions et, lorsqu'on n'a pas — pour des raisons diverses — conservé la même dédicace, que l'on a changé l'appellation du Sanctuaire, l'image qui existe, toujours, parce qu'on l'a respectée à cause de la curiosité qu'elle offre aux amateurs, est là pour montrer à quel point la vérité demeure inconnue.

L'intimité — précieuse pour conserver par devers soi le sentiment de sa personnalité — constitue donc l'élément indispensable de l'ésotérisme.

Or, il y a de l'ésotérisme dans tout.

Il y a de l'ésotérisme, chez soi, parce qu'on n'invite pas le public à assister à sa stricte intimité. Il y a de l'ésotérisme dans sa cuisine, parce qu'on ne montre pas à ses hôtes la façon dont se prépare le repas qui leur sera servi. Il y en a surtout dans le gouvernement d'un Etat, parce que l'intimité même des conseils de ministres, des commissions administratives, des bureaux des assemblées politiques, demeure rigoureusement réservée à ceux qui, à des titres divers, se trouvent admis à y assister. Et les secrets, en ce cas, sont des *secrets d'Etat*.

Si jamais ceux-ci ont besoin de se conserver afin que la mémoire en persiste et que la postérité les connaisse, c'est donc d'une façon pareillement secrète qu'il faut les enregistrer. La cryptographie est là, pour être employée, alors, dans les documents.

Mais il y a aussi de l'intimité dans l'enseignement de la métaphysique et de la morale, car les préceptes demandent à être expliqués. Ces explications sont toujours nécessairement verbales, elles consistent en des leçons particulières. Et, en particulier, on parle un langage spécial — le langage de l'intimité.

Si les mots dont on se sert ont besoin d'être perpétués, afin que toutes les leçons particulières aient une homogénéité malgré les différences de races, de pays et d'époques, il faut bien qu'ils soient consignés d'une façon intangible ; et on ne voit pas de meilleur moyen que le Symbole pour les préserver de toute altération.

Le Symbole, du fait qu'il a un caractère impersonnel et immuable, qu'il est indépendant de la parole, qu'il peut cependant se traduire en toute langue — qu'il constitue par lui-même un « langage général » — toujours facile à retrouver si on le perd en raison des principes rationnels sur lesquels il se fonde — le Symbole devient le gardien des vérités supérieures.

C'est pourquoi la Bible et les Évangiles — comme le Coran, comme les Védas, comme le Zend Avesta, comme tous les textes précieux pour l'Humanité — précieux autant que notre propre intimité — emploient le langage des Symboles.

Celui-ci, quand on se reporte à son essence même et que, pour le désigner, on se sert encore d'une expression symbolique est dit le *langage d'Hermès*. Car Hermès c'est Mercure, c'est le Mercure du signe zodiacal de la Vierge — point final sur le dodécagone étoilé, marquant ainsi la limite extrême des considérations que l'on peut faire ; mais c'est aussi le Mercure du signe des Gémeaux, celui qui évoque la stricte intimité dans une association de deux êtres.

Donc l'art d'interpréter les Symboles, l'art de lire dans les textes, déclarés sacrés parce qu'on ne doit pas les altérer, devient l'*Herméneutique*.

En un temps l'Herméneutique a été appelée la *Gnose*. C'était un mot grec qui voulait dire le savoir, la science.

Mais il y a eu des gens qui, dans les débuts du Christianisme et plus tard surtout par tradition plus ou moins mal comprise, ont voulu se servir de la Gnose à des fins parfois politiques. Il en est résulté que les Gnostiques ont été entachés d'hérésie et qu'à travers les âges, leur réputation s'en est ressentie.

N'empêche qu'un homme comme saint Jérôme, après saint Paul d'ailleurs, après saint Jean principalement — après bien d'autres aussi — doit se considérer comme ayant connu la Gnose, si non l'Herméneutique.

Ce ne sont pourtant pas des hérésiarques.

Ce sont des Hermétistes — tout au moins des auteurs qui tenaient compte de l'Hermétisme.

Alors, faire abstraction de cette manière de présenter les vérités c'est se mettre un bandeau sur les yeux. C'est se ranger parmi ceux dont parle David, quand il dit : « Ils auront des yeux et ne verront rien, ils auront des oreilles et n'entendront rien. »

* * *

Telles sont les bases de l'Hermétisme. Tels sont les principes sur lesquels se fonde cette méthode antique de symboliser son langage — très fermée par définition — qui, comme une sorte de réseau invisiblement tendu aux alentours extérieurs du Temple de la Haute-Science, figurément présenté, enlace et paralyse le chercheur qui s'aventure auprès d'une des portes.

Avec le temps, quand les siècles eurent passé sur ce que nous appelons l'Antiquité et que le Christianisme eut, une première fois révélé certaines vérités, indispensables alors pour renouveler — disons pour « racheter » et ainsi *délivrer* (1) — l'Humanité, d'autres initiés que les Apôtres, moins directement autorisés sans doute, mais presque autant instruits des profondeurs immenses que le « voile du Temple déchiré » avait fait entrevoir en un moment sublime, ont cru devoir surcharger le langage symbolique d'une façon secrète de l'écrire.

La cryptographie fut imaginée. Avant eux on ne s'en servait guère. Elle devint pour eux, la méthode usuelle. On eut, ainsi des documents encore plus difficiles à lire — plus étranges, plus trompeurs ; mais l'essence même des Sciences Secrètes, de ce domaine dont l'exploration conduit devant les remparts du Grand Arcane, se trouva, malgré toutes les révélations faites, rigoureusement et méticuleusement conservée.

Saint Jean, dans son Apocalypse, avait montré que plus loin que l'Abîme — l'abîme des réflexions sur lequel on se penche, qu'au-delà des étendues que l'on peut sonder par la méditation nourrie de l'espérance — il y avait encore des cavités infinies, il y avait aussi « le Puits de l'Abîme ».

Si, par les vérités chrétiennes — par celles que les disciples du Christ avaient répandues sur le monde — on pouvait, quand on

(1) *Redemptio* en latin veut bien dire « Rachat », le mot français *Rédemption* n'en est que la « photographie » et non pas la traduction.

en possédait le courage et qu'on en détenait le moyen, s'avancer dans les ténèbres de l'Abîme, il restait toujours le tréfond de cet Abîme — le « Puits » — où il eût été imprudent de s'aventurer.

C'est pour garder ce « Puits », — pour laisser à l'Apocalypse toute sa valeur d'indication du but extrême que la connaissance de l'homme se trouve capable d'attendre —, que les Hermétistes écrivirent d'une façon plus secrète que jamais.

Mais ainsi ce patrimoine, légué par des ancêtres inconnaissables dans l'éloignement séculaire, est parvenu jusqu'à nous, en un temps où l'intelligence, éduquée par une instruction générale que les peuples n'avaient pas eue jadis, dispose de ressources capables d'éclairer les obscurités épaissies du tréfond de l'abîme.

Aujourd'hui rien ne nous empêche de tout comprendre.

« La lumière luit dans les ténèbres », a aussi annoncé saint Jean. Or la lumière ne s'éteint jamais. Parfois elle s'atténue au point qu'elle n'est plus qu'une clarté si faible que seuls des regards pénétrants peuvent se douter qu'elle existe toujours. Et, alors, le monde semble plongé dans le noir — le *noir absolu* des Alchimistes. Néanmoins, là-bas, en quelque coin perdu et ignoré, la « Lampe » — celle qu'on voit représentée sur la lame IX du tarot, celle que les Rose-Croix ont déclarée *inextinguible*, brille toujours d'une toute petite flamme vacillante !

Il suffit d'un rien pour qu'elle se ranime. Il suffit d'un souffle que la « Providence de Dieu » — combinaisons des énergies directrices qui régissent l'Univers — enverra à travers une Humanité misérable, pour que la flamme se redresse, étincelante et vigoureuse, éblouissant notre monde par la puissance de sa clarté !

Jusque-là — comme le fait observer saint Jean — « les ténèbres ne l'auront pas comprise », jusque-là on aura pu dire que l'obscurantisme aura empêché d'apercevoir que la « Lampe Éternelle » n'était pas éteinte. Mais, quand le moment vient, les ténèbres disparaissent, on voit, on comprend.

Et la clef — *la Clef Universelle* — apparaît devant soi.

On n'a qu'à la saisir, hardiment : elle s'offre sans obstruction.

On n'a plus qu'à ouvrir toutes les portes du Temple et à pénétrer, avec assurance, dans les galeries des Sciences Secrètes.

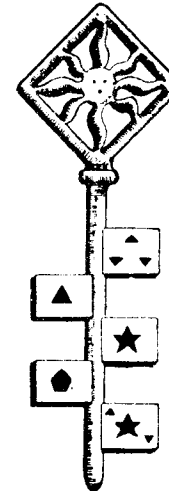


FIG. 16

CINQUIÈME CHAPITRE

ÉCLAIRCISSEMENT des FORMULES DE LA MAGIE

C'est de la Haute-Magie qu'il s'agit.

Celle qui a le caractère d'une « physique » extrêmement élargie — qui dépasse le cadre des phénomènes tombant sous les sens, qui envisage un « monde intermédiaire » entre ce qui est purement matériel et ce qui se conçoit comme immatériel — qui est, selon l'expression heureuse de Karl du Prel, « La Science naturelle inconnue ».

Certes nos grands-pères pour qui les découvertes, acquises maintenant, paraissaient des utopies irréalisables, n'avaient aucune idée de ce domaine des ondes dans lequel les Hertz, les Branly, les Marconi et leurs élèves ont lancé hardiment la pensée moderne.

Il fut un temps où l'Académie des Sciences décidait de ne plus jamais accepter une communication ayant trait à la direction des ballons, considérés comme une folie ; où le président du Conseil, Thiers, montait à la Tribune de la Chambre pour déclarer que les chemins de fer étaient sans intérêt pratique, parce que,

si les trains faisaient trop de vitesse, les voyageurs mourraient infailliblement d'une crise cardiaque (1).

Puis il en fut un autre, après cette fameuse Exposition de l'Électricité, en 1881, qui fit courir le monde entier à Paris, où l'on ne parla plus que de la « fée électricité ». On y voyait, pour la première fois, le théâtrophone, le tramway à trolley, la galvanoplastie, la lampe à filament métallique. Néanmoins, certains prétendaient que le téléphone ne constituait qu'une curiosité inutile, que les tramways électriques n'iraient jamais plus vite qu'une voiture à chevaux, que la galvanoplastie ne pourrait être qu'un amusement d'enfants et que les ampoules ne seraient jamais applicables à l'éclairage domestique parce qu'on ne trouverait pas le moyen de déplacer les lampes !

Depuis — au xx^e siècle — tout cela nous est familier. Nos avions volent dans les airs et ils ont fait le tour du monde à une vitesse dépassant trois cents kilomètres à l'heure (2). Chacun a le téléphone chez soi, les campagnes sont électrifiées et la T.S.F. nous apporte, entre deux fantaisies musicales, les nouvelles des quatre coins de la terre.

Cela ne veut pas dire que personne ne se refuse à croire que la physique puisse aller plus loin. A toute époque existent des gens qui s'imaginent que l'esprit humain a atteint son dernier stade.

Si l'on parle de Magie il faut abandonner toute prétention au progrès limité. Il convient de s'évader des idées préconçues.

(1) Le Conseil d'Administration de la Compagnie qui construisit en France, sous Louis-Philippe, la première voie ferrée de Lyon à Saint-Etienne, discuta pendant six mois s'il devait adopter la traction animale ou bien la traction mécanique. Finalement, il se décida pour cette dernière malgré le scepticisme de plusieurs de ses membres. C'est là l'origine même de ce qui devint plus tard le réseau P. L. M. (D'après l'*Agenda du P. L. M.* mis à la disposition de tous les voyageurs dans les wagons avant 1914.)

En 1902, la Compagnie Générale des Petites Voitures, à Paris, alors que les « véhicules sans chevaux » circulaient déjà, faisait ressortir, en un rapport à ses actionnaires que la prudence commandait de ne pas se lancer inconsidérément dans l'adoption d'un mode de locomotion « qui ne serait jamais pratique pour les villes ». Quarante ans plus tard, quand, faute d'essence, les « taxis » ne circulaient plus dans Paris, les rues paraissaient désertes.

(2) Note de l'éditeur : Ne pas oublier que cet ouvrage fut écrit en 1941.

* * *

La Magie pose que, dans l'Univers, existent des énergies générales dont la *forme utilisable* est susceptible d'une captation momentanée, selon des procédés adéquats, pour des fins individuelles ou collectives.

Cette hypothèse, dépouillée ainsi des expressions particulières qui la rendent aujourd'hui imprécise, est scientifiquement tout à fait acceptable. « La machine à vapeur, dit Bernard Brunhes, est l'exemple classique de l'extraction d'énergie supérieure d'une source d'énergie inférieure. Et la découverte de la machine à vapeur a été pour l'industrie une révolution. On brûlait bien du charbon depuis la plus haute antiquité ; les mines de charbon « étaient connues, si l'on veut, comme réservoirs d'énergie calorifique. Mais, jusqu'à Papin, on ne savait pas transformer de l'énergie calorifique en énergie mécanique ; et l'on peut dire en ce sens, qu'en découvrant la machine à vapeur, on a découvert une source naturelle, jusqu'alors ignorée, d'énergie mécanique (1). »

En réalité ce qui fait marcher le train rapide, c'est le Soleil. Car l'énergie solaire — sous l'aspect calorique — a fait pousser des arbres et ceux-ci, carbonisés dans les entrailles de la terre, ont précieusement conservé cette énergie dans une forme utilisable, que l'on capte en extrayant la houille, et que l'on dégage ensuite par la combinaison chimique, bien connue, de la combustion. Puis cette force calorifique détermine physiquement l'évaporation de l'eau et, en vertu de l'expansion de la vapeur, les pistons d'une mécanique appliquée en un engin appelé locomotive, font rouler le train sur la voie ferrée.

C'est bien classique.

Mais d'où provient cette énergie solaire — dont on ne considère, là, que l'aspect calorique ?

« Notre système solaire, comme le reste du Monde, fait encore remarquer Bernard Brunhes, offre le spectacle de changements continus dans les formes qu'affecte l'énergie (2). » Si nous

(1) Bernard BRUNHES, directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, « La Dégénération de l'énergie » (1908).

(2) Bernard BRUNHES, *loc. cit.*

devons voir ainsi les choses, il ne s'agit plus de considérer seulement le Soleil, mais l'ensemble du système dont cette étoile est le centre — comme le sont en d'autres systèmes toutes les étoiles qui brillent au firmament.

Sur ce soleil central, les diverses planètes réagissent — car, en vertu de la loi mécanique de Newton, il n'y a pas d'action sans réaction et la force *attractive* du soleil se compense de la force *rétractive* des astres composant son système.

Ces astres tournent autour du Soleil et ils tournent aussi sur eux-mêmes entraînant en un autre mouvement leurs propres satellites.

Tout se meut dans le « cosmos solaire », tout se meut dans l'Univers entier. Le soleil tourne autour d'une autre étoile lointaine (1) qui, sans doute aussi, doit être actionnée par quelque centre, encore plus lointain ; et ainsi de suite de plus en plus loin, jusqu'à l'infini.

Or, il n'y a pas de mouvement sans *énergie motrice*. L'Univers entier est donc — positivement — baigné dans un ensemble d'Énergie.

« L'attraction universelle » — celle que Newton a révélée — est peut-être l'aspect le plus généralisé de cette énergie inter-cosmique. Elle n'est assurément pas le seul aspect qu'on doive lui reconnaître. Car il y a aussi *l'aspect créateur* à envisager : les étoiles et leurs cosmos, corps matériels, ont certainement été fabriqués par le déploiement de l'Énergie primordiale, inter-cosmique, sous son aspect créateur — différent de *l'aspect attractif*.

Newton l'avait parfaitement compris quand il a dit : « J'ai indiqué le sens dans lequel s'exerçait la force qui anime les mondes ; mais je n'ai pas parlé de l'essence même de cette force. »

C'est qu'en fait d'énergie, les termes que nous employons ont bien besoin d'être précisés.

(1) Ce serait l'étoile Alcyon de la Constellation des Pléiades, d'après les calculs de Henry, directeur de l'Observatoire de Toulouse, correspondant de l'Institut. Cette étoile, *Alcyon*, constituerait le centre d'un système stellaire comprenant les 24 étoiles de première grandeur dont notre soleil fait partie. On remarquera qu'en grec « *pléion* » veut dire « la totalité » et que le mythe des Pléiades en fait les filles d'Atlas qui pose sur ses épaules le Monde.

* * *

Il faut citer encore Bernard BRUNHES. Au début de son remarquable ouvrage qui, il y a plus de trente ans, a vraiment ouvert les yeux à beaucoup d'ingénieurs, se trouve signalé un « contre-sens universel sur le mot *Énergie* ».

Jusqu'à lui — d'après certains philosophes — on vivait avec l'idée de la « conservation de l'énergie ». C'était une sorte de dogme auquel on se fiait aveuglément, sans bien le raisonner.

« Quand on parle de la conservation de l'énergie, dit alors Bernard Brunhes, on commet sur le mot *énergie* un contre-sens ; on sous-entend, par ce mot, ce que le physicien appelle *énergie utilisable* et ce contre-sens est la raison profonde de l'importance que le public cultivé attache à l'idée de conservation de l'énergie. »

Puis il ajoute — pour montrer toutes les erreurs qui ont dérivé depuis, de ce déplorable contre-sens : « Quand le physicien affirme que ce qui reste permanent c'est une certaine fonction qui se trouve *la somme* de l'énergie-richesse et de l'énergie non-valeur, son interlocuteur comprend que c'est l'énergie-richesse qui se conserve. » En vertu de cette faute initiale dans les considérations de la Nature, l'interlocuteur, étant un capitaliste avide de puissance par l'argent, épuise les terrains, réservoirs d'énergie-richesse, — épuise les mines, réservoirs d'énergie cosmique, — épuise les humains, réservoirs d'énergie vitale —, devient, selon la géniale expression de Rabelais, un « démovore », un mangeur de peuples !

Rien n'est plus répandu que l'énergie : l'argent lui-même n'est que la représentation d'énergies — on sait maintenant qu'il a un pouvoir d'achat, donc qu'il a des possibilités de transformations comme toute énergie représentée. Et, parce qu'on trouve partout de l'énergie, on a tendance à l'exploiter sans réfléchir, à la gaspiller (1).

(1) L'ouvrage de Bernard Brunhes fait partie d'un cycle de considérations scientifiques sur l'énergie, dont l'histoire des philosophes tiendra nécessairement compte dans l'avenir. C'est le savant Ostwald qui l'a ouvert et c'est à lui que revient tout le mérite d'avoir décollé les yeux des penseurs. Car la

Il y a des gens qui ont fait de la Magie comme cela. De même qu'on trafique de toute énergie captée dans le sein de la nature, ils ont monnayé leurs trouvailles sans considération pour rien, ni pour personne : ils ont fait de la sorcellerie.

Ce n'est pas ainsi que les Mages de la Haute-Antiquité entendaient l'application pratique des formes utilisables de l'énergie générale.

Cette énergie générale, qui anime *créativement* l'Univers entier, a plusieurs aspects. Si l'un de ceux-ci se constate dans un cosmos — tel que le système solaire — par l'Attraction dite Universelle, laquelle imprime le mouvement aux astres, il n'est pas le seul. Tous les « agents » de la Nature sont bien en mutuelle dépendance, les diverses radiations ne sont que les modes vibratoires ; nous comprenons cela aujourd'hui.

Le *travail* à l'intérieur d'un cosmos doit, dans ces conditions, se concevoir comme celui qui existe à l'intérieur d'une dynamo. Le soleil central y tient le rôle d'un inducteur et les diverses planètes sont ses induits. Le courant produit est bien l'attraction universelle. D'ailleurs, tous les électriciens savent que la loi de Newton — celle de cette Attraction Universelle — est applicable au courant électrique ; il nous est donc possible de raisonner de l'un comme de l'autre. Alors l'Attraction Universelle apparaît comme un *courant* dont l'aspect est simplement différent du « Courant électrique ». Peut-être pas autant, d'ailleurs, qu'il ne semblerait au premier abord, parce qu'on n'ignore pas que la Terre — induit solaire — est électrisée.

La Magie pense qu'on peut *utiliser* une forme dérivée de cet aspect constaté.

Ce n'est pas absurde parce que la Transmission de ce courant

fameuse question sociale — qui préoccupe les Etats, les peuples et en somme tout le monde — se résout bien plus facilement qu'on ne croit avec les idées énergétiques. Mais ce n'est pas le lieu de l'indiquer ici. Comme, depuis plus de trente ans, la philosophie s'enseigne toujours sans s'inquiéter d'une nouveauté qui dérangerait les habitudes de penser, cristallisées dans les manuels, et que, pour des raisons égoïstes et malsaines, on préfère répéter, de part et d'autre, des « billevesées » pour maintenir une société humaine, peu cohérente et illogique, il s'ensuit que ni la question sociale, ni toute autre question économique qui s'y greffe, n'a fait un pas. Néanmoins quand la vérité est en marche rien ne peut « l'arrêter », ainsi que le faisait remarquer un jour, Emile Zola ; et il faudra bien que la Société s'organise et s'améliore.

s'opère dans l'*éther* inter-sidéral, à la façon dont les ondes de Hertz — celles de la T. S. F. — passent à travers la matière.

Il suffit donc d'avoir un appareil captant l'énergie *utilisable*. Mais, avant tout, il est nécessaire de se rendre compte dans quelle mesure cette énergie utilisable pourra *pratiquement* être employée.

* * *

Du moment que nous considérons que le courant produit par cette dynamo qu'est le Cosmos solaire, est susceptible de distribuer à la surface de la Terre, non seulement la chaleur et la lumière, mais aussi la vitalité, que les *forces agissantes*, qui en sont les manifestations, ont des formes différentes, — nous devons chercher si, parmi ces formes, il n'y en a pas une que l'on puisse utiliser à la façon dont nous employons les ondes d'une station de radio.

Nous imaginons sans difficulté que les ondes de la radio, si, — bien entendu, les efforts en ce sens avaient abouti, — pourraient transmettre, sans câble, la force électrique de manière à actionner tous nos moteurs.

Nous entrevoyons parfaitement que les trains sur les rails, les automobiles sur la route, les navires en plein océan, les avions dans les airs, les machines dans les usines, les ampoules lumineuses dans nos demeures, pourraient recevoir la force nécessaire par le moyen de la T. S. F. (1).

Pourquoi ne comprendrions-nous pas que les ondes cosmiques transmettent, à travers l'éther, une énergie aussi utilisable que l'énergie électrique ?

La mesure dans laquelle cette énergie utilisable pourra être employée d'une façon pratique, dépendra alors, uniquement des moyens dont nous disposerons.

(1) Dois-je rappeler que ceci est « l'avenir » ? L'énergie électrique, produite par la « houille blanche » et transmise au moyen des ondes, paraît bien susceptible de transformer complètement notre civilisation. On n'a qu'à y réfléchir un instant.

Les moyens seront *naturels*, puisque la forme énergétique en question se manifeste dans la Nature. C'est pourquoi il s'agit de « Magie naturelle », selon l'expression des anciens auteurs.

Mais, parce que toute force se remarque par ses effets et ne se perçoit jamais par les sens, la Magie aura l'air d'employer des « moyens surnaturels ». Et comme ceux-ci, dirigés par l'intelligence humaine, sembleront agir avec une dextérité particulièrement insolite et bien plus efficace que tout autre moyen humain, on dira que ces « agents » sont aussi *surnaturels*.

Si, pour commodité du langage comme de la conception, on les *personnifie* — ce qui rentre dans la manière de parler des anciens qui s'adressaient à des cerveaux moins scientifiquement garnis que de nos jours — si on parle *d'AnGES, de Génies, d'Esprits*, si on leur donne des noms, si on leur attribue des aventures, nous aurons, alors, tout l'arsenal magique, dans lequel la rêverie de l'imagination déchaînée des chercheurs et des érudits, s'est égarée longtemps avec une crédulité malsaine.

* * *

La Haute-Magie n'a jamais été enseignée publiquement. C'était une science réservée à des « initiés » — c'est-à-dire à une élite instruite et éduquée, capable d'en saisir toute l'élévation, toute la portée.

Le point de départ était métaphysique. Ceci ne doit pas surprendre, car les Sciences Secrètes procèdent à l'inverse des Sciences positives. Alors que celles-ci emploient *l'analyse*, allant des faits particuliers vers des constatations générales, les autres posent d'abord une série de considérations générales d'où dérivent des cas particuliers.

La métaphysique est ce qui embrasse le plus de généralités concevables. Puisqu'en l'espèce il s'agit d'envisager les aspects, les formes et les modalités de l'Energie Universelle, il va de soi, selon la méthode des Sciences Secrètes, que la distribution générale de cette Energie doit être examinée avant tout.

Or, si déploiement d'Energie il y a dans l'Univers, une source de cette Energie se trouve à prendre — premièrement — en considération.

Mais là, les possibilités de compréhension humaine se heurtent à une difficulté insurmontable. Déjà, nous ne savons pas en quoi consiste l'Energie : nous constatons bien les effets d'une énergie quelconque, nous comprenons que c'est « quelque chose qui est capable de produire ces effets » ; cependant il nous est impossible d'en donner une définition exacte. A plus forte raison sommes-nous incapables de nous figurer quelle peut être la source même de l'Energie. Tout se passe comme si, employant, par exemple, la lumière électrique fournie par un Secteur, nous ne savions ni où est l'usine productrice du courant, ni comment celui-ci se trouve engendré. Nous nous contenterions de penser que l'usine doit exister quelque part et de croire que le courant doit se faire certainement de quelque façon, — puisque nous en constatons des effets. Nous disons : il y a un mystère.

En fait — remarquons-le bien — nous trouverons toujours un mystère chaque fois que nous ne pouvons pas nous expliquer quelque chose. Nous en concluons — si nous avons un peu de sincérité — qu'il n'y a pas réellement de mystères, mais seulement des impuissances de notre part à comprendre.

Après tout ce sera là, la règle de conduite pour aborder de front le domaine des Sciences Secrètes. Les énigmes, les mystères et les secrets que nous y rencontrerons, ne seront jamais constitués que par nous-mêmes, par une impuissance à les comprendre d'après ce que nous savons déjà. Notre intelligence se trouve toujours limitée par ce qu'elle peut connaître.

Or là — en présence du problème de la source primordiale de l'Energie Universelle — nous sommes à la limite extrême de la compréhension humaine. L'intelligence la plus élevée, la plus bourrée de connaissances, atteint un point qu'elle ne peut dépasser : le terminus des notions susceptibles d'être acquises.

Inutile donc d'insister.

Alors, quand s'expose cette métaphysique aux initiés qui deviendront par la suite des Mages pratiquants, on dit tout simplement que le domaine central où réside la source de l'Energie Universelle demeure fermé et inexplicable.

Ceci se traduit en Hébreu par le mot *ensôph*, l'inconnaissable. J'ai fait remarquer que l'expression équivalait, somme toute, à

cet écriteau que l'on voit en certaines parties des usines : « défense absolue d'entrer » (1).

Il y a néanmoins des personnes qui entrent en ce lieu réservé. Ce qu'elles y font, nul n'en sait rien. Lorsqu'elles sortent, elles racontent ce qu'elles veulent et les autres, ne pouvant véritablement savoir, sont bien obligés de leur faire confiance — *d'ajouter foi à leurs assertions*.

La foi n'est donc pas autre chose : « *ce qu'on ajoute à la limite de sa compréhension* ».

* * *

Celui qui, par des moyens intellectuels, est parvenu à se faire une idée acceptable du fonctionnement du point central de l'usine où il est défendu au public de pénétrer — « haut initié », dirons-nous, et privilégié en vertu de dons exceptionnels — s'efforcera quelque jour, d'exposer à d'autres comment il conçoit la composition de la Source Suprême de l'Énergie créatrice et motrice de l'Univers.

Ce qu'il montrera ainsi sera une *révélation*.

Il dira nécessairement que cette révélation est divine parce qu'elle s'applique à ce qu'on appelle le Divin. Et ce sera positivement pour les autres, une question relevant de la Divinité — parce que chacun de nous est tenté de défier ce qui est à la limite de sa compréhension (2). On pourra croire qu'il en a reçu

(1) Voir dans le *Formulaire de Haute-Magie*, 2^e édition : les « considérations préliminaires ».

(2) J'ai expliqué dans la longue préface de l'ouvrage sur les *Mystères des Dieux*, qui a pour titre *Vénus* (paru en 1908), pourquoi « l'homme tend à défier ce qui est à la limite de sa compréhension ». Remarquons, à ce propos, que l'Athéisme et son accompagnement, le Matérialisme borné, n'a jamais été qu'un « radotage de commis-voyageur » : aucun philosophe sérieux n'a tenté de l'exposer. Cette hypothèse a disparu aujourd'hui comme a cessé d'exister ce type social que Balzac a dépeint dans *L'Illustre Gaudissart*. Peut-être la rencontre-t-on encore dans certains cerveaux primaires, plus ou moins empreints d'un bolchevisme de commande. On lui a substitué un « panthéisme matérialiste » dont Haeckel et Büchner, parfois assez mal compris, sont déclarés les propagateurs. Avec le « spiritualisme » et à la suite de Descartes et de Malebranche, est né le déisme que Spinoza a cherché logiquement à préciser. Mais les modernes ne vont pas plus loin, car au-delà c'est la croyance et par conséquent la Religion.

la confiance de la Divinité elle-même, parce qu'en général peu de personnes auront eu autant de possibilités que lui. Ce sera, d'ailleurs, sans doute vrai, — parce qu'après tout, il est un homme comme les autres et une créature autant que ce qui existe, même exceptionnellement dans l'Univers.

Mais il sera nécessaire qu'on le comprenne, car, si ceux à qui il s'adresse, n'ont pas eux-mêmes des dons spéciaux, ils ne pourront jamais élever assez leur intelligence à la hauteur des hypothèses pour les apercevoir acceptables.

Ceux-là encore seront en position d'affirmer qu'ils ont entrevu des certitudes. Quant aux autres, moins bien doués, moins admis aussi à ces leçons spéciales, comprenant mal ou ne comprenant pas du tout. Ils seront bien obligés de faire confiance et *d'ajouter foi*.

Ainsi se font les croyances — partout et toujours — leur origine peut bien passer pour une révélation (1).

* * *

La proposition primordiale, d'où les conceptions magiques vont découler, ne reçoit donc pas effectivement d'élucidation complète. Tout au plus la formule qui l'exprime se trouve posée — ainsi que le ferait un jeune algébriste qui traduirait bien les données d'un problème selon les règles connues, mais ne saurait pas les appliquer.

Comme, en l'espèce, il en est ainsi, qu'avec une très haute intelligence on arrive seulement à formuler le problème sans pouvoir le résoudre, on se trouve obligé de se contenter d'une représentation de certitude ».

Ceci n'empêche pas de partir en raisonnement, parce que la représentation est conforme à la Raison et implique la certitude.

(1) Saint Jean a écrit exprès son « *Apocalypse* » (mot grec qui veut dire *révélation*), pour expliquer en détail le mécanisme de la croyance. Mais il s'est bien gardé d'employer un langage accessible au public. Voir le chapitre X.

Alors, voici la « conception énergétique » que l'on a de l'univers.

Le centre se compose d'un double cercle, où réside l'*inconnais-sable*. Encore assure-t-on qu'il y a « double considération » à faire, sans qu'on puisse clairement imaginer à quoi elles correspondent, sauf par transposition de pensées.

Puis, vient la « première zone » où l'Énergie se déploie, sans être caractérisée encore par un aspect quelconque. C'est celle de l'*Empyrée* des Grecs, celle où résident les *Séraphim* des Hébreux. Le mot *Empyrée*, veut dire « dans le feu » ; ceci répond à une signification de l'*Élément Feu* que, seuls, les Alchimistes ont fait comprendre. Il y a, comme on sait, quatre Éléments — dont l'un, le premier et principal, est le *Feu* (1) : c'est la *puissance active* d'une énergie manifestée. Donc cette première zone se signale par une activité énergétique. Les Hébreux personnifiaient « l'agissement global » par le mot collectif de *Séraphim*, dont nous avons fait les *Séraphins*, et que nous considérons comme le « premier chœur des Anges » — en prenant le mot « Anges » selon son sens grec *Angelos* qui veut dire « messagers ». Les forces agissantes en cette première zone, ont effectivement le rôle de « messagères de la Divinité », elles transmettent aux autres « stations inférieures » les courants créés.

La « station » suivante était considérée par les Grecs, principalement alexandrins, néo-platoniciens et déjà hermétistes, comme celle du « ciel du premier mobile ». Les Hébreux en faisaient le Siège des *Chérubim*, c'est-à-dire des *Chérubins*. Son importance apparaît plus considérable, parce que davantage de précisions ont été léguées — quoique en un langage bien symbolique et bien discutable pour quiconque n'y est pas familiarisé.

Le mot *Chérubim* est le pluriel de *Cherub*, qui veut dire « Taureau ». On chercherait vainement pourquoi les forces existantes en cette zone — la seconde depuis que l'on a quitté l'*inconnais-sable* — ont été dénommés de la sorte, si l'on ne savait pas qu'elles se placent au *deuxième signe zodiacal considéré* (le premier se rapportant alors aux *Séraphim*).

(1) Les autres Éléments, qui ne sont pas à envisager ici, sont l'*Eau*, l'*Air* et la *Terre*. D'après les Alchimistes, les quatre éléments représentent des formes de l'énergie symbolisées.

Il y a, là, un simple repère pour rétablir la disposition générale des énergies dans l'Univers et ainsi pouvoir, éventuellement, les utiliser. Mais il y a, aussi, évocation d'un phénomène ordinaire permettant de se rendre compte de la manière dont se comportent des forces qui, après avoir été mises en action, se trouvent en période de transformation pour pouvoir, par la suite, être captées. Ce phénomène ordinaire c'est le *travail* ; et tous les ingénieurs savent ce que veut dire « le travail d'une force ».

Donc en cette seconde station, il y a transformation de l'énergie en travail. — mais en travail général, universel pour mieux dire. Aussi les Grecs voyaient la zone en question comme un « premier mobile », un premier stade où le mouvement existe (1).

Depuis là cependant la conception grecque, du moins dans la forme où elle nous est restée, va différer de celle des Hébreux. La raison en est que certains Astrologues de la période Alexandrine se sont mêlés de l'expliquer et que, sortant des considérations magiques, c'est-à-dire purement physiques — ils ont établi des confusions d'où dérivent plusieurs idées qualifiables de superstitieuses.

Les troisième et quatrième stations énergétiques sont, d'après les Hébreux, celle des personnalités que nous appelons *Trônes* et *Dominations*. Sans entrer dans des explications superfétatoires des réelles appellations hébraïques dont nous avons conservé une traduction approximative, remarquons simplement qu'elles correspondent respectivement — puisqu'un dodécagone signifié zodiacalement se trouve établi — aux signes des Gémeaux et du Cancer.

Les idéogrammes qui caractérisent chacun des sommets du dodécagone — dont l'ensemble a donné lieu au « zodiaque céleste » — permettent de comprendre ce qui se passe énergétiquement (2). Au point des Gémeaux, il y a *condensation* et, au

(1) *L'Arche d'alliance* de Moïse, dans la randonnée des Hébreux précédant leur arrivée en la « Terre Promise » était munie de quatre Chérubim. Or, les Hébreux donnaient volontiers à ceux-ci le nom d'*Ophanim*, qui veut dire « roues ». Certes, figurément, on peut voir l'Arche d'Alliance comme un coffre pourvu de quatre roues. Mais l'idéogramme représentant le signe zodiacal du Taureau est bien une roue (voir chapitre VII).

(2) Voir page 295, où les *idéogrammes* dodécagonaux dont on a fait le « zodiaque céleste », se trouvent expliqués.

point du Cancer, *retransformation* de l'énergie, mais toujours d'une façon générale pour l'Univers. Donc, en la troisième station « station », les énergies *trônent* positivement ; elles règnent et gouvernent avec une autorité absolue. En la quatrième « station » elles *dominent*, c'est-à-dire qu'elles étendent leur pouvoir actif en les diverses parties dont se compose hiérarchiquement l'Univers.

Alors, en la cinquième « station énergétique », elles apparaissent comme dotées de la *puissance* — et c'est ainsi que nous en appellons les personnifications. Elles disposent, par conséquent, des moyens de manifester leur efficacité. Et, en la sixième « station » elles ne seront plus des énergies, mais des forces ; on les appellera *Vertus*, traduisant le mot latin *Virtutes* de la Vulgate d'une façon qui frise le contre-sens, car *virtus* en latin ne veut pas dire vertu, mais *force*.

Puis, nous serons obligés de les considérer comme *principales*. Nous les désignerons sous le nom de *Principautés*, suivant le latin *principatus* qui exprime l'idée de *principe*. A ce point, les forces ont un aspect cosmique ; elles commencent à être assez près de nous pour que nous puissions y voir le *principe* de l'énergie cosmique qui, par ses dérivés, va devenir captable.

D'abord les *Elohim*, une collectivité dont notre cosmos solaire dépend. Celle-ci a pour conséquence — les Hébreux disaient par filiation — les *Beni-Elohim*, nos archanges selon l'expression grecque ; car il devenait difficile de traduire le mot hébreu. Ce sont donc nos « Anges en chef », ceux auxquels nous avons nécessairement recours parce qu'ils sont près de la Terre. Leurs pères, les *Elohim* sont les forces créatrices du monde, comme l'a fait remarquer Moïse dès ses premiers mots de la Genèse. L'idée que ces personnifications représentent, les forces même dont leur nom collectif est l'expression, demeurent — évidemment — difficiles à comprendre ; mais leur rôle est possible à préciser ; il relève du « cosmos supérieur à celui du Soleil » et de l'étoile autour de laquelle notre Soleil tourne.

Quant aux *Beni-Elohim*, ils sont au nombre de sept. Ceci signifie que chaque *Archange*, indépendamment de son nom représentatif de la force qu'il personnifie, aura une « correspondance » avec un des sept astres que l'on voit *apparemment* tourner autour de la Terre. Ce sera une correspondance effective, en ce sens que, si l'on considère seulement un septenaire de corps céleste dans un *plasma* dont la terre supposée immobile sera le

centre, un « Ange en chef » pourra être la « force agissante » de tout astre envisagé et calculé (1).

Alors la Magie pratique commence.

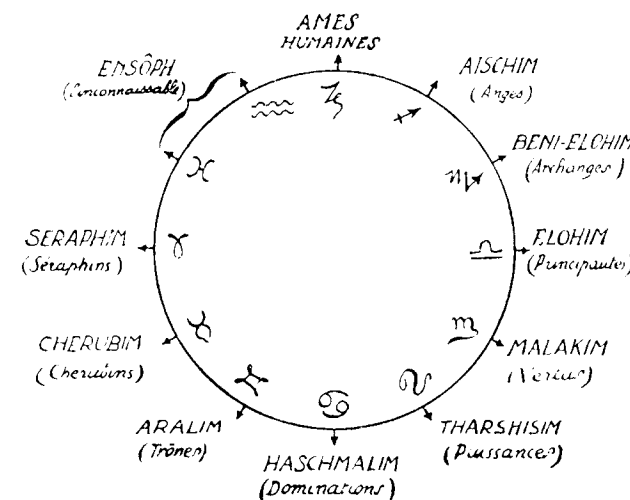


FIG. 17

(1) Traduire le latin *archangelus* par « ange en chef » — expression en général inusitée — répond très exactement à l'emploi du substantif grec *arché* (de prononciation archi) utilisé comme préfixe. Ce mot veut dire « Origine, principe, élément » ; il a comme corrélation en latin *caput*, dont nous avons

TYPE DE PANTACLE MODERNE

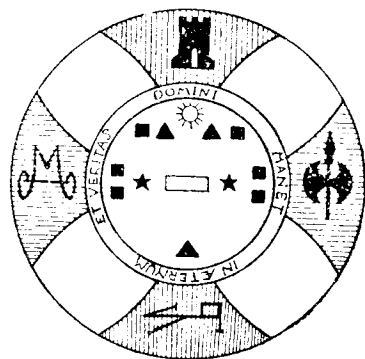


Fig. 18

fait « tête ». Donc un « ange en chef » est un ange en tête, comme un *archiepiscopus* (« archevêque » en latin et « arche-vêque » en français), est un *évêque en tête*. Lorsque nous disons « rédacteur en chef » — expression courante — nous voulons dire le *rédacteur en tête*, le principal des rédacteurs d'un journal, non pas celui qui commande les autres rédacteurs ; cette nuance se perd souvent de vue. Mais quand, en conversation, on prend *archi* comme adjectif pour exprimer une excellence particulière — laudative ou péjorative telle que « Archi stupide » — on ne parle pas aussi incorrectement que certains prétendus puristes le pensent : on marque simplement la qualité primordiale, laquelle peut exister même dans la supériorité qu'indiquerait un superlatif. Cette remarque paraissait nécessaire pour fixer les idées.

Voir dans le *Formulaire de Haute-Magie*, 2^e édition, la « Théorie énergétique de l'Univers », qui a été pour la première fois exposée en 1937 par l'auteur.

* * *

La magie pratique ne peut pas s'élever au-dessus du « cosmos solaire ». C'est déjà bien beau que par des raisonnements hardis, elle puisse avoir la certitude qu'au dessus et au-delà du domaine auquel elle s'appliquera, les forces dont elle tiendra compte, existent et agissent avec une précision utile sinon utilisable.

Lorsque le Magiste, pour des raisons qui lui seront dictées par les circonstances, aura à appuyer le circuit dont il se sert sur des forces non captables, il saura tout au moins que celles-ci agiront dans le sens qu'il comprend et dont il est sûr.

Mais, lui, ne connaît et n'emploie que des forces captables, voisines de la Terre où il se trouve, dont il sait la forme et le caractère — si bien qu'il peut paraître les manœuvrer comme n'importe quel électricien le fait à l'aide d'un tableau distributeur des courants.

Car, après tout, son « cosmos solaire » — celui qui donne le courant général — n'est qu'une dynamo, recevant évidemment l'énergie de stations, hiérarchisées depuis la centrale génératrice, néanmoins produisant des forces distribuables.

L'essentiel, alors, est de connaître la manœuvre.

Tout dépend de ce que l'on veut obtenir.

Les forces cosmiques — celles dont le système solaire est le siège — induisent la Nature entière sur un horizon donné en des moments qui se succèdent ininterrompus dans le déroulement des jours. Les individus — de toute espèce — emploient continuellement ce courant pour vivre : leur force vitale en est dépendante et les modalités de croissance ou de désagrégation de leurs cellules en dérivent. L'être naît, construit automatiquement dans le sein d'un autre de sa race, par l'effet de ce dynamisme cosmique et il meurt lorsque celui-ci n'est plus intrinsèquement utilisé par la syntonisation constitutionnelle.

Dès lors, l'individu doit se considérer comme un simple récepteur de courant — qui, en vertu de nos dispositions particulières, le retransforme pour manifester tous les phénomènes vitaux que la biologie constate en lui.

Ainsi, l'individu peut être *opérateur* ou *sujet*. Dans le premier cas, son propre organisme servira à capter le courant ; dans le

second, ce courant convenablement dirigé, animera soit l'ensemble, soit une partie de ses organes, pour produire tel ou tel effet voulu par l'opérateur.

Dans ces conditions, il y aura des opérations de caractère *indirect*, affectant tout autre individu que l'opérateur ; mais aussi des opérations de caractère *direct* où l'opérateur pourra, à la fois, recevoir le courant et en subir les effets.

D'où ce que l'on appelle la *Magie cérémonielle* dont le but est d'actionner d'autres organismes que celui de l'opérateur et la *Magie personnelle* dont les résultats ne doivent affecter que l'organisme de l'opérateur lui-même.

En tout état de cause, le principal est de connaître *l'isolant*. Car il s'agit d'ondes transmises à travers l'éther, et il ne conviendrait pas, dans la captation des courants, d'abandonner inconsidérément ses organes à une condensation trop forte de la force agissante. On sait, aujourd'hui, que la « pression » d'une force — le voltage — est inoffensif s'il y a syntonisation avec l'organe récepteur et que, lorsque le voltage est augmenté, l'organe en souffre au point même de se détraquer complètement. La « chaise électrique » des Etats-Unis n'est qu'une application de ce principe.

Or, quand on capte un courant, on doit augmenter son voltage de façon à pouvoir l'employer assez activement pour produire un effet qui sorte de l'ordinaire. Et pour augmenter le voltage on *condense* la force dont on se sert.

Il s'ensuit que l'on a besoin *d'isoler* l'instrument de condensation. Ici, on est soi-même récepteur et, bien que l'on utilise des moyens de condensation qui ont un caractère étranger, ceux-ci se trouvent accordés avec son propre organisme ; en sorte que c'est sa personne qu'il faut isoler et protéger.

L'opérateur magique — cérémoniellement ou personnellement — doit prendre des précautions que l'on dira *rituelles*, parce qu'on considérera toujours que la Magie, quoique physique et naturelle, relève originellement de principes que les religions s'ingénient à décrire.

Le local de la cérémonie va se trouver *orienté* de telle manière que le courant pourra arriver en la plénitude de sa force. Lorsque *l'antenne* sera convenablement placée, les ondes seront reçues par le mécanisme qui, ensuite, les dirigera vers le but que l'opérateur assignera. Mais le mécanisme, en l'espèce, est l'opérateur en personne et il tient l'antenne à la main. C'est *l'épée des céré-*

monies magiques. Il faut donc que son organisme soit convenablement isolé, afin de ne pas être victime de la condensation opérée.

Ainsi il revêt une *tenue spéciale* où les matières, ordinairement isolantes, sont employées. Mais ceci ne suffit pas. Il prend une *attitude*, dûment précisée pour que les points de vitalité, existant sur son corps, demeurent à l'abri du courant qui passe. Alors, aux yeux du public, il semblera se conformer à un *cérémonial* — incompréhensible si l'on n'en connaît pas les raisons. Il accomplira des *gestes* et se servira d'instruments, où les spectateurs ne verront que des coutumes traditionnelles, où les chercheurs ne trouveront que de la superstition, mais qui paraîtront logiques et rationnels si la technique en est expliquée.

En Magie cérémonielle comme en Magie personnelle ces précautions isolantes sont élémentaires, bien qu'à des degrés différents (1).

* * *

Arrivé au point de ces explications succinctes, il convient de se rendre compte d'un fait qui est susceptible de se produire dans l'emploi des courants cosmiques ; c'est celui que les Magistes dénomment le « choc en retour ».

Il est entendu que l'opérateur vise un objectif précis. En Magie cérémonielle ce sera autrui, en Magie personnelle ce sera soi-même, toutefois plutôt un organe dépendant de soi-même.

Or, une fois que l'accord vibratoire se trouve établi et que le courant passe, il y a un *circuit fermé*. Ce circuit part du corps céleste envisagé, traverse le corps de l'opérateur où s'effectue la condensation et le survoltage, puis continue pour retourner à l'astre inducteur et revenir encore. La *force vive en travail*, selon l'expression des ingénieurs, reviendra donc, en potentiel accru, vers l'opérateur. Tel est le mécanisme du « choc en retour ».

Notons que le circuit est immense. Il s'exprime par une courbe sur laquelle *l'onde entretenue* continuera de courir tant qu'une interruption ne sera pas survenue ; mais cette courbe

(1) Les détails circonstanciés se trouvent à ce sujet dans le *Fermeux de Haute-Magie* (2^e édition), au chapitre des « Rites et Rituels des Cérémonies ».

est aussi grande que celle qui marque le mouvement sidéral du corps céleste envisagé. Alors le « choc en retour » pourra se produire en des temps extrêmement lointains, s'il s'agit, par exemple, de planètes dont le retour aux mêmes positions par rapport à la Terre exige des mois, des années, des siècles. On ne peut donc pas affirmer, *à priori*, que l'on demeurera indemne parce que les jours s'écouleront sans que l'on soit frappé par ce choc. Car, si le but qu'on s'est assigné dans l'opération, se trouve manqué, si l'objectif que l'on voulait atteindre a, pour une raison quelconque, échappé au coup qu'on lui destinait, c'est soi-même, en tant qu'opérateur, qui subit la force du courant (1).

Dans ces conditions les précautions élémentaires, dont nous avons parlé, doivent être complétées.

* * *

Le *pantacle* est l'instrument dont on se sert à cet effet. Il se trouve constitué par une médaille métallique, comportant un exergue où une sentence est gravée, et une partie centrale où certains signes sont inscrits.

(1) La question du « choc en retour » est la plus grave qui se pose en Magie. Toute opération magique doit avoir un but bien précis ; et l'opérateur ne doit jamais le manquer — faute de quoi c'est lui qui se trouve frappé. Or, étant donnée la puissance des forces employées, les effets sont terribles en cas de retour parce que l'opérateur, en vertu de la syntonisation qu'il a établie afin de capter le courant, se trouve en un état de réceptivité bien plus grande que l'objectif qu'il visait. Je pourrais citer des exemples où les opérateurs et les assistants de cérémonies magiques entreprises sans toutes les précautions voulues, furent frappés d'une façon cruelle. Lorsque Stanislas de Guaita, aidé de quelques amis, entreprit une opération magique, d'après une formule qu'il avait trouvée en un vieux manuscrit, son appartement fut dévasté comme si un violent courant d'air était passé, les cheminées de l'immeuble qu'il habitait furent démolies ; les assistants, jetés à terre, restèrent paralysés et quelques-uns ne s'en guérèrent jamais ; lui-même en eut sa vie abrégée. Or, parce que le choc en retour peut se produire à de longues années de distance, et que chacun lègue à ses descendants des prédispositions organiques du même genre que celles qui ont servi à s'accorder une fois avec le courant capté, il arrive que d'innocentes personnes, faisant partie de sa génération sont victimes continuellement du « ratage » que l'on a fait ; c'est le cas de maints morts mystérieux qui surviennent dans certaines familles que l'on dit maudites. J'ai brièvement, mais scientifiquement expliqué le fait dans la deuxième édition du *Formulaire de Haute-Magie* (page 229).

A première vue, c'est un objet curieux, qui étonne par sa bizarrerie. Quand on a oublié la raison pour laquelle il a été établi, que l'on n'a plus connu la technique de la Magie, que l'on n'a plus pratiqué des *cérémonies effectives*, mais seulement des *cérémonies symboliques* (1), on a pensé que le pantacle était simplement décoratif. Nos « bijoux » des décorations honorifiques ne sont que des pantacles, les croix de nos ecclésiastiques en sont encore un souvenir, *l'amict*, que revêt le prêtre sur ses épaules lorsqu'il est à l'autel, n'est que le cordon où devrait se suspendre le pantacle (2).

Car cet instrument se porte sur la poitrine, garantissant ainsi le *plexus solaire* (3).

S'il est en métal, la raison doit s'en voir dans le fait des *correspondances planétaires*. Si des sentences s'y trouvent gravées, c'est pour rappeler la manière dont il doit être employé. Si des signes y sont marqués, l'obligation en ressortira de l'utilité de toujours savoir comment s'en servir — parce que ce n'est qu'un instrument, pas autre chose.

(1) Les cérémonies effectives sont celles où les rites magiques sont exactement observés et où un but précis est visé. Les cérémonies symboliques ressemblent aux précédentes, parce que les rites paraissent observés, quoiqu'avec certaines suppressions, elles n'ont pas de but et ne produisent aucun effet : ce sont des reproductions effectuées pour rappeler une tradition.

(2) Il y a eu, en dérivation de la Haute-Magie, une application *utilitaire* des données scientifiques exposées ici. Elle a donné lieu à l'emploi des objets magiques comme symboles ordinaires dont le commerce même a conservé la trace par les « marques de fabrique ». On en trouvera toute la liste, surprenante et peu connue, dans le *Formulaire de Haute-Magie*, 2^e édition, page 265.

(3) On désigne en anatomie, sous le nom de *Plexus*, l'entrelacement de branches nerveuses. Le *Plexus* solaire forme un vaste réseau par la réunion de ganglions et de rameaux appartenant spécialement aux deux grands nerfs de la vie organique — appelés *Splanchniques* — dont ce plexus est le ferme commun. Il est l'origine de presque tous les plexus intestinaux. Il répond, en arrière, à la colonne vertébrale, à l'aorte, aux appendices du diaphragme — par devant à l'estomac — en haut au foie et au diaphragme — en bas au pancréas. Il se trouve compris dans le système du grand sympathique et il en est le principal élément. La fonction de ce système est, dans l'organisme, de concentrer la force nerveuse, de la renforcer, de la modifier, de la répartir uniformément sur tous les appareils de la vie organique, et de pourvoir ainsi à la régularité de leur action. On voit pourquoi le pantacle protecteur doit être placé sur la poitrine, un peu bas, vers le plexus solaire. L'appellation de « solaire » d'ailleurs, qui est fort ancienne, indique bien qu'on a toujours considéré comme accordée avec le soleil, distributeur d'énergie dans le cosmos, cette partie du corps humain.

Le métal employé doit se choisir scientifiquement. Ce que l'on appelle « correspondances planétaires » relève de considérations qui peuvent paraître astrologiques parce qu'il est question d'astres, mais qui, en réalité, sont chimiques et plutôt énergétiques en raison du fait que la chimie implique l'existence à l'intérieur de la matière de forces atomiques qui ne sont, après tout, que des dérivés de l'Energie Universelle.

Le système solaire est bien composé de plus de sept planètes. Mais, en l'espèce, on ne considère pas ce système tel que l'*astromie* le montre. L'astronomie raisonne en *héliocentrique* : elle prend la réalité des dispositions cosmiques et remarque un Soleil central autour duquel tournent des planètes. Or, il ne s'agit pas — lorsqu'on est excentré comme nous le sommes sur la Terre — de voir autre chose que la *perspective* de cette réalité. La cosmographie raisonne donc en *géocentrique*, le Soleil et les diverses planètes, mais aussi le satellite lunaire, comme paraissant tourner autour de la Terre. Ainsi, dans le point de vue géocentrique, la Terre se dit fixe : c'est simplement une décomposition du raisonnement.

Dans ces conditions — partant d'énergie distribuée et non pas de corps célestes manifestant des forces — il n'est pas nécessaire de prendre en considération la *totalité* du dispositif cosmique, géocentriquement présenté et cosmographiquement calculé.

C'est encore une décomposition du raisonnement.

« Ce qui agit » consiste en un déploiement énergétique — constitué héliocentriquement à coup sûr, mais distribué *harmoniquement* dans une perspective constatée. Le déploiement des forces forme bien un tout, cependant *composite* ; et la composition de ce tout suit nécessairement les lois de l'harmonie, sans quoi elle ne paraîtrait pas avoir un aspect global.

Il en est, là, comme dans un orchestre qui donne, en un moment, l'accord parfait majeur. Cet accord constitue un tout ; on n'en perçoit que l'ensemble. Or, à cet ensemble, concourent une série d'instruments de musique. Quand on analyse l'accord, ce n'est pas le nombre de ces instruments dont on tient compte mais celui des notes musicales dont le son est composé. Quel que soit le nombre des instruments actionnés, l'accord parfait majeur ne se compose que de trois notes : *do, mi, sol*.

Pareillement dans l'ensemble de l'énergie distribuée sur la Terre, peu importe le nombre des corps célestes distributeurs,

l'analyse de l'ensemble énergétique ne se compose que des éléments constituant l'accord.

Or ces éléments sont certainement au nombre de sept. Il y a, de ce fait, des raisons géométriques ; mais comme elles sont assez longues à exposer et que, pour l'instant, il convient de comprendre plutôt que de savoir, on peut s'en tenir à la considération musicale. La gamme comprenant tous les éléments susceptibles de constituer des accords, est un *septenaire* de notes. La gamme de Pythagore possède une justesse harmoniquement absolue : elle est géométrique et rationnelle. Les dérivations qu'elle présente — double mineure, chromatique, ou encore autres imaginaires — n'entachent en rien sa valeur physique.

Le septenaire a donc — harmoniquement parlant — une valeur à laquelle on doit se tenir.

Dans l'ensemble des possibilités d'accord énergétique, c'est, par conséquent, un septenaire qu'il faut considérer.

* * *

Le septenaire des planètes va ainsi avoir pour correspondance un septenaire d'AnGES — de *Beni-Elohim* pour mieux dire — représentatifs des forces agissantes et comparativement un autre septenaire de métaux reconnus comme étant *atomiquement* constitués en vertu de l'action de chacune de ces forces.

Ceci suppose, de la part des anciens qui nous ont légué ces correspondances, un savoir chimique dont nos savants actuels ont bien quelque idée, mais qu'ils n'osent pas attribuer à des époques aussi lointaines où ne s'aperçoivent pas certaines applications usuelles qui maintenant nous sont familières.

Cependant le septenaire harmonique des correspondances, dites planétaires, angéliques et métalliques, repose sur un autre qui est alchimique et qui a une parfaite conformité avec la série de Mendeléeef, établie par poids atomiques — en tous points donc exacte, d'après les données de la chimie la plus moderne (1).

(1) Voir le chapitre VI où les conceptions des alchimistes se trouvent expliquées.

La hauteur des conceptions antiques, légitimée par la science positive et classique, n'est plus pour nous effaroucher.

Le métal du Pantacle, alors, se choisit selon l'opération que l'on doit faire — selon, par conséquent *l'isolement* qui doit être effectué. Il sera, en quelque sorte, la note dominante que d'autres devront accompagner pour que l'accord isolant soit convenablement constitué.

Ainsi, établir un pantacle en métal ne suffit pas. Porter sur soi un morceau de métal, fût-il bien circulaire, pour opérer magiquement, serait incapable d'assurer une protection. Il faut graver sur le cercle métallique une sentence dans l'exergue et des signes en la partie centrale. Ce seront là, les notes complétant l'accord.

Mais il peut sembler bien loin de considérations énergétiques que des mots et des lignes aient un caractère efficace. Passe encore pour les mots, si on les prononce, parce que la parole est vibratoire, cependant on ne voit pas en quoi un dessin quelconque — inerte par définition — puisse avoir une action corrélative.

C'est que la sentence et les signes n'existent sur le pantacle que comme moyens mnémoniques. Ils rappellent simplement ce que l'opérateur doit faire pour que des notes complètent l'accord de manière que celui-ci devienne l'isolant voulu. La sentence évoque la manière dont le métal du pantacle doit être employé et les signes précisent la façon dont cet emploi doit se faire.

La manière opératoire, en Magie, relève du genre de cérémonie à pratiquer. Dans une simple cérémonie symbolique, qui n'a d'autre but que de commémorer une tradition, il n'y a guère à tenir compte de la manière dont on opère : le rite peut alors être plus ou moins précis. Dans les cérémonies effectives dont le but est ponctuellement défini il ne souffre aucun écart, aucune variante. Mais, pour un même écurant capté, divers rites sont possibles.

En fait, en une cérémonie magique, c'est le rite qui commande. Or le rite représente la manière d'opérer. Le rite correspond à ce que l'on veut obtenir et par conséquent à ce que l'on veut faire.

Dans ces conditions il est indispensable d'indiquer sur le pantacle la manière de l'employer — c'est-à-dire le rite. On pourrait simplement graver sur la médaille l'appellation même du rite, ou encore son numéro, ce qui serait déjà du symbolisme. On préfère remplacer ces indications par une sentence,

d'abord parce que de la sorte, nul ne comprend ce qu'elle évoque, hormis ceux qui doivent opérer, et ensuite la sentence, dûment choisie en vertu d'un arbitraire dont la raison valable n'est jamais absente, correspond à *l'esprit même du rite*, à la façon dont il faut le comprendre.

C'est à la fois très malin et très savant.

Car le rite va fournir une première « note complémentaire » de l'accord.

Selon la tenue de l'opérateur et ses attitudes — indépendamment des objets qu'il emploiera pour capter et diriger le courant — se constituera un « état organique », pour ainsi dire, qui aura une valeur comparable à celle de la disposition atomique du métal dont est formé le pantacle.

Puis une seconde « note complémentaire » de l'accord résultera de la modalité rituelle, de la façon dont le rite sera pratiqué. Or ceci se représente bien plus commodément par un signe, qui, après tout et rudimentairement, peut être un schéma. La modalité rituelle fixe le nombre des auxiliaires de l'opérateur et précise le rôle, la tenue et les attitudes des assistants. Car en Magie cérémonielle du genre effectif — si l'on opère seul — ou à deux au maximum en certains cas — on ne peut se passer d'auxiliaires et d'assistants. Il faut qu'existe une ambiance, harmonisée avec l'opérateur, d'où se dégageront des courants vitaux dont l'ensemble formera la « note complémentaire » de l'accord isolateur.

Le pantacle a donc une définition précise de son emploi. Il n'a rien de personnel. Il n'appartient pas à l'opérateur. N'importe quel autre opérateur peut s'en servir — toutefois pour un rite précis et selon des modalités rituelles prévues (1).

(1) L'opérateur magique porte obligatoirement sur lui le pantacle, suspendu au cou par un cordon, de manière que la médaille se trouve sur la poitrine et garantisse le *plexus solaire*. Mais, d'autres pantacles sont portés de même par ses auxiliaires et aussi — suivant les rites — par les assistants. De cette façon, tous les participants à la cérémonie se trouvent protégés ; car, en une cérémonie effective, chaque assistant concourt à l'œuvre accomplie et il n'y a pas de simples spectateurs. La protection générale se complète par la disposition de pantacles supplémentaires en divers endroits du local ; ainsi l'ensemble du groupe formé par les personnes présentes, se trouve également isolé. Ce sont ces règles élémentaires de la protection en matière de Magie, qui ont établi la coutume d'orner d'attributs spéciaux les auxiliaires du prêtre à l'autel et d'orner les églises de diverses représentations symboliques.

* * *

Une fois que les précautions isolantes sont prises, reste la question de capter le courant.

Ceci regarde l'opérateur.

Sa voix va intervenir. Il va chanter, produire des modulations vibratoires — procéder, comme disaient les anciens, à l'*incantation* — et ainsi accorder, toujours harmoniquement, son action vitale avec celle du courant.

C'est ce qui s'appelle « la musique grecque » dont il se servira : une combinaison de sons, dont la nôtre, celle de Rameau, est dérivée avec plus d'ampleur dans les variétés, ainsi plus de fantaisie artistique, mais moins de tenue, moins d'âme et aussi beaucoup moins d'immédiate conformité géométrique. Nous la connaissons par le plain-chant, dont les effets quand le modulent des voix graves, sont si étrangement prenants. Cela ne constitue pas, à proprement parler, un *chant*, mais un accompagnement. Car l'opérateur magique *soutient musicalement* le courant vibratoire qui demeure indépendant de lui.

Peu importerait ce qui se chante alors, car l'*incantation* n'agit qu'en vertu des vibrations de la voix humaine. Mais il y a l'assistance ; et celle-ci doit concourir psychiquement à l'ensemble de l'opération magique. Et « l'état animique » de chaque personne présente importe pour dégager un *eggrégore*.

Il faut déjà que l'opérateur soit « transporté » par les élans de l'incantation ; car tout son doit vibrer harmoniquement avec le courant qui passe. Il faut aussi que tous ceux qui coopèrent à l'œuvre entreprise soient pareillement vibrants, afin qu'il n'y ait, là, qu'une âme collective, « résultante » des diverses âmes présentes.

Cette âme collective sera l'*eggrégore* — être magique momentané, qui va accomplir la mission qui lui sera confiée.

Or, il demeure commode d'inciter les *Esprits* par des paroles qui ont un sens. L'incantation donc affectera l'allure d'une prière, c'est-à-dire d'une formule dont les termes — hautement expressifs, élèvent l'âme vers les plans supérieurs — rassembleront les forces psychiques pour les épurer en quelque sorte et les affiner à la manière dont on reconnaît que sont purs et délicats les *Esprits* invoqués.

Les courants cosmiques sont bien des *Esprits* : ils sont impalpables comme l'est un souffle — *spiritus*, disaient les latins, mot dont nous avons fait « *esprit* » — ; mais ils sont *intelligenciés*, car ils ont une nature comparable à celle dont notre âme, elle-même, est constituée. Entre ces forces supra-terrestres, agissant pourtant sur la terre, et notre être psychologique, il n'y a de différence que dans la manière dont l'organisation se trouve disposée.

Alors, l'esprit des hommes, dûment « *polarisé* », peut communier, pour ainsi dire, avec l'Esprit invoqué.

Et, si cette polarisation affecte un rassemblement d'êtres humains, une âme collective se dégage empreinte des sentiments unanimes, pourvue des qualités d'ensemble, chargée des volontés réunies.

C'est l'*eggrégore*.

La force passe, captée. Les gestes de l'opérateur offrent la liaison. Les modulations harmoniques nouent l'*eggrégore* au courant. Celui-ci l'emporte à travers l'éther, avec sa vitesse propre, comme une onde d'entretien entraîne en T. S. F. les phrases d'un orateur qui exprime des pensées.

Sur le circuit se présente le but assigné. L'*eggrégore* l'atteint. La volonté du groupe s'accomplit.

Telle est l'œuvre magique.

* * *

Mais le fait que l'incantation a un sens — qu'elle constitue un *mentram*, effectif en Magie, cependant aussi générateur dans l'esprit humain de sentiments élevés — a obligé les rédacteurs de ces textes à leur donner un caractère que l'on dit « religieux ».

Il y a, dans les Upanishads, des paroles sublimes que les Orientaux prononcent comme des prières et qui le sont effectivement. Il y a dans David des psaumes dont la beauté et l'élévation demeureront des actions de grâce dont l'âme des Occidentaux s'enthousiasme avec dévotion. Ce sont là des textes positivement sacrés : il convient de ne pas y toucher, de ne pas les

altérer (1). Ils ont été écrits avec un soin méticuleux, surprenant même. Leurs vocalisations, constituées par les voyelles *cantabile* (2) — celles dont le son s'accorde exactement avec la note musicale — ont été incorporés dans des mots qui, reliés à la phrase à chanter ou à psalmodier, ont un sens précis. Les prières ainsi établies, présentent donc, à la fois, l'avantage de pouvoir s'employer dans les incantations magiques, aussi bien que dans les occasions particulières où se fait sentir le besoin de s'adresser soi-même en privé à des plans élevés sur lesquels on sait que des forces supérieures existent.

Ceci implique l'exercice d'une Magie personnelle (3).

Elle ne comporte pas de rite, — c'est-à-dire qu'il n'y a pas de manières spéciales de la pratiquer. Elle ne suppose pas la nécessité de se prémunir contre un choc en retour, puisqu'elle n'a d'autre but que de développer l'expansion de l'âme.

Les Hindous ont particulièrement perfectionné cette partie de la science secrète de la Magie. Leur *yoga* — appellation qui veut dire « union » — est une méthode assurément complète, qui donne à la Magie personnelle une valeur efficace si on l'applique avec soin, unissant bien l'individu aux plans supérieurs où se puisent des ressources d'énergie. Toute une philosophie l'accompagne, dont on peut dire qu'elle est juste — à condition néanmoins de la ramener à des conceptions rationnelles que les commentateurs et les interprètes ont, malheureusement, souvent perdues de vue.

Comme divers traités de Yoga ont été publiés dans ces dernières années, il paraît inutile d'insister ici sur ce point. Aujourd'hui tout le monde sait en quoi consiste cette méthode, susceptible de « développer les possibilités latentes de l'homme ». Ce qu'il faut seulement retenir, c'est qu'elle ne constitue qu'une partie de la science magique, qu'elle n'en n'est pas toute, parce qu'elle considère uniquement l'individu et semble négliger la collectivité.

Or, l'homme est un « animal sociable », selon une expression chère au XVII^e siècle. Il ne peut vivre qu'en société. La Magie — telle que la comprenaient les anciens, telle que nous devons

(1) Plusieurs psaumes de David portent l'inscription latine *ne disperdas*, qui veut dire « ne pas altérer ».

(2) L'expression est usitée en musique, elle est italienne.

(3) Voir dans le *Formulaire de Haute-Magie* (2^e édition), toutes explications nécessaires à ce sujet.

la concevoir en un esprit scientifique et pratique — demeure une science socialement utile. Les religions qui, généralement sans trop le déclarer parfois, n'ont jamais fait que de la Magie — il est vrai plutôt symbolique qu'efficace — n'ont cependant eu toujours qu'un but : exercer sur la société des hommes une action salutaire pour en favoriser l'évolution et améliorer l'individu en activant la collectivité. Leurs cérémonies tendaient à développer les « possibilités latentes » dans les groupements constitués. C'est à la dégénérescence qui les a affectées — comme elle affecte toutes les institutions humaines —, que l'on peut attribuer d'abord leur inefficacité dans la conduite des États, et ensuite, bien souvent, hélas ! leur déviation du progrès (1).

Si la science sert à étendre le domaine des connaissances, elle doit aussi s'appliquer pratiquement — socialement à vrai dire. Donc, comprendre la distribution analytique des énergies existantes dans l'univers, en savoir exactement l'emploi pour des opérations déterminées, en observer même méthodiquement les conditions requises pour les capter à des fins collectives ou individuelles, ne suffit pas si l'on songe que l'époque où l'on vit constitue un ensemble civilisateur, commun à toute l'humanité et que l'évolution vers un progrès idéal, doit perfectionner constamment la société.

La pratique de la Magie personnelle, alors, n'est que partie composante de celle de la Magie collective, laquelle a le caractère cérémoniel. Elle a pour but de revigorer l'individu et ainsi de doter de plus de puissance chacun de ceux qui, constituant des rassemblements positivement initiatiques, coopéreront à des opérations d'ordre général.

Elle commence à la simple *méditation*, qui en constitue le prélude, se continue par la *prière*, mentale d'abord, puis proférée ensuite, par laquelle les possibilités, psychiques et finalement animiques, s'élèvent peu à peu vers les plans supérieurs pour communier avec les courants cosmiques. Il y a alors un phénomène dans le genre de l'*électrisation par contact*, en vertu

(1) N'oublions pas que c'est la dégénérescence des religions de l'Antiquité et aussi la déviation du progrès social, dont l'humanité entière souffrait au moment où le Christ est apparu, qui a nécessité ce qu'on appelle la « Rédemption » et qui a produit un état de choses auquel, après vingt siècles, on se raccroche encore parce qu'on n'aperçoit pas qu'il pourrait être meilleur.

duquel les pensées émises forment, en réalité, un être fluïdique, se trouvant entraînées par le mécanisme général des Energies Universelles. Rien ne dit que, convenablement faites, dans un état d'esprit pur et sincère, elles n'aient pas cette efficacité qu'on leur attribue.

La raison en est que la pensée humaine constitue une « production énergétique », d'une nature comparable à toutes celles des forces qui se rencontrent, en divers genres, dans l'Univers. La pensée existe comme un être impondérable, dont la vie se trouve sans doute limitée ainsi que celle de tout être en ce monde, mais dont la puissance dépend, alors que l'existence en est effective, des éléments qui la composent.

C'est pourquoi des pensées mauvaises, malfaisantes, en raison du but de nocivité que poursuit leur auteur — peuvent avoir une efficacité notoire.

Dans ces conditions, les démons existent. Selon le sens grec du mot *daïmon*, il s'agit toujours d'une force — d'un *génie* disait-on jadis, car le latin *genius* traduit bien ce que veut dire le grec. Beaucoup de démons sont, alors, constitués par les « méchancetés animiques » des hommes dont l'âme se trouve pervertie par des désirs malsains. En certains moments, lorsque les *plasmés énergétiques* (1) incitent les sociétés au désordre, que des troubles se déchainent sur certains points du globe, l'ensemble de ces pensées mauvaises est capable de toutes sortes d'effets nuisibles collectivement et individuellement. C'est le déchainement des *forces noires*, des forces inférieures que la couleur noire caractérise.

Or, — de même que, dans leur élévation, les âmes renforcent leurs possibilités énergétiques par la prière qui les épure au contact des courants réguliers du monde, — quand elles s'abaissent vers les régions inférieures où la matérialité demeure informe et confuse, leurs possibilités s'altèrent, se corrompent et se renforcent aussi dans la dépravation au contact de forces qui sont incohérentes parce que mal ordonnées.

C'est, en partant de ce principe, que le *satanisme* a été imaginé.

(1) Voir le chapitre VIII.

* * *

Il demeure entendu que Satan, en lui-même, est un mythe (1). Ce qui se raconte au sujet de l'enfer et des diables n'est qu'une façon de présenter des choses, dont cependant la réalité doit s'observer. Les conceptions, à cet égard, ont besoin d'être clarifiées — trop de rêveries, dont quelques-unes sincères, ont surchargé des faits parfaitement normaux.

Ce qui existe ce sont des forces terrestres. Elles ont un caractère *inférieur* par rapport aux énergies cosmiques que l'on dit *supérieures*. Or, si beaucoup de ces forces terrestres sont nécessaires à la vie des êtres — se trouvent donc coordonnées et par conséquent ont une allure bienfaisante, — un certain nombre d'autres sont encore à l'état confus, incohérent, inharmonique et n'ont aucune utilité, du moins directe et pratique, pour la vie évolutive des êtres : elles ont bien le caractère malfaisant.

Ce sont ces forces malfaisantes qui produisent des troubles et engendrent des fermentations d'où la pureté ressortira peut-être, par la suite ; mais qui, au moment où elles se constatent, sont nocives pour quiconque s'en approche.

Ces forces ressemblent aux « parasites » de la T. S. F. Si on les employait uniquement dans une audition, on n'entendrait rien qu'un bruit confus, incohérent, inharmonique et, somme toute, désagréable — inutile en fait.

Philosophiquement parlant, on peut dire néanmoins que toute force produisant la confusion et le trouble a son utilité ; car dans une fermentation — comme celle du raisin dans la cuve, qui est répugnante et nocive au point que quelqu'un qui s'en approche peut trouver la mort — malgré le bouillonnement incohérent qui décompose la matière, il y a la perpétration d'une œuvre dont la pureté se remarquera finalement — de même que le vin pur et limpide, bienfaisant et agréable sortira, en fin de compte, de cette corruption de l'excellent fruit de la vigne.

(1) Lire à ce sujet le *Mythe de Shatan*, par LANCELIN, ouvrage remarquable par son érudition, qui met au point la question. Voir aussi les considérations générales dans le *Formulaire de Haute-Magie* (2^e édition).

Ce qu'on appelle, alors, le *mal métaphysique* n'est qu'une apparence et ne peut se prendre en considération que si l'on ne tient pas compte des bonnes conséquences lointaines qu'il engendre. Ce qu'on désigne sous le nom de *forces diaboliques* — « Esprits du mal » s'ingéniant à corrompre ce qu'on voit de meilleur — a sa raison d'être qu'on ne distingue qu'à la condition d'envisager les choses dans leur finalité reculée.

Evidemment, si l'on ne prend, dans l'ensemble des événements, qu'une actualité à laquelle on assiste, il semble toujours qu'il y ait une lutte entre le bien et le mal. A cet égard la présentation mythique des anciens Perses, montrant un combat incessant entre l'esprit du bien *Ormuz* et l'esprit du mal *Ahriman* demeure juste. Mais ce n'est qu'une manière de voir l'actualité.

Le malheur veut que des intelligences humaines — à courte vue sans doute — ont pris le mythe à la lettre. En face d'un Dieu qui est le bien, ils ont placé le Diable qui est le mal. Il y a là une conception rudimentaire qui, sous une autre forme que celle de l'antiquité persane, s'est perpétuée inconsidérément, faute d'une philosophie assez large pour faire comprendre les finalités de l'Univers.

Et le Satanisme est né par réaction contre une Magie très haute, en accord avec le bien comme avec le vrai pour la réalisation du beau.

Le satanisme a donné lieu à cette sorcellerie immonde qui s'est répandue tellement, en certaines époques, que, pour beaucoup de personnes, toute la Magie se trouve plus ou moins contaminée par des superstitions de caractère inférieur, généralement mauvais.

Mais cela ne veut pas dire que les sorciers déclarés les plus satanistes aient tous été des convaincus de leurs rôles. Certains étaient assurément méchants, diaboliques en un sens, cherchant dans leur haine à semer le trouble, à faire le mal. Plusieurs autres étaient simplement illusionnés par ceux-ci. Ils croyaient satisfaire leurs rancunes, manifester même leur animosité contre l'ordre social, en s'adaptant à des manières de penser et de voir qui leur paraissaient conformes à leurs sentiments. Ils s'imaginaient alors avoir fréquenté les sabbats, quand ils n'avaient fait qu'assister à des réunions bizarres. Ils racontaient ensuite qu'ils avaient enfourché des manches à balais pour s'évader de chez eux par les cheminées et avaient été danser dans les bois la nuit, avec un chat dans le dos, devant un âne assis sur un trône ! Pure folie qui, si l'on en examine les détails, n'est que la traduction

du sens de signes zodiacaux placés sur une partie du dodéca-gone (1). Illusion par conséquent. Mais il y en avait qui profitaient de la crédulité publique pour se donner des airs de sorciers, se livrer à des ébats dévergondés au sein des forêts, et se goberger ensuite aux frais de quelque pauvre aubergiste qu'ils payaient à coups de bâton. On pourrait citer à cet égard, comme typique, la savoureuse histoire d'un duc de Bavière qui fit inopinément arrêter, un jour, une série de farceurs, gens de qualité du reste, dont la coutume était de passer un week-end en diableries extravagantes sans bourse délier.

Or, on a brûlé vif de ces sorciers, pendant longtemps ; les uns le méritaient, certains étaient de simples innocents. Aujourd'hui en l'Occident d'Europe, il y a lieu de dire que la sorcellerie a disparu. Ce qu'on prend souvent encore pour de la sorcellerie dans les colonies d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie, n'est que de la bonne et saine Magie que l'on ne comprend pas en son sens véritable. Car l'Européen, imbu de son instruction, de ses préjugés, estime toujours superstitieux et ridicule ce qui ne rentre pas dans le cadre de ce qu'il sait, ce dont il n'a pas l'habitude. Mais il y a ceci de curieux, c'est que les conceptions les plus rationnelles des Sciences Secrètes se trouvent conservées, dans les peuplades qu'on dit sauvages, avec une intégrité remarquable — quoiqu'elles soient exprimées par un symbolisme dont on n'aperçoit pas la valeur quand on n'y est pas familiarisé.

(1) Les signes zodiacaux à considérer en l'espèce sont ceux qui se trouvent dans la quarte de la circonférence située entre l'Occident et le Nord. Ce sont donc la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire* et le *Capricorne*. Le Sorcier est censé d'abord être chez lui et objectivement il se situe à la Balance. Il prend un balai que représente bien le Capricorne par son idéographisme. Il en enfourche le manche qui est la ligne droite du signe du *Sagittaire* et il sort par la cheminée également droite. Il va donc au sabbat, ainsi dénommé parce que Saturne est la planète du Samedi et commande au signe du Capricorne. Ce signe est inférieur (si on inverse le zodiaque, il se place en bas) ; par conséquent, le sorcier se trouve en un sabbat inférieur et diabolique par définition. D'ailleurs Saturne est dit le diable ; et au surplus il trône parce que (si le zodiaque ne se trouve pas inversé) le signe du Capricorne est en Maison X, celle du trône. Le diable, en ce Sabbat, a l'aspect d'un âne en raison du fait que la triplicité dont fait partie le Capricorne comprend le signe du Taureau et ainsi correspond aux animaux domestiques. L'âne en est un ; mais comme il est, par définition encore, inférieur en tant qu'intelligence, qu'il a de grandes oreilles comme doit avoir le diable, il représente celui-ci assis sur un trône au Sabbat. C'est de la pure superstition, née de considérations zodiacales. Le *Dictionnaire Infernal*, de COLLIN de PLANCY contient une série d'histoires qui n'ont pas d'autre valeur.

Ceci donne à penser qu'il y eut, avant la découverte de ces régions écartées, une intercommunication avec des centres où la civilisation florissait. Néanmoins les traces en sont difficiles à relever, parce qu'on ne voit pas bien comment cette intercommunication a pu s'établir et surtout qu'on ne veut pas tenir compte des moyens secrets qui ont toujours existé pour l'effectuer.

* * *

Le sorcier diabolique a été une réalité. L'homme malfaisant l'est toujours. Les forces noires — inférieures et néfastes — demeurent constantes. Il n'est pas inutile de s'en prémunir quoique l'on fasse, et même si l'on ne songe pas à pratiquer de la Magie bienfaisante, de la Magie blanche.

Dans les opérations du genre cérémoniel, un mode de préservation à cet égard qui est bien simple, constitue dans les *fumigations*. On fait brûler des particules végétales qui dégagent des fumées odorantes. Le colloïde de la fumée a pour effet d'établir, dans le local où l'on opère, un rideau isolateur contre lequel les ondes parasites viennent se briser.

Sans doute, cette propriété isolante de la fumée provient-elle de la constitution physique du colloïde. Mais il faut bien dire qu'en matière d'isolement des ondes, notre science positive n'a que des lueurs incertaines. Il demeure donc peu commode d'expliquer le phénomène ; toujours est-il que sa constatation en Magie est constante. Ainsi la fumée du tabac empêche complètement les exercices ordinaires de psychométrie et de voyance — ou bien en atténue la production au point qu'ils en deviennent douteux. Or la science positive constate en certains points du globe — l'Océan Indien, la Vallée des Rois en Egypte, par exemple — des « nœuds isolants » qui empêchent le passage des ondes de la T. S. F. La théorie est qu'en ces endroits se forment des « colloïdes météoriques » ayant une propriété isolante ; et l'on n'a pu établir la régularité des communications radio-phoniques qu'en trouvant le moyen de faire contourner aux émissions ces points, en somme protégés. Or, la fumée produit un colloïde dont le caractère n'est pas très éloigné de celui que constituent les météores vaporeux dans l'atmosphère.

Néanmoins, la Magie établit des distinctions dans les fumées, distinctions qui seraient bien faites pour donner à penser aux chercheurs de laboratoire que la science physique des anciens — en fait d'ondes et de fluides — était beaucoup plus avancée que la nôtre. La Magie tient compte de la substance produisant par combustion la fumée : elle donne à cet égard, des formules diverses qui sont applicables pour isoler, en des cas indiqués formellement. Ceci indique que les préparations concernant les combustibles ont été soigneusement et scientifiquement étudiés.

A la réflexion, il paraît certain que les odeurs dégagées par les fumées doivent entrer en ligne de considération. Car toute odeur, dans une combinaison chimique — et la combustion n'est qu'une combinaison — est produite *par la façon* dont les atomes se soudent. Un chimiste ne l'ignore pas ; seulement la question des odeurs se trouve ordinairement laissée de côté, comme phénomène accessoire, dans une opération chimique.

Les magistes trouvent, au contraire, que cette question a une importance capitale et que le « parfum » tient un grand rôle dans la Nature. Notons que les biologistes modernes sont de cet avis ; ils admettent que, sans les « parfums reproducteurs » — ceux des fleurs, ceux des animaux en état générateur — l'attraction sexuelle n'existerait pas et que, seule, cette attraction incite les êtres à opérer leur jonction.

Dans ces conditions, parfumer son corps — c'est-à-dire augmenter artificiellement son attrait naturel — devient la marque de soins apportés au développement de ses possibilités, aussi bien physiques qu'intellectuelles. Par ces temps où il est courant de mentionner le « sex appeal », la question des parfums magiques n'est donc pas à dédaigner.

Il faut cependant prendre garde de procéder au hasard — ou de se fier à des indications rudimentaires et vagues ; car l'on ne doit se parfumer qu'en rigoureuse conformité avec ses dispositions organiquement personnelles. Le sujet, alors, dépasse le cadre de la Magie et entre dans celui de l'Astrologie (1).

(1) Voir les chapitres VII et VIII.

* * *

L'Astrologie va, d'ailleurs, sembler dominer toute la Magie.

La raison en est que l'Astrologie s'occupe du *Temps* et que, si l'Alchimie se borne à considérer la Matière — et par conséquent l'*Espace*, — la Magie embrasse l'*Energie*. Ces Sciences Secrètes constituent un *triplique* — celui sous lequel doit s'envisager l'Univers créé, c'est-à-dire « tout ce qui existe ».

En Magie, l'observation du temps se présente, comme primordiale. Il faut, avant tout, connaître la valeur et les qualités du moment où l'on opère. La captation des courants cosmiques, la protection de l'opérateur comme celle des auxiliaires ou des assistants, la formation même de « l'eggrégore collectif » et, bien plus encore, l'orientation donnée à l'œuvre accomplie afin d'atteindre avec précision le but, dépendent de ce qu'en Astrologie on appelle « le moment cosmique ». Il s'agit donc de repérer soigneusement le Temps (1).

Or ceci est vrai non seulement pour la Magie cérémonielle, mais encore pour la Magie personnelle. Il s'ensuit qu'on ne peut faire d'expériences magiques sans connaître — à fond — les données astrologiques.

Mais pour se livrer à des expériences en une matière scientifique quelconque, il demeure bien connu que la science considérée doit être possédée totalement. Ceci implique que faire de la Magie, sans avoir franchi toutes les portes qui figurément s'interposent entre chaque compartiment subdivisant la science, est une sottise qui peut coûter très cher. On ne permettrait guère à un débutant chimiste de fabriquer pour s'amuser des mélanges explosifs en un laboratoire dont le professeur serait absent : on aurait trop peur que le quartier ne saute et ne se produisent des dégâts considérables avec, aussi, mort d'homme. La police, au surplus, si le cas se produisait, interviendrait pour se saisir du fantaisiste et l'accuser d'« homicide par imprudence ». Ici la nature se charge de faire la police : les forces déchaînées s'empa-

(1) Voir les chapitres VII et VIII.

rent du malheureux et, sans autre forme de procès, le punissent aussitôt.

En a-t-on assez vu d'infortunés que la démence a terrassés, à la suite de défectueuses opérations magiques ? En connaît-on assez de détraqués par les exercices mal compris de développement de leurs possibilités latentes ? En a-t-on assez dépeint de ces déséquilibrés que les forces corruptrices de la matière en fermentation ont accaparés, *possédés* — ce qui est bien le mot juste — et diaboliquement ivrés à la sinistre furie d'un dérèglement total ?

Il faut généralement une autre opération magique pour débarrasser ces pauvres gens de leur obsession, dont le caractère est réel et physique. On l'appelle l'*exorcisme*. Depuis la très haute Antiquité, on sait la pratiquer. C'est la seule thérapeutique qui ait, en l'espèce, une efficacité.

Par contre, quand on opère — cérémoniellement ou personnellement — au moment voulu, au « moment cosmique », qu'on tient compte des prescriptions isolantes et qu'on sait exactement comment se comporter, il n'y a pas plus de danger en Magie qu'il ne s'en rencontre à utiliser les explosifs dévastateurs en tirant un coup de canon. Les artilleurs et les artificiers demeurent indemnes, malgré les engins dangereux qu'ils manient. Les Magistes aussi.

Mais on sait reconnaître, dès qu'on le voit, un artilleur, un artificier : il y a sur lui des marques apparentes, son uniforme tout au moins. Le Magiste pareillement porte sur lui un objet qui permet de distinguer sans peine sa qualité.

C'est le *talisman*.

Le talisman est un anneau — une bague. On fait erreur quand on donne ce nom à tout autre objet. J'ai, depuis longtemps, attiré l'attention là-dessus : la question est pourtant facile à résoudre par la simple étymologie du mot. Le grec dont il dérive — *telesma* — veut dire « opération magique » ; l'arabe l'a conservé avec *telsam* ou *tesesm*, dans le même sens.

Le talisman est donc la marque par laquelle on reconnaît qu'une opération magique peut être effectuée ; et si quelqu'un le porte sur soi, il indique nécessairement les capacités requises à cet effet.

Ainsi le talisman n'a rien de protecteur, il demeure simplement indicateur.

Les « chevaliers romains » — c'est-à-dire les cavaliers de l'armée dans l'ancienne Rome — portaient au doigt un anneau : il indiquait leur qualité. Les chevaliers du moyen âge — templiers, teutoniques ou de l'Ordre de Malte — avaient aussi leur bague, leur chevalière. Celle-ci était armoriée ; elle indiquait leur grade dans l'organisation hiérarchique dont ils faisaient partie et aussi la capacité initiatique — c'est-à-dire le savoir — qu'ils possédaient. La coutume de l'anneau de fiançailles et de mariage s'est conservée pour indiquer que la femme qui le porte ne doit plus se considérer comme la jeune fille toujours susceptible d'une éventuelle union. Mais, par dérivation de cette coutume, les hommes mariés se sont mis à en porter aussi ; cependant, une bague de mariage pour un homme ne peut logiquement rien indiquer : on n'a pas à faire la même distinction physique chez un homme que chez une femme quand il s'agit d'union conjugale.

Si les « chevalières » des hommes d'armes du moyen âge — à la suite des Croisades au cours desquelles se constituèrent ces associations qu'on appela « ordres de chevalerie » — étaient gravées d'armoiries, la raison en est que la « figure héraldique » des blasons reproduisait symboliquement la personnalité du chevalier.

Ici, la Magie — à cause du talisman qu'implique l'exercice de cette science — confine au symbolisme pratique. Mais, déjà, l'on s'est aperçu que le symbolisme pénétrait forcément partout en cette matière. On ne peut établir valablement de pantacles, on ne peut procéder à la captation des énergies cosmiques, on ne peut *à fortiori* invoquer le soutien physique des forces supérieures au cosmos solaire, sans *symboliser*. Les sentences tracées sur les exergues des pantacles et les dessins marqués en leur partie centrale procèdent du symbolisme. Les attitudes et les gestes que fait l'opérateur, la façon dont se conduisent les auxiliaires et les assistants dans une cérémonie, sont pareillement empreints de symbolisme. Les incantations et évocations formulées ne peuvent pas se passer d'une symbolisation. Dès lors, il est naturel que la marque distinctive, permettant de reconnaître la capacité d'opérer, ait également un caractère de symbole.

Ainsi l'armoirie du chevalier était son symbole personnel.

On ne sait plus aujourd'hui comment était établie l'armoirie. A vrai dire, depuis le XIV^e siècle, on a perdu « l'art héraldique », fondé sur la science du symbolisme. On a cherché vainement

dans les bibliothèques : aucun écrit n'est resté, donnant une lueur à cet égard (1). Cet art — que l'on sait cependant codifié d'une façon en apparence seulement arbitraire — reposait sur la Science du Symbolisme, celle que nous devons qualifier de « formelle » et dont il sera parlé plus loin (2). Nous voyons ici que l'armoirie constituait non seulement le « signe de reconnaissance » précisant la *qualité* du chevalier, mais encore la « marque » d'un savoir qui, si en l'espèce il n'avait rien de magique à proprement parler, pouvait du moins s'entendre comme étant *initiatique* et par conséquent bien voisin du sujet dont nous nous occupons. L'armoirie représentait donc les possibilités que montrait une nativité ; elle était le « Thème » de l'individu.

Dans ces conditions, elle avait un caractère personnel. Ce n'est qu'en vertu des idées de lignée dont le Moyen Âge se trouvait imbu — ces idées qui tendaient à exagérer le rôle social de la famille et qui donnèrent lieu à la *féodalité* — que l'armoirie devint héréditaire, prenant le caractère familial aujourd'hui reconnu.

Mais, à l'origine et pendant deux siècles environ, l'armoirie demeura individuelle.

Portée en bague, elle devait — théoriquement — indiquer la « qualité » opératoire. L'anneau constituait, alors, le *Talisman*.

* * *

Il y eut cependant des *pantacles talismaniques*. Ce sont eux que l'on appela communément des Talismans auxquels on attribua une valeur protectrice, et qui, s'ils se trouvaient

(1) Un ouvrage intitulé *l'Hermétisme dans l'art héraldique*, signé du baron DE ROURE DE PALLIN et de Félix GADET de GASSIGNOT — deux érudits et deux consciencieux chercheurs —, fournit cependant beaucoup d'indications sur ce sujet. Il a été publié en 1908 et est dédié à l'auteur du présent volume, ce qui veut dire que les considérations présentées ici étaient, déjà, l'objet d'études sérieuses.

(2) Voir le chapitre X.

établis en une certaine conformité avec les conceptions de la Science Secrète de la Magie pouvaient encore passer pour effectivement isolateurs. Les *fétiches* et les *amulettes* n'en sont que la dérivation superstitieuse.

L'idée des *médaillles talismaniques* repose sur la commodité que peut avoir une représentation de la personnalité, jointe à celle des conditions isolantes. Les établir a pu paraître un perfectionnement, parce qu'ainsi se rassemblaient un seul objet, ce qui existait en une dualité distincte. Ce n'en était pas un en réalité, car le pantacle, dans ce cas, ne pouvait plus servir qu'à la même personne, alors qu'ordinairement n'importe quel opérateur pouvait l'utiliser pour une cérémonie déterminée. Il appartenait ainsi à un Magiste au lieu de demeurer commun à tous.

Néanmoins, il ne s'agissait plus d'envisager un Magiste, susceptible de célébrer des cérémonies effectives. Il s'agissait de constituer une protection, autant que possible d'ordre général, pour celui qui pratiquerait de la Magie personnelle.

La médaille talismanique, alors, était établie en un métal correspondant à la *planète dominante* dans la nativité, de manière que les courants, dérivant de l'astre repéré, aient une efficacité constante pour développer les possibilités vitales de l'individu. On pensait qu'en vertu des « défenses » naturelles que possède tout organisme vivant — défenses bien connues des physiologistes — l'accroissement des énergies vitales devait doter la personnalité physique d'une protection bien meilleure. Le raisonnement ne manquait pas de justesse.

On admettait — ce qui n'est pas non plus dénué de sens logique — qu'une prière dite conformément aux plans auxquels appartenait cet astre inducteur devait produire, pour l'âme du détenteur de la médaille talismanique, un contact avec les courants susceptibles d'engendrer, le cas échéant, une recrudescence de la protection cherchée.

Et, comme il fallait bien que la personnalité soit en cette occurrence représentée pour que le contact ait un caractère complet, on gravait sur la médaille les principaux éléments du « Thème » de nativité.

Dans ces conditions, l'objet ressemblait à un pantacle. Il était en métal et circulaire ; il portait, en exergue, les premiers mots de la prière à prononcer — généralement un psaume de David — et, au centre, des signes représentatifs du Thème.

Afin cependant que nul ne sache comment cet objet était établi, que l'on ne puisse deviner la prière à dire mentalement en cas de danger, et surtout qu'on ne connaisse pas les éléments du Thème astrologique, la prière se trouvait indiquée à l'aide d'un alphabet spécial et les signes représentatifs du Thème étaient souvent arbitraires, inventés pour les besoins de la cause.

C'est ce qui donne presque toujours une allure superstitieuse à ces *Talismans ordinaires* — laquelle induit presque toujours en erreur. D'autant plus qu'à une certaine époque, en fait d'alphabet spécial, ce sont les lettres hébraïques qui ont été employées. L'hébreu n'a jamais été une langue très répandue ; les caractères d'Esdras — ceux que l'on dit dérivés de l'araméen et qu'on appelle « l'hébreu carré » — demeurent encore seulement lisibles par ceux qui ont fait des études spéciales. Il devenait commode de s'en servir pour une écriture secrète. De là, la multitude de pantacles hébraïques que l'on rencontre dans les vieux recueils de Magie. Néanmoins, d'autres alphabets secrets existent, les uns retraçant des *graphies* anciennes, les autres imaginés à plaisir (1). Jean Trithème, dans la *Polygraphie*, en donne quelques exemples ; mais il a écrit tout son ouvrage pour montrer que notre alphabet usuel, habilement combiné, était largement suffisant pour dissimuler une phrase quelconque.

Rien ne s'oppose cependant à ce que la prière, indiquée en exergue, soit écrite en clair. Il n'en est pas de même des éléments dont se compose le Thème astrologique — car la personnalité du porteur d'un talisman ordinaire doit demeurer inconnue dans les détails.

Il ne faut pas, en effet, qu'un mal intentionné assez instruit de la pratique du psychisme magique, sache quels sont les points faibles des dispositions de nativité. L'emploi, alors, des signes usuellement astrologiques ne peut se faire qu'à la condition de les placer de telle sorte qu'en les apercevant on ne puisse pas deviner comment est constitué le Thème. C'est une affaire d'ingéniosité — si l'on ne veut pas remplacer les idéographismes

(1) On trouvera dans le *Formulaire de Haute-Magie* (2^e édition), toute une série de pantacles de ce genre qui sont donnés à titre d'exemples et de modèles. On verra aussi divers alphabets utilisables pour écrire dans les exergues des médailles talismaniques, les mentions qu'on jugerait indispensables.

connus par d'autres que l'on invente ou qu'on emprunte soit à l'Alchimie, soit au Symbolisme.

Il y a, de la sorte, une cryptographie magique.

Elle se constate aussi — et surtout — dans les *Grimoires*.

* * *

A première vue, aucun texte n'est plus mystérieux, plus bizarre, plus incompréhensible que celui d'un *grimoire*.

En réalité, c'est la plus belle farce que l'on puisse imaginer. On se creuse la tête pour savoir ce que ces mots abracadabrants veulent dire. On rencontre toujours — mais en des régions reculées et bien frustes — des naïfs qui répètent ces vocables incohérents en pensant avec conviction qu'ils ont une vertu particulière !

Ce ne sont que les formules indicatrices, soit des prières à dire, soit des attitudes à prendre, soit aussi des précautions à observer.

Jean Trithème, dans ses ouvrages, a montré comment on constituait un grimoire. On n'a qu'à remplacer chaque lettre d'une phrase quelconque par un des mots correspondants qui se trouvent dans les listes du Livre Second de la *Polygraphie*. Ainsi l'inscription — fréquente que l'on voit sur les portes de certains bureaux : *entrez sans frapper* deviendrait, en employant successivement tous les premiers alphabets de ce Livre Second, l'incompréhensible et absurde texte suivant : CABALU — MOSIN — ABRD — MASSEL — BRASUR — SOPHALI — STRABA — CAFFALIX — STIF — FATAL — SOLAMER — ZEFARA — ALEAZUM — STAPHUR — PICARU — IMPRESSARET.

C'est bien un grimoire ! on peut en fabriquer comme cela tant que l'on veut.

D'ailleurs Jean Trithème a donné de cette façon la manière d'utiliser chacune de ces formules d'écriture ésotérique dans la Stéganographie. Aussi l'a-t-on — après sa mort néanmoins — fortement accusé de Magie !

Jean Trithème l'a fait exprès. Il a, de la sorte, indiqué comment se conservaient des secrets, il a généralisé le système et il a donné le ton à l'hermétisme que l'on remarque chez ses successeurs.

Toute Science Secrète a sa part de « fumisterie ». Elle est indispensable, parce qu'ainsi les esprits superficiels, ceux qui se croient supérieurs aux autres et traitent avec mépris chaque chose insolite, s'éloignent immédiatement de sujets dont il convient qu'ils n'aient pas connaissance. En certains cas, passer pour un imbécile est encore le meilleur moyen de ne rien révéler. Dans ces conditions, une grande partie de l'humanité est tenue à l'écart. Restent les chercheurs. Ceux-là sont patients, laborieux et même tenaces. Mais les difficultés s'accumulent davantage, à mesure qu'ils insistent, et trouveraient-ils une façon d'aborder la Magie, que celle-ci ne serait pas toujours celle qui convient, — car un chercheur est en général quelque peu péremptoire et ne peut guère se départir de ses idées préconçues.

J'ai dit — figurément — que la porte de la Magie en ce Temple de la Haute-Science, ne s'ouvrait que si l'on en savait le mot. Ce mot est *superstition*. Or, il a plusieurs sens.

Le dictionnaire usuel mentionne qu'il signifie la « fausse idée de certaines pratiques religieuses ». Pour beaucoup la Magie n'est pas autre chose. C'est aussi la « croyance exagérée qui a pour base l'ignorance ». On ne traite pas autrement la Haute-Magie dans les milieux académiques. Il s'ensuit que l'on appelle superstition — toujours selon un dictionnaire quelconque — le « vain présage qui se tire de certains accidents fortuits ». Et ainsi raisonne le public.

Mais superstition — par l'étymologie du mot — est, selon le latin *quod superstat* « ce qui persiste », ce qui d'une science demeure, connu sans doute quoique incompris.

La science magique existe, ignorée et secrète. Elle est pourtant exacte comme toute partie du savoir expérimental. Ses fondements sont rationnels ; toutefois ses principes sont tellement élevés que l'on ne peut guère concevoir qu'une Antiquité — supposée plus ignorante que les Temps Modernes — ait été capable de les raisonner.

Il y a des bribes de ce savoir, déformées généralement par suite de la dégénérescence des pratiques connues. Il n'y a cependant

pas de traité qui en donne des explications formelles. L'Antiquité ne nous a rien légué à ce sujet (1).

Et ceci déconcerte.

J'ai dit aussi — encore figurément — que si l'on ouvrait la porte de la Magie, son vantail était projeté violemment vers l'extérieur. Tout se passe, en effet, quand on veut entrer dans le domaine de la Magie, comme si le battant de la porte frappait le chercheur. Mais c'est sur le crâne que celui-ci reçoit le coup ! Quiconque s'occupe de Magie est, comme l'on dit vulgairement et cependant justement : « un peu tapé ».

Soul celui qui sait se garer de ce coup néfaste, c'est-à-dire celui qui abandonne toutes idées préconçues, qu'elles soient académiques ou bien occultistes, est capable d'entrer hardiment sans avoir à redouter de tomber dans l'erreur, ou de se perdre dans la rêverie.

Et s'il possède la Clef Universelle — celle dont on voit ici les indications les plus précises — il franchira les autres portes qui se présenteront à lui ; il lui faudra du temps et aussi beaucoup de travail ; il avancera cependant sans crainte d'aucun péril.

Il comprendra par l'analyse géométrique comment se trouvent distribuées, dans l'Univers, les diverses Énergies Générales. Il se rendra compte scientifiquement de la manière dont peut se faire une application de ce dynamisme que tout homme possède. Il aura, de la sorte, le sens de la méthode pratique à suivre pour mettre en action les courants captés (2).

Il parviendra, peu à peu, dans ce qui — métaphoriquement — constitue la salle centrale, aboutissement général de la Haute-Science. Il aura acquis un savoir, mais un savoir réel dont il pourra profiter ultérieurement de plusieurs manières.

(1) Le *Papyrus de Milan* passe aux yeux des amateurs de superstitions religieuses pour un traité de Magie. Il faut une forte dose de naïveté pour croire des choses pareilles. C'est comme si l'on cherchait des coutumes de Carnaval dans le manuscrit anonyme de la *Mère folle de Dijon*, ou des recettes de cuisine dans le *Traité des Confitures* de NOSTRADAMUS. Mais il paraît fort utile de répéter des balivernes archéologiques pour suivre la filière de certains postes savants, si mal rétribués d'ailleurs qu'un pisteur d'hôtel en rougirait et assez peu considérés maintenant dans le *Monde où l'on s'ennuie*, depuis que les fils automobilistes des personnages de Pailleron ont changé de snobisme et se sont mis à jouer au bridge.

(2) Voir le répertoire Synoptique, page 11.

SIXIÈME CHAPITRE

INTERPRÉTATION

du

LANGAGE DES ALCHEMISTES

La clef qui ouvre la porte de l'Alchimie n'est qu'un morceau de vieille ferraille, rongé par la rouille, dépenaillé par la décrépitude. La serrure n'en vaut guère mieux : la poussière l'obstrue, les toiles d'araignée la couvrent. Il semble qu'en poussant un peu, les gonds déjetés et effrités vont céder. L'huis lui-même est chancelant.

Voici encore une figure. Elle représente bien pourtant la réalité.

Trouver le moyen de pénétrer les secrets de cette science — qui, après tout, nous a donné notre chimie moderne — exige de se plonger dans un ensemble de conceptions vétustes entièrement délaissées, totalement pourries dans l'arsenal des rêveries d'une époque dédaignée. Ce serait néanmoins arriver à comprendre ce langage bizarre d'auteurs dont la pensée est aussi dissimulée que leur savoir paraît clair.

Avec un peu d'effort, on devrait donc pouvoir saisir leurs idées. Et, sans doute, celles-ci seraient-elles profitables, car ce que nous connaissons aujourd'hui de la « matière » provient de leurs travaux.

Alors pénétrer le sens de cette littérature nébuleuse semble bien possible, parce que la logique, sinon la raison, n'en paraît pas tellement absente. On essaie. On s'y perd et, si l'on persévère, on finit par être entraîné dans un tourbillon d'hypothèses. Rien ne certifie qu'on atteigne le vrai.

A quoi bon, par conséquent, perdre son temps à s'apesantir en recherches vaines ?

L'Alchimie, de nos jours, dort son sommeil sur les rayons des bibliothèques. Rares sont ceux qui osent s'en occuper.

Les secrets qu'elle contient — peut-être les plus importants de tous ceux de la Haute-Science — demeurent intacts.

Il faut la hardiesse que procure la possession de cette Clef Universelle pour s'élancer dans une voie déclarée unanimement scabreuse. Mais quand la porte s'ouvre, ce sont des merveilles que l'on voit étalées à profusion, merveilles qui enchantent l'esprit et le transportent en des hauteurs d'où il plane sur les vérités du monde.

L'Alchimie est philosophique. L'illustre Marcellin Berthelot l'avait parfaitement compris. Il a dit : « Les alchimistes sont des philosophes de la matière » (1). Eux-mêmes s'intitulaient *philosophes*, quand ils ne se déclaraient pas des *sages*. Si l'on a méprisé, jusque vers notre époque, leurs manières de concevoir la matière, la faute en est non pas à la science de la Chimie, mais à la philosophie qui, toujours, imprime aux intelligences une direction que, malgré eux, ils suivent inconsidérément.

Tant que l'on a séparé l'esprit de la matière par des fossés remplis de pétitions de principe où les considérations confessionnelles s'entrelaçaient d'une métaphysique rudimentaire, que l'on a posé comme inconciliables l'immatériel et le matériel, on ne pouvait que traiter d'absurde la pensée des Alchimistes. La Chimie se refusait à envisager toute possibilité d'évolution dans ce qui était matériel ; les corps simples devaient donc demeurer irréductibles.

Et les Alchimistes passaient uniquement pour des illuminés ayant poursuivi cette chimère de la fabrication de l'or.

(1) Marcellin BERTHELOT, *L'Alchimie et les Alchimistes*.

Cependant Ostwald fit remarquer, aux débuts de notre *xx^e* siècle, que « la production artificielle de l'or était, pour la Science du moyen âge, un simple problème technique, comme celle du diamant est aujourd'hui pour nous (1) ».

Petit à petit, les Alchimistes étaient réhabilités.

La façon *énergétique* de concevoir l'Univers donnait un essor nouveau à la Chimie, faisait entrevoir la minéralogie et la géologie sous un angle beaucoup plus large, affermissait ainsi diverses hypothèses qu'on avait trouvées, jusqu'alors, par trop inconsistantes.

Si l'on poursuit cette voie, la Métaphysique prend un aspect splendide.

* * *

Les Alchimistes disaient : la matière est une, il n'y a de différence entre le matériel et l'immatériel que le mode sous lequel l'un et l'autre de ces domaines nous apparaissent. L'évolution, résultant du mouvement général dans l'Univers, donne au matériel la possibilité de devenir immatériel et à l'immatériel la puissance de constituer le matériel.

Ainsi, ce que nous appelons « matière » — qui tombe sous nos sens — peut se désagréger, se dissocier et disparaître, étant devenu immatériel. Gustave Lebon a démontré la réalité du fait (2). C'est maintenant chose admise.

Depuis, la Chimie moderne a pénétré à l'intérieur de l'atome. Elle a compris que l'Energie — immatérielle par excellence — était l'essence même de la matière et que celle-ci, en somme, n'existait qu'en tant que *condensation de l'énergie*.

Les Alchimistes n'avaient donc pas tort.

(1) W. OSTWALD, *L'évolution d'une science : la Chimie*, traduit sur l'édition allemande par Marcel Dufour (1909).

(2) Gustave LEBON, *L'Évolution de la Matière* (1905).

La conséquence de leurs premiers principes était la *transmutation des métaux*. Si, en effet, dans l'Univers il n'y a plus rien de purement matériel ni rien de véritablement immatériel, s'il n'y a qu'une *substance énergétique*, tout aspect dans la matière — et ainsi le métal — doit évoluer, en les limites de l'aspect sous lequel il se présente et par conséquent, procédant d'une hiérarchie cataloguée, passer successivement d'un degré à un autre, pour parvenir finalement au meilleur. Telle est l'idée de la *transmutation*.

Mais cette manière de voir est *ascendante*. Elle suppose que le métal le plus inférieur se transforme en un autre immédiatement supérieur et que, suivant cette gradation, il arrive à être celui que l'on considère comme le plus élevé dans la hiérarchie des métaux.

Or ceci est impossible à réaliser dans un laboratoire. La raison en est qu'il y a toujours une « dégradation » de l'énergie. Bernard Bruhnes a été un des premiers, après Thomson d'ailleurs, à en parler (1). Donc, si l'énergie se dégrade, la matière qui n'en est que la condensation, se dégrade aussi et la transmutation ne peut s'opérer qu'à l'inverse de la conception Alchimique.

Daniel Berthelot — non moins illustre que son père Marcellin — a réalisé des transmutations sensationnelles dans ce sens inverse. Mme Curie a confirmé par ses expériences la réalité des transmutations de la matière.

Les Alchimistes n'étaient donc pas entièrement des visionnaires. Néanmoins, pourquoi n'ont-ils pas vu qu'il fallait procéder à rebours ?

Il y a, à cela, plusieurs raisons. La principale est qu'ils ont toujours parlé de la « matière » — celle que nous comprenons comme telle — et qu'en réalité, ils voulaient dire tout autre chose. En disant qu'il y a une évolution dans les corps matériels, ils exprimaient la réalité des faits ; mais en prétendant que cette évolution était ascendante et non pas descendante, ils la voyaient s'appliquer à ce qui offre beaucoup plus d'intérêt que la matière elle-même — à l'Humanité (2).

(1) Bernard BRUHNES, *La Dégradation de l'Énergie*, ouvrage déjà cité.

(2) Une autre raison de cette présentation alchimique de l'évolution, par transmutations et contre-sens de la matière, ressort de considérations relevant de notre façon habituelle de voir une gradation en toute évolution — et ainsi

Ce sont des philosophes — ne l'oublions pas.

Ils emploient le langage chimique. Ils ont donc l'air de faire de la chimie. Or, ce n'est pas à la matière inerte qu'ils pensent, c'est à l'Homme, et ils expriment des vérités qui, en une certaine façon, demeurent applicables aux métaux, mais qui sont bien cependant plus utiles pour le genre humain.

Néanmoins, qui — jusqu'ici — avait révélé cela ?

L'Alchimie est hermétique : on n'y prête pas assez d'attention. Son langage reste fermé pour quiconque n'en a pas la clef.

Certains se sont pourtant bien aperçus que la transmutation de tous les métaux en or voulait dire que les sept métaux — qui sont uniquement à cataloguer et à considérer en l'occurrence — se trouvaient susceptibles, moyennant telle opération spéciale, d'être *transmutés* de façon à devenir le meilleur d'entre eux, l'or (1). Or, en cette hiérarchie restreinte des métaux, l'or représente le Soleil, étoile centrale de notre cosmos, ayant le même rôle que l'Intelligence dans l'être humain. Ce qu'il fallait donc *transmuter*, c'était le « principe intellectuel » existant en tout

dans les êtres. On remarquera que « l'évolutionnisme » en histoire naturelle — selon les théories de Lamarck et Darwin — suppose que les espèces se sont *transformées* à travers les époques géologiques, de façon à devenir celles que nous connaissons aujourd'hui. Le fait que l'*hipparion*, du début de la période quaternaire, est maintenant le cheval que nous élevons et dont nous nous servons, demeure typique à cet égard. L'*hipparion* avait des doigts et le cheval a des sabots ; il était minuscule et le cheval, d'abord un tout petit poney, est devenu grand. Buffon a eu raison de dire alors que le cheval était la plus belle conquête de l'homme : c'est une conquête de l'évolutionnisme. Or, l'étude de la morphologie, par le moyen de la théorie du cercle et le système des 22 polygones, démontre que la nature procède exactement à l'inverse. Tout se passe comme si l'homme était l'être dont les autres dérivent dans la série animale d'abord par dégradation morphologique, puis dans la série végétale, et enfin minérale. Ceci demeure donc conforme à la réalité chimique et à la dégradation de l'énergie. Mais il s'agit, pour raisonner juste, de distinguer la construction des êtres de leur apparition sur le globe. La nature construit les êtres selon le système des 22 polygones, mais elle tient compte, pour les présenter au monde, de l'état successivement contemporain de l'ambiance en laquelle ils doivent exister, et ceci dépend également du processus évolutif du même système, lequel est inverse. Quelques explications de ces faits ressortent du chapitre VII.

(1) Voir l'*Évolution de l'Occultisme*, p. 94. On trouvera d'ailleurs dans ce volume qui a été publié il y a une trentaine d'années, divers détails concernant l'Alchimie, scientifiquement envisagée.

individu, de façon à développer l'Intelligence au point de lui donner son rayonnement complet.

Il s'agissait bien de *transmuter* et non pas de transformer.

* * *

« L'opération alchimique » est bien quelque chose dans ce genre. Elle a cependant un caractère très particulier.

Ce qui porte le nom de *Grand-Œuvre* implique divers stades. On les compte au nombre de sept (1) ; ils paraissent ainsi constituer un septenaire ; mais, en réalité, ils relèvent d'un ensemble dodécagonal. Déjà l'on s'y trompe ; car on serait tenté de voir, dans la liste donnée, une projection diamétrale des sommets du dodécagone et conséquemment de rétablir, d'après ce polygone, les considérations à faire. Les alchimistes, s'ils avaient là un secret fort important, tenaient à illusionner même les gens les plus avertis. Ils ont eu soin cependant de laisser un repère qui montre comment l'on doit raisonner. Ce repère est constitué par le stade du *Grand-Œuvre* appelé *conjonction*, qui est le cinquième sur ce faux septenaire et oblige à attribuer le numéro sept, c'est-à-dire le signe de la Balance à la considération ainsi dénommée.

On a, alors, le graphique ci-après.

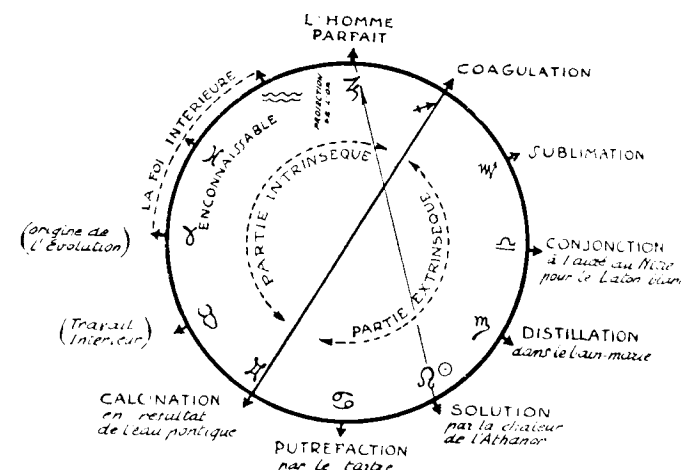


FIG. 19

(1) Ces sept métaux forment simplement un septenaire correspondant au septenaire des planètes. La conception n'est, en réalité, ni alchimique, ni astrologique : elle est rythmique.

Le dodécagone présente deux parties, l'une qui est *intrinsèque* et dépend, pour ce qui concerne l'évolution personnelle, des possibilités que détient l'être considéré, l'autre, qui a un caractère *extrinsèque* et relève des moyens qui seront employés pour donner à l'évolution de chacun le perfectionnement désirable.

Par définition, le signe du Capricorne est attribué à l'Homme. On a vu déjà que sur le dodécagone des « Haïoth-Hakodesch », ce signe correspondait aux âmes humaines (1). Il y a donc conformité entre les deux présentations. Mais, de même que sur la graphique comparable on laissait à part les signes du Verseau et des Poissons, comme constituant « l'Inconnaissable », ici ces signes sont pareillement tenus à l'écart. Un être humain se considère donc comme ayant, à part soi, des dispositions intrinsèques qu'on n'a pas à connaître — ce sera son *for intérieur*. Ceci implique le respect de la personnalité d'autrui — la liberté de penser, et d'agir par conséquent.

Or, si en vertu de cette liberté, l'individu poursuit de lui-même son évolution, il passera par tous les stades signalés depuis le Bélier jusqu'au Sagittaire — arrivant là, sur le dernier sommet du triangle équilatéral que les Astrologues appellent la *Tripléité de Feu*. Nous avons noté que ce qui s'entendait par *Feu* était le déploiement énergétique. Conséquemment au signe du Sagittaire, toute l'énergie qu'il était possible d'utiliser dans l'évolution, se trouvera dépensée. De la sorte, au signe suivant, du Capricorne, c'est le résultat final de ce cycle qu'il convient de prendre en considération.

Passons sur la manière dont s'effectuera une évolution humaine, au cours de l'existence, lorsque le hasard — ou le déterminisme — n'auront pas mis un individu en contact avec le procédé du Grand-Œuvre. Prenons, au contraire — d'après le graphique — ce qui se produit quand des instructeurs emploient la méthode des Alchimistes et s'appliquent à donner à cette évolution des qualités telles qu'elle sera la meilleure pour cet individu.

C'est là que se verra à la fois la hardiesse et l'excellence de la mise en pratique d'une philosophie qui, à bon droit, peut être dénommée la *Sagesse*.

(1) Voir page 295.

* * *

L'évolution de chacun débute toujours au signe du Bélier. Que l'individu soit prédestiné, dans sa vie, à évoluer par ses propres moyens ou qu'il soit appelé à profiter de la Méthode en question, les débuts de son évolution sont les mêmes ; les circonstances les commandent. C'est l'enfance, si l'on veut, où l'on ne choisit guère sinon rien de ce dont on doit profiter.

Mais il y a une période au cours de laquelle les possibilités intellectuelles s'offrent à la volonté pour que l'évolution s'oriente. On travaille à l'école certes, cependant aussi par soi-même, car les sentiments naissent et germent, les pensées florissent et toute une œuvre intime s'accomplit. C'est la jeunesse — plus ou moins longue selon les individus.

A ce moment, l'évolution intrinsèque est orientée. Ce qui reste sera extrinsèque — conditionné par ce que la vie présentera. On est au signe des Gémeaux.

Si la vie offre occasionnellement la circonstance de bénéficier de la méthode alchimique d'évolution, nul doute que tous les métaux dont symboliquement son être est constitué — c'est-à-dire tous les éléments d'intellectualité que représentent dans un Thème astrologique chacune des planètes — seront finalement *transmutés* en or, et ainsi dans le maximum possible à atteindre pour connaître, pour savoir, pour parvenir à la qualité parfaite en tous points de vue.

N'est-ce pas magnifique ?

Le procédé, dans ces conditions, comporte sept stades. Il convient de les examiner attentivement.

D'abord la *calcination*. Pernéty, dans son *Dictionnaire mythohermétique*, la définit ainsi : « Purification ou pulvérisation des corps par le moyen du feu extérieur qui en dissout les parties en séparant ou en évaporant l'humide qui les liait. »

Prise chimiquement à la lettre, cette définition est extravagante. Qu'est-ce que ce « feu extérieur » que l'on dit capable de désunir les parties d'un corps *en séparant ou évaporant l'humide qui les liait* ?

Les anciens chimistes, quoique ayant soin de faire remarquer qu'il ne s'agissait pas du feu vulgaire et donnant bien à penser que c'était là une énergie atomique, disaient qu'en l'espèce il fallait employer un *feu humide*. Voilà que les contradictions apparaissent.

Or nous avons conservé des Alchimistes le *bain-marie* : c'est une chaleur humide. Nous le faisons toujours à l'aide de l'eau ordinaire. Eux, ils le faisaient à l'aide de *l'eau pontique*, appelant ainsi leur mercure, le *mercure des sages*.

Car il y a, en Alchimie, deux « mercures » : celui des sages et celui des philosophes. Et cela se comprend aisément si l'on sait que la planète Mercure se trouve astrologiquement dévolue à deux signes du Zodiaque : la *Vierge* et les *Gémeaux*. Mais la Vierge s'appelle Marie dans l'Évangile, alors le Mercure des sages est bien celui de la Vierge puisqu'on en fait le *bain-marie*.

Il faut savoir tant de choses si l'on veut comprendre le langage des Alchimistes !

Dans la définition donnée de la calcination, nous voyons déjà que celle-ci est produite au moyen des considérations qui seront portées au signe de la Vierge sur le dodécagone. Et pourtant, en examinant le graphique présenté, la calcination se place au signe des Gémeaux ; ce devrait donc être du *mercure des philosophes* qu'il s'agit.

Cependant un simple examen de ce graphique fait sauter aux yeux qu'entre le point portant le signe de la Vierge et celui des Gémeaux, il y a 90 degrés de la circonférence.

C'est donc simplement une relation de cause à effet dont il faut tenir compte ; car sur la construction d'un carré qu'indiquent ces 90 degrés, il y a, entre deux sommets, expression de ce qu'on appelle en philosophie, le « principe de causalité ».

La réaction — pour employer une métaphore chimique — qui se produit au point de la calcination, peut avoir un caractère philosophique ; mais elle a pour cause la sagesse représentée par le signe de la Vierge. Autrement dit, lorsque des réflexions procédant d'une philosophie seront engendrées dans une intelligence, la cause en sera qu'un « sage » — un éducateur — les aura fait

Ces réflexions purifieront l'intelligence parce qu'elles seront élevées et très morales. Néanmoins, elles pulvériseront aussi

maintes tendances que l'être livré à lui-même, serait, peut-être, incité à suivre.

Déjà l'évolution est entraînée vers le bien.

* * *

L'humide des Alchimistes a été évaporé et séparé par l'effet du feu extérieur. Nous dirons, ici, qu'un « élément intellectuel » — appelé symboliquement *humide* — a disparu chez cet homme, s'est en somme évaporé parce qu'il a été mis à part, en fait *séparé*. Reste à comprendre ce qu'est cet élément humide.

Evidemment l'expression correspond à *l'Eau* dont parlèrent aussi les Astrologues. Mais, en Alchimie — où sans en avoir l'air, on aime la précision — l'Eau porte préférablement le nom d'*Humide radical*.

Il y a, pour eux, en tout corps — par conséquent aussi dans l'être intellectuel humain qu'ils traitent, en l'espèce, comme un corps chimique — un principe fondamental dit *radical* parce qu'il en est la racine (*radix* en latin) — qui constitue la liaison entre les autres principes composants.

Ils considèrent, en effet, que trois principes sont constitutifs : le *Sel* et le *Soufre* (1) entre lesquels se place le *Mercury* ; et celui-ci est *l'humide radical*.

En cela, ils sont en conformité avec notre manière actuelle de voir la matière : celle-ci comporte une énergie intra-atomique correspondant au *soufre* et des *électrons*, déjà matériels, représentés par le *sel*, entre lesquels se place *l'éther*, symbolisé par le *mercure* (2).

(1) Il convient quand il s'agit du langage alchimiste, de respecter l'orthographe *soufre*, de façon à distinguer le principe dont il est parlé du corps chimique du même nom.

(2) Ceci rectifie l'explication que l'on peut lire dans *l'Évolution de l'Occultisme*, p. 99. Une légère erreur s'était glissée : elle provient d'une faute d'impression. Le *Mercury* était attribué aux particules purement matérielles, alors que c'est le *Sel* que l'on doit considérer. Mais si, ici, les considérations paraissent plus claires, il faut reconnaître aussi que, depuis 1911, la chimie moderne a fait de grands progrès.

Ce que les alchimistes dénommaient *Souphre* et *Sel* doit s'entendre, en toute chose existante, comme la *forme* et la *matière* — ce dernier mot voulant dire *ce en quoi quelque chose est faite* par opposition à *forme* qui signifie *ce que cette chose paraît être*. Cela revient à cette explication rudimentaire de tout objet, dont on dit : c'est en bois, en fer, en telle *matière* et à la *forme* d'une boîte, d'un outil, etc.

Mais, ainsi, entre la matière dont un objet est constitué et la forme qu'il a, un autre principe existe dont ordinairement on ne tient pas compte, quand on l'explique d'une façon rudimentaire, parce qu'il est implicite. C'est ce qui fait que la matière constitutive de l'objet présente la forme qu'on lui voit. Une boîte, par exemple — en bois ou en fer — présente la forme ronde ou carrée en raison de sa fabrication et, comme celle-ci est implicite, on ne la mentionne pas ; c'est très naturel. Cependant, le bois ou le fer n'est arrivé à avoir la forme d'une boîte que par l'effet du *travail* de l'ouvrier. Le travail est donc ce qui a lié — en quelque sorte — la matière constitutive d'une chose à la forme apparente.

Ce principe de liaison, les Alchimistes le dénommaient *Mercure* . Or, il existe dans l'atome. Car si l'on distingue, d'une part, l'énergie intra-atomique — entièrement immatérielle — et, de l'autre, l'électron — en quelque sorte matériel — le premier principe ne peut s'appliquer au second qu'en vertu du *médiateur* « éther » qui permet la transmission de l'énergie intra-atomique à l'électron et ainsi déclenche le mouvement.

Nous avons cela dans la pile électrique où le médiateur — eau acidulée, sel ammoniac — engendre le passage du courant, quand il s'interpose entre le zinc et le cuivre.

La conception alchimique est donc conforme à notre chimie et à notre physique.

Elle est conforme aussi à ce que nous pouvons penser de la composition de l'être humain. Sans aller chercher des manières de voir dans des théories orientales, et sans parler le langage dit actuellement « spiritualiste » — négligeant donc l'intérêt que peuvent présenter certaines philosophies détaillées — nous devons convenir que, dans l'être humain, il y a évidemment une *matière* qui est l'organisme physiologique, et une *forme* qui se manifeste intellectuellement par l'action cérébrale donnée à cet organisme : l'être existe physiquement et agit cérébralement.

Ceci demeure indéniable.

Mais si l'être organisé agit, c'est en vertu d'un déploiement de force. Car, sans cette force, malgré sa magnifique organisation, il demeurerait inerte. Or, le fait se constate quand l'être est mort : la force qui le dotait d'action n'existe plus. Nous disons : la *Vie* a disparu. Donc la *Vie* était le *médiateur* en une matière constitutive et en une forme (ou une activité apparente.)

Les Alchimistes dénomment ce médiateur *humide radical*. C'est une manière de parler comme une autre. Le tout consiste à savoir ce que l'expression veut dire.

Or, au premier stade du Grand Œuvre, cet *humide radical* s'est évaporé. Cela signifie-t-il que l'élève — et l'on a toujours un peu le caractère d'un élève lorsqu'on suit une instruction méthodique — cet « élève évolutif » a perdu son médiateur plastique, la *Vie* ? Il serait mort en ce cas et ce serait bien inutile, bien impraticable aussi, de lui donner des leçons ultérieures.

Comme la supposition est absurde, il ne s'agit pas d'une mort naturelle.

Il s'agit d'une sorte de mort intellectuelle — que certains ont dite « La mort du profane ». Encore une manière de parler ! — assez juste pourtant. Car, entre l'homme qui évolue dans son existence par ses propres moyens et celui qui profite des instructions contenues dans les Sciences Secrètes pour évoluer d'une façon préférablement meilleure, il y a toute la distance qui sépare un « profane » d'un « initié » — celui dont le savoir, si profond qu'il soit, demeure en dehors des considérations d'une Haute-Science contenue figurément dans un Temple — et celui dont les connaissances se sont étendues à un domaine beaucoup plus ample, du fait que ce Temple fournissait les moyens d'agrandir son champ visuel. L'un est dit « profane » parce qu'il reste en dehors du Temple en question — l'autre peut se prendre pour un « initié » parce qu'il a pu y pénétrer.

En dehors du Temple, ce qu'on croit savoir est composé de maintes notions acceptées en vertu d'habitudes. En dedans, ces habitudes de penser doivent se rectifier et plusieurs aussi s'abandonner : la Raison humaine impose d'elle-même ces rectifications et ces abandons. Il en dérive qu'un jour, si l'on suit avec profit les instructions reçues, on s'aperçoit que ce qui était « profane en soi » a disparu, évaporé : le « profane est mort ».

C'était un *humide radical*, en vertu duquel on agissait, on manifestait sa vie. Si cet *humide radical* a pu s'évaporer dans le

stade de *calcination*, le fait provient de ce qu'il a été *séparé*. La définition donnée plus haut — malgré toute sa singularité — est bien juste.

* * *

Au stade suivant, on a la *putréfaction*. Les détracteurs des méthodes alchimiques ont, alors beau jeu. Ils peuvent alléguer que « cette mort du profane » amène dans les esprits, dans les âmes, une pourriture qu'ils trouveront logiquement néfaste en raison de la contamination qu'elle peut engendrer.

Peut-être un certain antagonisme contre ces Sciences Secrètes vient-il de là.

La *putréfaction*, disaient les Alchimistes, « détruit la nature ancienne et la forme du corps putréfié, elle le transforme en une nouvelle manière d'être pour lui faire produire un nouveau fruit ». Dans la Nature, rien de plus exact : en un tas de fumier où l'on jette les débris, il y a destruction de la nature ancienne et de la forme qu'ont les débris de rebut ; mais ceux-ci peu à peu se transforment, deviennent susceptibles d'engraisser la terre pour produire des végétaux comestibles, souvent même savoureux.

La *putréfaction* n'est donc pas inutile dans la Nature — loin de là. Elle ne l'est pas non plus intellectuellement parlant. Car, pour évoluer avec fruit — avec même un fruit nouveau — il faut détruire la *nature ancienne* ; et la *forme* prise jusqu'alors en est *transformée*. La façon dont on se comportait — sa « nature » qui était faite des habitudes adoptées et de la manière dont on raisonnait — ainsi que la forme résultant de la « formation », ne doivent plus exister.

On emploie, à cet effet, le *Tartre*. Tous les pharmaciens savent ce que sont les « tartrates » des anciens Alchimistes : des sels résultant de la combinaison de l'acide tartrique avec des bases chimiques ; les Alchimistes les appelaient des *Tartres* (1). Ils en

(1) DORVAULT, *Officine de pharmacie pratique*.

distinguaient plusieurs quand ils parlaient de chimie ; mais ils n'en considéraient qu'un quand ils faisaient de la philosophie. Le *Tartre*, alors, était un « dissolvant général ».

Mais nous allons fabriquer, ici même, du tartre — *Tartrum* en latin. Ouvrons un dictionnaire latin — un bon et complet. Nous trouvons qu'en une certaine latinité, on disait volontiers *ARRTRUM* pour *ARATRUM* qui signifie « charrue », symbole vulgaire du travail. Or, de quel travail s'agit-il en l'espèce ? De celui qui figurément — et peut-être aussi, réellement en quelques cas — doit s'effectuer dans le Temple, le Temple de la Haute-Science.

C'est donc le travail *T*, qu'il faut considérer — par abréviation. Et nous avons *TARTRUM*, le tartre !

Assurément, c'est un *dissolvant général*. Même les détracteurs des Sciences Secrètes seront de cet avis.

Cependant cette destruction de la nature ancienne, cet abandon des manières de voir qu'on avait jusqu'ici, ne s'opèrent que par le travail, — celui qu'il faut pour creuser la Science. Alors cette *putréfaction* qu'on pouvait croire néfaste, résulte simplement du travail que l'on fait par soi-même : elle est une manifestation d'évolution, elle devient susceptible de produire des fruits nouveaux.

Quoi de plus normal ?

* * *

Nous sommes, sur le dodécagone du graphique, au signe du Cancer. Le métal « argent » le caractérise et son idéogramme alchimique est le signe de la Lune inversé, car cet astre s'attribue astrologiquement au signe du Cancer. Mais la Lune alchimique est « l'eau mercurielle » — elle se distingue de « l'eau pontique ».

C'est toujours de l'*Eau*, ce qui veut dire du *Mercur*e — du médiateur dont il a été parlé — ; et, quand cette *Eau* s'appelle Lune, elle est plutôt le *Mercur*e des philosophes. Donc, au signe

du Cancer où a lieu la putréfaction, il s'agit de philosophie et non pas encore de sagesse. Quand nous parlerons d'*eau pontique* nous y arriverons — parce que l'*eau pontique* est celle de la mer, *pontum* en latin, et que le signe des Poissons, animaux marins, est opposé, comme on sait, au signe de la Vierge. Alors l'élève évolutif sera — car l'expression populaire est juste — tout à fait « dans le bain », le *bain-marie*.

Pour l'instant il n'y est pas.

Il se trouve dans l'Eau « mercurielle » — uniquement philosophique — et son travail, son *Tartre dissolvant*, est composé de toutes ses réflexions personnelles.

Quand il va passer au signe du Lion, il sera au stade de la *solution*.

L'opération de la solution s'entendait toujours comme jointe à celle de la putréfaction — jointe, à vrai dire, comme le Soleil dans le ciel que l'on voit ne va guère sans la Lune, car ces deux astres nous sont les plus familiers. Et le Soleil s'attribue au signe du Lion ; c'est même ce qui a donné une royauté à l'animal qui porte ce nom — parce que, si l'on ne considère pas l'essence du symbolisme en l'espèce, on ne voit pas pourquoi le lion serait « le roi des animaux » plutôt qu'un autre.

La *solution* est donc solaire — particulièrement intellectuelle par conséquent, puisque le Soleil est, sans conteste, l'animateur général de la Nature terrestre, indépendamment de son rôle d'inducteur dans la dynamo constituée par son système stellaire.

Or, déclare Pernety dans son dictionnaire, « la *Solution philosophique* » est la conversion de l'humide radical — fixe en un corps aqueux. Ainsi cet humide radical — composé comme nous l'avons vu tout à l'heure de ce qui était « profane » dans les manières de voir, et qui avait bien un caractère *fixe* — se convertit en un *corps aqueux*, c'est-à-dire prend une forme philosophique. Les Alchimistes appelaient « corps » le *sel* philosophique (1) et le *Sel* est, comme il a été dit, la « forme ».

Certes, chimiquement parlant, la *solution* correspond à ce que nous dénommons maintenant la « dématérialisation de la matière » — phénomène dont Gustave Le Bon a démontré la réa-

(1) PERNETY, *loc. cit.*

lité (1), d'après lequel ce qui est purement matériel se convertit d'une façon semi-matérielle pour produire nos « préparations colloïdales ». La Chimie moderne légitime la conception alchimique. Celle-ci demeure néanmoins exacte quand il s'agit d'évolution intellectuelle.

Cette conversion sous une forme philosophique — autrement dit mûrement réfléchie — de la manière de voir les choses est, selon les Alchimistes, l'effet de l'« esprit volatil caché dans la première eau ».

Comme l'eau, c'est un Mercure, donc un médiateur actif, il s'ensuit que « l'esprit volatil » qui s'y trouve caché représente « l'activité » même ; car *l'activité* est une abstraction. Si elle se dit *volatile*, la raison en ressort de ce qu'elle n'est pas *fixe*. En Alchimie, on disait toujours que chaque chose comportait deux *éléments* — deux principes : l'un *volatil*, qui peut se transformer, et l'autre *fixe*, qui a le caractère essentiel, fondamental si l'on veut. Cela se remarque, en effet, dans tout : un objet quelconque a de volatil et transformable l'aspect qu'il présente, mais implique ce qu'il a de fixe : la substance en laquelle il est fait ; on peut lui donner diverses formes, il demeure toujours en fer s'il est en fer, en bois s'il est en bois.

Alors, dans ces « manières de voir les choses » — qui, pour une évolution, se convertissent en la forme philosophique et réfléchie — toute une partie *volatile* adopte une orientation différente, mais ce qui est *essentiel* demeure tel qu'il est.

Cela veut dire que l'orientation considérée ne change nullement le fond de la nature individuelle et que l'homme conserve toujours sa personnalité propre. Pareillement, dans l'instruction donnée selon cette méthode alchimique de développement, ce qui se convertit dans une direction philosophique n'est pas le fondement même du savoir acquis. En somme, cette instruction n'offre rien de nouveau, sinon les aperçus qu'elle ouvre : elle conserve les principes premiers de l'éducation reçue, elle s'en sert mieux pour accroître les possibilités existantes.

Bien comprise, une telle méthode ne peut que donner les meilleurs résultats : elle fait des hommes.

(1) Gustave LE BON, *L'Evolution de la Matière*.

* * *

La *distillation* « qui fixe beaucoup de choses », comme il se disait, occupe le stade suivant qui correspond, sur le graphique, au signe de la Vierge.

C'est là, où, comme nous le remarquons il y a un instant, « on est dans le bain ». Effectivement, « l'eau en vapeur monte des parois inférieures du vase et redescend en gouttelettes des parties supérieures ». Nous connaissons cela par ce qui s'opère dans nos alambics. Tout se passe, en effet, de cette façon, et ainsi le mot distillation fait image.

Il s'agit « de changer la nature et la propriété des choses » (1). Ce que l'élève évolutif pense, ce qu'il retient de l'enseignement donné et dont son intelligence fait des idées, monte, comme une vapeur vers les hauteurs qu'il aperçoit, et de là, retombe comme une pluie bienfaisante, génératrice d'autres idées, pour incessamment remonter puis retomber, ainsi exercer l'intelligence, l'assouplir, l'affiner.

Mais le fait a lieu en « vase clos », ainsi que dans un alambic ; c'est-à-dire que les réflexions successives, qui « distillent » positivement la pensée, doivent se faire dans un cadre dûment délimité. Sans quoi, la rêverie l'emporterait et, plutôt que de suivre le droit chemin, on « dériverait ».

Or, il importe de demeurer dans « la Voie ».

Le « vase » est un *vaisseau* qui se trouve chauffé par l'*Athamor*.

Nous disons qu'il y a de la « vaisselle » quand nous voyons une collection de récipients qui sont des *vases*, des ustensiles quelconques destinés à contenir de la nourriture. Ici nous parlons de la nourriture de l'esprit. Mais, si un vase est un vaisseau et si un navire de guerre l'est aussi, nous devons nous reporter à la constellation de la Vierge : elle concorde avec cet autre assen-

(1) Définition donnée dans le *Formulaire de Haute-Magie* (2^e édition).

blage d'étoiles qui se dénomme la « constellation du navire ». On voit combien le langage symbolique a influencé la manière usuelle de parler.

Quant à l'*Athamor*, c'est le fourneau des alchimistes. Il a la forme d'une tour. Pernety fait remarquer que plusieurs « philosophes » — Alchimistes de la catégorie philosophique — ont donné ce nom à leur fourneau. Puis, il ajoute que ceci se rapporte au mythe grec de Danaë qui fut enfermée dans une *tour* d'airain par son père Acrise, afin de l'empêcher de se marier parce que l'oracle lui avait appris que son petit-fils le tuerait ; cependant Zeus, changé en pluie d'or, pénétra par le toit de la tour et, ayant épousé Danaë, eut pour fils Persée qui, plus tard devenu grand, tua par accident son grand-père Acrise.

L'Alchimie devient ainsi mythologique, et, sans l'élucidation du mythe grec, on ne comprendra pas l'*Athamor*.

D'abord le mot *Athamor* rappelle le grec *athanès* qu'on trouve dans les dictionnaires comme se disant pour *athanatos* — adjectif signifiant « immortel » et plutôt « impérissable ». On en a dérivé *athanos*, qui est du mauvais grec et on a fait *athanor* pour évoquer par un calembour français « acte en or », car il s'agit de faire croire que l'on va fabriquer de l'or.

Nous sommes en plein hermétisme — en plein langage destiné à égarer tous les chercheurs et à donner l'occasion de se lancer dans les rêveries les plus éperdues.

Il s'agit, en effet, d'une tour — d'une tour qui, ainsi, par définition, est « immortelle ».

Elle défie les siècles, en tout cas, cette construction à la fois mythologique, symbolique, historique et réelle. On la trouve dans le mythe grec de Danaë, dans le symbole biblique de la tour de Babel et dans la légende française qu'a conservée cette chanson enfantine de « la Tour — prends — garde ». Mais elle existe aussi historiquement et tragiquement dans le fait que la « Tour du Temple » s'élevait à Paris et que des événements célèbres s'y déroulèrent ; — ce fut le monument témoin de la fin de l'ordre des Templiers et de la dynastie des Capétiens, comme également de la fin de l'ancien régime et de la dynastie des Bourbons : Louis XVI, prisonnier, y attendit son supplice. Elle existe aussi dans le jeu d'échecs, jeu symbolique composé de pièces servant à expliquer les figures dites géomantiques.

C'est la *Tour Eternelle* où l'on « chauffe » — en toute époque et de toute façon — les élèves évolutifs que l'on veut, pour leur

bien, perfectionner au point qu'ils acquièrent un intelligent « essor ». Elle constitue le pivot sur lequel évolue l'histoire de l'Humanité.

Danaé personnifie notre globe, la Terre. Son nom est dorien : en ce dialecte grec on disait *dan* pour *gè* qui signifie « la terre ». Danaé est *terrestre*, concrète par conséquent. Elle est fille d'*Acrise* dont le nom veut dire « le sommet ». En parlant de Danaé, on exprime donc ce qu'on peut concevoir comme concret et terrestre en dérivé des hauteurs philosophiques. Or, il demeure indéniable que consécutivement « ceci tuera cela », — ainsi que disait Victor Hugo. Le concret, constaté et pratique, tue toujours l'abstrait, imaginé et théorique. Acrise devait être tué par le fils de Danaé — Persée, un Perse quelconque (1), autrement dit, un « mage » puisque pour les Grecs tous ceux qui s'occupaient de la Science Magique étaient Persans ou suivaient les doctrines persanes.

Le mythe de Danaé indique que toute considération pratique de cette philosophie très élevée — laquelle constitue un enseignement utile pour l'évolution individuelle — doit s'envisager en raison de cet enthousiasme, encore aujourd'hui dénommé « chaleur », dans un cadre correspondant métaphoriquement à une « tour ». Ce cadre a un caractère « immortel », parce qu'il est toujours le même à toute époque et qu'on ne saurait en envisager un meilleur, attendu qu'il est rationnel. Comme conséquence — et par filiation de cet enseignement — ce qui est purement théorique disparaîtra pour faire place à des considérations pratiques qui, même en Magie, devront être le principal point de vue à retenir, quand il s'agira de passer à l'application.

Ceci se produit par le fait de *distillation*. Car l'élève évolutif « chauffé » par ses instructeurs, voit retomber sur le cadre des matières enseignées une « pluie d'or », — une pluie dont le caractère est *solaire* à cause de l'or que représente le Soleil, donc éminemment intellectuelle en raison de l'action du Soleil qui est animatrice dans le *macrocosme* ou cosmos dont nous faisons partie et comparativement dans le *microcosme* ou être humain (2).

(1) *Percus* ou *Persès*, n'a jamais voulu dire en grec qu'un habitant de la Perse.

(2) Voir pour les expressions techniques le *Glossaire explicatif*.

Cette pluie d'or, dit le mythe, n'est autre qu'une métamorphose de Zeus dans son désir de réduire Danaé. C'est vraiment une essence de réflexions intimes, incitant à des applications concrètes de la théorie philosophique, — que Jupiter, dit en grec Zeus, va rendre fécondes. Et Jupiter commande, comme on voit en Astrologie, au signe zodiacal des Poissons — opposé à celui de la Vierge où se situe la distillation.

De là naîtra Persée — un magiste ressemblant aux anciens mages de la Perse — qui opérera d'une façon pratique, abstraction faite de toute théorie, dans un but utilitaire pour soi-même et pour l'humanité.

On voit comme l'Alchimie confine à la Mythologie et à la Magie.

* * *

Il y a bien un langage spécial aux Alchimistes — qui, à tout prendre, implique des connaissances étendues. Les secrets qu'on y rencontre ne consistent que dans l'amplitude même du savoir exigé pour les pénétrer.

Ainsi, quand on lit que la *distillation* est « le cinquième degré pour parvenir à la transmutation des choses naturelles » (1), on serait tenté de trouver une contradiction avec ce que montre le graphique explicatif (page 362). Cependant il n'y en a pas. Certes, sur le graphique, la *distillation* se place au signe de la Vierge qui est *sixième* sur le zodiaque, et *quatrième* sur la liste septenaire des stades évolutifs du Grand Œuvre. Mais il est réellement *cinquième* parce que l'évolution individuelle a commencé au signe du Taureau, alors que, au temps de la jeunesse, les sentiments sont nés et les réflexions intimes ont remué la totalité de l'être.

(1) PERNETZ, d'après divers auteurs, *Dictionnaire Métho-Hermétique*, article : distillation.

Le langage alchimique est rempli de subtilité et de délicatesse. Il ne faut pas le prendre avec légèreté : ce n'est pas un parler vulgaire de conversation.

Nous arrivons au Stade correspondant au signe de la Balance. Il porte le nom de *conjonction*. Ce nom est un repère — et nous l'avons considéré comme tel. Le signe de la Balance, en Astrologie simple est celui de l'union conjugale, une conjonction par conséquent.

Alchimiquement, il s'agit de « la réunion des natures répugnantes (1) et contraires en unité parfaite ».

Évolutivement, on assistera au rapprochement de ce qui, dans la nature de l'élève évolutif, prenait un caractère désagréablement opposé à l'instruction reçue et paraissait même contraire à la voie intellectuellement suivie. Et ce rapprochement produira une « unité parfaite ».

C'est là un phénomène qui, s'il ne se produisait pas, ferait avorter l'évolution, malgré tout le soin apporté jusqu'ici.

En effet, à la suite d'une *distillation* intense — de réflexions poussées à l'extrême sur les données enseignées — il arrive que l'on aperçoit autour de soi, dans ce que les écoles apprennent, dans ce que le monde raconte, dans ce que la vie présente aussi, tellement d'erreurs, tellement de notions contraires aux vérités entrevues, qu'on ressent une profonde répugnance pour cette atmosphère en laquelle on se trouve obligé d'évoluer.

Or, ceci doit se concilier avec les données de l'instruction élevée que l'on reçoit — autrement l'être humain s'estimerait lui-même si exceptionnel qu'il n'aurait plus le moyen pratique ni de gagner sa vie, ni même de la vivre.

La *conjonction* a donc pour but d'éviter cet écueil.

« Elle se fait par l'union du Soleil et de la Lune, celle du frère et de la sœur, celle du fixe et du volatil », dit-on en langage hermétique. Et on ajoute : « Il y a trois espèces de conjonctions, la première qui est double, la seconde qui est triple et la troisième qui est quadruple. »

Le *nitre* va être employé à cet effet — *Nitron* en grec, qui pour les Alchimistes est « l'écume de verre ». Mais les Grecs, en disant

(1) Répugnant veut dire « qui s'oppose » (voir les dictionnaires usuels).

nitron, mentionnaient ce qui sert à laver — vulgairement la soude, le carbonate de Soude que l'on emploie toujours pour récurer la vaisselle. Comme, ici, il va falloir « laver l'intelligence » de tous les ennuis qu'elle se fabrique, lui enlever ces scories qui l'embarrassent et qui risquent de rendre répugnante, même odieuse, la vie courante, le *nitre* employé sera de *l'écume de verre*.

C'est « le sel qui surnage le verre pendant sa fusion » dit Pernety. Et le *verre philosophique* c'est « la poudre de projection ».

Celle-ci « change tous les métaux en leur nature et fait impression sur tous les individus dans les trois règnes de la nature, en les guérissant de leurs infirmités ».

Voilà que nous touchons à la *panacée universelle* une des utopies des faux Alchimistes qui ont voulu réaliser sur le plan matériel ce qui ne relevait que du plan moral.

* * *

La *poudre de projection* n'est, somme toute, que l'enseignement donné pour conduire raisonnablement, mais sûrement, l'évolution morale. Il y a, quand on enseigne les Sciences Secrètes, une véritable « pulvérisation » des principes, des lois, des données. Tout est fragmenté, de manière que les détails puissent se distinguer plus facilement, se comprendre mieux lorsqu'on les compare, et se saisir globalement avec plus de profit lorsqu'on les rassemble. Et ceci est positivement *projeté* dans le cerveau des auditeurs. Alors, les métaux sont changés, c'est-à-dire qu'il y a une transformation de chacune des parties composantes de l'intellect, celles que la philosophie classique reconnaît comme constituant l'être intellectuel de tout homme, — et celles que les Astrologues, connaissant à fond la Science Astrologique, savent correspondre respectivement à chacun des astres du septenaire, ainsi à chacun des sept métaux alchimiques.

L'effet de la *poudre de projection* est bien simple, bien naturel ; il résulte d'une pédagogie tout à fait normale, mais particulièrement efficace parce qu'établie depuis fort longtemps et perfectionnée de longue main.

Cet effet demeure comparable à du *verre*: il permet de voir clair.

Or, il se produit une *écume* sur ce *verre philosophique*, quand les leçons reçues surchauffent l'intelligence. Elle est constituée par ce qui, chez l'auditeur d'un pareil enseignement, *surnage* réellement comme étant plus particulièrement retenu par la mémoire. Et cela est le *nitre* qui va laver la Raison de toutes les inquiétudes qu'elle pourrait ressentir.

On ne peut, en l'espèce, tenir compte que des choses enregistrées par la mémoire. On doit, assurément, aider l'élève évolutif à se souvenir ; mais on aurait mauvaise grâce à l'incriminer de ce qu'il a pu oublier, faute d'assez d'attention.

Il y a donc lieu d'unir le Soleil à la Lune et le frère à la sœur — comme disaient les Alchimistes. Car le Soleil c'est l'intelligence elle-même — la Raison, pour mieux parler ; et la Lune c'est le principe même de cet humide radical qui constitue l'agent de liaison dans un être, qui soude par conséquent l'intelligence immatérielle au corps matériel et qui, somme toute, donne la Vie.

Le Soleil et la Lune sont frère et sœur. Tous deux, dira la mythologie grecque, sont fils de Saturne — l'un se dénommant Apollon (1) et l'autre Hécate, ou Diane, selon les Latins. Ainsi il faut unir le frère à la sœur, rassembler tout ce que l'intelligence a pu recueillir des leçons données et l'adapter étroitement avec les éléments nécessaires à la vie — c'est-à-dire aux besoins mêmes de l'être. En somme, la conjonction alchimiste consiste à faire remarquer que l'élucidation des Sciences Secrètes et les hauteurs philosophiques qui en ressortent clairement, comme à travers du verre —, peuvent s'accorder plus facilement qu'on ne croit pour satisfaire tous les besoins de la vie.

(1) Le nom grec d'Apollon est indéniablement *apollion*, ce qui veut dire « de haut ou du fond du lion » — ou encore « au moyen du lion ». En tout cas il exprime un rapport étroit avec le lion — signe zodiacal. Dans ces conditions il est nécessairement le Soleil — ce que nul Astrologue ne peut nier. Mais, à ce propos, je ferai remarquer que si le nom de Napoléon paraît tout ressembler à Apollon — ce qui a intrigué beaucoup de personnes — la simple raison est que Napoléon c'est bien Apollon prononcé par les Corses. Ceux-ci ne s'en doutent plus ; et pourtant quand ils appellent un de leurs compatriotes qui se dénomme *Antonio* — par abréviation *Anto* — et qu'entre le vocalif O ils sont par leur langue, obligés d'intercaler la lettre supplétive N, ils disent O'N'Anto. Ainsi ils disaient O'N'APOLIO — d'où à l'état civil on a écrit Napoléon.

Inutile, par conséquent, de se faire ermite, ou de se réfugier dans des communautés isolées du monde en quelque Hymalaya perdu dans les nuages de cimes inaccessibles.

On comprendrait bien mal la vie monastique si elle n'avait pour but que de parfaire une évolution égoïste. On saisirait encore plus mal la portée de certains centres déclarés initiatiques, qu'on prétend retirés dans le fin fond de l'Asie, si on les supposait institués pour autre chose que de conserver précieusement intacts, à travers les siècles, des moyens pratiques de faire évoluer l'humanité lorsque le moment doit venir.

* * *

Il y a trois espèces de *conjonctions* : l'une qui est double, une autre qui est triple et une troisième qui est quadruple.

Chaque fois se joindront le fixe et le volatil, le frère et la sœur dont il a été parlé — ce qui doit toujours demeurer stable dans l'individu et ce qui tendrait à disparaître, mais qui maintenant doit être *fixé*. Or, « fixer », pour les Alchimistes c'est donner « la couleur du rubis » — *la couleur rouge* — au sel, autrement dit à la « forme ». Et la couleur rouge correspond dans cette évolution, guidée, à celle dont Apollon, principe fixe, était revêtu lorsqu'il se mit à chanter sur la lyre la gloire de Zeus victorieux des Titans.

Car Zeus, à la tête des armées de l'Olympe, avait eu à combattre les Titans ; Hésiode nous a raconté cela en vers harmonieusement didactiques. Le principe d'une divinité unique, chef d'une métaphysique qui, si on la comprenait comme elle s'enseignait par les secrets d'une science mythologique, n'a rien dont puissent s'alarmer nos manières de voir les plus normales, le dieu qui, à tout prendre, aurait satisfait nos conceptions déistes, avait vaincu ces fils du Ciel et de la Terre, les Titans dont le nom, en grec, signifie « n'importe qui ». C'était le triomphe de la Raison sur un athéisme quelconque, engendré par des considérations panthéistes et matérialistes. A l'annonce de cette victoire retentissante, Apollon, Soleil de l'intelligence, avait pris sa lyre, instrument heptacorde de l'harmonie de la pensée, pour chanter, au nom de l'humanité qu'il illumine depuis qu'elle existe, la

gloire ineffable — celle que les paroles sont insuffisantes à exprimer — d'un retour à l'exactitude de la pensée. Or, pour cela, il s'était vêtu du rouge couleur du *rubis précieux*. La plus brillante quand, depuis l'obscurité on va vers la lumière. Et ceci personne ne le peut nier, car, sur ce que les physiciens dénomment le « spectre solaire », le rouge est la première couleur qui s'aperçoit.

Le rouge demeure donc le symbole des premières vérités que l'on puisse voir. Et quand il apparaît, on est positivement fixé. Ce qui tendait à disparaître — le volatil — et qu'on aurait pu croire négligeable avec une distillation exagérée, avec des réflexions dépassant la maturité, se stabilise pour opérer une jonction profitable avec ce qui devait, en tout état de cause, se conserver.

Le premier genre de conjonction était, ainsi, réalisé dans la manière rouge.

Le second suivait avec un caractère triple — unissant « le corps, l'âme et l'esprit pour réduire la trinité à l'unité » (1), ainsi que disaient les Alchimistes.

Alors, affirmaient-ils, apparaissait la couleur blanche ; on avait donc avancé dans la lumière, puisqu'on distinguait sur le spectre solaire l'ensemble des couleurs dont il se compose. *L'esprit*, cette particule immatérielle que notre « moi » comprend comme exprimant la personnalité même —, et l'âme, siège de nos sentiments, semi-matérielle pour les anciens qui ne donnaient pas à ce mot le même sens que nous s'unissait au corps, à tout ce qui est matériel en nous. L'évolution se complétait pour donner à l'être un aspect d'excellence.

Elle se perfectionnait, lorsque la conjonction devenait quadruple — quand elle rassemblait en un seul visible les quatre éléments (2) qu'une analyse géométriquement conduite reconnaît comme constitutif de tout ce qui peut exister. Ces quatre éléments sont le *Feu*, l'*Eau*, l'*Air* et la *Terre*, représentatifs des états de l'énergie sous lesquels se distinguent — abstraitement — les principes composant un être : le *Feu*, puissance animique, dérivée de l'énergie générale de l'Univers ; — l'*Eau*, puissance vitale, tirée des énergies cosmiques du système astronomiquement

(1) Philalèthe, célèbre alchimiste de la période Alexandrine (III^e siècle).
(2) Benjamin Rittler, chimiste allemand du XVII^e siècle.

solaire ; — l'*Air*, puissance intellectuelle, résultant de la précédente ; — la *Terre*, puissance matérielle dont est doté le corps organisé.

Avec la *conjonction* évolutive, ces principes n'en faisaient plus qu'un, énergétiquement parlant. C'est-à-dire que le *mixte* — ce « composé des quatre éléments » envisagé par les Alchimistes comme un être évoluant par ses propres moyens, au hasard des circonstances — prenait un caractère parfait, aussi parfait que peut le montrer la couleur blanche, et devenait le *mixte homogène*, doté de la plénitude de sa puissance effective.

C'était, alors, la « conjonction complète » — épanouissement de toutes les possibilités psychiques et physiques, opération génératrice des multiples conséquences, répandant la personnalité à travers la vastitude des régions supérieures où la pensée domine les infinies contingences du Monde.

* * *

Car en considérant le graphique précédent, on s'aperçoit que par la conjonction, il y a un rapport diamétral avec le début même de l'évolution personnelle, placée au signe du Bélier. Ceci fait ressortir qu'une parité est atteinte à ce stade, marqué par la Balance : il y a donc « unité parfaite » dans les éléments évolutifs.

Reste maintenant à valoriser cette unité. Il convient, en effet, de lui donner une valeur qu'on appellera, à bon droit, initiatique, — tenant compte de ce que *l'initiation* est le summum que tout individu peut atteindre dans le domaine de la connaissance.

Je dirai ici — en passant — que le mot *initiation* est généralement pris en divers sens.

Pour les dictionnaires usuels, *initier* veut dire « admettre à la connaissance ou à la participation de certaines cérémonies secrètes » — et par dérivation, « enseigner les difficultés d'une science ou d'un art ». *L'initiation* alors est « l'action d'initier » ; conséquemment on appelle ainsi « la cérémonie par laquelle on peut être initié à la connaissance de certaines choses secrètes ».

Il faut prendre *initiation* dans le sens d'enseignement des secrets que renferment ou paraissent renfermer les cinq Sciences anciennes dont nous occupons ici. L'expression se définit en ce cas ainsi : « Le summum des possibilités de la connaissance. » Car, si ces sciences sont secrètes, c'est parce qu'elles fournissent, globalement, le moyen de parvenir au plus haut sommet de ce que l'on peut connaître ; et que, ce moyen n'étant divulgué qu'à l'aide d'une Clef jusqu'ici inconnue, il présentait le caractère secret. A vrai dire même, il le présente encore, — parce que, montrer la Clef, la divulguer et la donner à tout le monde, ce n'est toujours pas indiquer avec précision la façon de s'en servir pour ouvrir toutes les portes qu'on peut rencontrer dans ce temple figuratif et surtout une fois parvenu en la salle centrale, appliquer socialement l'acquêt scientifique que l'on a recueilli.

Les Sciences Secrètes, quand elles sont élucidées, sont bien connues — on peut en parler savamment sans commettre d'erreur et aussi expérimenter à son aise. Mais il reste encore à les utiliser pour le bien général de l'humanité. Et ceci est un des derniers secrets.

Donc donner une valeur initiatique à l'évolution effectuée selon cette méthode alchimique, consistera à doter l'individu de moyens d'acquérir assez de savoir en Sciences Secrètes pour, le cas échéant, l'employer utilement.

Ce sera la *sublimation* — ainsi dénommée parce qu'en ce stade l'évolution atteint des hauteurs qu'on peut bien considérer comme « sublimes » tant elles dépassent celles que peut atteindre le commun des mortels quand il n'a pas eu l'occasion de rencontrer des éducateurs aussi avisés, aussi soigneux de l'âme et du corps.

Car, si la question physique a été laissée de côté dans cet exposé et si la question intellectuelle a été, seule, prise en considération, cela ne veut pas dire que les éducateurs dont il s'agit la perdent de vue. N'oublions pas que les « initiés » d'Eleusis faisaient courir le monde entier pour assister à leurs Olympiades où se voyait le magnifique spectacle d'un déploiement sportif que nous cherchons aujourd'hui à imiter — sans connaître cependant les secrets de l'instruction qui donnaient aux Grecs de cette époque tant d'élégance dans leurs attitudes, tant d'harmonie dans leurs mouvements et tant de vigueur à la pensée que dégageait leurs ensembles gymnastiques ou chorégraphiques.

Avec la *sublimation* le sport lui-même devenait de l'art.

Or, les Alchimistes figuraient ce stade évolutif par un aigle qui enlevait un crapaud ou encore par un serpent ailé qui en emportait un autre sans ailes. Le vautour rongéant le foie de Prométhée enchaîné, effectuait aussi — mythologiquement — la sublimation. Ces images rendent bien ce dont il est question. L'Aigle, que nous retrouverons comme un des quatre animaux de l'Apocalypse de saint Jean, est une constellation, bien connue, dans la partie zodiacale du Verseau : il est le symbole de l'initiation telle que nous la comprenons ici. Quand il emporte sur les hauteurs de l'idéal sublime un crapaud, ce sont les éléments vulgaires, que l'on peut avoir en soi, qui deviennent épurés dans les zones d'excellence où rien n'est sans noblesse. Quand un serpent ailé y emporte un autre sans ailes, c'est un *dragon*, symbole tout autant connu de la conservation des secrets initiatiques, qui entraîne dans les régions élevées de la Science le gardien des simples obstacles à l'approfondissement de la connaissance : sur les hauteurs de l'idéal sublime, il n'y a rien de caché. Mais le vautour, martyrisant l'infortuné Prométhée, père de Deucalion, ce contemporain d'un déluge dévastateur, réalise la sublimation parce qu'il est une forme de l'Aigle, plus cruelle et moins affinée, et qu'il représente le volatil dans ce que celui-ci a de lourd ; il punit, dans ses entrailles, l'insensé qui avait osé ravir le feu du ciel, qui avait donc pensé utiliser l'énergie générale de l'Univers. Il y a là quand même, sublimation ; car en le sein de Prométhée, — d'après le grec, un « prévoyant », se trouvaient des réserves susceptibles de donner à l'évolution son plein essor. Et ceci se produit un jour : Hercule délivre Prométhée.

On voit en quoi consiste être « sublimé ».

* * *

Enfin s'opère la *coagulation philosophique* — « réunion inséparable du fixe et du volatil en une masse si fixe qu'elle ne craint point les atteintes du feu le plus violent et communique sa fixité aux métaux qu'elle transmue » (1). A ce moment « la matière est

(1) PERNETY, *loc. cit.*

enfin, » affirment les Alchimistes. Et cela demeure vrai : l'évolution cherchée se trouve accomplie.

C'est le *Camphre* qui l'a occasionnée.

Dans nos campagnes, encore, le camphre, substance odorante dont on sait qu'elle éloigne les papillons dévastateurs des tissus, — jouit d'une réputation assez superstitieuse. On lui attribue le don d'écarter des enfants les maladies contagieuses ; on lui suppose la vertu de garantir du froid ; on l'accuse de rendre les dents fragiles ; on lui reconnaît un caractère anaphrodisiaque (1). La thérapeutique le considère comme léuitif, simple calmant des irritations de la peau, et le voit légèrement antiseptique, en tout cas utile pour les téguments. Le camphre curieusement se dissout dans la vaseline : les Américains ont inventé ainsi un « camphor ice » qui soulage beaucoup les gercures, les crevasses, et les engelures — sorte de vaseline solide et dure, odoriférante et peu grasseuse. Le camphre vient d'Orient, de Bornéo, de la Chine, du Japon. C'est, — selon les pharmaciens, « une huile volatile concrète qui existe dans un grand nombre de végétaux, le sassafras, le cannellier, le gingembre, diverses amomées et quelques labiées telles que le thym, la lavande, le romarin de nos contrées » (2). Mais le seul, le vrai camphre, est celui du *laurus camphora*, arbre uniquement asiatique, fort élégant et ressemblant au tilleul.

Toutefois, en parlant de *Camphre*, les Alchimistes philosophes ne pensaient nullement à cela. Leur *camphre* était « le récipient utilisé dans l'opération du Grand Œuvre » (3). En latin, il se dit *Camphora*. Or, si l'on examine un dodécagone sur lequel ont été placés les signes du zodiaque, on voit qu'en sens inverse de leur ordre, ceux-ci se suivent ainsi : Bélier, Poissons, Verseau. De la sorte, le Verseau est troisième. En remplaçant ces signes par les lettres de l'alphabet A, B, C, la lettre C équivaut au Verseau. L'étoile principale de la constellation du Verseau est l'*Urne*, en latin *amphora*. On a donc : C-Amphora, ce qui fait CAMPHORA, le camphre !

(1) La fameuse Université italienne du moyen âge dite *Ecole de Salerno*, rappelait ce caractère dans un vers latin qu'il serait déplacé de traduire ici — parce que, comme on disait au XVII^e siècle, « le latin brave l'honnêteté ». Ce vers est le suivant : *Camphora per nares castrat odore mares*.

(2) DORVAULT, *Officine de Pharmacie pratique*.

(3) *Formulaire de Haute-Magie* (2^e édition).

Encore une jolie « fumisterie » alchimique. Il y en a tout le temps comme cela ; et les naïfs chercheurs des secrets de la science ancienne s'y laissaient prendre.

Cela veut dire tout simplement, que le récipient utilisé — ce qui « reçoit », en latin *receptiens* — quand il faut constater une évolution, est représenté par le signe du Verseau, que symbolise l'*Urne* autant que l'*Aigle*, et qui exprime l'*initiation*, summum de la connaissance humaine. Certes, arrivé à ce stade, l'élève évolutif doit être *reçu* par ceux qui ont le savoir et aussi la qualité pour consacrer ses efforts. On passe toujours, en effet, un examen pour être diplômé. En Alchimie, on est reconnu *coagulé* : — pure affaire de terminologie.

Mais alors, ce qui doit demeurer *fixe* en soi — dans son âme, comme dans son propre caractère et dans des connaissances classiques aussi — se trouve réuni à ce qui était *volatil* — transformable et modifiable par l'évolution suivie. On a, pour ainsi parler, l'allure d'une *masse fixe*, homogène et compacte, parfaitement solide, — capable, selon les propres termes de la définition alchimique de « ne pas craindre les atteintes du feu le plus violent », de résister, par conséquent, à toutes les attaques des déplacements d'énergie soit humaine, soit cosmique. On est fort, on est même énergique ; car cette *fixité* inébranlable que l'on possède, on peut désormais la « communiquer à tous les métaux pour les transmuter ». On a ce qu'il faut pour rendre fixe et inattaquable, non seulement les divers principes de son être que les métaux — les signes planétaires des astrologues — caractérisent, mais encore chaque individu différent de soi, qu'un métal ou une planète résumera, ainsi que ses parties composantes, pareillement caractérisées d'une façon métallique. On ne craint personne, parce qu'on est plus puissant que quiconque. On se trouve en mesure de faire le bien parce qu'on est meilleur que son prochain et prêt à l'aider dans son évolution, en lui facilitant le même moyen de devenir fixe, inébranlable.

L'évolution alchimique est donc entièrement contenue dans ce slogan qui a traversé les âges et en constitue le fondement traditionnel : *solvo coagula* — « dissous ce qui est en toi, » réduis tout ce que tu sais, tout ce que tu ressens, de façon à le décomposer, à l'analyser, à le passer au crible de ta Raison, et rassemble cela ensuite pour en faire une masse résistante, que nul ne pourra entamer.

Ainsi, on est en or — on en a la valeur, on en a même toutes

les qualités chimiques, car l'or est un métal que le temps ne détruit pas parce qu'il ne s'oxyde pas.

La transmutation est opérée. Ce n'était donc pas une utopie.

* * *

Son but se trouvait marqué au signe du Capricorne — signe qu'on reconnaîtra comme inférieur quand le Zodiaque se lit en sens inverse, mais qui maintenant reprend son caractère supérieur et normal, un caractère que marque le numéro dix — celui de la Maison, disent les Astrologues — qui constitue la culmination sur le dodécagone.

Le Capricorne inférieur était celui de la « chute de l'homme » : on ne pouvait descendre plus bas, puisque ce point se trouvait indiquer le *nadir* selon la cosmographie. Lorsque, voulant goûter lui-même, selon le hasard de sa fantaisie, aux fruits de la science, de cette science où s'analysent le bien et le mal — l'homme avait pensé, dans sa prétention, évoluer par ses propres moyens, il était tombé bien bas, aussi bas que possible, à ce Capricorne inférieur.

Il avait donc fallu le relever de sa chute — le *racheter* à ses propres yeux. Ce fut alors « la Rédemption », car rachat se dit en latin *redemptio*. Cependant ceci fut l'affaire d'une Alchimie — méthodique et sublime — dont personne n'a révélé ni la méthode ni les secrets. Il y a, de la sorte, un mystère de la Rédemption : c'est uniquement de l'Alchimie métaphysique, celle des *sages*, des « très sages » disent certains qui éprouvent le besoin de mettre la sagesse au superlatif.

Dans ces conditions deux ordres d'idées doivent se distinguer : l'un qui est purement *subjectif*, qui concerne l'individu lui-même en voie d'évolution et auquel s'applique la méthode ; l'autre qui est *objectif*, relève de cette méthode et se trouve appartenir à ce qui favorise ou facilite l'évolution envisagée.

Jusqu'ici c'est le premier ordre d'idées que l'on a exposé. Reste le second — moins intéressant peut-être parce qu'il représente le moyen dont on profite, mais tout aussi utile à connaître quand on veut savoir le fond des choses.

Le premier ordre d'idées avait un aspect septenaire — fallacieux sans doute, néanmoins à retenir. Le second aura un aspect totalement dodécagonal et ne semblera pas s'accorder avec le précédent. Cependant, par les considérations qui ressortiront d'un nouveau graphique, toute contradiction disparaîtra.

Ce dont il faut se rendre compte, c'est que — pour le maître, pour celui qui éduque quiconque s'adresse à lui afin d'évoluer — le début du cycle évolutif étant la *calcination*, il devient nécessaire de préparer, aussitôt que possible, son élève à la « purification » voulue. Par conséquent, le maître ne doit pas attendre que l'effet de *calcination* se produise chez celui qu'il éduque ; il doit, au contraire, chercher à lui donner un début auparavant, dès le stade du travail intime, donc au signe du Taureau et non pas au signe des Gémeaux. Ce sera, dans le « Grand'Œuvre », la part du maître : le *magistère* consistant à « séparer » le pur de l'impur.

Voilà pourquoi, sur le graphique ci-après, se voient disposés à l'extérieur de la circonférence d'autres signes zodiacaux — dont celui du Bélier, marquant l'origine du cycle méthodique, correspond à celui du Taureau à l'intérieur. Ces signes sont ceux qu'il faut considérer maintenant, puisque nous parlons du Magistère, c'est-à-dire de la méthode employée pour aider une évolution individuelle — méthode objective parce qu'elle concerne « l'objectif » à atteindre, alors que l'autre était « subjective » et s'appliquait à un « sujet ».

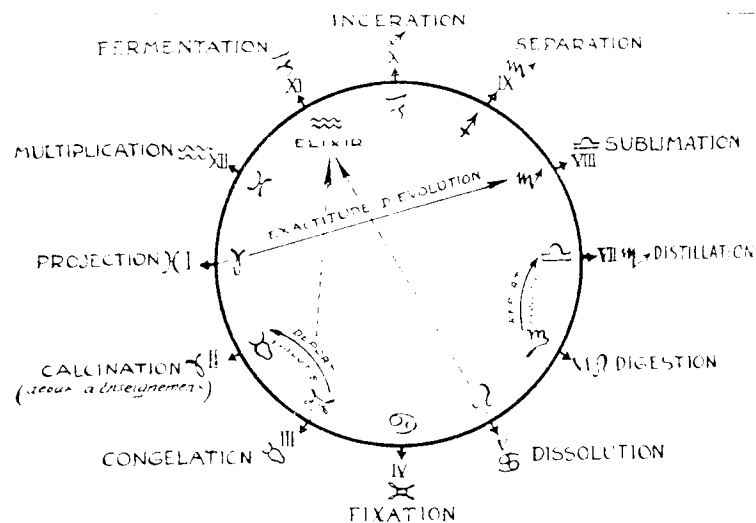


Fig. 20

Mais avant d'examiner ce graphique, il convient de se rendre compte du sens des termes employés pour dénommer les divers stades de l'évolution, aussi bien subjective qu'objective.

La plupart de ces termes — malgré les explications données jusqu'à présent — demeurent assez obscures, assez arbitraires même et, somme toute, peu conformes aux idées qui ont été passées en revue. Ils sont du langage alchimique — bien faits pour égarer les penseurs, bien imaginés pour fermer *hermétiquement* une science très secrète, celle qui sert à donner à l'être humain la plénitude de ses possibilités évolutives, et la conscience de sa réelle valeur.

L'Alchimiste parle Science et pense métaphysique. Il dit chimie et il faut entendre philosophie. Il décrit des expériences mais elles sont humaines ; pour un peu — cependant par application — elles seront *sociales*. Ainsi doit-on voir son secret : l'hermétisme, *langage fermé*, conserve, malgré le temps, malgré les troubles politiques ou moraux toutes ses conceptions.

Pourtant avec un peu de latin ce n'est pas bien difficile de comprendre ce qu'il veut dire. Car il écrit en latin — certes en un latin assez torturé, dégénéré même par des barbarismes déconcertants et fabriqués comme à plaisir, néanmoins en exacte observation de la syntaxe — ce qui permet de rétablir toujours logiquement la pensée et laisse percer, par le contexte, le sens de la phrase.

Le cycle évolutif débute par la *calcination*. Le mot *calcinatio* est du latin du moyen âge ; il dérive de *calc.* qui veut dire « la chaux » celle qu'on emploie pour construire des murailles. Il s'agit donc de l'utilisation d'un principe liant dont on trouverait une représentation symbolique dans la figuration de la constellation des *Gémeaux* : là, deux enfants se tiennent chastement enlacés. Subjectivement donc deux sortes d'âmes s'enlacent chez le jeune élève évolutif — celle qui tend vers la spiritualité et celle qui incite vers la matérialité. Nous étions bien ainsi, tous, alors que notre être apercevait un avenir qui nous paraissait immense et en somme facile à parcourir. Mais objectivement — et pour l'éducation qui doit opérer avec quelque adresse pédagogique une liaison conforme à ce que doit présenter la vie il y a à considérer le point de départ dans l'évolution. Il y a donc à faire donner ce « coup de talon » que tous les coureurs reconnaissent si bien comme utile pour s'élancer très en avant dès le premier pas. C'est cela la *calcination magistrale* parce que *calc* veut dire aussi « talon » et les hermétistes savent jouer sur les mots.

Alors plus tôt sera pris l'élan, meilleure sera l'évolution. Le maître pense que sa *calcination* à lui sera plus profitable à tout élève, si l'élan est pris avant même que celui-ci ait conscience de la course évolutive qu'il va effectuer. Il considérera donc le « départ » marqué sur le graphique.

Car lorsque l'élève sera accaparé par les leçons du maître, il trouvera celui-ci bien sérieux, bien « froid ». Ce sera la *congélation magistrale*. — qui, selon le latin, est le froid produit par la gelée, indispensable toujours, quelque indulgence que l'on puisse avoir, à part soi, pour celui qu'on éduque. Alors, comme il est dit dans les écrits d'Hermès Trismégiste « la force de la *matière* sera parfaite » ; et la *matière* que le maître travaille, c'est l'esprit de l'élève avec toutes ses possibilités évolutives.

Mais au signe du Cancer, il y a une *putréfaction* dans cet esprit. Ce mot a été créé dans la latinité du IV^e siècle par saint Augustin pour rendre ce que nous appelons aujourd'hui « désagrégation ». D'après les philosophes alchimistes, il y a, en ce moment, « apparition du noir en la matière » ; en effet l'élève ne voit pas très clair dans les sentiments confus et bouillonnants qui l'agitent. Le *tartre* produit son effet ; il « dissout les métaux » (1) ; ainsi se désagrègent, dans l'esprit travaillé par mille réflexions incohérentes, les principes évolutifs — que chaque symbole métallique ou planétaire caractérise. Le but ne s'en aperçoit pas et l'obscurité envahit l'âme remplie d'incertitude.

Moment critique, où l'éducateur doit intervenir pour « fixer les idées ». La *fixation*, selon les Alchimistes, s'opère par le *Sel*, — c'est-à-dire en donnant à la matière, donc à l'élève, un aspect « assujéti » solide et invariable ; le latin est précis à cet égard.

Puis vient le stade de *solution*. — au cours duquel chez le sujet évoluant, « se décomposent », selon le latin, les éléments constitutifs de l'être, où, comme disent les Alchimistes philosophes, « l'esprit se sépare du corps », donc où l'âme, avec l'intelligence qui l'exprime, prend son essor en quittant les préoccupations gênantes qui créent les besoins corporels. Le Maître voit, là, une *dissolution* — une « séparation » pensaient les anciens latins. Et, d'après l'Alchimie, « l'or et l'argent redeviennent du mercure primordial », donc l'intelligence qui est de l'or, comme aussi du Soleil et qui opère une liaison avec le fonctionnement organique, dont l'argent ainsi que la Lune sont les symboles, — redevient

(1) Basile Valentin.

du Mercure essentiel, c'est-à-dire un agent actif dans le fait d'évolution. Une telle décomposition chez l'élève, apparaît bien profitable.

Et la nuance présente une « délicatesse » de touche, que nos éducateurs modernes perdent trop souvent de vue.

Plus loin, au signe de la Vierge, la *distillation* qu'effectue l'élève par ses réflexions multipliées, se considère comme répartie au stade où se produira subjectivement la coagulation. Pour le Maître, il y a seulement *digestion*. Il s'agit alchimiquement parlant, de « volatiliser le fixe et fixer l'évolutif, au moyen d'une chaleur convenable ». Ceci a lieu dans la Tour de l'*Athanor*. Le *fixe* de l'élève — ce qui constitue le fond de son caractère, de sa nature, de sa tournure d'esprit — doit se *volatiliser*, s'épurer, dirait-on aujourd'hui, en s'élevant tel l'oiseau qui s'envole vers les hauteurs de l'idéal, alors que la pensée, planant au-dessus des contingences, doit demeurer fixe pour conserver une valeur au jugement. C'est donc une manière de guider, en ce stade, les réflexions suggérées par les leçons qu'on donne ; et *digestio*, en latin, ne veut pas dire autre chose que « classement et arrangement ».

Dès lors, quand arrivera le moment de la *coagulation* — de « faire prendre consistance » à tout ce qui a été enseigné — le maître distillera, à son tour, en suggérant diverses réflexions utiles (1).

Cependant, comme le font avec raison observer les *Sages* alchimistes, la chaleur employée sera « convenable ». On ne devra pas « chauffer » exagérément les élèves.

Et le point de *sublimation* marquera avec exactitude l'évolution possible. Car entre le *point gamma* origine de cette évolution chez tout être, donc entre le signe du Belier et le point de *sublimation* qui se trouve au signe du Scorpion, il y a un côté du dodécagone étoilé comme on peut le voir sur le graphique. Or, quand on établit ainsi le dodécagone étoilé, depuis un sommet quelconque du polygone convexe, les deux autres sommets que l'on a joint expriment ce qu'on appelle des « finalités ». Ceux qui ont quelques notions d'Astrologie en verront la preuve dans le fait que la Maison I — celle de la personnalité — se rejoint, de la

(1) Le mot latin *coagulatio* a exactement le même sens que le français *coagulation*.

sorte à la Maison VI et à la Maison VIII. La première, en effet, est — d'après les traditions les plus élémentaires celle de la santé et des animaux domestiques, serviteurs par conséquent, il s'agit donc là de ce qui intéresse toujours très particulièrement une personne ; et l'intérêt est une « finalité » dans l'existence. Quant à la Maison VIII, on sait qu'elle représente la mort, terminaison indéniable de l'existence, « finalité » inéluctable.

Ici, au point de *sublimation* et au signe du Scorpion sur le graphique, nous sommes bien en une Maison VIII, et par conséquent, en une terminaison. Si l'évolution a commencé — inconsciemment chez l'élève — en Maison I et au signe du Bélier, elle se termine en Maison VIII ; et, lorsqu'elle a été guidée par la méthode alchimique, il y a *sublimation*. Le mot latin *sublimatio* a été employé par Saint-Avit qui fut un poète chrétien du v^e siècle ; il veut dire « élévation » — en tout état de cause, « élévation de la pensée ». C'est un bel aboutissement en fait d'évolution.

* * *

Mais, alors qu'ensuite il y a, pour l'élève, *coagulation* le Maître considère une *séparation*. C'est que les points de vue sont différents. Les études évolutives se trouvent terminées : l'élève est devenu cette « masse fixe » capable de résister à toutes les tentatives qui pourraient le faire dévier du droit chemin, il s'estime, à bon droit, *coagulé* ; le maître le voit se *volatiser*, ainsi que disent les Alchimistes — ce qui est l'effet de la *séparation*. Donc, l'élève volera de ses propres ailes », selon l'expression courante en fin d'un cycle d'études quelconques. D'où positivement, en français même, une *séparation*.

On reconnaîtra — astrologiquement — que le point en question a effectivement le caractère d'une Maison VIII.

Est-ce à dire qu'il faille envisager, ici, la mort ?

Peut-être. Cependant, alors ce que nous relèverons sur le dodécagone objectif va concerner l'au-delà.

Ce dodécagone objectif est la présentation graphique du *magistère*, — en somme du Grand Œuvre, considéré selon le point

de vue de celui qui conduit et favorise spécialement une évolution.

Lorsque, chimiquement parlant, il s'agira d'un corps matériel dont on aura examiné le processus évolutif, le corps, arrivé à ce point de terminaison, sera devenu autre chose que ce qu'il était au début. En fait, il est mort, puisque rien ne se voit plus, chez lui, semblable à ce qu'on constatait au début. Néanmoins, s'il n'existe plus tel qu'il se voyait — tel qu'il tombait sous nos sens — il demeure toujours. Si, comme le dodécagone objectif le montre, on doit encore le prendre en considération, il y a lieu d'examiner l'état dans lequel sa pérennité se présente. Examen uniquement objectif pourtant, parce que le sujet ne peut rien manifester dont nous ayons à tenir compte, et que toute expression de la forme maintenant donnée à son « individualité » se trouve, catégoriquement, en contradiction avec ce que nous connaissions de lui auparavant.

Quand l'homme est mort, il ne parle plus. Et s'il parlait, nous ne le comprendrions pas.

Il y a bien *séparation*.

Or, sur le dodécagone subjectif, l'homme mort est dit *parfait*. Sa transmutation en or se trouve effectuée.

Sur le dodécagone objectif — et du point de vue du *magistère* — on le considère en état d'*incération*. L'expression latine — fabriquée pour les besoins du langage alchimique — veut dire « l'action d'enduire de cire » : *cera* signifie « cire ». Une superstition gréco-romaine voulait qu'on revête ainsi la statue d'une divinité implorée et qu'on trace, à l'aide de la pointe d'un stylet, les vœux formulés : on appelait cela *incerare deum*, « incérer le Dieu ».

La cire a une propriété curieuse : elle s'imprègne facilement des odeurs. Les parfumeurs des Alpes-Maritimes l'emploient notamment pour fabriquer l'essence de certaines fleurs : ils répandent les pétales sur une couche de cire qui en prend toute l'odeur, puis dissolvent cette cire dans l'alcool, de manière à recueillir le parfum.

On saisit ainsi le « mécanisme » de la superstition antique. La cire dont était enduite l'effigie de la divinité devait s'imprégner des « parfums de l'âme » — autrement dit des « émanations psychiques » — de celui qui invoquait une divinité. Les vœux gravés ensuite fixaient simplement les idées. S'il y avait *vraiment* une correspondance entre la forme donnée à la statue et celle que

le dieu présente dans les rouages énergétiques de l'univers, le vœu devait être exaucé. Mais cette correspondance était-elle vraie ? Là réside la superstition.

En tout cas la *momification* des corps, qui était couramment pratiquée en Egypte, procède des idées de l'*incération*. La momie s'enroulait de bandelettes blanches, d'une blancheur pareille à celle de la cire vierge. On a cru — et les archéologues le croient toujours — que c'était, là, un moyen de « rendre la mort inoffensive, de mettre le corps en état de résister à la décomposition, conséquence funeste du dédoublement » (1). Evidemment, cela semble ainsi. Mais, en ce cas, les bandelettes de la momie auraient bien pu être d'une autre couleur que le blanc ; — et les anciens connaissaient la *pourpre*, colorant absolument indélébile, bien préférable pour rendre imputrescible le revêtement d'un cadavre (2).

Si, donc, ils ont préféré la couleur blanche, c'est qu'ils avaient une raison.

Cependant la question des couleurs en matière d'évolution est, en général, absolument négligée aussi bien par les symbolistes que par les chimistes. Les uns y voient de la fantaisie, les autres une simple manifestation des états naturels sans autre intérêt qu'une utilisation pratique pour les teintures ou les peintures.

(1) A. MORET, conservateur du Musée Guimet, directeur à l'École des Hautes Études, *Au temps des Pharaons*, p. 173.

(2) Nous avons, conservés au Musée du Louvre, des bâtons de *pourpre*, retirés des fouilles opérées en Egypte. Ils sont analogues, quoique beaucoup plus gros, à ces bâtons d'encre de chine, dont on se servait encore il y a un quarantaine d'années, en les délayant avec de l'eau pour avoir l'encre à dessiner les épures et les lavis, avant qu'on ait trouvé le moyen de la présenter en des petites bouteilles. La *pourpre* se délaye, de même, dans des godets. Mais, comme l'encre de Chine — dont, soit dit en passant, on ignore le secret de fabrication que les Chinois se gardent bien de révéler — « l'encre de pourpre », pour ainsi parler, est une teinture absolument indélébile. Le chimiste Verneuil, professeur à la Sorbonne et à l'École Centrale, a fait, vers 1912, des expériences très remarquables à ce sujet. La *pourpre*, délayée à l'eau, donnait d'abord des teintes diverses, depuis le violet rougeâtre, jusqu'au vermillon jauni, puis chose éminemment appréciable, tous les tissus de laine, de soie, de coton qui y étaient trempés, ne serait-ce qu'un instant, ne perdaient plus leur teinte, même avec des lessivages particulièrement caustiques, effectués à chaud durant quinze jours ! Il y aurait eu une fortune à faire avec un pareil produit colorant. Mais Verneuil travailla cinq ans, et ne découvrit jamais « le secret de fabrication » de la *pourpre*.

Certains savent bien qu'une couleur a une signification symbolique précise — mais ils ne paraissent pas savoir exactement pourquoi.

Laissons de côté — en ce moment — les raisons pour lesquelles une couleur doit s'adopter plutôt qu'une autre. Admettons que le blanc soit la marque symbolique de ce stade qui suit, dans le processus évolutif, celui de la *séparation* et par conséquent de la mort.

Ceci sera conforme à ce qu'affirmaient les Alchimistes. La cire, pour eux, étant « la matière des sages poussée au blanc ».

Ainsi, pour signaler la perfection d'un mort, il fallait le revêtir de blanc. Le linceul, adopté par la coutume chrétienne est d'ailleurs blanc.

Mais, pour distinguer aussi la perfection obtenue en fait d'évolution selon cette méthode alchimique, l'insigne de couleur blanche s'imposait aussi. C'est pourquoi on voit saint Jean, dans l'Apocalypse, parler de « ceux qui sont revêtus d'étoiles blanches ». *L'étoile* constitue encore un ornement sacerdotal ; il l'était déjà dans l'antiquité gréco-romaine.

Ceci indique bien qu'au stade situé au signe du Capricorne sur le graphique, la couleur du « blanc de cire » a la signification prépondérante.

La cire, alors, devient forcément symbolique et « la flamme de cire », parce qu'elle est une *flamme*, constituera, comme disent les Alchimistes —, « la source des couleurs tant vantées par les philosophes chimistes » ; elle sera donc « l'origine » même des couleurs symboliques quand elle se trouvera produite par le blanc de la cire, lequel est déjà une excellence en fait de couleur. Et nous voyons toujours sur les autels chrétiens, des cierges de cire blanche, illuminer le sacrifice célébré.

L'incération représente assurément, de la sorte, un point culminant dans l'évolution considérée.

* * *

Depuis là, nous passons — sur le graphique du *Magistère* — aux signes du Verseau et des Poissons.

Nous entrons dans ce secteur, déclaré *inconnissable* lorsqu'il est question du Divin et d'une intimité très réservée, dite « le for intérieur », lorsque s'envisage ce qui est humain.

Mais nous examinons le *magistère*, ce qui demeure très différent.

Le *magistère* est essentiellement « l'opération » du Grand Œuvre. Or, *magisterium*, en latin, veut dire une « fonction ». Il s'agit, par conséquent, de la fonction donnant le droit d'opérer le Grand Œuvre. Et c'est le *fonctionnaire* qu'il faut envisager — le maître jusqu'ici.

Si le stade précédent de perfection se trouve dépassé, on se voit obligé de convenir que « l'évolué » est devenu maître — il a acquis la fonction conférant le droit d'opérer.

Y a-t-il là quelques notions à tirer pour avoir une idée de l'état succédant à la mort ?

Sans aucun doute. Toutefois, nous sommes dans l'*inconnais-sable*, ne l'oublions pas ; et nous devons dire que « l'au-delà » nous demeure étranger.

Le premier point de cet *inconnais-sable* se caractérise par le signe qui représente l'initiation elle-même — proprement dite et globalement entendue. Là, se trouve la *fermentation*, selon le « magistère ». Or, *fermentum*, en latin, désigne le levain — nous disons « le ferment », dont les boulangers se servent toujours pour la confection du pain. N'insistons pas sur le rôle contradictoire que peut avoir une pâte fermentée ou une pâte *azyme* dans « le mystère du pain et du vin », nous serions obligés d'entrer dans des détails concernant la valeur énergétique de l'action des « anaérobies », — nous devrions parler de chimie biologique et examiner les rapports avec le déploiement de forces cosmiques dont la Magie collective fait état. Constatons simplement que ce rôle a été assez remarqué pour qu'une pâte azyme ait eu la préférence dans la célébration religieuse de ce « mystère » (1).

Ceci implique cependant qu'au point de l'initiation ledit « mystère » entre en considération à cause de la *fermentation* dont il faut tenir compte.

(1) Le sacrement chrétien de l'« Eucharistie » — qui est la perpétuation de ce « mystère » exige l'emploi du pain azyme appelé *hostie*. Le mot « mystère » se trouve pris, ici dans le sens réel du latin et du grec ; il veut dire « célébration d'une cérémonie sacrée, qui cependant contient une part secrète ». C'est parce que certaines cérémonies — dans le même ordre d'idées — ne se déroulaient jadis qu'en présence des « initiés » qu'il a été adopté par le langage courant pour exprimer « ce qui demeure extrêmement caché ».

Mais, déclare Pernetty, « ce que les philosophes appellent proprement *fermentation* est l'opération de l'*élixir* ».

Or, il y a, en Alchimie, deux élixirs qui sont *parfaits*, mais dont l'un est au rouge et l'autre au blanc. Selon Pernetty qui constitue vraiment le « Larousse alchimique », cependant avec une conscience rare et une indépendance d'esprit non moins louable (1) — *élixir* est « un terme arabe qui signifie *ferment*, parce que, dans la transmutation des métaux *imparfaits*, il se fait une fermentation causée par la poudre de projection qui y sert comme du levain à la pâte ».

Ainsi donc, élixir ou ferment, c'est la même chose.

Toutefois, il y a un troisième élixir qu'il qualifie de *complet*. C'est, assure Pernetty, une « teinture corporelle extraite des *corps parfaits* métalliques au moyen d'une *vraie dissolution* et d'une parfaite congélation ». Si l'on jette les yeux sur le graphique du magistère, on voit que du point de la *dissolution* à celui de l'*élixir* et de la fermentation, s'établit un diamètre de la circonférence : ainsi agit le moyen de la *vraie dissolution* — laquelle a été examinée précédemment ; — puis de la *congélation* au même point de l'*élixir* existe un côté de triangle équilatéral : de la sorte, ladite congélation se considère comme parfaite. Dans ces conditions, il y a *teinture* — c'est-à-dire, d'après le latin *tinctura*, un « mouillage » susceptible, en certains cas, de *colorer*. On reconnaît l'effet du signe zodiacal appelé Verseau — car il y a déversement d'eau.

On comprend aussi pourquoi Tertullien — ce célèbre docteur de l'Eglise du III^e siècle — disait *tingere* (teindre) pour parler du baptême. Il s'agissait de ce dont il est question ici : la consécration magistrale de cette *fermentation* alchimique dont les effets demeurent inconnais-sables, néanmoins soupçon-nables si l'on réfléchit.

Alors tous ces principes, ainsi symbolisés, doivent se prendre en considération à la suite de la perfection, constatée d'abord à la Maison VIII avec la *sublimation*, marquée ensuite à la Maison IX par une *séparation* et finalement reconnue, à la Maison X, d'après l'*incération* au moyen d'un insigne blanc.

(1) Le *Dictionnaire Mytho-Hermétique* de Dom Antoine-Joseph PERNETTY porte la date de 1787. Il est en français, mais écrit en langage hermétique. Il a été composé visiblement à l'usage des gens au courant d'un certain symbolisme, qui étaient beaucoup plus nombreux à cette époque que de nos jours.

Mais une fois que la mort est constatée, marquée et reconnue officiellement — que l'être est donc passé de l'état visible (signe du Capricorne) à l'état invisible ou inconnaissable (signe du Verseau), on a lieu de penser qu'il *fermente*, c'est-à-dire que pareillement au levain qui soulève la pâte de froment, son âme s'envole vers les cimes de l'infini et plane comme l'aigle sur les hauteurs éthérées.

Si l'on examine, dans cet esprit, le *livre des morts*, des anciens Egyptiens, on verra qu'il n'est pas si éloigné des conceptions alchimiques. Si l'on prête l'oreille à ce qui se chante autour d'un catafalque chrétien, on comprendra le sublime de ce *magistère* évolutif : *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit ?* — ce qui veut dire, en traduisant bien : « Si vous tenez compte, Seigneur, des *inégalités*, qui peut se tenir debout ? » Il s'agit des *inégalités* dans un Thème astrologique et par conséquent des défauts qui ont fait obstacle à une évolution normale. En effet, nul ne peut se tenir perpendiculaire au diamètre reliant le Bélier à la Balance, quand la situation géométrique du Verseau s'y oppose ; et c'est là une « inégalité ». Mais on a photographié au lieu de le traduire, le mot *iniquitas* et on a écrit « iniquité » — ce qui n'a plus du tout le même sens et cependant permet de voir des idées morales là où il n'y en a pas.

Sur les questions de l'au-delà de la mort, on peut raconter bien des choses. Comme elles relèvent de l'inconnaissable, nul ne peut contredire (1).

(1) L'Égypte ancienne constitue de nos jours la terre bénie des « nécrophages » modernes — si tant est que l'on peut émettre cette expression dans le genre Rabelais. Mais il demeure certain que les descriptions données à l'heure actuelle d'un peuple aussi savant, aussi artiste, aussi policé que le fut, à diverses époques, celui qui vécut aux bords du Nil, nous font positivement « manger la momie ». Avec les Archéologues, toutes les Pyramides sont des tombeaux, et pour un peu tous les Sphinx sont des gardiens de ces fameux « doubles » dont on se gargarise d'un air savant. C'est certain qu'il y a eu un moment en Égypte, la mode des pyramides et des sphinx ? Cela ne devrait pas nous étonner : en France, au XII^e siècle, à l'époque du style gothique, même les fauteuils et les tables avaient un air « cathédrale ». Sans doute, aussi, les anciens Egyptiens aimaient-ils avoir leurs tombeaux ; rien n'est plus légitime ; et l'on voit toujours, en certains pays d'Europe, préférer la tombe individuelle à nos cimetières collectifs où les morts « dorment en série ». Est-ce l'indice de préoccupations constantes de l'au-delà, comme on veut le croire, vu de loin, avec nos idées préconçues ? Je ferai simplement remarquer qu'on est tout surpris de constater que le sarcophage de la Grande Pyramide n'a jamais contenu de momie. Alors pourquoi dit-on que c'était — aussi un tombeau ? Les sépultures symboliques n'ont en aucune façon eu pour destination de conserver effective-

* * *

Avec le point Capricorne — sur le graphique — lorsque l'évolution a été guidée, l'Alchimie déclare que « la première opération du Grand Œuvre » est finie. On a, alors, le *rèbis*.

Ce *rèbis* — qui a tant fait rêver les chercheurs — implique l'*androgynie*, union du mâle et de la femelle dans le même corps, qui donne lieu, disait-on, à « l'enfant royal plus parfait que ses parents ». Et l'*androgynie* s'exprime par l'*Azoth*, lequel n'est autre que le *Mercur*e dont il a été parlé.

Mais, dit Basile Valentin — ce savant allemand qu'on considère comme l'inventeur de la chimie au XIV^e siècle (1) — « l'*Azoth*, qui est l'Eau, lave le Laiton au moyen du *Feu* ». Or, ce qu'on appelle *Laiton* consiste en du « fixe dissous avec du volatil qu'il faut *blanchir* ».

On dirait que tout l'arsenal de cette littérature abracadabrante soit, là, subitement pour mitrailler avec fureur le cerveau le plus solide ! Le point à franchir pour entrer dans l'inconnaissable et dans l'au-delà se trouve hermétiquement gardé !

Cependant, « il faut blanchir » — donc simplement envisager ce que nous avons vu être l'*incération*. Ce qu'on blanchit, c'est le *Laiton*. Ceci représente une *sorte de lait*, pas tout à fait blanc, toutefois susceptible de le devenir. Nous appelons encore de la sorte un alliage de cuivre et d'étain. Les anciens chimistes

ment le corps d'un disparu ! Le sépulcre du Christ était vide au lendemain de sa mort, celui du légendaire Christian Rosen-Kreutz n'a existé que sur le papier et celui du Grand Romain, que j'ai révélé en 1927, n'est qu'une construction géométrique. La raison de la vacuité que l'on constate, doit se chercher dans cet ordre d'idées. C'est nous, plutôt qui « aimons la mort » ; car nos pouvoirs publics, quand ils veulent organiser une fête populaire, ne trouvent rien de mieux que de célébrer des funérailles. Singulière façon de répandre la réjouissance !

(1) Basile Valentin serait né à Erfurt en 1294 — ses ouvrages sont écrits en allemand. Toutefois, on ne sait exactement rien sur sa vie ni même sur son nom. Il s'est principalement occupé de l'antimoine dont le sulfure natif servait déjà aux femmes de l'antiquité à se noircir les sourcils. Basile Valentin en a fait connaître les propriétés médicinales.

l'ont inventé en considérant, comme les astrologues, que le cuivre a un rapport avec la planète Vénus et que l'étain en a un autre avec la planète Jupiter ; en fabriquant le laiton que nous employons toujours, ils ont voulu matériellement réaliser et utiliser l'union des principes représentés par ces deux astres.

Vénus correspond à la fois, aux signes zodiacaux du Taureau et de la Balance ; Jupiter à ceux du Sagittaire et des Poissons. Ceci, tous les amateurs d'astrologie le savent.

Donc le « laiton chimique » comprend d'abord le travail intérieur que peut effectuer l'élève évolutif préalablement à son contact avec le maître (signe du Taureau comme nous l'avons vu) et ensuite l'épuration définitive dans le cycle évolutif de la voie tracée (signe de la Balance). On réalise ainsi un alliage — ou une alliance — de ces considérations avec celles qui relèvent (au signe du Sagittaire) de la *coagulation*, clôturant ledit cycle évolutif pour l'élève, et qui rendent celui-ci aussi solide qu'une « masse fixe ».

Ce laiton ordinaire procède, comme on voit, d'idées extraites de la philosophie alchimique. Il montre de quelle manière les philosophes et les Sages se trouvaient entraînés vers la Science appliquée.

Mais les philosophes désignent par *Laiton* ce qui est spécial à leur « matière pendant la *putréfaction* ». C'est très explicite et cela veut dire qu'il s'agit — selon le graphique subjectif — du point situé au signe du Cancer. Or, celui-ci se trouve bien en opposition avec le Capricorne. Donc pour « blanchir le Laiton » il n'y a qu'à conférer la marque de la couleur blanche à cet élève — dénommé « matière » pour les besoins de la cause — dont on avait vu, au deuxième stade de l'évolution, s'altérer et, pour ainsi dire, se putréfier les idées acquises dans un entourage peu conforme à une élévation intellectuelle. Ce n'est pas difficile, puisqu'il n'y a qu'à consacrer par un insigne blanc celui qui le mérite.

Ce n'est pas bien malin non plus à réaliser suivant la conception de Basile Valentin — parce qu'en somme, si la Lune s'attribue astrologiquement au Cancer, il n'y a qu'à la considérer en son « opposition » astronomique et ainsi envisager le Capricorne.

Le « *Laiton* philosophique » est *lavé avec de l'Eau et de l'azoth* (1)

(1) Il convient de conserver l'ancienne orthographe *Azoth* pour exprimer ce que veulent dire, ici, les philosophes alchimistes.

par le moyen du Feu. Cela veut dire que l'élève évolutif, lorsque ses efforts sont consacrés par la couleur blanche, se trouve entièrement débarrassé de ses « impuretés natives » — ses tendances par trop matérielles. *L'Eau* dont le signe du Cancer est astrologiquement constitué — énergie vitale qui permet le développement de ses possibilités — a agi naturellement à cet effet. *L'Azoth* alors, représentant pour les Alchimistes cette énergie dans son déploiement, a nettoyé positivement l'âme au moyen du *Feu* car on reconnaît, également en astrologie le *Feu* comme attribuable au signe du Lion — par conséquent, à l'Intelligence solaire — et tout autant qu'au signe du Sagittaire, point final sur le graphique de l'évolution subjectivement considérée.

Or, l'*Azoth* exprime l'*Androgyne*, c'est dire que le déploiement de la force vitale dans un être se compose d'un principe masculin — actif ou positif — et d'un principe féminin — passif ou négatif. Si l'on pense qu'entre ces deux principes il y a toujours un « médiateur plastique », implicitement envisagé, on a quelque chose dans le genre d'une pile électrique où existent un pôle positif et un pôle négatif.

Il n'y a pas lieu de rêver tant que cela sur l'androgynie ni d'en appliquer rigoureusement la formule comme ont fait, en un temps, les anciens Egyptiens, alors qu'ils suivaient, sans trop les comprendre, des traditions initiatiques et qu'ils mariaient, entre frère et sœur, les Pharaons pour avoir un « enfant supérieur à ses parents » (1).

Azoth, vient bien du grec *azôos* qui veut dire « sans vie ». Par là les alchimistes ont voulu simplement préciser que le déploiement de la force vitale n'était pas cette force elle-même : ils cherchent toujours à spécifier. Cela n'a donc rien à voir avec le gaz que nous appelons « azote » ; et pourtant nous n'ignorons pas que les « matières azotées » sont indispensables à notre alimentation — l'omelette et le bifteck par exemple (2).

(1) Au sujet de l'*Azoth* il faut lire Basile Valentin, Arnaud de Villeneuve, Nicolas Flamel, Bernard de Trévisan, tous notoires alchimistes qui se sont plu à embrouiller la question de façon à empêcher qu'on comprenne clairement l'essentiel du Grand Œuvre. Tous les chercheurs se sont heurtés vainement à cette porte si bien fermée.

(2) Si l'on veut voir ce qu'est le mot *Azoth*, on n'a qu'à écrire AZO.T.H, on a l'abréviation grecque *azo* puis T et H ; donc « déploiement d'une force comparable à la vitalité (azo) dans le Temple T hermétique H ».

Mais cet ensemble de considérations est impliqué dans le *Rébis*.

On dénomme ainsi, en Alchimie, « la matière parvenue au blanc ». C'est donc uniquement la représentation du point Capricorne sur les graphiques. Toutefois le mot *Rébis* évoque la plus belle farce que les Hermétistes aient inventée pour duper ceux qui voudraient pénétrer leurs secrets.

Rébis c'est la note *Ré* avec l'adverbe latin *bis* qu'a conservé notre langue usuelle. Cependant pour le comprendre, il faut savoir comment se distribuent les notes de la gamme sur le dodécagone — et cela a été tenu longtemps très secret.

Un simple coup d'œil sur le graphique ci-après fera voir que la note *Ré* se place au signe du Cancer et que si l'on répète deux fois *Ré* — soit *Ré-bis* — on prend doublement le Cancer : donc on considère la force vitale (premier *Ré*) et son déplacement (second *Ré*), ce qui a été vu tout à l'heure (1).

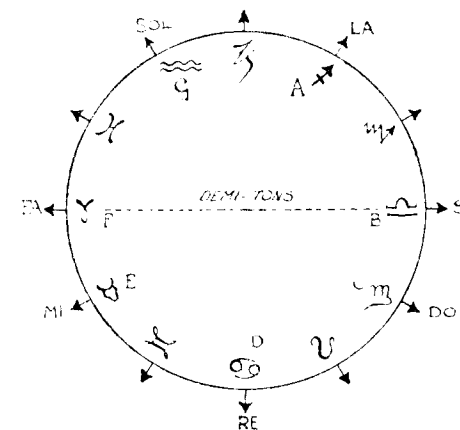


FIG. 21

(1) La gamme majeure que l'on appelle *naturelle* a toujours été utilisée depuis les temps les plus reculés. On la dit de Pythagore parce que Platon l'a attribuée à ce savant quelque peu légendaire, qui n'a rien écrit. Mais Platon connaissait certainement son fondement dodécagonal que l'on voit indiqué sur le graphique. Celui-ci a été savamment étudié, au début du *xx^e* siècle par Charles Henry, maître de conférences à l'École des Hautes Etudes en Sorbonne.

Les anciens ne désignaient pas les notes par les appellations que nous employons, lesquelles ont été imaginées par Guy d'Arezzo au *x^e* siècle, d'après un hymne en l'honneur de saint Jean. Ils faisaient débiter la gamme par la note *la* en lui attribuant la lettre *A* ; de sorte que la note *sol* avait la lettre *G*. Celle-ci devenait donc la dernière de la gamme et il suffisait de s'en souvenir pour trouver, par un côté de triangle équilatéral, le demi-ton de la note *si*, comme on peut le voir sur le graphique ; puis celui de la note *fa* par un diamètre. De là est venu le secret de la valeur de la lettre *G*, qu'une certaine tradition ésotérique a conservée. D'ailleurs, notre signe musical de la note *sol* n'est autre que cette lettre *G* en écriture gothique, comme celui de la note *fa* est la lettre *F* de cette écriture. Le *si* est dit parfois doté d'un *bémol*, parce qu'alors la note *B* est *amollie*, et lorsque, pour constituer la gamme chromatique, il faut écrire *Ré dièse*, on ajoute à la note *Ré* le signe des Gémeaux, qui représente un *dièse*.

La musique grecque dérive de ce dodécagone et s'explique géométriquement.

* * *

Les Alchimistes paraissent avoir été aussi loin que l'on peut aller. Selon Philalèthe — un hermétiste souvent cité comme faisant autorité — la *fermentation* est « la médecine du second ordre ». Mais par *médecine* il entendait — comme tous ses congénères — une opération composante du Grand Œuvre. Cela conduit à dire que, dès le point Verseau sur le graphique — ainsi dans « l'Inconnaissable » — on envisage une seconde manière de considérer l'application du *magistère*. Par conséquent aussi, il y a une autre façon de raisonner l'évolution.

A ce propos, on doit rappeler cette brutale parole de Salomon : « les morts n'apprennent plus rien ». C'est juste quand on regarde le graphique : le *Magistère* prend une différente « tournure », puisque l'évolution individuelle de tout élève est terminée.

Or, en disant « tournure », on n'exprime pas — alchimiquement parlant — une erreur — car sur le mot *élixir*, les hermétistes se font un jeu d'évoquer par des calembours étymologiques certaines vérités.

Elixir rappelle le grec *helix*. Néanmoins, ce vocable s'écrit de deux façons : pour la première voyelle par la lettre *epsilon* ou par la lettre *éta*. Si l'on pense à *hélis* avec *epsilon*, le mot exprime un « mouvement circulaire (nous avons conservé hélice), et si l'on imagine qu'il s'écrit avec *éta*, il veut dire « camarade ».

Par là, on voit qu'il y a à considérer un mouvement circulaire pour le *magistère* en question — et ceci légitime les graphiques présentés ; mais on relève aussi que tous les maîtres sont camarades entre eux : ils ne se distinguent donc pas par une hiérarchie spéciale. Autant dire que l'élève évolutif, passé maître, devient leur égal après avoir accompli un cycle d'études.

Ainsi se comprendrait l'égalité dans un groupe fraternellement évolutif où, malgré les rigueurs d'une réglementation encadrant les efforts individuels, chacun conserve sa liberté — en vertu du principe *fixe* qui demeure intangible.

S'il en est ainsi, quoi d'étonnant que le stade suivant — celui du signe des Poissons — se trouve dévolu à la *multiplication*. C'est la prolifération du Grand Œuvre par l'effet des bons offices que la méthode employée peut répandre dans l'Humanité.

La façon dont se produit cette *multiplication* demeure certes « inconnaissable ». Sans doute, est-elle due aux circonstances ; — et alors celles-ci dépendent du déroulement du temps. Cependant, ce n'est pas à l'Alchimie de le dire : ce sera affaire à l'Astrologie de le calculer.

Mais — soit dit incidemment — a-t-on remarqué combien, dans les Évangiles, il est souvent question des Poissons ? La pêche y tient un rôle qui ressort, pour ainsi parler, de toutes parts. C'est que la *multiplication* fait bien partie de cette « médecine du second ordre » et ainsi de l'action qui concerne uniquement les maîtres non pas les élèves. Et les Évangiles sont écrits par des disciples du « Grand Maître » Jésus — leurs auteurs sont des *maîtres*.

Dès lors, quand dans l'examen du graphique on parvient au signe du Bélier, il ne s'agira plus que de la *poudre de projection* — c'est-à-dire de l'enseignement « projeté » dans les cerveaux et dans les âmes des nouveaux auditeurs, des nouveaux disciples, des nouveaux élèves.

N'est-ce pas, en tout cela, un monde de vérités ?

* * *

On voit qu'en somme, l'Alchimie traite surtout des questions humaines, — qu'elle est bien une « philosophie de l'évolution » dont le principe est cette « sagesse » qui tient compte des possibilités que tout être humain possède pour se perfectionner.

Elle connaît la distribution rationnelle des éléments constitutifs de chacun — parce que l'Astrologie interviendra pour les déceler. Elle envisage la constitution régulière du composé qu'est l'homme et, par son langage, semble le considérer comme s'il n'avait qu'un aspect matériel. Elle raisonne ensuite les combinaisons qui sont susceptibles de se former dans l'être pour produire l'évolution.

Elle prend toutefois les problèmes de haut. Ses conceptions alors, embrassent non seulement ce qui est humain — mais encore ce qui est « social » — et même ce qui peut se prendre, n'importe où, comme manifestation de la « vie », plutôt de « l'existence des choses ». Car — pour cette science, tout ce qui est doit se voir, en une certaine façon, « vivant ».

Elle dépasse, de la sorte, en élévation ce que nos philosophies les plus audacieuses ont pu envisager.

Néanmoins, le langage employé demeure chimique. En un sens il parle bien de chimie, puisque le minéral, avec les lois qui le régissent, est doué d'une « vie latente », une vie sans mouvement, -- à vrai dire, conditionnée en motricité par l'action des agents extérieurs.

Quand on ne veut voir que la Chimie, à travers cet Hermétisme, on peut cependant s'apercevoir -- malgré les difficultés dont se trouvent hérissées les propositions émises -- que toutes les conceptions n'étaient pas dénuées de fondement. Nos chimistes modernes en sont convaincus.

Voici, maintenant, qu'on peut remarquer autre chose : une méthode évolutive, si intéressante à tout prendre que, dans le cas où elle s'adopterait pour un enseignement, elle offrirait les plus belles espérances.

Cette méthode, qui se dégage de la philosophie et de la sagesse alchimique, a ceci de remarquable que tout en s'appliquant à l'être humain, elle se confirme également -- quoiqu'à l'inverse -- dans des expériences de chimie. Elle a donc un caractère certain.

Dans ces conditions, ne vaut-elle pas mieux que celles qu'avec certaines manières de voir on a préconisé pour le développement des facultés psychiques ? En quoi des excursions, en des plans estimés supérieurs, peuvent-elles contribuer à accroître la connaissance ? Ce serait, à peu près, comme si l'on prétendait que des promenades en un jardin zoologique étaient capables d'apprendre l'anatomie composée ou la biologie !

Les Alchimistes, gens pratiques, tiennent compte -- ainsi qu'on l'a noté -- de ce qui doit demeurer *fixe* dans l'instruction, c'est-à-dire de ce que la « science positive et classique » enseigne. Ils ne cherchent qu'à compléter les données exactes par des conceptions, hardies sans doute, mais qu'ils justifient.

Le *volatil*, dont ils parlent, consiste, alors, en ce qui se trouve chez un être humain susceptible intellectuellement de modifications utiles, alors que sa Raison a reconnu la légitimité des hypothèses présentées.

L'évolution possède, de la sorte, un fondement solide et consistant.

Certes, cela est occidental. Quelques-uns y verront tant de dissemblance avec ce qu'on donne comme « oriental » qu'ils

auront de la peine à admettre une préférence. Mais cet aspect est-il vrai d'abord ? Et ensuite, doit-on faire remarquer que le meilleur orientalisme ne consiste jamais qu'en des souvenirs d'une ancestralité fort lointaine ? Imiter ceux que les siècles recouvrent d'un suaire renforcé, est-ce bon pour nous autres modernes, qui sommes appelés à construire l'avenir ?

Quelles que soient les opinions, il s'agit de les confronter avec la Raison.

On trouvera évidemment une objection à introduire dans cette façon de voir alchimique. S'il y a des « lois » pour les corps matériels, faut-il admettre que celles-ci, ou d'autres comparables, régissent les corps immatériels, notre âme en un mot ?

Ce serait faire intervenir le déterminisme en psychologie. Et, alors, il semble que ç'en soit fini de ce libre arbitre auquel on tient tant parce qu'on veut y considérer l'essence même de la volonté.

J'ai pourtant fait observer, un beau jour, en 1927 -- qu'il fallait abandonner ces philosophies restreintes dont on ne cesse d'affirmer -- mais pourquoi après tout ? -- qu'elles sont les seules acceptables.

Le principe mécanique de Galilée fait litière des prétentions répandues par de pauvres penseurs qui se mêlent de juger la science et qui en ignorent les plus élémentaires leçons. Ce principe -- bien vieux cependant -- pose l'indépendance des mouvements. L'homme est donc libre, malgré le déterminisme qui l'entraîne. Il l'est autant que le ballon des enfants qui retombe dans la main de celui qui joue sur un navire en marche ou dans un train en pleine vitesse.

Nous nous figurons, parce que dans nos classes, on nous l'a répété à satiété, que nulle loi ne peut s'appliquer à notre être intellectuel. Il y a du vrai tant que l'on ne considère pas le déterminisme général de l'Univers -- parce que nous sommes des « composants » de cet Univers et que notre mouvement est indépendant.

Il ne s'agit donc pas de faire perdre le sentiment de cette liberté. Les Alchimistes ne l'ignorent pas. Mais, véritables philosophes, ils considèrent que, dans les « parties composantes » d'un tout en mouvement, les considérations mathématiques ne doivent pas être perdues de vue.

Il peut aussi bien y avoir des lois qui régissent l'être psychologique qu'il y en a qui expliquent l'évolution des êtres purement matériels. La science n'est d'ailleurs jamais qu'une explication.

Le fait qu'on explique quelque chose, n'implique pas que ce quelque chose ne soit pas libre d'agir. Les lois chimiques font comprendre les combinaisons, n'empêche que celles-ci s'accomplissent en dehors de celui qui en expose le mécanisme.

Si l'on réfléchit bien, il y a, à cet égard, autant de liberté chez le minéral que chez l'homme.

Mais il faut réfléchir ; il faut s'être laissé entraîner par les sages alchimistes ; il faut « philosopher » à l'aide des secrets d'une science ardue, hermétiquement fermée.

Et tout cela est bien vieux, bien rouille, bien délabré — en apparence, du moins.

Alors, sans la clef, la Clef Universelle — quel besoin aurait-on de chercher à ouvrir cette porte derrière laquelle on sait ne trouver que des débris amassés par les ans ?

Combien de fois — tandis qu'on cherchait la « Tradition » — n'a-t-on pas raisonné ainsi ?

✱

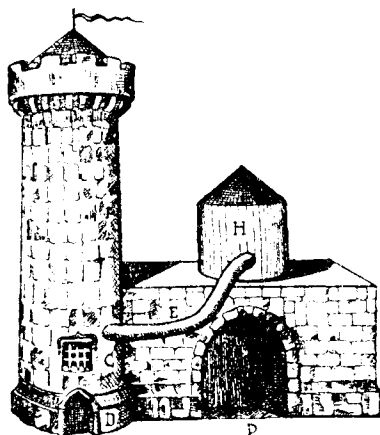


FIG. 22

SEPTIEME CHAPITRE

MODE

de la

PRÉCISION SCIENTIFIQUE

en

ASTROLOGIE

On a moins recherché la Tradition en Astrologie.

On s'est contenté d'accepter — sans bien les contrôler d'ailleurs — une série de données, supposées traditionnelles parce qu'elles se rencontrent dans une foule de traités dont beaucoup remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Bouché-Leclercq — remarquable helléniste, mais piètre mathématicien (1), en a condensé la substance dans un ouvrage, *l'Astrologie grecque*, qui fait autorité dans le monde académique et que nos chercheurs modernes dédaignent avec autant de raisons que d'injustice. Certes, ce compilateur consciencieux, quoique empreint d'idées préconçues, n'a absolument rien compris à l'Astrologie ancienne, et a commis certaines bévues dont les professeurs de sciences souriaient naguère largement. Mais il a passé

(1) Bouché-Leclercq était professeur de grec à la Sorbonne, et membre de l'Institut, il y a une quarantaine d'années. Son ouvrage date de 1899.

en revue tant de conceptions variées et les a si fidèlement rapportées qu'on a toujours avantage à consulter son volumineux travail, — le plus complet en somme, qui ait été écrit sur la question.

Cependant l'Astrologie de notre époque ne paraît pas s'inquiéter beaucoup des sources où ont été puisées les assertions conservées. On les utilise — avec beaucoup d'habileté et même de discernement — ; et on estime — non sans motif — qu'en divers cas, il y a lieu d'en tirer profit.

L'Astrologie aujourd'hui se dit « scientifique ». Elle n'a pas tout à fait tort, car ses calculs impliquent la cosmographie qui, effectivement, est une science.

Alors, comme la cosmographie se trouve bien connue, à cause de son enseignement dans les écoles, une grande vulgarisation a été constatée dans ces derniers temps à cet égard.

C'est pourquoi, — parlant par figure — j'ai pu dire que dans ce Temple de la Haute-Science, une porte était, ici, non seulement restaurée, mais encore entre-bâillée.

Il demeure facile d'entrer dans la voie de l'Astrologie.

Va-t-on bien loin ? Toute la question est là.

S'il y a une Science concernant le rôle des astres dans la combinaison des faits terrestres, elle doit avoir le caractère *normal* — elle doit concorder avec toutes les autres sciences qui s'occupent des êtres accomplissant ces faits terrestres. Il lui faut tenir compte de la biologie autant que de la psychologie et de la sociologie, que de l'Alchimie et de la Magie.

Car elle est bien une Science Secrète ; — et ceci nul n'y contredira parce que son but consiste à pénétrer dans les secrets des êtres et de leur évolution, ainsi que dans les mystères de l'avenir.

A première vue — pour quiconque prend superficiellement les choses — son objet paraît invraisemblable. Il s'agit de « l'influence des astres ». Néanmoins, le temps n'est plus où l'on se bornait à hausser les épaules en niant, par principe, qu'un astre, — lointain et matériel —, ne pouvait exercer d'action sur les êtres vivants. Cette manière de raisonner était bien ridicule. Il y a, au moins, un astre auquel

tout le monde reconnaît une influence : le Soleil. Grâce à lui nos moissons mûrissent et par lui nous avons de la chaleur ; on le recherche assez en hiver ! Ainsi, puisque les Astrologues considèrent sept astres, ils sont pour un septième dans la vérité — et, dans ce cas, ils ne professent pas *totale*ment des erreurs.

On aurait plutôt tendance, aujourd'hui, à exagérer cette influence et à en voir les effets un peu partout, sans bien distinguer comment ils se produisent. On parlerait volontiers de cette Science comme si elle était définitivement connue, — percée à jour. Or, il y a lieu de craindre qu'elle ne fasse que balbutier et que l'immensité de ses secrets ne soit même pas soupçonnée.

Cependant, chaque fois que l'Humanité est secouée par des convulsions dont les causes demeurent confuses et diverses, un renouveau de l'Astrologie apparaît. On cherche à savoir ; on désire connaître son avenir. Rien de plus naturel. Soixante-dix ans après Jésus-Christ, alors qu'à la suite du martyr de saint Pierre, la nouvelle doctrine prenait son bel essor — et que la ville de Rome avait été livrée durant deux ans à l'anarchie, on voyait l'empereur Vespasien, renouveler les mesures de Tibère et d'Auguste contre les Astrologues et procéder impitoyablement à l'expulsion de ces indésirables qui pullulaient tellement que la « ville en était infestée » (1). Mais on a pu découvrir que Vespasien avait ses Astrologues à lui et qu'il n'admettait pas la concurrence (2). Il avait aussi ses philosophes ; car il était grand ami d'Apollonius de Thyane et s'efforçait même de réaliser des miracles en rendant la vue aux aveugles ainsi qu'en guérissant des paralytiques (3).

Dans les périodes obscures et troublées, il y a positivement une *fermentation des esprits* — comme diraient les alchimistes. A ce moment, les sciences secrètes bouillonnent. Un renouveau s'annonce.

Notre floraison astrologique est peut-être l'indice d'un

(1) DION CASSIUS, *Historia*.

(2) BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrologie Grecque*.

(3) DURUY, *Histoire Romaine*. — Apollonius de Thyane est un magiste d'Alexandrie, assez contestable, du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne.

avenir auprès duquel le passé, que parfois nous regrettons, paraîtra bien pâle.



Il convient cependant de prendre garde aux assertions formulées dans les anciens traités.

J'ai pu dire — consciemment — que « l'Astrologie avait été le véhicule de toutes les superstitions » (1). On ne doit pas en inférer que l'Astrologie — globalement — est superstitieuse. Néanmoins, elle peut avec facilité le devenir, si l'on ne prête pas attention aux origines même des aphorismes, répétés à travers les âges sans discernement.

L'essence même de l'Astrologie, ses fondements rationnels, ont toujours été gardés soigneusement secrets, — réservés, suivant la méthode ésotérique, à un petit groupe d'« initiés ». Ceux-ci n'en ont jamais rien révélé, rien écrit. Dans ces conditions, ce que l'on connaît de cette science consiste en un « en-dehors » dont ont parlé à profusion des astronomes anciens par reflet d'enseignements qu'ils ne connaissaient certainement pas.

Car l'ésotérisme, — quelque étrange que cela puisse paraître —, a traversé les siècles, défiant toutes les entreprises pour le percer à jour ou pour l'anéantir, sans que ses secrets aient été trahis. Aucun « initié » — magiste, alchimiste ou astrologue — n'a transgressé le « serment du silence ».

Il y a sans doute à cela des raisons qui dépassent les considérations ordinaires — qui reposent évidemment sur l'emploi de moyens magiques. Des constatations, même récentes, ont été faites à cet égard.



Dans ces conditions, il y a des secrets même en Astrologie. Si tant est qu'une clef en ouvre les réceptacles qui les contiennent, le premier de ces secrets sera celui des signes du zodiaque ; il domine tous les autres.

En mon livre, intitulé *L'Evolution de l'Occultisme*, qui parut en 1911, j'ai déjà fait remarquer que l'on pouvait

(1) *Formulaire de Haute Magie* (2^e édition).

envisager les signes zodiacaux comme des *schémas hydrodynamiques* — c'est-à-dire « des représentations de phénomènes constatables en un cours d'eau ou dans l'utilisation de la force hydraulique ».

L'idée procédait des conceptions du professeur belge Cornu qui pour faire comprendre à ses élèves le courant électrique, avait pensé que celui-ci était parfaitement susceptible de se comparer à un cours d'eau. En effet, de cette façon, la pression ou potentiel (les volts), l'intensité (les ampères) et la quantité (ou les kilowatts) deviennent faciles à comprendre. Cette façon de voir était loin d'avoir un caractère absurde, parce qu'après tout un courant c'est toujours « quelque chose qui court ».

Or, à bien observer, les signes du zodiaque apparaissent comme des *graphismes* représentatifs du courant d'eau.

A l'époque, certains « occultistes » poussèrent les hauts cris. Ils trouvaient que je dépoétisais le zodiaque. Sans doute, ces considérations purement scientifiques les empêchaient-elles de rêver, — probablement parce que leur rêve les berçait d'illusions qu'ils tenaient à conserver.

Je ne vois aucun inconvénient à faire de la poésie avec le zodiaque. Les Grecs ne se sont pas gênés pour dépeindre — en termes fort élégants — l'histoire de Castor et Pollux, du Lion de Némée ou du Centaure Chiron. C'est une manière de parler des Gémeaux, du Lion ou du Sagittaire, bien plus commode à retenir que tous les exposés contenus dans les traités. Cependant, si c'est de la littérature, cela n'en demeure pas moins l'expression de la Science. Les Grecs paraissent des poètes et ils sont des scientifiques. A vrai dire, ils réalisent le comble de l'art.

Mais maintenant, il s'agit de la Clef des Sciences Secrètes et, par conséquent, il faut s'attendre à voir parler des signes du zodiaque selon des façons de voir qui vont sembler, — tout d'abord —, bien éloignées de l'Astrologie.

La conception d'après laquelle ces signes s'expliqueraient par « l'hydrodynamique » suppose que le Zodiaque — c'est-à-dire ici, la *zone de l'écliptique*, est un circuit. Ce qui peut surprendre, c'est que ce circuit ait été assez détaillé par les anciens, pour qu'on y reconnaisse des modalités de l'énergie déployée, — autrement dit du courant —, en des points (ou des arcs déterminés) extrêmement précis.

Selon la « physique » usuelle, le fait n'est pas inadmissible, — mais seulement par hypothèse. Reste, alors, à asseoir l'hypothèse sur des considérations scientifiques.

Si l'on veut bien suivre une certaine hardiesse de raisonnement, on reconnaîtra très vite que rien ne s'oppose à l'admettre.

L'obstacle relève uniquement de nos habitudes de penser. Nous prenons, en général, les phénomènes tels qu'ils sont et nous n'en étudions que les effets. Nous croyons être remontés aux causes, quand nous avons simplement constaté qu'un autre phénomène occasionnait celui que nous retenions comme point de départ. Mais cette ascension de causalité en causalité nous suffit. La véritable cause nous laisse indifférents.

Ici, la question qui se pose est la suivante: pourquoi le cercle de l'écliptique est-il subdivisible en arcs où les modalités énergétiques présentent un caractère différent ?

La réponse. — astrologiquement parlant —, doit expliquer pourquoi, par exemple, les Gémeaux, au dire de Manilius, « forment les musiciens indolents qui préfèrent la lyre et la flûte à la trompette guerrière ou des savants qui commencent par l'astronomie et finissent par les mathématiques » ; — pourquoi aussi, au dire du même Manilius, « l'influence du Lion produit les hardis chasseurs » ; — pourquoi, enfin, toujours selon Manilius, le Sagittaire fait « les dompteurs, gens vigoureux, capables de désarmer les tigres, d'enlever aux lions leur rage et de parler aux éléphants. » (1)

De ces considérations, — bien superstitieuses en apparence —, à la question scientifiquement posée, quelle vaste ellipse ! On n'aperçoit, bien entendu, aucun rapport.

Mais il y en a un. Et Manilius — cet astrologue latin qui écrit en vers ce qu'il a entendu dire par des initiés bavards — n'émet pas autant de bêtises que l'on pourrait croire.

C'est pourtant simple à comprendre.

Tout phénomène, quel qu'il soit, fait nécessairement partie d'un ordre de choses qui doit être globalement consi-

(1) BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrologie Grecque*, p. 136, 139, 144.

déré, si l'on veut reconnaître la valeur qu'il a relativement à ceux qui composent l'ensemble considéré.

Dans ces conditions, toute différence dans la « modalité énergétique » — qui, par définition, est un phénomène — ne peut être décelée et précisée que si l'on considère l'ensemble des modalités que l'on veut analyser.

Autrement dit : il faut poser d'abord l'ensemble puis ensuite le détailler, — non pas prendre chacun des détails relevés pour en faire un tout.

Il demeure certain que cette manière de voir se trouve exactement inverse de celle suivant laquelle procède la « science positive ». Mais nous sommes dans les Sciences Secrètes et nous avons déjà vu, avec la Magie et l'Alchimie, qu'il fallait inverser le processus d'investigation.

On peut même affirmer à cet égard, que ce qui constitue le « Secret » de la Haute Science, — donc ce qui élimine les chercheurs ordinaires —, c'est l'obligation de changer les habitudes de penser et de raisonner à l'envers. On arrivera même à envisager le « concret visible » comme un simple *reflet* de « l'abstrait invisible ».

Globalement, l'écliptique est le siège de phénomènes relevant de l'énergie. L'Astronomie la plus classique l'admet, — car elle calcule les mouvements des astres qui se situent successivement dans cette zone et elle n'effectue ses calculs qu'en tenant compte des forces qui produisent ces mouvements. C'est ainsi que s'établissent les éphémérides dont tous les astrologues se servent.

L'écliptique est donc une *zone d'énergie*.

Lorsque dans une courbe fermée, passe un courant, il y a un circuit. La physique, pareillement classique, l'enseigne.

Bien que l'écliptique ne soit pas circulaire — ainsi que la cosmographie le fait remarquer —, on a néanmoins la possibilité de la raisonner comme une circonférence. La géométrie descriptive l'autorise. Toute zone peut s'exprimer par sa courbe médiane. Toute courbe fermée, appelée ellipse, n'est qu'une projection de la circonférence; — donc l'inverse se trouve également juste.

Ainsi, nous pouvons considérer que l'écliptique se résume en une circonférence.

Si cette circonférence représente un circuit, celui-ci se trouvera automatiquement détaillé par un polygone régulier qui sera inscrit.

Le plus simple des polygones réguliers que l'on peut construire, — donc inscrire —, dans une circonférence est un dodécagone (1). D'avance, en procédant de la sorte, nous pourrions affirmer que les « phénomènes énergétiques » à considérer, seront au nombre de douze.

Cependant nous ne les connaissons pas. Ne cherchons pas à les connaître : tâchons d'abord de voir ce qu'ils *pourraient* être. Il ne faut pas se hâter de confronter le raisonnement abstrait avec la réalité concrète. C'est un piège, constamment tendu dans ce domaine des Sciences Secrètes ; et il convient de l'éviter. Quand notre raisonnement sera au point, — qu'il sera terminé —, nous aurons tout loisir de nous plonger dans cette réalité concrète et d'y chercher la confirmation de nos données.

Comprendre que les phénomènes énergétiques soient au nombre de douze sur cette circonférence — toujours céleste — ne suffit pas. Le dodécagone a été construit au compas, — à l'aide du rayon. Ses divers sommets se classent d'après la construction effectuée : il y a ainsi quatre triangles équilatéraux, — comme il y a un carré primordial.

Ce qui nous inquiète, ici, c'est le mouvement et nous savons que celui-ci implique le temps. Donc le *successif*, représenté par le triangle équilatéral, seul importe. Donc ce sont les quatre triangles équilatéraux qui classent ces phénomènes énergétiques — que nous finirons bien par connaître.

Or, en tout « phénomène énergétique », nous avons trois termes à considérer : *potentiel*, *intensité*, *quantité*. Remarquons simplement ce qui se passe tous les jours, dans notre ménage, avec l'électricité que nous fournit le secteur. Nous allumons une ampoule : elle dépense une certaine quantité de courant. Mais elle éclaire parce qu'elle est accordée en voltage avec ce courant. Et celui-ci lui parvient parce qu'il

(1) Voir le chapitre IV.

se débite dans les fils conducteurs suivant un ampérage convenu. Certes ces trois *modalités* se trouvent étroitement liées entre elles. Les trois sommets d'un triangle équilatéral aussi ; la figure ne fait qu'un. Cependant, nous devons détailler. Alors, nous trouverons que la *quantité* consommée procède du voltage — puisque si notre lampe n'avait pas le voltage demandé, ou bien elle grillerait, ou bien elle demeurerait obscure. Nous observerons aussi que le *débit* du courant procède également, mais d'autre part, de ce voltage ; parce que si la pression — le potentiel — s'accroît ou décroît, nous avons plus ou moins de courant.

Voilà un premier point acquis : le « phénomène du potentiel » engendre les deux autres. Ce sera un point *fixe* pour notre raisonnement.

Cependant, dans toute cette histoire d'électricité, qu'est-ce qui nous intéresse le plus ? Incontestablement de nous éclairer. Par conséquent — à notre point de vue — c'est la quantité de courant dépensé qui est primordiale.

Je dirai, pour entrer sans plus tarder en Astrologie, que, selon l'exemple ci-dessus, le Lion représente le potentiel — signe déclaré fixe par les traités — le Sagittaire représente l'intensité et le Bélier la quantité en un point primordial d'où part notre intérêt.

Mais pourquoi ?

Parce que les signes par lesquels on les distingue sont positivement des *idéographismes*, autrement dit des « schémas » représentant les idées abstraites dont nous venons de parler.

Seulement, si l'on veut généraliser et non plus prendre ces idéographismes pour des figurations de phénomènes hydrodynamiques, — qui seraient encore concrets en un sens — mais au contraire pour des formes qui auront alors une valeur abstraite, nous reconnaitrons que le signe du Lion est la *spirale*, celui du Sagittaire la *ligne droite*, celui du Bélier l'*hélice* : toutes lignes géométriquement analysables, toutes « formes » conçues par le cerveau humain et représentatives d'idées nées dans l'intellect.

Car le cerveau n'est que le moyen par lequel l'intelligence s'exprime *extérieurement*. En disant que la géométrie d'Euclide est cérébrale — on émet une vérité. Mais, pour

nous, êtres humains terrestres, il n'y a pas d'autre moyen d'exprimer des idées contrôlables dans la réalité phénoménale de la Nature (1).

Je ne reprendrai pas ce que j'ai déjà montré dans *l'Evolution de l'Occultisme*. Pour donner à cette hypothèse toute la valeur d'une théorie certaine, il faudrait les développements d'un traité technique. Ce serait surcharger sans grand profit, — sinon pour des mathématiciens —, des aperçus qui n'ont d'autre but que de guider les idées. Car tout ceci n'est, en somme, que préalable à une entrée dans la voie de l'Astrologie.

Je résumerai pourtant, en quelques mots, ce qu'il est nécessaire de se rappeler pour comprendre la manière dont doivent se franchir les *quarante-cinq portes* de cette Science Secrète.

Si l'on range par quatre les signes du zodiaque — ainsi que le faisaient les anciens — on a :

(1) Une question incidente se pose à ce sujet : pourquoi l'homme doit-il trouver plus naturelle que toute autre la géométrie d'Euclide ? Car, enfin, les géométries non euclidiennes — à la suite des travaux de RIEMAN et LOBATCHEVSKY — démontrent que ce que nous ont légué à ce sujet les Grecs, n'est aussi qu'une *possibilité mathématique*. La réponse se trouve donnée par la physiologie : le cristallin de l'œil humain est une lentille qui fait voir la circularité ; il en résulte que la circonférence et la sphère — ainsi les trois dimensions — représentent en *perceptions*, dans le cerveau, l'aspect ordinaire de la Nature que, par transformation en *percepts*, l'intellect est obligé de reconnaître comme l'expression de la réalité existante. A cet égard, donc, la géométrie d'Euclide, — évidemment *possibilité* comme une autre — demeure la seule qui nous paraisse conforme à ce que les sens nous fournissent du « monde extérieur ». Henri Poincaré, dans la *Science et l'Hypothèse* a traité fort savamment ce point de vue. J'ajouterai que les « postulats » d'Euclide se démontrent très aisément si l'on prend simplement, comme premier théorème, que « tout point de l'espace peut être le centre d'une circonférence » — ce qui est bien facile à démontrer. Dès lors, ces fameux « postulats » sont des théorèmes de la circonférence, pas autre chose ; et, tout le reste — du moins dans les premiers livres — suppose la considération préalable de la circonférence. C'était la manière de voir des anciens et on en a la preuve par leur démonstration du théorème du carré de l'hypothénuse que nous avons abandonnée comme trop particulière, parce que nous aimons généraliser mais qui est la seule qui soit utile pour le « système des 22 polygones ». Ceci fait entrevoir que leur géométrie impliquait l'arrière-pensée d'un emploi didactique pour enseigner les données des Sciences Secrètes.

1° Représentatifs de *potentiel* : Scorpion, Taureau, Verseau, Lion.

2° Représentatifs d'*intensité* : Sagittaire, Gémeaux, Vierge, Poissons.

3° Représentatifs de *quantité* : Bélier, Balance, Capricorne, Cancer.

Les premiers sont traditionnellement *fixes*, les seconds *communs* et les derniers *mobiles*. Or il est évident que, dans la considération d'un courant quelconque le potentiel doit être avant tout *fixe* : C'est la donnée précise d'un problème d'études. L'intensité alors apparaît bien comme ayant un caractère en rapport à la fois avec le potentiel et la quantité, ainsi la dénommer *commune* n'est pas dénué de sens. Mais la quantité se trouve éminemment variable donc *mobile* puisque changeante.

Le classement ancien répond aux idées mécaniques modernes.

Remarquons — en passant pour le retenir afin de nous en servir plus tard (1) — que les quatre animaux de l'Apocalypse sont tout simplement les signes fixes de potentiel. Ceci pour comprendre que saint Jean tenait compte des conceptions énergétiques.

Dans l'explication par « schémas hydrodynamiques », nous avons :

1° Scorpion (pression du courant) qui s'oppose à Taureau (roue de moulin).
Verseau (accélération de la pression) qui s'oppose à Lion (tourbillon).

2° Sagittaire (débit du courant) qui s'oppose à Gémeaux (barrage).
Vierge (ralentissement par obstacle) qui s'oppose à Poissons (transformation de sens du courant).

3° Bélier (force agissante de la vague) qui s'oppose à Balance (équilibre calme).
Capricorne (chute en cascade) qui s'oppose à Cancer (pompe aspirante et foulante).

Ceci est du concret, — constatable en tant que reflet de l'abstrait. Cependant, en considération des formes abstrai-

(1) Voir le chapitre X.

tes — dont les « aspects géométriques » seront les expressions, — nous aurons :

- 1° Scorpion (l'angle aigu) qui s'oppose à Taureau (le cercle).
Verseau (la conchoïde) qui s'oppose à Lion (la spirale).
- 2° Sagittaire (la ligne droite) qui s'oppose à Gémeaux (le quadrilatère).
Vierge (la cycloïde) qui s'oppose à Poissons (l'hyperbole).
- 3° Bélier (l'hélice) qui s'oppose à Balance (les parallèles).
Capricorne (l'angle droit) qui s'oppose à Cancer (l'ellipse).

Tous les éléments nécessaires aux calculs mathématiques se trouvent là, catalogués d'une façon succincte — même les plus élevés tels que l'hélice, la conchoïde et l'hyperbole. Ceux qui ont suivi des études de « mathématiques spéciales » pourront même s'apercevoir combien les relations opposées, indiquées brièvement ici, font ressortir des considérations savantes.

L'hélice est déjà une courbe dont les effets mécaniques, négligés jusqu'à ces derniers temps, ne sont bien connus que depuis qu'on a poussé profondément les recherches à propos de l'aviation.

La conchoïde est encore peu connue mécaniquement : cependant, les ingénieurs des laboratoires du Ministère de l'Air, étudiant soigneusement le vol des oiseaux, ont pu, vers 1934, reconnaître que l'aigle était le seul volatile qui utilisait, pour planer sur les hauteurs, cette courbe fort savante. Or, selon la définition, « son tracé se rapproche constamment de la normale sans jamais l'atteindre » et, ainsi reproduit — à peu près — le signe zodiacal du Verseau. Ceci suffirait à légitimer certaines conceptions symboliques concernant ce signe ; mais le fait que l'oiseau, dénommé aigle, l'emploie pour planer très haut, alors que la constellation, qui s'appelle *Aigle*, relève des degrés du Verseau, prouve que les anciens n'ignoraient rien de la valeur mécanique de la conchoïde.

Quant à l'hyperbole « cette courbe ouverte de deux côtés sur l'infini », section conique d'une importance qu'on sait capitale, on se rend bien compte qu'elle est susceptible de nous lancer dans de multiples considérations métaphysiques.

Ces douze formes abstraites, la nature les reproduit par

une « mécanique appliquée » dans une généralisation, à la fois simple et hardie. Et le fait nous plonge dans l'admiration, — parce que cette façon de *reproduire mécaniquement des formes abstraites* donne au concret une allure tellement artistique que nul être humain — si savant, si habile et si imaginaire qu'il soit —, n'a jamais pu et ne pourra jamais égaler.

Quand on pense qu'une rose n'est, après tout, que *l'application mécanique* d'un polygone de vingt-quatre côtés, inscrit dans une circonférence et conçu dans une sphère, — qu'elle n'est cependant ni polygonale ni sphérique —, on a de quoi demeurer confondu !

Paracelse, — élève de Jean Trithème —, a parlé d'« Elias Artiste » : c'est à la Nature qu'il faisait allusion, car elle déploie un art qui, comme le prophète Elie enlevé au Ciel, ravit l'âme vers les hauteurs les plus sublimes.

Le secret de la Nature réside donc dans sa hardiesse à utiliser ces formes savantes de l'abstraction ainsi que leurs dérivées.

Le secret du zodiaque consiste dans une application élémentaire des considérations de tout ordre qui ressortent des mêmes formes.

.

Mais, si l'on veut faire de l'Astrologie précise, il est indispensable de connaître le processus qui dégage ces considérations rangées selon le dodécagone.

Le zodiaque n'a certainement pas été d'abord repéré sur le ciel. Tout ce qu'on pourra alléguer, à cet égard, n'arrivera jamais à expliquer les aphorismes — souvent justes — qu'on trouve dans les anciens auteurs. Si l'on part de cette pétition de principe que l'on a observé le ciel avant tout et qu'ensuite on a fait de l'Astrologie, celle-ci devient absurde. Au contraire, si on inverse la manière de voir et qu'on pose que des mathématiciens ont préalablement établi les principes sur lesquels s'est fondé le raisonnement astro-

logique, puis les ont reportés ensuite sur la sphère céleste, cette Science devient normale, claire, précise.

Le « zodiaque céleste » — formé de douze constellations — n'est que le *report* du dodécagone sur la zone de l'écliptique.

Les « signes astrologiques » par lesquels on caractérise, — on *signifie* pour parler exactement —, les *dodécatomories* (tranches de 30 degrés selon le grec) de cette zone, ne sont que des moyens de préciser chacun des sommets du polygone de douze côtés.

Si l'on part de là, on arrivera à comprendre pourquoi le nombre des *Maisons astrologiques* est de douze — et comment les relations qu'elles présentent entre elles, suivant diverses traditions, peuvent se compléter et se perfectionner de manière à être conformes à nos modernes façons de nous exprimer.

Les *aspects* entre les astres, — ou « distances angulaires » repérées sur l'écliptique — doivent, alors, procéder aussi du dodécagone, et non pas se limiter à quelques rapports seulement. Il est curieux, à cet égard, de constater que Képler, — qui a augmenté le nombre des *aspects* à observer astrologiquement —, ne se soit pas aperçu que les relations dodécagonales en étaient le fondement. Mais Képler n'était pas « géomètre », il ne concevait pas en géométrie — sans quoi il eut tiré de sa fameuse « loi des aires » (1), des considérations qui l'eussent conduit à envisager une *géométrie du temps* — autrement utile et pratique que la géométrie non euclidienne qu'on a voulu inventer, de nos jours, pour faire mieux que les anciens !

Mais parler de « géométrie du temps » c'est certainement faire plisser le front à toute personne un peu instruite. Qui donc a jamais osé envisager des « constructions » — et naturellement des théorèmes — concernant le *temps* sur lequel, par définition, ne peut se tracer une droite ?

Voulez-vous que nous raisonnions un instant ? Vous allez immédiatement saisir ce que peut être cette conception, hardie sans doute, néanmoins combien utile.

(1) La *Loi des aires* de Képler domine toute l'astronomie ; elle est ainsi conçue : « Les aires des rayons vecteurs sont proportionnelles aux temps ».

Nous prenons ce premier théorème, que dit-on, Euclide ne nous a pas légué, et que nous sommes obligés de poser, pour démontrer ces fameux « postulats » qui ont fait couler des flots d'encre. Il est dit : « par un point quelconque de l'espace on peut tracer une circonférence » : c'est une vérité qui ressort corollairement du fait qu'avec un rayon, on peut toujours décrire un cercle.

Changeons simplement le mot « espace » et disons le *temps*. Nous avons : « par un point quelconque du *temps* on peut tracer une circonférence ». Pour que l'énoncé soit juste et conforme à la réalité, il suffira de le rectifier légèrement ainsi : « en un moment, considéré comme un point sur le déroulement du temps on peut, de même qu'en géométrie spatiale, envisager une circonférence ».

Cela revient à voir le temps — plus abstrait que l'espace — se dérouler, ainsi qu'une sorte de courant sur une ligne où forcément nous pouvons prendre un point qui sera un moment quelconque. Cette ligne de déroulement du temps n'est pas plus droite que toutes celles qui peuvent exister (1) — elle offre cependant une *section* dont l'aspect sera droit : elle sera donc semblable à celle que nous considérerons pour fonder la géométrie euclidienne, elle sera toujours rayon ou diamètre, elle aura sa perpendiculaire au centre de la circonférence tracée, ses angles et ses parallèles.

Une « *géométrie du temps* » devient possible et, malgré sa hardiesse, est tout autant admissible que la « géométrie de l'espace ». Elle offre une manière de raisonner du temps par similitude — ou comparaison si l'on veut — de celle que nous connaissons à l'ordinaire pour raisonner de l'espace.

(1) Je rappellerai ici, pour les personnes qui seraient peu familiarisées avec les questions élevées de géométrie, que toute ligne droite n'est que la *section d'une courbe*, assez grande néanmoins pour que l'apparence en soit rectiligne. On dit souvent qu'une *droite est un segment de circonférence* — cette expression n'est pas tout à fait juste, car il ne faut pas considérer uniquement la circonférence comme courbe, mais n'importe quelle ligne appelée de la sorte. En poussant très loin l'examen de la question, on arrive à définir la ligne droite : un *segment d'un tracé hyperbolique*. L'hyperbole apparaît, en effet, comme la courbe *universelle* — en ce sens qu'elle part de l'infini pour le rejoindre, sans qu'on sache comment ; dès lors, ce que nous connaissons comme lignes quelconques — courbes ou droites — ne sont plus que des *éléments de l'hyperbole*. Là notre géométrie euclidienne rejoint la métaphysique.

En Astrologie elle est indispensable parce que cette Science Secrète s'occupe du temps.

✱

Dans ces conditions, si le dodécagone domine les conceptions astrologiques, il conviendra de prendre cette construction non seulement sur l'espace, mais aussi sur le temps.

Quel est effectivement l'objet de l'Astrologie ? Considérer un moment dans le temps et en examiner les conséquences sur l'espace. On s'occupe bien *du temps* et de la façon dont les éléments matériels, — les astres —, se trouvent disposés selon le moment observé (*horoscope* voulait dire, selon le grec, *observation de l'heure*) ; mais on en infère aussi les faits qui se produisent à ce moment sur un point donné de l'espace terrestre, repéré sur un horizon précisé.

Si les *éléments matériels* ont une action énergétique, — c'est-à-dire si le cosmos solaire est bien une dynamo (1) — ils doivent déclencher un jeu de forces dans les *dispositions* présentées par l'espace terrestre qu'ils induisent.

Il n'y a là, rien qui soit scientifiquement inadmissible. Certes, autrefois, lorsque l'électricité se trouvait moins familière, c'était bien malaisé de le faire comprendre ; et il est tout naturel que le fondement de l'Astrologie, — l'influence des astres sur le monde terrestre —, ait paru une utopie, sinon une pure superstition. Aujourd'hui, tout le monde sait ce qu'est l'*induction* ; alors ce que les Anciens appelaient « influx sidéraux » n'est pas autre chose qu'une *induction cosmique*.

Cependant, on doit détailler.

C'est là où le dodécagone s'offre comme un moyen — élémentaire à vrai dire — de raisonner les détails.

En Astrologie tout est une question de raisonnement. Seulement raisonner juste présente plus de difficulté qu'on ne croirait au premier abord. L'intérêt du « système des 22 polygones » — lequel système est, en somme, la Clef Universelle de toutes les Sciences Secrètes — réside dans

(1) Voir le chapitre V.

l'automatisme qu'il fournit pour raisonner. De la sorte c'est comme si l'on avait une « machine à penser » — analogue aux machines à calculer qui font automatiquement les raisonnements nécessités par les calculs. Or, de même que la machine à calculer évite les erreurs provenant de l'inattention — et ainsi dépendantes de « l'équation personnelle » —, le système des 22 polygones impose le raisonnement, indépendamment de la même « équation personnelle ». Toutefois c'est affaire de réglage. La machine à calculer doit être bien réglée ; le système des 22 polygones, appliqué à tel ou tel domaine, — espace ou temps —, doit aussi être bien accordé.

On conviendra qu'à l'aide d'un pareil moyen, des précisions absolues peuvent s'obtenir en Astrologie.

Et ceci, alors, devient *normal* — rigoureusement scientifique, parce qu'irréfutable.

En soupçonnant que l'Astrologie renfermait quelques secrets, les chercheurs pensaient-ils à celui-là ? Il est pourtant à la base des autres — et il n'est toujours que préalable aux investigations à faire.

Le dodécagone est une figure dont le rayon est la racine : on en a la preuve parce qu'il se construit avec la même ouverture de compas. Son caractère est donc primordial dans cette disposition de la pensée qu'on appelle la *raisonnement*. Il délaie un champ d'application de l'intelligence qui désire *connaître* ; car ce champ, si grand qu'on l'envisage, peut toujours se circonscrire en une circonférence. Et, peu importe, la grandeur de la circonférence décrite : toutes les circonférences sont semblables ; alors tous les dodécagones le seront aussi.

Avec cette figure géométrique toutes les idées sont en place — dûment spécifiées, comme nous allons le voir.

Les autres polygones du système — ceux dont la figure ultime de 360 côtés sera la commune mesure —, vont *s'engrener* sur le dodécagone. Connaissant cet engrenage et sachant manœuvrer cette « machine à raisonner », — c'est-à-dire ayant tous les barèmes nécessaires pour n'avoir pas à penser — les conclusions qui ressortiront automatiquement peuvent, même si elles sont rédigées en un style conforme à une *logique pareillement normale*, constituer des phrases aussi nettes, aussi précises, aussi grammaticale-

ment exactes que lorsque l'intelligence la mieux équilibrée les aura exprimées.

L'engrenage polygonal se remarque très aisément dans les *cadres* de 30 degrés qui constituent les arcs de la circonférence sous-tendus par chaque côté du dodécagone.

On a des arcs :

de 15 degrés — qui proviennent de la construction du polygone de 24 côtés, double du dodécagone ;

de 10 degrés — qui sont les *Décans* et dépendent du polygone de 36 côtés ;

de 5 degrés — qui appartiennent au polygone de 72 côtés, double du précédent ;

de 6 degrés — qui relèvent du polygone de 60 côtés ;

de 3 degrés — qui ressortent du polygone de 120 côtés, double du précédent ;

de 2 degrés — qui sont constitués par le polygone de 180 côtés.

Comme le polygone de 360 côtés — double de celui qui en a 180 — doit être excepté puisqu'il constitue uniquement la mesure de toutes les figures construites, ce sont, y compris le sommet dodécagonal, *sept engrenages* qui sont à considérer dans chacun des cadres de 30 degrés que va caractériser un de ces signes du zodiaque, qui ne sont toujours pas à perdre de vue.

Cependant on remarquera que, dans cette liste des *engrenages dodécaagonaux*, ne sont comprises que les figures construites selon le carré ou l'octogone. On n'a qu'à effectuer les divisions par 4 ou par 8 pour s'en rendre compte. Mais cela ne doit pas étonner : le nombre 12 des côtés du dodécagone est lui-même divisible par 4 et son double, le polygone de 24 côtés, donne un nombre divisible par 8. Sans le vouloir — automatiquement donc — on a fait abstraction de polygones dont l'utilité résidait simplement dans les constructions à effectuer ; ce sont des figures qui, alors, ne peuvent servir qu'à détailler, — disons, pour parler plus correctement, à *analyser* —, les dispositifs polygonaux de raisonnements.

Mais, dans ce « système des 22 polygones », parmi les

figures possibles à construire, deux n'ont pas été mentionnées comme s'engrenant dans le cadre de 30 degrés. Ce sont les polygones de 20 et 40 côtés.

En effet, les arcs sous-tendus par leurs côtés, sont respectivement de 18 et de 9 degrés ; ils ne subdivisent pas les 30 degrés du cadre dodécagonal.

Il faut penser que ces figures demeurent en dehors du mécanisme du raisonnement, quand celui-ci se détaille. Or, le fait a une très grande importance, parce que l'engrenage avec le dodécagone n'aura lieu, pour le polygone de 20 côtés, qu'aux sommets coïncidant avec les points cardinaux de la circonférence. Le cinquième sommet du polygone de 20 côtés coïncide avec le troisième du dodécagone : en effet, 5 fois 18 degrés font 90, comme 3 fois 30. Il en sera de même pour le polygone de 40 côtés dont les arcs sont la moitié du polygone de 20 côtés.

Dans ces conditions, ces figures ne concourent pas au détail du raisonnement, mais semblent bien *l'asseoir* sur les quatre points cardinaux de la circonférence.

Or, qu'est-ce que la circonférence ? la délimitation du champ sur lequel va s'appliquer le raisonnement. D'une façon concrète, ce sera l'horizon.

Ce qui importe, avant tout, consiste bien à s'orienter, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce qui confirme les *repères concrets* existant pour s'orienter sur un horizon quelconque ? Le sens de la vue à l'ordinaire. On dit : tel arbre est au nord, tel rocher au midi, etc... Cependant, le sens de l'ouïe sert aussi : un cri se fait entendre au nord, un bruit au midi. L'odorat nous guide moins parce que nous sommes des êtres humains ; on notera toutefois, en observant bien, à quel point les animaux s'en servent pour s'orienter ; les chiens par exemple. Quant au toucher, il suffit d'être un moment privé de la vue, — dans l'obscurité tout simplement —, pour reconnaître combien ce sens sert à s'orienter. Resterait à distinguer le rôle du goût dans l'orientation ; mais les sensations gustatives exigent un contact tellement intime avec l'objet qu'on ne peut pas bien se rendre compte de la façon dont elles seraient susceptibles de fournir des *repères concrets*. Daniel Berthelot, — dont les travaux au Muséum d'Histoire Naturelle sur la *psychologie des plantes* ont ouvert d'une façon surprenante, un domaine jusqu'alors

ignoré dans le règne végétal —, avait observé que les arbres forestiers projetaient fort loin leurs racines pour atteindre des canalisations d'eau. Or, le seul sens que ces végétaux paraissent bien pouvoir mettre en action devait être le goût, parce que les arbres ne voient ni ne sentent et entendent encore moins, alors que par leurs racines ils touchent cependant le terrain pour s'en nourrir et que l'opération physiologique, qu'ils effectuent ainsi, ressemble plus à celle qui nous donne la sensation du goût qu'au toucher.

Par conséquent, les polygones de 20 et 40 côtés fournissent des *assises sensorielles* au raisonnement. Et la figure qui analytiquement les détaille. — le pentagone —, a le caractère *sensoriel*. Nous autres êtres humains, — les plus perfectionnés que la Nature produise —, nous avons cinq sens. On vient de voir que les végétaux n'en ont qu'un ; les minéraux n'en ont pas. Ainsi très simplement se distinguent les êtres, tous vivants quand on généralise, comme il convient, « l'idée d'être ».



Il s'agit, alors, de préciser chacun des sommets du dodécagone, afin que les engrenages aient une valeur exacte, — sans quoi le raisonnement n'offrira pas la certitude qu'on désire.

Les signes zodiacaux existent à cet effet.

Leur disposition sur un dodécagone donne nécessairement la plus entière satisfaction, parce qu'ils représentent des *idées générales* que leurs formes géométriques, — dont nous avons parlé —, expriment mathématiquement et que les phénomènes hydro-dynamiques font comprendre dans le concret.

On obtient ainsi ce qui doit s'appeler la *Signification zodiacale*, laquelle se complètera par la *Signification planétaire*, — en restituant au mot français « signification » son véritable sens, d'après l'étymologie latine *Signum facere*, expression qui veut dire « placer un signe, une marque ». (1)

(1) Les dictionnaires usuels mentionnent que le verbe *signifier* veut dire « être le signe de quelque chose ». Ceci répond exactement au sens étymologique. Mais dans le langage courant, on l'em-

Mais tous les polygones réguliers du système ne peuvent avoir leurs sommets caractérisés de la sorte. Le dodécagone commande cette signification ; car elle lui est propre. Les figures qui l'adoptent, ne la présentent que parce qu'elles correspondent avec lui par certains de leurs sommets. Celles qui y échappent, n'ont qu'un point commun avec le dodécagone : le premier ; elles se trouvent donc obligatoirement signifiées en tous leurs sommets par ce seul signe. Ainsi, tandis que le carré et le triangle équilatéral sont caractérisés par des signes zodiacaux différents, le pentagone porte en tous ses sommets le même signe.

Il s'ensuit que les polygones de signification zodiacale sont seulement les suivants :

Celui de 4 côtés.

Ceux de 3-6-12 côtés,

Ceux de 15-30-60 côtés.

Ceux de 10-20 côtés.

Ils sont neuf. Mais deux d'entre eux doivent être séparés des autres — carré et triangle équilatéral — parce qu'ils constituent des « figures mères » avec le pentagone selon la remarque des anciens Kabbalistes. De la sorte, on a bien trois *mères* et sept *doubles* puis douze *simples* :

les figures mères ayant le rôle de contribuer à la construction des divers polygones,

les figures doubles, présentant à la fois la signification zodiacale et la signification planétaire,

les figures simples, comportant uniquement la signification planétaire.

Toute une géométrie ignorée ressort de cette façon de distinguer les sommets des polygones. Chaque figure n'est plus *anodine* ; elle prend, si l'on peut ainsi parler, une « personnalité » parce que ses sommets sont définis, caractérisés. Sur un carré, par exemple, les sommets opposés ont des valeurs distinctes qui — au surplus — grâce à l'emploi des signes zodiacaux, se retiennent avec beaucoup plus de

plaisance pour « exprimer ce qu'on entend par un mot, par une phrase ». C'est là un sens dérivé qui ne manque pas de justesse parce que les mots et les phrases sont les « signes de la pensée », comme disent les philosophes logiciens.

facilité que s'ils étaient spécifiés, comme dans les géométries classiques, par des lettres A, B, C, etc... Un signe veut vraiment dire quelque chose : il parle à la pensée et on n'oublie pas ce qu'il « signifie ».

A ce point de vue, — ainsi qu'à beaucoup d'autres d'ailleurs —, les Grecs dont nous tenons, sinon le système, du moins la méthode, se montrent extrêmement pratiques quand il s'agit de manier les abstractions. Ils savent si bien les faire comprendre, les faire retenir et les faire utiliser. Ils étaient certainement des éducateurs remarquables. (1)

Mais quand on s'imagine, — comme encore quelques modernes —, que les Grecs vivaient de traditions populaires, et non pas de réflexions élevées, tout cela peut prendre une apparence ridicule.

Pourtant, a-t-on jamais fait mieux que Platon, Epicure, Zénon, Démocrite, en matière de philosophie ? Et notre géométrie, notre mécanique rationnelle, notre algèbre même que les Arabes ont restituée lorsqu'elle avait été oubliée, ne sont-elles pas grecques ? Nos dramaturges, sauf peut-être Shakespeare et Goethe avec son *Faust*, ont-ils jamais égalé Sophocle, Euripide ?

Que l'on n'admire pas les Grecs, en fait de politique, passe — encore que Périclès paraisse bien plus malin que tant d'autres en la manière de conduire une démocratie (2) ;

(1) Voir le chapitre IX où il est parlé de la Mythologie Grecque.

(2) Périclès, comme homme politique, pratiquait des méthodes démocratiques qui, s'il n'avait pas vécu dans l'ancienne Grèce, l'eussent doté d'une autre réputation que celle que la postérité lui a conservée. De son temps, chaque citoyen d'Athènes — mais ils n'étaient que cinq ou six mille — avait fini par avoir le droit d'être à tour de rôle « archonte », quelque chose comme ministre. Périclès trouva, avec beaucoup de raisons, que ce système donnait souvent — pour peu de temps, il est vrai — le pouvoir à des incapables, alors que les administrateurs compétents ne demeuraient que quelques jours en place. Il poussa la démocratie à l'extrême : il fit remarquer qu'il était bien préférable de tirer au sort les ministres ; ainsi, certaines personnes toujours écartées par les suffrages de leurs concitoyens, courraient leur chance et pourraient également devenir ministres. De la sorte, sans en avoir l'air, il supprimait les élections. Mais, chose curieuse, parce qu'on construisait alors le Parthénon et que Phidias, sculpteur de génie, était chargé de l'ornement, ce nom sortait toujours de l'urne ! Le sort se fixait sur lui ! Périclès en paraissait interloqué et assurait au peuple que « les dieux devaient le vouloir ainsi ». Or, lui-même, général en chef et dictateur par la volonté des dieux de ce genre, échappait constitutionnellement au tirage au sort. Il faut être Grec pour duper le peuple à ce point-là, tout en faisant sa gloire.

mais il semble bien qu'on doive s'incliner devant la hauteur de leur pensée et devant la forme qu'ils ont su lui donner.

Ceci n'empêche pas de remonter en arrière. Au contraire : les Grecs ne présentent tant de génie que parce qu'ils sont les élèves des Egyptiens et ceux-ci, par leur contact avec les Assyriens, se trouvent apparentés aux Hébreux et descendent d'un Orient où l'ancienne Perse voisine avec une Chine dont les antériorités par le fameux Fo-Hi se place à près de cinq mille ans avant notre ère.

Tout cela existe depuis bien longtemps, bien mûri par les siècles ; et, si c'était faux, si c'était fallacieux, pourquoi des novateurs tels que ceux qui constituèrent le Christianisme, l'auraient-ils adopté ? Car les Evangélistes n'en ignoraient rien (1).

Alors pourquoi nous croire plus intelligents que tous ceux qui nous ont précédés ? Pourquoi vouloir faire mieux ?

Il nous suffit de parler notre langue et de profiter de notre progrès scientifique — lequel est énorme — pour bien pénétrer des pensées que de longues périodes d'Humanité ont mises au point.

**

« L'Astrologie, a dit Bouché-Leclercq — est une superstition qui parle le langage de la Science. » Assurément, avec de pareilles assertions, on entre à l'Institut ; mais on demeure en dehors du Temple de la Haute-Science.

Cependant, si l'Astrologie « parle le langage de la Science », on n'a simplement qu'à chercher à le comprendre. Car entre la façon dont on discourt d'une science et celle dont on la présente, il y a tout un monde. L'hermétisme le sait si bien qu'il en a largement profité.

Lorsqu'on a saisi ces fondements géométriques et parfaitement rationnels, on peut franchir le seuil de l'Astrologie en connaissance de cause. Si l'on dresse un « Thème », on saura comment il faut le raisonner.

(1) Voir le chapitre X.

Se doute-t-on cependant du bagage de connaissances qu'exige l'interprétation d'un Thème ?

C'est une carte du ciel pour un moment donné. A vrai dire, elle devrait être assez grande. — parce que tant qu'on s'amusera à faire des « Thèmes » de la dimension d'une pastille, on risquera de s'embrouiller; trop de calculs et de considérations doivent s'y effectuer mentalement. (1)

Or, cette carte du ciel doit raconter l'être humain en totalité. Et ceci comprend toute l'anatomie et toute la physiologie, toute la biologie aussi, parce qu'il va s'agir de l'évolution du squelette et de l'organisme, et que le fait implique la vie des cellules. Puis on aura à tenir compte du « moral » — lequel, comme le savent tous les médecins, réagit sur le « physique » bien qu'il en dépende.

Ce n'est donc pas seulement d'une quelconque psychologie qu'il faille parler dans un « Thème », mais de tout à la fois et énoûtiûvement.

Les considérations apparaissent si nombreuses et si vastes, qu'on pourrait se demander comment une intelligence humaine peut les embrasser d'un seul coup.

Néanmoins, on ne doit pas perdre de vue que la Nature demeure toujours simple dans ses manières. Elle est certainement complexe, mais nullement compliquée. On n'ignore pas qu'en matière de reproduction, — ce qui est le plus intéressant pour la Nature dont la principale préoccupation paraît être de ne pas perdre l'espèce — il n'y a qu'un seul procédé toujours le même, qu'il s'agisse de plantes ou d'animaux.

Pareillement la Nature, quand elle construit les êtres vivants se conforme toujours aux principes simples qui ressortent des formes géométriques, de leurs rapports, de leur « constructivité » et des nombres qui s'en dégagent.

C'est la complication, que nous nous forçons à force de

(1) Il faut se défier du calcul mental. C'est utile; néanmoins, en matière astronomique, un principe veut que le moindre calcul soit fait par écrit. Je me souviens qu'un jour, Flammarion donnait trois lettres à mettre à la poste à son collègue Quémisset, — les timbres valaient alors dix centimes; celui-ci, par habitude, prit un papier et un crayon pour faire la multiplication 3x0,10. Il y a, là, une leçon.

chercher à tort et à travers, qui nous fait voir une Nature confuse dans sa diversité. Elle est plus simple, plus ordonnée, plus coordonnée même que nous nous imaginons.

Certes, nous sommes un composé de cellules — « une collectivité de moi conscients de leur évolution », disait Edmond Perrier, grand biologiste moderne. Mais Moïse ne concevait pas autrement l'homme. Pour faire comprendre son idée, il plaçait Adam au milieu du Paradis Terrestre — en dehors des contingences et au milieu de tous les animaux. C'était une manière d'attirer l'attention sur le fait qu'on ne peut raisonner de l'Homme qu'en le plaçant hiérarchiquement dans la série des êtres vivants, et que sa « composition » doit s'entendre comme faite des éléments cellulaires qui collectivement constituent ce qu'on appelle un être. Puis, lorsque les Kabbalistes ont parlé de l'Adam Kadmon, le grand Adam, ils n'ont fait que paraphraser Moïse afin d'expliquer plus profondément ses conceptions.

Or, celles-ci concordent avec les plus modernes que nous ayons.

Donc l'Astrologie est inséparable de la Kabbale (1).

♦♦

Elle n'est pas séparable non plus de la Magie.

En effet, peut-on envisager une évolution, laquelle est un mouvement, sans lui supposer une énergie animatrice ?

Alors qu'est-ce qu'un Thème ?

La représentation graphique de l'état énergétique du cosmos solaire, — disposé, en un moment précis, autour d'un horizon terrestre.

Ainsi on doit le raisonner selon « l'énergie » et seulement inférer des raisonnements établis les conséquences anatomiques, physiologiques et intellectuelles, — biologiques, en somme, pour tel ou tel être pris dans une espèce donnée.

(1) Il faut noter que le mot hébreu *Kabbalah* veut dire « révélation ».

Ceci revient à considérer ce que j'ai pu appeler la *théorie du moment cosmique*. (1).

Cette théorie repose sur la constatation suivante : à un moment donné, quel qu'il soit, pour un point précis du globe terrestre, existe un nombre, une forme, un fait dans la série des êtres matériels et immatériels.

On ajoute, alors, ceci : les forces utilisées, dans la production de ce phénomène naturel, sont des inductions émanant du plasma constitué par les éléments sidéraux du cosmos solaire au même moment.

Notons qu'il s'agit de « forces utilisées », — c'est-à-dire, d'énergie utilisable, par conséquent, toujours transformable et susceptible de se perdre, alors que « l'énergie en soi », l'énergie universelle se conserve. Notons aussi que l'action de ces forces utilisées se présente comme une induction entièrement comparable à l'induction électrique.

D'où il ressort que l'inducteur, en l'espèce, est le plasma sidéral.

Je dénomme ainsi l'ensemble énergétique constitué par la disposition des astres, autour de l'horizon donné. Il s'agit donc d'un plasma énergétique : le Thème le représente.

Une telle théorie demande — évidemment — à être exposée tout au long pour apparaître dans toute sa valeur.

En la résumant et en l'exposant figurativement, on a cependant une idée de la précision scientifique qu'on peut en retirer.

Le cosmos solaire étant, selon les conceptions modernes, comparable à un « champ magnétique », il y a successivement des états énergétiques constamment variables et, chacun d'eux, est un « moment magnétique ».

Autour de l'inducteur solaire se disposent les divers

(1) Cette théorie a été présentée pour la première fois au Congrès International de Psychologie Expérimentale qui s'est tenu à Paris en 1910 sous la présidence d'Émile Boirac, Professeur agrégé de Philosophie, recteur de l'Académie de Dijon. Elle donna lieu à une expérience, contrôlée immédiatement par tous les assistants, qui me proclamèrent sur-le-champ Vice-Président du Congrès. Le rapport, très long et circonstancié, n'a pas été publié. Seul un résumé en a été inséré dans les compte rendus. Mais les Congrès Internationaux ne servent à rien, sinon à satisfaire des vanités personnelles.

induits planétaires — et notre sphéroïde terrestre est l'un de ceux-ci. Il se trouve donc induit dans sa totalité, à chaque « moment magnétique », d'une façon spéciale qui dépend d'abord de sa position angulaire par rapport à l'inducteur et ensuite de la réaction opérée par les autres induits, ses congénères.

Ceci est le point de vue héliocentrique. Il concerne par conséquent la Terre, en tant que Satellite du Soleil — non pas les êtres pour lesquels elle n'est qu'un « astre porteur ».

Le point de vue se trouve parfaitement compréhensible si l'on suppose, par pure comparaison, que la Terre est un véhicule dont le mouvement d'entraînement dépend d'une force motrice qui lui est indépendante, — quelque chose comme un train électrique marchant par l'effet d'une usine centrale, éloignée de la voie. Ce mouvement d'entraînement actionne le train suivant une certaine vitesse sur le parcours qui lui est assigné. Mais il n'affecte nullement les voyageurs, ni les marchandises transportées.

Or, d'autres trains du même genre suivent le même trajet; car il y a plusieurs voies parallèles. Tout se passe comme si, de ces autres trains, partaient des coups de mitrailleuses. Les balles vont toucher le premier train — que nous dirons être la Terre qui nous transporte. Chaque balle va toucher un plot sur notre train et ce plot est relié à tout un système électrique — du même genre que celui qui produit la force motrice —, lequel système distribue, dans le train, la lumière et la chaleur. Il s'ensuit que les principaux éléments, nécessaires à la vie des voyageurs et à la conservation des marchandises, se trouvent conditionnés par ces tirs de mitrailleuse, quoi que ce soit l'usine centrale qui les fournisse.

Les conditions sont éminemment variables parce que le tir des autres trains ne se trouve pas toujours direct. D'abord il est souvent oblique et plus ou moins efficace selon la distance. Ensuite, il a parfois lieu par ricochet, parce que tous les trains tirent les uns sur les autres et que les balles rejaillissent sans cesse.

En tout cas, sur le train qui nous transporte, les éléments nécessaires à la vie des voyageurs, en se modifiant, produisent des situations qui ne sont pas toujours les mêmes pour chaque wagon. Tel plot étant touché, augmente ici

la chaleur, alors que là, il la diminue. Tel autre détériore les marchandises en un wagon et fait germer les légumes en un autre.

On peut même penser que chaque wagon représente une latitude terrestre et chaque compartiment une région de cette latitude : puis les places, dans les compartiments, seront les cités de ces régions plus ou moins agréables selon les courants d'air, selon le voisinage du radiateur calorifique, selon la disposition même de la lampe éclairante.

Au surplus, chaque voyageur est bien libre de changer de place, de compartiment, de wagon. Cependant, si l'on ouvre la portière, si l'on se jette hors du train, on ne participe plus à la vie de tous les voyageurs : on est mort.

Quant à savoir où va ce train, inutile d'y songer. Il tourne sur une vaste voie circulaire, et paraît bien repasser toujours aux mêmes endroits ; cependant la voie sur laquelle il se meut n'est pas fixe comme celle d'un chemin de fer : elle se trouve elle-même disposée sur un plan mobile, qui est entraîné par un mouvement, — et celui-ci se dirige on ne sait où.

Toujours est-il qu'en vertu de ce mouvement, qui entraîne supplémentaires cette voie singulière, notre train arrive à passer dans des contrées parfois extrêmement froides et parfois extrêmement chaudes : néanmoins pour notre bonheur actuel, il ne traverse qu'une région tempérée. Car, quand il nous emmène ainsi dans le froid, on a ces « périodes glaciaires » dont parle la géologie, et l'on voit descendre les rennes à Perpignan ; et, quand il nous transporte dans la chaleur, la température tropicale existe en Sibérie, les palmiers des oasis sahariennes sont broutés par les éléphants. (1)

(1) Il y a eu, au cours de l'époque tertiaire, une « vague de chaleur » telle que les cocotiers poussaient en Angleterre, et les magnolias au Groenland, dans les Alpes-Maritimes et en Italie ; où une mer Centrale couvrait le sol et les polypiers constructeurs élaboraient des « atolls », comme aujourd'hui en l'Océan Pacifique.

Par contre, à l'époque suivante, dite quaternaire, ce fut une « vague de froid ». Il y eut plus de quatre cents mètres de glace au-dessus de Londres ; et certains blocs erratiques de pierre, qu'on voit actuellement aux environs de Pontarlier, ont été amenés par les glaciers depuis le Mont-Blanc, par-dessus le Jura.

Mais la géologie détaille : elle compte chaque fois, plusieurs vagues de chaleur et plusieurs vagues de froid.

C'est ainsi qu'on peut se figurer l'action héliocentrique du champ magnétique sur le sphéroïde terrestre.

✱

Mais il y a l'action géocentrique à considérer. Celle-ci est la seule qui intéresse le voyageur. Car le voyageur a pris le train, un beau jour, sans s'inquiéter ni de sa place, ni de son compartiment — encore moins de la façon dont se comportait la rame de wagons qui l'emmenait.

Enfin, il n'a rien choisi — pas même ses voisins.

Entre lui et un paquet de marchandises, on ne constatait pas grande différence quand il est monté. Un peu plus tard, il s'arrangera : il quittera ses voisins, s'il y voit quelque inconvénient, il se disputera avec eux au besoin. Ils n'ont pas très bon caractère, tous ces voyageurs, avouons-le.

Mais ceci est un peu la faute du contrôleur du train. Car en ce train, il y a un contrôleur qui a positivement « la bougeotte » et qui se mêle tout le temps d'un tas de choses, dont on l'a sans doute chargé, mais qui, de la sorte, brouille continuellement tout. Il court d'un plot à l'autre, renforce celui-ci et diminue celui-là ; il va d'un wagon à l'autre, ouvre ou ferme les vasistas, alors qu'on ne lui demande rien, fait ainsi la pluie et le beau temps dans les compartiments ; et secoue les voyageurs de façon qu'il ne les laisse jamais tranquilles ! C'est un « satané contrôleur ». On l'appelle la Lune.

En effet, scientifiquement parlant, l'induction reçue par la Terre est répartie par l'action de la Lune. Chaque élément sous-inducteur du champ magnétique, — chaque astre de ce *plasma énergétique* — subit des accroissements ou des diminutions de sa force agissante, selon la distance angulaire qu'il a avec la Lune ; et chaque point de la Terre est induit *lunairement* par la force agissante de ce satellite qui tourne avec une grande rapidité.

Le point de vue géocentrique est donc entièrement conditionné par la révolution de la Lune.

Encore heureux, — pourrions-nous dire —, d'être citoyens de la Terre, parce que si nous habitions, par exemple, la

planète Jupiter, qui a quatre satellites, quelles variations ne serions-nous pas obligés de calculer dans un « Thème » !

**

Tout point de la surface terrestre est le centre d'un horizon. Géométriquement parlant, nous devons prendre ce point comme fixe et raisonner en cosmographie, non pas en astronomie. La cosmographie n'est autre que l'application de la géométrie descriptive ; elle montre une perspective, pour ainsi dire.

Mais la « descriptive » est une conséquence de la géométrie ordinaire. Elle montre un aspect de la réalité ; et, si elle permet de raisonner cet aspect, c'est parce qu'elle se fonde sur une série de vérités préalables.

Dès lors, le système polygonal conserve toute sa valeur, puisqu'il constitue la base des raisonnements à effectuer.

Pensant que le dodécagone détaille une réalité, nous sommes obligés de convenir que cette construction géométrique fournit des données certaines, autant pour connaître l'état du plasma énergétique en absolu — c'est-à-dire théoriquement — qu'en relatif, autrement dit en chaque « moment cosmique ».

Les éléments constituant ce dit plasma, se disposent dodécagonalement et se raisonnent selon la valeur de chaque signe spécifiant chaque sommet. Les distances angulaires, repérées entre ces mêmes éléments, se comprennent de même par ce dodécagone. De la sorte un astre sous-inducteur placé angulairement par rapport à un autre, en un sommet du dodécagone, a sa « force agissante » représentée par une expression fractionnaire, aussi calculable que n'importe quelle fraction algébrique. L'action lunaire se trouve pareillement précisée, non seulement en théorie, mais en pratique.

Et le raisonnement astrologique devient conforme au raisonnement algébrique. Tout ce qu'on sait de mathématique y est applicable.

En effet, quels sont les termes de tout problème en Astrologie ?

D'abord l'action du Soleil S sur une planète P de telle sorte que celle-ci induit un point terrestre H d'après les modifications angulairement subies. Ensuite le conditionnement de la Lune L sur cette même planète P , de telle manière que les modifications précédentes prennent des qualités d'après la réciproque distance angulaire.

Algébriquement, nous aurions :

$$\frac{S}{P} \times \frac{P}{L} = x$$

Mais *astrologiquement* l'inconnue x dépend du point H qui est celui que nous considérons horairement sur la surface de la terre ; de sorte que l'équation doit s'écrire, selon l'algèbre :

$$\frac{S}{P} \times \frac{P}{L} = \frac{x}{H}$$

Bien entendu, nous détaillerons pour découvrir exactement ce que valent $\frac{S}{P}$ et $\frac{P}{L}$ par rapport à $\frac{x}{H}$. Le raisonnement est usuel en *analyse algébrique*.

Cependant, si nous devons faire vraiment de l'algèbre, il nous faudra *préciser* chacun de ces termes.

S , comme aussi P et L , n'ont de valeur énergétique que selon leur position sur le circuit dodécagonal. En fait donc, S , par exemple, sera représenté par Lion, ou Sagittaire, ou Capricorne, ou tel autre signe Zodiacal, représentatif de sa position et ainsi de sa valeur énergétique. Il en sera de même pour P et L .

Or, si l'on réfléchit, il doit en être pareillement de H .

Voilà où, alors, apparaît une considération que l'on perd presque toujours, de vue en Astrologie, et que pourtant la Magie met assez en lumière.

On sait fort bien, quand on se livre à des études astrologiques, que la position sur l'écliptique du Soleil, d'une Planète et de la Lune, donne un caractère différent à l'action envisagée, — « l'influx » selon l'expression ancienne. Il y a les « Domiciles », les « Exaltations », les « Détriments ou Chutes » des astres que tous les traités ont conservés traditionnellement. Ce ne sont néanmoins que des repères pour compléter, selon le dodécagone, les distinc-

tions à reconnaître pour chaque circuit. Car tout astre a son circuit propre : c'est normal.

Mais on néglige, — parce que les anciens astrologues n'ont donné aucun repère à cet égard —, les distinctions du même genre qu'on doit faire pour les horizons repérés sur la surface de la Terre.

Il est rationnellement évident que, si le Soleil inducteur des Planètes « sous-inductrices » et la Lune « distributrice », prennent énergétiquement des qualités diverses selon les positions sur leurs propres circuits, tout point considéré sur la Terre doit pareillement avoir une qualité spéciale *du même ordre*, d'après sa position. Sans quoi, on ne pourrait pas faire de l'algèbre, — c'est-à-dire qu'on ne pourrait pas raisonner juste ; car l'algèbre, ce n'est qu'un procédé de raisonnement juste. On calculerait, comme on dit vulgairement, « des choux avec des navets ».

Or, il est parfaitement possible de comprendre comment ce point *H* peut être spécifié en *qualités énergétiques*, — aussi bien que le Soleil, les Planètes ou la Lune sur leurs circuits. « Tout point pris sur une sphère, est compris sur un grand cercle » : ce théorème ne devrait pas s'oublier. Dans ces conditions, ce grand cercle, étant l'inscripteur d'un dodécagone, il devient aisé d'appliquer, pour le point *H*, le même raisonnement que pour les astres.

Néanmoins, il y a une « colle », comme disent les mathématiciens.

Le point *H* peut se trouver n'importe où sur la sphère terrestre (nous représentons le sphéroïde par la sphère, bien entendu, comme nous avons pris la circonférence pour l'ellipse). Puisqu'il en est ainsi, nous allons avoir une infinité de grands cercles : et comment s'y reconnaître ?

Là, je me verrais obligé de recourir à des notions *cartographiques*. Je ferai d'abord remarquer que nos cartes géographiques sont inutilisables en Astrologie. En effet, elles sont établies par des *coordonnées polaires* ; c'est-à-dire que l'Équateur, qu'on voit tracé sur tous les planisphères, est le plan de la sphère terrestre, — prolongement du plan de l'*Équateur céleste* sur les cartes du ciel, où sont marquées les déclinaisons et les ascensions droites.

Or tous ceux qui font de l'Astrologie, n'ignorent pas

que, pour repérer convenablement les positions des astres, on doit se servir *des coordonnées de l'écliptique* et aussi *des latitudes et longitudes célestes*.

C'est très juste, — parce que notre point de départ dans la considération du *plasma énergétique* a été *héliocentrique*.

Alors, il se passe un fait qui ne peut manquer d'entraîner des erreurs énormes : on raisonne bien des astres et de leurs qualités selon les coordonnées de l'écliptique ; mais, quand il s'agit d'en considérer les effets, on prend — sans y faire attention — les horizons donnés sur des cartes terrestres en coordonnées de l'équateur.

Pour se rendre compte des erreurs commises, il n'y a qu'à jeter les yeux sur un planisphère : on verra quelle sinuosité y fait le tracé du plan de l'écliptique.

Dans ces conditions, pour reconnaître la qualité du point *H*, il faut entrer dans des raisonnements cartographiques qui sont loin d'être usuels.

✱

Il est incontestable que nous ne pourrions tirer de notions valables d'une multitude de grands cercles sur la sphère terrestre. Il faut donc trouver un moyen, — dans le même ordre d'idées polygonales —, qui nous permette de donner une valeur à *chaque grand cercle* géométriquement possible, de manière à dégager un arrangement rationnel en cette confusion. Tout grand cercle devra correspondre par ses détails, avec celui qui est médian pour la sphère — et qu'on appelle géométriquement « équateur », alors qu'ici nous le désignons sous le nom *d'écliptique*.⁽¹⁾

Les Grecs, — remarquables géomètres —, y avaient bien pensé ; aussi ils nous ont légué tout ce qui est nécessaire pour résoudre ce problème. Seulement, ils n'ont pas décrit

(1) Il convient de faire très attention dans l'emploi des termes. En géométrie on considère l'*Équateur*, sur une sphère, comme le plan perpendiculaire à l'axe des pôles. Mais ces pôles, géométriquement, sont situés n'importe où sur la sphère. De la sorte, existe cosmographiquement le pôle de l'*écliptique* et l'*écliptique* qui est un « équateur géométrique ».

leurs solutions en langage mathématique, — ce qui fait qu'on passe à côté sans rien y voir.

Ils nous ont constitué une sphère céleste — que tout le monde connaît, sur laquelle les astronomes eux-mêmes se fondent toujours pour parler du ciel. Mais personne n'a remarqué qu'elle se composait de zones *parallèles à l'écliptique*, qui n'avaient d'autre intérêt que de permettre de reconnaître la valeur d'un point quelconque de la sphère.

Leur système de cartographie céleste paraît une pure fantaisie, — bien commode pourtant. Or ce n'est ni une fantaisie, ni un système céleste : c'est de la pure géométrie de la sphère. (1)

Comme toute sphère est — par définition — semblable à une autre sphère quelconque, il s'ensuit que cette cartographie céleste est susceptible de donner la solution cherchée.

Visiblement, il y a *cinq zodiaques* sur la sphère céleste :

- 1° celui de l'écliptique : le « zodiaque » connu,
- 2° un au nord et un autre au sud de l'écliptique,
- 3° un en chaque région polaire, boréale et australe.

Le *zodiaque nord* et le *zodiaque sud* ont chacun douze constellations. Le *zodiaque boréal* n'a pas ces douze constellations, ni le *zodiaque austral* non plus. Mais ceci tient, sans aucun doute, au fait que, dans ces questions de cartographie de la sphère, d'abord les régions polaires sont négligeables (sur la Terre, elles sont presque désertes) ; puis ensuite — et surtout —, les pôles sont, *initialement parlant*, le siège de secrets d'une importance nécessairement capitale, en vertu du rôle géométrique de ces points.

Dirais-je ici, que l'ignorance de la Science Mythologique a fait proférer à nos savants des bêtises qui, s'ils en connaissaient la portée, les feraient rougir de honte ? Dirais-je aussi que les données de cette géométrie de la sphère, —

(1) Bigourdan, en son livre sur *l'Astronomie* où il rapporte un peu trop légèrement certaines assertions archéologiques de ses collègues de l'Institut, fait remarquer que « la notion d'axe et de pôles de la sphère céleste est extrêmement ancienne ». Par documents, on la fait remonter à plusieurs milliers d'années avant J.-C. Par raison, elle date du premier homme qui fut intelligent : voilà tout.

dont le plus mauvais élève en mathématique, aperçoit immédiatement la vérité criarde —, ont induit en erreur tous ceux qui, depuis l'antiquité documentaire, ont écrit sur le ciel, astrologues, astronomes ou prétendus magistes !

De la superstition, cela ? de la fantaisie poétique ? Allons donc ! De la pure, simple et élémentaire géométrie.

Mais un peu longue à expliquer. Car les Grecs, avec leurs histoires d'Andromède, de Persée, d'Hercule, du Dragon polaire, de la Couronne boréale, des Ourses grande et petite et de cet arsenal mytho-céleste, ont trop bien su entrer dans les détails de ce qu'il faut connaître pour raisonner des points d'une sphère quelconque — et de la sphère céleste en particulier. (1)

Comme hermétistes, ils semblent même dépasser en ce genre tout ce que d'autres ont fait.

Mais ils ne sont pas les seuls. Il y a des sphères célestes hébraïques. Elles sont pires que celles des Grecs : on y comprend encore moins ; toutes les étoiles et toutes les constellations sont uniquement désignées par des lettres de l'alphabet. Cela c'est de la bonne géométrie, — celle qu'on fait dans les écoles, où l'on embrouille tous les points en les caractérisant par des lettres qu'on change à chaque leçon. Les Hébreux ne changent pas les lettres, parce qu'il s'agit de la *sphère céleste des fixes* ; néanmoins, ils supposent que vous n'ignorez pas la Kabbale des 22 lettres, — autrement dit, le système des 22 polygones. Alors, rien n'est moins connu, rien n'est plus secret. Et les Chinois, avant les Chaldéens, ont procédé de même. Comment voulez-vous que les archéologues y découvrent quelque chose ?

Il y a plus de quatre mille ans qu'il en est ainsi. Car il y a bien plus de quatre mille ans que, par le monde, des gens intelligents ont existé ; et nul ne fera croire à personne que l'Humanité a attendu le xx^e siècle pour produire des cerveaux perspicaces, — surtout que, si l'on regarde ce qui se passe autour de soi, on s'aperçoit que cette perspicacité moderne ne va pas bien loin.

La géométrie est tellement naturelle à l'homme, que cette spécification de la sphère ne doit pas étonner. Ce qui

(1) Voir le chapitre IX.

demeure certain, — parce qu'il est facile de s'en rendre compte, — c'est qu'elle permet de doter chaque point que nous avons appelé *H* d'une qualité propre dont un signe zodiacal sera la représentation.

✱

Nous aurons donc, dans l'équation dont nous avons parlé, à substituer chaque lettre des termes par un signe zodiacal. Un exemple va montrer ce que devient *astrologiquement* cette équation.

Nous avons :

$$\frac{S}{P} \times \frac{P}{L} = \frac{x}{H}$$

Nous trouvons, je suppose, que le Soleil *S* occupe, dans les cadres de 30 degrés sur l'écliptique, la position Capricorne. La Planète *P* étant Vénus, elle a de son côté, la position Sagittaire ; et la Lune *L*, la position Bélier. D'autre part, *H* a été reconnu comme ayant, pareillement aussi, la qualité Vierge.

L'équation astrologique s'écrit ainsi :

$$\frac{\odot \text{♄}}{\text{♀} \text{♐}} \times \frac{\text{♀} \text{♐}}{\text{♈} \text{♈}} = \frac{\text{♍}}{\text{H} \text{♍}}$$

Ce n'est jamais que de l'algèbre, — cependant de celle que, si l'on était vraiment mathématicien et non pas seulement calculateur, on devrait toujours appliquer en géométrie. Car le rapport entre la position du Soleil *S* et celle de la planète *P* s'analyse géométriquement et de même les autres rapports. En outre, la multiplication indiquée entre les deux premières fonctions est *géométrique* et non pas arithmétique ; elle n'a de valeur arithmétique que si les relations, géométriquement reconnues entre les sommets du dodécagone, ont été exprimées *numéralement*.

Il est possible de faire de l'arithmétique en considération des sommets d'un polygone. Toutefois, ceci implique

qu'un nombre est attribué au sommet *gamma* de la figure (1). Or, ce nombre dépend de la façon dont on entend *x*, c'est-à-dire de ce que l'on cherche à savoir dans le problème posé.

Il est plus simple de faire la multiplication géométrique. Néanmoins, on se trouverait assez embarrassé — si l'on ne savait ce qu'est, en réalité, une multiplication de quelque nature qu'elle soit. L'enseignement, — mal compris d'ailleurs —, de l'arithmétique dès les débuts de l'instruction donnée, fait complètement perdre de vue ce que sont les quatre règles. Il en résulte que dans les examens des grandes écoles, tous les candidats, bourrés de mathématiques, ne trouvent rien de plus difficile que les questions arithmétiques ; c'est bien connu.

Multiplier, c'est reporter une racine autant de fois que nécessaire. Le principal est donc de connaître la *racine*, — parce que le « report » n'est, après tout, qu'une construction géométrique. Ainsi, la construction de l'hexagone, par exemple, se fait par la multiplication qui s'exprime en arithmétique, par 3×2 . Il faut dire : la *racine* est 3, le *nécessaire* est 2 ; et l'on comprend tout de suite : 3 est un triangle équilatéral et 2 est le diamètre (qui a deux extrémités). La formule arithmétique ne représente donc *géométriquement* pas autre chose que l'établissement de deux triangles équilatéraux en opposition sur le même diamètre : c'est l'hexagone.

Ici, — dans l'équation astrologique donnée comme exemple —, nous avons à multiplier deux fractions. Il s'agit donc de multiplier les numérateurs entre eux et les dénominateurs entre eux, — par conséquent de multiplier Capricorne par Sagittaire, et Sagittaire par Bélier. Ceci revient à voir quelle construction géométrique peut se faire d'abord entre Capricorne et Sagittaire puis ensuite entre Sagittaire et Bélier. Un simple coup d'œil sur un dodécagone le montre : du sommet Capricorne au sommet Sagittaire il y a

(1) Il est d'usage en mathématique, de désigner par la lettre grecque *gamma* tout point pris comme initial sur une figure géométrique. Cet usage provient du fait que le signe du Bélier ressemble *curieusement* à la lettre *gamma*. C'est une survivance astrologique. Elle n'est pas la seule : le langage courant a conservé le mot *ascendant* pour désigner « l'influence exercée sur quelqu'un » ; et il exprime bien une idée que, seule, l'Astrologie a fait connaître.

30 degrés, c'est donc le dodécagone lui-même qui se trouverait construit ; du sommet Sagittaire au sommet Bélier, il y a 120 degrés, c'est un côté du triangle équilatéral donc celui-ci se trouverait construit. (1)

Rien n'est plus facile. Il faut avoir du bon sens, voilà tout.



Il faut surtout bien savoir la façon dont on entend x .

Un professeur, dont l'esprit était particulièrement clair, disait toujours : « Il n'y a pas de problèmes insolubles, il n'y a que des problèmes mal posés. » (2) Cela est vrai, — principalement en l'occurrence.

Ce qu'on cherche par x , c'est à interpréter une planète P . Et on a, comme cela, autant de problèmes à résoudre dans un « Thème » qu'on a de planètes, puis de points relevés dans les « Maisons du Thème » ; et ceux-ci sont assez nombreux. Il convient donc de bien préciser, — chaque fois —, ce que l'on cherche ; parce que, l'ensemble des problèmes

(1) Il ne faut pas perdre de vue que les rapports angulaires entre les sommets d'un polygone quelconque ne doivent pas seulement se prendre selon les constructions ressortant de la figure convexe. Ils sont également à considérer selon la figure étoilée. Or celle-ci présente une grande importance, parce que les étoiles des polygones donnent des rythmes qui, dans une évolution, établissent des harmonies impliquant diverses variations.

D'autre part, si la considération du seul dodécagone suffit pour conduire globalement un raisonnement, les autres polygones sont loin d'être à négliger pour les détails et ils ont de multiples figures étoilées. En donner la liste surchargerait cet ouvrage ; pourtant la manœuvre du système des 22 polygones repose sur la connaissance exacte des relations entre les étoiles diverses. Mais l'ensemble constitue une sorte d'orchestre — qui, d'ailleurs, a donné l'idée de fabriquer les orgues des cathédrales. C'est une conception du XII^e siècle, de cette époque si florissante où la cuisine elle-même se faisait d'une façon qu'on peut dire « initiatique », — mais elle était délicieuse, on l'a appelée la « cuisine française ».

(2) Il y a cependant des problèmes vraiment sans solution : la quadrature du cercle qui consiste à trouver un carré dont la surface est égale à celle d'un cercle, — la duplication du cube qui doit donner un solide dont la dimension est exactement le double d'un cube quelconque — la trisection de l'angle qui a pour objet de diviser en trois parties égales un angle au centre par le moyen du compas. Ces « problèmes insolubles » sont à retenir ici, parce que les questions relatives au carré et au cube rentrent dans la conception basique du système des 22 polygones et que celle de la division d'un arc de cercle en trois secteurs égaux relève de la construction de l'ennéagone ; mais il y a de ce dernier problème des solutions savantes, toutefois, par les « sections coniques » et non pas à l'aide du rayon, c'est-à-dire du compas.

étant complexe, si l'on s'embrouille dans un raisonnement, les considérations définitives vont s'enchevêtrer de telle façon que le résultat sera un pot pourri, tellement peu scientifique qu'un détracteur de l'Astrologie n'aura pas tort de le déclarer « visionnaire ».

Or l'équation astrologique n'est que l'expression de considérations énergétiques. Elle est *dynamique*. Ce que représente l'inconnue x est donc une *force agissante*. Le raisonnement implique la *mécanique rationnelle*.

Voilà un premier point à retenir.

Le second sera l'application de cette *force agissante* ; et, suivant le *point d'application*, d'autres problèmes surgiront. Les variables de toute équation astrologique de ce genre proviennent, ainsi, de la multiplicité des applications de la force agissante et du nombre des points d'application que l'on doit considérer chaque fois.

Sur quoi doit s'appliquer la *force agissante* de la planète P dans l'équation ? Car, il demeure entendu que le « pivot du problème » c'est bien la Planète P : nous voulons savoir quelle est son action, — son « influence », dira-t-on en parlant Astrologie.

La réponse ordinaire sera : la planète en question agit sur la personne dont le « Thème » a été dressé. C'est comme si l'on disait : la manette du mécanicien fait marcher le train ! Allez donc un peu voir ce qui se passe sur la locomotive : vous vous rendrez compte que, si la manette agit, c'est sur le tiroir ; et que, celui-ci distribuant la vapeur dans le cylindre, le piston s'en trouve actionné, puis les bielles reliées au piston se meuvent, et une roue tourne, entraînant l'autre, enfin la locomotive toute entière, et un wagon et un autre et le train tout entier. Les actions énergétiques sont bien complexes, — encore. ne s'agit-il, dans cet exemple du train, que d'un seul déploiement d'énergie.

Il en est de même quand on examine un « Thème ».

On doit donc, — avant tout —, préciser à quoi doit s'appliquer la force agissante d'une planète.

Par hypothèse, on a posé que le « thème », dressé pour un point de la terre et pour un moment donné dans le déroulement du temps, était celui d'un être humain. C'est le cas ordinaire de l'Astrologie courante. Mais ce n'est qu'une *hypothèse*.

Quelle garantie a-t-on de sa justesse ?

La théorie du « moment cosmique » dit : *en un moment donné, sur un point de l'espace, existe un nombre, une forme, un fait* ». Le moment est connu, le point de l'espace aussi ; — le nombre, nous le laissons de côté : cela regarde d'autres considérations qui sont supérieures aux phénomènes concrets. Reste alors la forme : nous déclarons qu'elle est celle d'un être humain.

Pourquoi ?

Car, enfin, au même moment et au même point, d'autres formes existent : celles des êtres et des choses, des animaux dont certains sont minuscules, des plantes dont certaines sont des microbes, et mille choses matérielles qui se composent d'atomes. La force agissante de la Planète *P* s'applique à tout cela et en des points précis de chacun de ces êtres et de chacune de ces choses.

Il faut, alors, voir toute forme existante comme un mécanisme vibratoire que chaque force agissante du plasma énergétique, constitué en un moment, anime évolutivement.

C'est cela la vie. Et un « thème » représente la vie d'une façon universelle.

Dire qu'il concerne uniquement un être humain, c'est de l'enfantillage. Mais dire qu'on peut l'interpréter de manière à y voir les applications des forces agissantes sur un être humain, c'est de la Science.

La question consiste, — comme toujours —, à bien raisonner.

**

Toute force agissante du plasma énergétique produit un mouvement évolutif chez un être quelconque — selon le règne de la Nature auquel il appartient d'abord, selon l'espèce dont il fait partie ensuite, selon la race dont il procède et selon la famille dont il descend.

Aucun raisonnement astrologique n'est valable, si ces considérations ne sont pas primordialement examinées. C'est pour ainsi dire la base de la théorie du « moment cosmique ».

La distinction des effets énergétiques selon les règnes de la Nature, s'opère aisément à l'aide du nombre d'organes sensoriels dont se trouvent dotés les êtres. Nous en avons vu le principe même quand il était parlé du Pentagone. Pour ne pas nous perdre dans des développements trop copieux, supposons que cette distinction soit opérée.

Pour arriver encore plus vite au sujet qui nous intéresse, — l'être humain —, supposons encore que la question d'espèce ait été précisée.

Restent la race et la famille.

Assurément il y aura des astrologues modernes qui seront tout à fait capables de dire que tel « Thème » est celui d'un nègre et tel autre celui d'un blanc, — même d'assurer qu'à tel moment un nègre naît, au lieu d'un blanc. C'est pourtant une question de minutes de temps, si les naissances ont lieu dans une maison d'accouchement. Mais le problème ne consiste pas en cela : chaque race est constituée biologiquement par des *caractères héréditaires* dont l'évolution produit, au cours de l'existence de l'individu, des phénomènes organiques très particuliers et dont il faut tenir compte lorsqu'on examinera la réaction du physique sur le moral.

Certes le « Thème », décrivant l'individu selon sa race, va ainsi raconter son évolution et par conséquent sa vie toute entière. Mais, parce que les caractères héréditaires, — dits *traits de race* — imprimeront à cette évolution une direction spéciale, la « mentalité » du sujet va nettement se différencier de manière à donner aux événements, *volontairement exécutés*, dans le cours de l'existence, une tournure pareillement spéciale.

La question de race est donc extrêmement importante.

La question de famille aussi.

La biologie considère les *caractères acquis* comme se greffant sur les *caractères héréditaires*. C'est globalement ce que l'on appelle *l'atavisme*. Or les caractères acquis dépendent du père et de la mère, des grands-parents et des aïeux.

On a beau penser qu'on n'a pas de famille — simplement parce que la négligence en a fait perdre le souvenir : on en a une quand même et on en supporte toute l'hérédité.

Or cette hérédité conditionne l'évolution, conditionne donc la vie. Elle est *un caractère* des cellules. Et la force agissante de toute planète *P* s'exerce, non pas sur l'individu, mais sur la cellule.

L'Astrologie scientifique, vraiment digne de ce nom, doit pouvoir dire, en examinant un thème, en quel jour et à quel quart d'heure, telle dent sera assez contaminée pour faire mal. Il s'agit, en ce cas, de connaître la denture, — d'avoir spécifié par le système des 22 polygones chaque dent de l'être humain, puis d'avoir décelé, dans le « Thème », l'évolution des caractères acquis qui vont déterminer la carie dentaire. Car la denture, c'est l'espèce selon la race; et l'évolution dentaire, c'est la famille.

Je cite exprès les dents, — parce que Cuvier et, après lui, tous ceux qui se sont occupés de paléontologie fondent, avec raison, leurs considérations des espèces animales sur la denture (1).

Mais ferais-je remarquer, ce n'est que dans ces toutes dernières années que « l'art dentaire » est — enfin ! — devenu une science.

Il reste à la Science Astrologique à spécifier chaque dent de l'espèce humaine et à caractériser les dentures et dentitions selon les races ; — après quoi il n'y aura plus qu'à distinguer les variations existantes selon les caractéristiques, c'est-à-dire selon l'hérédité familiale et ainsi on aura de la précision scientifique.

(1) Je livre, ici, aux réflexions des chercheurs modernes, la petite énigme suivante : l'être humain a 32 dents, les autres mammifères ont ordinairement 24 dents, sauf cependant quelques animaux domestiques. Pourquoi ? Cependant le crocodile en a 78. Je vais, néanmoins, faire une remarque qui peut éclairer la marche à suivre pour résoudre la question. Le nombre de 32, c'est deux fois 16 — autant que de figures dites géomantiques et de sommets d'un polygone qui, tout en ne faisant pas partie intégrante du système dont il a été parlé, s'utilise pour particulariser les points de l'espace. Le nombre de 24, par contre, est plus conforme à ce système, — plus près des considérations géométriques, donc moins « artistique ». Quant au nombre de 78, c'est celui des lames du Tarot, il est composite et prouve que le crocodile était bien digne d'être « défié » sur les bords du Nil ! Mais il y a des serpents fossiles qui ont un bien plus grand nombre de dents ; et puis il y a les marsupiaux qui, bien qu'étant des mammifères, n'en ont pas du tout.

★★

Alors les considérations sur l'espace pourront avoir de la valeur. Parce que jusqu'à présent, parlant uniquement d'évolution, — donc de mouvement —, il ne s'est agi que du *temps*.

Or si l'on veut inférer les événements — qu'ils se passent dans un être ou une collectivité d'êtres — il faudra raisonner de l'espace. Ceci concerne « l'aire des rayons vecteurs » selon la loi de Képler — car une « aire », par définition, est une surface ; et la surface considérée, en l'espace, est celle de l'horizon (1).

Les calculs des arcs de la circonférence, — ou de l'écliptique prise comme telle, — donnent les points du temps, non pas les points de l'espace.

Dès lors, une question subsidiaire intervient : quelle est « l'amplitude-étalon » qu'on doit envisager ? Le degré, — c'est-à-dire le côté du polygone de 360 côtés —, paraît bien la dernière limite des données du système des 22 polygones ; toutefois, lorsqu'il s'agit du temps, on le subdivise par minutes et secondes d'arc. En serait-il de même pour l'espace ?

La réponse est négative. On le comprendra aisément en raison des constructions polygonales du système. Ces minutes et ces secondes procèdent bien des conceptions qui ressortissent du système. Toutefois, elles sont *adventives*, et nullement *essentiels* : elles concernent les mesures d'arc, non pas le rôle *constructeur* des cordes (qui sont des côtés du polygone). Donc subdiviser ainsi le degré pour raisonner de l'espace est une erreur fondamentale.

On doit dire que le côté du polygone qui en a 360 est le diamètre d'une circonférence d'un horizon et le point *H* est le centre d'une construction de polygones qu'on analysera comme précédemment.

Cependant une telle analyse fournira bien une série de données qui ne seront relatives qu'à la périphérie de l'espace envisagé et ne se rapporteront en aucune façon à « l'aire des rayons vecteurs ». Et il s'agit de repérer la *disposition des objets* sur l'horizon donné.

(1) Voir, à ce sujet, le *Glossaire explicatif*.

Mais d'abord, quelle est la grandeur du diamètre de cet horizon ?

Toutes les circonstances étant semblables, tous les polygones de 360 côtés le sont aussi ; et rien n'indique *a priori* de combien de mètres carrés la surface se compose. Il y a donc lieu d'évaluer le rayon d'un horizon.

Or ceci dépend de l'espèce à laquelle appartient l'être dont on examine le Thème. Car la grandeur de l'horizon est relative à la taille de l'individu, — parce que, théoriquement, la limite de tout horizon se situe à la portée de la vue, celle-ci étant la sensation qui donne le contact le plus éloigné qu'un être puisse avoir.

Notons que, si l'on est assis au bord de la mer, — ayant par conséquent, l'œil à un mètre de hauteur au-dessus du zéro d'altitude —, la limite de l'horizon est à 3 km. 570 mètres. Si l'on est debout, avec une taille de 1 m. 75, le rayon de visibilité est de 4.711 mètres. A mille mètres de hauteur, ce rayon a 112.900 mètres, à quatre mille 225.800 : les aigles et les aviateurs ont donc une plus grande superficie d'horizon que le commun des mortels.

Mais ce qu'il s'agit, en l'espèce, de considérer c'est, — la courbure de la Terre étant prise comme uniforme —, la *grandeur moyenne* du rayon de l'horizon pour une espèce donnée. Donc envisager une taille moyenne et une hauteur moyenne.

Au surplus, — ceci se trouvant acquis —, il s'agit encore d'examiner si, alors, on doit prendre comme « amplitude-étalon » le rayon sensoriellement repéré par le sens de la vue. Un simple raisonnement fera comprendre que non. Ce que l'on ne fait que voir n'entre pas en *contact direct* avec soi-même. Il n'y a que ce que l'on touche qui réagit sur son être : on s'en aperçoit bien quand on se cogne.

Dans ces conditions, la *grandeur du rayon de l'horizon pour tout être dépend de l'extension de son appendice tactile*.

Pour l'être humain, par conséquent, c'est la grandeur moyenne du bras étendu.

Peu de chose donc, que la superficie de l'horizon comprise dans un degré de la circonférence ! Une infinie complexité cependant, si l'on songe d'abord à tous les objets qui se

trouvent compris dans un cercle de 1 m. 75 de diamètre et à toutes les parties correspondantes de ces objets, — cellules, molécules et atomes !

Or tout cela est disposé par l'effet des forces sidérales agissantes ; et il faut reconnaître comment ces forces ont amené la disposition existante.

C'est là où intervient la répartition de tout objet dans l'univers terrestre, par l'effet des figures qu'on appelle géomantiques et qui, en réalité, sont des *figurations spatiales*.

Le système explicatif, que ces figures constituent, a été tenu très secret durant longtemps. On ne trouverait rien en aucune bibliothèque qui puisse fournir le moindre éclaircissement à ce sujet. Ce secret, d'ailleurs, se garde par lui-même, étant donné que pour en exposer le mécanisme un volume entier ne suffirait pas. Ce qu'on peut en dire, c'est que chaque point des *figurations spatiales* constitue un *point de force* entraînant des relations avec les autres, en sorte que les objets finissent par avoir la place qu'on leur voit ; et, au surplus, ces points sont sphériques, en sorte qu'ils se décomposent par des plans équatoriaux à l'infini. L'espace se trouve, de la sorte, déterminé et analysé avec la plus minutieuse précision (1).

✱

Mais dans ces conditions, l'Astrologie devient complètement rationnelle. On y trouve des lois concernant le déterminisme des êtres et des organes dans les êtres. On a une véritable science — utile à toutes les autres branches du

(1) Le « jeu de domino », comme on le remarquera, se compose de petits parallélogrammes rectangles, sur un grand côté desquels sont disposés des points dont la somme donne des nombres. Ce n'est qu'un découpage d'une superficie, sur laquelle ces nombres doivent se considérer selon divers arrangements possibles. On joue avec ces quadrilatères ; mais l'ensemble n'a certainement pas été inventé à cet effet — comme tous les jeux qui existent d'ailleurs, cartes, échecs, dames, jeu de l'oie, etc. Les dominos sont une *machine à calculer*. On s'en rendra aisément compte par la tranche la plus simple qui s'exprime ainsi :

0	1	2	3	4	5	6
0	1	2	3	4	5	6

il y a bien une *progression mathématique*. Euler, le célèbre mathématicien suisse, s'en était aperçu ; et il a fait un travail fort remarquable sur la question.

savoir, non pas seulement égoïstement profitable pour la seule espèce humaine ou pour quelque individu dans une race de cette espèce.

Et quand on l'aura vue de la sorte, on pourra passer à l'examen des lois qui régissent les groupements humains, — parler d'évolution des événements, faire de « l'Astrologie politique » et donner des certitudes intéressantes à tous égards, non pas uniquement inférés d'un Thème sous prétexte que celui-ci indique le désastre ou la gloire d'un personnage dont la valeur historique ne dépend jamais que de la postérité.

Ce n'est qu'après avoir connu l'être humain, — après l'avoir dûment spécifié en tous ses organes par les moyens rationnels qu'offre la géométrie, après avoir *signifié zodiacalement et planétairement* son cerveau, son foie, ses intestins, ses nerfs et ses vaisseaux, — après avoir, encore, caractérisé de même son intellect et son être psychologique, qu'on pourra envisager ses relations avec ses semblables.

L'être humain est un monde, — un *microcosme* — disait-on jadis, on avait bien raison, ce microcosme ressemble au *macrocosme* qui est l'Univers créé et celui-ci est la pensée de Dieu !

Mais la société des hommes groupe des affinités amicales, quartier de la cité qu'on habite, ville où l'on évolue, nation dont on est citoyen sont encore des *microcosmes* complexes autant que l'être humain lui-même.

Ce qui se passe dans une cellule est égal à ce qui se passe sur la Terre. Quand le *vitellus fécondé* — le jaune d'un œuf —, nous donne un poussin, les forces agissantes des plasmas cosmiques successifs dotent ce futur poulet d'un squelette, où les pattes auront des ergots et les ailes des plumes, celles-ci avec un certain nombre de pennes dûment colorés selon les caractéristiques ancestrales. C'est une œuvre magnifique, — artistiquement exécutée par la Nature d'après des principes pourtant rigoureusement géométriques.

Quand ce même *Vitellus* dotera l'être humain de ses organes, ceux-ci seront construits de même; et son cerveau aura des circonvolutions cérébrales, comme son foie ses lobes et ses intestins ses papilles, selon le même art qui, toujours, tient compte de l'ancestralité.

Puis, quand l'être ainsi organisé, évolue parmi ses congénères, lui, — simple cellule alors d'une société, — se comportera pareillement, agissant selon une volonté libre dans le mouvement d'entraînement général, mais constituant et construisant positivement un assemblage qu'on dira ensuite être la civilisation.

Tout cela dirigé par une pensée — dont nous n'avons un aperçu que par notre géométrie.

Est-ce trop de quarante-cinq portes à franchir pour le comprendre ?

Car entrer dans cette voie de l'Astrologie que rien ne paraît obstruer de prime abord et considérer avec curiosité le premier compartiment, où l'on pénètre sans grande peine, c'est un peu comme visiter un musée où l'admiration remplace la compétence.

On compare la valeur des plasmas sidéraux; on en tire des conclusions. Est-ce suffisant ?

Que sait-on exactement des qualités que présentent chacune des déterminations effectives dans la composition d'une évolution parmi tous les êtres organisés et inorganisés ?

Que sait-on, aussi, de la façon dont ces êtres sont physiquement conditionnés pour paraître intellectuels — tous tant qu'ils sont ? Car si les hommes raisonnent, les animaux aussi, quoique plus rudimentairement; les plantes également, d'une façon esquissée; et les minéraux n'ignorent rien des lois dont les chimistes les dotent.

La clef universelle des Sciences Secrètes donne bien la faculté d'acquérir ces diverses connaissances. Mais, alors, l'Astrologie prend une ampleur insoupçonnée : elle devient la dominante dans ce tryptique, légué par l'antiquité où la Magie et l'Alchimie présenteront les compléments indispensables.

L'Astrologie est la Science du *Temps*, lequel distribue tous les phénomènes de l'Univers. Elle a donc pour complément l'Alchimie qui est la science de l'*Espace* et la Magie qui est celle de l'*Energie*.

Tout cela c'est la Haute Science.

On ne tarde pas à s'en convaincre quand on arrive à ce carrefour figuratif de la Salle Centrale du Temple.

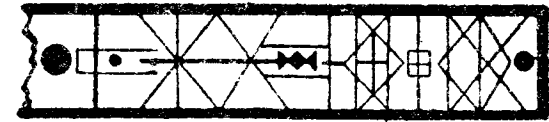


FIG. 24

SCHÉMA RÉCAPITULATIF

DES PROBLÈMES POSÉS EN L'APPLICATION
DE CHACUNE DES CINQ SCIENCES SECRÈTES

Ce schéma est disposé d'une façon pratique. Il montre les divers genres d'application qui doivent s'envisager lorsqu'après avoir parcouru les trois premières Sciences Secrètes, on a eu soin d'examiner les deux autres qui n'offrent aucune communication avec l'extérieur de la Haute Science et que l'on est revenu à des considérations centrales. Les données ésotériques seraient sans utilité, si elles ne servaient qu'à garnir l'intelligence de connaissances approfondies et si l'on n'en profitait pas pour l'avancement de l'individu dans la Société, afin de réaliser par l'éducation un progrès général en l'Humanité.

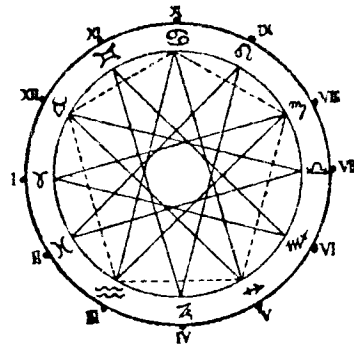


FIG. 23

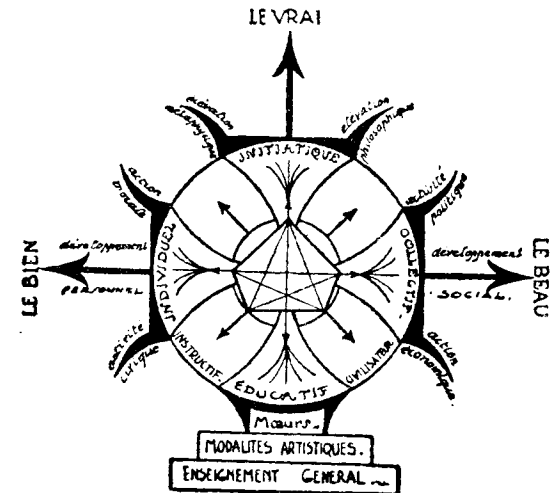


FIG. 25

HUITIÈME CHAPITRE

LOI DES NOMBRES

dans

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Le temps que dure notre existence n'est qu'une courte période comprise dans une phase que présente l'Humanité en son évolution constante.

Chaque minute qui s'écoule nous éloigne d'un passé qui peu à peu se tasse dans notre mémoire, si bien que le recul des siècles nous apparaît comme une sorte de toile de fond sans perspective. Rares sont ceux d'entre nous qui, à notre époque par exemple, peuvent s'imaginer la vie d'il y a à peine un siècle. Pourtant trois générations nous en séparent; et, avec quelques souvenirs de famille, il serait assez facile de se la représenter.

Au delà, nous nous fions aux historiens et à leurs descriptions. Cependant nous nous figurons bien mal les conditions de la vie, sous les Bourbons, sous les derniers Valois, sous les Capétiens, sous Charlemagne; et plus nous avançons dans les origines du christianisme, moins nous en comprenons les réalités et les besoins.

Puis lorsqu'il s'agit des âges avant notre ère, nous n'avons guère d'idées sur ce que pouvait être alors la vie courante.

Et l'Humanité est bien vieille, -- plus vieille en général qu'on ne le croit.

Le professeur au Collège de France, Capitan, notoire anthropologiste, dans son curieux livre sur la Préhistoire, paru en 1931, où il tient compte des découvertes et des conceptions les plus récentes, évalue l'antériorité humaine, dans la période géologique dite quaternaire, entre 100.000 à 125.000 ans auxquels s'ajoutent 75.000 et 50.000, plus 25.000, 16.000, 12.000, 10.000 ans encore... Il ne sait plus où il doit s'arrêter. Et ses collègues assurent que ces chiffres effarants sont « absolument insuffisants avec les constatations d'aujourd'hui » !

Les géologues, — Wegener le dernier en date (1) —, pensent que cette période quaternaire a débuté il y a environ 600.000 ou un million d'années ! Or, il y a peut-être l'homme tertiaire, — antérieur encore !

Qui pourrait bien, dans ces conditions, nous raconter comment vivaient l'« Homme de Cros-Magnon » ou celui de Néanderthal — des types relativement récents, dit l'anthropologie actuelle avec un certain dédain ?

Pourtant ces ancêtres des cavernes avaient une âme, des pensées. Les dessins, qu'ils ont tracés sur les parois de leurs demeures rocheuses, montrent qu'ils savaient « voir », donc « faire attention ».

Et, alors, le « progrès » ne commence-t-il pas au moment où, par une remarque, on s'aperçoit qu'il pourrait y avoir du « mieux » ?

Dans ces conditions avec les dix mille siècles qu'on se plaît à attribuer à l'Humanité, le progrès, poursuivant toujours une marche ascendante, aurait dû dépasser — et de beaucoup — tout ce que notre société actuelle nous offre.

Mais il n'en est pas ainsi. A bien regarder l'histoire, il semble qu'elle soit un perpétuel recommencement. Le mythe grec du malheureux Sisyphe, condamné pour l'éternité à remonter constamment son quartier de roche sur la montagne sans pouvoir l'y installer une fois pour toutes, est bien l'image de notre pauvre Humanité.

(1) Wegener est le grand géologue allemand de la période contemporaine. C'est le seul qui ait émis des hypothèses scientifiquement concordantes avec les constatations modernes sur la formation géologique des continents.

Les splendides civilisations de la Grèce, de l'Égypte, de la Chaldée, des Indes et de la Chine, n'ont duré qu'un temps. Une barbarie, déchaînée on ne sait pourquoi, les a dévastées; tout leur acquis intellectuel a disparu chaque fois et la civilisation suivante a dû remonter péniblement, lentement, la pente pour succomber à son tour.

Quelle est la loi qui préside à ces phénomènes ?

✱

Lorsque, quittant ces points de vue usuels qui consistent à prendre les pôles terrestres pour les extrémités d'une « normale » (1) à laquelle on rapporte toutes les observations on ose envisager une conception héliocentrique, des lueurs apparaissent aussitôt qui font apercevoir la question sous son vrai jour.

Ce qu'on appelle « civilisation » n'est plus, de la sorte, qu'un stade momentané de perfection dans le cours d'une évolution qui est conduite par les forces *héliocentriques*.

L'Humanité se comporte comme cet équilibriste qui, pour se tenir debout sur une boule, est obligé de se mouvoir *en sens inverse de la rotation* de son support. Elle va de l'Est à l'Ouest, alors que la terre tourne de l'Ouest à l'Est, — ce qui est facile à voir tous les jours, car, si le Soleil se

(1) Dans le langage mathématique, on appelle *une normale* toute ligne droite qui est *verticale* par rapport à un plan abstraitement envisagé.

Une verticale est la ligne droite qui suit un corps matériel abandonné à lui-même et tombant, en vertu de la pesanteur sur l'horizon. Il s'en suit qu'une normale est toujours perpendiculaire au plan envisagé. La *conception polaire* repose donc sur l'existence du plan de l'équateur terrestre, perpendiculaire à cette normale dont les extrémités sont les pôles de rotation. Cette conception est plus théorique que réelle, car le véritable *axe de rotation* est distinct de l'*axe cartographique*. Il y a, d'ailleurs, d'autres pôles que celui des cercles et que celui de la rotation : il y a aussi le *pôle du froid* et le *pôle magnétique* dont on parle souvent. Dans les considérations qui nous occupent, quand il s'agit de Sciences Secrètes, nous devons tenir compte de toutes ces distinctions. La Terre est, en réalité, animée de *douze mouvements* différents. La *rotation* sur elle-même et la *translation* autour du Soleil sont les seuls ordinairement, que retienne l'Astrologie élémentaire; mais, en examinant de près les aphorismes des anciens auteurs, on s'aperçoit que plusieurs ressortent de la connaissance des autres mouvements, — tel par exemple que celui de la *nutation* ou balancement de l'axe de rotation autour du pôle géométrique du sphéroïde.

lève à l'Est, le fait provient de ce que la Terre tourne vers le Levant.

Pour comprendre la marche de l'Humanité, il faut donc avoir un planisphère héliocentrique et non pas géocentrique comme le sont ceux de nos cartes habituelles. Sur ce planisphère, le tracé du plan de l'écliptique apparaît comme une ligne droite et celui du plan de l'équateur prend la forme sinueuse qu'on donne généralement à l'autre.

La carte présente l'aspect exactement contraire de celui qu'on trouve dans nos atlas classiques. Si on l'examine pourtant, on y découvre une multitude de choses qui montrent d'abord que le désordre qu'on connaît dans le dessin des continents, a fait place à un ordre insoupçonné et ensuite que les éléments assez mal répartis géométriquement, sont très régulièrement disposés.

Déjà plusieurs énigmes disparaissent. Et, déjà on est obligé de reconnaître que *raisonner à l'inverse des habitudes* demeure le seul moyen de percer les secrets de la Nature. En ésotérisme on n'a jamais fait autrement.

Quand on considère ce planisphère héliocentrique, — qu'on y voit les continents perpendiculairement situés par rapport à la ligne de l'écliptique, tandis qu'ils sont en oblique de l'équateur terrestre sur les autres cartes, — on remarque que les principales capitales de civilisation, dont l'antiquité nous a laissé le souvenir, se trouvent toutes situées dans une zone, large d'environ une dizaine de degrés, qui se déploie au Nord de cette ligne. Si l'Humanité a avancé, à travers les siècles, de l'Est à l'Ouest, comme l'équilibriste en sens inverse de la rotation de la boule, — il devient tout naturel que l'histoire des civilisations parle d'abord de l'Orient avant de mentionner l'Occident.

En outre, ce planisphère fait parfaitement comprendre — par exemple — pourquoi en Amérique, à la latitude géométrique de Paris, il fait une température norvégienne; tandis qu'à la latitude, toujours géométrique, de la Norvège en Asie, il fait bien plus chaud.

On s'aperçoit ainsi que les hommes placent leurs capitales de civilisation en des climats tempérés, où la période de fraîcheur l'emporte — d'une façon plus ou moins accentuée — sur la période de chaleur. C'est encore bien natu-

rel: dans les pays trop chauds, on a plutôt tendance à restreindre ses efforts et, dans les pays trop froids, l'intelligence n'a pas d'élan : — « les paroles gèlent », disait Rabelais.

Or, pour réaliser des progrès, il convient d'abord, de faire attention aux inconvénients présentés par les choses existantes, — ce qui exige une certaine « élasticité d'esprit » —; et ensuite, il faut faire un effort. Mais quand il fait trop chaud, on fait la sieste.

Cependant on ne doit pas perdre de vue que les climats, à la surface de la Terre, sont variables; qu'eux aussi, dépendent de lois héliocentriques en vertu desquelles ils se modifient peu à peu. Les astronomes connaissent bien les « variations séculaires de l'obliquité de l'écliptique » et supposent d'autres variations dues à des causes mal connues. Ces variations sont toutes d'une amplitude infime: quand elles atteignent une seconde d'arc, elles font déjà apparaître de notoires différences dans la chaleur distribuée par le Soleil d'une façon générale à la Terre entière. Ce fait paraissait inexplicable, il y a encore une trentaine d'années; mais, depuis, nous savons ce que sont les « ondes caloriques » et nous comprenons que le Soleil n'est pas un « quinquet ».

La chaleur solaire doit s'envisager — uniquement — comme une modification de l'énergie émise par le centre du cosmos, — modification qui ne s'effectue qu'au contact de la Terre. L'énergie se déploie par « ondes » et celles-ci ont, suivant l'expression consacrée, des « nœuds » et des « ventres »; alors toute variation infime, dans la réceptivité de cette énergie, produit nécessairement des modifications par plus et par moins.

Ceci, aujourd'hui, est acquis (1).

(1) Le professeur Metchnikoff, dont les recherches biologiques à l'Institut Pasteur de Paris sont bien connues, est un des premiers qui, à la fin du XIX^e siècle, ait fait remarquer que « la civilisation allait vers l'Ouest ». Le travail qu'il a fait, — contrôlé sur la plupart des cités du monde —, est à ce sujet très remarquable. Malheureusement il a raisonné en géocentrique et non pas en héliocentrique. Malheureusement, aussi, il a fait ses recherches et ses considérations à une époque où les ondes étaient encore des hypothèses non contrôlées, sur lesquelles aucun homme de science n'aurait voulu se fonder. A part ces réserves, ce qu'il a constaté, demeure définitif. La physique a accompli, dans les toutes premières années après 1900, un bond formidable — dont seuls ont pu se douter ceux qui suivaient de près le mouvement scientifique.

La carte héliocentrique nous donne donc à penser qu'à Babylone — par exemple —, au temps où sa civilisation florissait, le climat était beaucoup plus tempéré qu'il ne l'est de nos jours. Il y faisait certainement moins chaud et probablement plus humide ; sans quoi on se demanderait comment se ravitaillait une population deux ou trois fois plus nombreuse que celle de Paris actuellement. Mme Dieulafoy a assez raconté ce qu'elle avait pu souffrir de la chaleur et du manque de vivres quand elle descendait en bateau vers le Golfe Persique.

Les Assyriens, gens scrupuleusement actifs, surtout en ce qui concerne la finance et le commerce, ne devaient pas avoir un climat pareil. On ne le fera jamais croire à personne.

Nous devons tenir compte de tout cela, quand nous parlons de l'évolution de l'Humanité.

* *

Nous devons tenir compte surtout que le progrès matériel n'a pas autant d'importance que nous le pensons ordinairement. Déjà nous nous apercevons que le progrès social est indépendant du progrès matériel. Nous sommes très fiers, — à juste raison d'ailleurs —, des bienfaits dont nous a dotés la science appliquée ; nous avons le téléphone, la T.S.F., l'automobile, l'aviation. L'antiquité n'a pas connu cela. Mais sommes-nous aussi fiers de notre « avancement social » ?

Les jeunes gens, qui ont assez poussé leurs études de droit pour connaître « la loi de l'Hamourabi » qui régissait la société assyrienne, sont bien obligés de convenir qu'en un temps fort lointain, l'Humanité jouissait d'un statut autrement évolué que le nôtre. Les conditions de la femme, de la jeune fille, — libres citoyennes égales au mari, au frère, au fiancé —, sont de celles que nos plus hardis novateurs n'osent même pas envisager. La famille d'alors semble une institution bien meilleure, bien plus belle que celle de la « gens » romaine, — qui, pourtant présentait une plus grande valeur sociale que notre simple « parenté » d'aujourd'hui.

Ne parlons pas des conditions de travail. On a trop raconté

de « billevesées » sur l'esclavage dans l'antiquité. On fonde les idées, qu'on en a, sur le fait que l'esclave n'était pas libre de sa personne ; — car être libres de disposer de nous-mêmes nous paraît un souverain bien. Pure illusion ! L'argent à gagner pour vivre est un tyran autrement coercitif que le maître de l'esclave — pour qui celui-ci est une propriété à laquelle il doit consacrer tous ses soins. Qu'on aille voir dans les pays musulmans si les esclaves ne sont pas autrement heureux que beaucoup de nos ouvriers d'usines ! Ils n'ont à penser à rien, — parce que le maître pourvoit à tout. Evidemment ils travaillent ; mais les autres aussi.

Le Christianisme, dans son zèle louable de répandre le mépris sur tout ce qui l'avait précédé, nous a forcé la cervelle des idées les plus fausses sur l'antiquité.

Mais si le progrès matériel n'a rien à voir avec le progrès social, l'un et l'autre ont encore moins de relations avec le progrès intellectuel.

Il faut s'entendre cependant sur ce qu'on doit désigner par cette expression. Avec tant d'applications de la science, nous nous imaginons à notre époque que jamais l'Humanité n'a été aussi intelligente que maintenant. Cela donne à nos « savants » une certaine prétention : jadis il n'y avait que des « imbéciles » et tout ce qu'on pensait de la Nature, n'était que « balbutiements d'une intelligence rudimentaire » ! Mais aucun de ces « savants » n'est capable de construire les Pyramides ; or, elles datent de quatre mille ans avant Jésus-Christ. Tous sont bouche bée devant ce que Platon, — encore un malin celui-là ! — attribue à Socrate ; de telle façon que personne ne peut dire lequel des deux a été le véritable philosophe.

Qu'on ouvre, alors, nos traités de philosophie. Y a-t-il vraiment un « avancement intellectuel » ? Il y a des phrases, — certaines sont belles assurément ; il y a parfois même des idées, — chez Bergson par exemple, mais un « système », une explication de l'Univers, une conception qui satisfasse aux questions troublantes que nous nous posons tous, qui donc en a été capable ?

A part tout cela, nous sommes en progrès.

* *

Réfléchissons donc.

Nous remarquons, dans l'histoire de l'Humanité, des périodes très brillantes, — toutes caractérisées par un déploiement artistique, par une législation précise, par un confortable minutieux, lequel, compte tenu que les besoins étaient différents et que l'interpénétration des peuples se trouvait incomplète, nous laisse rêveurs et admiratifs. Puis nous constatons d'autres périodes où l'art n'existe plus, ou l'on n'en a même pas cette notion qu'en montraient les hommes des cavernes, où les conditions sociales ne sont plus qu'un vague souvenir de codifications antérieures, où le confortable est inconnu et où l'on vit, sinon tout à fait comme les animaux, du moins presque comme des sauvages avec un étalage de brutalité et de cruauté qui nous fait horreur. (1)

Il y a une alternance nettement marquée.

Ce qui nous inquiète, alors, c'est de savoir comment s'opère cette alternance ; — autrement dit : quelle est la loi régissant les périodes de civilisation et de barbarie ? Car, il est entendu, que nous ne pouvons vivre sans « espoirs » : — espoir de conserver notre civilisation, si nous en avons une ; et espoir de voir luire un temps meilleur, si nous trouvons que nous sommes, plus ou moins, plongés dans la barbarie.

La Haute Science fournirait-elle quelque aperçu sur la question ?

Nous venons de voir que la Magie, l'Alchimie, l'Astrologie s'élevaient — par leurs conceptions — en des hauteurs métaphysiques que les hardiesses modernes sont loin d'atteindre et nous sommes en droit de penser que, peut-être, la réunion de ces trois Sciences Secrètes est susceptible de nous éclairer un peu.

Il y a effectivement une loi de l'évolution de l'Humanité. Elle a un caractère strictement ésotérique. Les initiés n'y ont, à aucun moment, fait la moindre allusion. Même — doit-on le dire ? — la très grande majorité d'entre eux n'en a jamais été au courant ; seuls, quelques très hauts placés l'ont connue. L'expliquer complètement d'ailleurs est fort

(1) C'est ce qui s'est passé à la chute de l'Empire Romain : mais une pareille période de barbarie, consécutive à une autre de splendide civilisation, se constate à plusieurs reprises antérieurement.

difficile, il faudrait entrer dans des considérations mécaniques déjà complexes qui, au surplus, s'entremêlent de notions sociales où la psychologie collective voisine avec la politique au sens grec du mot (1).

Cette loi s'exprime ainsi : *la longueur comme l'éclat de la période d'évolution active, sont proportionnels à la durée et à la carence initiatique de la période d'évolution inactive qui l'a immédiatement précédée.*

L'énoncé implique un « déploiement d'initiation » durant la période d'activité pour l'évolution — lequel fait défaut aux périodes qui la précèdent et la suivent. Le mot « initiation » est pris dans le sens qui a été déjà indiqué ; il veut dire « le summum des possibilités de connaissances » que l'on peut atteindre. Ce summum est, bien entendu, *relatif* ici à toute période envisagée.

Car les périodes actives n'atteignent jamais — globalement — en fait d'« initiation » qu'un point relativement élevé, lequel n'est pas de plus en plus haut, mais plus ou moins haut. Là aussi, il y a des variations, oscillant autour d'une moyenne. Toutefois, cette moyenne, comparativement à celle de la période inactive, est très supérieurement placée.

La moyenne initiatique dans la période inactive se trouve en effet à zéro sur l'échelle.

Tout se passe comme dans la vie ordinaire : à l'état de veille et d'activité succède le sommeil et la vie dite végétative. Considérant l'Humanité comme représentée par un seul homme — dont les besoins matériels demeurent toujours identiques dans une existence sans fin — on la voit agir intellectuellement durant un temps de veille puis s'endormir, sans autres pensées que des rêves, pour se réveiller de nouveau.

Ce qui caractérise l'Homme, c'est uniquement la pensée. Quand il dort, il ne pense pas — seuls, ses réflexes cérébraux lui conservent la vie — et dès qu'il se réveille, il reprend ses pensées. Néanmoins, celles-ci se trouvent conditionnées par les circonstances extérieures : l'état de la Nature qui l'entoure. S'il a dormi longtemps, tout a changé ;

(1) Politique veut exactement dire « art de gouverner la Cité ». Ce sens se trouve indiqué dans tous les dictionnaires français.

les plantes ont poussé, les animaux ont grandi ou sont morts, la température n'est plus la même, le vent ne souffle plus du même côté. Il va donc reprendre son travail au point où il l'avait laissé lorsqu'il s'est endormi, mais dans des conditions tout autres.

Or, cet Homme n'est pas seul. Ses semblables ont dormi également. Sont-ils tous aussi bien réveillés que lui ? Aussi bien disposés à poursuivre leur œuvre ? N'en manque-t-il pas d'ailleurs ? Parce qu'en prolongeant leur demi-sommeil avant le réveil total, certains ont ressassé leurs ennuis du jour précédent, et préfèrent un autre travail.

Ce n'est pas si commode que cela de recommencer une œuvre — quand celle-ci a un caractère purement intellectuel.



Mais, s'il en est ainsi, nous comprenons ce qui se passe dans une période inactive. Tout le patrimoine des Sciences Secrètes — lequel constitue le legs qui se transmet d'âges en âges — et qui représente le fonds de l'ésotérisme — demeure bien conservé, néanmoins inutilisé. Tandis que, dans une période active, ce même patrimoine trouvé intact, est mis en exploitation.

Le principal, alors, consiste à préserver, durant le sommeil, ledit patrimoine de manière qu'au réveil il soit utilisable — de même qu'en dormant le cerveau se repose et cependant se maintient sans altération, en sorte que la mémoire revient instantanément au réveil pour donner conscience de l'intégrité de la personnalité.

Ne perdons pas de vue, en effet, que si, en nous réveillant au matin, nous savons que nous existons toujours, c'est uniquement parce que nous nous rappelons que nous avons vécu la veille au soir. Mais le fait est tellement constant, tellement journalier, que nous en avons l'habitude et que nous n'y prêtons aucune attention.

Il importe donc, qu'au « réveil initiatique » réveil de l'intelligence dans l'humanité tout simplement — il y ait le souvenir de la persistance des données de l'ésotérisme.

Comme la période de sommeil est longue — la plus courte

comprend plus de deux générations — ce ne sont pas les mêmes personnes qui ont à reprendre l'œuvre — positivement le *Grand Œuvre* si l'on se reporte aux conceptions alchimiques. (1)

Dans ces conditions, il devient nécessaire de *léguer*, chaque fois que doit cesser une période active, certains documents qui suppléeront à la mémoire humaine.

C'est ce qui a toujours été fait avec un soin et une probité auxquels on se trouve obligé de rendre hommage — bien que l'on sache que les « initiés » n'aient jamais omis de travailler pour la postérité.

Bien entendu, ces documents sont secrets, très secrets — autant que la mémoire des choses les plus intimes pour chacun de nous.

Bien entendu aussi, il n'est pas question de les révéler — pas plus que nous ne dirions à nos plus proches quelles souvenirs personnelles nous poursuivons à notre réveil.

Certains de ces documents ont été gravés dans la pierre. C'était lorsque la période inactive de sommeil devait durer fort longtemps et qu'on supposait que le déploiement de barbarie — pouvait détruire des parchemins ou des papyrus. D'autres ont été écrits, constituant des volumes, répandus, alors, à tant d'exemplaires, qu'on pensait bien qu'il en resterait au moins un pour être utilisé.

Ce ne sont pas les manières diverses de consigner le nécessaire pour une reprise d'activité intellectuelle qui ont manqué. L'hermétisme se trouvait là pour fournir tous les moyens d'égarer les barbares et de leur faire dédaigner ce qu'ils avaient l'intention de détruire.

De la sorte, chaque fois — la civilisation, basée sur l'évolution initiatique a pu reprendre, sans plus d'efforts qu'il ne fallait.



Mais quel est le nombre d'années qui règle cette périodicité constante ?

Ce n'est pas un nombre fixe. L'énoncé de la loi dit que

(1) Voir le chapitre VI.

la longueur d'une période active est *proportionnelle* à la durée de celle qui l'a « précédé comme inactive ».

Il y a une *proportion* — et celle-ci dépend du système réglant l'inactivité. Qu'on n'en soit pas surpris : est-ce que chaque nuit, on dort toujours autant et aussi bien ? La période de veille est bien plus précisée que n'est celle du sommeil, ne serait-ce que par les besoins de nourriture qui répartissent l'existence en une journée : la nuit, on s'endort quand le sommeil vient — un peu plus tôt, un peu plus tard selon l'état dans lequel on se trouve, et l'on se réveille, généralement en retard, si bien qu'on a inventé des pendules sonnantes à cet effet.

En fait de périodes d'humanités, c'est pareil : le sommeil n'est pas venu à jour fixe, et le réveil s'effectue avec assez de peine — surtout lorsque la nuit a été longue et ne s'est pas passée dans le calme.

Car, au cours de cette nuit — qui peut dépasser six siècles et vingt générations — toutes sortes d'événements se sont déroulés : des guerres dévastatrices, des révolutions sanglantes, des perturbations politiques, des modifications sociales, des changements de mains, des métamorphoses économiques.

Il y a, ainsi, des réveils qui ont lieu après tant de bouleversements que c'est miracle qu'une reprise évolutive telle que nous la comprenons, puisse s'effectuer.

Miracle évidemment — mais bien prévu antérieurement et bien combiné d'avance !

Or, c'est cela l'« occulte de l'Histoire », celui dont parlait Frédéric Masson quand, dans une lettre à Victor-Emile Michelet (1), il signalait combien l'Histoire, telle qu'on la connaît, telle qu'on l'enseigne, n'est guère qu'un aspect assez faible et assez fallacieux, de la réalité des faits.

L'histoire vraie devrait être jalonnée par les périodes que l'on vient de mentionner. Mais qui l'écrira jamais ? Ou plutôt qui osera l'écrire ? Parce que tous les historiens se

(1) Cette lettre est citée par Victor-Emile Michelet, un des plus avertis chercheurs en matière d'occultisme, dans son ouvrage sur la *Chevalerie*, qui a paru avant 1914.

sont bien doutés que cette alternance d'évolutions à caractères différents, avait une importance primordiale.

Pour nous, peu nous importe ce qui se passait lors de cette période à laquelle l'énoncé de la Loi attribue un « éclat ». Nous savons — maintenant que nous avons aperçu la valeur des trois principales Sciences Secrètes — que la « valeur historique » dont elle peut se trouver dotée, est faite des applications désintéressées de principes élevés. Ce qui retient plutôt notre attention, c'est — durant la période inactive — le moyen à l'aide duquel les Secrets de ces Sciences et tous autres qui en dérivent, soit directement, soit indirectement, peuvent se conserver malgré les divers assauts destinés à les percer ou les anéantir.

Mais il nous reste deux Sciences Secrètes à examiner, celle de la Mythologie et celle du Symbolisme. Nous allons donc comprendre immédiatement.

Quand la période est active, il y a application de la Mythologie, et quand elle est inactive, il y a utilisation du Symbolisme. Ces deux Sciences compléteront donc les autres.

Pour donner de l'« éclat » à la période active, il faut un déploiement d'art, sous ses formes diverses, il faut un « style » qui caractérise ce moment, il faut donc une métaphysique qui revête de ses formes pensées toutes les manifestations expressives de l'intelligence humaine — et il faut nécessairement « raconter » cette métaphysique.

Mais, parce que les conceptions sont très élevées, abstraites, et bien loin du concret vulgaire — il devient indispensable de les « raconter » d'une façon imagée, commode à retenir, facile à comprendre. C'est alors qu'on fait de la Mythologie en donnant à ce mot un sens très large.

Puis, quand les Sciences Secrètes ne sont plus enseignées à certains initiés qui s'en vont parmi les peuples pour leur distribuer des « vérités » sous des formes poétiquement acceptables, quand il s'agit simplement d'en conserver intact l'essentiel, on fait du Symbolisme. On « décrit » ce qu'on « racontait » — toutefois d'une façon telle que toute proposition abstraite devient schématique ne présentant plus que l'*armature de l'essentiel*. C'est peu, très peu, au point que pour y découvrir quelque ligne directrice, il faut en savoir bien long.

Cela ne servirait à rien si, d'autre part, quelque document — expressément légué pour retrouver le « fil de la pensée du Grand Œuvre de l'Humanité » — n'était établi pour permettre la reprise « éclatante » de l'évolution continue.

Tel est le fonctionnement de cette « loi des nombres » qui régit la race des hommes depuis les temps les plus reculés.



On dira : ce sont là des assertions, et qui prouve qu'elles soient conformes à la réalité ?

Ce serait extrêmement facile de répondre — parfaitement possible de faire une démonstration irréfutable — mais totalement inutile.

En effet, le monde vit — depuis toujours dans l'ignorance du fond des choses ; — et il doit en être ainsi. Quand on ne sait pourquoi son « patron » prend une décision, qu'il commande un travail insolite et même à contre-sens du métier qu'on connaît : on hausse les épaules, on le déclare un sot, on réagit contre lui et — somme toute — on finit par faire à sa propre guise, on pense à « saboter » sa manière personnelle d'opérer. Si cette fantaisie patronale aboutit à enrichir l'entreprise — on déclare finalement que c'est de la « roublardise » ; si elle donne des produits curieux qui, malgré le mauvais vouloir de l'ouvrier, sont considérés comme parfaits, on s'incline, somme toute, et on avoue que le « patron avait mieux que soi compris la commande ». Mais le « patron » ne fait part à personne de ses idées.

Nous sommes tous, ici bas, les ouvriers d'une œuvre dont nous ignorons les raisons — « les ouvriers de la vigne » comme il est dit dans l'Évangile (1) en ce style hermétique qui exprime toujours le vrai pour le bien avec une remarquable beauté.

La vigne, c'est cette plante dont la graine se trouve si

(1) Évangile, selon saint Jean.

bien protégée qu'elle défie la putréfaction des intempéries. Elle produit le raisin savoureux où la graine est entourée d'un suc dont une fermentation donne le vin. Et le vin — splendide substance, tonique et digestive — berce le cerveau d'une ivresse parfois consolante. Noé s'est enivré après le Déluge. Combien se sont « saoulés » de leurs rêves devant la Mythologie et le Symbolisme, à la suite des dévastations de ces Sciences Secrètes ! Et le Christ a bu du vin avec ses apôtres, avant son martyre, mais après la fondation d'une ère nouvelle pour l'Humanité, — alors les douze « grands ouvriers » de la vigne, ont compris que le « Maître » était bien supérieur à tous les hommes de génie.

La vigne est le symbole de l'œuvre qu'à bon droit on peut dire initiatique. On la cultive, on profite de ce qu'elle donne — qu'importe pourquoi elle existe, et pourquoi il faut lui donner tant de soins : le vin est si bon à boire !

Il demeure loisible de hausser les épaules et de déclarer assertion gratuite cette « loi des Nombres dans l'évolution de l'Humanité ».

Mais, en ce cas, il faut abandonner toute idée d'utiliser la « théorie du moment cosmique » — et celle-là exprime le déterminisme de l'Univers.

En effet, si alternance il y a dans ces périodes d'activité et d'inactivité, c'est que l'une cesse pour faire place à l'autre. Par conséquent, une terminaison existe chaque fois, produite incontestablement par le jeu combiné des forces universelles, résultant ainsi d'un « moment cosmique ».

La « loi des Nombres » dans l'évolution de l'Humanité rentre, de la sorte, dans les conceptions astrologiques.

Le mécanisme — pour si secret qu'il soit — peut se faire entrevoir. Certains astres de notre cosmos solaire « dirigent » cette Œuvre dont nous venons de parler. Mais en disant qu'un astre « dirige » quoi que ce soit, il faut avoir soin d'entendre qu'il s'agit d'une apparence.

L'astre en question — comme les autres planètes et comme la Lune et le Soleil — n'a aucune puissance directrice, aucune *efficacité déterminante* par lui-même. En tant que corps céleste, dûment repéré dans le ciel, il mar-

que un *temps* : il a le rôle d'une aiguille sur un cadran d'horloge. En tant qu'élément dynamique du « plasma inducteur », il distribue une énergie cosmique, il a le rôle d'une bobine dans une dynamo. C'est tout.

L'induit reçoit le courant à l'heure voulue. C'est lui qui « électrifie » — qu'on me passe le mot, il demeure commode — le « vibreur » agissant. Ici ce « vibreur » est l'Humanité. S'il y a une « direction » à envisager elle ne relève ni de l'astre mentionné, ni de l'induit qui est notre Globe terrestre, ni de l'Humanité ; elle relève du déterminisme général qu'on appelle la Providence. Cette manière de voir doit satisfaire les esprits les plus scientifiques comme les plus religieux.

Le Christ a bien dit sur la Croix : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font. » Rien n'est plus vrai.

Tous les astrologues ont dit aussi « *Astra inclinant non necessitant* » — ce qui, en français, se traduit exactement : « les astres incitent à agir, ils ne s'imposent pas par eux-mêmes. »

Mais, avec de l'imagination et non pas du raisonnement, on a rêvé sur ces deux aphorismes positivement « lapidaires ».

L'astre en question marque donc le *temps* où une période active doit débiter afin que l'Œuvre se poursuive.

Or cet astre n'est pas unique à considérer dans le cosmos solaire. Son parcours sur l'écliptique est nécessairement long sans quoi les alternances de périodes évolutives auraient lieu à des intervalles trop rapprochés pour permettre un travail utile. C'est donc un *astre lent*.

Il s'ensuit que durant son parcours, d'autres astres réagissent dynamiquement contre lui. L'un d'eux, assez *lent* aussi, « dirige » — soit dit en adoptant cette expression usitée en Astrologie — un *antagonisme évolutif*. Le second astre semble donc contrecarrer les effets du premier.

Notons que les anciens Perses ont présenté la chose comme la lutte constante entre Ormuz et Arhiman mais, c'était une façon mythologique de faire comprendre une série assez compliquée de faits.

L'antagonisme évolutif — pure apparence aussi — n'existe qu'en vertu de cette loi de Newton qui signale qu'aucune *action* ne peut avoir lieu sans une *réaction* contraire. Le jeu combiné des forces dans l'Univers implique nécessairement la « mécanique rationnelle ».

S'il y a un astre « dirigeant », l'Œuvre dont l'Humanité est l'agent constructeur, il doit y en avoir un autre qui « dirige » la réaction contre l'action effectuée.

En fait, tous deux concourent à l'accomplissement de cette œuvre — mais l'un d'entre eux semble constamment s'y opposer.

Il se trouve donc des moments où ce dernier l'emporte sur l'autre — du moins on peut le dire, quoique ce ne soit pas tout à fait exact. Il y a plutôt des moments où l'astre, dirigeant la construction de l'Œuvre, prend des positions telles que l'autre a « le pas » sur lui. C'est ce qui fait qu'il semble se laisser prédominer.

En réalité, ils sont tous deux « complices » et quand s'ouvre une période d'évolution inactive, l'un et l'autre sont bien d'accord pour qu'elle existe.

Or ces astres sont accompagnés de divers autres qui ne sont nullement indifférents dans cette affaire. Tout se passe comme si le « directeur de l'Œuvre » avait ses « ministres », c'est-à-dire ses « agents d'exécution ».

Selon la position qu'ils occupent, par rapport à lui, ils « dirigent » telles et telles orientations des esprits dans l'humanité. Alors, lorsque la période est active, les esprits sont enclins à utiliser les données des Sciences Secrètes, et lorsque la période est inactive, à les laisser de côté afin qu'elles se conservent pour plus tard.

Ceci est fort bien expliqué dans un écrit biblique qui s'appelle « *l'ecclésiastique de Jésus fils de Sirach* » lequel n'entre pas dans la liste des 22 textes du « canon » et est écrit d'une façon si hermétique que je me permets de ne conseiller à personne de chercher à y comprendre quelque chose.

Et c'est tout naturel, que les explications scientifiques d'un fait aussi important aient été soigneusement dissi-

mulées en un texte, d'apparence anodine, élaboré avec un art bien singulier (1).

★★

Cependant, cet astre « Directeur de l'Œuvre » ne marque que le temps et non pas le *moment*. Il indique les prédispositions dans le déroulement de ce que nous appelons le temps, et, non pas le *point* qu'on doit considérer dans la courbe de ce déroulement.

C'est que les *moments* dépendent uniquement pour notre globe terrestre de l'astre autour duquel il tourne constamment. Ils dépendent du Soleil.

Quand il s'agit du *moment cosmique*, l'heure est toujours donnée par le Soleil — en raison de la *rotation* de la terre.

La division d'une rotation terrestre en 24 heures, n'est qu'une application du polygone de 24 côtés — figure du système des 22 polygones dont l'importance provient du fait qu'elle dédouble celle qui a 12 côtés, figure dont Jean Trithème a eu soin de signaler l'intérêt par la profusion avec laquelle il l'emploie.

La distribution du septenaire des signes planétaires constitue ainsi la *semaine* que nous utilisons toujours depuis une antiquité bien plus lointaine qu'il ne se dit généralement. Comme 7 fois 24 font 168, il en résulte que la semaine est un cycle fermé, et les 24 septenaires répartissant les heures de telle façon, qu'elles n'ont jamais le même signe chaque jour — parce que la somme de 24 heures d'un jour n'est pas, en elle-même, divisible par 7. (2)

(1) *L'ecclésiastique de Jésus fils de Sirach* est le seul texte biblique qui présente une préface. Elle a pour titre « prologue du traducteur grec ». Il y est dit que le livre a été trouvé en Égypte en la 38^e année (c'est-à-dire à l'âge de 36+2) et qu'il contient une excellente doctrine « pour servir à ceux qui voudront penser par eux-mêmes et apprendre de quelle manière ils doivent se conduire ». Mais, avec le latin où l'ablatif et le datif se ressemblent, tous les traducteurs en langues modernes écrivent *penser à eux-mêmes*. Là-dessus, le tour est joué, on lit le texte littéralement et il paraît moral, alors qu'il est scientifique.

(2) Il s'établit ainsi deux *successions planétaires* : celle des heures et celle des jours, cette dernière étant constituée par la série des signes de la première heure du matin (laquelle donne lieu à l'appellation des jours de la Semaine). On en dégage une troisième *succession planétaire* qui est « chimique » et, après étude, ressort

Le jeu des nombres, en l'espèce, produit une diversité qui correspond à celle qu'on remarque dans les effets de l'induction, pour chaque être. Il va sans dire, bien entendu, que les variations quotidiennes sont davantage accentuées chez les individus les plus élevés, les plus physiologiquement évolués dans la série des êtres — l'homme y étant plus sensible que les animaux, ceux-ci que les plantes, celles-ci que les minéraux.

Connaissant, alors, le *barème* des heures planétaires d'une semaine — où, chez les magistes, chaque signe de planète correspond à l'appellation d'un *ange* c'est-à-dire d'un courant cosmique (terrestre ou sidéral) — on en infère facilement l'état de réceptivité que peut présenter tout être considéré. (1)

Chaque être se trouve, en effet, disposé, anatomiquement, physiologiquement et moralement, selon le système des 22 polygones — appliqué d'une façon « artistique » par la Nature, bien entendu aussi. Dans ces conditions, telle heure qu'indique une planète marque chez l'être en question la *possibilité* de recevoir « l'influx correspondant » — nous disons scientifiquement : l'induction caractérisée par un signe identique.

Car, en un moment cosmique, globalement raisonné, l'induction prend toujours un caractère *harmoniquement* appréciable par un signe planétaire.

Ceci veut dire que les inductions sidérales, reçues par la terre, sont censées être distribuées d'une façon comparable à celle dont la réceptivité terrestre se trouve elle-même *hebdomadairement* répartie. Il ne serait pas possible de raisonner des variations présentées par les *plasmas énergétiques* qu'offrent successivement les dispositions du cosmos solaire par rapport à la terre, sans les classer dans l'ordre successif d'un cycle fermé — ordre qui est le même que celui de la réceptivité terrestre. S'il en était autrement,

comme primordiale en ce sens que la *succession horaire* en dérive avant tout. Ces trois successions, applicables, pour signifier les sommets des 22 polygones ont des propriétés rythmiques curieuses dont on tire diverses considérations utilisables pour comprendre les écrits hermétiques et aussi se rendre compte du mécanisme du temps. Tout cela révèle une science extrêmement poussée, qu'en général on ne soupçonne guère.

(1) Voir le Formulaire de Haute-Magie.

nous ne verrions plus l'accord, entre l'induction distribuée et l'induction reçue.

La semaine apparaît donc comme le *barème* indicateur des raisonnements à effectuer dans les inductions reçues par quoi que ce soit qui existe sur la Terre.

Or les Semaines doivent se distinguer entre-elles.

Si déjà, par exemple, tous les mardis ne se ressemblent pas dans un mois zodiacal (c'est-à-dire durant le temps que le Soleil se trouve dans les 30 degrés d'un cadre de l'écliptique caractérisé par un signe du zodiaque) les quatre semaines qui composent à peu près ce mois, sont elles aussi différentes. Ne serait-ce que la température généralement inconstante, les variations sont bien faciles à reconnaître.

La Lune se charge de spécifier les semaines constituées.

D'une conjonction à l'autre qu'elle présente avec le Soleil — ainsi entre deux « nouvelles Lunes » — vingt-huit jours environ s'écoulent, c'est-à-dire *quatre fois sept*. Il y a ainsi, un *mois lunaire*, distinct du *mois solaire* qui est zodiacal, lequel est déjà tout autre que le *mois civil*, celui du calendrier.

Le mois lunaire offre des distinctions astronomiquement précises pour chacune des quatre tranches de sept jours qui le composent. La première débute par la nouvelle Lune, la seconde par le premier quartier, la troisième par la pleine Lune et la quatrième par le dernier quartier.

La Lune compte donc les semaines.

Cependant, il faut — pour raisonner de ce mouvement (car le temps est fait de *plusieurs temps*) — tenir compte que rien dans la Nature comme dans tout l'Univers, ne présente l'exactitude numérique. L'art déployé, tant dans la construction des êtres, que dans la disposition des choses, et ce qu'on appelle la Création d'une façon générale, consiste à ne jamais appliquer avec une rigoureuse exactitude nos conceptions numériques. Tout est donc approximatif — ou du moins tout nous paraît l'être, car, très excentrés dans ce vaste Univers, nous n'en avons qu'une *perspective*.

Il nous faut supposer une exactitude qui n'est pas l'aspect que nous présente la réalité.

C'est une petite difficulté — assez facile à vaincre avec un peu d'élasticité d'esprit.

Les Semaines lunaires, composant ce mois spécial, dénommées *lunaisons*, sont alors les suivantes, telles que les montre le graphique ci-dessous :

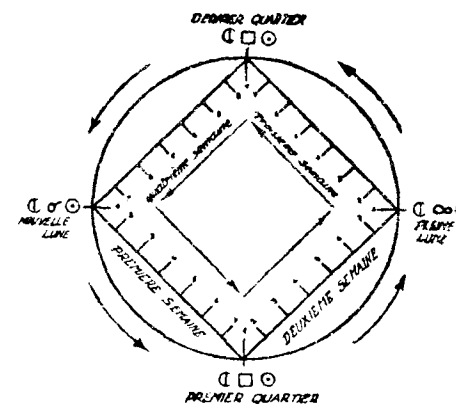


FIG. 26

Ce graphique montre que nécessairement il doit y avoir une distinction entre la première quadrature et la dernière. Car, si nous appliquions les considérations nouvelles en Astrologie, nous verrions immédiatement que ce qui concerne la Maison IV (où se trouve le premier quartier) est loin d'avoir le même caractère que ce qui se réfère à la Maison X (celle où se place le Dernier Quartier). Quant à la conjonction et l'opposition, elles sont assez distinctes par elles-mêmes pour que toute confusion disparaisse ipso-facto. (1)

(1) Cette simple remarque fait ressortir qu'entre l'aspect de conjonction et l'aspect d'opposition, dont les différences de qualités se trouvent toujours faciles à distinguer, se placent deux quadratures qui ont tout autant de particularités propres. Dans ces conditions, dire qu'une quadrature a telle ou telle qualité — en une étude générale ou particulière des dispositions sidérales — est insuffisant : il

Or, la Lune n'a pas, cosmographiquement parlant, de *rétrogradation*. On sait que la « rétrogradation des astres » n'est qu'un effet de perspective et qu'elle n'existe que pour nous, habitants de la Terre, mais on est obligé d'en tenir compte parce que tous les raisonnements énergétiques, que nous devons faire, concernent une *induction reçue* et, par conséquent, la façon dont la réceptivité se trouve disposée. (2)

Le fait que la Lune n'est jamais rétrograde, permet d'envisager une continuité régulière dans le déroulement du temps spécifié par tranches de sept rotations terrestres.

Une translation de la Terre autour du Soleil se compose du successif passage apparent de cet astre en douze tranches de 30 degrés, chacune caractérisée par un signe du Zodiaque. Il s'ensuit que toutes les conjonctions de la Lune avec le Soleil devraient être caractérisées par ces douze signes zodiacaux. Mais cela n'est pas, attendu qu'il peut se produire deux conjonctions lunaires dans les 30 jours du mois zodiacal — lequel est solaire — puisque quatre semaines ne comprennent que 28 jours. On voit immédiatement que le dodécagone, dont les côtés se distinguent par le signe zodiacal en chaque sommet, est inapplicable parce qu'éventuellement erroné. C'est donc d'un autre polygone dont il faut se servir.

On dispose, fort heureusement — du polygone de 60 côtés. Cette figure qui subdivise chaque cadre de 30 degrés par des *classements* de 6 degrés et dont la duplication est le polygone de 120 côtés qui offre des *demi-classements* de 3 degrés, se trouve celle qu'il convient d'employer. Quand on a repéré 3 jours de moins dans un mois solaire et zodiacal — qu'on n'a compté que 27 jours — on peut être

faut spécifier de quelle quadrature on parle, la première étant bien différente de la seconde. Mais, cela étant, il en est de même des autres aspects : ceux qui se remarquent depuis la conjonction jusqu'à l'opposition, sont pareillement différents de ceux qui se calculent après l'opposition bien que les arcs considérés aient la même amplitude.

Si l'on veut une preuve matérielle de la différence qui existe mécaniquement à cet égard, on n'aura qu'à observer l'effort que l'on fait à bicyclette : cet effort est toujours plus grand, depuis le départ du tour de pédale, pour amener la roue au *point-mort* de l'opposition qu'après ce point. Ce fait est bien connu de tous ceux qui ont quelques notions de mécanique appliquée.

(2) La question de la rétrogradation des astres est examinée plus loin en ce chapitre.

certain que, si une conjonction lunaire s'effectue dans les 3 jours suivants, elle se sera quand même produite à la fin du mois lunaire, attendu que ceux-ci ont toujours soit plus de 27 jours, soit environ 29 et 1/2. (1)

Le polygone de 60 côtés possède une *signification zodiacale*, c'est-à-dire que, de même que le dodécagone, ses sommets peuvent être dotés d'un signe pareil à ceux de cette figure — néanmoins disposés dans la *succession étoilée*.

On a, là, un « outil » remarquable — si remarquable même qu'il a toujours été tenu extrêmement secret. C'est bien la première fois qu'on en entend parler.

En tout cas, ce que nous appelons *l'année* prend une allure très différente de celle dont nous avons l'habitude. Quoique nous tenions compte des positions du Soleil sur l'écliptique, et, le zodiaque céleste, celles-ci se trouvent maintenant spécifiées par un signe qui est toujours zodiacal — mais relève rythmiquement du dodécagone étoilé et non plus du dodécagone convexe.

Notre temps devient donc rythmique. Pour un peu il sera harmonique.

L'harmonie ressortira du fait que les semaines ne sont qu'au nombre de 52 dans une année. Même comptées sur le polygone de 60 côtés, il en manquera 8 pour fermer le cycle — plus qu'un classement de 6 degrés.

(1) La *révolution tropique de la Lune* — c'est-à-dire l'intervalle de temps compris entre deux retours de l'astre à la même longitude céleste — s'effectue en 27 jours 321.582. C'est de ce mouvement dont il est parlé d'abord. Quant à la *révolution synodique*, qui est l'intervalle de temps compris entre deux conjonctions lunaires consécutives ; elle comprend 29 jours 530.588. Lorsqu'on compte les semaines on prend celle-ci, mais quand on détaille les positions de la Lune, on envisage celle-là. Il y a beaucoup de complexité dans les considérations de la Lune : c'est ce qui rend la question assez malaisée à examiner quand on n'est pas très familiarisé avec l'astronomie et la cosmographie. Arago, ayant voulu donner une seule *formule algébrique* du mouvement de la Lune, a établi une équation qui s'étale sur quarante-huit pages de l'Annuaire du Bureau des Longitudes de 1867 (il est vrai que cet annuaire a un format réduit), mais la formule est totalement inapplicable. D'ailleurs Arago était « l'ennemi de la Lune » — à notre point de vue s'entend — dans le même annuaire de 1833, il s'est efforcé de démontrer que la Lune n'avait aucune action sur les plantes, et encore moins sur les animaux. Mais Arago était un singulier expert. Il a fait une notoire communication à l'Académie des Sciences sur le *cerf-volant qui se termine par ces mots* « en somme cet appareil vole en dehors de toutes les règles de la mécanique et de la mathématique ».

C'était pour prouver que l'aviation n'existerait jamais.

Alors, le cycle à considérer est plus grand que nos 365 ou 366 jours civils (1). Il faudra 19 ans pour rattraper un nombre de *Lunaisons* qui soit concordant. On a ainsi le *Cycle de Meton* — calculé par les Grecs comme toujours. C'est celui qui sert dans ce qu'on dénomme les *calendriers lunaires* à l'aide desquels on calcule la fête de Pâques. Il est distinct, mais se rapproche assez du Sarôs des Chaldéens qui concerne un point de vue tropique et non synodique — qui s'applique donc aux positions de la Lune sur l'écliptique et non pas au temps compté par la Lune, en rapport avec le Soleil. (2)

Or, onze fois 19 ans valent 209 ans, et l'erreur d'un jour que présente le *Cycle de Meton* en ce laps de temps, se rattrape ainsi par un cycle beaucoup plus grand encore. Ce cycle se trouve en conformité avec les données de la Kabale — puisque 11 est la moitié de 22. Et ceci induit à penser que ce Grand Cycle d'accord des semaines lunaires comprend deux fois 209 ans, c'est-à-dire *quatre cent dix-huit rotations terrestres*.

S'il y a un *barème* à établir pour voir d'un seul coup d'œil la valeur d'une heure planétaire, en un jour quelconque — compte tenu de la Lune par rapport au Soleil — il aura environ 160 pages d'un volume à 30 lignes à la page !

Ceci montre l'ampleur du problème.

(1) Selon que l'année est ou n'est pas bissextile.

(2) Le *cycle de Meton* donne pour chaque année ce que l'on appelle le *nombre d'or* — mentionné sur certains calendriers usuels. Ce nombre est le numéro d'ordre de l'année dans le *Cycle de Meton* la première période ayant commencé un *premier Janvier de l'année qui précède l'ère chrétienne*. Il permet donc de compter le millésime. Le nombre d'or est ainsi constitué, par exemple pour 1942. En ajoutant 1 on a 1943, chiffre qu'on divise par 19, ce qui donne (102) avec un reste de 5 ; c'est ce reste qui est le *nombre d'or*. En faisant l'inverse, si le *nombre d'or* 5 était connu, on dirait 2 fois 19 font 38, on a donc $1938 + 5 = 1943 - 1 = 1942$. Mais muni du nombre d'or, on consulte la *table des épactes*. Cette table est fondée sur le fait que le 1^{er} Janvier de l'année précédant notre ère était le jour de la nouvelle lune. Dans ces conditions, raisonnant sur une année de 365 jours et des lunaisons de 29,5 exactement, on trouve l'âge de la lune au 1^{er} Janvier de l'année en cours. Ensuite, il est aisé de trouver le jour où aura lieu la *première pleine lune* après le 20 Mars (entrée du Soleil dans le cadre zodiacal du Bélier). Le dimanche suivant sera la *fête de Pâques* ; visiblement, ce procédé est établi dans le but de ne pas perdre le fil des successions lunaires et ainsi des semaines. Or, ce fil est le seul qui donne un repérage astronomique du temps terrestre. Car on peut affirmer de la sorte que les jours de la semaine sont bien ceux qu'on dit ; mais nul ne peut dire, sinon par approximation, à quel millésime on se trouve. C'est la grande raison de la mobilité de la fête de Pâques.



Il est donc plus pratique d'adopter des solutions détaillées. Les Magistes ont procédé ainsi.

Car, pour opérer convenablement en Magie, il convient de savoir exactement *ce que vaut* une heure planétaire.

Dans les questions de métaphysiques — de quelque ordre d'idées qu'elles soient — la *valeur absolue* de toute heure planétaire implique la *valeur relative* que cette heure peut avoir par rapport au « sujet » d'expérience. On l'oublie et on s'étonne ensuite de n'avoir pas toujours des résultats conformes à ce qu'on espérait. Il est même singulier de voir actuellement que des physiciens pourtant très instruits, procèdent, à cet égard, avec beaucoup moins de perspicacité scientifique que ne l'ont fait ceux qui se sont mis, dès les débuts, à étudier l'électricité. Ainsi, la métaphysique avance avec moins de hardiesse que l'électricité du temps de Galvani et Volta. A cette allure-là, il nous aurait fallu près de mille ans pour avoir le téléphone et le tramway à trolley !

Dans les questions de Magie — cérémonielle surtout — la *valeur absolue* de toute heure planétaire entraîne mécaniquement la *valeur relative* que cette heure représente, par rapport au point du Globe terrestre où l'opérateur est situé. Cela se comprend aisément, quand on pense que chaque point du globe terrestre — embrassant une superficie circulaire d'environ 1 m. 75 de diamètre, présente des dispositions spéciales mais repérables pour recevoir conditionnellement l'induction sidérale que représente cette *valeur absolue* de l'heure planétaire.

Dans les questions de l'évolution de l'Humanité — celles que nous traitons en ce moment — la *valeur absolue* d'une heure planétaire, comprise dans un cycle de 418 ans, a pour correctif la *valeur relative* que ladite heure peut avoir par rapport aux dispositions à recevoir l'induction sidérale que l'Humanité présente en ce moment-là.

Car, l'humanité n'est disposée à être induite pour ouvrir une période d'évolution active ou inactive que selon « les excitations » provenant des diverses forces marquées par la position des astres qui, *accessoirement* concourent à l'Œuvre dont sont, en quelque sorte, chargés deux d'entre eux.

Il s'ensuit que le « le moment favorable » est loin d'avoir le caractère fixe que lui donnerait un *nombre simple* d'années.

Voici — *grosso modo* — comment le phénomène se passe. L'astre « directeur de l'évolution » s'accorde avec son congénère « antagoniste en apparence », tout alors est prêt pour qu'une période commence. Les autres astres « Ministres du directeur de l'évolution » induisent comme il faut l'Humanité et la prédisposent à ouvrir la période en question. Mais la lune intervient : c'est elle qui va doter d'une *valeur absolue* l'heure planétaire, et, — par conséquent —, caractériser les quatre semaines dans le cours desquelles l'ouverture de la période pourra se faire. Donc tout dépend de la position de la Lune.

Or, celle-ci est double : position sur l'écliptique et position vis-à-vis du Soleil. Si la première est « favorable » — ainsi conforme aux « ordres donnés par le Directeur de l'évolution », soit dit pour faire image — la période a *tendance* à s'ouvrir ; mais *tendance* seulement. Il faut, pour que cette ouverture de période ait lieu, que la position de la Lune, par rapport au Soleil soit pareillement « favorable ».

On comprend que, dans ces conditions, il y ait plusieurs « ratages » — et que le « nombre d'années qui régit l'alternance des périodes d'évolution » ne puisse pas être fixe.

On comprend également que, si tous les calculs n'ont pas été effectués d'avance, ceux qui pourraient avoir le désir de s'appliquer à doter l'Humanité d'un élan d'évolution capable de constituer une « période brillante », risqueraient fort de perdre un temps précieux pour trouver le « moment favorable ».

Voilà pourquoi, sans documents légués, il est inutile de chercher ce « moment favorable » — encore plus illusoire de l'inventer. (1)

(1) Je n'ai pas mentionné les *effets moratoriés des astres* pour ne pas compliquer la question. Il y a, à ce propos, une loi que les actuels chercheurs en Astrologie, ne me paraissent pas connaître — ou du moins, qu'ils négligent.

Tout astre du cosmos solaire ne produit d'effet sur un sujet — individuel ou collectif — qu'à retardement selon les dispositions même dudit sujet à la réceptivité des énergies dûment calculées et spécifiées. Cette Loi repose sur le fait que, dans une cellule biologi-

..

Néanmoins, il y a une harmonie rythmée dans cette répartition des périodes d'activité et d'inactivité. Et celle-ci est susceptible de s'exprimer mais par des *nombre complexes*.

C'est ce qui permet de dire que « la loi des nombres régit l'évolution de l'Humanité ».

Toutefois, alors, une question subsidiaire se pose : que valent toutes les prophéties qui existent à cet égard ?

On trouve en tous pays, — cependant plus en France qu'ailleurs à l'heure actuelle —, une multitude de prophéties. Cette floraison « berce un temps notre ennui » — soit dit selon un vers célèbre. Car elle sert plus à rêver qu'à autre chose. Les prophéties, bien entendu, ont toutes une allure politique. Certaines sont visiblement faites pour nourrir des espoirs qui, après tout, ne se réalisent jamais ou qui, dans le cas d'événements leur offrant quelque concordance, ne sont guère sous la forme qu'on leur avait donnée. D'autres constituent des assemblages d'élucubrations délirantes sans autre intérêt que celui qu'on veut bien y ajouter. Quelques-unes demeurent presque incompréhensibles, présentant un enchevêtrement de symboles obscurs et de nombres bien étranges.

La « prophétique » peut paraître une science — elle n'est qu'un art — qui, s'il est manœuvré par des auteurs avertis, a l'audace de ne montrer qu'un côté fallacieux de la vérité pour en laisser entendre, seulement, le sens exact à ceux dont la perspicacité est assez éduquée.

En principe, la « prophétique » devrait tenir compte de cette alternance évolutive dont on vient de parler. Mais, en fait, la plupart des textes des prédictions ont été rédigés

que quelconque, la force sidérale n'agit que sur les électrons composant l'atome, et que, dans ces conditions, la transmission modifiée et transformée de l'énergie intra-atomique à la cellule, puis à l'organe, et enfin au sujet conscient ou subconscient exige un temps, variable selon la nature même du sujet considéré. Pareillement, lorsqu'il s'agit d'une collectivité et d'événements politiques. Les anciens en avaient certainement connaissance, quoique les auteurs des traités d'astrologie n'aient pas été de véritables « initiés » instruits scientifiquement de l'essentiel en la matière, certains de leurs aphorismes (surtout ceux qui concernent les éclipses) le font assez ressortir.

d'après des « visions » où la faculté imaginative — consciente ou subconsciente — a certainement pris la plus large part.

Ce n'est pas une raison parce que, dans une antiquité biblique, on a vu de notoires prophètes, pour qu'en d'autres époques, ceux-ci aient eu des émules.

Esaïe, Jérémie, Ezechiel et Daniel sont bien des prophètes. Si l'on sait les lire, on ne trouvera peut-être pas les précisions sur l'avenir dont on serait avide ; mais on reconnaîtra « l'armature » de la construction des événements, dont se compose l'ensemble évolutif de l'Humanité. L'un d'entre-eux — Daniel — a même tant de talent dans la façon dont il présente certaines parties essentielles de cette « armature » qu'on peut dire hardiment qu'il est un « vaticinateur de génie ». Son festin de Balthazar est célèbre : on le comprend bien de travers ; « Mané Thecei Pharès » que trace sur la muraille la main mystérieuse, a une signification beaucoup plus profonde, beaucoup plus persistante qu'en général, par le sens littéral du texte, on ne veut l'entendre. Son Chapitre VII — que Saint Jérôme signale spécialement en la Préface Galéatique de la Vulgate — est une merveille dont un jour, peut être, on comprendra toute l'exactitude.

Ce sont là des prophéties au sens réel du mot.

Par ailleurs, on en trouverait de semblables dans les Evangiles — bien cachés cependant — dans Saint Marc notamment. Toutes tiennent compte de cette « loi des nombres dans l'Evolution de l'Humanité » — toutes s'expriment cependant de telle façon qu'il faut y réfléchir pour la chercher.

Saint Jean cependant, dans l'Apocalypse, ne fait aucune prophétie. Il en a l'air et trompe son lecteur. En fait, il n'a nullement besoin de s'instituer prophète, il exprime l'éternité de la pensée humaine rehaussée jusqu'à la compréhension du Divin. C'est à d'autres, par conséquent, qu'il laisse le soin de « jalonner » par des textes, la voie que doivent suivre, ceux qui assument la charge de donner les « directives nécessaires » pour chaque période évolutive.

Tout cela — depuis que le monde est monde, depuis que l'Humanité parcourt son cycle sur la zone voisine du plan tracé de l'écliptique à la surface du Globe, depuis qu'une

histoire existe — est bien « manigancé » avec un soin, une précision, une science infinis.

Et quand des « directives » sont données, léguées à travers les siècles, avec des précautions minutieuses pour que, seuls, ceux qui doivent s'en servir, puissent les utiliser, quand des écrits — sur la pierre ou le papier — sont de la sorte transmis, le « moment favorable des dispositions dynamiques du ciel » peut survenir. Tout se trouve préparé.

« *Sleep no more* » crient les sorciers à Macbeth. Depuis lors, Macbeth ne dormira plus ; l'Humanité est réveillée et il ne reste en son âme, que le remords d'avoir retardé si longtemps une évolution prescrite par le Divin comme inéluctable. Mais, à ce moment, sur les hautes sphères d'un idéal qu'on aurait cru naguère chimérique, passe harmonieusement rythmée, la Chevauchée des Walkyries. Siegfried, dont le Dragon gardait si bien le Graal assure son triomphe. L'Humanité est entrée en possession du Graal que Joseph d'Arimathie a recueilli dans le Sépulcre vide où l'on avait enlevé le Christ. Et le Graal contient le précieux Sang du Fils de Dieu — celui que le vin de la vigne symbolise par transubstantiation — Suprême liqueur teintée de rouge, de la couleur du Phœnix des Grecs, venu des bords du Nil, qui toujours et toujours, bien que les flammes d'un bûcher aient eu l'audace de chercher à le détruire, sait si habilement renaître de ses cendres pour la splendeur de l'Humanité !

Qu'on écoute alors attentivement, l'âme bien isolée, ces accents harmonieux que raconte le Cygne de Lohengrin : Richard Wagner y a mis tout son génie, renforcé par la science qu'ont su conserver, à travers les âges, les anciens Rose-Croix. (1) On entendra dans cette voix lointaine, les échos d'un passé chantant la Vérité.

(1) Diverses personnes dignes de foi assurent que les manuscrits de Richard Wagner recèlent des développements cryptographiques qui n'ont nullement trait aux questions musicales, et que seuls connaissent les membres de sa famille ou quelques intimes. La cryptographie est établie à l'aide des notes de musique — lesquelles peuvent parfaitement constituer un alphabet, en partant de l'ancienne représentation par lettres. Les formules appliquées par Wagner seraient celles qu'indique Jean Trithème dans la Stéganographie. On sait que les Rose-Croix allemands en ont fait un abondant usage dans leurs écrits. Ceci fait mieux comprendre l'œuvre de l'illustre compositeur.

Un Grec d'Eleusis y reconnaîtrait le souffle d'Eschyle — ce souffle violent et parfumé, venu d'Asie à travers la Perse, depuis les hauteurs du Thibet.'

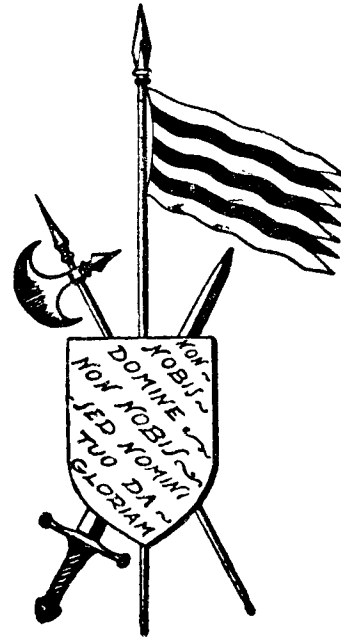


FIG. 27

NEUVIÈME CHAPITRE

REVELATION des MYTHOLOGIES ANCIENNES

Lorsque la Littérature aura cessé de tout exprimer sous la forme du roman — pourtant si souple et si ingénieuse qu'elle est susceptible de charmer et d'instruire à la fois — lorsqu'elle éprouvera le besoin de donner aux pensées une tournure plus utile et plus pratique pour le perfectionnement de l'humanité, elle reprendra, peut-être, les méthodes de l'Antiquité.

Celles-ci n'ont pas dit leur dernier mot — autant qu'il semble.

Certes, les Anciens, ceux de la Grèce, de l'Égypte et de la Chaldée — ceux de la Chine ancestrale également, ont su si bien raconter les histoires.

Il faut vraiment être un petit bourgeois dont les fibres cardiaques sont cuirassées d'une cote de la Bourse, pour ne pas saisir toute la beauté des mythologies du passé.

Ceux qui veulent y voir des traditions populaires sont ou des malfaisants ou des niais.

Un fait évidemment peut induire en erreur au sujet des Mythes de l'ancienne Rome : les noms de la plupart des divinités y sont différents de ceux dont parlent les Mythes grecs, quoique l'essence même des « histoires » qui leur

sont, de part et d'autre, attribuées, paraissent relever du même fonds — à part des variantes. Or, précisément, étant donné que les « histoires » sont tronquées et même éparpillées en divers textes poétiques, non pas religieux, les variantes constatées obligent à se demander si les origines de ces « croyances » ne sont pas différentes.

Notiez que le raisonnement a bien un caractère logique. Si une origine des Mythes est à chercher, il ne peut s'agir que de remonter *ancestralement* aux peuples qui ont eu les mêmes traditions. Comme avant les Romains, on voit les Etrusques, on estime, — ici non sans raison —, que les traditions mythiques leur avaient été léguées par les Etrusques. Comme avant les Hellènes de Périclès et de Socrate, il y a eu les Béotiens et les Doriens, on en infère que ceux-ci ont eu primitivement les mêmes idées mythologiques — ceci toutefois devient contestable même ethniquement.

Or, il y a eu, dans l'ancienne Rome, celle de la Royauté qui précéda la République — le décret de Numa Pompilius. Ce roi établit, disent les historiens romains, une *parité* entre les divinités grecques et celles des Etrusques dont les quelques milliers de citoyens qui vivaient à Rome, en son temps, continuaient le culte. Le reste de l'Italie, donc la très grande majorité dans la péninsule, demeura, malgré ce décret qui n'avait d'effet que sur la ville même de Rome, attaché à ces divinités étrusques, plus ou moins altérées dans leur présentation mythique.

C'est certain que, partant du principe que tout mythe, quel qu'il soit, a un caractère purement religieux, que tout ce qui relève d'une religion implique une croyance, et que toute croyance, parce qu'elle n'a pas été inventée dans sa forme complète et définitive, doit provenir des ancêtres, on se trouve, conformément à la plus parfaite logique, obligé d'admettre que tous les mythes de Rome et de la Grèce sont des legs de peuplades antérieures moins bien policées, moins évoluées, par conséquent, donc primitives.

La théorie, en apparence, se soutient si bien que c'est celle qui prévaut de nos jours.

Mais, elle repose sur ce qu'on appelle une « pétition de principe » : elle serait juste, si le point de départ l'était. Or, une simple réflexion montre qu'il ne l'est pas du tout.

D'abord on dit : tout mythe est religieux. Qu'en sait-on ?

Il n'y a pas que des dieux dans la Mythologie des Romains et des Grecs ; il y a des demi-dieux : Hercule, Persée, par exemple ; la carte céleste en est remplie ; il y a aussi des personnages qui ne sont ni des dieux ni des demi-dieux : Prométhée, Achille, Ulysse, ce n'est pas ce qui manque ; puis il y a des histoires qui ne se rapportent pas aux questions religieuses : celle de la fondation de Rome par Romulus et Rémus, celle de la Guerre de Troie, des voyages d'Ulysse et d'Enée, les poètes anciens ont écrit assez de belles choses pour que les exemples demeurent copieux.

Alors ? que vaut cette assertion première que toutes ces histoires sont des mythes, et des mythes concernant une ou plusieurs religions ?



Et puis qu'entend-on par « religion » en somme ?

Si l'on pense que toutes les religions antérieures au Christianisme ont le même caractère que celle-ci, ce n'était pas la peine que les Apôtres du Christ et un certain nombre de personnes appelées Pères de l'Eglise, écrivent d'abondantes considérations — soit dans des Epîtres célèbres, soit dans des traités devenus fondamentaux — pour préciser la différence entre cette religion nouvelle, la nôtre maintenant en Occident, et celles qui l'ont précédée.

Les premiers Chrétiens ont posé qu'il fallait « croire ». Tous les Chrétiens « croient » en Jésus-Christ c'est-à-dire en une métaphysique définie et ils ont « la foi ». Est-ce à dire que les autres — ceux qu'on a qualifiés de « païens » — avaient une « foi » pareille en leurs divinités et qu'ils considéraient leurs mythes à la façon dont nous entendons, aujourd'hui encore, les récits évangéliques de la vie de Jésus ?

J'ai déjà fait remarquer que le mot « foi » tel que nous en comprenons de nos jours le sens, est absolument intraduisible en latin, en grec, en hébreu. J'en conclus que ni les Romains, ni les Grecs, ni les Hébreux, pour s'arrêter là dans l'ascendance par le temps, ne *croiaient* *rien* en leurs dieux.

Une telle conclusion est assurément bien faite pour agacer ceux qui renforcent leurs convictions actuelles d'idées

préconçues sur l'antiquité. En effet, montrer que les peuples méditerranéens ne croyaient pas en leurs dieux, passe encore, parce qu'après tout ce sont des sortes de réprouvés qu'on ne peut regarder qu'avec pitié — mais faire toucher du doigt que les hébreux de Moïse, de David et de Salomon n'avaient aucune « foi » en Jéhovah, c'est d'une audace qui dépasse les bornes des conventions admises.

Mais non, mais non. Ce n'est pas si audacieux que cela. C'est simplement une constatation, linguistique d'abord, que confirment ensuite le droit comparé et l'ethnologie. Cela ne renverse nullement les considérations susceptibles d'étayer la « foi » chrétienne.

D'abord, qu'est-ce que vient faire dans les croyances chrétiennes la « foi en Jéhovah » ? On a assez raconté que la conception de Dieu, d'après les Evangiles diffère — et de beaucoup — de celle de Moïse. Le seul ennui, en l'espèce, c'est que les Chrétiens chantent toujours les psaumes de David — et que David a été roi des Hébreux, conduits par Moïse et Jésus sur la Terre Promise.

Cependant si — d'après le droit international de l'antiquité — le fait de suivre une religion constituait l'affirmation de la nationalité, la question de croyance reste au second plan, comme relevant uniquement de l'individu. La collectivité, à laquelle le droit s'applique, ne peut plus considérer la religion que comme une marque de civisme en une nation, une tribu déterminée. Et la religion, s'adressant aussi à la collectivité, ne peut exprimer que de la même façon ses préceptes. Le christianisme seul a procédé autrement — mais le christianisme est apparu et s'est développé dans un monde où les idées de nationalité prenaient un caractère bien confus ; on sait, historiquement qu'un moment vint où, être chrétien voulait dire rattaché aux coutumes d'une civilisation, disparaissant de plus en plus, alors que les ressortissants d'une nationalité se battaient tellement entre eux que, si l'on était un pauvre diable — une de ces individualités que les historiens oublient toujours — on ne savait plus quelle nationalité choisir pour être un peu tranquille.

Si Charlemagne a été baptiser à coup de sabre les Saxons de l'est européen, si après lui on a voulu partir en Croisade contre les infidèles de l'Asie-Mineure, c'était non pas pour conquérir des territoires — quoiqu'il y eut bien un peu de

cela, et quelque idée aussi de faire de bonnes affaires — mais c'était surtout pour étendre une civilisation conservée, plus ou moins mal sans doute, depuis l'ancienne Rome, cette Rome devenue chrétienne.

La foi, telle que nous la comprenons maintenant, est née en ces moments-là. La « confiance » que les anciens avaient en ceux qui exprimaient leurs mythes, lesquels nationalement constituent le « ligament des individus » — traduction exacte du mot latin *religio* — devait disparaître devant la poussée évolutive du Christianisme.

Certes, les mythes anciens sont religieux — mais pour en comprendre la valeur ethnique, il ne faut pas perdre de vue le rôle que jadis avait une religion.

Et pour en saisir toute la portée et toute la valeur, il convient de penser qu'une religion — quelle qu'elle soit, a toujours un fondement métaphysique.



Assurément, un mythe n'est pas adopté soudain par un peuple. Il a une origine. Cependant, puisque le mythe a un caractère religieux et que la religion se fonde sur la métaphysique, pourquoi cette origine serait-elle uniquement ethnique ?

Si elle l'était, cela supposerait que la filiation remonte à un personnage ou à un groupe de personnages assez imaginatifs, assez malins, dirons-nous pour avoir *fabriqué* l'Histoire qui se raconte. Dans quel but alors ? Celui de répandre des fables, jolies, peut-être, poétiques en un sens, naïves et contradictoires généralement ? C'est bien puéril — cela rappelle beaucoup les bavardages des alentours de la Bourse à l'aide desquels on fait monter et baisser les valeurs. Cela cache un intérêt. Pécuniaire ? Ah non ! On ne gagne pas gros à faire de la mythologie poétique — même au temps d'Homère et de Virgile. Politique, alors ? Ce serait possible, car on a bien vu le Christianisme faire de la politique et en tirer même un beau profit — seulement, c'était du temps de l'Empereur Constantin, et il y avait trois siècles que le christianisme existait —. Ne confondons pas : les Apôtres et les premiers Chrétiens de Saint Paul ne faisaient pas de politique.

On a beau chercher, on ne voit pas la raison qui pousserait des esprits ingénieux à fabriquer les mythes en leur origine.

Evidemment, c'est plus simple de les déclarer des « pauvres d'esprits » qui ont cherché à se figurer certains phénomènes de la Nature et qui ont traduit leurs imaginations d'une façon à la fois élégante, poétique, naïve et contradictoire.

Et puis, une telle manière de voir, permet d'aller à travers les mers coloniser les nègres et les indiens — « d'abominables sauvages », après tout — et de les dépouiller sans vergogne pour monter des affaires de Bourse

A ce point de vue-là, les conceptions actuelles sur les mythologies sont très pratiques.

Cependant, si dans les Mythes — de Rome et de la Grèce, de l'Égypte et de la Chaldée, de l'Inde et de la Chine, de l'Afrique et du Pacifique, de l'Amérique du Nord et du Sud, si dans ces histoires des dieux, il y a de la métaphysique, est-ce que ces savants modernes, qui pensent plus aux affaires qu'à la Science, ont quelque idée — des façons diverses dont on peut présenter les mêmes vérités ?

Est-ce qu'ils se rendent compte des moyens que possède l'intellect humain pour *figurer* les abstractions ?

Leurs manières de voir, bien entendu logiques, néanmoins assez peu rationnelles — nous donnent sans doute l'impression qu'aujourd'hui nous sommes des civilisés supérieurs ; elles nous éloignent en tout cas de la haute antiquité, et malgré la prétention que nous pourrions en recueillir, ne nous font pas comprendre pourquoi les Chinois connaissaient le papier, l'imprimerie et la poudre à canon — trois siècles avant Jésus Christ — pour ne pas avoir à remonter plus haut.

Car si nous remontons plus haut nous trouvons qu'à environ cinquante siècles avant notre ère, ces mêmes Chinois savaient représenter les abstractions concernant l'espace — plus difficiles que celles qui concernent le temps — par des dispositions appelées *Koua* fondées sur une Géométrie extrêmement poussée. (1)

(1) Voir le « Formulaire de Haute Magie ».

Mais lorsqu'un peuple est capable de se livrer à des mathématiques si élevées qu'on les soupçonne à peine aujourd'hui, il devient admissible que la métaphysique ait pu — également — le préoccuper.

Dépouillons donc l'homme moderne, si nous voulons comprendre la Mythologie.

Cela nous est facile — parce que nous venons de passer en revue trois Sciences Secrètes.



La Magie, autant que l'Alchimie et l'Astrologie, vont concourir à l'élucidation de cette quatrième Science — tout autant Secrète — dont les mythes, les légendes et les fables sont l'expression ordinaire.

Les principes sur lesquels on va la trouver fondée sont les mêmes : le système des 22 polygones en constitue positivement l'armature, les formes énergétiques en sont la base, les conceptions évolutives le moyen et les situations sidérales la description.

Un auteur français — quelque peu oublié maintenant, Dupuy, qui écrivait sous la Révolution, a composé un gros ouvrage en douze volumes (nombre non voulu) dans lequel il s'est appliqué à montrer combien la Mythologie gréco-romaine correspondait aux dispositions sidérales. Son travail, si imparfait qu'il soit, demeure à retenir.

Salomon Reinach, qui fut — aux débuts de notre XX^e siècle, et jusqu'à la guerre de 1914, vraiment en France, l'arbitre des conceptions modernes en matière de mythes et de religion — mais il était bien juif ! — avait pris le contre-pied de Dupuy. Pourtant, en 1917 quand parut *Vénus* (1), explication simple du mythe d'une déesse gréco-romaine très présente à la mémoire, il en fut bouleversé. Or, c'était un honnête homme. Sa probité l'obligea à déclarer au Congrès des Religions qui se tint à Oxford en 1908, que « l'on avait probablement oublié, pour comprendre les mythes, qu'il fallait regarder le Ciel ».

(1) L'Ouvrage intitulé *Vénus* de l'auteur du présent volume, aujourd'hui épuisé, est introuvable.

Mais l'Alchimie a tout autant de rapports que l'Astrologie dans cette question.

Car les mythes sont éducatifs, ils contiennent un enseignement qui, à l'aide d'images poétiques, fait mieux comprendre les abstractions que les traités épais et ardu du pédantisme philosophique. Ils aident au perfectionnement de l'individu parce qu'ils développent sa compréhension. Ils favorisent le progrès collectif, parce qu'ils rehaussent l'intelligence des masses. Ils sont autres que nous les établissons, — peut-être, — mais ils ne sont pas faits pour nous ; les conditions de la vie dans l'antiquité avaient un caractère différent de celles d'aujourd'hui.

Les Mythes enfin impliquent toujours la Magie. Car la Magie, c'est l'essence même des religions — en ce sens que toute cérémonie religieuse fait appel à des personnifications d'énergies supérieures, le Christianisme lui-même a un caractère *magique* — en prenant le terme dans son acception la plus large, la plus libérée des préjugés concernant la Magie. S'il en était autrement, pourquoi l'essentiel des cérémonies chrétiennes serait-il le « sacrifice du pain et du vin » ? Dire qu'en ce « sacrifice », il y a *transsubstantiation* — selon l'orthodoxie la plus stricte — c'est impliquer que l'Œuvre Divine s'opère en vertu d'une énergie, extrêmement supérieure sans doute, mais d'une énergie tout de même qui, bien qu'inconnue est le *moyen* du Divin pour réaliser un fait. Penser que là, c'est seulement une tradition qu'il s'agit de conserver précieusement, selon une interprétation dérivée des conceptions précédentes, c'est, malgré tout, faire remonter ce fait à l'opération pratiquée par le Christ lui-même lorsque se célébra la Cène, en présence des douze Apôtres. Pour être en ce cas isolé, le fait n'en demeure pas moins d'un caractère magique.

Impossible donc de faire abstraction de l'Astrologie, de l'Alchimie et de la Magie pour comprendre une religion quelle qu'elle soit et pour en apprécier la présentation mythique.

C'est pourquoi — figurément — il a été dit, ici, en commençant, que ce Temple de la Haute Science n'avait pas d'ouverture sur l'extérieur du côté de la Mythologie. Celle qui pourrait exister est fallacieuse : elle ne s'ouvre que sur un réduit clos de murailles épaisses où un miroir reflète les idées puisées dans les constatations ethniques.

Quiconque aborde du dehors la Mythologie, se figure la comprendre et — en somme — n'y voit rien, sinon ce qui se passe dans les peuples.

Je crois que c'est bien ainsi qu'on parle de Mythologie en ce temps.

Mais, si, manœuvrant la Clef Universelle, nous entrons dans cette quatrième galerie, quelle révélation n'allons-nous pas avoir !

Il nous sera révélé d'abord que les nombres — dont le système des 22 polygones constitue l'élément pivot — tiennent un rôle énorme en Mythologie. On verra que les histoires des dieux, — de tous les dieux —, se répartissent toujours dans les mythes — partout, en quelque pays que ce soit — selon les nombres dits figuratifs et que les sous-mythes, histoires adjacentes, greffées sur certaines qui sont principales, se trouvent distribuées selon les autres nombres, pareillement figuratifs qui dérivent des premiers par les constructions géométriques. (1)

Dès le prime abord un mythe apparaît comme fabriqué soigneusement par des mathématiciens experts.

Quand ensuite, on verra le mythe projeté dans la sphère céleste, on comprendra aussitôt que la Géométrie, élémentaire ou descriptive, a été le procédé d'application du système polygonal et que le mythe raconte avec simplicité ce que des raisonnements longs et difficiles, démontreraient avec certitude.

Or, — ce qui devient merveilleux —, c'est qu'un mythe imaginaire en apparence, se trouve si habilement raconté qu'il concorde — avec la disposition — à vrai dire tout autant géométrique — d'une évolution personnelle ou collective, conduite par une méthode alchimique vers le Summum des possibilités de chaque individu comme de chaque collectivité.

Et quand on pensera que le mouvement des étoiles dans

(1) Un exemple de cette méthode d'analyse a été donné dans mon ouvrage « Vénus ». Daragon, éditeur, Paris 1909.

le ciel et l'évolution des hommes sur la terre doivent procéder des énergies cosmiques, qu'en tout l'Univers, les forces supérieures animent les corps et les âmes, que la Mythologie — raconte cet Univers harmonique, pourra-t-on refuser aux immortels poètes de l'Asie ou de la Grèce la couronne glorifiant le génie ?

Tous les mythes sont géométriques, quelques-uns d'entre eux ont leur application stellaire, mais rares sont ceux qui ne sont pas éducatifs.

Il faut distinguer pourtant. Car aujourd'hui, nous appelons mythe un peu n'importe quoi, pourvu que nous y voyions quelque trace d'imagination.

Il y a des *mythes constitutifs* — les uns sont *fondamentaux* et les autres *accessoires*. Au surplus, les premiers comme les seconds ont leurs sous-mythes qui se greffent sur eux, de manière à subdiviser les conceptions fondamentales ou accessoires qui cependant concourent toutes deux à la constitution d'un ensemble métaphysique, dont on a fait une *religion*.

Il en résulte que parmi les *mythes constitutifs* ceux qui ont un caractère *fondamental* sont peu nombreux. On n'en compte que dix — encore en y ajoutant « l'Histoire du Christ » qu'on est obligé, pour le raisonnement, de considérer comme un mythe, indépendamment de sa valeur très spéciale, réelle même, en tout cas très différente des neuf autres.

Les mythes dont le caractère est *accessoire* se rattachent quelquefois à un mythe fondamental — du moins on peut le comprendre ainsi. A vrai dire, ce ne sont pas des mythes religieux mais *philosophiques*, — ils expliquent des particularités métaphysiques plus voisines de la philosophie courante, et, en un sens, dérivées, mais non pas dégagées de la conception métaphysique fondamentale.

Il y a ensuite des *mythes relatifs*. Ils correspondent, pour beaucoup, à nos conceptions philosophiques qui se rapportent à la *psychologie* et, par dérivation, à la morale. Mais certains ont un caractère plus particulièrement *ethnique* ; ils racontent les races ou une race.

A côté de ces quatre sortes de mythes, on voit des *légendes*. Celles-ci ont pour but de raconter un processus d'évo-

lution, généralement personnelle, et parfois collective. Les légendes doivent se considérer comme ayant un caractère *initiatique*, elles sont donc un moyen mnémonique d'éducation.

Il y a aussi des *légendes fondamentales* et des légendes relatives — les unes se référant à une « initiation » permettant d'approfondir les conceptions religieuses, elles-mêmes fondamentales, et les autres concernant des applications corrélatives à des périodes d'évolution (celles dont nous avons parlé comme alternantes).

Les légendes ne parlent jamais qu'incidemment des dieux, elles concernent les héros ou demi-dieux. Elles sont toutefois pareillement géométriques.

Ensuite viennent les *fables* — qui procèdent aussi de la géométrie, mais avec une présentation « artistique » telles que les constructions polygonales disparaissent par un effet de la hardiesse que donne le talent. Les fables sont, plus ou moins mythologiques en ce sens qu'elles peuvent assez bien ou assez mal se rattacher à un mythe fondamental ou relatif — rarement elles constituent un complément aux légendes. Toutes les fables n'ont pas le caractère moral, mais toutes présentent des qualités initiatiques : si elles n'ont pas positivement un but éducatif, elles tendent toujours à l'amélioration morale ou intellectuelle de l'individu, jamais de la collectivité, car celle-ci est — du point de vue « artiste » — généralement envisagée comme composée d'individus isolés dont le groupe n'est qu'un fait d'apparence. Nous retrouverons une pareille manière de voir quand il s'agira du Symbolisme, nous verrons que « l'artiste symbolisateur » ne s'inquiète nullement de l'effet que son œuvre peut produire sur une collectivité groupée, mais uniquement du résultat obtenu en l'esprit ou en l'âme de chaque personne — faisant partie de cette collectivité. Le « fabuliste » procède de même.

Cette subdivision des matières traitées par la Science de la Mythologie, a besoin d'être précisée par un graphique d'abord et ensuite par des exemples.

Le graphique montrera comment — dodécagonalement

— l'ensemble mythologique doit se raisonner. Un simple coup d'œil suffira pour saisir toutes les relations que peuvent avoir entre-elles les subdivisions mentionnées. Il est inutile, alors, d'entrer dans des explications superflues.

Ce graphique est le suivant :

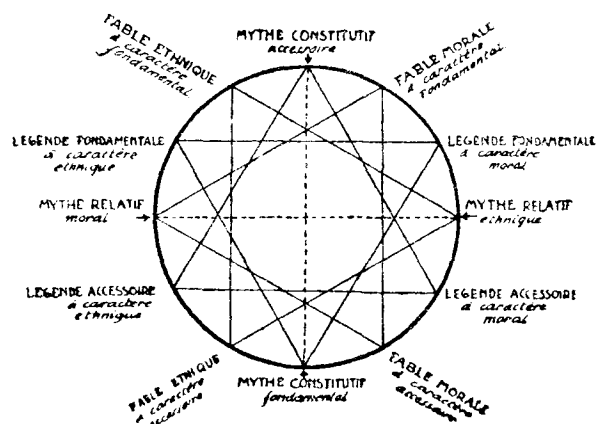


Fig. 28

On remarquera sur le graphique — que ce qui donne aux fables et aux légendes leur caractère propre, (moral ou ethnique, fondamental ou accessoire) provient des relations, par côtés du dodécagone étoilé avec les points cardinaux qualifiés. Les qualités de ces points cardinaux se répètent, d'autre part, en chaque point des fables et des légendes, selon la construction, des triangles équilatéraux.

Ce n'est pas très difficile à comprendre, il n'y a qu'à regarder attentivement le graphique.

Pour ce qui est ensuite de fixer les idées par des exemples, quelques considérations deviennent nécessaires.

Les mythes fondamentaux constituent des religions. Par exemple — pour prendre un de ces mythes dûment étudiés à ce point de vue, — celui de « Vénus » est un mythe fondamental. D'ailleurs, comme les mythes de ce genre ne sont qu'au nombre de dix possibles, un graphique spécial les montrera tout à l'heure.

Comme mythe accessoire, parmi ceux de la période gréco-romaine, nous pouvons citer celui de *Saturne*. Il raconte la genèse des dieux. Jupiter est fils de Saturne et deviendra le chef des douze grands dieux dont l'ensemble dodécagonal constitue un exposé métaphysique pur, non pas religieux.

Un mythe moral est celui de *Persée* — lequel est fils de Jupiter, mais n'a pas la qualité d'un dieu. Persée est là, relativement divin : on le dit un demi-dieu. Les prouesses ont une valeur éducative pour l'individu, ou une collectivité en ce sens qu'elles se réfèrent à un ordre d'idées de perfectionnement surtout dans la voie de la connaissance.

Le Mythe d'Orphée est de caractère ethnique — visiblement même. Il a toujours été considéré comme une légende populaire ou initiatique. Or, on ne peut pas le ranger parmi les légendes, parce que le personnage d'Orphée est fils d'Apollon, qui est un dieu — dont le mythe constitutif fait l'objet d'une religion bien définie — mais surtout pour une raison qui va être exposée.

Ce qui est une légende plus particulièrement, c'est le mythe d'Hercule, quoique Hercule soit fils de Jupiter. Mais ce n'est pas la filiation d'un personnage — qui permet de distinguer un mythe d'une légende, c'est plutôt l'affabulation sur laquelle le mythe repose.

Ici, nous entrons dans la considération même de la fabrication des mythes et des légendes. Elle nous fera comprendre ensuite comment les fables sont « artistiquement » établies.

.*

Ce que l'on doit appeler *affabulation* consiste à utiliser une histoire vraie — ou susceptible de l'être — pour en faire un mythe. Le mot est un néologisme imposé par les nécessités d'une explication claire.

L'affabulation est « l'adaptation mythique d'une réalité ». Elle peut donc donner à penser que l'histoire racontée représente ce qui est susceptible de survenir dans la vie courante ; ou bien, ce qui constitue des faits qui se sont réellement produits. Elle se trouve obligatoire en matière de mythe ou de légende, parce que le « mythographe »

doit donner l'impression que sa présentation — écrite ou parlée — a un caractère « humain ». Il s'adresse à des hommes et a pour but de fixer leurs idées d'une façon pratique.

Il prend alors, soit une « existence fictive », mais concomitante au développement des sentiments humains, soit une « existence réelle », conforme à des événements constatés.

Le mythographe ne mentionne jamais le futur ni le présent ; toujours ce qui peut se ranger dans le passé.

Ainsi, il donne au mythe ou à la légende l'allure d'un « récit historique romancé » ; il ne s'écarte des *possibilités réelles* que dans le cas d'une fable, mais là il entre délibérément dans la fiction, transposant et symbolisant l'ordinaire de la vie.

L'Histoire de Vénus, par exemple, est celle d'une femme amoureuse, prototype en quelque sorte de la femme de tous les temps, qui abandonne son mari pour son amant. L'histoire de Diane chasseresse est, au contraire, celle de la femme insensible à l'amour, dont le rôle consiste à pourchasser un idéal social et qui, néanmoins, est femme, puisqu'elle devient amoureuse, mais bien chastement, d'Endymion qui ne la voit jamais qu'en rêve et ne la connaît pas autrement. Les aventures d'Apollon, prototype de l'artiste supérieurement doué, perpétuellement épris de la beauté qu'il entrevoit, comme celle de Daphné entre les arbres d'une forêt, généralement déçu dans ses tentatives, car ce qu'il poursuit, c'est un idéal dépassant les réalités humaines.

Il y a là, positivement, des « prototypes romancés » — nous dirons *mythographiés*. Les poètes grecs l'ont parfaitement compris et, s'il en est ainsi, il faut croire qu'on le leur avait enseigné, car une telle subtilité symbolique, exacte dans ses présentations, ne s'invente guère, quelque talent que l'on ait.

Puis, quand il s'agit du Christ — dont personne n'a à nier l'existence aujourd'hui, le mythographe — qui est un évangéliste — raconte son histoire vraie de telle manière qu'on y voit le prototype de l'homme à imiter. Voilà pourquoi on a pu écrire *l'imitation de Jésus-Christ*.

La façon de *mythographier* une histoire vraie en fictive, repose sur l'application, très exacte, mais simple, du système des 22 polygones. Comme le dodécagone est, dans ce système, la figure principale sur laquelle toutes les autres s'engrènent, il semble que tous les mythes, et toutes les légendes aient une allure relevant du nombre douze. C'est exact, mais demande à être attentivement observé, parce que les détails de *l'affabulation* ressortent d'autres polygones engrénés.

Or, c'est précisément par ses détails qu'un mythe ou une légende déconcertent parfois. On remarque certaines anomalies, voire plusieurs contradictions ou inraisemblances que la *réalité* d'une biographie ne peut raisonnablement comporter. Par exemple, Diane est la sœur d'Apollon, née la première, elle aide sa mère Latone à mettre au monde son frère ! C'est invraisemblable pour la vie courante. Mais c'est imposé par l'engrenage qui « accroche » le dodécagone de Diane à celui d'Apollon, tout en permettant au sous-mythe des Titans, dont Latone fait partie, de se greffer, à la fois, sur l'un et l'autre.

Car les sous-mythes sont destinés à expliquer — d'une façon mythographique — certaines questions soulevées par les mythes ou les légendes. Ici, nous voyons Diane et Apollon — l'un de ces personnages est la Lune, l'autre le Soleil. Tous les astrologues savent que le signe du Cancer, relatif à la Lune, est *voisin* de celui du Lion, auquel s'attribue le Soleil. Donc, ils sont frère et sœur. Ainsi ils doivent être issus de la même *mère*, puisque la mère, est le seul parent qui *construit* ses enfants. Toutefois, la première divinité qui est « mise au monde » — traduisons : *qui apparaît visible* — peut être soit la Lune, soit le Soleil. Mais nous allons bien savoir laquelle des deux, en réfléchissant. Un enfant naît au cinquième point sur un dodécagone, c'est là un principe absolu, parce que le cinquième sommet dodécagonal est celui d'un triangle équilatéral et qu'ainsi il marque une *conséquence*. Donc nous dirons : La Lune (Cancer) *descend* d'un personnage placé au Scorpion et le Soleil (Lion) d'un autre placé au Bélier. Ce sera juste pour ce qui concerne une *descendance*, mais faux s'il s'agit d'une *parenté*. Or — voyez la subtilité du Mythographe — il est dit : « le frère et la sœur ont la même mère ». Il y a, là, expression d'une causalité et non pas d'un motif. Nous devons donc considérer le carré et nullement le triangle

équilatéral. Alors, reprenons notre raisonnement : la Lune (Cancer) a pour cause la Balance et le Soleil (Lion) a pour cause le Taureau — Seul le signe de la Balance est *cardinal* — autrement dit primordial dans la construction du dodécagone. Donc, pas d'erreur possible : La Lune, Diane, est née avant Apollon. Mais quel est le personnage situé à la Balance ? Si nous nous reportons au graphique de la *transmutation* alchimique, nous voyons qu'en ce signe se place la *conjonction* qui s'effectue à l'aide du nitre pour avoir le *laton blanc*. Dans ces conditions, *Latone* est la mère de Diane et, conséquemment d'Apollon.

L'in vraisemblance se trouve éclaircie.

Il en serait de même de toutes les autres, s'il ne fallait pas écrire tant de volumes pour expliquer les multiples détails de cet ensemble mythologique qui se déploie sur près de 50 siècles.



Il y a pourtant une nuance entre *l'affabulation* utilisée dans un mythe et celle qu'on remarque dans une légende.

Comme les personnages du mythe sont des « prototypes » gravitant autour de celui qui a le caractère principal, ils sont eux-mêmes, l'objet de détails qui peuvent aussi bien, paraître des anomalies, des contradictions et des invraisemblances. On voit ainsi, dans le mythe de Diane, Endymion condamné à un sommeil perpétuel, parce qu'un jour, lui, simple berger, a manqué de respect à Junon. Ce n'est pas raisonnablement admissible, parce que si cet infortuné dort tout le temps, on pourrait se demander à quel moment il mange et il boit. Les sous-mythes, qui racontent l'Histoire particulière de ces personnages « adventifs » expliquent géométriquement les objections qui surgissent. Endymion se trouve en un point de sommeil et parce que le mythe de Diane a un caractère en dehors du temps, qu'il concerne, le principe vital, Endymion, doit dormir sans tenir compte de la durée de son sommeil, donc perpétuellement — *non pas éternellement* ; attention à la différence ! (1)

(1) Ce qui est *perpétuel* se continue sans cesse, ainsi sans tenir compte du temps qui s'écoule. Ce qui est *éternel*, au contraire, dure toujours, compte tenu du temps qui est infini. On saisit la légère différence.

Dans les légendes, les « personnages adventifs » n'ont pas ce caractère de prototypes. S'ils entrent dans la composition mythographique, c'est un peu pour les besoins de la cause. Ils apparaissent dans le récit parce que celui-ci touche en des points où, pour le mythographe, il devient commode de faire appel à des mythes ou sous-mythes déjà connus.

Le personnage légendaire — le principal de la légende — est d'ailleurs *réel* — mais d'une réalité qui, généralement, ressort comme assez probable, pas plus. A vrai dire, le personnage légendaire est raconté à « titre d'exemple ». Il a *probablement* existé, non pas aussi exactement qu'on le raconte, quoique conformément à ce qu'on en dit.

La légende-type est celle d'Hercule. On sait qu'elle a une réplique phénicienne, si bien que beaucoup ont pensé que le héros grec avait été emprunté à Tyr. Ce n'est nullement nécessaire de supposer une importation mythique. L'Hercule grec et l'Hercule phénicien, que l'on voit en statue, sous le nom de colosse d'Amathonte, sont tous deux le même personnage légendaire dont l'existence se trouve racontée « à titre d'exemple généralisé » pour une raison *touchant* les questions métaphysiques, mais non pas *concernant* celles-ci.

Voici un fait qui va immédiatement éclairer une question susceptible de soulever des controverses, l'Hercule qui combat et tue le Lion de Némée. Il va sans dire que ceci se réfère au signe zodiacal du Lion. Or, Némée est une ville hellénique qui tire son nom de celui d'une fille de Jupiter. L'affaire du Lion de Némée ne *se greffe pas* sur les considérations métaphysiques se rapportant à Zeus-Jupiter, divinité centrale d'un polythéisme apparent ; elle *en dérive* cependant à cause de la filiation indiquée. Il y a donc là une raison qui *touche* la métaphysique, mais *ne la concerne pas*. Maintenant, si l'Hercule qui accomplit son exploit, c'est *sur l'ordre* soit de Eurysthée, soit de Molochus ; les mythographes ont l'air de ne pas être bien fixés ; encore une illusion ! Le nom d'Eurysthée, en grec, veut dire « le robuste », et Molochus paraît bien une altération de Moloch. L'Hercule phénicien s'appelle Medkarth, et on a dit longtemps Moloch. Si l'on ne voit pas là le « colosse d'Amathonte », robustement sculpté, c'est qu'on est aveugle et si l'on trouve trace d'une importation phénicienne

en Grèce, c'est qu'on ne veut pas comprendre qu'Hercule simplement a reçu un ordre au sujet du Lion de Némée. Penser à une antériorité mythique en l'occurrence, fait oublier que les ordres peuvent toujours se transmettre sans qu'il y ait nécessairement filiation ou importation.

Cependant, ceci laisse à penser qu'entre la Phénicie et la Grèce existaient certaines relations d'une nature philosophique, sinon spécialement métaphysique. Mais il faut bien convenir que les relations philosophiques peuvent s'établir entre peuples dont les métaphysiques paraissent différentes ; de nos jours, nous voyons bien les Chrétiens être d'accord avec les musulmans et les bouddhistes, sur les principales questions de morale, alors que leurs conceptions religieuses demeurent différentes.

Les légendes sont philosophiques non pas religieuses.

★★

Les fables, d'autre part, ont un caractère plus général que les légendes. Certes elles apparaissent bien caractérisées par une forme littéraire spéciale au peuple pour lequel elles ont été établies — mais les légendes et les Mythes aussi. Le fait que la morale qui en général s'en dégage est universelle — en-dehors du temps et de l'espace — peut pareillement faire illusion. On est tenté, en voyant un « fond commun » de s'imaginer qu'elles ont été empruntées à des littératures antérieures. Cela demeure vrai pour beaucoup. Ainsi, *les Fables de La Fontaine* sont bien celles de Phèdre qui est latin, d'Esopé qui est grec et des Vedas qui sont hindous. Mais les fables des *Mille et une Nuits* qui sont arabes, ne sont pas toutes empruntées à la Perse, antérieurement au Califat de Bagdad, ni ancestralement à la Chine. Si certaines histoires comme celle de *Schéhérazaïde* viennent de la Perse et celle de la *Princesse Badour* se retrouvent en Chine, les *Voyages de Sinâbad le Marin* sont bien Arabes et bien astrologiques !

Mais évoquer La Fontaine et les *Mille et une Nuits*, n'est-ce pas rappeler combien d'art sublime, combien de talent merveilleux, a été prodigué pour présenter une morale simple, accessible à tous, universelle, à vrai dire ?

Il y a, bien entendu, le caractère propre à chaque peuple.

La Fontaine — qui d'après les critiques, emploie un nombre très restreint de mots, deux cent cinquante, à peine ! — parle un français modèle, pense comme en France, avec une élégance et un bon goût dont notre pays a toujours donné l'exemple. Phèdre est sévère, précis, péremptoire comme un romain du forum, toujours imbu de sa supériorité. Esopé est subtil, fin, délicat, comme l'étaient les Athéniens si malicieux en fait de religion et de commerce. Les vedas sont débordantes, copieuses, interminables : la fable du Loup et de l'Agneau y devient un volume, c'est une « fable-fleuve », comme on dit aujourd'hui ; les Asiatiques ont toujours le temps, ils adorent les histoires, comme ils aiment les jeux de cartes, d'échecs ou de majong, ils en négligent leurs affaires. On leur donne alors tous les détails sur la famille du loup et sur celle de l'agneau, sur leur dialogue qui n'en finit plus, mais se termine toujours par la mort de la victime innocente.

Les Asiatiques ne sont donc pas si rêveurs qu'on le dirait, ils se perdent dans les détails — ce n'est pas la même chose. Les Grecs dédaignent les complications, ils les laissent devenir toutefois parce qu'ils savent que leurs lecteurs ont l'esprit assez délié pour les entrevoir rapidement sans s'y éterniser. Les latins sont catégoriques et déjà brefs ; on voit que leurs lecteurs ont le monde à conquérir et une série d'entreprises à monter. Les français, ceux du siècle de Louis XIV du moins, ont le souci de la sobriété ; il leur faut un « trait » qui fuse spirituellement pour fixer la pensée, alors que les Arabes, de nos jours, encore, se laissent entraîner par des enjolivures enchevêtrées.

Indépendamment de cela, le fonds des fables demeure à peu près identique — parce que la morale racontée est bien universelle.

★★

En somme, ce qui, dans les mythes est constitutif avec le caractère fondamental, reste seul à envisager sous l'aspect purement religieux.

En la préface de *Vénus* — concernant spécialement *les Mystères des Dieux* — j'ai, il y a près de trente-cinq ans, fait remarquer que l'homme ne pouvait concevoir que dix

formes de religions. Je ne reprendrai pas ici, les considérations savantes que j'ai exposées.

C'est cependant, le principal de la Science Secrète de la Mythologie.

Il demeure, en effet, impossible à l'intelligence humaine, d'établir plus de dix sujets à traiter. On appelle cela : *les dix catégories d'Aristote*, elles ont leurs contraires, mais elles ne sont que dix (1). On a vainement cherché la onzième ; il en est là comme du huitième péché capital, on perd son temps à rentrer toujours en une des propositions formulées.

Or, de ce fait, assez humiliant pour quiconque s' imagine détenir les pleins pouvoirs intellectuels — il y a une raison très simple qui ressort de la considération du dodécagone. On l'a déjà notée quand, en parlant de la Magie, on a posé que les énergies cosmiques, ajoutées à la force humaine, n'étaient qu'au nombre de dix en raison de deux points du dodécagone qui demeurent inconnaisables. L'Alchimie en tient compte (2). Et si l'Astrologie semble l'oublier, c'est qu'en cette branche du savoir ésotérique, on raisonne par mesures et non pas par représentations, considérant les rapports et non pas les ensembles.

Les anciens Kabbalistes avaient trouvé un moyen ingénieux de disposer ces dix *points connaissables* du dodécagone : ils avaient imaginé le *système des séphires*. C'est sous cet aspect que dans *Les Mystères des Dieux*, j'ai cru devoir montrer les dix religions possibles.

Le *Système des séphires* est un dispositif qui, par lui-même n'a rien de géométrique (3). Il ressort néanmoins du dodécagone par adaptation successive de rapports d'arcs ; il est donc, en un sens, *para-géométrique*, autrement dit,

(1) Les dix catégories d'Aristote ou dix espèces d'idées, que l'on peut avoir, sont les suivantes : *substance, qualité, quantité, relation, temps, lieux, actions, passion, situation et possession*. La première catégorie correspond, seule, à des idées relatives au concret ; les neuf autres, qui sont réductibles entre elles, se rapportent à des idées abstraites. C'est là, la classification de la nature des *objets de la pensée*.

(2) Voir dans les Chapitres V et VI les graphiques des figures 17, 19 et 20.

(3) Voir dans le Formulaire de Haute Magie plusieurs représentations de séphires.

« à peu près conforme à la géométrie ». Il peut se raisonner indépendamment de la figure dodécagonale dont il est extrait, et ceci lui donne une commodité qui, pour l'enseignement, a sa valeur. Ce serait néanmoins une erreur de le prendre pour l'expression d'une géométrie différente ou d'une manière de voir particulière aux *talmudistes* hébreux. Inutile de rêver sur les graphiques qu'en ont donné les divers hermétistes du XVI^e siècle, à la suite des rabbins antérieurs au XIV^e. Cela n'a rien de mystérieux, ce n'est qu'un procédé d'explication pour les esprits du moyen âge.

Nous autres, plus familiarisés avec les méthodes des sciences positives — plus grecs à cet égard, en raison de la logique qui constitue le fonds de notre façon de connaître — nous devons préférer les considérations complètes qui ressortent de la géométrie.

Voici donc ce que sont ces dix formes possibles pour une *vue religieuse de la métaphysique*.

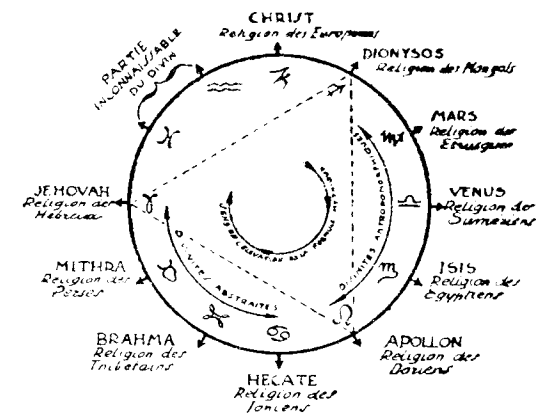


FIG. 29

Les noms portés sur ce graphique sont ceux sous lesquels les religions diverses sont ordinairement désignées. Ils correspondent au « personnage principal » du mythe, chaque fois établi comme « armature » des dogmes et des rites.

Car il n'y a pas de religion sans dogmes ; ceux-ci constituent le résumé doctrinal de vérités métaphysiques, si élevées que, seuls, quelques « initiés » sont capables de les expliquer pour en saisir toute la valeur. Les simples adeptes de toute religion — ceux que nous dirions être les « fidèles » — n'ayant ni le temps, ni le goût de se plonger dans des études supérieures, se trouvent obligés « d'admettre » ces dogmes, soit à cause de raisons civiques de nationalité (comme dans l'antiquité), soit en vertu d'une « foi » impliquant la confiance en ceux qui savent (comme de nos jours).

Mais, il n'y a pas non plus de religion sans rite parce qu'une religion suppose la prière non seulement en commun, mais aussi collective (1), et qu'ainsi elle a pour effet — en de certains moments qui devraient toujours être sérieusement repérés par examen sévère — d'établir une *communication* entre l'humain et le divin.

Mais chaque religion se trouve obligée de considérer, en outre, une morale, parce qu'essentiellement une religion est d'application sociale. La morale, comme le dogme et le rite, dépend chaque fois de l'orientation du mythe constituant « l'armature du fait religieux ».

**

(1) Il y a ici une distinction qu'on ne doit pas prendre pour artifice de style : *La prière en commun* est celle qui se fait en un local religieux — disons à l'église — et la *prière collective* est celle que l'hieraute — disons le prêtre — fait à l'autel pour l'ensemble de la collectivité dont il a charge d'âme. La *prière personnelle* que chacun peut faire indépendamment du temple est bien susceptible d'avoir un caractère religieux, et l'a, en général, mais non pas nécessairement : il n'est pas, en effet, théoriquement *indispensable* pour prier soi-même, d'utiliser des textes de sa religion ou d'une religion quelconque, *c'est préférable*, voilà tout, parce que ces textes ont été dûment établis par des « initiés » qui en connaissent exactement la portée. On n'a qu'à comparer à cet égard, le *Pater* des Chrétiens et la première *Sourate* du Coran, qui est le *Pater* des Musulmans : l'un et l'autre textes sont soigneusement constitués : ils disent à peu près la même chose, en tout cas ce sont tous deux d'admirables prières individuelles. Prononcées en commun, elles ont un effet général pour toutes les personnes présentes ; elles n'ont cependant aucune action collective. Les textes de prières collectives correspondent à ceux qu'en religion chrétienne on appelle des « canons » — mot qui, d'après le latin, veut dire « textes chantés » (du verbe *canere*) : c'est déjà de la Haute Magie.

Si l'on veut bien voir ainsi ces dix formes que l'homme peut donner à ses conceptions métaphysiques pour les présenter comme des religions, on reconnaîtra qu'entre le christianisme que nous pratiquons actuellement et les divers aspects hiératiques qui ont existé jadis, il n'y a d'autre différence que dans la manière de comprendre le divin.

Cependant, il faut prendre garde à deux choses : d'abord que nous appelons « religions » des dérivations de ces dix formes de présentations des *potentialités connaissables de la Divinité* — et qu'ensuite, nous avons pris l'habitude d'envisager une « excellence » dans la forme religieuse qui est maintenant la nôtre, en occident du moins.

Toutes les religions s'altèrent. Elles sont « sociales » en ce sens que les foules les adoptent et les suivent. Or, nul ne peut exiger de la foule une instruction si supérieure que les vérités soient comprises par tous au point qu'elles demeurent perpétuellement intactes. Il arrive donc — nécessairement — un moment où la foule, suivant quelque novateur généralement hardi, mais imparfaitement « initié », s'éprend de simplifications dans une religion constituée. Il y a alors *hérésie* — ce qui, selon l'étymologie, veut dire « un choix ».

Toutes les religions ont eu leurs hérésies. Celles-ci conservent ordinairement des dogmes — les plus aisés à expliquer — modifient les rites de manière à leur donner une apparence communément logique — et développent la morale afin de présenter surtout le côté pratique de la forme religieuse.

Les hérésies semblent donc de véritables religions. Nous leur donnons habituellement ce titre.

Il va sans dire que tout adepte d'une véritable religion — soit par simple conviction, soit par réel savoir — demeure imbu de sa supériorité par rapport à une hérésie. Malheureusement — parce qu'il s'agit de conceptions intellectuelles dont l'application est sociale — la prétention à la supériorité, légitime sans conteste, donne lieu, à cause du mauvais caractère des êtres humains, à des persécutions, à des guerres, à des troubles, à des haines dont pâtiront parfois, les hérétiques innocents à cause de leur ignorance en l'inexactitude de leur manière de voir.

Mais c'est très simple de distinguer une véritable religion

d'une hérésie, sans entrer dans des détails théologiques. Tout fondateur d'une religion correspondant à l'une des formes portées sur le graphique (fig. 29) n'a *historiquement* qu'une existence dubitative : on peut supposer qu'il a existé, il demeure très difficile de le prouver — le Christ lui-même est très peu *historique*, on en a assez fait de cas. Au contraire, tout fondateur d'une hérésie a une existence indubitablement certaine : Zoroastre, Çakya-Mouni, Mahomet, Calvin.

D'ailleurs, aucun hérésiarque, ne fait l'objet d'un mythe — et, si, pour certains, comme le Bouddha par exemple, on veut alléguer qu'ils sont des personnages « légendaires » c'est que leur existence réelle a présenté une conformité avec les « stipulations » de certaines légendes. Car nous verrons, tout à l'heure, qu'une légende contient des *prescriptions* pour l'ordre d'idées qui y est envisagé.



Sur le dodécagone des dix formes religieuses, les signes zodiacaux marquent les points gamma de chaque mythe à considérer. De la sorte, toute *affabulation* se développe — comme on le ferait en Astrologie — en donnant à une Maison I le signe porté en regard de la « personnalité principale » et en suivant ainsi que d'habitude, le numérotage des Maisons comme l'ordre des signes.

Jéhovah, alors va constituer une religion qui sera plus « géométrique » que les autres, plus sèche par conséquent, moins poétique aussi — ayant, dans ses développements mythiques, une allure d'apparence très véridique (1), très

(1) Quelle que soit la « croyance » qu'on attache en la certitude de l'histoire des Hébreux, on sera obligé de convenir que celle-ci n'a guère qu'une *apparence véridique*. L'histoire de Joseph, premier ministre d'un Pharaon par exemple n'a jamais été contrôlée sur les monuments égyptiens — et pourtant les rois d'Égypte ont surabondamment gravé dans la pierre, avec de multiples détails, toutes les circonstances de leurs règnes. Les dix plaies d'Égypte dont Moïse parle au début de l'Exode ne sont pas non plus mentionnées en inscriptions hiéroglyphiques. C'est donc que les écrits bibliques ont un tout autre sens. Si l'on voulait faire ressortir ce sens caché, mais fort remarquable, fort utile et bien précieux, on devrait écrire *l'Histoire Initiatique des Hébreux*. On verrait alors combien Moïse et Salomon, en passant par Samuel ont eu raison de présenter de la sorte de magnifiques vérités.

« subjective » également, car l'objectivité métaphysique sera dissimulée sous un symbolisme assez difficile à percer. Le culte impliquera une philosophie supérieure reposant sur l'essentiel du système général à l'aide duquel on ouvre toutes les portes de la Haute Science.

Cette religion dégènera d'abord. Elle donnera lieu à un Schisme — à la fois politique et théologique comme presque toujours, les tribus se sépareront. Puis, vient la décadence — captivité de Babylone — et une reprise, assez boiteuse, comme toutes les restaurations, mais encore acceptable, grâce à Esdras.

Enfin ce fut l'hérésie complète, subdivisée en plusieurs « variations », selon une expression désormais consacrée en matière d'hérésie. (1)

On a eu le « Judaïsme » ce qui est loin d'être le « Mosaïsme ». Les Juifs et les Israélites — séparés depuis la mort de Salomon — se continuent toujours en tant que race, principalement quand on ne veut pas y voir de distinction ; en tout cas, ils n'ont rien de commun avec les anciens hébreux.

Mahomet se servira du « Mosaïsme ». Fort habilement avec un sens de « l'initiation » très remarquable, très exact aussi, il adoptera en des dogmes très simples une morale assez large qui, avec une absence totale de rites, constituera une de ces splendides hérésies, du genre asiatique, susceptibles d'enthousiasmer les multitudes.

Mithra, dieu du Cosmos solaire, résumant la mythique des énergies inductrices, qui a été la forme religieuse des anciens Perses — dont le Taureau formait le principal symbole — a, de même, produit l'hérésie où Ormuz et Arhiman occupent mythiquement la première place — puis cette autre dont Zoroastre fut l'instigateur, avec tant de génie, tant de sagesse, qu'aujourd'hui, encore, on admire sa hauteur morale.

Brahma aussi, a été supplanté par l'hérésie de Bouddha. C'était pourtant le dieu de la puissance intellectuelle dont la divinité fait constamment preuve. Son culte pur mais sé-

(1) Elle est de Bonnet qui a écrit « L'histoire des Variations des Eglises Protestantes. »

vère, compliqué et profond, qu'aux alentours du Thibet on s'est efforcé de conserver jusqu'à nos jours, a fait place au Bouddhisme que près d'un milliard d'êtres humains pratiquent, quoique, selon des « variations » et des « contaminations » avec les cultes voisins dans lesquels les ethnographes se perdent d'une façon déplorable.

Hécate — que les Romains avaient adoptée sous le nom de Diane, qui eut son Temple à Ephèse, célèbre par une beauté qu'on lui suppose car il fut détruit en un incendie fameux — Hécate était la déesse de la Vie, de l'énergie vitale, de ce bienfait du Divin parmi l'Univers. Mais son culte avait forcément pour nous, habitants de la terre, un aspect *luni-solaire*. Elle se considérait comme représentant la Lune. Elle était une « hête noire » par ce que la Lune, conjointe au Soleil, alors que s'affirme sa puissance sidérale, ne se voit pas — et aussi parce que la vie, d'une manière courante, n'est pas toujours agréable, même bien pénible à de certains moments. Diane, pour les Romains, paraissait plus douce, plus complaisante — son culte était déjà hérétique — Hécate, sinistre, — surtout envisagée péjorativement —, devint la déesse de « la Magie Noire ». Cette religion dégénéra en une lamentable et condamnable sorcellerie.

Apollon — dieu splendide, représentant l'Harmonie universelle que le Divin a déployée dans sa création — représentant le Soleil qui est le bienfaiteur de la Nature — personnifiant l'art, sous tous ses aspects, qui est la joie d'une civilisation, Apollon paraît avoir moins provoqué d'hérésie que les autres formes mythiques, parce que l'Homme, — au fond et quoiqu'on puisse croire — ne connaît qu'une représentation de Dieu qui lui soit voisine, le Soleil.

Car le Soleil — si l'on n'approfondit pas, si l'on ne fait pas de métaphysique, si l'on a une « âme simple », et si l'on se borne ainsi à considérer les phénomènes concrets — demeure notre seul dieu. C'est lui qui nous éclaire, qui nous chauffe, qui crée toutes choses autour de nous. Alors bien qu'on ne trouve pas d'hérésies définies du culte d'Apollon, peut-on dire que tous les cultes panthéistes, près de la Nature sont des altérations de celui que pratiquaient les Doriens ? A travers le Pacifique, à travers les deux Amériques — au Nord du Canada comme au Mexique, comme à la Terre de Feu — le culte d'Apollon s'étale en une infinité

de « variations » dans lesquelles le célèbre Bonnet, s'il les avaient connues, aurait bien perdu son latin.

★

Or, avec Apollon, nous avons touché un sommet du triangle équilatéral, tracé depuis le signe du Bélier. Les quatre formes religieuses que précèdent celles-ci, ont pu dériver en des hérésies assez précises pour paraître elles-mêmes des religions. On vient de voir qu'Apollon dégénère en une poussière de cultes, bien difficile à cohérer.

C'est que, jusqu'ici, les « faces du divin » qu'on considérait de manière à leur donner une « forme religieuse » avaient encore un caractère assez « subjectif » pour laisser au dieu sa « personnalité » dissimulée symboliquement. Jéhovah, Mithra, Brahma, Hécate, demeurent bien des abstractions ; ils sont plutôt des symboles que des réalités ; ils ne « vivent » pas. Apollon, Isis, Vénus et Mars vont « vivre » et agir de telles façons que leurs mythes paraîtront des « traditions » conservées par un animisme, plus ou moins populaire. Ce sont des divinités « anthropomorphiques ».

Au-delà, nous trouverons Dionysos dont la « formule mythique » est para-humaine, — puis le Christ qui a si bien le caractère humain qu'il est « Dieu fait Homme ».

Tout se passe donc, comme si la pensée d'un mythographe partait du point Capricorne — où se situe l'Homme, — pour remonter jusqu'à l'abstraction que, seule peut représenter une géométrie extrêmement savante. Mais, comme il s'agit, de plus en plus, d'être accessible au peuple — donc de se faire de mieux en mieux comprendre, il s'ensuit qu'on progresse — selon le sens de la succession zodiacale — en « dégradant » chaque fois les conceptions métaphysiques, ainsi en les rendant abordables à un plus grand nombre d'intelligences.

D'où la religion du Christ apparaît comme un perfectionnement notoire — parce qu'elle est la plus humaine de toutes.

Car Apollon n'a rien d'humain : il demeure le dieu lointain qui préside à l'harmonie qu'on remarque dans la Na-

ture. Isis, divinité géocentrique par excellence, représente elle-même la Nature. Elle a eu une « variante », — non pas positivement une hérésie —, quand les Grecs l'ont appelée Demeter et les Romains Cérès avec quelques différences mythologiques qui proviennent de la manière de « raconter » un anthropomorphisme dont l'origine demeure identique. Elle n'a donné lieu qu'à des hérésies locales en Egypte — celles que les historiens constatent, quand ils distinguent Thèbes de Memphis, ce qui donne à l'histoire de la vallée du Nil un charme si pittoresque.

Vénus — que j'ai appelée en un élan quelque peu poétique « la déesse magique de la chair » — qui n'est somme toute que « l'attraction universelle », celle de Newton, est tout aussi anthropomorphique. Car il demeure visible que le « prototype » est copié dans l'humanité. Elle a eu ses hérésies assez définies; son culte en l'île de Chypre, qui était une persistance de celui des Summériens et en constituait la « variante », a dégénéré quand Cinyras — hérésiarque en l'occurrence — a établi le culte d'Adonis. Cela n'a pas duré longtemps.

L'hérésie d'Adonis s'est dispersée en une série de « variations » où une morale du plaisir d'amour remplaçait des rites et des dogmes, vraiment trop savants pour qu'ils conservent quelque intégrité avec les tendances passionnées des êtres humains.

Mars, dont les Romains après les Etrusques faisaient le père de Romulus et Rémus leurs ancêtres, était encore bien plus « anthropomorphique » que Vénus. Lorsqu'il fut assimilé à Arès, amant d'Aphrodite, et que les Grecs eurent rectifié sa forme mythique, les Romains y virent une manière déjà presque humaine de constituer une religion dont la force physique et le sport de la guerre, étaient des manifestations extérieures.

La religion de Mars, chez les Romains, garda longtemps son caractère secret — alors qu'avec la République et pendant l'Empire, « l'esprit de tolérance confessionnelle » aboutissait à cette confusion religieuse qu'on a appelée le « paganisme ». Il y avait « une Confrérie de Mars », sorte de Société initiatique à l'allure militaire, dont on retrouve les traces quand, dans les ruines de Pompéi, — ville pourtant de l'Empire — on aperçoit, parmi les inscriptions, cer-

tains signes nettement caractéristiques. Elle ne paraît pas avoir eu un rôle politique important — quoique dans l'affaire des Gracques, il y ait bien un certain « relent » dans le couplet contre César aussi et plus explicitement encore, dans la façon dont Octave devint l'Empereur Auguste.

Là aussi, il y a de l'occulte dans l'Histoire.

Or, le fait que cette religion étrusque de Mars eut un caractère secret, dans l'ancienne Rome, l'a empêché d'avoir des hérésies caractérisées. Cependant elle-même n'est qu'une « variante » d'un culte qu'on peut dire antérieur à la fondation de Rome. En cette « variante » persistaient des rites pratiqués par les *aruspices* et les *augures* que l'on ne comprend que si l'on pense que, selon la mythologie grecque — Mars est l'amant de Vénus.

Vénus a un caractère « magique » en ce sens que le rite de l'Œuvre de Chair y est considéré comme un déploiement des énergies cosmiques, dont les conséquences sont la génération. Et Mars qui s'unit à cette déesse est pareillement « magique » en raison du déploiement de la force physique qui, chez l'Homme, résulte des dispositions natives des mêmes énergies cosmiques.

Les aruspices inspectaient les « entrailles » des animaux sacrifiés — en réalité ils observaient uniquement la *disposition des lobes du foie*. Or, ceci suppose qu'ils connaissaient la constitution théorique de cet organe — que, par conséquent, ils avaient poussé fort avant l'étude de certaines figures ressortissant du dodécagone. Ces figures sont actuellement inconnues dans l'enseignement classique; elles éclairaient pourtant d'une façon remarquable l'anatomie et la physiologie. Le foie est, chez un mammifère, construit de telle façon que les différences avec la théorie qui peuvent s'y constater, correspondent aux déterminations sidérales de la nativité. Il n'y a donc rien de superstitieux dans le rite des aruspices — au contraire, on doit y voir une science positive extrêmement avancée.

Il en est de même des rites des augures. Ceux-ci ne concernent pas un « sujet » comme les précédents, ils ne relèvent pas de considérations sidérales dans une nativité et, par conséquent, ne s'appliquent pas au domaine du temps sur lequel se calculent les déterminations natives. Ils con-

cernent une « objectivité » qui se prend dans le domaine de l'espace. Ce n'est que de la « géomancie ».

Quand un augure observe le vol des oiseaux, il repère, aussi exactement que possible, les figures géomantiques que leur vol compose, et, il les interprète ensuite, selon des codes qu'on retrouverait encore en fouillant bien les écrits des hermétistes des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. Quand, procédant d'une autre manière, le même augure remarquait les formes des nuages, il y relevait, pour une répartition dodécagonale d'un horizon, une série de symboles dont l'interprétation devenait aisée avec quelques notions d'Astrologie élémentaire.

De toutes façons, ce n'était là que l'application d'idées déterministes — car tout fait, que l'on constate dans la Nature, n'est produit que par un ensemble de lois. Le « hasard, a dit Henri Poincaré, est uniquement le résultat de lois que nous ne connaissons pas » — on devrait ajouter : ou bien encore de lois que nous n'avons pas le temps de calculer, ce qui nous consolerait de perdre à la roulette de Monte-Carlo.



Dionysos — qu'on appelle aussi Bacchus — est ensuite une divinité qui a presque l'air d'avoir existé. En tout cas, son culte avait un caractère tellement humain, qu'il persiste toujours dans les « beuveries », plus ou moins copieuses, et que le rite de « choquer son verre » se perpétue sans qu'on pense aux fêtes religieuses qui, à Athènes, étalaient une splendeur célèbre.

Car les Grecs, — eux aussi, tolérants, en matière de religion, quand ils devinrent « civilisés » à la manière dont nous l'entendons — avaient adopté ce culte asiatique qui est principalement celui des anciens Mongols.

Or, les Mongols sont un peuple de l'Asie lointaine, qui parfois se déclanchent pour se répandre vers l'Ouest. Ils ont, dans la masse des siècles dont notre Histoire de l'Europe subit le contre-coup, cette sorte de mission qui consiste à opérer une poussée débordante pour entraîner l'humanité en son évolution. Frustes et brutes, sains et robustes, ils viennent rénover le sang appauvri des occidentaux

amenuisés par les complications d'un confortable civilisateur. Ils sont les « barbares » féroces et dévastateurs. Ils ont été ceux qui ont détruit la civilisation romaine si artistique sans doute, mais si vieillie. Ils ont été les germains — Visigoths, Ostrogoths, Burgondes — et nous en descendons, nous qui venons de la Tribu des Francs. Ils ont été ceux qui ont entraîné les Huns, sorte de Samoyèdes, leurs voisins immédiats en cet Orient Sibérien. Ils avaient été les Celtes d'où descendent les Gaulois (1) et probablement les Pélages : « l'homme de Cros-Magnon » devait avoir des ancêtres en Mongolie.

Leur culte de Dionysos-Bacchus — en somme était celui de l'ivresse — déchainée dans une brutalité naïve et bruyante. Les Hellènes, artistes et symbolisateurs, l'ont adopté avec une variante dont la beauté est devenue illustre. Les Dionysiaques eurent un caractère élégant, qui dégénéra bien vite en des « Bacchanales » plus ou moins carnavalesques.

Car nos dolmens et nos menhirs sont les traces de ces invasions mongoles. Lorsque l'ethnologie et l'histoire voudront tenir compte des secrets des religions, on finira bien par s'en apercevoir. Le dolmen est un Autel et le menhir un jalon initiatique qui signale la route à suivre à l'inverse pour, en partant de l'extrémité du Finistère, traverser l'Europe afin de regagner les voies asiatiques menant vers les montagnes du Karakoroum et des Stanovoï. On en a tracé des cartes, elles sont bien caractéristiques. Les allées de Carnac, près de Quiberon ont une orientation parfaitement significative.

Mais, — à cet égard —, il convient de distinguer le *druidisme* des Gaulois de César, de ce culte fort antérieur qui fut celui des Celtes. Le Druidisme, dont la *boule de gui* est le symbole central, comme, chez nous chrétiens le crucifix, représente la sphère vivante que la Nature produit, et le disque du Soleil animé de la vitalité universelle ! Le Druidisme n'est qu'une hérésie du culte d'Apollon. Le « Celtisme » dont les cérémonies magiques se déroulaient sur les

(1) On a retrouvé en Mongolie une tribu dont les types ressemblent très exactement aux Gaulois qu'on représente dans les gravures avec une grosse moustache pendante et des coiffures ornées de cornes de buffles.

Dolmens et les allées couvertes, était une « variante » du culte de Dionysos.

Et quand ces Mongols, déferlant sur le monde romain, bouleversèrent l'Europe, ils drainèrent avec leurs conceptions religieuses, des mythes que tous les « civilisés » de l'époque eussent reconnus s'ils avaient encore conservé la moindre « initiation ». Mais ils n'en avaient plus. Leurs cénacles éducateurs étaient fermés depuis longtemps et en ce qui les avait remplacés — les réunions chrétiennes des catacombes — on se gardait bien, avec beaucoup de raison sans doute, d'enseigner « les religions comparées ».

Alors les Mongols parurent aux Romains des « barbares », c'est-à-dire des gens qui ne parlaient pas latin. Ils se disaient des « frères » — non pas seulement parce qu'ils étaient parents entre eux, mais principalement parce qu'ils faisaient partie d'une confrérie. On les appela « les germains », ce qui veut dire *frères* en latin.

Ils parlaient tout le temps de Dieu, et ils l'appelaient *Goth* en leur langue, ce qui signifie « bon ». Ils furent les « Goths ».

Avec eux, il y eut toute une Mythologie germanique, décrivant Thor et Odin. Les Ethnographes y voient un « odinisme » sans pouvoir en déceler l'origine; qu'ils cherchent bien, et ils retrouveront ces *potentialités* que nous passons en revue ici. Qu'ils distinguent surtout des mythes constitutifs, ceux qui ont le caractère relatif, et, qu'on voit dans la mythologie scandinave, conservée pieusement en Islande hyperboréenne par des Sagas que, dans la nuit polaire, on raconte toujours à la clarté fusante des aurores boréales.

Au contact de l'imprécision des paysages nordiques, noyés dans la demi-lumière d'un jour perpétuellement naissant, les détails infinis des mythes asiatiques se sont dilués en un éparpillement de rêves, où l'imagination a effacé les contours géométriques. Une beauté spéciale, néanmoins merveilleuse en son étrangeté, a remplacé la précision linéaire que les Grecs avaient su donner.

Car pour les Gréco-Romains le dieu Bacchus — qui avait conquis l'Inde, disait-on, pour rappeler combien il était asiatique — faisait l'objet d'un mythe défini. Il déambulait, symboliquement, la tête ornée de cornes bovines — celles

de l'auroch celtique et du yak mongolique — couvert de la peau d'un bouc — celui du Capricorne voisin du Sagittaire — sur un char traîné par des félins — tigres ou panthères rappelant le signe du Lion. Son père Silène le suivait, généralement ivre des excès de vin — de ce vin de la vigne qui est l'essence même de « l'initiation » ; il chevauchait un âne — l'âne traditionnel qui représente le chercheur positiviste en matière de secrets initiatiques, le même qui ne manque pas d'être présent à la naissance de Jésus.

Bacchus est presque humain — à tel point même que, sans le vouloir, quand il faut s'exclamer dans un juron sans outrages, les Italiens, de nos jours, s'écrient encore : « Per Bacco ! ».



Mais lorsque le divin devient homme, — qu'il est exactement *fait homme* — il s'appelle le Christ.

Le graphique (fig. 29) montre que le signe du Capricorne est à part ; le triangle équilatéral Bélier-Lion-Sagittaire se trouve parcouru avec Bacchus. Au-delà — comme pour l'Alchimie, le point considéré a un caractère totalement différent.

La religion du Christ est bien différente des autres.

Les textes — que nous sommes obligés d'appeler ici mythiques — sont précis, codifiés pour ainsi dire. Les autres ne l'étaient pas.

Il y a quatre Evangiles qui constituent quatre manières de présenter le même récit. Auparavant, il n'y avait pas un seul texte qui rassemblât le mythe. Assurément, celui-ci était toujours verbalement narré ; on devait l'expliquer dans l'enseignement initiatique ou plutôt faire remarquer que les proportions et les démonstrations pouvaient se figurer par images de façon à prendre la tournure mythique. Puis, quand on parlait en public, qu'on devait dire des vérités sous une forme simple et accessible, selon la mentalité de l'auditoire, tout en permettant aux « initiés » épars dans la foule, de comprendre à demi-mot, on racontait le mythe, non pas en totalité, mais en partie — après tout, comme l'on fait toujours le dimanche à l'Eglise ou au Temple, lorsqu'on lit « un passage des Evangiles ».

Cependant, autrefois, puisque rien n'était écrit du mythe, on laissait aux poètes — les *vates* des latins et non pas les *poetæ* — le soin de cavalcader dans des périphrases où « l'initiation » qu'ils avaient reçue éclatait en vers orchestrés sous le revêtement de métaphores cliquetantes de sublimité.

On a eu de la sorte : Hésiode, Homère, Sapho, Anacréon, Ovide, Lucrèce et même Virgile !

Quelle splendide littérature ! quelle magnifique antiquité.

Mais quel style grandiose, quelle nouveauté étincelante n'y a-t-il pas dans les Évangiles !

Le talent kaléidoscopique des poètes de jadis, y est abondamment dépassé par la simplicité sans recherche des Évangélistes. Ceux-ci ont écrit en grec d'ailleurs, bien qu'ils fussent hébreux. Ils se sont servi de cette langue si souple et si délicate, si harmonieuse et si précise, où toute la subtilité d'une pensée « initiatique » peut aisément se dissimuler par une apparence naïve.

Le Christ est la forme divine qui se présente en ultime. On ne peut aller plus loin — on ne peut pas « réaliser » mieux.

Saint Augustin — un des Pères de l'Église que chacun respecte — a déclaré qu'un jour viendrait où le Christ rayonnerait sur la terre entière, où la religion chrétienne serait celle de tous les peuples.

Pourquoi pas ?

Il suffit que tous les peuples la comprennent.

Or Saint Jean — l'apôtre préféré du Christ — sur le déclin de sa vie a écrit *l'Apocalypse*. — Ce mot en grec veut dire *révélation*.

Il suffit peut-être de révéler à tous les peuples les vérités que contiennent les Évangiles, celles que l'on voit dans le « mythe du Christ » — soit dit pour parler un langage, ici, scientifique — lorsqu'on sait pratiquer ce qui s'appelle « l'herméneutique » (1) et qu'on peut — hardiment, sans crainte d'être taxé d'hérésie — dénommer la « Gnose ».

(1) Voir le chapitre X.



On verra, dans quelques instants, quels voiles déchire cette « herméneutique ». Pour le moment, restons dans la Science de la Mythologie.

Les formes de mythes fondamentaux ont été passées en revue. On a vu que la « conception du divin » présentait, chaque fois, une *face* de cette « cause première », — unique, comme la géométrie le démontre —, mais susceptible de « se décomposer » en aspects compréhensibles pour les intelligences humaines.

Nos philosophes n'ont jamais osé penser à cela !

Nos historiens n'ont jamais, non plus, eu l'audace de débrouiller ces *mythes accessoires* qui constituent les répliques des précédents. Il est vrai que ceux-ci sont très nombreux : on ne saurait les préciser sur un graphique uniforme comme les autres. On peut cependant comprendre que de chaque point du dodécagone auquel se réfère un mythe fondamental, part un mythe accessoire — dont le rôle est d'expliquer, en une façon qu'on doit dire philosophique, les propositions de principe qui se trouvent sur la figuration géométrique de ce mythe principal.

Mais, lorsque, comme dans l'antiquité antérieure au Christ — il n'y a pas de texte spécialement écrit pour présenter le mythe fondamental, ce qui a le caractère d'un mythe accessoire se trouve pareillement épars, en morceaux détachés, selon divers poèmes. Dans ces conditions, il faut pardonner aux historiens s'ils n'y ont rien vu ; il faut excuser les philosophes s'ils n'y ont rien discerné.

On ne peut vraiment saisir les nuances et opérer les distinctions qu'avec ce qui est de l'« initiation » autrement dit de « la Haute Science » convenablement exposée.

Un mythe, par exemple, tel que celui de Persée, pourrait fort bien se prendre pour fondamental ou pour relatif — si l'on n'a pas garde aux développements qui y sont relatés. Or, il n'est pas *fondamental* parce qu'il n'y a pas de culte de Persée — et, si on en trouvait un, il n'aurait pas plus de valeur que celui de Notre-Dame de Lourdes, qui n'est pas un culte, une religion spéciale, et implique, simplement une « dévotion comprise dans le Christianisme d'aspect catho-

lique. Mais, il n'est pas, non plus *relatif* parce que, malgré le nom de Persée qui, en grec, veut dire « un Perse », il ne concerne pas — comme celui d'Orphée par exemple — un personnage réel. Orphée était fils d'Æagre, roi de Thrace, et très doué pour la musique — peu nous importe s'il a vécu ou non, sa génération est indiquée comme humaine, son caractère avec des traits humains. Persée est fils de Jupiter — un dieu — et de Danaé, fille du roi d'Argos ; il n'a qu'à demi la qualité humaine — encore faut-il tenir compte que Jupiter, amoureux de Danaé, s'est métamorphosé en *pluie d'or* pour séduire celle-ci. Nous sommes tout à fait dans l'*accessoire* mythique, en plein symbolisme : on l'a bien remarqué quand il a été question de la « tour de l'athanor » des alchimistes philosophes — tour comparable à celle où Danaé, emprisonnée par son père, a reçu, dans son sein, la pluie d'or du dieu Jupiter.

Mais si le mythe d'Orphée est relatif et ethnique, celui de *Psyché et Eros* doit s'entendre comme relatif et moral. *Psyché* c'est l'*âme* — elle en porte le nom qui ne veut pas dire, en grec, autre chose ; Eros est le fils de Vénus, il représente la conséquence humaine de l'énergie attractive universelle ; dans le mythe de la déesse, il est « l'amour », cette force attirante qui unit les êtres humains entre eux, qui, depuis la simple et chaste amitié s'étend jusqu'à la conjonction étroite et profonde de deux amants. Le mythe relatif de Psyché et Eros décrit d'une façon poétiquement philosophique et symboliquement scientifique, ce phénomène sublime que Stendhal a appelé la « cristallisation sentimentale ».

Evidemment, c'était un sujet bien tentant pour une imagination d'« initié ». Aussi ce mythe relatif demeure-t-il célèbre. (1)

(1) Rappelons ici le mythe de Psyché. C'était une princesse si belle, qu'Eros en fut éperdument amoureux. L'âme de l'homme a donc tant de beauté que l'Amour lui-même doit l'aimer ! Eros la fit transporter dans un lieu de délices par Zéphyre et l'aima. Zéphyre, c'est le vent d'Ouest venant du côté de la terre où se dirige l'évolution de l'humanité. L'âme humaine, emplie d'amour, se tourne ainsi vers sa pureté originelle. Psyché ne sait pas qui est son amant. Cette âme amoureuse se berce de l'amour sans connaître même comment sont faits ses sentiments. Et qu'en a-t-elle besoin ? Un jour cependant, elle finit par le savoir. C'est qu'elle avait réfléchi. Mais alors EROS disparut. La réflexion fait toujours disparaître l'amour. Or, Vénus, mère de l'Amour — principe qui, dans la race des hommes, engendre les sentiments — se montre jalouse de la liaison de son fils. L'attrac-

♦♦

A côté des Mythes, nous avons les légendes.

Celles-ci, avons-nous fait remarquer déjà, contiennent des *prescriptions*. Les légendes sont donc faites pour montrer les conditions dans lesquelles un « initié » doit faire telles ou telles études. Elles ont leurs *stipulations*.

L'histoire d'Hercule en est le meilleur exemple, car Hercule est « un homme doué d'une force exceptionnelle » — et si l'on entend par là qu'il est « fort en initiation », qu'il a su, par conséquent, vaincre toutes les difficultés que présente, l'enseignement particulièrement ardu, on saisit immédiatement la haute portée des *prescriptions* mentionnées. L'ensemble des exploits d'Hercule a toujours été considéré comme constituant le travail que l'initié doit accomplir pour parvenir à la connaissance totale de la matière initiatique. Chacune des différentes prouesses que réalise le héros, symbolise ce qui est prescrit pour mériter la justification d'une instruction graduée.

Pernety, dans son dictionnaire déjà cité, dit catégoriquement « Hercule se prend le plus souvent pour l'artiste laborieux et savant dans l'art chimique, ce qui a engagé la plupart des auteurs qui en ont traité, à comparer les préparations de la matière aux travaux d'Hercule, à cause de la difficulté que l'on trouve à y réussir ». (1)

tion universelle, principe d'amour qui fait mouvoir, — ainsi que le dit le Dante, — « le soleil et les autres étoiles » est forcément attristée de voir que les forces qu'elle a engendrées, se considèrent, dans le monde terrestre, comme une simple « faiblesse humaine ». Et Psyché meurt, tuée par Vénus, parce que l'âme se dessèche et perd sa vitalité quand elle ne fait plus que de la philosophie. Jupiter cependant rend la vie à Psyché. L'âme de l'homme ne périt pas pour cela.

On conviendra que cette manière de présenter symboliquement les choses est bien plus jolie que tout ce qu'on peut lire dans les traités classiques de philosophie et même dans les plus remarquables ouvrages de littérature — fussent-ils de Stendhal.

(1) J'ai, par ailleurs, dans la « Préface » que j'ai écrite en 1927 pour présenter la *Reproduction en Phototypie de l'édition de 1668* du texte généralement attribué à Nostradamus, fait remarquer (p. V) à propos d'une expression contenue dans la « lettre à César » que « le travail d'Hercule était naguère le suprême effort que l'on demandait à certains initiés » et j'ai rappelé alors que, « l'historien Josephé a pris soin de mentionner qu'Hiram avait bâti un temple à Hercule » afin certainement de montrer le rapport qu'il pouvait y avoir entre le constructeur du Temple de Salomon et le héros mythique des Grecs.

C'est très explicite.

Or, par principe — les travaux d'Hercule sont au nombre de douze. — Mais ce n'est qu'un principe : en fait, on en compterait beaucoup plus. Si cependant, par une tradition que les auteurs grecs et latins ont voulu établir, on doit appliquer le dodécagone à la légende d'Hercule, il faut convenir que la multiplicité des exploits *prescrits* ne doit pas se disposer selon cette figure géométrique. En effet, celle-ci ne peut servir qu'à *comprendre convenablement* ce qu'est un Hercule — non ce qu'il doit être.

La nuance, donc, dissimule un secret — sans doute celui de la gradation qu'on doit considérer en l'espèce. Car l'Hercule — type de l'initié complet — ne peut progresser dans son instruction que pas à pas. Dans ces conditions, tous les initiés ne parviennent pas au summum de la gradation — que symbolise « la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides », après avoir vaincu le Dragon qui les gardait ». Tout élève en initiation — élève évolutif selon la conception alchimique (1) n'a pas les moyens intellectuels d'atteindre au summum marquant la totalité de ce qu'il est possible à l'homme terrestre de connaître. Ainsi, chacun s'arrête selon ses prédispositions natives — étant finalement un *Hercule en partie*. Cela ne veut pas dire qu'il y ait à le regretter ni à le déplorer — encore moins, à s'en montrer jaloux — parce que la gradation initiatique est combinée de telle façon, d'après la méthode des alchimistes, que chacun en sait autant que le plus instruit, un peu moins, sans doute, en profondeur, néanmoins également en surface.

Ici même — en ce volume — on peut voir une application du procédé : toutes les Sciences Secrètes se trouvent bien élucidées en *surface*, aucune cependant n'est exposée en *profondeur*. Pourtant, ce qu'on lit suffit — je pense — à ouvrir très largement les yeux.

Alors, le graphique ci-après qui montre les douze travaux d'Hercule — ses exploits célèbres — n'a d'autre intérêt que de faire voir l'armature dodécagonale d'une légende destinée à fixer les idées en matière d'enseignement de la Haute Science.

(1) Voir le Chap. VI.

A ce titre, le graphique signale le secret de cet enseignement — secret qui, après tout, ne consiste qu'en une pédagogie spéciale et qui, pas plus que tous autres, n'est bien difficile à percer.

**

La légende d'Hercule se dispose sur un dodécagone de la façon suivante :

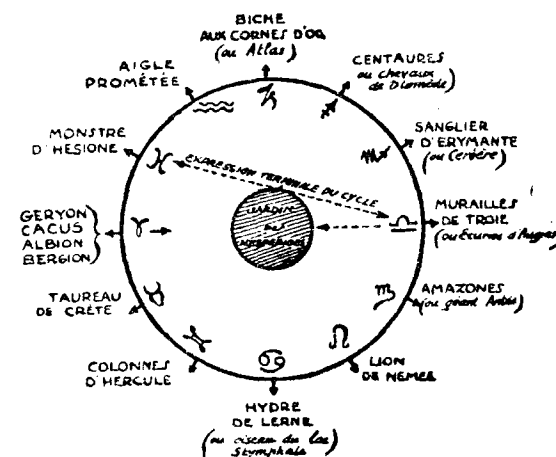


FIG. 30

En plusieurs points de ce graphique, on remarquera que les exploits présentés sont doublement symbolisés. Certaines indications paraissent facultatives. La raison en est que la méthode pédagogique envisagée implique à ces stades éducatifs deux ordres d'idées d'enseignement qui, par suite de leur connexité, sont en quelque sorte parallèles et permettent à l'élève de choisir selon ses tendances personnelles.

Les histoires, qui se rapportent à chacun des monstres ou des personnages vaincus par Hercule, détaillent, bien entendu, les conditions prescrites pour mériter la marque distinctive du savoir acquis — quelque chose dans le genre des diplômes universitaires, entraînant, chaque fois, un titre officiel.

C'est pourquoi, d'ailleurs, la légende dit qu'après sa victoire sur le Lion de Némée, Hercule en porta désormais la peau comme vêtement. Un de nos bacheliers, victorieux en son examen, est pareillement doté d'une peau de parchemin constatant son titre. Hercule n'est « un hercule » que vêtu de sa peau de lion, parce que le lion c'est le soleil — comme disent tous les astrologues — et que le Soleil c'est la Raison.

Hercule, parti du point Bélier est arrivé au sommet du triangle équilatéral au signe du Lion ; il se trouve consacré « Héros victorieux par la Raison humaine ».

Là, en effet, il a déjà accompli ses exploits notoires. Il a d'abord massacré au Bélier quatre « brigands dévastateurs » — Géryon, Cacus, Albion et Bergion — qui symbolisent les premières difficultés géométriques ressortant des constructions polygonales effectuées par les quatre points cardinaux de la circonférence. Il a dompté le Taureau furieux de l'île de Crète, représentant la tradition circulairement exprimée qui, si elle n'est pas contenue en ses limites rationnelles, se répand en furie dans les esprits délirants. Il a connu ces fameuses « colonnes » qui, depuis portent son nom et que, dans la Légende — afin de bien tromper l'auditeur — on dira qu'elles constituent son travail ultime. Il a tué l'Hydre de Lerne, monstrueux serpent à plusieurs têtes qui, — en ce point où se place la Maison IV des Astrologues — symbolise l'ancestralité plurale des secrets initiatiques. Puis, il a étouffé le Lion de la Forêt de Némée : là, il a pris dans ses bras toute la Raison des Hommes — il fait désormais corps avec cette faculté intellectuelle.

Il pourra maintenant mettre en déroute les Amazones — ces singulières Vierges qui se conduisaient comme des hommes, à moins qu'il ne préfère étouffer aussi, dans ses bras, le Géant Antée — « celui qui se trouve en face », selon ce que veut dire son nom. Mais alors, ceci suppose que cette ligne joignant le signe de la Vierge au signe des Poissons — prend, en l'espèce, une particulière importance.

Encore un secret qui, si on ne le connaît pas, empêchera d'aller plus avant !

Puis il en arrive au point où il doit reconstruire les murailles de Troie. Tout ce qu'il apprend jusqu'ici, va recevoir son application : il aura à reconstruire ce qui est démoli,

dispersé sous l'injure des temps et les effets d'une évolution alternant dans l'Humanité. (1) Car la Cité de Troie a été ravagée par les guerres : Homère a magnifiquement raconté cela en un symbolisme mythologique dont on aperçoit bien toute la valeur chaque fois qu'un ordre social s'écroule. (2)

Mais s'il ne tient pas à rebâtir l'enceinte de cette « Cité des Initiés » — la Grande Cité de Saint Jean dans l'Apocalypse — ou, s'il ne le peut pas, il attendra simplement « le nettoyage des écuries d'Augias ».

L'expression est demeurée célèbre. Toute le monde en comprend le sens et la portée. Mais ce que l'on oublie, c'est qu'Hercule n'y est pour rien dans ce « nettoyage » : il se fait tout seul, parce que le fleuve Alphée a été détourné. Or, Alphée, en langue grecque, s'apparente à un autre mot qui veut dire « le gain ». Hercule a détourné l'attention qu'on portait au *gain*, c'est-à-dire au lucre, au désir d'argent. Les écuries d'Augias ne se trouvaient donc encombrées d'immondices que parce que la Société perdait de vue le véritable objectif de la vie passée sur terre.

L'appât du gain qui, depuis la Bourse, se répand dans toutes les âmes, en les moindres ruelles, en les plus éloignées campagnes, apparaît toujours pour les esprits médiocres, comme le seul but de la vie. Et pourtant, après une existence de labeur pénible, de rapacité constante et d'économies féroces, qu'obtient-on ? Au moment de la mort peut-on dire qu'on a joui de la vie ? Alors, à quoi sert d'avoir vécu ? Si c'est pour des héritiers, n'eût-il pas mieux valu

(1) Voir le chapitre VIII.

(2) Le Docteur Paul FUMOUZE, sans doute mûri par cette Guerre Mondiale de 1914, a publié en 1926, un petit livre fort remarquable : *Pensées et contes de Philosophie médicale*. « Vers les étoiles s'envole la pensée du philosophe », dit-il, et, dans cette envolée, il se demande : « Les Systèmes solaires font-ils partie de l'anatomie d'un immense être vivant ? » Sans le vouloir ou peut être le voulant, il en arrive ainsi à la conception symbolique de l'Adam Kadmon ; puis, toujours spontanément, il fait de la poésie à l'antique, et décrit la typhoïde comme une grande guerre secouant l'être humain ainsi que tout conflit bouleversant l'humanité. C'est de la belle mythologie moderne et instructive, assise sur des données rigoureusement scientifiques. En somme, quant il parle des « Eberth » qui s'en vont en guerre, il fait comme Homère qui décrit les Hellènes s'en allant à l'assaut de la Troade. D'une autre manière, c'est un peu la même chose.

leur léguer un peu d'expérience plutôt qu'une fortune qui, avec les variations sociales, s'évanouira bien vite ?

Hercule pose ces questions et, Alphée est détourné vers l'idéal intellectuel, celui qui perfectionne l'individu et qui, transmis aux descendants, améliore la Société comme la race. C'est le gain moral et non plus matériel.

Or, ceci nous indique qu'en matière de Mythologie, il faut toujours prendre garde aux dénominations des personnages. Ils veulent tous dire quelque chose et ils éclaircissent le mythe ou la légende.

Quand on traduit ainsi le premier vers de l'Illiade, on comprend immédiatement pourquoi les *aèdes* qui allaient de bourgade en bourgade déclamer les vers d'Homère ont eu tant de succès. « Je chante la colère d'Achille, fils de Pelée » disaient-ils. Tous les Grecs comprenant qu'Achille c'est « le déguenillé » et que Pelée est le « plein de fange » ; en notre époque nous eussions entendu : « Je chante la colère de Crève-la-faim, fils de la Misère ! ».

Il y a de quoi déchaîner une révolution sociale !



Tous les Astrologues auront vu que le fleuve Alphée n'est autre que le Signe du Verseau, *détourné* pour se diriger par un sommet du triangle équilatéral vers le signe de la Balance où se situe le travail d'Hercule en question.

Pareillement ils comprendront que le Sanglier d'Erymanthe c'est le signe du Scorpion dont le *graphisme* a un aspect hirsute comme « les bêtes puantes » de nos forêts. Ils ne seront pas étonnés non plus que Cerbère double ce symbole, car ce chien à trois têtes, garde les Enfers, empire de la Mort, qu'ils savent bien situé au VIII^e point depuis le Bélier.

Quant aux Centaures — qui sont indubitablement représentés par le Sagittaire — ils ont un demi-corps de cheval. Ceci permet de bifurquer, selon les aspirations dans les études en suivant l'enseignement parallèle qu'indiquent les Chevaux de Diomède — c'est-à-dire le véhicule du « sein de la Divinité », ce que nous appelons « une vocation ».

Alors, Hercule n'a plus qu'à arracher une corne à cette Biche du Capricorne dont les appendices craniens sont en or — afin de déterminer ainsi « la corne d'abondance » — à moins qu'il n'eût le goût de « soulager le géant Atlas qui porte le Ciel », ce qui symbolise bien des études astronomiques, étant donné que le diamètre Capricorne-Cancer est la verticale du cercle tracé (1).

Ce n'est plus rien pour lui ensuite de délivrer Prométhée de son Aigle qui lui ronge le foie — cet aigle initiatique qui détruit les dispositions natives dont le foie est imprégné quand, ainsi que Prométhée on fait inconsidérément de la Magie, commettant l'erreur de prendre l'énergie générale de l'Univers (le feu du Ciel) pour des forces utilisables, oubliant donc les principes mécaniques de la transformation de l'énergie.

Quant au monstre qui garde Hesione, exposée par son père Laomédon, il ne faut pas beaucoup d'effort pour le tuer. Hesione c'est « celle qui existe », et Laomédon, « celui qui gouverne le peuple ». Hercule atteint le but de ses douze travaux, quand au Signe des Poissons — relié par un côté du dodécagone étoilé à celui de la Balance, — il supprime le monstre *marin* qui garde la « jeune vierge existante » dont l'auteur des jours a le droit, par son nom, de « gouverner les peuples ».

C'est, je pense, très clair.

Les pommes d'Or de l'Occident — ce jardin des Hespérides (2) que gardait un Dragon, bien entendu *lunaire*, comme tous les Dragons qui ne sont autres que les « nœuds de la Lune » (3) — ces fruits qu'il a été obligé de convoiter pour parfaire son œuvre — son « Grand Œuvre » — sont la récompense finale en dehors de tout « travail », car ce n'est nécessaire qu'une seule fois de récupérer les tré-

(1) A ce point, la Légende d'Hercule confine avec le mythe accessoire de Persée, car c'est ce demi-dieu qui a changé l'Atlas en montagne par l'effet de la présentation de la tête de Méduse.

(2) Hespérides, en grec, veut dire : « situé à l'Ouest ».

(3) On appelle ainsi, en astronomie, les points de jonction de l'orbite de la Lune avec l'écliptique. Les anciens astrologues les appelaient « tête et queue du Dragon » ; un Dragon n'est donc qu'un diamètre de cet orbite Lunaire. Si cette appellation a été prise dans un sens péjoratif et si les Dragons ont été assimilés à des démons, c'est uniquement à cause de la Magie Lunaire qui, mal comprise, était devenue une sorcellerie.

sors conservés soigneusement pour donner à l'enseignement initiatique son éclat civilisateur (1).

Mais, nous sommes aujourd'hui bien loin de cette merveilleuse Mythologie ancienne.

Ayant parcouru cette galerie figurative où se distinguent les mythes et les légendes, où sont bien à part les fables dont la morale se dégage d'un art éployé — tellement compréhensible qu'il est inutile de s'y apesantir — ayant compris cette Science aussi secrète que les autres, nous sommes obligés de revenir sur nos pas.

Il n'y a pas plus de sortie vers l'extérieur qu'il n'y a d'entrée possible.

Tout ce qui établit, élémentairement, la corrélation entre les synthèses supérieures et les faits de la vie courante, pour motiver les affabulations, — tout ce qui, de la sorte, facilitait la compréhension des masses, — nous apparaît maintenant comme le motif des histoires racontées. Les faits probables dont on remarque la contormité avec les principes rationnels des idées exprimées, ne nous semblent plus un point de départ pour raisonner. On en prend note, et c'est tout. Ce qu'on retient plutôt, c'est l'application sociale de ces synthèses supérieures. — Elle ressort comme une conséquence des présentations imagées.

Cette Science Secrète de la Mythologie, prend un aspect bien différent de celui que l'on connaissait. Elle a l'allure d'un complément des trois autres précédemment passées en revue.

Or, de nos jours, nous sommes férus de réalités. Tout cela nous semble de la pure imagination — celle des poètes ou des peuples. On nous a appris à la dédaigner.

(1) Il y a des légendes un peu partout. On en trouve dans la Bible. L'histoire de « Joseph vendu par ses Frères » est du même genre que celle d'Hercule, et pourtant on ne s'en aperçoit guère ; celle de Ruth et Booz est mieux connue à cet égard, comme ayant un sens « initiatique ». Au Moyen Age, on racontait la Légende du Graal — plus tard, on écrivit celle de Christian Rosenkreutz, avec plus ou moins de bonheur, c'est-à-dire plus ou moins de sens géographique. Les enfants chantent toujours la chanson des « Compagnons de la Marjolaine ». Elle faisait partie d'une belle Légende aussi.

Nous préférons du réel qui tombe sous nos sens ou que notre esprit admet comme positif. Nous allons au cinéma, nous lisons les journaux. Rien cependant n'est plus truqué qu'une photographie ! On le sait dans tous les studios. Rien n'est plus à double entente qu'un communiqué quelconque, on le sait aussi dans toutes les rédactions de journaux.

Nous croyons avoir des vérités ; nous ne savons nourrir notre esprit que d'illusions.

Combien étaient plus sages ces gens de l'antiquité qui, ayant le temps, parce que les conditions de la vie ne s'ingéniaient pas à les empêcher de réfléchir, savaient retrouver dans la cadence des vers, le signal de la voie qui conduit vers la seule et unique Vérité — la Vérité que donne la Haute Science !

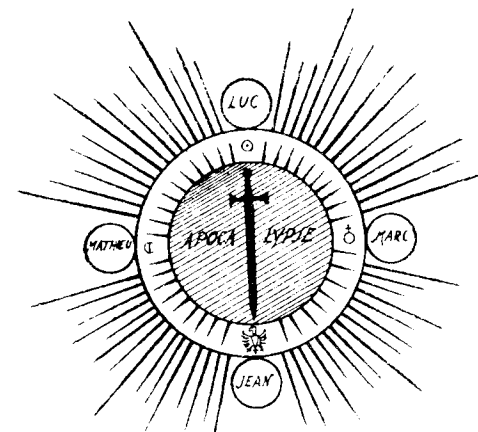


FIG. 31

DIXIÈME CHAPITRE

LECTURE

du

SYMBOLISME

des

DOCUMENTS INITIATIQUES

La Mythologie, de l'aveu général, n'éveille plus en nous que de vagues souvenirs d'une antiquité classique.

Offenbach, — dont « la Belle Hélène » et « Orphée aux Enfers », auraient été pris pour des blasphèmes au siècle d'Auguste, — sera bientôt incompris.

Le Symbolisme, ornant extérieurement nos Cathédrales chrétiennes, est, depuis longtemps, lettre morte : il ne semble qu'une enjolivure compliquée dont le talent de sculpteurs naïfs a voulu surcharger des lignes architecturales qui s'élancent audacieusement vers le ciel pour exprimer une foi ardente.

Les signes et les images décorant intérieurement les nefs aux ogives élégantes, nous paraissent les traces fantaisistes d'une pensée imprécise qu'on chercherait en vain à découvrir.

Les textes d'une latinité mêlée d'hébreu que, dans les rites, on lit toujours par déférence d'un passé dogmatique, se traduisent en une phraséologie qui ne paraît claire qu'à la condition d'y ajouter du sien.

Et nous nous disons croyants — simplement persuadés qu'il suffit de l'affirmer pour que notre métaphysique soit certaine.

Notre action intellectuelle en l'espèce — celle qui constituerait du raisonnement et qui, de la sorte, consoliderait nos convictions traditionnelles. — se limite aux bornes d'une sorte de snobisme mondain au delà duquel on estime bien dangereux de s'aventurer.

Mais, comme a dit Racine en ses vers célèbres :

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ?

Ne faut-il donc pas comprendre ce que disent, par leurs symboles, les façades de ces édifices étonnants en leur harmonie savante ? Ne convient-il pas de saisir les indications de ces reliefs, de ces statues, de ces vitraux qui donnent à l'ambiance des intérieurs religieux ce charme que nous ressentons bien sans le comprendre ? Ne serait-il pas profitable de pénétrer le véritable sens, assurément sublime, de ces prières qu'on récite, de ces hymnes qu'on chante ?

Ne vaudrait-il pas mieux réfléchir un peu ?

Le « gain », — ainsi que dirait un grec des époques d'Hercule, — serait sans doute bien plus précieux que celui que l'on poursuit dans des spéculations matériellement hasardeuses.

Or, c'est pour réaliser ce gain, pour ouvrir les trésors cachés sous l'entassement d'un ésotérisme séculaire, qu'il y a une clef universelle.

Elle ouvre, toute grande, la porte du symbolisme.

✱

On doit voir le Symbolisme, compagnon inséparable de la Mythologie, comme la forme aimable d'un pédantisme qui, autrement, se montre rébarbatif.

Certes, il est très simple de passer au tableau noir, d'accumuler les formules d'algèbre et de couvrir les lignes géométriques de signes alphabétiques dont une démonstration, lucide dans ses considérations méandreuses, fera une jonglerie savante. Un auditeur entraîné l'admira

peut-être. Pour tout autre, ce sera positivement rébarbatif (1).

Si la Mythologie, alors, est bien plus gracieuse en ses développements que les traités balourds de nos philosophes condensés, le Symbolisme a bien plus d'agrément en ses présentations que les exposés complexes des mathématiciens subtils.

Lorsque, au XII^e siècle, il y eut une « renaissance » — que la gloire de celle qui fut italienne au XV^e siècle, ne peut effacer, — lorsqu'en France, et précisément en l'Ile-de-France, fut inventé ce style appelé « gothique », on vit surgir une floraison de symbolisme telle que l'antiquité n'en avait jamais eue.

Chez les Romains, les Grecs, et auparavant les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses et les Chinois, le Symbolisme se trouvait assurément très répandu. Dans les ruines de leurs civilisations, on en retrouve d'abondantes traces. Ce n'est cependant rien en comparaison de la « marée symbolique » dont le flot submergea la Société des XII^e et XIII^e siècles. A ce moment, tout fut symbole ou matière à symbolisme. Jadis, ce mode de représentation de la pensée était uniquement hiératique, il devint alors autant civil que religieux, il fut vraiment social.

Car la féodalité elle-même — système juridiquement constitutionnel — était symbolique. C'est pourquoi d'ailleurs, elle ne fut jamais totalement codifiée comme nous l'eussions fait de nos jours. La hiérarchie que cette forme sociale impliquait demeure toujours théorique — et à vrai dire symbolique. On l'exprimait, d'ailleurs, par symboles : rite de « l'hommage » — rite de la « chevalerie » — rite du « tournoi » et aussi symbolisation de la personnalité dans les « armoiries », des intentions dans les « devises », du métier dans les « enseignes », des groupes dans les « bannières », des nationalités dans les « étendards » (2).

(1) On dit vulgairement : « c'est la barbe » par étymologie réelle du mot *rébarbatif*. Il y a donc fort longtemps que cette impression a été constatée.

(2) Il convient de ne pas faire de confusion dans les termes que l'on emploie, lorsque s'explique le symbolisme, tous les dictionnaires n'étant pas assez précis à cet égard.

En fait d'Héraldisme, ce qu'on appelle *armoire* est un ensemble. Celui-ci comporte l'écu où se voient des symboles divers qui globa-

L'époque en était bigarrée. On allait vêtu de diverses couleurs — une jambe drapée de jaune et l'autre de rouge, une manche verte et l'autre violette, le dos noir et la poitrine blanche. Fantaisie vestimentaire, sans doute d'une manière générale, mais aussi parfois d'un symbolisme bien significatif en cette apparence de suivre une mode bizarre... Les couleurs constituaient facilement un moyen de ralliement, comme les « blasons » étaient un signe de reconnaissance. Plus tard, sous le Directoire, il y eut — dans le même ordre d'idées, la « conspiration des collets noirs ». Elle demeure célèbre à cause de l'opérette moderne : « La Fille de Madame Angot ».

Les hommes des XII^e et XIII^e siècles, en leur débordante imagination, sont — à bien regarder — plus mystérieux qu'on ne croirait.

Qu'avaient-ils tant besoin de symbolisme ?

On sait cependant qu'ils se groupaient en « compagnonnages » et l'on n'ignore pas qu'à notre époque, certains

lement sont les *armes* et peuvent, *mais pas toujours*, constituer un *blason*, car, à proprement parler, le *blason* est le signe de reconnaissance qu'on distingue dans les armes de l'écu, du verbe ancien *blaze* qui voulait dire « reconnaître ». Les attributs ajoutés autour de l'écu complètent l'armoirie. Le *listel* en banderolle portant une inscription est donc un attribut superlatif. Cette inscription peut être une *devise*, ou un *slogan* parfois, mais rarement un *ludibrium*.

Toute *devise* exprime une *date*, selon des règles dont la Kabbale fournit les principes. Une *devise* — quelle qu'elle soit — a donc son secret.

Le *slogan* a l'apparence d'une *devise*, mais ne l'est pas. Cette expression moderne, tirée de l'anglais, veut dire « cri de guerre ». Elle est très juste, car, jadis, les cris de guerre étaient constitués par une phrase typique, sans aucun sens ésotérique et secret. Ces phrases, employées pour caractériser des sentiments ont été placées dans les armoiries et on les appela improprement *devises*. On les trouve surtout dans les armoiries établies après le XIII^e siècle, après que l'art héraldique ne fut plus contrôlé par des *héralds d'armes* dûment autorisés par leurs diplômes initiatiques.

Quant au *ludibrium*, comme son nom latin l'indique, c'est un « amusement » constitué par une combinaison de mots d'apparence voisins par leurs racines ou leurs initiales, qui ont un sens, et parfois même un secret.

On peut voir sur le dessin du frontispice un *slogan* et sur le dessin n° 35 un *ludibrium*, qui sont expliqués dans la liste *interprétative* des illustrations. Il y a même, au bas du dessin n° 35, trois lettres qui sont extraites d'une *devise* bien connue mais toujours exprimée en français et non pas en latin.

D'autre part, ce qui distingue un *étendard* d'un *drapeau*, c'est la forme et non pas la destination : un *étendard* est dentelé et le nombre des dentelures a toujours une signification ; un *drapeau* ne l'est pas, mais il peut être frangé. Ces emblèmes marquent toujours la nationalité.

« compagnons » encore, prétendent perpétuer leurs secrets. Six siècles ont passé pourtant, depuis que les symboles du « Maître Jacques » dont ils se disent les disciples ont été hermétiquement stéréotypés, de manière que ceux qui les emploient par tradition, ne puissent plus les interpréter.

On n'ignore pas non plus que les hommes d'armes — les « fer-vestus » qui, dans les tournois étalaient leurs armoiries et déployaient leurs étendards, étaient groupés en associations qu'on appelait « ordres de chevalerie ». Cependant, durant ces six siècles, la Chevalerie a disparu ; les « ordres » actuels constituent de simples marques distinctives d'un mérite apprécié, selon les circonstances. On dit maintenant « chevalier » si l'on est décoré. Autrefois, on était décoré parce qu'on avait la qualité de chevalier. On pouvait se dire, ainsi que certains personnages de Molière, « un homme de qualité ».

Ceci marque toute la distance qui nous sépare de cette époque lointaine où la Science Secrète du Symbolisme se trouvait objet d'enseignement — aussi bien pour les compagnons ouvriers par « l'art du trait » qui leur permettait de construire exactement avec une rapidité dont nous n'avons aucune idée, que pour l'élite militaire chargée de la défense des travailleurs, afin de la doter d'une compréhension plus nette de la « tactique ».

Mais nos usines ont ruiné un artisanat qu'il sera bien difficile de restaurer et nos armées nationales exigent de la part des combattants plus d'obéissance stricte aux commandements que d'initiative intelligente.

Autre temps, autres mœurs sans doute. Cette considération fort juste ne doit pas nous empêcher de voir un intérêt dans le symbolisme.

Il y a là, une Science — Secrète par définition. Néanmoins, aucune science n'est négligeable parce qu'elle contient toujours une part d'utilité pratique. Et, si cette science à ses secrets, il devient indispensable de chercher à les découvrir — parce qu'on ne cache jamais que ce qui est intimement important.



Le Symbolisme s'applique à diverses manières d'exprimer la pensée. Il n'existe pas seulement dans les arts graphiques — qui accompagnent l'architecture, il s'étale, comme on sait, dans la littérature, cependant pas uniquement celle que l'on qualifie de « païenne » ; les écritures Saintes — de l'Ancien et du Nouveau Testament — en sont plus remplies que généralement on ne pense, et, quand on connaît le procédé scientifique de l'utilisation du « symbole » ; on le remarque dans les « rites » même civils.

C'est la manière de se faire comprendre de « ceux qui ont des oreilles et qui peuvent entendre » selon la mirifique expression de Saint Jean dans l'Apocalypse. Et ceci veut dire que le Symbolisme est le reflet de l'âme initiatique — dont, alors, l'harmonie musicale, elle-même, se trouve empreinte — que les vers des poètes instructeurs reproduisent et que les chants liturgiques, magiques à tous égards dans le véritable sens du mot — manifestent pour donner aux âmes humaines l'essor nécessaire vers le Divin.

Cette Science secrète est autant complète et précise que celles que nous venons d'examiner.

Comment, de nos jours, avec nos idées si éloignées de la manière de rendre notre pensée, par des métaphores autrement que fantaisistes, pourrions-nous saisir le sens exact des symboles ?

Pourtant, quand nous regardons un de ces monuments que nous ont laissés les civilisations précédentes, nous sentons confusément que les lignes architecturales expriment une « pensée ». Nous ne savons pas laquelle et notre esprit se prend à rêver. Mais nous aimerions en connaître les éléments pour communier à travers le temps, avec des intelligences dont nous admirons l'élan vers un idéal de beauté.

Il y a une symbolisation des aspects que présente — en chaque stade évolutif de l'Humanité — l'effort civilisateur. Aux périodes de réveil de ce que nous appelons ici, « l'initiation », les artistes éduqués d'après cette méthode alchimique qui permet aux possibilités de s'élever sur les hauteurs d'un idéal précisé, la beauté s'étale en un style qui, par la suite, demeure comme la symbolisation du peuple principalement « initiateur ». Aux périodes de sommeil,

il n'y a qu'une tentative de style (voir chap. VIII) par manque de « directives » de symbolisation.

Le graphique suivant présente les éléments de cette stylisation (voir fig. 32).

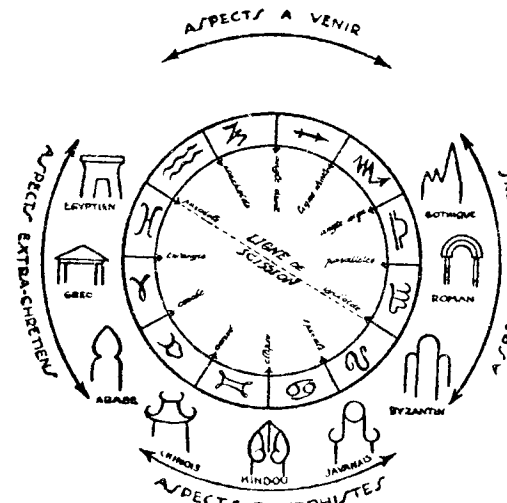


FIG. 32

C'est là, pour ainsi dire, la base du symbolisme dont chaque fois s'appliquent les données scientifiques.

Le dodécagone n'en fournit néanmoins que l'essentiel — comme si cette figure polygonale présentait en ses sommets les « graines » qui doivent germer dans les intelligences alors que les conditions de temps et de lieu favoriseraient plutôt l'une que l'autre. Les autres polygones qui s'en grent sur celui-là, donnent aux « graines » une direction morphologique que les « fleurs » ensuite épanouissent. On a l'épanouissement de l'art dans une « floraison de symbolisme » (Voir l'explication du graphique dans la Liste Interprétative des illustrations).

✽

Aujourd'hui, quand nous voyons un graphisme symbolique, nous nous contentons de faire des rapprochements.

Toute croix, aperçue sur un monument en Italie ou en Grèce nous incite à croire que les premiers chrétiens ont passé par là. Si cette croix se trouve sur un monument égyptien, voire mexicain, nous en sommes stupéfaits : comment avant Jésus-Christ pouvait-on penser au Christianisme ?

Pourtant, c'est simple, il n'y a pas besoin d'être chrétien pour « concevoir » la croix, il n'y a qu'à tracer une circonférence et en dégager les deux diamètres qui se coupent à la perpendiculaire. La croix des chrétiens est peut-être un peu plus savante : elle reproduit la bissectrice de l'angle principal d'un triangle équilatéral coupant en perpendiculaire le côté qui lui est opposé. Cela n'a rien de mystérieux ni de religieux. Seule, l'application de ces figurations géométriques à une pensée métaphysique peut en faire un « symbole ». (1)

La base du symbolisme est forcément géométrique. Le « totem » dont on fait tant de cas depuis qu'on a découvert que le Pacifique était peuplé de « sauvages » qui, après tout, avaient aussi bien une âme que les « civilisés » — ce « totem » dans lequel on veut voir « l'essai malhabile d'un symbolisme primitif » repose sur des considérations qui sont bien plus savantes, mais plus simples que les explications prétentieuses et compliquées qu'on en donne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à partir du moment où les ethnographes se sont plongés dans la recherche de l'origine des symboles, un bandeau épais a été mis sur les yeux de toute notre civilisation actuelle, et que nul n'a plus remarqué les moindres éléments constitutifs des symboles.

Qu'a-t-on pu écrire sur le Symbolisme ! Il y a de quoi se demander si, au XIX^e siècle, on ne s'est pas égaré dans des rêves, où la matérialité, sous prétexte d'exacritude, a enfoncé les esprits dans les ténèbres de l'incompréhension des vérités sublimes, ces ténèbres, si épaisses que les alchimistes les appelaient « le noir absolu ». Mais, à cet égard, le XX^e siècle est allé encore plus loin — en tous les domaines, avant d'atteindre la moitié de son parcours !

(1) On trouvera dans le « *Formulaire de Haute Magie* 2^e édition, ma représentation de toutes les croix utilisées avec leurs explications.

Les historiens de l'Humanité dans les âges futurs en seront abasourdis.

Néanmoins, les Alchimistes ont bien dit que ce « noir plus noir que le noir même » était la « clef de l'Œuvre » et le « premier signe démonstratif » d'une « blancheur éclatante » produite incontestablement par la lumière de la Vérité. Nicolas Flamel, — ce célèbre hermétiste que Paris honore toujours par le nom de la rue où il vécut — n'a pas hésité à lancer ce précepte au visage des sceptiques : « Si tu ne noircis pas ; tu ne blanchiras pas ! ».

Maintenant c'est *noirci*, bien *noirci*. — Blanchissons donc..

**

Lorsqu'on connaît le système des 22 polygones, que toutes les figures géométriques ont été soigneusement étudiées — que l'on en a non seulement vu mais encore retenu la valeur des supports entre les sommets et les lignes — il devient commode d'y appliquer de la pensée.

Un symbole se définit exactement : *une métaphore qui a son fondement sur la Raison et sa correspondance dans la Réalité*. (1)

C'est une métaphore, autrement dit « une image », intellectuellement *conçue*, graphiquement ou littérairement exprimée.

Le fondement qu'elle peut avoir se trouve constitué par sa *conception* même. Car tout polygone est bien ce qu'en philosophie on appelle une « conception » — ou du moins il en constitue la *représentation analysable*.

Qu'on prenne, par exemple, le dodécagone disposant les mythes fondamentaux, on ne peut nier que ce soit « une conception ». Les critiques auraient l'occasion de dire que c'est une « manière de voir », ils seraient tentés de la discuter, parce qu'elle leur paraîtrait « une vue de l'esprit » donc une « opinion ». Or, cette discussion n'aurait

(1) Cette définition — inconnue jusqu'ici — a été donnée pour la première fois dans la deuxième édition du *Formulaire de la Haute-Magie* en 1937.

de valeur qu'à la condition que l'intellect humain — celui de tout homme — ne soit *pas obligé* de convenir qu'il ne peut en être autrement.

En effet, si une « conception » est géométriquement représentée *dans sa plénitude* elle devient tout-à-fait *rationnelle* — en ce sens que la Raison est *obligée* de l'admettre.

La géométrie ne se discute pas : elle est vraie. Sa vérité s'impose à l'esprit. Une « opinion » demeure alors, *la forme irrégulière* qui se rapproche plus ou moins du polygone régulier : elle peut se discuter parce qu'on a la possibilité de faire remarquer ses irrégularités. S'il se dit couramment que toute opinion doit se respecter chez autrui, cela signifie simplement qu'on n'a pas le droit de « peser sur l'évolution de chacun » et qu'il faut laisser à tous le soin d'apercevoir eux-mêmes les irrégularités de leurs conceptions. La « liberté » est le respect des possibilités évolutives chez son prochain. (1)

« *Concevoir* » implique d'abord la délimitation de l'idée ; ensuite la précision de cette idée, de telle manière que les éléments dont elle se compose puissent en être détaillés par une analyse.

Délimiter une idée c'est circonscrire son champ d'application. Il s'agit en effet de ne pas outrepasser ce qu'on va concevoir de ne pas *déborder* en dehors de ce que peut embrasser l'idée. Car, alors, on serait dans le vague, et même le nébuleux.

Dans ces conditions, la circonférence apparaît comme le meilleur moyen de circonscrire le champ de l'idée. Cette figure est celle qui contient le plus d'espace en plan — elle est un élément constructeur de la forme sphérique, et la sphère est le solide géométrique qui renferme le plus d'espace en la troisième dimension, la plus élevée que nous puissions graphiquement représenter.

Toutes les circonférences sont semblables, il sera donc facile de raisonner sur un tracé réduit comme si ç'en était un immense. Toutes ont un centre qui — en l'espèce, re-

(1) Ceci implique qu'une Société bien comprise a le *devoir* de guider, mais non de restreindre, ces possibilités évolutives des êtres humains. Cependant *quider* veut dire « conduire » et nullement « diriger », car *diriger* suppose l'indication d'un but et la Société n'a pas à indiquer à chacun ce qu'il doit faire.

présentera « l'essence constitutive de l'idée ». Toutes sont décrites par un *Rayon* et le rapport du rayon à la circonférence s'exprime toujours de la même façon.

Il s'ensuit que, traçant sur le papier ce cercle, c'est comme si nous avions employé le seul moyen de circonscrire quoique ce soit dont nous soyons intellectuellement pourvu — *moyen qui est positivement le rayon* — pour embrasser tout ce que nous entendons par une idée.

Cela c'est *concevoir* — à l'ordinaire.

Mais *concevoir rationnellement* — donc manœuvrer notre « faculté de connaître » — va consister à *particulariser* cette circonférence. Jusqu'ici elle ne présentait aucun point spécialement indiqué ; il sera donc nécessaire d'en marquer, pour préciser, la façon dont l'idée est *disposée*.

D'abord on oriente ce qu'on *comprend* — parce que « comprendre » veut bien dire *construire* n'est-ce pas ? Or, orienter cette manière de comprendre consiste à remarquer que nous sommes deux ici : moi qui comprends bien ce que je vais vous dire et vous qui devrez le comprendre aussi de façon à saisir ma *pensée*. Il y a ainsi un premier diamètre qui s'établit sur la circonférence et, en vertu du tout premier théorème de la géométrie, un autre diamètre perpendiculaire à celui-là, par le centre de la circonférence, existe immédiatement.

Voilà que nous avons le *substratum*, à la fois géométrique et intellectuel, sur lequel *l'idée conçue* va être particularisée. Si je prends, voulant aller vite et parler globalement, la construction la plus simple, je construirais quatre triangles équilatéraux en chacun des points dits « cardinaux » que les deux diamètres ont marqués et j'aurai aussitôt le dodécagone. Quand, plus tard, poussant plus profondément la représentation de mon idée, passant à des explications qui ressortiront d'une analyse, je voudrai vous faire *comprendre* tous les *détails* que j'ai *conçus*, je construirai un ou plusieurs autres de ces 22 polygones du système et je vous ferai saisir toute la valeur des rapports existant entre les points et les lignes.

Mais vous *comprendrez*, parce que, chaque fois, votre intelligence suivra exactement le même processus d'analyse. Et vous serez obligé de dire que « j'ai raison », —

parce que votre Raison sera forcée d'admettre la réalité constatée. Si je sors du champ circonscrit, je divague, si je construis des polygones quelconques, irréguliers et dissymétriques, je fais de la fantaisie et je suis un farceur. Si je vous montre en une figure régulière des rapports inexistants entre les points ou les lignes, je commence à déraisonner ; si enfin je vous signale sur une figure asymétrique des points et des lignes que vous n'apercevrez pas, vous aurez le droit de dire que je suis totalement fou.

Il y a — dit-on — des philosophes qui cherchent encore le « critérium de la vérité ». Est-il possible qu'ils aient oublié leur géométrie élémentaire ? Il y a, assure-t-on, — des psychiatres qui voudraient bien se fonder sur un indice certain pour graduer la déficience des facultés de raisonnement. Qu'ils se rappellent un peu leurs premières leçons de géométrie !

Car la Géométrie, c'est la Raison. La géométrie d'Euclide, bien entendu, parce que le cerveau de l'homme se trouve euclidien et que la Nature terrestre ne construit les êtres que dans des formes relevant des trois dimensions (1).

Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre.

Alors, quand une idée est conçue *polygonalement*, la figure tracée la représente. L'expression graphique ou littéraire en sera vraiment le *symbole* — ainsi fondé sur la Raison — lorsque cette image aura une correspondance dans la *réalité*. Il ne suffit pas, en effet, pour avoir un *symbole* que la métaphore (dessinée ou écrite) exprime une idée ; il faut que cette idée s'applique à quelque chose

(1) Il s'établit de la sorte une *Logique Nouvelle* que les philosophes logiciens ne soupçonnent pas ; qui a un caractère rigoureusement scientifique en ce qu'il est mathématique, et qui a son utilité particulière en psychologie, parce qu'on y voit l'automatisme de l'idéation dont les philosophes sont assez incapables de fournir l'explication, attendu que ce mécanisme cérébro-intellectuel est tellement naturel et habituel chez tous les *êtres vivants* que l'homme le prend pour inconscient ou subconscient. Car le grand intérêt des Sciences Secrètes réside dans l'élargissement des vues philosophiques : celles-ci dépassent le cadre humain et arrivent à s'appliquer à tous les êtres de la Nature, même matériels. La philosophie et la logique qui s'y greffe deviennent vraiment *universelles*.

de *réel* — qui, s'il n'existe pas toujours, puisse néanmoins, se constater éventuellement.

Le symbole est donc avant tout pratique (1). Le symbolisme prend, de la sorte, le caractère d'une Science qui, à l'égal de la Mythologie, est susceptible de s'utiliser pour instruire.

Mais c'est une Science Secrète. Elle se dissimule dans les arts — parce que les arts, ceux qui veulent avoir une valeur éducative et par là socialement profitable — impliquent toujours une Science que l'artiste, s'il est digne de ce titre glorieux, doit soigneusement dissimuler.

Faire de l'art pour l'art, c'est une sottise. Cela revient à se livrer à de la fantaisie dans le but unique de prouver son imagination. Les tout petits enfants eux-mêmes, qui rêvent d'être des locomotives, traînant leurs pieds pour imiter le bruit de la vapeur avec les poings fermés pour représenter les tampons amortisseurs, savent bien qu'ils s'amuse et qu'ils « font semblant ». Alors faire de l'art pour l'art, ce n'est que « faire semblant » d'être un artiste.

Et faire de l'art sans but, c'est s'amuser sans même l'intérêt de la simple distraction.

Quant à faire de l'art sans avoir la science qu'on dissimulera sous sa composition, c'est représenter des conceptions inconsistantes que seules les époques de décadence intellectuelle sont capables d'admirer.

Les artistes symbolistes, ceux des XII^e et XIII^e siècles, faisaient de l'art utile, dans un but pratique, visant l'in-

(1) Cette manière de voir se remarque notamment dans les *carrelages* des édifices du XIII^e siècle. La plupart sont malheureusement très délabrés, et ce qu'il en reste ne ferait guère ressortir l'assertion. Mais on trouvera dans un remarquable et savant ouvrage édité à Liège en 1933, la manière dont les « compagnons » du Moyen-Age assemblaient les combinaisons de forme géométriques et de couleurs, pour faire ce qui s'appelle un *carrelage* dont le nom est visiblement tiré du mot *carré* alors que dans un pavement la figure du carré n'est qu'occasionnellement employée. Or, cet ouvrage, mathématique s'intitule « *Les Carrés magiques du Millième ordre* » ; son auteur est Edouard Barbette, Docteur es-Sciences physiques et mathématiques, professeur à l'École industrielle de Liège. Les carrés magiques sont très « pratiques » pour établir des symboles et s'en servir d'une façon utilitaire. La « Mélancolie » d'Albert Durer comporte un carré magique. (Voir le *Formulaire de Haute Magie*, 2^e édition.)

térêt social avec une Science profonde, d'autant plus facile à dissimuler qu'elle était secrète essentiellement.

Ils savaient — tâchant en cela d'imiter la Nature — dégager des formes géométriques les seules lignes nécessaires à la représentation d'une idée. D'un polygone de 24 côtés, ils faisaient une rose — d'un polygone de 36 côtés, un vitrail polychrome, quand ils ne se bornaient pas à transposer les idéographismes du Zodiaque ou les figures de la géomancie en des formes conventionnelles, par considération du nombre et de la ligne.

Se rappelant combien d'idées connexes un polygone ou un signe peut représenter, ils se lançaient hardiment dans la métamorphose de la sécheresse des lignes géométriques. Celles-ci se devinent alors, elles ne s'aperçoivent plus.

C'étaient des artistes. Tout le monde en convient — même quand on ne les comprend pas (1).

✱

Ils ornèrent ainsi les Cathédrales. Ils en agrémentèrent les plans que des architectes avaient établis suivant une géométrie assez simple pour que le symbolisme, dont la construction dérivait, fut accessible à des intelligences peu compliquées, peu instruites aussi. Ils déployèrent à profusion leur art pour que, parmi leurs nombreuses idées, il s'en trouvât toujours quelqu'une qui fût comprise.

L'ensemble était beau — parce que le beau ressort de l'harmonie des lignes quand les détails concourent à la pureté rationnelle de la conception exprimée.

(1) Il y a les « primitifs » qui déroutent complètement ceux dont toute la critique d'art est faite d'une collection d'onomatopées graduellement laudatives. On voit dans ces peintures, en général anonymes, un « essai », une « naïveté », une « spontanéité » aussi qu'on admire couramment — surtout parce que ce ne sont pas des contemporains qui en sont les auteurs.

Or, on ne trouve pas un seul tableau de primitifs qui ne s'explique et ne se lise comme un livre : tous ont un sens précis, tous sont établis suivant les règles ordinaires de la composition symbolique. Ceux d'Italie, religieux en apparence, racontent des choses que les dévots n'aiment guère. Ceux que l'on voit au Musée du Louvre, sont du même genre. Mais, il est convenu, de nos jours, qu'en matière d'art religieux, personne n'a le droit d'en montrer le symbolisme. Pourquoi ?

Cette beauté apparaît aujourd'hui bien compliquée. Sous la couche de fumée de notre civilisation noire du charbon brûlé outre mesure, les images sculptées nous semblent bien confuses. Ils ont dit trop de choses, ces artistes symbolisateurs, et nous ne saisissons plus le sens de leur pensée.

Nous les admirons encore, et notre admiration est souvent faite de notre impuissance à les égaler.

Car depuis nous n'avons jamais fait mieux.

Eux, ils avaient su se dégager des formules antiques ; la Cathédrale de Chartres est bien différente du Parthenon. Mais le christianisme est autre que la religion athénienne. Déjà, cependant, les artistes qui n'avaient rien de commun avec ceux qui, en Egypte, ornèrent Thèbes, Memphis, Philae, ceux-là aussi s'étaient séparés des conceptions artistiques de la Chaldée, de la Perse, de la Chine.

En toute civilisation — vraiment caractérisée par un avancement intellectuel des humains — l'artiste assure le rôle de créer le style qui, par lui-même, est le symbole du progrès réalisé.

Si le style de ce que nous appelons le moyen-âge s'est répandu partout — dans les monuments, dans le mobilier, dans les costumes, dans les marques distinctives et jusque dans l'écriture manuscrite, c'est que la civilisation, à l'époque des Capétiens, avait réalisé un progrès.

Dois-je ici rappeler ce que tous les historiens ont constaté au point de vue social ? Faut-il mentionner que la semaine de travail comprenait ces quarante heures tant désirées par quiconque est obligé de gagner sa vie ? Faut-il signaler que les produits manufacturés étaient en hausse, largement rémunérateurs pour tout commerçant ? Faut-il dire aussi que la circulation des valeurs, traites et chèques était garantie par une organisation bancaire si remarquable en sa ponctualité, en son honnêteté, que les experts qui l'ont étudiée de nos jours, scrutant sa comptabilité, sont demeurés étonnés de constater qu'en deux siècles, aucun de ses clients n'avait été lésé d'un centime ? Lorsqu'une thèse sur ce sujet a été présentée pour le doctorat en droit, le professeur président Levi Bruhl — étonné d'une pareille probité — n'a pas pu s'empêcher de s'écrier : « Je

ne peux pas comprendre qu'il n'y ait jamais eu en cette banque quelque caissier qui, en deux siècles, n'ait pas été tenté de prélever une somme, ne serait-ce que temporairement pour lui-même (1).

Réfléchissons une seconde : avons-nous fait mieux ?



Nous avons donné à *l'individualisme* une prépondérance que l'idée de collectivité ne compense pas assez pour établir un équilibre normal dans la Société. Nous redoutons alors le collectivisme parce que nous nous figurons que ce principe social prendra, à son tour, la prépondérance et étouffera l'individualisme.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions extrêmes ne sont faites pour donner à la Société un fonctionnement normal. Il y a un équilibre à observer.

Aux XII^e et XIII^e siècles, si l'on eût été muni de tous les moyens que nous possédons aujourd'hui, nul doute que la société eût dépassé en splendeur, en élégance, en confortable, les plus belles dont l'histoire de l'antiquité a conservé le souvenir. Mais il n'y avait ni le chemin de fer, ni l'automobile, encore moins l'avion, et, hâtons-nous de le noter aussi, le peuple n'avait pas l'instruction dont on l'a aujourd'hui doté.

La Société cependant était basée sur un contrat tacite : le travailleur produisait, l'homme d'armes le défendait. Si les hommes d'armes eussent été tous des chevaliers, probes, honnêtes et moraux, c'eût été parfait. Mais il y avait trop de Seigneurs dans le genre de ce fameux Thomas de Marle qui habitait le château de Coucy et dont les séides, véritables brigands, étaient des « marlous ».

Ce ne sont pas les institutions qui font les hommes, le contraire est plutôt vrai, ainsi que l'a fait remarquer Montesquieu.

Alors, dans ces conditions, la vie du moyen âge était

(1) C'est à peu près la phrase que l'on peut lire dans la préface de Lévi Bruhl parue dans la thèse en question.

restreinte dans des cités fermées : l'artisan travaillait chez lui, l'homme d'arme vivait dans sa famille.

La collectivité était réduite, la famille en constituait nécessairement la cellule primordiale. Les enseignes artisanales et les armoiries militaires devaient logiquement se transmettre par héritage.

Ainsi, les blasons — d'abord individuels, prirent le caractère familial.

Ils n'étaient pas — comme on le croit souvent — un signe de noblesse, ce qui, à l'époque, voulait simplement dire de notoriété — pas plus que la particule d'ailleurs qui indique, simplement aussi, une résidence territoriale.

L'héraldisme fait l'effet d'un art extrêmement curieux. Il intrigue toujours, car on sent bien qu'un blason doit avoir un sens — qu'il doit pouvoir « s'expliquer » — et l'on demeure confondu de voir que les héraldistes collectionnant les armoiries et en connaissant les règles traditionnelles, sont de nos jours, absolument incapables de pouvoir fournir quelque interprétation satisfaisante d'une armoirie.

« De ce que le blason n'a encore trouvé ni un Champollion ni un Mariette pour l'expliquer dans ses moindres détails, il ne faudrait pas croire que les armoiries, comme on le dit trop souvent, n'aient aucune signification et que l'arrangement intérieur de l'écu soit exclusivement dû au hasard ou à un caprice irraisonné ». Cette observation n'est pas d'hier. Elle a été écrite en 1907 en un ouvrage constituant un essai d'interprétation de l'héraldisme, par deux consciencieux chercheurs qui, s'ils avaient pu manœuvrer complètement cette clef universelle, n'eussent pas manqué de découvrir dès lors « le secret du blason » (1).

Car ce secret est l'un de ceux de la Science du Symbolisme, attendu que toute *marque distinctive* lors de la Renaissance du XII^e siècle, avait une signification particu-

(1) Cet ouvrage est intitulé : « *L'Hermétisme dans l'art Héraldique* » ; il est signé de Félix Cadet de Gassicourt, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale et du Baron du Roure de Paulin, avocat à la Cour d'Appel, membre de l'Académie de Clermont. Il m'est dédié — ce dont je demeure très touché, attendu que ces deux excellents amis n'ont fait que me demander des conseils.

lière, dont le sens ne pouvait être compris que de ceux qui avaient le droit de la comprendre.

En ces époques, le public n'était certainement pas plus tenu à l'écart que dans le temps présent. On n'éprouvait cependant pas le besoin de lui cacher sous des balivernes solidement intempestives ce qu'il n'avait pas à savoir, on lui montrait toujours la réalité telle qu'elle, mais d'une façon spéciale. On ne le trompait pas, on le laissait simplement se tromper tout seul. Il y a une nuance énorme ; reste à distinguer laquelle est préférable.

Le Chevalier portait visiblement ses armoiries.

L'aspect en était décoratif. Le mélange des couleurs franches s'harmonisait avec l'ambiance bigarrée. Le dessin contourné s'alliait avec les lignes baroques des édifices. Il était dans le style et selon la mode. La foule n'y reconnaissait qu'une qualité militaire — parce qu'alors « porter une épée ne voulait pas dire avoir un drapeau », ainsi qu'un général le faisait remarquer un jour (1). Tout le monde avait une épée au côté, tout le monde se rangeait derrière la « bannière » de sa corporation, les « gens d'armes » rassemblaient autour de leurs « étendards », leurs varlets. Les drapeaux — symboles des nations — n'existaient pas, parce que la nationalité, telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'était pas constituée.

Alors, le blason dénotait la qualité officielle de combattant. Car on aimait à se battre — mais se battre plus pour l'honneur que pour l'intérêt (2). On faisait ainsi du sport — et le mot est d'ailleurs du moyen-âge : on disait « desport ».

(1) La remarque, ici, a un sens. Mais c'est une ânerie qui a été proférée à la Chambre des Députés par le Général Boulanger après son élection à Paris en 1889. Il a exactement dit : « il n'est pas nécessaire de tenir une épée pour porter un drapeau ». C'était pour se défendre contre certaines attaques. On pense si l'Assemblée fût secouée d'une magnifique hilarité.

(2) Une très jolie caricature de l'époque est intitulée « *l'Arbre des Batailles* ». On voit sur les branches basses les paysans se battre à coups de bâton, plus haut les chevaliers se nourfendre à coups d'épée, les moines à coups de bréviaire, les évêques à coups de crosse, et tout à fait au sommet, après les anges qui luttent contre les diables, le Père Eternel qui fait un remarquable pugilat avec Satan ! Il y a une multitude de duels en tous genres et de toute espèce : la bataille est à l'ordre du jour en toutes les classes de la société.

Cette façon d'envisager la guerre nous coûta sans doute bien cher plus tard, à Crécy, à Poitiers, à Azincourt — néanmoins, le vrai moyen-âge était passé et, au temps des Croisades, il répandit tellement le nom de « Français » dans les pays d'Orient qu'aujourd'hui encore, nous y conservons un certain prestige.

C'est du reste les Croisades qui donnèrent le goût des armoiries. On dit que l'idée en vint des Arabes. C'est très possible. Le monde musulman est traditionnellement symboliste. Il sait toujours la valeur des signes enjolivés pour dissimuler sous un aspect décoratif des préceptes et des devises (1). Ce ne serait pas surprenant que les Croisés aient appris à leur contact certains éléments du symbolisme héraldique. Ils ont rapporté tant de choses de Palestine (2).

Les noms de certaines couleurs employées en blason sont évidemment arabes, le vert se dit « sinople » comme la ville d'Asie Mineure, le bleu se dit « azur », ce qui est arabe. Et il y a cinq émaux colorés comme il y a cinq Sciences Secrètes — auxquels s'ajoutent deux « métaux » dont l'un est l'or, l'autre l'argent, en sorte qu'on a un

(1) Voir dans le formulaire de Haute Magie (2^e édition) page 268. la reproduction d'un monogramme arabe qui est moderne. Les lettres dont il est composé, pour paraître un simple ornement forment les mots « La Ambdullah » ce qui veut dire « je suis le serviteur de Dieu ».

(2) Les Croisades, du point de vue militaire et politique, ont abouti à un échec complet, tous les historiens sont d'accord là-dessus. Mais tous aussi reconnaissent que ces expéditions orientales eurent pour résultat un élan civilisateur en occident. Les Croisés rapportèrent les tapis qui décorèrent leur demeure et dont on fit peu à peu les « tapisseries ». Ils donnèrent à leurs femmes la « mousseline » fabriquée à Mossoul, l'échalotte qui est « l'ail d'Ascalon », le poivre qui remplaça le piment écrasé dont on se servait alors pour assaisonner les mets. La cuisine — enfin ! — commença à se faire intelligemment : elle ne tarda pas à devenir succulente et fut cette « cuisine française » que le monde entier admire toujours. Car le pain fut blanc grâce aux moulins à vent tamisant la farine, dont le système était arabe, et le dessert se compléta de la pêche originaire de Perse comme son nom l'indique (persica) de l'abricot commun à Damas on le dit *damasco* en italien) et de la mirabelle (qui veut dire « regarde comme elle est belle ») dont on sait faire les confitures selon les recettes des infidèles. St-Louis, en mourant, disait à son fils de ne pas oublier de rapporter en France la renoncule qu'il tenait à la main. Richard Cœur de Lion, malgré les aventures qui troublèrent son retour à travers l'Europe, eut soin de ne jamais se séparer de la bouture de rose écarlate, dont il a doté les jardins anglais. Les Croisades avortèrent mais furent bien civilisatrices.

septenaire correspondant à celui des planètes astrologiques.

Cette constatation, seule, suffirait à indiquer que l'héraldisme est ésotérique.

C'est du reste, à peu près tout ce qu'il reste de cette forme de l'art symbolique que le moyen-âge poussa à l'extrême (1). On ne trouve dans les bibliothèques aucun traité qui donne de plus amples indications. On doit donc penser que l'application du symbolisme était soigneusement tenue secrète — autant que la Science elle-même.

Rien de plus compréhensible, puisque le blason est une marque distinctive de la personnalité que, seuls, doivent comprendre ceux qui y ont intérêt. Ne serait-ce que du point de vue pratique, on conviendra qu'il était bien nécessaire, en ce temps où les gens se prenaient volontiers à la gorge pour un oui pour un non, de savoir qui se présentait inopinément au tournant d'un bois. L'écu du Chevalier disait qui il était.

Un « frère d'armes » se reconnaissait à la façon dont les couleurs héraldiques se trouvaient réparties sur un blason dont les « meubles » — c'est-à-dire ces dessins symboliques — représentaient la valeur acquise selon la gradation des ordres de chevalerie.

S'il y a ainsi du mystère dans les « armoiries », la raison en est qu'il y en avait autant dans ces associations comprises généralement comme religieuses et militaires — à vrai dire, d'apparence conforme à la religion pratiquée et d'allure concordante avec les armées de l'époque.

On doit avoir beaucoup de scepticisme à l'égard de tout ce que racontent les chroniqueurs du Moyen-Age. Eux aussi savent bien manier l'hermétisme.

Le dénommé Froissart — à l'existence si extraordinaire, dit toujours la vérité, mais avec combien de sous-entendus ! Avant lui, avant la guerre de Cent ans, on connaissait déjà parfaitement la manière de parler à demi mots.

(1) Sicile, le héraut d'armes d'Alphonse V, roi d'Aragon (xv^e siècle), a laissé un opuscule où il indique clairement la correspondance des couleurs héraldiques avec les planètes en toute conformité avec les données astrologiques. Il signait *Sicile* parce que son maître était aussi roi de Sicile.

Pourquoi accueillait-on avec de larges sourires ce singulier pèlerin, orné de coquilles Saint-Jacques, qui se présentait vers le soir, près du Pont Levis de la tour ? C'est qu'on avait su reconnaître par l'assemblage de ces fameuses coquilles, certains signes caractéristiques qui indiquaient sa mission.

Il n'y avait ni télégraphe, ni téléphone. Puis les hommes d'armes ne savaient pas tous lire (1). On correspondait donc par messages verbaux et les pèlerins s'en allaient ainsi de château en château communiquer des nouvelles — des ordres aussi quand il le fallait.

Le troubadour farceur et fantaisiste, bigarré dans son costume, doublait le pèlerin. Il n'avait l'air de rien non plus, la plume qui ornait son couvre-chef, avait pourtant une couleur, et l'assemblage de ses pièces d'étoffe qui composaient son costume, constituaient des figures dont le sens était facile à découvrir.

Les nouvelles de l'un se transmettaient à l'autre, et les ordres passaient — plus rapidement qu'on ne pense — de mains en mains. Le caractère sacré du pèlerin qui, bien entendu, était toujours censé revenir de Palestine, et l'allure inoffensive du Troubadour — toujours poète, cela va sans dire — étaient un passe-partout qui sauvagardait les secrets dont ils se trouvaient porteurs.

Cette époque du Symbolisme est bien la plus caractéristique que l'Humanité ait vue depuis les Assyriens. (2)

(1) Seuls, les membres de l'Ordre du Temple savaient lire et écrire. Les hauts-gradés même connaissaient plusieurs langues, dont le latin, le grec, l'arabe et l'hébreu qui étaient obligatoires.

(2) On saisira toute la différence qu'il y a entre le symbolisme asiatique et le symbolisme de notre moyen âge dans l'exemple fourni par les *Dragons* : En Extrême-Orient, cet animal fantastique qui représente le rôle des nœuds de la Lune, ressort plus expressément des considérations géométriques se référant aux positions théoriques de ces nœuds. En Occident, il a un caractère plus initiatique et suppose un enseignement préalable de la valeur qu'ont ces mêmes nœuds (voir dans la *liste interprétative des dessins et graphiques* les explications données à propos des illustrations n° 6 et n° 12). Or cette différence constatable actuellement encore, se remarquera bien plus entre le symbolisme des Assyriens et celui des Grecs ; les fameux taureaux de Khorsabad qui sont au Musée du Louvre, se réfèrent au signe zodiacal du Taureau en tant qu'initiation, à cause de leurs ailes et à l'enseignement donné par des maîtres en raison de la grande barbe à l'allure du signe zodiacal du Verseau dont sont ornées les têtes humaines — tandis que pour les Grecs, la même idée d'initiation traditionnelle au signe du Taureau, était unique-



Elle a laissé des documents à profusion, car les sculptures, les vitraux des cathédrales, les armoiries et les devises des chevaliers, les étendards et les bannières des Associations corporatives, les enseignes et les marques des artisans, les slogans dirions-nous des demeures et les curieux textes qu'on trouve dans les manuscrits qui ne sont jamais ni un devise ni un slogan, mais un « ludibrium » selon l'expression du xvi^e siècle — tout cela est la documentation hermétiquement symbolique que le Moyen-Age, merveilleux par son déploiement d'imagination ésotérique, nous a léguée.

On perdrait son temps à la débrouiller — même avec la Clef Universelle, même avec une connaissance extrêmement étendue des Sciences Secrètes. Et puis, à quoi bon ? Ce passé confirmerait sans doute notre savoir, il ne nous apprendrait pas grand chose.

Quand on est en présence de documents écrits, plus anciens, c'est autre chose. Non pas qu'ils soient plus précieux à cause de leur antériorité, mais parce qu'ils sont signalés, depuis toujours, comme spécialement éducateurs.

Nous autres Chrétiens, nous avons à cet égard la Bible et les Evangiles. Ce que nos prédécesseurs avaient — de même, ne nous concerne pas. Le temps du Christ a marqué une scission dans l'Humanité. Inutile donc, à moins de curiosité scientifique, de rechercher dans les textes asiatiques des notions qui, si elles sont justes et éternelles, doivent nécessairement se trouver aussi dans notre Bible, puisque nous avons entériné ce texte hébreu et, dans nos Evangiles qui, eux, sont bien à nous.

A regarder de près, d'ailleurs, tous ces documents dont

ment exprimée par l'épisode du sous-mythe où Zeus Jupiter devenant amoureux de la nymphe Io, changée en vache — comme si l'on disait que la divinité, voyant sa beauté qui se réfère au signe de la Vierge où sont les secrets initiatiques, se prenait à aimer ceux-ci quand ils ont un caractère conforme à la tradition dont le Taureau demeure la représentation. Le symbolisme des Grecs marque un avancement dans la méthode employée pour faire comprendre la valeur de l'initiation ; celui du Moyen âge encore davantage. Mais il en résulte que plus les siècles passent, moins les symboles deviennent compréhensibles pour quiconque n'en a pas la Clef car ils deviennent de plus en plus savants.

le caractère est éducateur — et nous dirons « initiatique » — se ressemblent, non pas dans la forme, mais dans le fond.

Chacun porte l'empreinte de la civilisation au cours de laquelle on l'a établi : il est fait pour un temps, pour une race. Il exprime des vérités — assurément éternelles parce que les vérités ne peuvent évoluer, mais à la manière de la région où vivaient les humains auxquels il s'adresse.

Lorsque le Christianisme s'est constitué, il lui fallait bien exposer toute une métaphysique. L'enseignement des premiers disciples, par les Apôtres que le Christ avait formés, devait être délayé par des considérations savantes, sans quoi ces disciples n'auraient pas compris la portée de l'œuvre pour laquelle on leur demandait leur collaboration.

Alors, on se trouvait en présence de cette alternative — ou bien écrire des traités spéciaux, ou bien se servir de ceux qui existaient déjà, tout en donnant le moyen d'effectuer le *correctif* nécessaire — je ne dis pas « les corrections ».

Il y avait la Bible. Esdras, cinq siècles auparavant, l'avait retranscrite, car avec la captivité de Babylone, elle s'était quelque peu éparpillée en divers morceaux, voire même altérée certainement. Soixante douze rabbins du temps de Ptolémée Philalèthe (1), près de trois siècles avant les Apôtres, en avaient même fait une traduction grecque à l'usage de leurs coreligionnaires qui, à Alexandrie, oublièrent déjà l'hébreu ; malgré les erreurs qu'elle contenait, cette « Version des Septante » était, quand même utile pour guider les recherches.

Or, la Bible, parmi tous les textes dont elle se composait dans l'ensemble, contenait le Livre de David. Là, on voyait des « mentrams » indispensables pour les cérémonies reli-

(1) On remarquera bien que ces rabbins étaient au nombre de 72. Ceci prouve que le système des 22 polygones n'était pas tout à fait oublié à cette époque. Mais les erreurs de la « Version des Septante » démontrent que c'était uniquement par tradition — et superstition pour mieux dire — que le polygone de 72 côtés conservait encore une valeur. Esdras, au contraire, connaissait parfaitement la manœuvre du système — sans quoi, il n'aurait pu retranscrire les textes bibliques ; St-Jérôme aussi, qui a établi la Vulgate d'après l'hébreu et non pas le grec ; il le dit assez clairement dans sa « Préface Galéatique ».

gieuses. C'étaient des chants, certainement très bien composés, où les paroles soigneusement étudiées correspondaient aux sons que la voix humaine peut émettre efficacement quand on « opère » selon les indications de la Haute-Magie.

On ne pouvait rien demander aux Juifs. Les uns étaient saducéens et formalistes ; les autres, Pharisiens et simplement pratiquants. (1) Le désordre intellectuel — « initiatique » — à vrai dire, s'avérait-il dans le monde entier que la religion de la Palestine se trouvait aussi peu comprise que n'importe quelle autre de la Grèce ou de Rome. Saint Paul le fait assez remarquer dans sa célèbre « Epître aux Hébreux ».

On devait donc agir par ses propres moyens. (2)

**

Ce fut l'œuvre des Evangélistes.

Avec un art suprême, un talent positivement inégalable, ils composèrent quatre textes, différents par leur présentation, néanmoins semblables dans les détails de la forme, dans les précisions du récit et dans les développements moraux.

(1) La secte des *Saducéens*, tirant son nom du rabbin Zadoc, s'était formée trois siècles avant J.-C. Elle s'en tenait à la lettre même de la « Torah » c'est-à-dire de la loi de Moïse. Elle en était arrivée à nier l'immortalité de l'âme qui, en effet, ne ressort pas littéralement du Pentateuque. Elle comprenait assez peu d'adeptes, mais d'une classe élevée. La secte des *Pharisiens* se refusait également à interpréter la lettre de la Bible ; mais admettait une certaine tradition, capable de donner un sens religieux aux textes dont le symbolisme lui échappait. Elle pratiquait ainsi une morale assez spéciale, et avait des idées philosophiques. Elle était la plus nombreuse, la plus populaire, et prétendait — non sans quelque raison — perpétuer une association ésotérique dite de « Phariss ».

(2) Il est à retenir à ce propos, que la traduction des 150 Psaumes de David, traduits en latin, fut apportée à Rome par saint Paul lui-même. C'est une traduction chrétienne, confirmée d'ailleurs par le fait que saint Jérôme en établissant la *Vulgate* n'a pas eu à les traduire. Ceci se comprend parfaitement parce qu'il était impossible aux premiers chrétiens de célébrer une cérémonie sans « montrams ». Mais ceci suppose un travail dont on ne peut saisir toute la difficulté que si l'on étudie David de très près. La traduction est tellement bien faite que si l'on entend chanter en hébreu certains de ces Psaumes — le 113, par exemple — en une Synagogue par les Juifs, on croirait entendre du latin. Il y a à la fois, photographie de la sonorité, reproduction de la pensée et traduction du sens. Les traductions en d'autres langues qui ont été faites par la suite, ne donnent rien de tout cela.

Chacun de ces textes pouvait donc orienter l'ensemble biblique de manière à l'utiliser à des fins chrétiennes.

Comme cela ne suffisait pas, attendu qu'il fallait constituer un « pivot ésotérique » susceptible de donner une stabilité immuable aux principes essentiels que l'on appliquait, on écrivit un cinquième texte, mais dans un langage si symbolique et si hermétique que sa clarté — cependant aveuglante — ne pouvait être aperçue que des « initiés ».

Ce fut la « Révélation » — en grec, cela se dit *Apocalypsis*.

Vingt siècles cependant ont passé depuis. Trop de guerres, de révolutions, de politique intense, ont bouleversé l'Humanité. Cette œuvre existe toujours, on n'y voit guère que ce qui ne gêne pas pour appliquer une morale, pourtant bien belle, bien pure et assise sur un ésotérisme dont les principes sont incontestables. On fait, selon ce que dit un jour Bossuet « un doux compromis entre le vice et la vertu », quant aux autres, on se garde bien d'y réfléchir !

On ne s'aperçoit d'abord pas que cette œuvre évangélique est exactement semblable à celle qui fut exécutée toujours en pareil cas. Ce sont, en effet, cinq textes qui apparaissent nécessaires pour accorder un ensemble documentaire, tel que la Bible.

Il y a toujours eu cinq textes en pareil cas. Les Chinois ont eu cinq *Kings*, les Hindous, quatre *Vedas*, qui font cinq avec le *Manava-Dharma-Shastra* ; Moïse a écrit le Pentateuque de telle manière que la Torah des Hébreux puisse comporter cinq livres. Quand on a voulu attirer symboliquement l'attention sur ce fait, et qu'on a écrit ce singulier document qui porte le nom de *Fama fraternitatis Rosae Crucis*, on a décrit l'hypothétique Christian Rosenkreutz comme enterré dans un sépulchre mystérieux en cinq livres aussi. (1)

(1) La *Fama fraternitatis* constitue un opuscule qui a été répandu en plusieurs langues au début du xvii^e siècle. On discute toujours pour savoir qui en est l'auteur, et cette recherche paraît bien intéressante à ceux qui sont férus d'ancienneté traditionnelle. Or, rien n'est plus simple que de le savoir : si son nom n'est pas donné dans le texte même, il est clairement indiqué par sa nationalité. Avec un tout petit peu d'habitude des écrits hermétiques, on le trouverait aisément. Mais personne ne peut supposer que ce personnage — assez facile à soupçonner — ait pu avoir écrit la *Fama fraternitatis*.

Mais la Bible se conforme au polygone de 24 côtés. Les « livres » qui y constituent ce qu'on appelle « le Canon » sont au nombre de 22. Il s'agit, comme le fait observer Saint Jérôme, d'accorder les 24 vieillards de l'Apocalypse », alors qu'on n'a que le nombre des lettres hébraïques, on ajoute donc deux autres livres : celui des *Lamentations* de Jérémie et celui de *Ruth et Bóoz*. L'un des deux demeure traditionnellement un repère pour savoir où il faut les placer.

Mais, muni de ce repère, la circonférence biblique est nettement précisée par les sommets du polygone constant.

La « révélation apocalyptique » n'a plus qu'à s'appliquer en autant de points que présente le cercle. Si cette « révélation » est conforme à la « conception » construite, la *compréhension* se trouve identiquement détaillée.

L'Apocalypse a 22 chapitres dont chacun d'eux s'applique aux 22 textes bibliques et ceux de ces derniers qui s'ajustent aux 22 du « canon » prennent la place que la « révélation » a eu soin de ménager, afin de laisser toute sa valeur ésotérique à sa « révélation ».

On a, alors, un « ensemble adéquat » — parfaitement possible à comprendre, donc à utiliser.

Il n'y a plus qu'à *l'orienter*. — Si on procède à cette orientation, les propositions du Nord et de la base peuvent d'abord s'interpréter comme une filiation initialique, selon le sens d'une Maison IV astrologique où se voit l'hérédité, base constitutionnelle de l'individu. Ensuite, en face, en ce qui serait une maison X, où se marque l'heure par la position du Soleil, un texte comparable au précédent, permettra de dérouler le temps et ainsi de montrer la différence qui existe entre les façons de voir, en cas d'évolution. Car la distinction entre le « régime initialique » précédent — celui auquel se réfère le « canon biblique » et le « procédé ésotérique » nouveau, celui du Christ — sera marquée en

alors qu'il était mort depuis plus d'un siècle. De là l'objection tombe d'elle-même quand on sait que ce personnage est encore aujourd'hui reconnu comme l'auteur d'un ouvrage dont il n'a pas écrit un mot et qui a été établi près de deux siècles auparavant : L'astuce des hermétistes va jusqu'à maquiller les signatures et les dates. Comment s'y retrouver quand on ne sait pas le découvrir par le jeu des nombres et des lettres ? (Voir à ce sujet le Formulaire de Haute Magie, 2^e édition, page 161.)

un point qu'on dira oriental ou occidental selon qu'on raisonne objectivement ou subjectivement. D'ailleurs, afin qu'on ne se trompe pas, on aura soin d'indiquer, à l'opposé de ce texte qu'on ne sait s'il est oriental ou occidental, un autre dont le caractère sera nettement « spatial », se rapportant à l'espace, et ainsi, à l'occident, toujours astrologiquement opposé au sujet.

Telle est l'œuvre évangélique.

On y voit l'Évangile selon Saint Jean, constitué par 21 chapitres, formant ainsi un document qui concorde par 22 moins 1 à l'ensemble biblique, texte que chacun a reconnu comme plus particulièrement métaphysique et aussi plus spécialement secret — car, par application d'une simple astuce ésotérique, son auteur fait semblant d'oublier un point dans la liste des 22 lettres hébraïques et pourtant le dernier verset du XXI^e chapitre se met, de lui-même à part.

En face, se trouve l'Évangile selon Saint Luc. Il a 24 chapitres — autant que d'heures dans une journée. Celui-là, n'a pas besoin de dissimuler le nombre polygonal suivant lequel il est établi — parce que si on le substitue au précédent, on n'obtient qu'un beau désordre dans la distribution biblique.

Saint Mathieu écrit 28 chapitres. Et il y a 28 « demeures de la Lune » comme disaient les anciens astrologues. C'est l'Évangile lunaire, alors que celui de Saint Luc a le caractère Solaire.

Et, en face de lui, le texte de Saint Marc — remarquez qu'il a la même lettre M — ne se compose que de 16 chapitres. Il est donc *spatial*, puisque la Géomancie a 16 figures et que nous savons maintenant, n'est-ce pas, que chacune de ces figures est une distribution de l'espace.

Plus possible de se tromper : la Bible peut être lue et interprétée complètement, chrétiennement avec fruit.

* *

On a appelé cela « la Gnose » — et on a condamné, poursuivi, martyrisé même les gnostiques. Certains, il est vrai, versaient dans des erreurs répréhensibles. Mais d'autres,

étaient simplement « Johannites » conservant en secret les enseignements de Saint Jean, auteur de l'Apocalypse. (1)

S'il n'y avait pas eu des excuses politiques dans ces persécutions sanglantes, on chercherait quelle aberration a pu pousser ces zéloteurs exacerbés qui se sont laissés entraîner à des exactions aussi cruelles.

Car il faudrait s'entendre : ou bien Saint Jean fut un Apôtre comme Saint Pierre « l'édificateur de l'Eglise » ou bien on veut voir une scission dans l'entourage du Christ et alors l'Eglise n'est plus homogène comme elle le prétend, comme du reste, tous les textes ultérieurs l'ont certifié.

Mais, si Saint Jean est l'auteur de l'Apocalypse et si cet ouvrage a autant de valeur que les quatre Evangiles, il faut convenir qu'un enseignement a toujours existé, nécessairement ésotérique et secret — parce que l'Apocalypse prise à la lettre, n'est que le délire d'une imagination vagabonde où personne ne comprend rien. Or, pourquoi cet Apôtre — le plus jeune de tous, mais le plus aimé de Jésus — aurait-il osé se livrer à ce déchaînement d'un symbolisme, qu'on dirait imité d'Ezéchiel, s'il n'avait eu un but — comme Ezéchiel du reste —. Et, si ce but ne se devine pas, cela veut-il dire que certains n'en ont pas été avertis ?

Or, lorsqu'on sait — lorsqu'on a la Clef Universelle — ce livre s'ouvre aussi facilement que toutes les portes figurées dans les galeries du Temple de la Haute Science.

Mieux que cela même, ce Temple — pourtant une simple

(1) Les « Johannites » qu'en italien on disait *giovannai*, ont été persécutés au XIV^e siècle. Beaucoup se réfugièrent en Corse. Ils y furent impitoyablement exterminés. Quelques-uns pourtant ont échappé au massacre, et c'est là un fait ignoré. Il y a dans une haute vallée de l'île, dont les eaux coulent vers l'est, en un endroit si inaccessible qu'on ne peut l'atteindre qu'à pied, toute une famille de *giovannai* qui vit retirée, presque sans relations, avec personne d'alentour. Les hommes portent des prénoms bizarres, tirés du grec : ils s'appellent Chiron, Geryon, Scamandre, Priam, les femmes Perséphone, Aphrodite, Pallas, Hécate. Ils se marient entre eux. Mais, si, par hasard quelque jeune homme vient à épouser une jeune fille d'un village voisin, les parents de la fiancée ne sont pas autorisés à assister au mariage religieux. Celui-ci a lieu dans une chapelle basse où jamais un prêtre n'a officié, ou personne, d'ailleurs — sauf un « Johannite » — n'a pénétré. Et plus tard, la jeune étrangère ne révèle sous aucun prétexte les rites auxquels elle a assisté. Je tais moi-même ici, le nom de cette bourgade pour éviter à ces braves gens les ennuis qu'ils redoutent toujours.

métaphore — se mesure comme il convient, car le Chapitre XI de l'Apocalypse donne les nombres pour trouver, en chaque période alternante, de l'évolution dans l'Humanité, les dimensions que doit avoir l'enseignement initiatique.

Et, de même qu'on y a vu, au Chapitre VI, les Quatre Chevaux célèbres, avec autant de cavaliers à supposer et ainsi de « chevaliers », on voit en ce fameux Chapitre XIII la Bête dont on a toujours fait un épouvantail et qui n'est que « bête » parce que ce qu'elle représente est vraiment *trop bête*.

Mais Saint Jean connaît bien son public. Il sait que seuls le comprendront « ceux qui ont des oreilles », non pas des oreilles d'ânes, et qui sont capables d'entendre ce que parler veut dire.

Il sait que ses sept Eglises — qui sont sept chandeliers d'or — seront prises pour de véritables réunions de Chrétiens aux endroits géographiquement désignés. Alors, avec son talent splendide et débordant, il donne libre cours à son symbolisme hermétique : il parlera de victoires à remporter et, il n'ignore pas que, seuls, comprendront ceux qui savent que ces Eglises sont des signes du Zodiaque, caractérisant des sommets sur un dodécagone qu'il a pourtant eu soin d'indiquer.

Tant de gens ont rêvé sur l'Apocalypse ! Tant de sots y ont vu l'assurance de la réalisation de leurs désirs puérils ! Tant de farceurs y ont rencontré de quoi nourrir leurs périphrases creuses ! Tant de dévots même y ont aperçu l'aurore annonciatrice de l'accomplissement de leurs illusions !

L'Apocalypse pouvait défier les siècles — elle est aussi solide que les Pyramides. — Peut-être a-t-elle le même but.

Si les innocents interpréteurs de Saint Jean savaient combien il est brutal !

Mais, sans doute vaut-il mieux qu'ils ne le sachent pas. Cela permet tant de choses !



Si brutal que soit Saint Jean d'ailleurs dans l'Apocalypse, il ne l'est pas autant que David. Encore le texte de

Saint Jean, se trouve-t-il établi pour être enseigné. On y voit nettement une gradation dans les explications herméliquement données ! Jusqu'au Chapitre IV, c'est facile et même simple. Ce n'est qu'ensuite que les développements se compliquent. On s'aperçoit fort bien, dès les débuts, que le langage est si clair et si précis qu'on trouve que les choses sont dites aussi exactement qu'il le faut. (1)

Il est parfaitement compréhensible, sans grand effort, en tout cas, sans interprétation forcée des symboles.

Ceci, bien entendu, à condition d'avoir vu les sept Chandeliers allumés.

Parce que les sept Eglises — sept signes du Zodiaque et ainsi sept sommets d'un polygone de 24 côtés — doivent correspondre elles-mêmes à des « moyens d'illumination » — autrement dit, de voir clair. Cela ne peut avoir lieu que si le système des 22 polygones se trouve distribué sur la construction tracée de telle manière qu'en chaque sommet une figure polygonale y soit mentionnée.

Mais il y a 22 polygones et l'Apocalypse a 22 Chapitres.

1) Il y a, dans l'Apocalypse application de la « méthode progressive » en pédagogie. On peut lui trouver une certaine concordance avec la méthode de développement des Alchimistes, à condition toutefois de ne pas dépasser le point indiqué sur les graphiques des pages 97 et 98 (*Putréfaction* pour le Grand Œuvre et *Fixation* pour le Magistère). C'est dire que l'Apocalypse a un caractère, en somme élémentaire. On ne saurait donc y voir tout ce qui concerne « l'initiation ». Celle-ci doit se compléter afin d'atteindre le summum voulu selon les possibilités de chaque « élève éducatif ». Le texte de David équivaut à sept fois l'Apocalypse. Il est donc plus difficile. Il a pareillement son utilité éducative. Mais il ne présente pas un caractère pédagogique et progressif comme le précédent. On doit donc seulement en donner un aperçu en cas d'enseignement, et réserver son approfondissement pour la spécialisation. Les autres textes bibliques n'ont pas non plus le caractère pédagogique. La Genèse de Moïse pourtant dans ses premiers chapitres, présente une remarquable utilité à cet égard, jusqu'au chapitre VII notamment (Le Déluge). Il est superflu de s'écarter des 22 textes signalés par saint Jérôme. Celui de Ruth et Booz est très spécial et celui des Lamentations aussi. Ils sont adventifs aussi à parcourir pour complément d'études. Le texte de Tobie n'est qu'une légende intéressante, sans plus ; le texte de l'Ecclésiastique de Jésus fils de Sirach est une directive analytique dont la valeur ne peut être appréciée que par des techniciens de la Haute Science. Quant à la Sagesse, attribuée à Salomon, elle n'est qu'un recueil de préceptes, conforme au « canon » en général, utile pour paraphraser l'enseignement donné de diverses manières. Ce sont là, des textes accessoires. Les autres, comme les macchabées, n'ont aucun caractère « initiatique », c'est-à-dire éducatif.

On en arrive à considérer un polygone par chapitre. Alors les Chandeliers sont « allumés » — car tous les polygones — sauf trois — ont une ou plusieurs figures étoilées et que les *étoiles*, en *jargon initiatique* sont des « chandeliers allumés ».

C'est qu'il faut connaître le « *jargon initiatique* ». Les Evangélistes et les auteurs bibliques ne parlent que comme cela. Et, les uns et les autres savent fort bien que les « initiés » ne tiennent pas du tout à ce qu'il soit révélé.

David jongle avec ce jargon à tel point, qu'on se demande, comment il se fait que ses traducteurs ne s'en soient pas inquiétés. Cela lui permet de dire des vérités bien gênantes, et quelques autres préceptes fort utiles même en matière de Sciences Secrètes.

Le Psaume 111, que l'on chante presque tous les dimanches aux vêpres catholiques, est positivement une merveille à cet égard. Il donne un « thème astrologique » idéal pour le *Beatus vir* (l'homme heureux) où l'on voit que le « mérite initiatique » est réservé à certaines personnes qui ne sont pas du tout celles qui prétendraient l'avoir. Il y est, d'ailleurs parlé d'un certain personnage — qu'assurément on prend pour Dieu dans sa dévotion — dont « la mémoire est bien juste dans l'éternité ».

Ceci devrait faire trembler dans les fauteuils douilletts tous les prétentieux enchaperonnés, s'ils avaient fait attention à deux choses. La première c'est que le *Beatus vir* s'identifie à celui dont a parlé le poète latin en ce fameux vers :

FELIX QUI POTUIT RERUM COGNOSCERE CAUSAS.

Donc il s'agit d'un « homme dont le bonheur est fait de la connaissance des raisons pour lesquelles les choses existent ». Ensuite, ils auraient dû voir que le mot *éternité* ou *éternel* se trouve très rarement dans David et le reste de la Bible. Donc ce mot a une signification spéciale. On la trouverait aisément si l'on se rappelait qu'aux empereurs romains il se disait « Votre Eternité », de même qu'on dit à un Souverain « Votre Majesté » — et ceci depuis Jules César. Mais César, avant d'être Dictateur, avait le poste de « Grand Pontife » dans cette organisation secrète perpétuée depuis les Etrusques.

Si, d'après David, ce personnage-là a une « mémoire juste » il y a lieu de croire que la célèbre prophétie dite de Saint Malachie sera aussi terrible en sa fin, qu'elle l'annonce. (1)



On trouve bien des choses secrètes dans David (2). Dans le Psaume 113, par exemple, dont le cinquième verset contient une de ces indications précieuses pour tous les Astrologues, qui leur échappe bien entendu et qui, s'ils la connaissaient, leur ferait comprendre pourquoi Robert Fludd, dans son « *Astrologia* » a parlé de la lune rétrograde ». C'est que cet auteur, un peu hermétiste aussi, quoique professeur à Oxford au XVII^e siècle, voulait mentionner « La Lune dans le Jourdain ». Mais « pourquoi le Jourdain est-il rétrograde ? » demande David. Si cela se rapporte à un signe du Zodiaque, lequel est-ce ?

Voilà comment David est fermé.

Alors, à quoi sert de chanter avec conviction des phrases comme celle-ci : « intellectus bonus omnibus qui facientibus eum ? ». (3)

(1) Voir : « le Sort de l'Europe et la Célèbre prophétie des Papes de St-Malachie ».

(2) On trouve dans David tout un système de « manœuvre de l'argent ». C'est de la finance, et non pas de la Banque. Il y a une différence que comprennent bien ceux qu'on appelle ordinairement des « manieurs d'argent ». Ceci laisse à penser que si les Juifs sont généralement des banquiers habiles, au point que certains d'entre eux sont des financiers de premier ordre, le fait provient de certaines traditions qu'ils ont conservées. On doit noter qu'en 1910, selon une communication de la Société Royale de Londres, les fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'ancienne Babylone, avaient mis à jour toute la comptabilité d'une banque dont les opérations ressemblaient beaucoup à celles de nos « maisons de coulisse ». Or, on s'est aperçu que les Assyriens pratiquaient quatorze formes de crédit que nous ne connaissons pas. Depuis lors, sept ou huit de ces formes inusitées dans la manœuvre de la monnaie, ont été appliquées, notamment en Allemagne. Cependant les Juifs paraissent les avoir perdues de vue, bien que leurs ancêtres aient été en captivité à Babylone. Ils ont leurs traditions, mais essentiellement, que valent-elles ? Rappelons que, traditionnellement, un Juif doit avoir un cercueil carré, ceci parce que le carré représente le simultané qui est définitif. Mais il n'y a là qu'un souvenir et non pas une tradition ; on ne peut y voir plus de valeur que dans le fait que le corps d'un Chrétien défunt est déposé — par souvenance encore — dans un cercueil irrégulièrement pentagonal, selon la figure dite « le polygone du Grand Romain ». On sait combien cette prétendue tradition a été abandonnée.

(3) Psaumes 110, verset 10.

En bon français, on traduit : « ils étaient bien intelligents ceux qui l'ont fabriqué ». Qui ? Si cela s'adresse à Dieu, c'est un blasphème. S'il s'agit d'une autre personne, c'est différent.

Et puis, pourquoi tant nous parler d'Israël, de Jacob et de tous ces personnages hébreux, si leurs noms ne veulent pas évoquer des symboles représentatifs d'idées utiles ?

L'hermétisme biblique, sans en avoir l'air, et sous couleur de raconter des histoires en un style entraînant la rêverie, est plus impénétrable que celui des documents cryptographiques du XVII^e siècle.

Il est plus charmeur aussi.

Tandis que chez les Grecs et chez les Egyptiens, il n'y avait pas de document initiatique proprement dit, et qu'on laissait aux poètes initiés le soin de décrire ce qu'ils estimaient nécessaire, avec le Christianisme, on a des textes précis, officiels, dirions-nous.

La douceur des Evangiles a passé en proverbe. Or, là, éclate le talent de ces initiés de la première heure. Ils ont adopté une allure morale, et effectivement ils moralisent. Mais c'est un habitat. Leur hermétisme est fait précisément d'une transposition — très simple quand on la connaît — des données élémentaires de l'Astrologie généralement, de l'Alchimie quelquefois, et de la Magie, partiellement. Quand ils parlent de « la crainte de Dieu » — style déjà employé par David — qui peut voir qu'il s'agit du signe Zodiaque du Lion ? Un initié des plus basses catégories, a appris que ce que l'on craint se trouve nécessairement à l'opposé de soi : on n'a peur que de ce qu'on voit devant soi de menaçant, par conséquent « la crainte » indique simplement une opposition diamétrale. Reste à savoir où est Dieu.

Alors Saint Jean — au dernier chapitre de son Evangile, cite « la pêche de 153 poissons ». C'est bien clair : prendre les poissons (signe zodiaque) et voir le degré 153, lequel est dans la Vierge (signe zodiaque opposé). Donc à 3 degrés des Poissons commence quelque chose à considérer et ce qui est avant — par conséquent le signe du Verseau — doit s'entendre comme précédant le commencement envisagé. Ainsi Dieu se place — métaphysiquement parlant, — à 3 degrés du signe du Verseau puisqu'il est avant tout commencement.

Raisonnés ainsi, les Evangiles apprennent beaucoup de choses — et de choses qui ne sont pas seulement utiles pour satisfaire quelque curiosité concernant les Sciences Secrètes, mais encore pour son propre avancement dans la connaissance, donc par progrès évolutif intellectuellement et moralement.

**

Cependant, il est peut-être « plus pratique » de laisser ces considérations de côté.

Elles sont insolites d'abord. Il fut même un temps où l'on aurait brûlé vif celui qui aurait osé les mentionner.

Elles sont mal commodes ensuite parce qu'elles troublent des manières de voir et de penser. « La Gnose » mérite bien, en ce cas l'exécration dont elle a été l'objet. Cela renverse trop d'intérêts. S'il fallait jeter au feu les traductions de la Bible ou des Evangiles ce serait, sans doute, une revanche pour ceux que l'on a conduit au bûcher sous prétexte de gnosticisme, mais quel désastre !

Le Christ, dans l'Evangile selon St-Marc, fait une claire allusion à cette catastrophe, et il ajoute : « Tâchez que ce ne soit pas en hiver ! » (1).

Il y a là une prédiction — qui annonce des temps bien autres que ceux que l'Humanité a vus depuis fort longtemps. Elle est certainement vraie — car les Evangiles ne disent que la vérité.

Ce n'est d'ailleurs pas une prophétie quelconque — c'est une « directive ». On devait la léguer à ceux qui en auraient besoin.

Elle passe heureusement inaperçue. Ainsi chacun, dans son petit for intérieur dûment calfeutré de bonnes idées admises par tout le monde, soigneusement réchauffé au contact bienfaisant d'une morale facile, peut songer à ses

(1) Il est évident que si cela arrive en Hiver, lequel débute au Signe du Capricorne, on assistera à la « dégringolade » de quelques institutions ; après quoi viendra le Signe du Verseau, et celui-là, d'après la légende d'Hercule c'est le fleuve qui nettoie les Ecuries d'Augias ; puis ensuite, ce sera le signe des Poissons, un changement comme le savent tous les Astrologues.

spéculations personnelles, sans s'inquiéter autrement de son prochain que dans la mesure où il devient gênant.

On peut de la sorte, se lancer dans les aventures les plus audacieuses sans crainte que sa conscience fasse le moindre reproche.

On peut parcourir la Terre et aller au loin coloniser les peuplades paisibles qui ont cet horrible défaut, de ne pas concevoir la vie comme soi-même. Ce sont assurément d'abominables sauvages. Inutile de les convertir autrement, qu'en les exterminant : les tuer, ce sera leur apprendre à vivre — à moins qu'on en fasse des esclaves, c'est fort avantageux cela pour exploiter les mines dans les Cordillères américaines et pour planter du coton sous le soleil des tropiques !

Mais, au nom de la morale — car tout de même, il faut avoir l'air « civilisé » — on abolit, un jour cet esclavage que l'antiquité n'avait jamais connu sous cette forme.

On s'aperçoit que la « Croisade coloniale » donnerait de meilleurs résultats en évangélisant ces noirs, ces rouges, ces jaunes et ces bruns. On leur apporte la Bible et les Evangiles. On la leur traduit — bien entendu comme on sait la traduire. On leur apprend le français, l'anglais, le hollandais. Ils arrivent à en faire le « petit nègre » et le « pigeon english ». C'est du charabia — mais qu'importe ? On en fera des « ouvriers » toujours pour les mines, pour les plantations.

C'est bien pratique !

Le résultat — Ah ! magnifique !

A Madagascar, nos instituteurs apprennent aux Hovas l'histoire — celle de nos écoles municipales de France. Les petits négrillons répètent « nos ancêtres les Gaulois ! » Et l'on ne trouve pas cela si ridicule — ainsi que dirait ironiquement Raoul Ponchon.

Cependant, au centre de l'Afrique, les noirs qu'on dit si peu évolués, si peu intelligents — parce qu'on ne comprend pas leur langage symbolique — écoutent en curieux le missionnaire qui vient leur prêcher au nom du Pape et ils disent « Votre Pontife, a perdu, un jour, la Clef des livres Sacrés dans les flammes d'un bûcher ».

Sont-ils si ignorants que cela ces sauvages (1).



Or, cela ne dure pas toujours. D'abord rien ne dure toujours de ce qui est humain.

Si ce livre peut être lu maintenant, la raison doit savoir que les temps nouveaux surviennent.

Le système social qualifié de « capitaliste » — mais on dit mieux en l'appelant « *ploutocratique* » a pu avoir ses effets : l'Histoire les discutera. Ce n'est pas, à proprement parler, un système — c'est une mentalité.

Son écroulement — fatal quoique à retardement — donnera nécessairement place à autre chose. De ce que sera l'avenir, ce n'est pas ici, le lieu de parler. Quoi qu'il en soit, cependant, des Temps futurs, il faudra bien leur donner le caractère intellectuel — sans quoi aucune évolution ne se constaterait.

Le progrès matériel se trouve, aujourd'hui, plus avancé que le progrès intellectuel — surtout quand on songe à ce que savaient les anciens. Il n'y a qu'à mettre en parallèle les deux et l'on aura une civilisation plus belle que toutes celles qui ont existé jadis. Le progrès social, qui constitue le troisième terme du problème, se trouvera nécessairement entraîné, par ce parallélisme et l'Humanité sortira de ses troubles, maintenant séculaires, pour respirer une atmosphère purifiée par l'intellectualité qui — quatrième proportionnelle — surgira spontanément ainsi que chaque fois.

Les Sciences Secrètes — étudiées comme il convient — serviront assurément à compléter le savoir acquis d'une

(1) On dit cependant qu'on étudie sérieusement « les peuplades primitives ». On raconte toutes sortes d'histoires à leur sujet dans la totale incompréhension de leur « totémisme » et de leur animisme.

Que vient-on par exemple, nous parler de « rite de l'évitement », quand, en une île du Pacifique, on vit un indigène s'effacer pour laisser passer une jeune fille sur un sentier ? C'est de la simple politesse, native et bien naturelle parmi les races plus calmes et plus contemplatives que celles de nos grandes villes. Il demeurera donc inutile, sinon malsain d'aller chercher là des considérations émotivantes plus ou moins tirées des élucubrations de Freud, ce mauvais élève de quelques bribes de Sciences Secrètes qui a su si bien acquérir de la réputation et de la fortune en bon arriviste qu'il était.

façon positive, et à ouvrir les intelligences par une plus grande largeur de vues,

Ce patrimoine, dont nous a dotés une antiquité réfléchie, n'est ni un simple objet d'amusement ni non plus un sujet de curiosité. Sa valeur ne provient pas de ce qu'il est extrêmement ancien — ce n'est pas un de ces meubles que l'on doit apprécier parce qu'ils ont appartenu à des ancêtres inconnus.

Il a son utilité, pratique aussi, mais dans le bon sens, le sens que l'on retient quand on veut se perfectionner soi-même et voir autour de soi du mieux dont on profite toujours.

Le symbolisme à la porte duquel on demeure béat, si l'on n'a pas su pénétrer dans le Temple de la Haute-Science, n'est pas aussi superfétatoire qu'il pourrait le paraître. Il n'y a pas à imiter ce qui en ressortait jadis. Il faut sans doute le transposer, en imaginer un autre.

C'est très possible et très faisable — parce que cette Science Secrète, comme la Mythologie d'ailleurs, est *accessible* en l'espèce, ainsi qu'il a été déjà remarqué.

Quand — figurément — on l'a parcourue, on reprend à l'envers les cinq compartiments. On comprend que l'on peut, par des métaphores nouvelles, c'est-à-dire des images dessinées ou écrites dans le goût du moment, évoquer puisamment les considérations générales qui, telle une philosophie supérieure pourraient planer sur une Société rénovée. Il s'agit alors de distribuer en ordre normal, selon des dispositions géométriques, les idées qui doivent être exprimées. Les modalités de ces dispositions géométriques impliquent, par le fait même, les présentations graphiques. La composition symbolique — s'effectue ainsi naturellement en transformant d'une façon neuve les idéogrammes survivants — dont on croirait que les anciens ont épuisé la liste. Car la présentation des images reposant sur les données numériques est susceptible de se multiplier presque à l'infini, à cause de la diversité des combinaisons de nombre.

Étudié comme il convient avec soin, avec persévérance, le Symbolisme ne peut manquer de faire éclore des talents.

Les illustrations dont l'Humanité s'honore à toutes sortes

d'époques, et dont on dit qu'elles sont un produit du « génie », n'ont jamais été que des personnalités, douées assurément, selon les dispositions natives, mais éduquées par les « initiés » instructeurs.

Il n'y a de chefs-d'œuvre que ceux qui ont une valeur initiatique. Les autres ne paraissent tels que selon une mode dans un temps. Ils sont oubliés plus ou moins vite par la postérité.

*.

Mais, dira-t-on, y avait-il tout cela dans la Polygraphie de Jean Trithème ?

Explicitement non — implicitement oui.

Toute l'astuce des Hermétistes est déployée — dans les écrits de cet illustre bénédictin du xvi^e siècle. Il connaît assurément la « Gnose biblique » — celle qu'on appelle aussi l'*Herméneutique* quand on veut limiter l'application des données des cinq branches de la Haute Science à la pénétration des vérités de l'Ancien et du Nouveau Testament — quand on tient, par conséquent, à demeurer dans l'exactitude dogmatique. Il avait acquis très jeune, le goût de ces études savantes qui élargissent l'intelligence et épanouissent l'âme. Il les a poussées très avant, au milieu d'une merveilleuse bibliothèque contenant près de quatre mille manuscrits en toute langue ancienne ; même en Zend et en Chinois. Il a peu écrit sur ce qu'il avait précisé par son savoir et spécifié par ses méditations. S'il l'a fait, dans la *Stéganographie*, la *Polygraphie* et les *Causes Secondes*, c'est d'une façon habilement hermétique, s'il l'a laissé entendre un peu plus catégoriquement, c'est dans ses *Lettres familières*, la plupart cryptographiques, selon les procédés qu'il avait imaginés et qu'il a laissés (1).

Mais il a professé abondamment. Il n'est pas seulement

(1) Ernest Heidel, de Worms, dans la Biographie détaillée de Jean Trithème, qu'il a donnée en son ouvrage sur la *Stéganographie* publiée à Nuremberg en 1726, en déchiffrant les cryptogrammes des *Lettres Familières* fait nettement ressortir ce sens « herméneutique » des travaux du célèbre abbé des monastères bénédictins de Spanheim et de Wurtzbourg. Les documents qu'il a trouvés dans les Archives du diocèse de Mayence confirment pleinement tout ce qu'on peut penser à cet égard. L'ouvrage très rare de Ernest Heidel ne se trouve que dans certaines bibliothèques en Allemagne.

le Maître de Cornélius Agrippa et de Paracelse. Il a eu d'autres élèves. Tous, sauf l'un d'entre eux, dont il fait le nom d'ailleurs, s'en montrèrent reconnaissants d'une façon émouvante. Tous lui surent un gré infini de leur avoir ouvert les yeux, de leur avoir indiqué la voie de la Vérité. L'unique exception qui se remarque dans ce bouquet de louanges admiratives, est bien la confirmation d'une unanimité, les vilénies qui en furent la conséquence, eurent pour effet de couronner de gloire la vie pure et incritiquable de cet homme juste, adroit, pratique même et si savant. Les princes les plus hauts placés à la tête de l'Empire Germanique, lui prodiguèrent, alors, une amitié sincère et étroite. L'Empereur Maximilien lui ouvrit son intimité. Le Hohenzollern qui était à ce moment Grand Electeur de Saxe, lui offrit l'hospitalité près de lui, lui fit faire la connaissance de Martin Luther, encore simple moine. Le Comte Palatin du Rhin l'avait conduit lui-même en cette villégiature de quelque temps, et lui procura ensuite l'Abbaye de Wurtzbourg où il mourut, — accompagné en sa dernière demeure, par une foule énorme à la tête de laquelle marchait le Duc de Bavière, suivi d'Albert Dürer, certainement ému plus qu'aucun autre, car il perdait un précieux conseiller en hermétisme.

Jean Trithème doit se considérer comme l'ancêtre créateur de cette Tradition occidentale que les modernes regardent, à bon droit, comme précieuse, — tradition bornant l'ancestralité des préceptes secrètement scientifiques à une manière de voir adaptée selon la tournure européenne et chrétienne des esprits.

Il y a cela dans ses livres. On le savait bien en son temps. Et c'est pourquoi toute l'Allemagne le vénéra, de son vivant, comme une illustration rayonnante à l'aurore de cette Réforme religieuse, dont la doctrine imprima au cours des événements politiques en Europe, ce tournant brusque dont les effets se constatent toujours.

Maître de l'hermétiste étrange qui s'appelle Cornélius Agrippa, allemand originaire d'Italie, professeur à Paris, en Sorbonne, ayant eu comme élève Ignace de Loyola, mort et enterré à Grenoble, — à demi Français en sorte, — maître aussi du spagiriste célèbre qu'on dénomme Paracelse, inventeur de l'Homéopathie, animateur de la physiologie générale, suisse de nationalité, allemand de langue et d'es-

prit, gloire de la médecine, que fallait-il de plus à Jean Trithème pour passer à la postérité ?

Certes, il n'a pas tout dit — ses successeurs non plus. Devaient-ils le faire ? C'est la seule question à poser.

Lorsqu'on connaît, cependant, la Loi du nombre qui régit l'Évolution de l'Humanité, on s'aperçoit qu'ils ne devaient pas parler. Tant que le « moment écosmique » du début d'une civilisation nouvelle n'est pas survenu, le devoir est de se taire. Tant que, dans les Travaux d'Hercule, les Ecuries d'Augias ne sont pas remises au net, il apparaît superflu de reconstruire les murailles de la Grande Cité des Initiés, celle que les Grecs ont appelée la Ville de Troie, celle que l'Apocalypse décrit comme ornée de douze pierres précieuses, dont les facettes scintillent de feux colorés.

Mais quand le moment vient, la Clef Universelle, ouvrant toutes grandes les portes de la Haute Science, s'offre aux regards de ceux qu'inquiètent des avenir incertains.



Cette Clef Universelle est là, sur un plateau d'or.

Regardez-la bien. Que votre curiosité, dépassée par toutes les ressources d'étonnement dont vous vous imaginez capable, se satisfasse d'abord de preuves convaincantes, qui, par ce que vous savez ou pouvez encore savoir, seront seules susceptibles d'étayer une conviction dont votre Raison a besoin.

Examinez attentivement comment est constitué ce moyen merveilleux dont vous comprenez parfaitement tout l'intérêt pour traverser des obstacles jusqu'ici bien infranchissables. Que vos espoirs, illimités maintenant par les aperçus que vous avez pu découvrir, se bercent audacieusement des profondeurs sublimes d'un avenir magnifiquement insoupçonné.

Réfléchissez encore. Et que l'inquiétude de votre âme éperdue, entende avec un pieux émoi les accords des voix lointaines qui, du haut de l'Empyrée, annoncent à l'Humanité entière les Temps nouveaux des prophètes sybillins et des précurseurs bibliques.

La Trompette du Jugement dernier ne peut plus tarder à résonner.

C'est une trompette comme les autres — plus retentissante cependant, — un instrument pareil à ceux dont les sons éclatants firent croûler les murailles solidement épaissées de Jéricho, pour ouvrir, en sa grande largeur, la brèche donnant accès à la Terre Promise : une forme que la géométrie connaît bien et dont l'ésotérisme n'ignore pas le point où l'on doit l'envisager.

C'est la trompette qui marque le tout dernier jugement qu'après de mûres réflexions on doit faire.

Jugez donc !

Mais ne saisissez pas cette Clef Universelle avant d'avoir formulé votre jugement dernier.

Les événements se chargeront bien de vous signaler le moment de la prendre et de vous en servir.

Goethe, sur son lit de mort, se remémorant sans doute, tout l'ésotérisme que son génie avait su hermétiquement dissimuler dans Faust — entrevoyant aussi cet avenir des âges futurs encore si lointains pour lui — comprenant alors que la rose soutenant la croix que Luther avait adoptée pour armoiries (1) devait un jour s'épanouir en embellissant l'Humanité, Goethe, l'illustre Goethe, au seuil de l'éternité, se prit à murmurer :

Licht, mehr Licht !

Que faut-il aux hommes, en effet ? « De la lumière et encore plus de lumière ».

(1) Les armoiries de Luther représentaient un cœur percé d'une croix disposée sous une rose qui l'entourait. La devise se composait de ces deux vers :

*Des Christen Herz auf Rosen geht
Wenn's mitten unterm Kreuze steht*

Soit en français : « Le cœur du Chrétien marche comme sur les roses — s'il reste vraiment sous la croix ». Pourtant ceux que l'on a appelés *Rose-Croix* ne paraissent nullement avoir existé à cette époque. C'est donc que ce symbolisme héraldique a une signification autrement profonde que celle que pourrait présenter une affiliation à un certain ordre — qui d'ailleurs n'a eu de réalité que dans l'imagination de chercheurs illuminés par les documents hermétiques.

Que faut-il au monde : des lumières et de plus en plus d'illumination !

C'était, ici, de la simple élucidation.

Maintenant, en cette salle centrale du Temple de la Haute Science, entièrement nue pour qu'on l'orne du savoir que l'on peut avoir acquis, on a devant soi un mur sans orifice.

Un voile, imperceptible naguère, se remarque devant ce mur ; on a désormais le regard assez perspicace pour le voir, or soudain le voile se déchire. Et une porte apparaît.

Celle-là, la Clef Universelle ne l'ouvre pas.

Il n'y a pas de serrure. Mais l'Évangile dit : « Frappez, on vous ouvrira. »

Savez-vous frapper ?

Toute la chance est là.

Méditez ce que Saint-Jean signale dans l'Apocalypse, parlant en toute évidence de cette porte finale : « Elle s'ouvre alors que personne ne ferme, et se ferme alors que personne n'ouvre ».

Il y a donc une clôture automatique à l'intérieur.

C'est la porte du Grand Arcane.

Qu'y a-t-il par derrière ?

Le Grand Mystère.

Qu'a-t-on vu devant, jusque là ?

Des vérités.

Que peut-il y avoir alors de plus ?

LA VERITE.

La Vérité, c'est uniquement la Tradition, il ne fallait donc pas s'imaginer qu'elle pouvait se perdre.

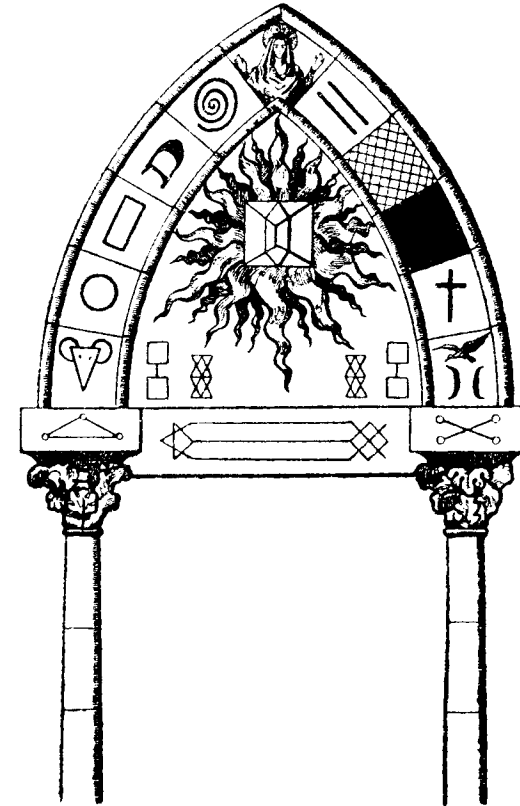


FIG. 33

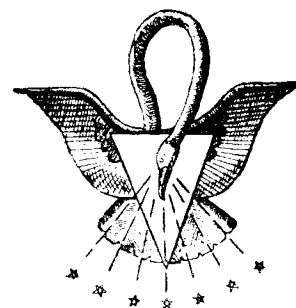


Fig. 34

OBSERVATION ULTIME

Il existe une loi mathématique — que la géométrie démontre, et que l'algèbre applique et dont tout raisonnement doit tenir compte. Elle impose que trois termes entraînent toujours un quatrième qui est proportionnel.

Trois attitudes ont été reconnues possibles à choisir, en face des Sciences Secrètes : dédain, désoccultation, élucidation.

Il y en a donc une quatrième proportionnelle à chacune : *c'est la réserve consciente et motivée.*

Avec le dédain, il demeure prudent de se tenir sur la réserve. Sans admettre de prime abord les assertions aperçues qu'un progrès scientifique peut éventuellement confirmer, le doute est de mise, selon plus ou moins d'obstination.

Avec la désoccultation, il convient d'être circonspect et de faire des réserves sur ce que l'on croit devoir expliquer. La présomption n'est excusable qu'en raison de sa sincérité. Ce que l'on sait peut tant de fois être controuvé par la suite.

Mais avec l'élucidation — révélant complètement les Secrets les plus profonds de la Haute Science réserver les modes d'applications du savoir ésotérique, devient indis-

pensable. En toute science, quelle qu'elle soit, positive comme secrète — les connaissances suprêmes de l'emploi effectif des données acquises demeurent l'apanage de quelques privilégiés qui ont le goût et le temps de se dévouer pour le profit des autres.

Ainsi dans leur application sociale — celle qui concerne l'Humanité dont l'évolution est faite du perfectionnement de chacun. *les Sciences Secrètes seront toujours nécessairement ésotériques.*

FIN

L'AMPHISBENE

Gardien du Grand Arcane

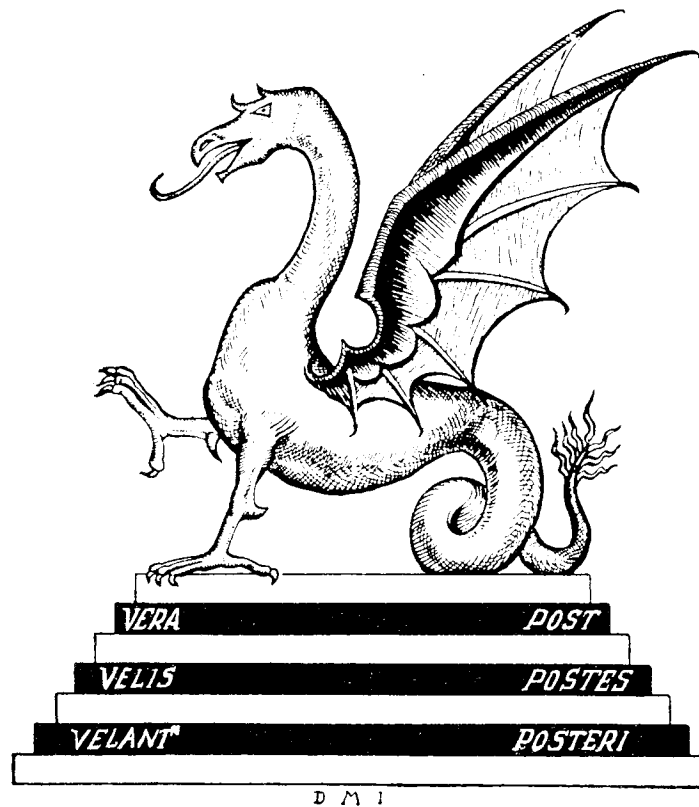


Fig. 35

*Achevé d'imprimer
le 21 septembre 1976
sur les presses de
l'Imprimerie Laballery et C^{ie}
58500 - Clamecy*

*Dépôt légal : 3^e trimestre 1976
N^o d'Impression : 18 346*